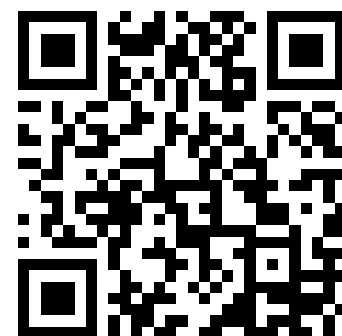

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

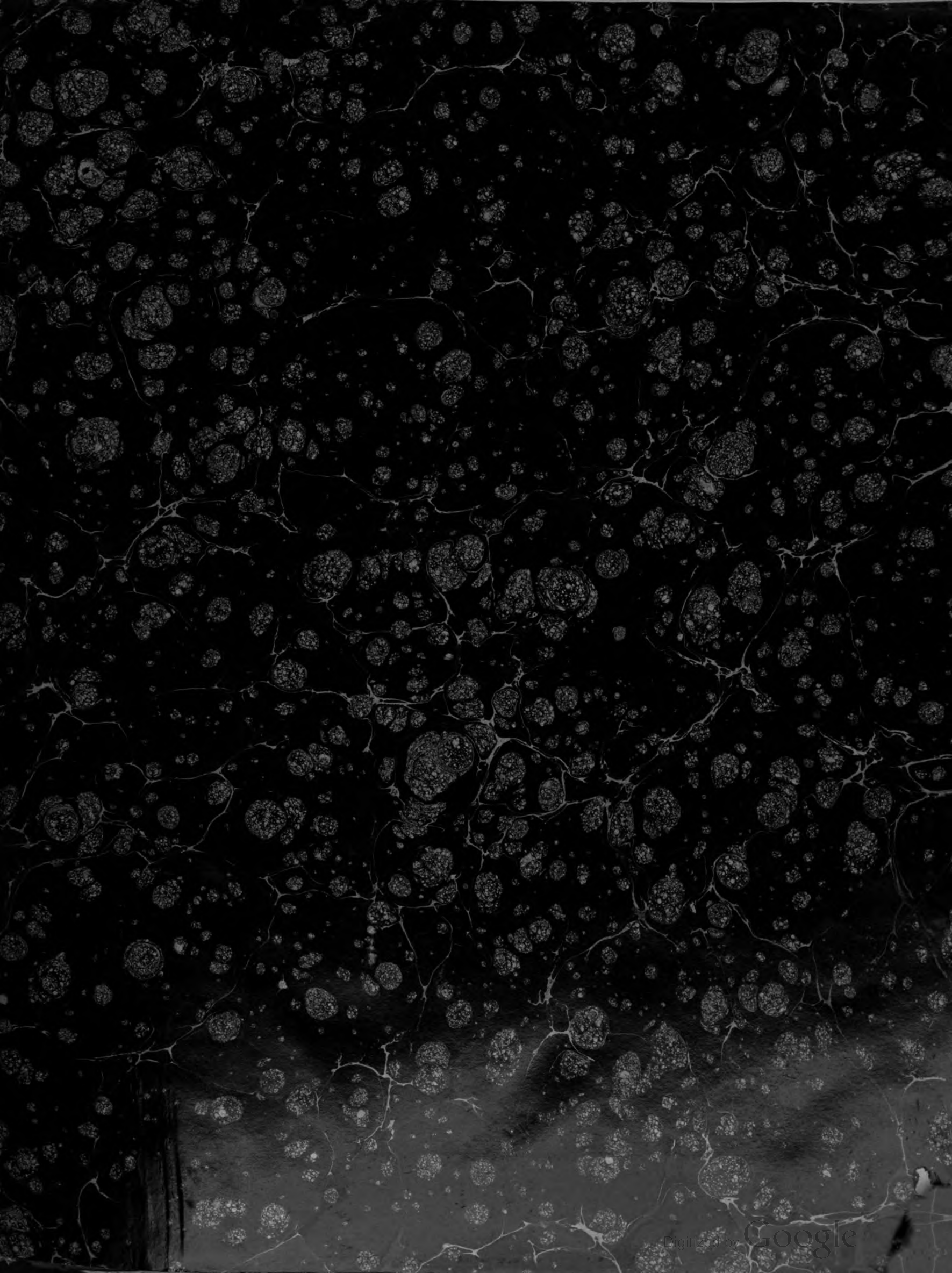
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Neues Jahrbuch

Heraldisch-Genealogische Gesellschaft "Adler"









Jahrbuch
der
k.k. heraldischen
Gesellschaft
Advocat
zu **W**ien

Jahrgang

1887



Organ

der

k. k. heraldischen Gesellschaft

„Adler.“

XVII. Jahrgang der Zeitschrift, XIV. des Jahrbuches.

Mit 2 Bildtafeln und vielen in den Text gedruckten Illustrationen.

Redigirt unter Leitung des Vice-Präsidenten:

Dr. Gd. Gaston Tötkich Grafen von Tattenegg.



Wien.

Selbstverlag der k. k. heraldischen Gesellschaft „Adler.“ — Druck von Carl Gerold's Sohn.

1887.

CS 500

H4

Jahrg. 14

1887

STANFORD UNIVERSITY

LIBRARIES

STK
FEB 18 1981

Seine kais. und königl. Apostolische Majestät

haben mit allerhöchster Entschliessung vom 10. April 1887 den XVI. Jahrgang der Gesellschafts-Publicationen der Allergnädigsten Annahme zu würdigen und aus diesem Anlasse einen namhaften Betrag der Gesellschaft zuzuwenden geruht.

Ebenso geruhten

Seine kais. und königl. Hoheit der durchlauchtigste Herr

Kronprinz Erzherzog Rudolf

Seine kais. und königl. Hoheit der durchlauchtigste Herr

Erzherzog Carl Ludwig

Seine kais. und königl. Hoheit der durchlauchtigste Herr

Erzherzog Ludwig Victor

Protector der Gesellschaft

Seine kais. und königl. Hoheit der durchlauchtigste Herr

Erzherzog Johann

Seine kais. und königl. Hoheit der durchlauchtigste Herr

Erzherzog Albrecht

und

Seine kais. und königl. Hoheit der hochwürdigst-durchlauchtigste Herr

Erzherzog Wilhelm

dieselben Publicationen huldreichst entgegen zu nehmen und durch gnädigste Beiträge die Zwecke der Gesellschaft zu fördern.



Vorbericht für das Jahr 1887.

Gleich am Anfange des Berichtes, den der Vorstand den Mitgliedern abzustatten hat, erlaubt sich derselbe, Sr. k. u. k. Apostolischen Majestät, sowie Ihren k. u. k. Hoheiten den durchlauchtigsten Herren Erzherzogen, welche die besondere Gnade hatten, die Publicationen der Gesellschaft huldvollst entgegenzunehmen und deren wissenschaftliche Zwecke durch Widmung namhafter Beiträge zu fördern, den ehrfurchtsvollsten Dank abzustatten.

Auch jenen Herren, welche die Zwecke der Gesellschaft, namentlich die Publicationen derselben, in selbstloser und uneigennütziger Weise förderten, sei, wie immer, auch heuer an dieser Stelle bestens gedankt.

Namentlich sei hier der Thätigkeit unseres Mitgliedes Herrn Anton Peter Ritter Schlehta-Wssehrdsky von Wssehrd in Prag rühmend gedacht, dem es gelang, der Gesellschaft vom Jahre 1888 angefangen dreißig neue Mitglieder zuzuführen.

Im Jahrbuche wurde die zweite Hälfte der heraldischen Terminologie von Ralf von Retberg veröffentlicht, und der Vorstand gibt sich der Hoffnung hin, daß den Mitgliedern die nähere Bekanntschaft mit dieser äußerst verdienstlichen Arbeit des heimgegangenen Altmeisters sehr angenehm sein dürfte.

Die Bibliothek wurde, wie im Vorjahre, durch Geschenke bedeutend vermehrt und von den Mitgliedern eifrig benützt. Der Katalog derselben liegt druckbereit vor, und die Munificenz eines Stifters hat es ermöglicht, daß dessen Drucklegung im nächsten Jahrbuche erfolgen wird.

Ferner muß der Vorstand noch hervorheben, daß es ihm gelungen ist, bei der jüngst stattgehabten Auction des künstlerischen Nachlasses Emil Hütter's den von ihm theils selbst gearbeiteten, theils gesammelten artistischen Theil zu dem geplanten Erbbürgerbuche unseres verstorbenen Vorstandsmitgliedes Dr. Ernst Hartmann von Franzenshuld zu erwerben, dessen Manuscript unsere Gesellschaft gleichfalls angekauft hat. Hiedurch glauben wir nicht nur einen Act der Pietät erfüllt, sondern auch für die Publicationen der Gesellschaft vorgesorgt zu haben.

Der Stand der Mitglieder war mit Ende des Jahres 1886	267
Im Laufe des Jahres 1887 sind abgegangen:	
durch Austritt	10
„ Tod	6
verbleiben	251
Neu beigetreten sind	18
Es beträgt daher der Stand der Mitglieder mit Ende 1887	269
und zwar: Vorstandsmitglieder	11
Ehrenmitglieder	7
Stifter	5
Wirkliche Mitglieder	232
Correspondenten	14
Zusammen obige	269.

Die Anzahl der gelehrten Gesellschaften, Vereine und Anstalten, mit denen ein Schriftenaustausch besteht, betrug mit Ende 1887: 37.

Durch den Tod verlor die Gesellschaft folgende Mitglieder:

1. Seine fürstlichen Gnaden, den hochwürdigsten Herrn Frä Othenio von Eichnowsky-Werdenberg, fürst-Großprior von Böhmen und Oesterreich des h. souv. Malteser-Ritterordens, k. k. wirkl. geh. Rath und Kämmerer zc. zc.; † zu Meran, den 15. Februar 1887.
2. Herrn Karl von Sandersleben, k. k. Oberlieutenant a. D.; † zu Frankenberg in Sachsen, den 1. März 1887.
3. Herrn Friedrich Schulz, k. k. Hilfsämter-Directionsadjuncten beim Landes- und Strafgerichte und landtäflichen Wappemaler; † zu Prag, den 28. October 1887.
4. Herrn Friedrich Dautwitz, Architekten und k. k. Hof-Bauverwalter der k. k. Schloßhauptmannschaft zu Schönbrunn und Hezendorf; † im kais. Lustschlosse zu Schönbrunn, den 14. November 1887.
5. Herrn Ladislaus Reichsgrafen von Thun und Hohenstein, k. k. Kämmerer und Rittmeister a. D.
6. Herrn Constantin Capat, Maler und Wappengraveur.



Rechnungs = Ausweis für das XVII. Vereinsjahr (vom 1. Jänner bis 31. December 1887).

E i n n a h m e n		A u s g a b e n		Betrag	
		fl.	kr.	fl.	kr.
Saldo-Vortrag aus dem XVI. Vereinsjahre..... (darunter an Stiftungscapital 1000 fl.)		1434	44	1 Honorar an Zeichner, Photographen, artistische Anstalten u.....	592 10
1	Kuldbollstes Geschenk Seiner kaiserlichen und königlichen Aposto= lischen Majestät.....	200	—	2 Für die Anfertigung von Aufnahme-Diplomen.....	34 75
2	Ehrengabe Seiner kaiserlichen Hoheit des durchlauchtigsten Herrn Erzherzogs Kronprinz Rudolf.....	25	—	3 Anschaffung für die Bibliothek.....	16 20
3	Ehrengabe Seiner kaiserlichen Hoheit des durchlauchtigsten Herrn Erzherzogs Ludwig Victor, Protector der Gesellschaft.....	50	—	4 Druckereirechnungen.....	1291 29
4	Ehrengabe Seiner kaiserlichen Hoheit des durchlauchtigsten Herrn Erzherzogs Johann.....	25	—	5 Postporti.....	46 33
5	Ehrengabe Seiner kaiserlichen Hoheit des durchlauchtigsten Herrn Erzherzogs Albrecht.....	50	—	6 Verschiedene und kleine Ausgaben.....	38 08
6	Ehrengabe Seiner kaiserlichen Hoheit des hochwürdigst = durchlauch= tigsten Herrn Erzherzogs Wilhelm.....	25	—	7 Rangleiquisiten = Ausgaben.....	26 20
7	Ehrengabe und Jahresbeitrag Seiner Excellenz des Herrn Grafen Hugo Abensperg und Traun.....	50	—	8 Mietzins für das Gesellschaftslocale, einschließlich der Bedienung, Beheizung und Beleuchtung.....	339 85
8	Beitrag eines ungenannt sein wollenden Mitgliedes zu den Kosten für die Drucklegung eines Bibliotheks-Kataloges.....	50	—	9 Neujahrsgebelde.....	11 —
9	Mitgliedsbeiträge.....	2029	24	10 Expeditionskosten der Monatsblätter.....	55 47
10	Für 20 Diplome à 3 fl.....	60	—	11 „ des Jahrbuches für das Jahr 1886.....	35 75
11	Erlös für veräußerte Publicationen.....	173	89		
Summe der Einnahmen.....		4172	57	Summe der Ausgaben.....	2487 02
Die Ausgaben den Einnahmen gegenübergestellt.....		2487	02		
Verbleibt ein Saldo-Vortrag pro XVIII. Vereinsjahr (darunter an Stiftungscapital 1000 fl.)		1685	55		

Wien, am 31. December 1887.

Der Schatzmeister:
Paul Ritter von Raab.

Vorstehende Rechnung geprüft und richtig befunden:
Alfred Grenser,
Revisor.

I n h a l t.

	Seite
Vorbericht für das Jahr 1887.	VII
Rechnungs-Abschluß des XVII. Gesellschaftsjahres	IX
Mitglieder-Verzeichniß	XIII
Die Geschichte der deutschen Wappenbilder. Aus Ralf von Ketberg's Nachlasse	1
Chapitres nobles de Lorraine. Annales, preuves de noblesse, portraits, sceaux et Blasons. Par le chevalier Félix de Salles	57
Schloß Leopoldsdorf und seine Besitzer. Von Heinrich von Radich	109
Schauplatz des niederösterreichischen landsässigen Adels vom Herren- und Ritterstande vom IX. bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts. Von Franz Karl Wiskarill. (Fortsetzung aus dem X. Jahrgange)	129
Reiteriegel des Herzogs Rudolf IV. von Oesterreich	161
Literatur	163



Mitglieder-Verzeichniß¹⁾

der

k. k. Heraldischen Gesellschaft „Adler“ in Wien.

(Nach dem Stande vom 31. December 1887.)

Protector:

Seine kaiserliche und königliche Hoheit der durchlauchtigste Herr

Ludwig Josef Anton Victor

kaiserlicher Prinz und Erzherzog von Oesterreich, königlicher Prinz von Ungarn und Böhmen, k. k. Feldmarschall-Lieutenant und Inhaber des Infanterie-Regimentes Nr. 65, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese etc. etc.

Vorstand:

Präsident:

Abensperg und Traun Hugo Reichsgraf von, k. k. wirklicher geheimer Rath, Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese, Sr. k. u. k. Apost. Majestät Oberstjägermeister, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Curator des k. k. Oesterreichischen Museums für Kunst und Industrie, Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale, Ehrenmitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa etc. etc. (Wien, I., Wallfischgasse 13.)

Vice-Präsident:

Pettenegg Eduard Gaston **Pötksch** Graf von, Dr. phil. et jur. c., Rathsgewaltiger des Hoch- und Deutschmeisterthums, Komtur des h. Deutschen Ritter-Ordens von Ruffow, k. k. Kämmerer, Ahnenproben-Examinator in Sr. k. u. k. Apost. Majestät Oberstkämmereramt, Apostolischer Protonotar, Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale, Président d'honneur du conseil héraldique in Paris, Ehrenmitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa, auch Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“; Leiter des Jahrbuches (Wien, I., Singerstraße 7).

Auer Josef, k. k. wirkl. Hofsecretär in Sr. k. u. k. Apost. Majestät Oberstkämmereramt, Hofmeister der k. k. Edelnaben; Protokollführer (Wien, VI., Windmühlgasse 1).

Boehm Wendelin, Custos an der II. Gruppe der kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, Hauptmann a. D. und Conservator der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und histor. Denkmale; Conservator (Wien, VIII., Löwenburggasse 2).

Grenser Alfred, Buchhändler, Ehrenmitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa und der freien Genossenschaft der Graveure Wiens; Archivar und Revisor (Wien, Braunnüller'sche Hofbuchhandlung, I., Graben 21 und V., Johannagasse 2).

Figl Albert, Dr. phil., Director der II. Gruppe der kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, Correspondent des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie, Mitglied und Conservator der k. k.

¹⁾ Die P. T. Mitglieder werden hiemit höflichst ersucht, vorkommende Rangserhöhungen und Wohnungsveränderungen etwa bei Gelegenheit der Uebersendung des jeweiligen Jahresbeitrages dem Schatzmeister (per Adresse: I., Göttsweigergasse 1) gültigst bekannt geben zu wollen.

Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und histor. Denkmale; Kunsthistorischer Referent (Wien, IV., Danhausergasse 8).

Kadiš Eder von **Pferd** Heinrich, stud. jur., Lieutenant i. d. R. des k. k. Dragoner-Regimentes Nr. 6; Schriftführer für administrative Angelegenheiten (Wien, I., Auerspergstraße 2).

Klemme Josef Ludwig, k. u. k. Hof- und Ministerial-Official im Ministerium des kaiserl. Hauses und des Aeußern; Schriftführer für fachwissenschaftliche Angelegenheiten (Wien, I., Rosengasse 4).

Leidinger Josef, k. k. Rechnungsrath in Sr. k. u. k. Apost. Majestät Obersthofmeisteramt; Bibliothekar (Wien, I., Spiegelgasse 15).

Maab Paul Reichsritter von, k. u. k. Rechnungsrath am gemeinsamen Obersten Rechnungshof; Schatzmeister (Wien, I., Göttschewitzgasse 1).

Reiffenstiller Moriz Maria Eder von, Beamter der k. k. priv. allgem. österr. Boden-Credit-Anstalt, Ehrenmitglied des Vereines für geschichtliche Hilfswissenschaften „Roter Löwe“ in Leipzig, auch Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“; Redacteur des Monatsblattes (Wien, I., Hegelgasse 6).

Ehren-Mitglieder:

Grossalanza Johann Baptist Reichsritter von, Ehrenpräsident und Gründer der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa. Repräsentant des Großmeisterthumes des Jerusalem-Ordens vom h. Grabe in ganz Toscana (Pisa, Via Fibonacci 6).

Foliot de Grenneville Franz Graf, vormaliger Oberstkämmerer Sr. Majestät des Kaisers, Feldzeugmeister und Inhaber des 75. Infanterie-Regimentes, k. k. wirkl. geheimer Rath, Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Blüthe und Kanzler des Leopold-Ordens, lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes [ist zugleich auch wirkliches Mitglied] (Gmunden).

Hefner-Affenack Jacob Heinrich von, Dr. phil., Vorstand des kön. bayer. National-Museums (München).

Inskow Hugo Freiherr von, kön. preuß. Hauptmann a. D. und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ zc. (Berlin, Kurfürstenstraße 19).

Kelberg Davide von (München, Sennfelderstraße 2).

Kietlap J. B., kön. niederländ. Staatsbeamter, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (im Haag).

Kichy von Básonykeő Edmund Graf, k. k. wirkl. geh. Rath und Kämmerer, Curator des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie (Wien, I., Weiburggasse 32).

Stifter:

Bachosen von **Echt** Adelf, sen., Realitätenbesitzer und Bürgermeister von (Muschdorf bei Wien).

Brentano Friedrich Freiherr von (Hannover, Georgstraße 34).

Humbourg Otto Maria Reichsritter von, Herr- und Landstand von Nieder-Oesterreich [ist zugleich auch wirkliches Mitglied] (Wien, II., Kueppgasse 24).

Pejácsevich von Berörze Julian Graf, k. k. Kämmerer (Wien, I., Singerstraße 32).

Rohan Camill Philipp Josef Idesbald Fürst von, Herzog von Montbazou und von Venillon, Fürst von Gueménée, Medefort und Montauban, Ritter des Ordens vom goldenen Blüthe, Großkreuz des kais. österr. Leopold-Ordens und des kön. sächs. Ernestinischen Hausordens, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Großkreuz des h. k. u. k. Malteser-Ordens, Ehrenbürger der kön. Hauptstadt Prag, Protector der böhmischen Gartenbau-Gesellschaft und Domänenbesitzer zc. zc. [ist zugleich auch wirkliches Mitglied] (Prag, Kleinsieite 386/III).

Wirkliche Mitglieder:

Abensperg und Traun Otto Reichsgraf von, Oberst-Erb-Panier und Fähnrich in Oesterreich ob und unter der Enns, k. k. Kämmerer und erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes (Wien, I., Weiburggasse 26).

Altshaus Camillo Freiherr von, k. k. Major i. d. R. (Wien, VI., Gumpendorferstraße 49).

Antkorn Reichsritter von **Siegenfeld** und **Adlersfeld** Alfred, k. k. Oberlieutenant in der n. a. Landwehr im Stande des Landwehr-Infanterie-Regimentes Nr. 1 und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Maria-Graz bei Tüßler in Steiermark).

Arneth Alfred Ritter von, k. k. wirkl. geh. Rath, Director des k. u. k. Haus- und Staatsarchives, k. u. k. Hof- und Ministerialrath, lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Präsident der kais. Akademie der Wissenschaften und Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und histor. Denkmale (Wien, I., k. k. Hofburg und Giselstraße 7).

Balogh Eder von **Pap** Peter, Grundbesitzer und Mitglied mehrerer wissenschaftlicher Vereine (Paraszi, Pester Comitai).

Balkhasar Hugo Wladyslaw von, k. k. Hauptmann des Generalstabescorps (Hochew-Leinitz bei Dacic in Böhmen).

Balsy Franz, Doctor der gesammten Heilkunde, praktischer Arzt (Wien, IV., Favoritenstraße 6).

Baltkányi von Rómetz-Njvár Iván Graf (Csákány bei Steinamanger).

Bauer und Raspe, Verlagsbuchhandlung [Eigenthümer Emil Küster] in (München).

Becke-Altshöner Edmund von der, kön. sächs. Oberlieutenant a. D. (Baden-Baden, Lange Straße 47).

Beck-Widmannstetter Leopold von, k. k. Hauptmann a. D., Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale, auch correspondirendes Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Marburg, Schillerstraße 8).

Berchem Maximilian Graf von, Unterstaatssecretär im Auswärtigen Amte des Deutschen Reiches, Geh. Legationsrath, Mitglied des Bundesrathes, kön. bayer. Kämmerer und Hauptmann a. D. (Berlin, W., Victoriastraße 14).

Birk Ernst Ritter v., Dr. phil., k. k. Hofrath, Director der k. k. Hofbibliothek, wirkl. Mitglied der kais. Akademie der Wissenschaften, Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Wien, I., k. k. Hofburg und Annagasse 6).

Blazek Conrad, Pfarrer, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“, der historischen Section der k. k. mährisch-schlesischen Gesellschaft zur Beförderung des Ackerbaues, der Natur- und Landeskunde in Brünn und des Vereines für das Museum schlesischer Alterthümer in Breslau (Bladowitz bei Sternberg in Mähren).

Böck Rudolf, Hörer der Akademie der bildenden Künste (Wien, IV., Theresienstammgasse 6).

Bodman zu Möggingen Eberhard Freiherr von, Komtur des h. deutschen Ritterordens zu Sterzing, k. k. Kämmerer und Hauptmann im Tiroler Kaiserjäger-Regimente in (Innsbruck).

Boeck Karl jun., Wappenmaler, Leiter der heraldisch-artistischen Anstalt und correspondirendes Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Wien, I., Graben 26).

Böle Friedrich Freiherr von, herzogl. nassauischer Kammerherr und Obersthofmeister Ihrer Hoheit der Frau Herzogin von Nassau (Wien, III., Reissnerstraße 37 und Frankfurt a. M., Villa Nassau).

Boulton Victor, Heraldiker und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Paris, Rue de Maubeuge 15).

Brandis Gerdt von, kön. preuß. Hauptmann a. D. (Hildesheim in Hannover).

Brandis Reichsgraf und Herr zu, Freiherr auf **Forst**, **Fahlsburg** und **Leonburg** Karl, Aufzögter des h. k. u. k. Malteser-Ordens (Baden bei Wien, Glacisgasse 14).

Brandis Reichsgraf und Herr zu, Freiherr auf **Forst**, **Fahlsburg** und **Leonburg** Otto, k. k. Kämmerer und Honorar-Legationsrath bei der k. u. k. österreichisch-ungarischen Gesandtschaft in (Belgrad).

Brenner-Felsach Joachim Freiherr von, k. k. Kämmerer und Lieutenant in der Reserve des Dragoner-Regimentes Nr. 2 (Wien, I., Wäckerstraße 20 und Schloß Gainsfarn bei Pöslau).

Brenner-Enkevoirt August Graf von Asparn, Eder Herr auf Staatz, Freiherr auf Gladitz, Stilling, Rabenstein zc., Reichsgraf, Oberst-Erbkämmerer des Erzherzogthumes Oesterreich unter der Enns, Curator des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie (Wien, I., Singerstraße 16, und Schloß Grafenezza, Post Haindorf in Nieder-Oesterreich).

Bähler Christian, Maler, Mitglied des Berliner herald. Vereines „Herold“ und correspondirendes Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Bern, Kornhausplatz 150).

Buttler Anna Gräfin von, Freifrau von **Brandensfels**, geb. Herrin und Gräfin zu **Stubenberg**, k. k. Sternkreuzordensdame (Graz, Karmeliterplatz 1).

Cetkowsky Anton, Caplan (Ungarisch-Präbisch, Mähren).

Chimani Karl, kais. Rath und Hilfsämter-Director des k. k. Obersthofmeisteramtes a. D. (Wien, IV., Schleismühlgasse 21).

Chlumecky Johann Ritter von, k. k. wirkl. geheimer Rath, Handelsminister a. D., Reichsrathsabgeordneter, Curator des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie und Obergerator-Stellvertreter der wechselseitigen Lebensversicherungs-Anstalt „Janus“ (Wien, I., Parkring 16).

Cimioti-Steinberg Ludwig Josef Ritter von, k. k. Truchseß, wirkl. Ge Rath und erster Septemvir der croatisch-slawonischen Septemviraltafel a. D. (Wien, VII., Mechitaristengasse 11).

Coburg-Gotha Philipp Prinz von, Herzog zu Sachsen, Hoheit, k. k. Generalmajor und Ritter des Ordens vom goldenen Vliese etc. etc. (Wien, I., Seilerstätte 3).

Codelli von Codellisberg, Fahrenfeld und Sterngreif Antonie Freifrau, geborene Freiin **Schenk von Schmidburg** (Laiabach).

Colles Jacques Joseph Emar, Architect, Professor der gothischen Architektur und der Heraldik in der St. Lucas-Schule (Bruxelles, Boulevard du Midi 94).

Coreth von Coredo und Starkenberg Karl Theodor Reichsgraf, k. k. Kämmerer und Oberst im Ulanen-Regimente Nr. 7, zugetheilt als Erziehender dem Hofstaate Sr. k. u. k. Hoheit des Herrn Erzherzogs Karl Ludwig (Wien, IV., Mozartgasse 7).

Csoma von Nagocsy Josef, Gutsbesitzer (Abauj-Devecker, letzte Post Ferrö-Enek in Ungarn).

Czarniecki Kasimir Graf **Lodzja** (Bircza in Galizien).

Czikann von Walsborn Moriz Freiherr, k. u. k. österr.-ungar. Consul in (Berlin, W., Charlottenstraße 48).

Czizek Anton, Börserath, Banquier, Repräsentant der Wiener Kaufmannschaft, Präsident des Wiener kaufmännischen Vereines und des Wiener Wechselvereines (Wien, I., Stock im Eisenplatz 2).

Dalmata Edler v. **Sidighöf** Ottokar, k. k. Hauptmann des 3. Corps-Artillerie-Regimentes in (Klagenfurt).

Damm Arthur von, Hauptmann und Compagnie-Chef im königl. preussischen 2. Garde-Regimente zu Fuß, Schriftführer des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Berlin, N., Schlegelstraße 28).

Dautwich Moriz, Kaufmann (Wien, I., Plantengasse 7).

Degefeld-Schönburg Ferdinand Reichsgraf, Edler und Bannerherr auf Hohen-Eybach, k. k. Kämmerer und Feldmarschall-Lieutenant a. D. (Groß-Eßlingen in Württemberg).

Desfours-Walderode zu Mont und Aithenville, Freiherr auf **Schäusen** Theodor Reichsgraf, k. k. Kämmerer und Ehrenritter des h. kais. Malteser-Ordens (Kietin bei Lettenitz in Mähren).

Diesbach Robert von, Privatier, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ und des historischen Vereines des Cantons Bern (Berlin, W., Kleiststraße 39).

Divis Eiserich von Serlink Johann Vincenz, Zuckerfabrikdirector, Geschäftsleiter des Vereines ostböhmischer Zuckerfabrikanten etc. (Přelouč in Böhmen).

Dobřensky von Dobřenic Johann Freiherr, k. k. Kämmerer und Mitglied des Berliner herald. Vereines „Herold“ (Schloß Chotěboř, Böhmen).

Dombrowski zu Paprosz und Kruszwice Ernst Ritter von, Schriftsteller (Wien, III., Waffergasse 36).

Draskowich Ivan Reichsgraf, Graf von **Luttenberg**, Freiherr zu **Trakostyan, Alenovnik, Fraunekhen** etc., k. k. Kämmerer, Magnat von Ungarn und Croatien (Trakostyan, per Lepoglava in Croatien).

Draskowich Josef Reichsgraf, Graf von **Luttenberg**, Freiherr zu **Trakostyan, Alenovnik, Fraunekhen** etc., k. k. Kämmerer, Magnat von Ungarn und Croatien, Herr auf **Blisag** (Blisag, letzte Post Brestnica in Croatien).

Dumba Nicolaus, lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Obergerator der Ersten österr. Sparcasse in Wien, Curator des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie, Ehrenmitglied der Akademie der bildenden Künste und Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Wien, I., Parkring 4).

Dunin-Worskowski Georg Sever Graf von, k. k. Kämmerer, Devotionsritter des h. kais. Malteser-Ordens, Präses der Bezirksvertretung und Ehrenbürger der Stadt Trembowla (Lemberg, Sigismundgasse 10).

Emich Ritter von **Emöke** Gustav, k. k. Truchseß und kön. ung. Ministerial-Secretär a. D. (Budapest, Sebastianiplatz 8).

Ermerin C. Robert, Dr. der Rechte (Moskau, svetnoi boulevard, maison Toropova).

Eyrl Freiherr von **Waldegries und Liebenaid** Georg Bernhard, k. k. Oberlieutenant i. n. a. Stande der Landesfähnleuten (Bozen).

Falkenhayn Franz Reichsgraf v., k. k. wirklicher geheimer Rath, Kämmerer, erbl. Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes und Oberstlieutenant a. D. (Walpersdorf bei Herzogenburg, Niederösterreich).

Familien- und Fideicommiss-Bibliothek Seiner Majestät des Kaisers (Wien, k. k. Hofburg).

Fargue Maurice comte de la (Frankreich, Département de la Nièvre, Château de Pougues).

Fehrenstheil und Gruppenberg Eduard von, Ehren- und Devotionsritter des h. kais. Malteser-Ordens, königl. preuss. Major a. D., Ehrenmitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa und der archäologischen Gesellschaft zu Luremburg (Breslau, Klosterstraße 1B).

Figdor Albert, Dr., Banquier (Wien, I., Fövelstraße 8).

Fiklenbaum Ignaz Reichsritter von, k. k. Notar (Wien, I., Franziskanerplatz 6).

Fiklinger-Wallagalla Ferdinand, Beamter der General-Direction der a. priv. Böhmerischen Eisenbahn (Prag, Bredanergasse 7).

Frankenstein Heinrich Reichsfreiherr von und zu (auf Schloß Ulfstätt bei Langensfeld in Bayern).

Fries August Reichsgraf von, Großgrundbesitzer (Cerná-Hora in Mähren und Obermais bei Meran).

Fürstenberg Karl Eugen Fürst zu, Landgraf in der **Saar** und zu **Stüßlingen**, erbliches Mitglied des preussischen Herrenhauses, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese, königl. preussischer General der Cavallerie à la suite und General Adjutant des Großherzogs von Baden (Donauerschingen, Großherzogthum Baden, und Püggitz in Böhmen).

Ganglbauer Celestin Josef, Fürsterzbischof, der heil. röm. Kirche Cardinal-Priester, Dr. theol., k. k. wirkl. geheimer Rath, Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, n. ö. Landtagsabgeordneter, Protector des Priester-Kranken- und Deficienten-Institutes zu Wien und des General-Commissariates des heil. Landes, Präsident des Leopoldinen-Vereines zur Unterstützung der katholischen Missionen in Nordamerika etc. etc. (Wien).

Gautsch von Frankenthurn Paul, k. k. wirkl. geheimer Rath, Minister für Cultus und Unterricht, Dr. jur. (Wien, IV., Allee-gasse 21 und I., Minoritenplatz 7).

Geisbe Leopold, Xylograph und Geschäftsleiter des xylographischen Institutes der k. k. Hof- und Staatsdruckerei (Wien, II., Zäberstraße 48).

Georgii Georgenau Eberhard von, Dr. phil., königl. griechischer General-Consul für Württemberg und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Stuttgart).

Gerold Friedrich, Buchdruckereibesitzer und Buchhändler (Wien, I., Barbara-gasse 2).

Gerslein-Hohenstein Fritz von, kön. preuss. General-Lieutenant a. D. und Rechtsritter des Johanniter-Ordens, Balley Brandenburg (Wiesbaden, Sonnenbergerstraße 46).

Gesau Gerhard Baron von, Advocat (Maastricht, Provinz Limburg in Holland).

Goeckingk Hermann Adrian Günther von, kön. preuss. Premier-Lieutenant a. D., Kammerherr Sr. Majestät des deutschen Kaisers und Königs, Rechtsritter des Johanniter-Ordens, Balley Brandenburg, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ und correspondirendes Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Wiesbaden, Rosenstraße 9).

Goess Anton Reichsgraf von, k. k. Kämmerer, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes und Hauptmann des Generalstabcorps (Wien, I., Stellinggasse 6 und Ebenthal in Kärnten).

Goldschlag und Lindenburg Hugo Ritter von und zu, k. k. Kämmerer und Hauptmann a. D., Gutsbesitzer, Ehrenmitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa, auch Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Partschins bei Meran).

Groß Hans, J. U. Dr., k. k. Staatsanwalt-Substitut und Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Graz).

Grönwald Frederik Chr., Assistent, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Kopenhagen, Kingssgade 15).

Grünne Arthur von Henricourt Graf von, k. k. Kämmerer, Ehrenritter des h. f. u. m. Malteser-Ordens und des h. Deutschen Ritter-Ordens (Brüssel, Rue Montoyer 10 und Château de Hamal bei Tongres, Belgien).

Gudenus Ernst Reichsfreiherr von, k. k. Kämmerer und Gutsbesitzer (Schloß Tannhausen bei Graz, Postamt Weitz).

Gynlay de Nagy-Párad Richard Sarkantpus, k. k. Rittmeister i. d. R. und Gutsbesitzer (Wien, III., Am Heumarkt 13).

Gaan Karl Freiherr von, k. u. k. Hof- und Ministerial-Official im Ministerium des kais. Hauses und des Äußern, Lieutenant im u. ö. Landwehr-Bataillon St. Pölten Nr. 3 und Landstand von Niederösterreich (Wien, I., Reichenbühlstraße 14).

Gahn Josef Reichsgraf von, Ehrenritter des h. f. u. m. Malteser-Ordens, k. k. Linien-Schiffs-Fähnrich in der Reserve (Neubaus in Hesse, Post Kütjenberg und Wien, I., Johanneshof, beim Verwalter Vincenz Proch).

Gammer von Hemesbány Anton Freiherr, k. u. k. Kanzlei-Aspirant im Ministerium des kais. Hauses und des Äußern (Wien, I., Grünmangergasse 1).

Gandef-Rajzetski Anton Freiherr von, k. k. Landesgerichts-Adjunct (Wien, I., Himmelfahrtsgasse 9).

Gantken von Prudnik Eugen Ritter, k. k. wirkl. Hofrath, Kanzleidirector in Sr. k. u. k. Apost. Majestät Oberstkämmereramt, Ordensherold des kais. österr. Leopold-Ordens und Hauptmann a. D. (Wien, I., k. k. Hofburg und IV., Mühlgasse 13).

Gardegg auf Glaz und im Wachlande Julius Reichsgraf zu, Oberst-Erbland-Mundschenk in Oesterreich unter der Enns und Erbland-Truchseß in Steiermark, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, k. k. Kämmerer und Oberlieutenant a. D. (Schloß Stetteldorf, Niederösterreich und Wien, I., Weiburggasse 21, per Adresse: Dr. Alfred Nagl).

Garnoncourt-Auverjagt Hubert de la Fontaine Graf von, k. k. Kämmerer und Ehrenritter des h. f. u. m. Malteser-Ordens (Wien, III., Meisnerstraße 47).

Garrach Alfred Karl Reichsgraf von, k. k. Kämmerer und Rittmeister a. D. (Wien, I., Freinung 3 und IV., Faveritenstraße 16).

Gasenauer Karl Freiherr von, k. k. Oberbaurath, Professor, Curator des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie, Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Wien, I., Parkring 18 und Ballhausplatz 6).

Gastlinger-Hastinger Felix Freiherr von, stud. jur. (Wien, I., Semmerfeldgasse 19).

Hauptmann Felix, J. U. Dr., Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Worm am Rhein, Poppelsdorfer Allee 19).

Haukmann zu Stetten Karl Freiherr zum Stein unter Leobenberg, Landegg und Greiffenegg, k. k. Kämmerer, Herr und Landmann in Tirol, k. k. Oberst und Commandant des IV. Landesvertheidigungs-Districtes in Tirol (Meran).

Hauswirth Ernest, Abt des Benedictiner-Ordensstiftes Schotten, Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, u. ö. Landtagsabgeordneter, Doctor der Theologie, f. e. geistlicher Rath, emerit. Professor des Gymnasiums (Wien, I., Schottenhof).

Hauten Friedrich van, Hefelieferant Sr. königl. Hoheit des Prinzen Wilhelm von Preußen, Fabrikant decorirter Glaswaaren und Emailmalerei, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“, sowie des bayerischen Kunstgewerbevereines in München und des bayerischen Gewerbemuseums in Nürnberg (Worm am Rhein, Sternstraße 31–32).

Hayn Ernst Freiherr von, kön. württembergischer Kammerherr, Hofmarschall a. D. und Gutsbesitzer (Stuttgart und Uhenfels, Oberamt Urach).

Heddel Paul, Eiseleur und Graveur (Stuttgart, Langestraße 4 c).

Helm Vincenz Ritter von, Donat des h. f. u. m. Malteser-Ordens, J. U. Dr. und Dr. phil., k. k. Ministerialrath im Ministerium des Innern (Wien, I., Judenplatz 11 und Freinung 6).

Hendrich August, k. k. Postofficial in (Prag, Große Karlogasse 14).

Henzler Eder von Lehnensburg Eduard Reichsritter von, quittirter k. bayr. Hauptmann und Rentier, auch Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (München, Georgenstraße 13 b/I).

Hesse Karl Eduard Berthold von, russischer erblicher Edelmann (St. Petersburg, Schlüsselburger Prospect 45).

Hessen und bei Rhein Alexander Prinz von, großherzogliche Hobeit, k. k. General der Cavallerie, Inhaber des 6. Dragoner-Regimentes, des großherzogl. 2. Infanterie-Regimentes Nr. 116 und des kais. russ. 8. Ulanen-

Regimentes, Ritter des k. k. Militär-Maria-Theresien-Ordens, des kön. preuß. Ordens pour le mérite und des kais. russ. St. Georg-Ordens (Darmstadt, Hofhofmeister Allet).

Himly Edgar, kön. preuß. Ober-Consistorialrath und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Osnabrück).

Hlawka Eduard, k. k. Notar in (Kuttenberg).

Hohenlohe-Schillingfürst Constantin Prinz zu, Sr. k. u. k. Apost. Majestät Erster Obersthofmeister, General der Cavallerie, k. k. wirkl. geh. Rath, Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese, lebenslangliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Curator des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie (Wien, II., im Augarten-Palais).

Hohenlohe-Schillingfürst Philipp Prinz zu, stud. jur. und Lieutenant in der Reserve des k. k. Dragoner-Regimentes Nr. 8 (Wien, II., im Augarten-Palais).

Hulten-Gjapshi Bogdan Graf von, Devotionsritter des h. f. u. m. Malteser-Ordens, Majoratsbesitzer auf Smoguleß, königl. preuß. Rittmeister à la suite des Husaren-Regimentes Nr. 14 und Adjutant der 20. Cavallerie-Brigade in (Hannover).

Hunn Vincenz Graf, Hörer der Rechte (Prag, Kleinfeste, Neuburggasse 1).

Hänsel Karl, akademischer Bildhauer (Wien, IV., Weyringergasse 10).

Kaiser Josef Maria, akademischer Maler, Custos des Museums Franciscocarolinum und Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Linz, Altstadt 3).

Kalsberg Franz Freiherr von, k. k. wirkl. geheimer Rath und Unterstaatssecretär a. D. (Graz, Glacisstraße 57).

Kálnoki von Kőrös-Patak Gustav Graf, k. u. k. Minister des kais. Hauses und des Äußern, Vorsitzender im gemeinsamen Ministerrathe, k. k. wirklicher geheimer Rath, Kämmerer, Feldmarschall-Lieutenant, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese und Ehrenritter des h. f. u. m. Malteser-Ordens (Wien, I., Ballhausplatz 2).

Kielmansegg Karl Reichsfreiherr von, Frei- und Erbherr von **Sößl**, Reichsrathes- und n. ö. Landtagsabgeordneter (Hainfeldten bei Amstetten in Niederösterreich und Wien, II., Ferdinandsstraße 18).

Kinski von Schinik und Tettau Ferdinand Bonaventura Fürst, k. k. wirkl. geheimer Rath und Kämmerer, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese und k. k. Major a. D. (Wien, I., Freinung 4).

Klinkosch Josef Karl Ritter von, k. k. Hof- und Kammerlieferant (Wien, II., Afrkanergasse 5).

König Alois, n. ö. Landesarchivar und Bibliothekar, auch Secretär der Gewerbeschul-Commission (Wien, III., Hauptstraße 68).

König von und zu Warthausen Elise Freiin, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Stuttgart, Arenenstraße 33 und Schloß Warthausen in Württemberg).

Kosar Martin, Professor an der k. k. Mittelschule in (Taber, Böhmen).

Kosterski Ubal, infulirter Probst und lateranensischer Abt des regulirten Eberherrenstiftes Klosterneuburg, lebenslangliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Obersterbland-Hofcaplan in Niederösterreich, Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Klosterneuburg).

Krahl Karl, k. k. und kön. ungar. Hofwappenhauer, auch Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Wien, I., Graben 29).

Kunsthistorische Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, I. Gruppe (Münz- und Antiken-Cabinet) (Wien, I., Hofburg).

Lamberg Karl Reichsgraf von, Freiherr auf **Ortenegg** und **Ottensheim**, k. k. Kämmerer und Lieutenant a. D. (Graz, Burggasse 9).

Landes-Ausschuß des Königreiches Dalmatien.

Landes-Ausschuß der Markgrafschaft Mähren.

Landes-Ausschuß des Erzherzogthumes Oesterreich unter der Enns.

Landes-Ausschuß der gefürsteten Grafschaft Tirol.

Lang Franz, Buchbändler (Wien, I., Singerstraße 8).

Langwerth von Simmern Ernst Freiherr, stud. jur. (Wichtringhausen bei Warfinghausen, Post Elville in Hannover).

Leitner Eudim Ritter von, k. k. Hofrath, Schatzmeister des Allerh. Kaiserhauses a. D., Correspondent des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie und Mitglied des gelehrten Ausschusses des germanischen Nationalmuseums in Nürnberg (Wien, IV., Margaretbenstraße 6).

Limbürg-Silrum Thierro Maria Josef Graf von, Senator des Königreiches Belgien, Mitglied der kön. Commission für die Veröffentlichung der alten

Gefolge und Ordnonnangen für Belgien (Gent in Belgien, Rue haute Porte 56 und Kumbete).

Linden Adhmar Freiherr von, k. k. Kämmerer (Windsor in England, Queen-mead).

Lobkowitz Rudolf Reichsfürst von, k. k. Kämmerer, Feldmarschall-Lieutenant und Commandant der 36. Infanterie-Truppendivision in (Klausenburg).

Lorinser Friedrich Wilhelm, Dr. med., k. k. Sanitätsrath und Director des Wiedener allgemeinen Krankenhauses (Wien, IV., Favoritenstraße 30).

Loh Arnold, Architekt (Wien, III., Beitzgasse 4).

Ludwigstorff-Goldlamp Leopold Freiherr von, Herr zu Deutsch-Altenburg, Wanthelm, Steinabrunn und Pressenkirchen, k. k. Kämmerer und Oberlieutenant a. D. (Guntersdorf, Niederösterreich und Graz, Burg-ring 12).

Mac-Nevin d'Aggrim Franz Wilhelm Reichsfreiherr von, k. k. Kämmerer, Bezirkshauptmann und Hauptmann des Landeschiizgen-Bataillons Ober-Etschthal Nr. 4 (Luttenberg in Steiermark).

Marenzi Markgraf von **Pal Oskola**, Graf von **Tagliano** und **Talgate**, Freiherr von **Marenzfeld** und **Schöneck** Friedrich, k. k. Statthaltereise-cretär, zugetheilt beim Landesvertheidigungs-Ministerium (Wien, I., Schulerstraße 18).

Marklowsky von Fernstein Arthur, k. k. Hof-Schriftgießereibesitzer (Wien, VI., Millergasse 23).

Mausler Eugen Reichsfreiherr von, kön. württemb. a. o. Gesandter und bevollmächtigter Minister (Wien, I., Schwarzenbergplatz 4).

Mayer von Felsenwald Wenceslaus, k. k. Fußaren-Oberlieutenant a. D. (Wien, IX., Alserbachstraße 10 a).

Meran Franz Graf von, Freiherr von **Brandhofen**, Ritter des Ordens vom goldenen Bließe, k. k. wirkl. geheimer Rath, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes und k. k. Major im n. a. Stande der Landeschiizgen zu Pferd in Tirol und Vorarlberg (Graz, Leonhardgasse 5, Secretär Wiedermann).

Meraviglia-Grivelli Franz Xaver Graf, Reichsritter des h. souv. Maltefer-Ordens, Komtur von Brünn und Kralic, k. k. Kämmerer und Rittmeister in der Reserve (Wien, I., Johannesgasse 2 und Strakonice in Böhmen).

Meraviglia-Grivelli Rudolf Johann Graf, correspondirendes Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Mautern a. d. Donau, Nikolsdorf).

Metternich-Winneburg Richard Fürst von, Herzog von **Portella**, Graf von **Königswart**, Grand von Spanien erster Classe, k. k. wirkl. geb. Rath und Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Bließe, Devotionsritter des Maltefer-Ordens, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes und Curator des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie (Wien, III., Rennweg 25).

Mecherich Anton von, Ingenieur der priv. österr.-ungar. Staatseisenbahn-Gesellschaft (Wien, IV., Taubstummengasse 8).

Milazynsky Wladislav Graf von, Rittergutsbesitzer, kön. preuß. Lieutenant d. R. im Garde-Cürassier-Regimente, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Pawlows bei Welnau in Posen).

Miller zu Rischhof August Ritter von, Kaufmann und Industrieller (Wien, III., Am Heumarkt 11).

Milofsky Georg Freiherr von, k. k. Vice-Admiral a. D. (Wien, VII., Breitegasse 4).

Minguzzi de Modigliana Eduard, k. k. Generalmajor a. D. (Wien, I., Graben 31, 1. Stiege, 3. Stock).

Ministerium des kais. Hauses und des Aeußern (Wien, I., Ballhausplatz 2).

Mirbach zu Harff Ernst Graf von, k. k. Kämmerer, Ehrenritter des h. Deutschen Ritterordens (Zabladowitz, Post Loschitz in Mähren und Wien, I., Wipplingerstraße 7).

Mittrowsky von Mittrowitz Freiherr von Nemysl, Wladimir Graf, k. k. geheimer Rath, Kämmerer, lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, k. k. Major a. D. (Brünn, Gemeindeplatz 8 und Pernstein, Post Nedwieitz).

Miszsch Leon Bandalin Graf von, k. k. Kämmerer und Ehrenritter des Maltefer-Ordens (Paris, 16 rue Daru).

Montenach Johann Baptist von, k. k. Kämmerer und Major, zugetheilt Sr. kön. Hoheit dem Herzoge Philipp von Württemberg (Wien, IX., Strudelhofgasse 3 und Gmunden).

Montenuovo Wilhelm Albrecht Fürst von, General der Cavallerie und Inhaber des 10. Dragoner-Regimentes, k. k. wirklicher geheimer Rath und

Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Bließe (Wien, I., Singerstraße 2, per Adresse: Dr. Julius Hecht).

Maurin Maurin Edler Herr und Graf von, aus dem Hause **Sorsmar-Ahaus** (St. Gilles, Bruxelles, 61 Rue de la source).

Meusville Alfred von, Lieutenant der Reserve im I. pommerischen Ublanen-Regimente Nr. 4 und Mitglied des Berliner herald. Vereines „Herold“ (Frankfurt a. M., Gärtnerweg 12).

Oriola Fernando Lobo da Silveira Graf von, Ehrenritter des h. souv. Maltefer-Ordens, kön. preuß. Premierlieutenant a. D. und Rittergutsbesitzer (auf Schloß Kuchendorf, Post Niederlangseifersdorf in Preussisch-Schlesien).

Oettingen-Wallerstein Karl Friedrich Reichsfürst zu, Graf zu **Oettingen**, **Walbern** und **Soetern**, erblicher Reichsrath des Königreiches Bayern und erbliches Mitglied der Kammer der Standesherren im Königreiche Württemberg (Prag, Nr. C. 34/III und Pribram, Schloß Hlubos).

Pachner Freiherr von **Eggenstorf** Anton, k. k. Hofrath und Cabinets-Secretär der Cabinetkanzlei Sr. k. u. k. Apost. Majestät a. D. (Wien, I., Freinung 6, Schottenhof, 2. Stiege, 3. Stock).

Pálffy-Paun von Erdöd Wilhelm Reichsgraf, Fürst von **Teano**, Marchese von **Rivoli**, Grand von Spanien erster Classe, Ehrenritter des h. souv. Maltefer-Ordens, k. k. Kämmerer und Generalmajor der Cavallerie (Schloß Stübing, Südbahnstation in Steiermark).

Pallavicini Hippolyt Markgraf, k. k. Kämmerer und Major a. D. (Wien, I., Seilerstätte 13).

Parish Karl, k. k. wirkl. Hofsecretär in Sr. k. u. k. Apost. Majestät Oberstkämmereramt und Oberlieutenant a. D. (Wien, I., k. k. Hofburg).

Pasini Ferruccio Cavaliere (Buenos-Ayres, Südamerika, Rue Iugo Nr. 88).

Poli Oscar Vicomte de, Präsident des „Conseil heraldique de France“ (Paris, 21 Avenue Carnot).

Puteani Karl Ferdinand Freiherr von, k. k. Secofficier a. D. (Wilhelmsburg in Niederösterreich).

Radt Johann Theodor von (Bruxelles, 176 Rue Masui).

Radványzky Béla Freiherr von **Radván** und **Sajó-Kaza**, erbliches Mitglied des ungar. Oberhauses, Obergespan des Zólyomer Comitates, correspondirendes Mitglied der ungarischen Akademie der Wissenschaften, Directions-Auschnußmitglied der ungarischen historischen Gesellschaft und der ungarischen archäologischen Gesellschaft in Budapest (Schloß Sajó-Kaza, Beszeder Comitatz, Post Badna in Ungarn).

Rákay von Salamonfa Emil, kais. Rath, k. u. k. Archivadjunct im Reichsfinanzministerium und Ehrenmitglied der südbungarischen historisch-archäologischen Gesellschaft (Wien, III., Beatrixgasse 4).

Regner von Blesleben Alfred Ritter, k. k. Professor der technischen Hochschule in (Brünn).

Reiffenstein Max, Procurist der Firma G. Reiffenstein, k. k. Hof-Kunst-druckerei und artistische Anstalt (Wien, II., Rothensterngasse 25).

Reinsperg Hugo Freiherr von, k. k. Oberlieutenant im 4. Infanterie-Regimente (Wien, III., Messenhausergasse 3).

Reischach Franz Josef Reichsfreiherr von, k. k. Kämmerer, Oberlieutenant im 21. Infanterie-Regimente und Komtur zu Schlanders des h. Deutschen Ritter-Ordens (Zara).

Rommel Wilhelm, Verlagsbuchhändler (Frankfurt a. M., Humboldtstraße 2, Comptoir: Gr. Eichenheimerstraße 5).

Rüdt von Collenberg zu Bödigheim Weiprecht Graf, k. k. Kämmerer, Major im Generalstabs-corps und Generalstabs-Chef der 31. Infanterie-Truppen-Division (Budapest, Corps-Commando).

Salles Felix Chevalier, Advocat und Schriftsteller, Ehrenmitglied des „Conseil heraldique de France“, auch Correspondent der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Wien, I., Grünangergasse 8).

Salm-Reifferscheidt-Krautheim Leopold Reichsfürst und Altgraf zu, Erbherr zu Dol, Alster- und Hadenbreich, Ehrenritter des h. Deutschen Ritter-Ordens (Schloß Neu Eilli, Post Sachsenfeld, Unter-Steiermark).

Schaumburg-Lippe Wilhelm Karl August Prinz zu, Edler Herr zu **Lippe**, Graf zu **Schwalenberg** und zu **Sternberg**, lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, k. k. Generalmajor (Ratiborsitz bei Eslitz und Nachod).

Schiviz von Schivizhoffen Ludwig, k. k. Concepts-Praktikant (Laibach, Deutsche Gasse 6).

Schleshta-Wesshrdsky zu Wesshrd Anton Peter Ritter von, Hörer der Rechte, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Prag, III., Wendische Gasse 24).

Schmakowsky Karl von, königl. preussischer Kammerherr, Ehrenritter des h. souv. Maltefer-Ordens (Schloß Radan, Post Zembowitz, Preussisch-Oberschlesien).

Schmidegg von Sár Ladány Franz Graf, k. k. Kämmerer (Gmunden).
Schmidel Edmund, k. k. Landesgerichtsrath beim Landesgericht in (Wien, VIII., Schmiedgasse 8).
Schmidt Friedrich Freiherr von, k. k. Oberbaurath, Dombaumeister zu St. Stefan, Protector und Professor an der Akademie der bildenden Künste, Curator des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie, Mitglied der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale in Wien und der Akademien in Berlin, München, Mailand, Stockholm, Urbino und Venedig, Ehrenbürger von Wien und Innsbruck, Ehrenmitglied des n. ö. Gewerbevereines und der Künstlergenossenschaft in Wien (Wien, I., Schottenring 7, Sühnhaus).
Schoenberg Bernhard von, Präsident der königl. sächsischen Oberrechnungskammer (Dresden, Bürgerwiese 23).
Schön Theodor, Schriftsteller (Tübingen in Württemberg, Herrenbergerstraße 31).
Schönauf Jaroslav Freiherr von, k. k. Kämmerer und Oberstlieutenant d. R. in (Troppau, Herrngasse 28).
Schönborn-Wuchheim Erwin Reichsgraf von, k. k. wirkl. geheimer Rath und Kämmerer, Erb-Obergespan des Bereggher Comitatus und Oberst-Erbland-Truchseß des Erzherzogthums Oesterreich ob und unter der Enns (Wien, I., Krenngasse 4 und Schloß Schönborn, Post Gölkersdorf).
Schönborn-Wuchheim Josef Reichsgraf zu (Prag, Kleinseite, Palais Schönborn und Schloß Lutavie, Post Prestité — Malesic, Post Pilsen — Malesowic).
Schrauf Karl, Dr. phil., k. u. k. Haus-, Hof- und Staatsarchivar, Archivar Sr. Excellenz des Grafen Hans Wilczel (Wien, VIII., Priaristengasse 43).
Schwarzenberg Johann Adolf Fürst und Herr zu, gefürsteter Landgraf in Aargau, Graf zu Sulz, Herzog zu Krumau, k. k. wirkl. geh. Rath und Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes zc. zc. (Wien, I., Neuer Markt 8).
Schwarzfeld Julius Ritter von (Gilli in Steiermark).
Schwerdtner Johann, Medailleur, Siegel-, Wappen-, Schrift- und Stanzengraveur, Vorstand-Stellvertreter der freien Genossenschaft der Graveure Wiens und Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Wien, VI., Mariahilferstraße 47).
Schwerzenbach Karl von, Fabrikbesitzer (Bregenz).
Seutter von Löhen Curt Freiherr, k. württemberg'scher Kammerjunker, Ehrenritter des Johanniter-Ordens, Balley Brandenburg, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Stuttgart, Friedrichstraße 11).
Seydlitz und Kurzbach Rudolf Freiherr von, Lieutenant (Düsseldorf, Adlerstraße 47).
Sommaruga Oscar Freiherr von, Dr. jur., Secretär der k. k. Forst- und Domänen-Direction, correspondirendes Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Görz).
Spiegel zum Diefenberg - Hauxleden Ferdinand August Graf von, k. k. Oberstlieutenant in der Reserve des 7. Ulanen-Regimentes (Wischau bei Mähren).
Sprinzstein Ernst Reichsgraf von, Freiherr von **Neuhaus**, k. k. Oberst und Commandant des 6. Landwehr-Schützen-Bataillons (Linz).
Srna Karl, k. k. Staatsbeamter, Präsident des Clubs der Amateur-Photographen (Wien, VII., Stiftgasse 1).
Starkensfels Aloys Freiherr von, k. k. Rittmeister a. D. (Linz in Oberösterreich).
Staudach Franz Reichsfreiherr von, k. k. Kämmerer, Major a. D. und kais. persischer General II. Classe (Teheran).
Steiger-Münstingen Albert Freiherr von (Marienberg bei Linz, und Wien I., Neuer Markt 14).
Sternberg Benko Reichsgraf von, Ehrenritter des h. kais. Malteser-Ordens und k. k. Kämmerer (Wien, III., Ungargasse 43 und Schloß Jemnitz, Post Postupitz in Böhmen).
Stilfried und Rathenik Eduard Freiherr von, k. k. Kämmerer (Baden-Baden, Maria-Victoria-Straße 18).
Stokhorner von Starein Otto Freiherr, großherzoglich badischer Kammerherr und Landgerichtsrath, Ehrenritter des Johanniter-Ordens, Balley Brandenburg, Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Aigle, Canton Vaud in der Schweiz, chez Mr. Tansee-Dufour).
Stolberg - Stolberg Friedrich Reichsgraf zu, Ehrenritter des h. kais. Malteser-Ordens, k. k. Rittmeister in der Armee (Brustlawe in Preussisch-Schlesien).
Straßer Josef, k. k. Postofficial in (Prag, Hauptpost).

Ströhl Hugo Gerard, geprüfter Lehrer für Mittelschulen, Fachlehrer an der gewerblichen Fortbildungsschule in Hernals und Leiter des Fortbildungscurses für Lithographen in Wien, Zeichner für das Kunstgewerbe, auch Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Heiligenstadt bei Wien, Grinzingerstraße 2).
Sunko Milan, Maler (Wien, III., Seidlgasse 7).
Suttner Gustav Freiherr von, Reichsraths- und n. ö. Landtagsabgeordneter Gutsbesitzer (Wien, II., Praterstraße 30 und Ober-Höflein, Post Geras in Niederösterreich).
Suttner Karl Gundacker Freiherr von, k. k. Kämmerer, Mitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Harmannsdorf bei Eggenburg in Niederösterreich).
Suttner Karl Gundacker Freiherr von, k. k. Ministerial-Secretär im Ackerbauministerium und Lieutenant i. d. E. des k. k. Dragoner-Regimentes Nr. 1 (Wien, III., Jaquingasse 1).
Terschl Emil Ritter von, Gutsbesitzer, Reichsraths- und mährischer Landtagsabgeordneter (Wien, I., Stadiongasse 5 und Schloß Chudwein, Post Pittau in Mähren).
Thill Franz, k. k. Hof- und Kammerlieferant und Fabrikbesitzer (Wien, VIII., Josefstadtstraße 69).
Thill Karl Ritter von, k. k. Hofrath, Schatzmeister des Allerhöchsten Kaiserhauses und Major a. D. (Wien, I., k. k. Hofburg und VII., Dreilaufergasse 13).
Thun und Hohenstein Bailli Fra Guido Reichsgraf von, Fürst-Großprieur von Böhmen und Oesterreich des h. kais. Malteser-Ordens, k. k. wirklicher geheimer Rath und Kämmerer, a. o. Gefandter und bevollmächtigter Minister a. D. und lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes (Wien, III., Reissnerstraße 26).
Thun und Hohenstein Franz, Reichsgräfliche Schloßbibliothek in (Teich an der Elbe und Prag, Thun'sche Gasse 193).
Trauttenberg Heinrich Freiherr von, k. k. Kämmerer und Oberstlieutenant a. D. (Wien, III., Rennweg 3).
Trautmannsdorf - Weinsberg Ferdinand Reichsgraf zu, Oberstkämmerer Sr. Majestät des Kaisers, k. k. wirkl. geheimer Rath, Kämmerer, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese, Präsident und lebenslängliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, k. k. a. o. Botschafter a. D., Ehrenbaili und Großkreuz des h. kais. Malteser-Ritterordens, Curator des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie zc. (Wien, I., Elisabethstraße 18).
Tümpfling - Sorna Wolf Wilhelm von, kais. deutscher Legationrath und königl. preussischer Rittmeister a. D., Ehrenritter des Johanniter-Ordens, Balley Brandenburg, Mitglied des Berliner herald. Vereines „Herold“ (Schloß Thalstein bei Jena).
Taux Karl Freiherr de, k. k. Kämmerer, Oberst im Geniestabe, Adjutant Sr. kais. Hoheit des Herrn Erzherzogs Leopold (Wien, II., Praterstraße 43 und III., Lagergasse 6).
Tetter von der Lisse Felix Graf von, Freiherr auf Burg Feistritz, k. k. wirkl. geh. Rath und Kämmerer, Rittmeister a. D., Landeshauptmann in der Markgrafschaft Mähren und Reichsrathsabgeordneter (Schloß Neuhübel bei Stauding, Mähren, und Brünn, Landhaus).
Waldbott von Wassenheim zu Bornheim Friedrich Reichsfreiherr, k. k. Kämmerer und Hessecretär a. D. (Post Tolcsa in Oberungarn und Schloß Bergerhausen, Post Blagheim bei Cöln am Rhein).
Waldbott von Wassenheim zu Bornheim Hedwig, Reichsfreifrau, geb. Freiin von **Beust**, k. k. Sternkreuzordensdame (Post Tolcsa in Oberungarn und Schloß Bergerhausen, Post Blagheim bei Cöln am Rhein).
Walterskirchen zu Wolfsthal Otto Wilhelm Freiherr von, k. k. wirklicher geheimer Rath und Kämmerer, a. o. Gefandter und bevollmächtigter Minister in besonderer Verwendung beim k. u. k. Ministerium des kais. Hauses und des Außern (Wien, I., Seilerstätte 28).
Warneke Friedrich, königl. preuß. Rechnungsrath und geb. egeb. Secretär im Ministerium der öffentlichen Arbeiten, auch Mitglied des Vorstandes des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Berlin, Friedrich Wilhelmstraße 4).
Wasserburger Paul, k. k. Baurath, Stadtbau- und Hofsteinmetzmeister (Wien, IV., Schwimgasse 8).
Wersebe Gustav Freiherr von, k. k. General-Major und Commandant der 4. Kavallerie Brigade (Budapest, Steinmetzgasse 5).
Wilczek Johann Reichsgraf von, Frei- und Bannerherr von Gultschin und Guttenland, k. k. wirklicher geheimer Rath, Kämmerer, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Ehrenmitglied der kais. Akademie der

Wissenschaften, Curator des k. k. Oesterr. Museums für Kunst und Industrie und Correspondent der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Wien, I., Herrngasse 5).

Wimpffen Franz Freiherr von, k. k. wirklicher geheimer Rath, Kämmerer, Feldmarschall-Lieutenant und Obersthofmeister Sr. kais. Hoheit des Herrn Erzherzogs Ludwig Victor (Wien, I., Schwarzenbergplatz 13).

Witting Johann Baptist, Dr. jur., Hof- und Gerichtsadvocat, wirkliches Mitglied der historisch-statistischen Section der k. k. mähr.-schles. Gesellschaft zu Beförderung des Ackerbaues, der Natur- und Landeskunde (Wien, I., Reichsrathsstraße 9).

Wogner Heinrich, k. k. Hofrath am obersten Gerichts- und Cassationshofe (Wien, I., Wollzeile 32).

Worzkowsky von Raudratitz Wilhelm Johann Ritter von, k. k. Bezirkshauptmann in (Hohenstadt in Mähren).

Vom 1. Jänner 1888 an sind neu beigetreten:

Werstold Sigmund Graf von, k. k. wirkl. geh. Rath, Kämmerer, Reichsraths- und Landtagsabgeordneter, Herrschafts-Besitzer (Wien, I., Körntner-ring 10).

Wuquon Graf, Baron **de Faux, de Longueval** Karl Bonaventura, k. k. Kämmerer, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Oberlieutenant i. d. R. des Dragoner-Regimentes Nr. 13, Herr der Fideicommiss-Herrschaften Grazen mit Sitzkreis nebst Pernestdorf und Rosen-berg und Partles, sowie die Allodialherrschaft Preßnitz mit Sorgenthal in Böhmen, Landtagsabgeordneter in Böhmen (Prag, III., Grandpriorats-platz 486).

Braun Rudolf, Heraldiker, k. k. Hof-Graveur (Prag, I., kleine Karls-gasse).

Budna-Litz Michael Graf von, k. k. Lieutenant d. R., Majorats Herr auf Daudleb und Zeleni (Prag, II., Heunwagsplatz, im Hause der „Slavia“).

Chorinsky Freiherr von **Ledske** Karl Graf, Landeshauptmann des Herzogthumes Salzburg, k. k. Landesgerichts-Präsident (Salzburg, Chiemseehof).

Glanner von Engelschoten Arthur Ritter, Herrschaftsbesitzer und Landtagsabgeordneter in Böhmen (Prag, Karmelitergasse).

Ejermn von und zu Chudenitz Eugen Graf, k. k. Kämmerer, Ehrenritter des h. Deutschen Ritterordens, Landtagsabgeordneter von Böhmen, Gutsbesitzer (Chudenitz bei Klattau in Böhmen).

Digot Paul Baron, Heraldiker (Nancy, Rue des ponts 48).

Harrach Otto Graf von, abseurter Rechtshörer (Wien, I., Freitung 3).

Helminger Karl Ritter von, jun., Dr. jur., Landesadvocat (Prag, Heunwagsplatz 19).

Klang Rudolf, Director der wechselseitigen Lebensversicherungsanstalt „Janus“, Ausschussmitglied der österr. Gesellschaft vom weißen Kreuz (Wien, I., Wipplingerstraße 30).

Kozaryn von Okusky Franz Ritter, k. k. Statthaltereirath bei der niederösterr. Statthalterei (Wien, III., Hauptstraße 33).

Kraus Rudolf Freiherr von, k. k. Statthalterei-Concepts-Praktikant (Prag, II., Heunwagsplatz 4).

Lazansky Freiherr von **Bukowe** Wladimir Graf, Dr. jur., (Prag, Bethlehemeplatz 5).

Ledebur-Wischeln Hans Graf, k. k. Kämmerer, Landtagsabgeordneter, Mitglied des Landesculturathes in Böhmen, Herr der Allodialherrschaften Kostomat, Arzenusch, Milschau mit Nedwiedie (Prag, Waldsteinplatz 3).

Lobkowitz Ferdinand Prinz, k. k. Kämmerer, Rittmeister i. d. R., Landtagsabgeordneter, Herr der Herrschaften Unter-Perkowitz und Wintenz und der Güter Strzem, Cislau, Daniewes und Pöblig in Böhmen (Prag, II., Hybernnergasse und Schloß Perkowitz).

Lobkowitz Ferdinand Zdenko Prinz, k. k. Kämmerer, Ehrenritter des h. kais. Malteser-Ordens (Prag, Grabschm 3).

Marshall von Oßheim Emil Freiherr (Bamberg, Zepienstraße 1).

Rebesky J. B., Realitätenbesitzer (Pilsen in Böhmen, Villa Rebesky).

Rositz-Kinck Erwein Graf, Majorats Herr auf Falkenan, Heinrichgrün, Graslitz, Pakomertitz, Hlman, Tscheschan etc. (Prag, III., Malteserplatz 1).

Rallky von Erdöd Eduard Graf, Freiherr von **Rjezd**, k. k. Kämmerer, Ehrenritter des h. kais. Malteser-Ordens, Erbherr der Allodial-Herrschaften Merklin, Brzeznice und Praditz in Böhmen und Reihof bei Leibnitz in Steiermark, Landtagsabgeordneter (Prag, Waldsteinplatz).

Ridoll zu Quintendach Michael Freiherr von, k. k. Regierungsrath, Director der k. k. Theresianischen und der k. u. k. Orientalischen Akademie, Dr. phil. (Wien, IV., Favoritenstraße 15).

Risalt Henriette Gräfin von, geborne Freiin von **Sildprandt** (Coritan bei Olaz in Preussisch-Schlesien).

Ristorius Josef, Gutsbesitzer (Trebitz bei Seltzschau in Böhmen).

Reiffenberg Adolf, städt. Rentenmeister und landesfürstlicher Vogteicommissär (Königgrätz in Böhmen).

Schlesia Grochow-Wschersky von Wschersky Peter Friedrich Ritter (Swijan Bobol in Böhmen).

Schönborn-Wuchheim Franz de Paula Reichsgraf von, Fürstbischof von Prag, Primas von Böhmen, k. k. wirkl. geheimer Rath, Thron-Assistent Sr. Heiligkeit des Papstes, Dr. theol. (Prag, Grabschm).

Schroll Anton, Buchhändler (Wien, I., Getreidemarkt 18).

Schwarzenberg Karl Fürst zu, gefürsteter Landgraf zu **Aleggau**, Graf von **Sulz**, k. k. wirkl. geheimer Rath, Ritter des Ordens vom goldenen Vliese, erbliches Mitglied des Herrenhauses des Reichsrathes, Major a. D., Präsident des k. k. Landesculturathes in Böhmen (Prag, Brentegasse 15 und Schloß Worlik in Böhmen).

Sylva-Tarouca-Rositz Ernst Graf, Herrschafts-Besitzer (Prag, Graben 12 und Tilmritz in Böhmen).

Tannenhain Leo Gottlieb Edler von, Realitätenbesitzer (Prag, I., Dem'sches Haus 203).

Thun und Hohenstein Leopold Bohumil Reichsgraf von, k. k. Kämmerer, Ehrenritter des h. kais. Malteser-Ordens, Herrschaftsbesitzer (Villa Stephan, Post Odrizni in Böhmen).

Wetter von der Litz Ferdinand Graf, k. k. Lieutenant der Landeschützen zu Pferd in Tirol und Berarlsberg (Schloß Hagenbichel bei Knittelfeld).

Wiskani Oskar Freiherr von, k. k. Statthalterei-Concepts-Praktikant in Verwendung beim Ministerium für Cultus und Unterricht (Wien, VIII., Josefsstädterstraße 20).

Wepkitz Albert, Dr. jur., k. k. Major-Auditor d. R. (Kuttberg in Böhmen).

Wepkitz Wilhelm, Apotheker und Gutsbesitzer (Pardubitz in Böhmen).

Correspondenten:

Altman Franz, kais. Rath (Wien, III., Hauptstraße 92).

Benoit Arthur Maria August, Mitglied mehrerer gelehrten [Gesellschaften] (Berthelmingen, Deutsch-Pöhringen).

Béhicourt Don Francisco Fernandez de, Mitglied der kön. spanischen Akademie in Madrid Ronda da Santa Barbara 1).

Colin de Paradis Felix, Consul der Republik San Domingo in (Nancy, Frankreich).

Dachhausen Alexander von, königl. preussischer Premierlieutenant a. D., Redacteur des genealogischen Taschenbuches der adeligen Häuser, erbliches Mitglied des Berliner heraldischen Vereines „Herold“, Ehrenmitglied der Reale Accademia Araldica Italiana in Pisa (Göttingen, Schildweg 7).

Heilmann Albert, Hilfsämter-Directionsadjunct und Vorstand des k. k. Adelsarchives des Ministeriums des Innern (Wien, I., Judenplatz 11).

Kindler von Knobloch Julius, kön. preuss. Major a. D. und Mitglied des kön. preuss. Heroldsamtes (Berlin, W., Wiltowstraße 51).

Klingspor Karl Arvid von, kön. schwedischer Reichsheraldiker und Major im Dragonerregiment des königl. schwedischen Leibregimentes in (Stockholm, Johannes Estravogata 22).

Krahl Ernst (Wien, I., Graben 29).

Liebenau Theodor von, Dr. phil., Staatsarchivar in (Luzern).

Luschn Ritter v. **Ebengreuth** Arnold, Dr. jur., k. k. Universitätsprofessor, correspondirendes Mitglied der kais. Akademie der Wissenschaften und Conservator der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (Graz).

Seyler Gustav Adalbert, comm. Bibliothekar und Vector im kön. preussischen Ministerium für Handel und Gewerbe, Correspondent des Berliner heraldischen Vereines „Herold“ (Berlin, SW., Gneisenaustraße 99).

Forstman von Oijen A. A., Director genealogischer und heraldischer Archive, Mitglied des Berliner herald. Vereines „Herold“ (im Haag).

Wenke-Gimke Arnold Freiherr von (Nachod in Böhmen).

Vereine, Anstalten, Museen und Redactionen,
mit denen ein Schriftenaustausch besteht.

- Aachen.** Aachener Geschichtsverein.
Berlin. Verein für Heraldik, Epigraphik u. Genealogie „Herold“ (Friedrich Wilhelmstraße 4).
Berlin. Deutscher Graveur-Verein (per Adresse: Rudolf Otto, Graveur in Berlin, Unter den Linden 40).
Berlin. Verein für die Geschichte Berlins (per Adresse: Dr. jur. R. Berinquier, W. 57, Alvenslebenstraße 10).
Berlin. Heraldischer Verein „Greif“ (Vorsitzender: Karl Udo von Kropff, Tempelhoferufer 1 *).
Bregenz. Museums-Verein für Vorarlberg.
Brünn. K. k. mährisch-schlesische Gesellschaft zur Förderung des Ackerbaues, der Natur- und Landeskunde.
Darmstadt. Historischer Verein für das Großherzogthum Hessen (per Adresse: Dr. Gustav Nitz, Grüner Weg 7).
Hörlik. Oberlausitzische Gesellschaft der Wissenschaften.
Graz. Historischer Verein in Steiermark.
Haag. Da Nederlandsche Heraut (Héraut des Pays Bas) (per Adresse: Mr. C. Baron Van Breugel Douglas).
Haag. Genealogisch-heraldisch genootschap „De Nederlandsche Leeuw“ *).
Hofenleuben. Voigtländischer alterthumsforschender Verein.
Innsbruck. Museum Ferdinandeum für Tirol und Vorarlberg.
Klagenfurt. Kärntnerischer Geschichts-Verein.

*) Der Schriftenaustausch besteht nur mit dem Monatsblatte.

- Kopenhagen.** „Annuaire généalogique des maisons souveraines de l'Europe“ und „Danmarks Adels Aarbog“ (per Adresse: H. R. Hiort Lorenzen, Rosenvaenget 8 *).
Leipzig. Verein für geschichtliche Hilfswissenschaften „Roter Löwe“ (Universität oder Stud. math. Oscar Stöckert, Wiesenstraße 19 I).
Linz. Museum Francisco-Carolinum.
London. „The Genealogist“ A quarterly Review (per Adresse: Walford D. Selby Esq. 10 Finborough Road S. W.).
Luzern. Historischer Verein der fünf Orte: Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.
München. Alterthums-Verein.
München. Germanisches National-Museum.
Mürnberg. Verein für Geschichte der Stadt Nürnberg.
Oberlahnstein. Lahnssteiner Alterthums-Verein.
Pisa. Reale Accademia Araldica Italiana (Via Fibonacci 6).
Prag. Verein für Geschichte der Deutschen in Böhmen.
Regensburg. Historischer Verein für Oberpfalz in Regensburg.
Salzburg. Gesellschaft für Salzburger Landeskunde.
Salzburg. Vaterländisches Museum Carolinum-Augustinum.
Sigmaringen. Verein für Geschichte und Alterthumskunde.
Stuttgart. Königl. württembergisches Haus- und Staats-Archiv.
Ulm. Verein für Kunst und Alterthümer in Ulm und Oberschwaben.
Wien. Alterthums-Verein (I., Minoritenplatz 7, beim Sectionsrath Dr. Karl Lind).
Wien. K. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale (I., Elisabethstraße 11, 1. Stock).
Wien. Verein für Landeskunde von Niederösterreich (I., Herrngasse 13).
Wien. Freie Genossenschaft der Graveure Wiens (VI., Mariahilferstraße 47).
Zürich. Antiquarische Gesellschaft.



Die

Geschichte der deutschen Tappenbilder.

Nach

Half von Retberg's Nachlasse.

(Schluß.)

Farbe (mhd.: var (farbig); ndl.: (wapen-) kleur; frz.: émail) werden in der Wappenkunde genannt folgende acht:

1. weiß oder silbern;
2. gelb oder golden;
3. roth, Mennige oder Zinnober;
4. blau, Vazur oder Ultramarin;
5. schwarz, Kienruß;
6. grün, Grünspan (selten);
7. Hermelin;
8. Feh.

Bei den einzelnen Farben ist nun zu bemerken:

1. **Weiß** oder silbern (mhd.: blanc, harm, mergrieß, perla, wîz, blanc-wîz, snêvar, wîzgevar, harm-, siljen-, saben-, silber, snê-wîz; ndl.: zilveren; lat.: argentum; frz.: d'argent) wird durch eine besondere Zeichnung nicht, sondern nur durch Freilassung des betreffenden Raumes unterschieden. Im Mittelalter war anstatt der weißen Farbe besonders die Stüftung durch Weißblech oder Hermelinpelz beliebt.

2. **Gelb**, golden (mhd.: gël, swêbelvar, gamillenvar; ndl.: gouden; lat.: aurum; frz.: d'or), ursprünglich Schwefel- oder lichter Chromgelb, wurde erst seit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts, dem derzeitigen reichen Style gemäß, durch gestücktes Goldblech oder Goldstickerei ersetzt. In der Zeichnung wurde erst viel später zur Andeutung der Farbe die Punktirung eingeführt, welche freilich die alte Wappenkunst nicht kannte⁴³⁾ und die daher streng genommen auch gar nicht hieher gehört.

3. **Roth** (mhd.: von keln rot, von zinopel oder jinopel (rother Eisenocker, vgl. 6. grün; ndl.: keel, van kele rood; lat.: coloris rubei; frz.: de gueule) wurde mit Mennige aufgetragen, zumeist aber durch Stüftung von prächtig roth gefärbtem Thierfellen-Pelzwerk. In der Neuzeit wurde, um die rothe Farbe auch in der Zeichnung anzuzeigen, eine senkrechte Strichelung gebräuchlich⁴³⁾.

4. **Blau** (mhd.: blâw, blâ, lâzûr oder von lâzure blâ, auch saffirvar oder weitin; ndl.: azuur, blaauw; lat.: caeruleus; frz.: d'azur) wurde auch aus der Weidepflanze gewonnen.

(Zeichnung später durch wagrechte Strichelung)⁴³⁾.

5. **Schwarz** (mhd.: swarz alsam ein kol, bêch-, raben-var, von Zobel, zobel-swarz; ndl.: van zobel, swart; lat.: niger; frz.: de sable), mittelst Kienruß, meistens aber durch Stüftung mit Zobelpelz, wie z. B. der brabantische Löwe g. in f. („von zobel swarz gevar“ Mi. S.).

(Spätere Zeichnung: Kreuzstriche)⁴³⁾.

6. **Grün** (mhd.: grafevar, smaragd, grüne, gruone; ndl.: groen oder (den Franzosen entlehnt) sinopel; lat.: viridis; frz.: de sinople, was eigentlich roth war, s. oben 3).

(Spätere Zeichnung: Schrägstriche gebandet, d. h. von oben rechts nach unten links)⁴³⁾.

nicht; doch unterschieden die alten Stempelschneider Bild und Feld oft genug durch Damascirung des einen oder andern, nicht aber beider zugleich. Hierbei ist jedoch zu bemerken, daß man schon zu Anfang des 14. Jahrhunderts (1300) — ob versuchsweise oder nach festgestellten Gebräuchen, bleibe noch einer weiteren Forschung überlassen — in Siegeln anstatt der Farbe ein Sinnbild derselben, z. B. anstatt des w. einen Stern einrückte, anstatt r. eine Rose und anstatt blau eine Lilie, wie in einem Siegel mit halblängs weiß-roth und quer blau getheilten Wappen des Erb. v. Schaumberg. Mitgetheilt von F. R. in seinem sbragittischen Album 171.

⁴³⁾ Die Andeutung der Farben durch Strichelung brachte erst 1638 der Jesuit Silvester a Petra sancta auf. Sie empfiehlt sich für neuere Wappenbücher und Zeichnungen, nach welchen das Wappen soll in Farben gesetzt werden können. Im Mittelalter gab es dergleichen papierene Bedürfnisse noch

7. Hermelin (mhd.: harm, haerme, hermin; nbl.: hermelyn; lat.: hermionius; frz.: hermine) (Z. W. 127; H. W. 21, 25, 42, 44—46) wurde nicht gemalt, sondern gestückt, wie z. B. über Hehewammen ein Hermelinstreifen im Wappenschilde von Bregenz (Z. W. 127). Auch als Helmzier dienten die Schwänze (wie bei Ems 66), doch wurden sie wohl, da das Thier zu klein dazu war, nur größer nachgebildet, indem man etwa zwei Rindshörner mit weißem Pelze überzog und diesen an den Enden



292



293

schwarz färbte. — Wenn man später das Hermelin zu zeichnen beliebte wie einen schwarzen Strahl, besteckt mit einem Aleeblättchen, so war das eine der vielen asterheraldischen Spielereien, welche hier nicht beachtet werden können. — Im 15. Jahrhundert wurden auch wohl die Hermelinschwänzen mit viereckigen Goldplättchen (292) besetzt⁴⁴⁾.

8. Hehe oder Kürsch, Kürsen (mhd.: vöhe, vëch; nbl.: vair, gevarieert; lat.: pellitus; frz.: de vair) (Z. W. 28, 37, 91, 127, 143, 174, 248, 470, 508, 556; H. W. 21, 37—41, 48), ist als graues Pelzwerk (grä) zu verstehen (293), welches, wie als Pelzunterfutter der Oberkleider, z. B. im hortus deliciarum der Herrad von Landenberg um 1175, auch in Wappenschilden in ältester Zeit ziegel-, wellen- oder wolkenförmig, im 12. und 13. Jahrhunderte aber entschieden vorherrschend in der letzten Gestalt gezeichnet wurde mit den abwechselnden Farben b. und w., was als das gewöhnliche Vorkommen nicht besonders gemeldet zu werden braucht, während zwar dieselbe Zeichnung, aber mit anderen Farben, z. B. g. r., wie im Rande des Lettingen-Schildes als Bunthehe (bunt) zu melden ist.

Wie sehr das Hehe beliebt war, davon gibt uns die Züricher Wappenrolle eine ziemlich breite Uebersicht, z. B. als Schildesfarbe (127) und einzelne Hehewammen (248), benestelt (143), namentlich in r. (174, 508), als Binde (556), Schrägbinde (470), Schrägkreuz (91), Schildesrand (37), als Kamm der Helmzier (143), ja sogar als ganzer gestückter Adler (28).

Zur Zeit des reichen Styles, 1350 — 1400, wurde sodann der Heheschnitt mehrfach verunstaltet, wie z. B. in Gestalt von Glockenblumen im Heheschild eines Nopper-Siegels von 1368; namentlich aber, indem die ründliche Wellenform (ähnlich wie die altdeutsche Rundschrift in die keineswegs deutsche Mönchesschrift) in's Gebrochene und Eckige gezogen und dermaßen in das sogenannte Hut-Hehe umgebildet wurde, was aber nicht als solches, so wenig wie das des reinen Styles als Wellenhehe gemeldet zu werden braucht, da Hehe immer Hehe bleibt und die Zeitveränderungen auch bei anderen Formen, wie Adler, Löwe u. s. w. sich von selbst verstehen, so daß es keinem Ründigen einfallen kann, ein Hut-Hehe-Siegel oder Schild der Zeit des reinen Styles zuzusprechen und umgekehrt ein Hehewappen des reinen Styles in Gestalt des eckigen Hehe zu zeichnen. — Uebrigens vermehrten sich zur Zeit des reichen Styles und dann namentlich des Verfalles nicht allein die verschiedenen Schnitte des Hehe, sondern wurden als solches schon im 15. Jahrhunderte gar nicht mehr verstanden, wie denn z. B. bereits im Grüenberg aus dem Lettingen'schen Buntseherande ein r. Schild mit einem g. Hut-Hehekreuz, belegt mit einem b. Schildlein geworden ist. Sodann spricht Mügner (Wappen der Cronberg) nur noch von „Hüten“⁴⁵⁾.

⁴⁴⁾ Wie im uralten Völkersdorf Schilde (Grll. 194).

⁴⁵⁾ Und nennt das alte Ründhehe, wie im Flirstenbergwappen, „blau und weiße Wellen“, woraus der Beweis hervorgeht, daß ihm das Verständnis

Manchmal wechseln zwei Farben mit einander ab, wie beim benestelt, schrägbenestelt, gestreift, geschacht, gerautet, gewedt, gesparrt; da sich hier aber die Abwechslung von selbst versteht, so wird sie neben der Angabe der Farben, z. B. „gestreift s. in w.“, nicht gemeldet. Wenn aber der Schild mit zwei Farben längs-, schräg- oder quergebteilt ist und ein oder mehrere Wappenbilder in den verschiedenen Feldern je die andere Farbe haben, so werden sie als „gewechselter Farbe“, nbl.: van't eene in't andere; lat.: tincturis permutatis, alternis vicibus; frz.: de l'un en l'autre gemeldet, z. B. Schrägbinde gfb. in schräg r. g., d. h. die Schrägbinde ist im rothen g. und im gelben r.

Wappenschilder, welche keine Theilung oder Bild enthalten und nur mit einer einzigen der oben genannten Farben bedeckt sind, heißen Farbenwappen (Z. W. 498, 507, 540, 564).

Uebrigens waren die Schild- und Bildfarben unter den fränkischen Königen und Staufern (bis 1273) noch schwankend, weil die „Hoffarbe“ vom Fürsten willkürlich bestimmt wurde, und auch die Hehewammen einem jeden Wechsel unterworfen waren. Erst mit dem reichen Style, gegen die Mitte des 14. Jahrhunderts, wurden die Farben bestimmter geregelt, und nun stellt sich das Verhältniß der Schildesfarben ungefähr so, daß auf 1 Heheschild und ein grünes 11 schwarze kommen, sowie ferner: 15 blaue, 23 gelbe, 24 rothe und 39 weiße.

Feder (mhd.: vëder; nbl.: veder; lat.: penna; frz.: plume), diente einzeln oder in mehr oder weniger großen Büscheln zum Bestecken anderer Gegenstände, namentlich als Helmzier, und es wurden ursprünglich vor Allen die gerade Spitzfeder, die gebogene Hahn-, Fasan- (vasantvëder, H. W. 30, 22, 23) und Spielhahnfeder und die „pfäwenfeder“ (namentlich oft der Vasallen)



294



295



296



297



298



299



300



301

unterschieden, während z. B. die seit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts (Zu. 16, 268) beliebte Straußfeder (H. W. 30, 12 sq.) in früherer Zeit nicht vorkommt. Aus jenen aber wurden im 15. und 14. Jahrhunderte, wie die Züricher Wappenrolle in einer Menge von Beispielen beweist, mächtige „Quaste“ (Z. 3, 151; 11, 295—304; 16, 192, 205; 17, 176) gebunden, oder Feder- und Stangenwedel, mhd.: wadel, wedel⁴⁶⁾ (H. W. 39, 35, 40) und mit straffen Kurzfedern namentlich auch die Feuer-

des Hehe bereits gänzlich abhanden gekommen war. Wigulens Hundt, 1585, folgt ihm sodann bereits (S. 100 und 2, 159, Fappenbeim) mit seinen „Eisenbütteln“ und diesem wieder J. D. Köhler, 1734, im Texte zum Weigelschen (ursprünglich Siebmacher'schen) Wappenbuche.

⁴⁶⁾ Helmzier von Sachsen: üz eines pfäwen zagei zwö . . . stangen bestekt mit behangen mit gelbe licht mit edele bis an die zwöne wedele. — Die Stangen „geschrenket in krünze wis“ (W. S.).

wedel und beliebten Federbälle (s. Ball) besteckt, welche mit eigenen Ballschlägeln geschlagen wurden.



302



303



304



305

Im 15. Jahrhunderte wurden die Federbüsche „lustiger“ mit einer flatternden Binde umknüpft, was dann überhaupt vielfach beliebt ist.

Federball, siehe Ball.

Federbusch, siehe Helmzier.

Fisch, siehe Farbe.

Felsen, siehe Berg.



306

Fenster (mhd.: venster; ndl.: venster; lat.: fenestra; frz.: fenêtre). Die Züricher Wappenrolle enthält unter Nr. 418 ein Wappen, dessen Bilder wohl als drei Fenster anzusehen sind (306).



307

Feuerstahl (mhd.: viurstahel; ndl.: vüürstaal; lat.: chalybs igniarius; frz.: briquet) (S. M. 38, 49), meistens mit zwei zugewendeten Krümmungen, wie sich dieses Bild auch als Kettenglied des goldenen Blißordens zeigt. Da jedoch dasselbe Bild als „redendes“ Schurfeisen vorkommt, so dürfte diese Ansprache vorzuziehen sein (307).



308

Feuerboek, besser Keißelstand (ndl.: haardijzer; lat.: sustentaculum lebatis; frz.: chenet), ist z. B. das uralte Wappen der Plesse in Niederjachsen (308).

Feuerhaken, siehe Haken.

Feuerleiter, siehe Leiter.

Fiedel oder Geige (mhd.: videla; ndl.: vedel, viool; lat.: vidula; frz.: violon) (S. W. 212, 465; S. M. 36, 26, 27), ist als das Wappenbild der Schenken und Truchessen von Alzei schon bei dem 13. Jahrhunderte bekannt und durch den Fiedelbogen des herrlichen Volker von Alzei (im Nibelungenliede) durch alle Welt berühmt und zugleich in ihrer älteren Gestalt, wie sie die Züricher Wappenrolle uns aufbewahrt hat, ein die Dreieckschildesfläche vortrefflich ausfüllendes Bild (309).



309

Fingerring, siehe Ring.

Fisch (mhd.: vîsch; ndl.: visch; lat.: piscis; frz.: poisson) (S. W. 30, 35, 108, 123, 218, 396, 423, 508, 516; S. M. 31), Sinnbild des Fischereirechtes, wird meistens w. oder g. in r. dargestellt, mit dem Haupte aufrecht oder „steigend“, und zwar paarweise abgewendet (S. W. 30, 108, 123), seltener einzeln (423) oder nur mit der oberen Hälfte als Fischrumpf (218).

Der Fisch, in der guten Zeit nicht (etwa als Barbe, Forelle, Haring, Hecht, Karppe, Kaulbars, Salm) unterschieden und einfach als Fisch oder Fischrumpf gemeldet, kommt oft schon



310



311



312



313



314



315



316

1. im 12. Jahrhunderte vor als Wappenbild von Bar, Forchheim, Hufingiswage, Muffel, Mumpelgart, Pfirt, Salm, Schauenstein, Seidliß, Sture, Tann — zu zweit abgewendet oder zu dritt übereinander, 1, 1, 1, und sogar schon der fliegende Fisch (S. M. 32, 8, 16), der Truchtlach (314, 311, 316);
2. im 13. Jahrhunderte erscheint er bereits gekrönt, und
3. im 14. Jahrhunderte als Belegbild, z. B. einer Binde, welche dann einen Fluß bedeutet (S. W. 396, 516), gekürzt und namentlich als Helmzier schwimmend (508) oder gekürzt (35); auch erscheint vereinzelt im Norden der „halpvisch“ oder die Butte (Butzen), und besonders beliebt wird nun die Fischgabel (ndl.: drie vischen gaffelswyze geplaatst; lat.: tres pisces concurrentes; frz.: trois poissons en pairle), wobei drei Fische zu 2, 1 aus der gemeinschaftlichen Mitte des Schildes mit den Köpfen oder Schwänzen gegen die Winkel desselben gerichtet sind, — eine für den Dreieckschild sehr passende Form;
4. im 15. Jahrhunderte, wo man mit Vorliebe das Neue und Auffallende suchte, wurden die verschiedenen Arten der Fische mehr als früher unterschieden, wie z. B. als Forelle halb-bogenförmig gekrümmt, Barbe mit Bart, Haring mit ausgechnittener Kehle u. s. w., wozu nun auch der Delfin (312) kam (S. M. 32, 3), gekrümmt, mit Drachentamm und Elefantenrüssel, mit oder ohne Hauer, und das Gerippe des Fisches (Fischgrat). Ferner wurden die Fische zu einem „Fischschragen“ überkreuz gelegt, ja sogar der Fisch mit einem Leibgurt oder von einem Strahle durchbohrt stellte sich ein, sowie allerlei absonderliche Ungeheuer (s. diese) mit einem oder zwei Fischschwänzen.

Beiläufig waren „Fisch und Falke“ die Zeichen der gleichnamigen Turniergesellschaft am Bodensee, im Allgau, Argengau, Einzgau und Hegau.

Fischerhaken, siehe Stecher, Angel.



317

Fischotter (mhd.: otter; ndl.: vischotter; lat.: lutra; frz.: loutre) (S. M. 21, 32, 34), kommt im 13. Jahrhunderte, wie es scheint zuerst um 1230, in Norddeutschland (Otterstedt) vor, im Ganzen aber selten, s. und mit einem Fische im Rachen, was nicht besonders gemeldet zu werden braucht. Mitunter ist das Haupt nicht leicht von dem des Löwen zu unterscheiden, da denn der Fisch die Benennung bestimmen wird (317).

Fischreuse, siehe Gefäß.

Fischfzagen, siehe Fisch.

Flachsbreche, siehe Breme.



318

Flachschwinge. Die in dem Wappen 253 der Züricherrolle abgebildeten bisher unerklärten Gegenstände sind als Flachschwinge anzusprechen (318).

Flamme (mhd.: vlam, louc, lohe; ndl.: vlam; lat.: flamma; frz.: flamme) (J. W. 26, 347) kommt, meist roth als drei gewellte Spitzen dargestellt, als selbstständiges Wappenbild erst im 15. Jahrhunderte vor, dagegen gelegentlich als Beiwert zur Bezeichnung des Hornes und der Wuth in Rachen und Thron des wüthigen Stieres und Drachen, oder aus einem Flammenberge, Fackel, Brand hervorbrechend. Gestürzte Flammen, g. oder w., sind als Blike, schwarz als Hermelin anzusprechen.

Flammenberg, siehe Berg.

Flasche, siehe Gefäß.



319

Fledermans (mhd.: vederwal, rodemûs, vledermuis; ndl.: vledermuis; lat.: vespertilio; frz.: chauvesouris), ein selten vorkommendes Thier, das oft abenteuerlich aufgefaßt, zu einem Ungeheuer umgestaltet wurde. Die Egern (Grünenberg 336) und die Flans in Thüringen führen eine Fledermans (319).

Flegel, siehe Kolben.

Flügel (mhd.: vedrach, vluc, vlügel; ndl.: vleugel; lat.: ala; frz.: demi-vol) der Vögel (J. W. 1—4, 28, 29, 31), bei-
läufig oft als Vajallenwappen vorkommend, und paarweise als (Eu. 15, 212) sogenannter Flug (mhd.: vetech oder zwêne flüge; ndl.: vliegt; lat.: ala; frz.: vol), wird u. A. in der „Crone“ 181.760 erwähnt. Das Beingerüst (der Rücken) heißt die „Sachse“ und die großen äußeren Federn an der Seite gegenüber die Schwungfedern. Dagegen sind die Drachenflügel, welche übrigens gleich den Flügeln der Strahle und Wolke selbstständig nicht vorkommen, nicht gefiedert, sondern häutig wie bei der Fledermaus und im Umrisse mehrfach ausgefacht und auch wohl an den ausladenden Backen mit Knöpfen oder Häkchen, Krallen versehen. Uebrigens werden auch andere Wesen geflügelt dargestellt, wie Engel, fliegender Fisch, Flügeltroß. — Der Flügel ist eines der ältesten, schon

1. im 12. Jahrhunderte vorkommenden Wappenbilder, wo freilich an eine Vererbung kaum schon zu denken ist, wie nur erst nach und nach bei den ganz großen Geschlechtern, anfangs wohl nur gestückt, d. h. in Wirklichkeit aufgeheftet, etwa als Beute einer glücklichen Jagd. Dabei waren die Sachsen oben und die Schwungfedern nach unten gerichtet (J. W. 44, 67, 77, 193, 295, 515, 531); auch kam nach und nach als Haste der Kleeblügel in Aufnahme.



320



321



322

2. Besonders beliebt waren solche Flügel von jeher auch als Helmzier und vor Allem in solchen Gegenden wie Tirol, wo es

eben viele Adler zu jagen gab. Gleichwohl wurden sie schon im 13. Jahrhunderte durchaus nicht immer wie in der Regel das Rindshorn der Natur entnommen, sondern in Holz- oder Blechtafeln nachgebildet, oft nur im allgemeinsten Umrisse, ohne Ausladung der einzelnen Schwungfedern (Hefner-Altenack 2, 68). Dabei kommen hier wie dort allerlei Anhängsel vor; die beliebteste und gewöhnlichste Form der Ausschmückung war aber das Belegen oder bezüglich Benageln der bemalten Fläche mit allerlei kleinem Spangengeräte in Gestalt von g. oder w. Klee- oder Lindenblättchen, Rinken, Halbmonden, Kreuzchen, Schindeln. Solche Flügel wurden je zur Hälfte an den Seiten des Helmes in eine Tülle eingesteckt und so die Helmdede zugleich mit festgehalten. Andere Helme hatten auf dem Scheitel einen Dorn zum Aufstecken oder Aufschrauben eines einzigen querüber gelegten Flügels, und an wiederum anderen Helmen (J. W. 270, 284) diente zur Vermittlung des Federzschmuckes ein zuvor aufgesetzter Hut mit einem Flügel oben oder zweien an den Seiten. — Sodann ist hier noch der in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhundertes aufkommenden und

3. im 14. Jahrhunderte schon nicht mehr seltenen Flügelklaub⁴⁷⁾ (ndl.: gevleugelt arendsbeen; lat.: unguis alatus; frz.: main d'aigle) (vergl. Greif) zu gedenken, wobei der Flügel mit seinen nach oben gerichteten Schwungfedern von einem Vogelbeine unterstützt ist (421, 322). Ferner kommen im 14. Jahrhunderte 2, 1 Flügel vor, und namentlich auch in der Wabelstellung — „Flügelgabel“. Die Sachsen sind fast immer, wie bisher, noch nach oben gerichtet, es kommen jedoch auch schon die Schwungfedern nach oben vor (323). (J. W. 270, 281.)



323



324

4. Im 15. Jahrhunderte werden die Flügel der Helmzier oft mit einem fliegenden Bande umbunden; auch derzeit die eigenthümliche Form mit einem Adlerhaupt an der einen Seite der Sachse eingeführt (324); im Allgemeinen aber unterscheiden sie sich von denen des 14. Jahrhundertes dadurch, daß dort die Zeichnung viel ruhiger und einfacher, hier aber namentlich die Sachsen gewaltig zusammengebogen sind und wie gebrochen erscheinen. Auch kommen nun die überkreuz gelegten Flügelklauen — Flügelklauen-Schragen — vor.

Wenn man übrigens von Seiten neuerer Heroldsämter und Schulmeister einen Unterschied zwischen dem geschlossenen (mit aufeinander gelegten Flügeln) und einem offenen oder ausgebreiteten, beiderseits ebenmäßigen Flügel hat machen wollen, so muß bemerkt werden, daß beide in der Wappenkunst eine ganz gleiche Bedeutung haben und es lediglich Sache des Wappenkünstlers war und noch heute ist, in Bezug auf Raumausfüllung, Stellung von Helm und Schild u. s. w. eine passende Wahl zu treffen und nicht etwa einen geschlossenen Flug auf einen von vorn gezeichneten Helm zu setzen, oder auf einen von der Seite einen offenen Flug.

Flugbereit endlich oder „zum Fluge geschickt“ (mhd.: vlücke; ndl.: opvliend; lat.: evolans; frz.: essorant oder prêt à

⁴⁷⁾ Vergl. Greif.

s'envoler) heißt die gewöhnliche und deshalb nicht besonders zu meldende Haltung des in der Regel zugleich rechts schauenden Adlers, indem er beide Flügel von sich streckt, wobei die Schwungfedern senkrecht herabhängen und erst gegen das 15. Jahrhundert fächerartig aufgerichtet sind.

Fluß (mhd.: vluz, vlüm; ndl.: golvend dwarsbalk; lat.: flumen; frz.: fasce ondée) (Z. W. 182; S. W. 35, 5) heißt eine Binde, welche mit dem Wellenschnitte begrenzt ist (325). So auch der Schrägfluß (326) (mhd.: vluz; ndl.: golvend schuinbalk; lat.: balteus undulatus, flumen diagonalis; frz.: bande (barre) ondée) und der Wellenfuß (ndl.: golvend schildvoet; lat.: per scutarius undulatus; frz.: champagne ondée), alles Sinnbilder von Fluß und Bach, Welle, auf welche letztere denn auch gar viele Namen endigen. Im Ganzen war namentlich der Schrägfluß schon im 12. Jahrhunderte die am meisten beliebte Form, während der Querfluß oft auch durch die einfache Binde ersetzt wurde, namentlich die mit zwei oder drei Fischen belegte.



325



326

Dieses Belegen (mit Fischhörnern, Fröschen, Fischen) kommt sodann im 14. Jahrhunderte auch bei dem Schrägflusse öfter vor. Schon im 13. Jahrhunderte erscheint der Fluß in Begleitung (z. B. von zwei Löwen: Wittenbach), namentlich aber liebte das 15. Jahrhundert dergleichen Vermehrung, wie zwischen zwei Sternen oder Lilien, auch Sternen und Zweig u. s. w.

Kommen im Schilde mehr als ein Fluß oder Schrägfluß vor, so ist 2 oder 3 (4) wellenbenestelt oder wellenschrägbenestelt zu melden.

Weiläufig nennt Nürner (1530) den Schrägfluß: „Bach über die Eck“ (z. B. bei Onolzbad und Redwig), dann Mart. Schrot „ein grünes Wasser“.

Fönix, siehe Vogel.

Forelle, siehe Fisch.

Framea, vielmehr **Francea**, siehe Weil.

Frankenbeil, siehe Weil.

Frau (mhd.: vrouwe; ndl.: vrouw; lat.: femina; frz.: femme) kommt als Wappenbild vor dem 14. Jahrhunderte, und selbst dann noch nur selten (Z. W. 135) vor (327); doch dienen einigermaßen zur Unterstützung unserer Kenntniß davon die Fraueniegel, daher hier wenigstens darüber mitzutheilen ist.



327

1. Unter den Staufern (1137—1273). Verbindungswappen getheilt und das männliche und weibliche Wappen je zur Hälfte zusammengeschoben (1222 fg.). Das Wappen als Gegeniegel des Bildsiegels (1265⁴⁹).

2. Unter den Habsburgern (1273—1350).

⁴⁹ Siegelbilder des 12. und 13. Jahrhundertes: sitzende Frau, um 1150: Markgräfin Margaretha v. Meissen; sitzende Frau mit zwei Schilden, um 1200: Gräfin Agnes von Nassau; stehende Frau, um 1230: Beatrix von Savoyen, Herzogin von Kärnten; sitzende Frau mit zwei Bannern zwischen zwei Löwen, um 1230: Rixa von Braunschweig; stehende Frau mit Brustadler,

Schild mit Wappen des Mannes, darüber Sinnbild des Taufnamens, z. B. Ramm (Agnes), oder das weibliche Wappen des Mannes Schild umgebend. Weibliche Gestalt (versteht sich in der Kleidung ihrer Zeit) zwischen zwei Wappenschilden stehend oder kniend, sitzend, sie haltend, also bereits als Schildhalterin. Beide Schilde auch schon mit Helmzier. Sitzend, Schild des Mannes zur Seite, Helm desselben haltend. Schild des Mannes mit Helmzier der Frau. Bisweilen über zwei Schilde nur ein Frauenhaupt (keine ganze Gestalt) 1334. Figur mit Schild des Mannes auf der Brust, die der Eltern in den Händen, 1308 u. f. Kaiserin Elisabeth, 1330, ist thronend dargestellt, der Adler im Rankenmuster der Grundfläche⁵⁰).

3. In der zweiten Hälfte des 14. Jahrhundertes. Wappen des Mannes, darüber anstatt des Helmes das Wappenbild der Frau. Frau stehend, mit den Händen das Wappen des Mannes und ihr eigenes haltend. Schild belegt mit den zwei Wappen des Mannes und der Frau.

In Wappenschilden erscheinen derweil — wenigstens nach dem Alter des betreffenden Geschlechtes zu urtheilen — zunächst nur in Siegeln:

1. Im 13. Jahrhunderte: Jungfrau mit Kranz und Blumen, Königin mit Bischofsmütze und Königinrumpf mit zwei Speeren⁵¹). Sodann auch als Wappenbild.

2. Im 14. Jahrhunderte: Frauenhaupt⁵⁰), wachsende Jungfrau⁵¹), Köningin in einem Rosenkranze, Königinrumpf unterstützt von einer gestürzten Krone; Mohrin- und Mohrenköniginrumpf.

3. Im 15. Jahrhunderte sogar eine auf einem Wolfe reitende Frau.

Frauenblümchen, siehe Baum.

Freiberg, siehe Baum.

Freiviertel (ndl.: vrij kwartier; lat.: quadrans honorarius; frz.: franc-quartier) (Z. W. 365) heißt jedes einzelne Viertel eines gevierteten Schildes, wenn es eine andere Farbe als die drei anderen zusammen hat. Ohne weiteren Zusatz wird aber immer dasjenige oben rechts gemeint (328). Bei geringerer als Viertel-Schildes, größte heißt es „Vierung“.



328

Schon im 12. Jahrhunderte vorkommend (Munkel, Mareit, Vanzendorfer), tritt es doch erst im 14. Jahrhunderte im linken Oberwinkel als linkes Freiviertel auf, und erst in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhundertes erscheint es belegt mit zwei Rauten, zwei Löwen u. s. w.

mit Schild und Helm, um 1240: Elisabeth, Herzogin der Slaven; reitende Frau mit Falte, 1248: Maria von Brabant, Gemahlin Otto IV.; stehend auf einer Burg, um 1250: Magdeburg.

⁵⁰ Frauenideal (Suchenwirt 25, 167—222; 24, 152; 28, 25) des 14. Jahrhundertes maniert genug: kleiner weißer Fuß mit hobelbegebenem Riß, daß sich unter ihm ein Fingerring verbergen möchte; weißes Seidenkleid mit Gold und Edelstein, der Körper nicht zu lang, schlank und zart; Hände weiß mit langen Fingern, Hals und Nacken rund und blendend, im Sinn ein Grilbchen, Lippen glühend, Zähne weiß, Wangen weiß und roth; Nase nicht hoch und wenig gebogen, Augen und Brauen braun, Haar goldig, kraus, mit Band von Gold, Perlen und Edelstein. Uebrigens tadelt auch Suchenwirt in seinen „Sieben Todsünden“ (40, 46) gehörig das enge Schnüren, Ausstopfen mit Baumwolle, Schminke, falsches Haar und Schnabelschube; demnach kam auch das alles schon vor.

⁵¹ Als Helmzier, Z. W. 64.

⁵² Als Helmzier, 385, 461; öfter jedoch ein armloser Rumpf: 186, 275, 295, 381, 387, 460, 463, 468, 473, 500, 531.

Friedenstaube, siehe Vogel.



329

Frosch (mhd.: vrosch; nld.: kikvorsch, kikker; lat.: rana; frz.: grenouille) (H. M. 32, 30) kommt als Wappenbild vor der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts vor (329), doch als Belegbild eines Schrägflusses allerdings schon in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts. (Frosch 1378.)

Früchte sind hier zur bequemerem Uebersicht ihres Auftretens in der Wappenkunst zusammengestellt, da denn die Garbe als Sinnbild der Landwirthschaft (mhd.: garbe; nld.: schoof; lat.: merges; frz.: gerbe) (H. M. 34, 48) meist g. und zu 2, 1 gestellt, wohl das erste Vorkommen derart, schon im 12. Jahrh. ist.

Im 13. Jahrhunderte folgen, meist jedoch nur vereinzelt: Die Aehre (mhd.: äher; nld.: koornaar; lat.: spica; frz.: épi) (H. M. 34, 39), meist zu drei nebeneinander auf einem Berge. Die Eichel²⁹⁾ oder Eder (mhd.: aderan; nld.: eikel; lat.: glans; frz.: gland), bereits zu dritt gabelförmig gestellt — Ederngabel Knoblauch (mhd.: knobelouch; nld.: knoflook; lat.: allium; frz.: ail) (H. M. 34, 44), eine Zwiebel, welche mit den Wurzeln zu Dritt überkreuz gelegt und so eine Knoblauchgabel bildend, ein artiges Wappenbild abgibt. Auch die Rohrkolben (mhd.: rōrkolbe; nld.: ristkolk; lat.: typha; frz.: masse de roseau) (H. M. 34, 35) kommen zu Ende dieses Zeitraumes (1292) auf, sowie die Rande oder Rübe (330) (mhd.: rappe, ruobe; nld.: raap; lat.: rapum, rafanum; frz.: rave) (Z. W. 427, 523; H. M. 34, 38, 40, 41), welche in der Züricher Wappenrolle eigenhümlich auch als Helmzier behandelt ist. Endlich der schon in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts vorkommende Tannzapfen der Truchseß von Waldburg zu 2, 1 (nld.: pijnappel; lat.: nux pinea; frz.: pomme de pin), nicht mit Vibereschwänzen zu verwechseln, wie im Wappen der Viberau.

Im 14. Jahrhunderte begegnen uns zwar die zwei Äpfel der Holzapfel 1311 (H. M. 33, 23, 33), doch kommt diese Frucht in der Regel nur am Baume vor. Später, gegen Ende dieses Zeitraumes (1371) erscheint die Distel (H. M. 34, 46) (mhd.: distel; nld.: distel; lat.: carduus; frz.: chardon). Ferner der Krautkopf (331) (mhd.: kōl; nld.: kool; lat.: caulis; frz.: chou) (Z. W. 361; H. M. 34, 34, 43), dargestellt als birnförmig stylisierter Kopf, dessen zwei krausgewellte Deckblätter einen eiförmigen Kern umschließen. Sodann der Mohnkopf (332) (mhd.: mānkopf; nld.: monkop; lat.: codion; frz.: tête de



330



331



332



333



334

pavot (Z. W. 542; H. M. 34, 33) ist ein gestreifter Ball mit einer zackigen Bogenkrone und einem runden Knopfe oben am Stengel. Die Weintraube endlich (mhd.: wintrābe; nld.: wyn-drūif; lat.: uva; frz.: grappe de raisin) kommt derzeit zu Zweit, später (15. Jahrhundert) auch zu 2, 1 vor.

Das 15. Jahrhundert bringt endlich noch zwei recht ansprechende Formen in dem Granat- oder Margramapfel (333),

²⁹⁾ Beiläufig ist, wie später auch so manches andere Wappenbild, die Eichel, namentlich der Eichenzweig der Aehrenhüller aus Keverfüll, d. i. Kerkel, entstellt.

der Wppler und dem Kraute der Wirjing; jener (ndl.: granaat-appel; lat.: malum punicum; frz.: pomme de grenade) (H. M. 33) hat eine breite, mit Kernen gefüllte Längsspalte und ein aufgesetztes Krönlein und die Blätter je drei spitz ausladende Köppchen, und der Berischohl oder Wirjing erscheint als eine vorzüglich stylisirte Zusammensetzung von 2, 1 Kleeblättern mit artigem Rankenwerk (334).

Fuchs (mhd.: vohe, vuhs; nld.: vos; lat.: vulpes; frz.: renard) (Z. W. 116, 572; H. M. 29, 12—26, 29) ist immer roth bis zum 15. Jahrhunderte, wo er auch gelb vorkommt, und unterscheidet sich dadurch von dem ähnlichen Wolfe (vergl. diesen), welcher immer blau oder weiß ist. Später, wo die Zeichnung bestimmter wird, hat der Fuchs in der Regel den Machen geschlossen



335

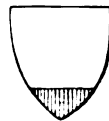


336

und die Rante herabhängend (335, 336). Im 14. Jahrhunderte erscheint er auch mit einem Kleeblatte im Maule, mit einem Hahenschwanz (Leipziger 1348), und man bediente sich des Fuchschwanzes als Helmzier anstatt des gewöhnlichen Hornes. Das 15. Jahrhundert brachte auch in der Darstellung des Fuchses verschiedene neue Veränderungen: als wachsend, auf einer Schrägbinde, mit einem Gürtel und einer Gans, mit einer Weintraube, an einer Staude mit einem Zaune. Von dem Fuchse oft kaum zu unterscheiden ist das Zobelthier.

Fünffblatt, siehe Blume.

Fuß, Schildes- (mhd.: spi; nld.: schildvoet, punt; lat.: pes scutarius; frz.: champagne, terrasse, pointe de l'écu) heißt der unterste durch eine wagerechte Linie abgegrenzte andersfarbige Theil eines Schildes, dessen unterer Rand zugleich der des ganzen Schildes ist (337). Ist die Grenzlinie schräg gezogen, so heißt der Fuß „Schrägfuß“. Verschiedene Spitzfindigkeiten, welche die Äfterheraldik mit dem Schildesfuße verband, müssen hier selbstverständlich unerörtert bleiben, doch dürfte der im 14. Jahrhunderte schon öfter vorkommende Backenschragfuß (Z. W. 211, 249, 326) hier wohl zur Sprache kommen, weil er als Fels zu verstehen ist (vgl. Berg).



337

Gabel (mhd.: gabel; nld.: gaffel; lat.: furca; frz.: fourche) (H. M. 37, 28), schon im 12. Jahrhunderte vorkommend (Stromer, Waldstromer 1198), ist — unserer Speisegabel natürlich nicht zu gedenken — meist eine sogenannte Jagd- oder Stellgabel zum Stellen der Jagdnetze (ndl.: jagers-network; lat.: furca plagarum; frz.: forceau) mit zwei nach Außen etwas umgebogenen Zinken, welche auch schon im 13. Jahrhunderte nur als Gabelreihen (der Gabelens 1221) vorkommt. Zu gleicher Zeit (13. Jahrhundert) begegnet uns bereits die Heugabel (Gabelover 1223) und in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts die dreizinkige Gabel (der Hopfgarten 1268) (338).



338

Gabeldreigettheit (mhd.: gabelecht, zwifselecht; nld.: gaffelvormig gespleten; lat.: tripartitum per lineas concurrentes; frz.: tiercé en paire), in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhun-

bertes aufkommend (Walch 1267), heißt die dem Gabelstreifen entsprechende Dreitheilung des Schildes, wobei also die Theilungslinien aus der Mitte des Schildes nach dessen drei Ecken gezogen sind: dabei folgen die Farben in der Ordnung von oben herab nach unten rechts und unten links. (339).

Die umgekehrte oder Göpeldreitheilung (ndl.: omgekeerd gaffelvormig gespleten; lat.: in forma literae Pythagoricae eversae sectum (scutum); frz.: tiercé en pairle renversé), wobei die Theilungslinien aus der Mitte nicht nach den Ecken, sondern nach der Mitte der Seiten des Schildes gezogen sind, kommt erst bei den unten breiter gewordenen Schilden, also nicht vor dem 15. Jahrhunderte vor.



339



340

Gabelkreuz, siehe Haste.

Gabelstreif (mhd.: zwijele; ndl.: gaffel; lat.: litera Pythagorica; frz.: pairle), im Mittelalter selten, doch schon im 13. Jahrh. vorkommend (Sndow 1259), ist aus drei gleichfarbigen Streifen zusammengesetzt, welche aus der gemeinschaftlichen Mitte des Schildes in dessen Winkel gezogen sind (340). Ofter dagegen kommen schon früh in dieser Gabelstellung verschiedene andere zu 2, 1 in der Mitte zusammengeschobene kleinere Wappenbilder vor, wie Arme, Beine, Blätter, Fische, welche dann zu Vermeidung einer weitläufigen Umschreibung kurz als Arm-, Bein-, Blatt-, Fischgabel gemeldet werden, und wenn sie in ihrer Mitte einen Ring, Rose, Spindel umschließen, entweder „um Ring, Rose“ oder als etwa Lilienspindel u. dgl.

Gabelweiße, siehe Vogel.

Gaisbock, siehe Hirch.

Gans, siehe Vogel.

Garbe, siehe Früchte.

Gartenkille, siehe Blume.

Gatter (mhd.: gater; ndl.: tralie (werk); lat.: pali annexi, clathri; frz.: palissade, estacade) (J. W. 36, 12), nicht zu verwechseln mit dem Gitter, welches zum Geppänge gehört, kommt



341



342

zunächst, schon im 12. Jahrhunderte, nur als Fallgatter vor (mhd.: flagegater, schöztor, slektor; ndl.: valdeur; lat.: cataracta; frz.: herse sarasine), und zwar in Norddeutschland (Schele, Levetow) (J. W. 36, 1), welches manchmal oben mit drei Ringen versehen ist; sodann im 13. Jahrhunderte ebenfalls im Norden als Drillgatter (341) (Hasberger 1241) und Gatterthür (Harthausen und 1280) (ndl.: traliepoort; lat.: fores clathratae; frz.: porte à treillis (342).

Gefäß (mhd.: ampulle, gewacze; ndl.: vat; lat.: vas, ampulla; frz.: vase) kommt schon

1. im 12. Jahrhunderte in verschiedenen Gestalten vor, als: Butte, Bottich, Zuber, Kübel (mhd.: biute, botege, knose, kübel, gelte; ndl.: tob(be), küip; lat.: lacus, cupa, cubella; frz.: cuve, cuvier, baquet) (J. W. 225, 156; J. W. 38, 64; 39, 5) (343).

Becher, Kelch (mhd.: becher, barel, keld, coph; ndl.: beker, kelk; lat.: scyphus, calix; frz.: coupe, calice) (J. W. 227, 378; J. W. 38, 40, 44), offen mit einer Knopfsäule, beiläufig Sinnbild des Reichthums (Böhmen) oder Erbschenknamtes (Limburg, Erbach)⁵²⁾ (334, 345).

Fischreue (mhd.: ruse; ndl.: fuik- (net); lat.: nossa, sagena; frz.: nasse.

Kanne, Krug (mhd.: kanne, fandel, fruoc, fruje; ndl.: kan, kruik; lat.: cantharus, amphora, crucibulum; frz.: cruche, pignate) (J. W. 39, 19). (356.)

Topf, Hafen, Grapen (mhd.: haven, test; ndl.: pot; lat.: olla, lecythus, testa; frz.: pot) (J. W. 38, 56). — Sodann folgen

2. im 13. Jahrhunderte:

Doppelscheuer, Doppelpopf oder Kelch (mhd.: schiure; ndl.: dübbelnap; lat.: bini scyphi; frz.: gobelet double) (J. W. 110, 487; J. W. 38, 50), ein Napf mit oder (später) ohne kleinem Lehr, auf welchem ein zweiter Napf als Deckel gestürzt ist (347, 348).

Tiegel (mhd.: tēgel; ndl.: kookpot; lat.: tegula; frz.: marmite), mit zwei Henkeln und drei Füßen.



343



344



345



346



347

Blumentopf, wie u. A. die Kanne mit drei Glockenblumen als Zeichen des aragonischen Greifen- oder Rannenordens. — Auch waren schon im 13. Jahrhunderte

Körbe (mhd.: forp, banier; ndl.: korf; lat.: corbis; frz.: corbeille, panier) und

Köcher (mhd.: kochere, tärkis; ndl.: (pyl-)koker; lat.: pharetia; frz.: carquois), als Helmzier beliebt, weil sie nicht allein selbst leicht ausführbar, einen zusammenhaltenden Raum für einen reichlichen Feder Schmuck darboten, sondern auch eine Fläche zur Stützung oder Bemalung, von Blech, leichtem Reisholz, Weidengeflecht, Leder und in Gestalt kleiner Kübel, Fächer und eingeschachtelter Fächer, eines gestürzten Hutes u. s. w., wie man denn auch mitunter die aufgeschlagene Krampe des Spitzhutes dazu benützte, um Federn hineinzustecken (J. W. 40, 45, 58, 88, 276, 279).

3. Im 14. Jahrhunderte begegnen wir der

Schale, Schüssel, Becken (mhd.: schal; ndl.: schaal; lat.: patena; frz.: patène, écuelle), dem Sinnbilde des Erztruchsessnamtes (Pfalz) und bezüglich der Erbtruchessen Waldburg, Höfingen, Walsperg und Weilerswalden, dem

Deckelkelche, Bocel (lat.: poculum; frz.: bocal).

Kessel (mhd.: kezzel; ndl.: ketel; lat.: lebes; frz.: chaudière) (J. W. 188; J. W. 38, 56), mit zwei Dehren und einem Henkel (349). Das uralte

⁵²⁾ Erst eine spätere Sinnbildnerei gab den Kelch dem Glauben und nannte den Kelch mit einem Deckelchen einen Löffel.

Trinkhorn (mhd.: trinchorn; ndl.: drinkhoorn; lat.: cornu in modum poculi; frz.: corne à boire) (3. W. 161) ist bisher zwar nicht als Wappenbild oder wenig-



348



349



350



351



352

stens Helmszier vorgekommen, doch erscheint es nun bereits in einer so ausgebildeten Gestalt, daß dieser ohne Zweifel eine einfachere vorangegangen sein wird. Um es nämlich aufrecht stellen zu können, gab man ihm einen Gürtel mit zwei Löwenpranken daran, welche zugleich mit einem Knauf am spitzen Ende eine sichere Stütze bildeten. Wenn man nun aber den Knauf abschraubte und den Gürtel zurückschob, so hatte der Ritter auch ein Hiehorn (ja deren vielleicht sogar zwei), welches er von den Dornen seines Helmes leicht abheben konnte (348).

4. im 15. Jahrhunderte ging aus jenem Horne wieder ein neues Gebilde hervor, nämlich der

Spiz, Stuz oder „Trink mich aus“ (mhd.: stouf, stuke, miol; ndl.: kelkje zonder voet; lat.: ciathus; frz.: verre sans patte), eine zwar namentlich erst im 16. Jahrhunderte ungemein beliebte Becherform, wie unsere Sektgläser, doch ohne Fuß, so daß dieser Spiz, wie in der Urzeit, sofort ausgetrunken und dann gestürzt werden mußte (349). Um ihn bei seiner, namentlich für Frauen bestimmten Kleinheit besser fassen zu können, hatte auch er wie das Trinkhorn des 14. Jahrhundertes einen Gürtel, aber daran statt der Füße zwei Henkel; gleichwohl behielt man auch derzeit die Form mit den Füßen bei, und bei der so bedeutend vorgekehrten Kunstfertigkeit der Goldschmiede wurden die prächtigsten Gefäße derart mit Greifenklauen und oft kostbarst verzierten Deckeln zu Tage gefördert. — Die Doppelscheuern des 13. Jahrhundertes wurden nun mehrfach birnen- und zwiebelknollenförmig getrieben und als neue Wappenbilder traten auf:

Die Flasche (mhd.: vlayche, vleyche, angster; ndl.: flesch; lat.: ampulla, angustum; frz.: flacon, bouteille. Vogel, Fäßchen (mhd.: laegel; ndl.: vat; lat.: lagena, barillus; frz.: baril).

Mörser (mhd.: morjaere, morjel; ndl.: mortier; lat.: mortarium; frz.: mortier).

Eimer (mhd.: eimber; ndl.: emmer; lat.: situla; frz.: seau) (H. M. 38, 52). (852),

Truhe (mhd.: truhe, arfe; ndl.: kast, kist; lat.: cista; frz.: bahut).

Geier, siehe Vogel.

Geige, siehe Fiedel.



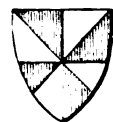
353

Geißel (mhd.: geißel; ndl.: geesel; lat.: flagellum; frz.: fouet) findet sich schon früh vor; 3. W. im Wappen der steierischen Eibiswald (353).

Gemse, siehe Boek; vgl. Hirsch.

Gerautet, siehe Raute.

Gehre, Gegehr (mhd.: gëre; ndl.: geer, gegeerd; lat.: pinnula, scutum pinnulatum; frz.: giron, gironné), Sinnbild der Forstwirtschaft, keilförmig, heißt jedes der acht gleichen, aber verschieden gestellten Dreiecke eines gekehrten Schildes, und hat demnach $\frac{1}{8}$ Schildesgröße. Gekehr aber heißt ein Schild, wenn er zugleich geviert und schräggeviert ist, und so im (rechteckig gedachten) Schild acht gleiche Dreiecke um eine gemeinschaftliche Mitte entstehen, wobei zwei verschiedene Farben, die eine um die andere wechseln. Die Kehre zu je vier ist die gewöhnliche und wird daher nur einfach und kurz „gekehr“ genannt (354); bei mehr oder weniger als je vier Kehren muß die Anzahl gemeldet werden, wie je 3 oder 5, 6, 8, und wenn die Linien krumm sind strudelgekehr (ndl.: met rond-geeren gegeerd; lat.: scutum pinnulatum per lineas cochleares; frz.: gironné-courbé.



354



355

Auch schräggekehr kommt namentlich früher vor, nämlich wenn der Schild nicht geviert und schräggeviert, anstatt dessen aber zweimal oder gegen schräggeviert mit vierfacher Schrägkreuzung, was im Deutschen ganz gut Gehkreuz (355) zu nennen ist (ndl.: oudermetsch gegeerd; lat.: crux pinnulata; frz.: écu gironné à l'antique).

In der Züricher Wappenrolle kommt beiläufig die Kehre überhaupt nicht vor. In späterer Zeit war sie bei Namen auf „Wald“ beliebt. Uebrigens kommt es nicht selten vor, daß der Stützpunkt der Kehre von der Mitte des Schildes nach dem Haupte oder einem der Seitenränder des Schildes verlegt ist (vgl. Spize).

12. und 13. Jahrhundert. In Betreff der Zeitfolge kommt die Kehre, namentlich am Rheine, schon in frühester Zeit (Bassenheim) vor zu je drei oder vier, ja zu acht, auch mit einem Mittelschildlein belegt oder strudelgekehr, dann im 14. Jahrhunderte zum Haupt oder zu Seite gekehrt und dann im 15. Jahrhunderte mit Zahnschnitt.

Gertel, siehe Riemen.

Gespaltten, siehe längsgetheilt.

Gespänge, siehe Schild, Wappenbild.

Gesparret, siehe Sparren.

Gestänge, siehe Hirsch.

Gestreift, siehe Streif.

Gestückt, siehe Schach.

Getheilt, besser quergetheilt, siehe dieses.

Geviertet (mit) (mhd.: geviert, quartiert; ndl.: gevierendeeld, gekwartileerd; lat.: quadripartitum [scutum]; frz.: écartelé); (beiläufig bei Mart. Schrot 1576 „i. und w. verjekt gegen einander“ und bei Köhler zu Weig. Wpb. 1734 „gleich gespalten und gleich getheilt“) (3. W. 31, 36, 41, 158, 280, auch 99, 137; H. M. 10, 24, 25, 34) heißt die Schildesheilung durch einander rechtwinklig kreuzende Längs- und Quertheilung, so zwar, daß (unter der hergebrachten Voraussetzung, daß die Schildfläche rechtlich gedacht wäre) vier gleiche rechtwinklige Felder oder Viertel

(mhd.: quartier; ndl.: kwartier oder vierendeel; lat.: quadrans; frz.: quartier und einzeln: un écart) entstehen. Dasjenige oben rechts heißt das erste Feld, oben links das zweite, unten rechts das dritte und unten links das vierte.

Hat eines dieser Viertel eine andere Farbe als die drei übrigen zusammen, so heißt es Freiviertel, s. d. bezüglich links, unteres und unteres links Freiviertel. Ist aber dasselbe kleiner als das gewöhnliche Viertel, so heißt es Vierung (mhd.: vierunge; ndl.: schildhoek, vierkant; lat.: quadratum; frz.: canton, carreau) mit der entsprechenden Unterzeichnung einer unteren linken oder linken unteren, nicht zu verwechseln mit Würfel (welchen u. A. J. D. Köhler zu Weig. Wpb. 1734 „Vierung“ nennt) und Herz, da die Vierung immer mit einer Seite den rechten oder linken Seitenrand deckt. Uebrigens haben die Felder 1 und 4 gewöhnlich gleiche Farbe und Bild und desgleichen 2 und 3. Wenn daher gemeldet wird 1 . . . 2 . . ., so ist unter 1 allemal das schräg entgegengesetzte vierte, und unter 2 das dritte mitzuverstehen. Haben jedoch die einander entsprechenden Viertel ungleiche Farben und Bilder, so müssen auch 3 und 4 oder beide besonders angesprochen werden; also z. B. geviert: 1 . . . 2 . . . 3 . . . 4 . . . oder aber 1 . . . 2, 3 . . . 4 oder 1, 4 . . . 2 . . . 3 . . . Tritt der Fall ein, daß die vier Felder nur verschiedene Farben, aber keine Bilder enthalten, so sagt man kurz bei drei Farben z. B. Bt. r. w. w. f. oder bei viere: Bt. r. w. g. f.

Eigenthümliche Geviertungen des Mittelalters sind — abgesehen vom Schräggeviert, s. d., und späteren Verunstaltungen der Asterheraldik — das Zinnengeviert (ndl.: gekanteeld- oder kanteelig-gevierendeeld; lat.: pinnis quadripartitum; frz.: écartelé-crenelé), wobei die sonst geraden Linien zinnenförmig gebrochen sind, und das Strudelgeviert (ndl.: krom- oder met rundgoren gevierendeeld; lat.: quadripartitum per lineas cochleares; frz.: écarteté en girons arrondis et appointés en coeur), wobei die vier Geviertlinien gekrümmt und strudelförmig um ihre gemeinschaftliche Mitte gedreht sind.



356



357



358

Das einfache Geviert, eines unserer ältesten Wappenbilder kommt schon im

1. 12. Jahrhunderte in verschiedenen Farben vor, wie w.-r. (Castell), w.-b. (Kuenring), w.-f. (Boineburg, Welsperg), f.-w. (später w.-f. Zollern) und f.-r. (Voitsperg, Askeburne, Eschborn, dann Kronberg).

2. Im 13. Jahrhunderte begegnet uns bereits das dreifarbige Geviert, als: r.-w.-w.-f. der Zinzendorf und auch schon, obwohl noch öfter, im folgenden Zeitraume das Strudelgeviert.

3. Im 14. Jahrhunderte kommt zum Geviert ein anderes farbiges Haupt oder Schildesfuß; auch tritt im ersten und vierten Felde anstatt der reinen Farbe eine Venenstellung oder ein Rantenkreuz ein und die Querlinie des Geviertes wird in der Mitte mittelst einer Rinne gebrochen (357).

4. Nach diesem Vorgange werden im 15. Jahrhunderte alle vier Linien der Geviertung, und zwar mehrfach gezinnt (Viehstein), woraus dann bald das Zackengeviert hervorgeht (358).

Gewürfelte Farbe, siehe Farbe.

Geweckt, siehe Naute.

Gewürfelt, Schach, siehe dieses.

Giebel (mhd.: gibel, gibel; ndl.: trapvormig gevel; lat.: pinna; frz.: pignon) ist der im Mittelalter gewöhnliche und deshalb als solcher nicht besonders zu meldende Stufen- giebel, welcher entsteht, wenn mehrere rechtwinklige Stufen vom Rande des Schildes stiegen- oder treppenförmig zum Längendurchmesser aufsteigen und dann ebenmäßig unter demselben Winkel wieder abwärts geführt werden. Solche Giebel kommen schon im 12. Jahrhunderte in Nord- und Süddeutschland vor (Niendorf, Stainach), ja sogar schon im 13. Jahrhunderte gestürzt (Proser), schräg und quer gestellt (Bilichdorf) (359) (ndl.: trapvormig dwarsgevel; lat.: pinna gradibus transversa; frz.: pignon couché).



359

Gitter (ndl.: tralie; lat.: clathri; frz.: grille, clathre) heißt ein vorherrschend am Niederrheine beliebtes Gespänge, entstanden durch Kreuzung von Längs- und Querstäbchen; während wir nach gezeigter Schräg- und Gegen- schrägkreuzung das Wappenbild als Schräggitter oder Netz (360) anzusprechen haben (mhd.: netze; ndl.: netwerk; lat.: reticulum; frz.: frette), beläufig ein uraltes Wappenbild (Neufville, von der Horst), welches dann im 14. Jahrhunderte auch als Flechtnetz (Z[i]ebel) vorkommt.



360

Glocke (mhd.: glocke; ndl.: klok; lat.: campana; frz.: cloche) (Z. W. 101; H. W. 38, 41), in Norddeutschland schon im 12. Jahrhunderte vorkommend (Eubinghausen), ist gleichförmig gebildet (361), mit einem Klöppel, während die Schelle (mhd.: jingozzel, glöckelin, zimbel, flente, schelle; ndl.: belletje; lat.: tintinnabulum, einbalum; frz.: grelot, grillet) kugelförmig ist und von oben nach unten einen Spalt hat.



361

Glockenblume, siehe Blume.

Granatapfel, siehe Früchte.

Greif (mhd.: griff[e]; ndl.: griffioen; lat.: gryphus; frz.: griffon) (Z. W. 74, 134, 242, 352, 449; H. W. 27), Sinnbild weit ausgebreiteter Herrschaft (beiläufig auch „Roth“ genannt), gehört zu den sogenannten Ungeheuern (s. d.), zusammengefaßt vorn aus einem halben Adler mit jedoch spitzgeohrtem Haupte, mit geschlossenem Schnabel, Flügeln und Krallen (auch mit sogenannten Hosen) und dem Hintertheile eines Löwen, mit dessen Pranken und einem (oft glatten) Vogel, mit oder ohne Knopf und in eine herzförmige Spitze oder einen Büschel endend (362). In der Regel in der Stellung des Löwen aufrecht und flugbereit (Z. W. 134, 242,



362



363

352, 449) oder schreitend; oft als Helmzier, entweder nur der Rumpf, etwa mit Pfauenspiegeln besetzt (238) oder wachsend mit Flügeln (242, 352), dabei die Waffen vorstreckend (449) oder sogar in ganzer Gestalt (74).

ist aber der Dorn etwa versteckt, so mag man es als „Schnalle ohne Dorn“ melden.

In Betreff der Zeitfolge sollen hier wenigstens die Hauptformen hervorgehoben sein.

Im 12. Jahrhunderte das einfache Freikreuz (ndl.: verkorte kruis; lat.: crux dejuncta; frz.: croix alésée); das Ankerkreuz (ndl.: ankerkruis; lat.: crux anchorata; frz.: croix ancrée) (H. M. 36, 20), welches an den Enden schwalbenschwanzförmig gebildet ist. Auch kommen schon mehrere Kreuzchen vor, wohl als Nagelköpfe, u. A. 3, 2, 1 Kleeblattkreuzchen unter einem Schildeshaupte.

Im 13. Jahrhunderte kommt in Altpreußen, Masovien u. s. w. das von einem Hufeisen unterstützte Kreuzchen vor⁵⁵⁾. Ferner das Lilienkreuz (ndl.: gelelied kruis; lat.: crux liliata, florida; frz.: croix fleurdelysée, fleuronée). Das lockenförmig gebogene Ankerkreuz, Mauerankerkreuz, Kreuzhaste (ndl.: krutkruis; lat.: crux circinnata oder in circulos terminata; frz.: croix recercelée) (J. W. 118, 296), wozu auch das schlangenköpfige (ndl.: doppel slangenkopkruis; lat.: crux anchorata anguinea; frz.: croix gringolée) gehört.

Im 14. Jahrhunderte erscheint anstatt der eben erwähnten Kreuzhaste (Eichbach 296) auch ein Gabelkreuz (mhd.: zwieselst, ndl.: vorkkruis; lat.: crux furcata; frz.: croix fourchettée), zum Beweise, daß man die Formen der Haken keineswegs kleinlich peinlich unterschied und wir im Ganzen mit der allgemeinen Meldung: Doppel- oder Gabel-, Kreuzhaste oder Schnalle ganz gut werden ausreichen.

Kreuzweise aneinander geschobene Ringe oder Klauen könnte man nöthigenfalls Ball- oder Klauenkreuz nennen.

Im 15. Jahrhunderte veränderte sich natürlich die Ordnung mehrerer Nagelköpfe oder Haste mit der veränderten Schilderform und derzeit, da die Schilde rechteckig und unten abgerundet wurden, traten anstatt 2, 1 oder 3, 1, 1 — 2, 1, 2 solcher Haken auf. Auch erhielten die Schnallen die Form jener neuen Schilde, versteht sich ausgebrochen, wobei die Spitze des Dornes meistens auf die Rundung zu liegen kam. Solche Schnallen dienten namentlich zum Umgürten der Wehrgehänge und Gürtel aller Art. Eine Kette solcher Schnallen war das Zeichen des Hirschgängerordens in Franken.

Uebrigens dürfte auch noch Schild und Wappenbild zu vergleichen sein.

Haken (mhd.: hake; ndl.: haak; lat.: hamus; frz.: crochet) (J. W. 63, 285, 301, 377; H. M. 38, 17) tritt in der Wappenkunst zuerst schon

1. im 12. Jahrhunderte als Steig- oder, wenn man lieber will, Kesselhaken auf, welche beide einen kurzen, geraden Schaft hatten und an dem einen Ende einen stecherförmigen Widerhaken, am anderen Ende aber an der Rückseite einen eben solchen, ungefähr in Gestalt eines **Z**, beide also ursprünglich einander ganz ähnlich und nur in der Größe und Stärke verschieden, so daß der kleinere Kesselhaken (mhd.: hähel; ndl.: schoornsteenhaal; lat.: uncus; frz.: crémaillère), wie noch in spätester Zeit in norddeutschen Bauernhäusern, als ein Mittelglied zwischen der aus dem Rauchfang herabhängenden Kette und dem Kessel diente und durch Einhängen in ein oberes oder unteres Kettenglied nach Belieben hoch oder nieder gehängt werden konnte. Wollte man aber

etwa zwei Kessel nebeneinander aufhängen, so diente dazu beiläufig noch ein anderes Geräthe, die Kesselzange (376) (ndl.: keteltang; lat.: forceps lebetis; frz.: crémaillère en forme de tenailles) (J. W. 535). Später wurde jener einfache Kesselhaken mehr verfeinert, indem eine Eisenstange, oben mit einem Ringe zum Aufhängen versehen, unten aber gamshornförmig umgebogen, mittelst zweier Schieber mit einer auf- und nieder zu schiebenden Zahnstange verbunden wurde, welche unten eine der vorigen entgegengesetzte Krümmung zum Aufhängen des Kessels hatte (377) (H. M. 38).



375



376



377

Dagegen wurde der viel stärkere und völliger Steighaken (375) (ndl.: weerhaak; lat.: uncus; frz.: crampon) einerseits mit einer Strickleiter behängt, etwa mit einer langen Stange auf die feindliche Schutzwehr gehoben, so zwar, daß sie dajelbst mit dem andern Haken eingriff und durch das Gewicht der Sturmleiter und etwa schwerer Anhängel festgehalten wurde. Beiläufig war Rütner 1530 der erste, welcher bereits ohne alles Verständniß der Form diesen Steighaken „Wolfsangel“ nannte, welche er ebenfalls nicht in Wirklichkeit gekannt haben kann. Ihm folgte dann 1596 Vekner in seiner Dassel'schen Chronik (179) bei dem Namen Hagen, trotzdem daß dieser ganz deutlich auf einen redenden „Haken“ weist.

2. 13. Jahrhundert. Vielleicht ebenso frühe wie der Steig- und Kesselhaken mag der Krummhaken (378) (ndl.: kromhaak; lat.: hamus curvatus; frz.: crochet courbé) vorgekommen sein, welcher wie ein Gemshorn umgebogen ist. Ebenso wie ein solcher Krummhaken gebildet, jedoch mit einer in gerader Verlängerung des Schaftes emporragenden scharfen Spitze versehen, kommt schon frühe, und zwar bereits in der Gabelstellung, also zu 2, 1, der Feuerhaken (380) (ndl.: brandhaak; lat.: harpago; frz.: croc) (H. M. 39, 19) vor, sowie der Schürhaken (ndl.: rakelyzer; lat.: hamus igniarius; frz.: râble, crochet), welcher meist zu dritt, 1, 1, 1, später verkannt in Brände ausartete. Er hat eine scharfe Spitze und, ähnlich dem Kreisel, an der einen Seite entlang drei ebenfalls scharfe Seitenarme übereinander.



378



379



380

3. Im 14. Jahrhunderte kommt der Krummhaken wie Halbstrudel (379) gebildet vor, so daß er wohl kaum als ein wirklicher Haken zu erkennen sein würde, wenn er nicht als redendes Bild (des Emelin Hake 1330 und noch mehr gekrümmt 1368) beglaubigt wäre. Sodann stellt sich auch der Schließhaken ein, wie er an unseren Thürschlössern sich zeigt, und Feuer- und Schürhaken werden öfter zu Zweien überkreuz gelegt, auch von einem Sterne überhöhet u. dgl. m.

Hammer (mhd.: hamer; ndl.: hamer; lat.: malleus; frz.: marteau) (H. M. 38, 34), das uralte Sinnbild Donar's und der Heiligkeit aller Verträge, so daß noch heute unser Sprichwort „unter den Hammer bringen“ gilt, von Eisen mit einem hölzernen, andersfarbigen Stiele kommt meist zu dritt vor, 2, 1; schon

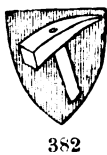
⁵⁵⁾ Dies gehört dem altpolnischen Wappenwesen an und hat wie dieses einen von dem deutschen durchaus verschiedenen Ursprung.

(Die Schriftleitung.)

1. im 12. Jahrhunderte (Stein, Hammerstein (382).
2. Im 13. Jahrhunderte wird er zu Zweit überkreuz gelegt — Hammerschragen, und daneben erscheint der Schlegel (381) (mhd.: blinwel, bleuel, klüpfel, flogel, flegel; ndl.: klop-hamer; lat.: pavicula, tudites, martellus; frz.: maillet) (H. M. 38, 29, 46), ein starker, eckiger Holzkloß oder walzenförmiger Kolben mit einem Stiele nach der Quere oder Länge des selben, immer in sich nur einfarbig.



381



382

Weiläufig mag auch hier der scheibenförmigen Ballschlegel gedacht sein (ndl.: balstock; frz.: palette, batoir) (Z. W. 78, 515), welche zwar in sich einfarbig, aber zu Zweit nebeneinander, namentlich als Helmzier verschiedenfarbig zu sein pflegen.

3. Im 14. Jahrhunderte begegnet uns auch nur das Hammerschlagen und im

4. 15. Jahrhunderte erscheinen 2, 1 Schlegel auch im Freiwirtel.

Hahn, siehe Vogel.

Hand (mhd.: hant; ndl.: hand; lat.: manus; frz.: main) (H. M. 15, 18) mag wohl ursprünglich nur ein gestückerter Handschuh (383) gewesen sein (mhd.: hantschuoeh; ndl.: handschoen; lat.: chirotheca; frz.: gantelet) (H. M. 39, 37), welcher als mittelalterliches Rechtssymbol eine große Bedeutung hatte. In der Regel zeigt sich uns die innere Seite mit der Richtung der Finger nach oben, doch kommt schon im 12. Jahrhunderte in Sachsen die Panzerhand vor (Noden).



383

Im 13. Jahrhunderte gedenkt schon Meler, 6976, 9057 zweier einander gefaßt haltender Hände mit oder ohne aus den Schildesseiten hervorgehenden Armen, der sogenannten Treuhand (ndl.: twee ineen-geslagen handen; lat.: manus fidei; frz.: foi) (H. M. 15, 23).

Im 14. Jahrhunderte begegnen uns zwei Handschuhe angeschoben (Chamisso); auch bereits eine Hand, welche einen Schlüssel hält und die sogenannte Schwurhand (ndl.: hand, waarvan de twee vingers opgestoken zyn; lat.: manus juris, jurandi; frz.: main jurante) (Z. W. 584; H. M. 15, 19) mit erhobenem Zeige- und Mittelfinger.

Im 15. Jahrhundert endlich erscheint der Handschuh belegt mit einem kleinen Tatenkreuze.

Handdrache, siehe Drache.

Handschuh, siehe Hand.



384

Harfe (mhd.: harpic; ndl.: harp; lat.: chelys; frz.: harpe) (H. M. 38, 21, 39) kommt zwar in der Züricher Wappenrolle noch nicht vor, doch bereits auf Grabdenkmälern der Vaudschaden in der Kirche zu Neckarsteinach bei Heidelberg 1369, 77 (H. M. 2, 53, 55) und bei dem hohen Alter dieses altrheinischen Geschlechtes wohl schon viel früher (384).

Häring, siehe Fisch.

Harke, **Rechen**, siehe diesen.

Sarpun, **Stecher**, siehe Angel.

Hase (mhd.: hase; ndl.: haas; lat.: lepus; frz.: lièvre) (H. M. 21), das uralte Wappenbild der tirolischen Hassenried, sowie dann auch das Stammwappen der Hasentop (385) in Mecklenburg 1221, welches gegen das Ende des 13. Jahrhunderts dem Stammwappen der Maltzan (einer Stechpalmitaube) zugesellt wurde, kommt im 14. Jahrhunderte (Z. W. 226, 329) als



385

Helmzier sogar stehend in ganzer Gestalt vor.

Haube, siehe Helm.

Haupt, **Schildes-** (mhd.: houbet; ndl.: schildhoofd; lat.: caput, cephalus; frz.: chef), heißt der oberste Theil eines quer drei- oder mehrgetheilten Schildes, andersfarbig als dieser, welcher dann als „unter Haupt“ zu melden ist, wie z. B. 2, 1 Välle g. in b. unter Haupt w. (Z. W. 456). Die älteste Form des (Schildes)-hauptes schon im 12. Jahrhunderte ist das Spizen- oder Zackenhaupt (386) (Wistelbach, Sulz, Widrat, Z. W. 45, 269) und schon im 13. Jahrhunderte kommt der Hauptstreif (387) (ndl.: hoofd-paal; lat.: palus lutinatus oder capiti adglutinat, capitium; frz.: chef-pal) (Z. W. 381) u. a. der Mendorf vor, d. h. ein Haupt unterstützt von einem gleichfarbigen Streifen. Gleichzeitig, schon um 1210, die Hauptkappe (der Schenken v. Niedeg) oder Kappe unter dem mit ihrer Spitze gleichfarbigen Haupte (ndl.: schildhoofd ondersteund door en punt van't zelfde; lat.: caput cephalus per cuspidem ejusdem coloris sustentatum; frz.: chapé et surmonté d'un chef de la pointe oder au chef de ... et chapé).



386



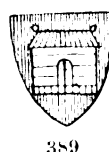
387

Darauf folgen im 14. Jahrhunderte die Hauptträgerbinde (ndl.: schildhoofd ondersteund door een schuinbalk van't zelfde; lat.: lutinatus balteus; frz.: chef-bande (barre) (Z. W. 567, 580) und der Hauptsparren (ndl.: hoofd-keper oder hoofd ondersteund door een keper van't zelfde; lat.: lutinatus cantherius; frz.: chef-chevron), d. h. je unterstützt von einer gleichfarbigen Schrägbinde oder Sparren (Z. W. Traugauer). Uebrigens kommt das einfache Haupt (456) nur selten vor; desto öfter aber belegt mit einem Adler wachsend oder sinkend (155, 187), Pant (222), Hirschstange (448), Löwe schreitend oder wachsend (167, 338; 143, 192, 425). Rauten (359), Rosen (221), Schach (263), Stern (382), Stier wachsend (493).

Hauptbinde, besser **Haupttuch** (mhd.: houbetbant, gebende; ndl.: hoofdwrong, -dock; lat.: vitta; frz.: tortil, écharpe) (Z. W. 463) zuerst im 14. Jahrhunderte als ausgebreitetes Tuch (388), meist als Stirnbinde eines Mährenhauptes und später auch in Gestalt einer rund oder eckig gezogenen Schlinge (vgl. Mann).



388



389

Haus (mhd.: hūs, fāje; ndl.: huis; lat.: domus, casa; frz.: maison) (Z. W. 549), kommt wohl nur vereinzelt, jedoch zugleich auch als Helmzier in der Züricher Wappenrolle, also schon um 1300, vor (389).

Heilige (lat.: sancti; frz.: saints) kommen in der Wappenkunst nicht vor, mit alleiniger Ausnahme des heiligen Georg mit dem Drachen im Wappen der Schorsch, Schweiz, zu Ende des 13. Jahrhunderts und im Pfalzgerichtswappen der adeligen Erbfürsten zu Werl in Westphalen (Sibnt. 3, 21, 7).

Helm⁵⁶⁾ (mhd.: helm, beckenhaube; ndl.: helm; lat.: galea [Lederkopf], cassis [Eisenhut]; frz.: casque) (J. W. 106; H. M. 37, 39), wird namentlich unterschieden als lederner, ringsum geschlossener Stechhelm mit nur zwei wagrechten Augenschlitzen und als breitgerandeter Eisenhut (M. M. 39, 29, 42), welcher nur das Haupt oberhalb der Stirne bedeckte. Uebrigens bildeten (bei späterer Ausgestaltung) der Helm und seine Decke und Zier (oder sogenannte Kleinod) ein zusammengehöriges Ganze, das „Oberwappen“ (ndl.: schilddecking; frz.: timbre).

Die ältesten Formen des Helmes lehrt uns zwar die Geschichte der Trachten kennen, in der Wappenkunde aber kann erst

1. im 13. Jahrhunderte davon die Rede sein. Seit der Zeit wurden zwei Helme übereinander getragen, namentlich die eiserne, eigentlich schützende (Becken-)Haube und darüber der nur verhüllende⁵⁷⁾ und mit seinem Spangennetze die gegnerischen Schwerthiebe abjahnende lederne Topfhelm (390, 391), oben



390



391

flach, vorne vierflächig mit einem eisernen Kreuzbunde und zwei Augenschlitzen, unten bis zum Kinn, aber bald bis auf die Schultern reichend, mit den Wappenfarben bemalt, mit einfachem Helmtuche und, obwohl noch immer selten, seit 1230 mit Helmszier (H. A. 58) 1, 63). Gegen das Ende des 13. Jahrhunderts kommt über der Haube anstatt des Topfhelmes auch die bereits um 1280—1220 in der Moritzcapelle des Constanzer Domes (H. A. 1, 5) erscheinende Eisenhaube mit abstehehem Rand vor (Kloft. Heilsbronn, H. A. 1, 6).

2. Im 14. Jahrhunderte: Haube (Eu. 58) 9, 198; 14, 63) zuckerhutförmig über der Panzerkappe, vorn offen, bis an die Ohren reichend, gegen 1340 aber über die Ohren. Merkwürdigerweise diente diese Beckenhaube im 14. Jahrhunderte zwar niemals als Turnierhelm, öfter aber als Helmszier. Außerdem ein breitrandiger beckenartiger Eisenhut. Der Topf- oder Stechhelm von Leder, nur mit Eisenblech beschlagen, über den Schultern etwas ausgeschnitten (J. W. 106), oben zugeschrägt und gewebt, mit oder ohne die noch immer einfache und nur einmal gerade geschlitzte Helmdecke (H. A. 2, 146), aber mit der vollständigen Helmszier, mit Augenschlitzen und dem „Lippen“ zum Schutze des Mundes. Am Halsstücke kleine Athemlöcher (H. A. 2, 50, 149). In der zweiten Hälfte des vierzehnten Jahrhunderts Kessel- oder Beckenhaube (oben zugespitzt) mit Ohren- und Nackenschirm und Trinkflappe oder Visier, nun Kriegshelm, „Helmlein“ genannt. Nebenbei auch der Eisenhut.

⁵⁶⁾ Mit den Angaben über den Helm kann sich die Schriftleitung nicht einverstanden erklären, und verwahrt sich daher gegen einen diesbezüglichen Vorwurf.

⁵⁷⁾ An die uralte Hebl- oder Nebelkappe erinnernd. Daß man die Heblkappe als den ganzen Menschen unsichtbar machend dachte, war wohl nur eine oft willkommene und nützliche poetische Freiheit.

⁵⁸⁾ H. A. = v. Heimer Alteneck, Trachten; Eu. = Endemwirth, 14. Jahrhundert.

Stechhelm, jetzt nur Turnierhelm, bis auf die Schultern reichend, walzenförmig oder geradflächig oder von vorn ausgebaucht, auch schon mit Nase (übrigens nicht zu verwechseln mit dem früheren Naseneisen), mit eingebogenem Hals, doch die Halsöffnung noch so weit, daß das Haupt hindurch konnte; mit mäßig gezackter oder ziegelförmig ausgeschnittener Helmdecke. Am Halsstücke kleine Athemlöcher.

3. In der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts (1400—1440) Beckenhaube (Kriegshelm), an der Helmbrünne befestigt. Eisenhut rund mit breitem Rande. Stech- und Turnierhelm, nach dem Halse zu eingebogen, mit mehr ausladender Nase und schon mit hervorgetriebenem Augenschlitze und Augengitter; noch immer von Leder, mit Blechbändern beschlagen. Die Zatteln der Helmdecke werden langgespalten. In der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts, unter Kaiser Friedrich III. (1440—1493), treten mehrere verschiedene Formen neben einander auf, nämlich anstatt der Beckenhaube die Sturmhaube mit Kamm und zwei Schirmen, die Schellern mit Augenschlitzen, hinten lang geschweift; die Schallern mit Nackenkreis und Klappvisier nebst Barthaupe und der Eisenhut. Zum Gestech: der Stechhelm seit etwa 1465 ganz von Eisenblech, noch schwer in der Gestaltung, doch tritt bereits das Stirnstück weit zurück hinter das Nasenstück, und das Halsstück hat keine Athemlöcher mehr. Ferner kommt der ausgebildete Spangen- oder Gitterhelm (für das Schwert- und Kolbenturnier) auf, vorne und hinten am Halsstücke mit Fortsätzen zum Ansdrauben; die Halsöffnung noch weit.

Die weitere Ausbildung des Helmes geht unsere alte, echte Wappenkunst nichts mehr an; doch mag zur Vermittlung mit der nun eintretenden allgemeinen Zierkunst, von welcher die Wappenzierkunst nur noch einen untergeordneten Theil bildete, anhangsweise kurz bemerkt sein, daß aus dem „Haerjenier“, d. h. der gepolsterten Unterhaube und der Schallern das spätere Helmlein entsteht (welches mit dem früheren des 14. Jahrhunderts keineswegs verwechselt werden darf), mit weiter Halsöffnung, auch mit einem sogenannten „Habichtsgesichte“; dagegen der Burgunderhelm (bourguignon) mit einem kurzen und engen Halse. Der Stechhelm endlich wird leichter an Gewicht und künstlerischer Behandlung, oft reich verziert mit einer mächtigen, lang und vielfach laubförmig gezackten Helmdecke und Kleinod, der Augenschlitze mit starker Ausladung, das Halsstück eingebogen. Dieser Stechhelm wurde hinten und vorne am Plattenharnische festgeschraubt.

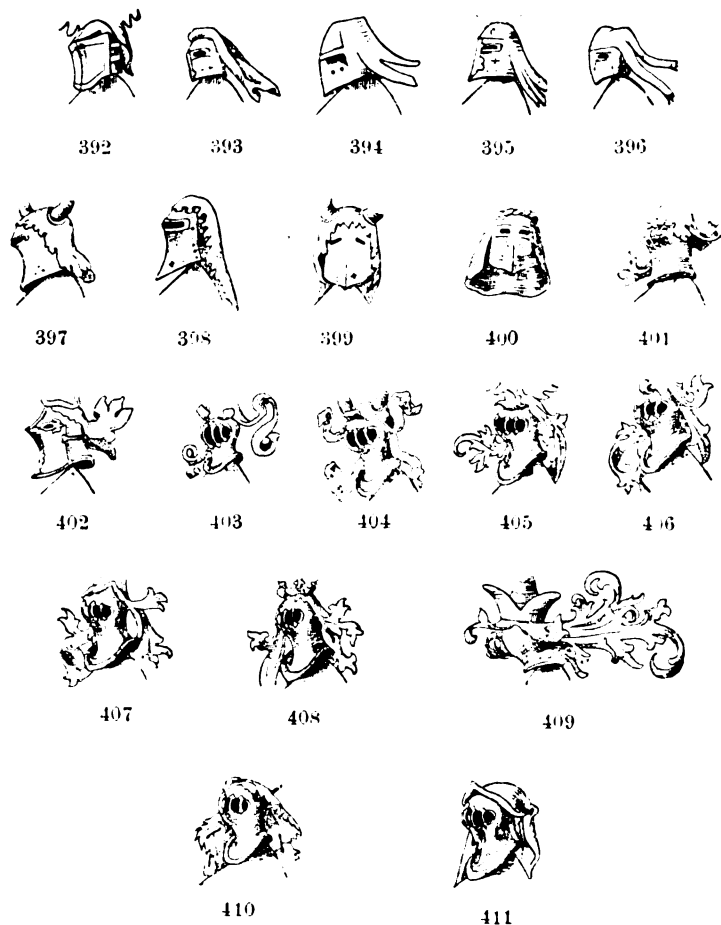
Schließlich bleibt zu einer genügenden Besprechung des Oberwappens noch Einiges über die Helmbinde, Helmdecke und Helmszier beizufügen.

Helmbarte, siehe Weil.

Helmbinde oder Wulst, Panzsch, Helmloer (von lorum = Riemen) (mhd.: crinale; ndl.: wrong; lat.: lorum, crinale; frz.: bourlet) dient, meistens in Schildesfarben seilsförmig gedreht, in Ermangelung einer ursprünglich und in der Zeit des reinen Wappenstyles nur dem höchsten Adel zukommenden Helmkrone, den Helm unterhalb der Helmszier (s. d.) zu umkränzen und deren Befestigung zu verdecken.

Helmdecke (mhd.: hobertewer, Eu. 14, 340; ndl.: dek-kleed; lat.: lacinae; frz.: lambrequins) (H. M. Taf. 1—4), ursprünglich und noch um die Mitte des 14. Jahrhunderts ein einfaches viereckiges Tuch über dem Helme, und wenn eine Helmszier dabei war, durch diese mit befestigt, war oft nur eine Fort-

setzung des Stoffes, mit welchem jene bekleidet war, und mußte demgemäß wenigstens außen dieselbe Farbe haben und ebenso auch innen, wenn sie nicht gefüttert war, da denn hier eine andere Farbe (als Futter), namentlich im 15. Jahrhundert willkommen schien, um die Erscheinung farbiger zu machen. Andere Decken, deren Farbe

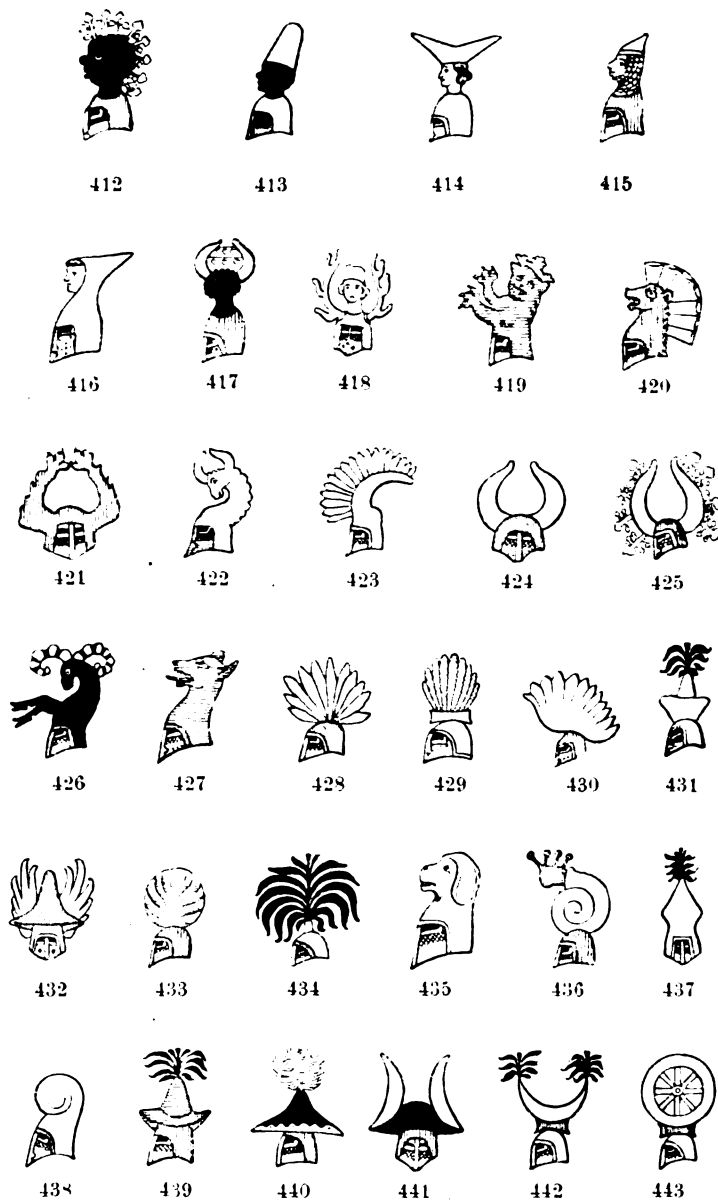


nicht durch das Kleinod gefordert erschien, erhielten die Schildesfarben, in der Regel jedoch nur zwei. Da nun die Schildesfarben zur besseren Trennung, aber durchaus nicht immer, w. oder g. auf einer der anderen Farben oder umgekehrt waren, so erhielt auch die Decke solche zwei verschiedene Farben, und zwar ganz nach (Sutdünken, ob w. oder g. die Außen- oder Innenseite schmücken sollte.

Helmzier oder **Kleinod** (mhd.: kleinôt; ndl.: helmteeken; lat.: cimierium; frz.: cimier) (H. M. 1—4 zc.) bestand ursprünglich (13. Jahrhundert), wo sie übrigens noch nur persönlich war, in einer Bemalung des damals gebräuchlichen Topfhelmes (welcher zum Schutze der darunter getragenen Beckenhaube diente), und zwar in Schildesweise (H. M. 1, 94); dann befestigte man an oder auf dem Helme allerlei an sich nicht zu schwer lastende Gegenstände wie Blätterstäbchen, Fähnlein, Flügel, Hörner, Röhren u. s. w., oder aber ausgestopfte Menschen-, Thier- oder andere Bilder, welche keineswegs auch im Schilde gestückt (aufgehängt) oder gemalt zu sein brauchten; sodann bemalte man solche sogenannte Helmkleinode oder Zierden, so weit es thunlich war, ganz oder theilweise mit Schildesfarben und Bildern, und es kamen zu bequemerer Wiederholung des ganzen Wappens, namentlich die Scheibe und das Schirmbrett, in allerlei Gestalt: viereckig, auch die Seiten ausgekehrt, wedel-fächerförmig auf.

Wo die aufgesteckte oder genietete, geriegelte, geschraubte oder sonstwie befestigte Helmzier mit dem Helme unidisch oder mangel-

haft vermittelt erschien, nahm man ein Helmkrissen als Unterlage oder als Umfassung einen Reif in Gestalt einer Krone oder einer seilförmig gedrehten langflatternden Sendeelbinde zu Hilfe (siehe Helmbinde). Dabei kommen dann gelegentlich auch ganz eigenenthümliche Erscheinungen vor, wie z. B. das Landshadensche Königshaupt 1369, 77 (H. M. 2, 53, 55), dessen langer Rinnbart dazu dient, die Art der Befestigung zu verhüllen, oder das Kleve'sche Rindshaupt, in dessen Maule der ganze Helm bis an den Hals steckt.

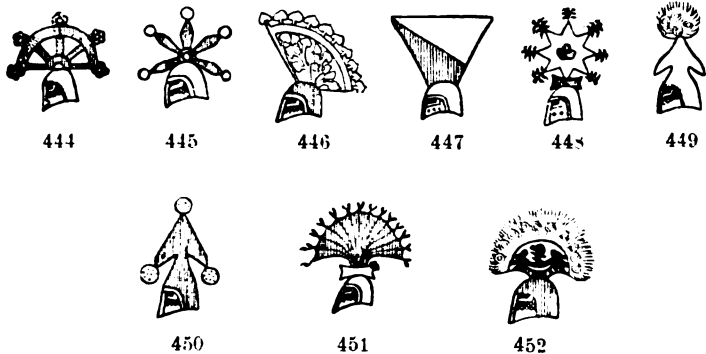


Zur Geschichte der Helmzier mögen noch folgende nähere Bemerkungen dienen:

1. Im 13. Jahrhunderte fehlt die Helmzier noch ganz oder steht in der Willkür des Einzelnen, ob und in welcher Gestalt er sich ihrer bedienen will oder nicht. Zuerst wohl allerlei Zweiglein, namentlich der Linde oder Eiche, dann ein Hut mit Stangen an den Seiten (Graf Otto v. Botenlauben, † 1244, H. M. 1, 59) oder Federbusch (Konr. v. Hohenwels 1267). Auch waren Linienstäbchen (1255)⁵⁹⁾ und Pfauenspiegel besonders beliebt,

⁵⁹⁾ D. h. gerade Stäbchen, woran, wie auch an Hörnern, z. B. des thüringischen Löwenbildes, Blüthen von Goldblech hingen (z. in geflochten und gezogen von gelbe Löcher waren. M. S.), welche vom Winde bewegt, einen lustigen Klang gaben.

um die Helmszier, namentlich Hörner, damit zu bestecken. Rudolf von Habsburg hat bereits (bis 1259) einen Löwen mit Pfauenspiegeln besteckt.



2. Im 14. Jahrhunderte tritt uns gleich Anfangs — so daß eine Menge Vorbilder schon in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts vorangegangen sein müssen — eine solche Fülle der verschiedenartigsten Helmszierden in der Manesse'schen Bilderhandschrift und namentlich der Züricher Wappenrolle entgegen, daß der hier folgende Auszug nach der Buchstabenfolge eine reiche Musterammlung wahrhaft wappenkünstlerisch behandelte Zeichnungen darbietet, welche in Betreff des Styles selbst ein Grüenberger und Dürer nicht übertroffen haben. Wie viel Freiheit dabei dem Wappenkünstler⁶⁹⁾ gestattet war, sieht man u. A. an zwei orlamündischen Grabmälern um 1350 (S. A. 2, 146), wo beide Helme in gleicher Weise von zwei Stäben besetzt sind und jeder Stab übereinander zwei tropfförmige Verzierungen hat; diese sind aber bei dem einen Wälle und bei dem andern Pfandbüsche, was demnach dem Wesen der Helmszier durchaus nicht zuwider war.

Gekrönte Helme sind selbst bei Fürsten noch höchst selten. Wenn überseht der Mann das Wappenbild seiner Frau in die Helmszier. Hier folgt nun zunächst das

Verzeichniß der Helmszierden

nach Anleitung der Züricher Wappenrolle.

Abler, wachsend oder Rumpf, Z. W. Nr. 48, 103, 318.
Affe, 412.
Angelhafen, 486, 537.
Anerhahnumpf, 404.
Ball, 18, 37, 127, 187, 287; Federball, 163, 175, 183, 302, 401.
Barte, Weil, 274, 333.
Bärenhaupt, 140; Bärenumpf oder wachsend, 99, 250, 443; Bären-taken, 464.
Berg, Flammenberg, 272, 347.
Bischofsmütze, 33, 107, 130, 131, 135, 136, 141, 142, 145, 146, 174, 350, 390, 466.
Bock, Stein-, 424; Rumpf oder wachsend, 372, 424.
Bogen, 544.
Brache, 383; Rumpf 36, 90, 96, 133, 147, 382, 431.
Burg, 119.
Bürste, 416.
Drache, wachsend, 445.
Eberrumpf, 181, 241.

Eichhörchen, 550.

Einhorn, Rumpf oder wachsend, 149, 256, 288, 312, 414, 457, 502.

Esel, Maulthier, Rumpf oder wachsend 252, 447.

Eule, Rumpf, 358.

Fackeln, 374.

Federn, drei, 533.

Federbusch, 153, 456, 474, 475; (Federhut, siehe Hut).

Fenster, 418.

Feuerhund oder Kesselstand, 246.

Fisch, 396, 423, 508; zwei Fische, 30, 25; Fischrumpf, 218.

Flachschwinge, 253.

Flegel, Dreisch, 299.

Flügel, Quer-, 14, 42, 54, 81, 128, 197, 341, 514; Flug oder zwei Flügel, 44, 184, 446, 532.

Frau, Jungfrau, 461; Haupt, Rumpf oder wachsend, 64, 186, 295, 385, 387, 460, 463, 468, 473; prankenarmig, 275; Mohr-rumpf, 381, 500.

Fuchs, Rumpf, Schwanz, 116, 511; 177.

Geißeln, 543.

Glocken, 101.

Greif, 74; Rumpf oder wachsend, 238, 242, 352, 449; Greifen-klau, 199.

Hahn, 213, 440; Rumpf oder wachsend, 220, 348, 494, 495, 528; Doppelhahnumpf, 334, 454.

Hase, 226, 329.

Haube, 378, 499; mit drei Wällen, 92, 497; mit Federn oder Federbusch, 180, 185, 188, 294, 384, 455, 462, 467, 472, 483, 501, 509, 546, 553, 557; zwischen zwei Strahlen, 339.

Haus, 549.

Helm, 106.

Hermelinschwänze, 66.

Hindinrumpf, 165.

Hirsch, Rumpf oder wachsend, 211, 249, 289, 488; Hirschstange oder Gestänge, 87, 272, 355, 367, 434, 448.

Horn, Rinds-, 322; Hörner, 12, 31, 64, 67, 68, 76, 95, 113, 155, 157, 158, 159, 160, 166, 219, 228, 232, 239, 277, 280, 282, 283, 290, 293, 296, 308, 316, 324, 336, 376, 400, 405, 407, 419, 422, 432, 438, 439, 459, 512, 516, 517, 522, 541, 556, 559; Steinbockshorn, 231, 363; Hörner, 23, 60, 196, 214; Widderhörner, 247, 321, 487, 536; Blashörner, 409; Stiefhorn, 26, 93, 202, 305; Stiefhörner, 25, 62, 85, 94, 193, 319, 353, 482; Trinthorn, 161.

Hufeisen, 111, 251.

Hund, Rumpf, 292; geflügelt, 345.

Hut, 125, 154; mit zwei wachsenden Armen, 388; bjm. Ball, 59, 162, 194, 204, 206, 255, 320, 402, 417, 458; mit Pfau-federball, 453; mit Federn, 182, 201, 209; mit Federbusch oder Flügeln, 63, 70, 77, 98, 178, 259, 260, 270, 276, 284, 314, 398, 406, 408, 410, 411, 421, 484, 485; mit zwei Verteln (Spippen), 525; mit Langohren, 134; mit Vitie, 370; mit Pfaubusch, 19, 29, 41, 51, 56, 58, 126, 144, 266, 279; mit Pfauwedel, 27; mit Quasten, 326; mit Ring 375; mit Nojen, 539; mit Spiegel, 55; mit Steinbockshorn, 230; mit Vogel, 102, 112.

Kameel, 1.

Kelch, Becher.

Kücher, 32, 45, 88.

Kraich, Rumpf, 513.

Krauz, Nojen-, 244.

Krautkopf, 361.

⁶⁹⁾ Welcher sich heutzutage vor lauter Zunftgeboten und Verböten nicht zu retten weiß.

Kreuz, Stangen-, 122.
Krone, mit Pfauenbusch, 16, 17, 53.
Kübel, Zuber, 156, 225.
Küffen, 240.
Lamm, 73, 243.
Leiter, 430.
Lilie, 13, 307, 350, 442, 548; Lilienstäbe, 264, 552.
Löwe, Rumpf oder wachsend, 22, 34, 49, 143, 167, 170, 191, 271, 325, 360, 362, 393, 403, 433, 450, 489, 547; Kronlöwe, Rumpf oder wachsend, 8, 84, 120, 121, 138, 198, 235, 452, 506, 554; Löwenpranken, 354.
Mann, Haupt, Rumpf oder wachsend, 115, 248, 261, 465, 470, 471, 477, 490, 503, 504, 505, 529, 530, 531; Bauer, wachsend, 100; Bettler, wachsend, 420; Königsrumpf, 124; Kriegerumpf, 234, 313; Mönch, wachsend, 4, 366, 386; Mohrenhaupt oder Rumpf, 5, 50, 89, 285, 437, 510, 534; Teufelshaupt oder Rumpf, 258, 309, 330, 346; Arme, wachsend (mit Dolch, Lilie), 7, 350, 388; Wein, 526.
Mond, 203, 286, 425.
Mohnkolben, 542.
Mühlrad, 268; Mühlstein, 315.
Ofen, 428.
Pfau, 297, 476.
Quast, 327.
Rab, 173, 300, 304; Radrumpf, 245, 254, 524; ohne Felgen, 545; Radfelgen, 435.
Rind, 579; Rumpf oder wachsend, 169, 223, 415, 469, 491, 538, 558; Rindsstirn, 273, 392.
Ring, 71, 139, 426.
Roch, 11, 168.
Rose, 265, 343.
Rosß, 229; Rumpf oder wachsend, 205, 349, 431, 518, 520; Rosßbeine, 192, 340.
Rübe, Rettig, 427, 523.
Scheibe, 150, 306.
Schildlein, 371.
Schirmbrett, 2, 32, 43, 46, 212, 221, 263, 267, 269, 303, 317, 331, 335, 351, 357, 359, 365, 540.
Schlegel, Ball- oder Kolben, 78, 184, 247, 515.
Schlüssel, 342.
Schnecke, 108.
Schwan, Rumpf oder wachsend, 21, 52, 91, 104, 148, 151, 152, 222, 323, 369, 377, 391, 395, 429, 441; Rumpf geköpft, 498, 521; Doppelschwanentrumpf, 24, 61, 137, 496; Drillingstrumpf, 69, 179.
Sicheln, 200, 310.
Sparren, mit Federbusch, 328.
Spaten, 105.
Speereisen, 224, 480.
Stande, 97, 311.
Stern, 80, 310, 451, 541; halber Stern, 281; Stern und Mond, 444.
Stier oder ungeflügelter Greif, wachsend, 20, 492, 493.
Storch, 413.
Strahl, 339; Strahleisen, 215, 338.
Strauß, Vogel, 527.
Thür, 10.
Vogel, 551.
Wedel mit Wappenbild, 3, 6, 9, 15, 28, 57, 75, 17, 123,

129, 164, 208, 210, 262, 291, 344, 364, 373, 379, 389; Federwedel, 190, 195, 237, 507; Pfauwedel, 40, 82, 132, 176.
Widder, Rumpf oder wachsend, 47, 72, 207, 216, 217, 233, 555.
Winkelhaken, 332.
Wolf, 189, 397, 436; Rumpf oder wachsend, 257, 298, 399, 479.
Wurfbarte, 394.
Zange, Kessel-, 535.
Zweige, 337; Rosen-, 86, 356; Wein-, 368.

Das Verhältniß des selteneren oder öfteren Vorkommens einer Helmszier läßt sich leicht aus den beigezeichneten Zahlen ermitteln.

Erst in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts wird die Helmszier nach und nach in den einzelnen Geschlechtern festgestellt und nun auch noch mehr als es schon bisher geschehen, dem Wappenbilde des Schildes nachgebildet, und nach und nach, namentlich in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts, wo Grüenberg die Traken des Schenbartlaufen zum Muster nahm, immer abentheuerlicher.

Schließlich ist hier als besondere Abhandlung zu bemerken: „Ueber den Gebrauch der heraldischen Helmszierden etc.“ vom Fürsten K. K. zu Hohenlohe-Waldenburg, Stuttgart, J. Weise, 1868.

Henne, siehe Vogel.

Seppe, siehe Messer.

Hermelin, siehe Farbe.



Herz (mhd.: hêrzc; ndl.: menschenhart; lat.: cor; frz.: coeur [humain]) wird leicht das Lindenblatt ohne Stengel genannt. Doch kommt es, von einem Pfeile durchbohrt (453), schon in der besten Zeit, 13. Jahrhundert (Cro. 10.523), als Helmszier und Sinnbild der Frauenminne vor; öfter aber, und dann auch im Schilde, seit der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts.

Hengabel, siehe Wabel.

Siebrüße, -**Wefr**, siehe Schwert, Speer.

Sieffhorn, siehe Horn.

Hindin, siehe Hirsch.

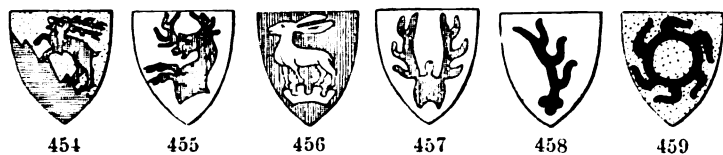
Sippe, siehe Messer.

Hirsch (mhd.: hîrz; ndl.: hert; lat.: cervus; frz.: cerf) (Z. W. 39, 170, 211, 249, 289, 468, 488; H. M. 1, 2, 3, 4, 20, 21), meist r. in w. oder g., seltener g. in r. oder b., wird von der Seite nach rechts gewendet dargestellt und unterschieden als klinkend (454) oder steigend (Z. W. 211, 249), schreitend (Z. W. 468) oder stehend (Z. W. 39), was aber namentlich die Stellung der Hirschfüße oder Hindin, Thier⁶¹⁾ (Z. W. 165, 505) ist. Fast alle Hauptformen kommen schon

1. im 12. Jahrhunderte vor, wie das Hirschhaupt (ndl.: hertenschedel; lat.: caput cervi; frz.: massacre) (H. M. 20, 24); der r. Hirschrumpf (455), der Hinwile, nämlich das Haupt mit dem Halse, welcher bald gerade ausgestreckt (17), bald schwanenhalsförmig gekrümmt ist, mit angebrücktem Unterkiefer (289). Ob der liegende f. Hirsch mit seiner r. und w. gestreiften Decke der zwar schon 1162 vorkommenden Meding gleichzeitig ist, bedarf wohl

⁶¹⁾ Hindin (mhd.: hînde; ndl.: hinde; lat.: cervia; frz.: biche).

noch der Beglaubigung durch ein Siegel. Auch gehören hierher der Gaisbock, der Gaismar und die Gemje (?) der Marschall von Rehsberg. Ferner die r. Hindin (456) der Thierstein in der Schweiz, welche ohne Gestänge aber mit langen Ohren stehend vorgestellt wird (J. W. 165, 505). Bereits öfter begegnen wir der Hirschstirn (457) (ndl.: hertenschedel; lat.: calva cervi; frz.: crâne de cerf), wie der w. der Grafen von Dassel, der g. der Kirn oder Kühren, der r. der Schenken von Castel und der Hitzelin, der j. der Stoffel von Merkingen. Diese Hirschstirn, von vorne dargestellt, hat unter dem Gestänge, und zwar ohne Ohren, ein kugelförmiges, unten halbmondförmig ausgeschnittenes Schädelstück und zwischen den Stangen ein kolbenförmiges Stäbchen. Die einzelne Hirschstange, nämlich das halbe Gestänge (458) (mhd.: hirschhorn; ndl.: hertenhoorn; lat.: cornu cervinum; frz.: demi-ramure de cerf) (J. W. 448, 484; H. M. 20), ist unten fleckblattendig und hat meistens vier „Enden“ oder Zinken, Backen, wie die r. der Grafen von Regenstein oder zwei überkreuz, die w. der Burggrafen von Dona; drei unter einander, also 1, 1, 1, wie die b. der Mellenburg, pflegen die Anzahl ihrer Enden der Schildesfläche gemäß zu ordnen, wie z. B. zu 5, 4 und 3.



2. Im 13. Jahrhunderte (wo uns u. a. Wigal. 5618 einen w. Hirsch auf g. Berge vorstellt) treten keine wesentlichen Veränderungen ein, doch kommt nun auch (gegen 1300) neben der Hirschstirn das bloße Gestänge (mhd.: hirschgewei, gezinde; ndl.: gewei; lat.: cornua cervina; frz.: ramure de cerf) (H. M. 21, 2) vor; auch die w. Hirschstange, der Meis in Tirol 1282 mit vier g. Sternen besetzt und die j. Hindin der Hindenburg 1269 vor einer gr. Staube. Ueber den Unterschied von Hirsch und Reh entscheidet, wie schon zuvor bei Gaismar und derzeit bei Retsfeld, oft nur der Name des Inhabers.

3. Im 14. Jahrhunderte begegnet uns namentlich in Norddeutschland die vordere Hälfte eines mitten durch getrennten Hirsches, von der linken Seite hervorgehend, doch nicht unmittelbar aus dem Munde, so daß der Querschnitt sichtbar ist (z. B. Nic. Sconeke, Langhe Pleffe, Hartwik Heest); ferner der Hirsch klimmend auf einem Backenschragfuße (J. W. 211, 249) oder wachsend aus einem Berge oder einer Krone. Dabei sind die Vorderläufer wie beim Einhorn gebogen (488). Ein solcher wachsender Hirsch war wie auch der Hirschrumpf namentlich auch als Helmzier beliebt. Endlich erscheint schon zu Anfang des 14. Jahrhunderts die Stange sechsendig halb oder ganz zu einem Hirschendenringe (459) zusammengebogen (ndl.: hertenhoornkring; lat.: cornu cervinum circulatum; frz.: demi-ramure de cerf courbée (272, 431) (vergl. Ring).

4. Im 15. Jahrhunderte und schon zu Ende des vorigen kommt der Hirsch von einem Strahle durchbohrt vor, an einem Palmbaume, gekrönt, mit einer abgebrochenen Stange (Brauchitsch), eine Stange neben einem Horn, 2, 1 Stangen gestümmelt. Die Hirschstirn hat nun anstatt des kugelförmigen einen eckigen Schädelabschnitt und Ohren daran; die Stangen sind nicht mehr ruhig gekrümmt, sondern wellenförmig je von einem „Ende“ bis zum andern.

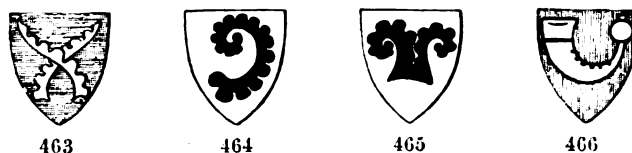
Schulzschuß, siehe Wein.

Horn (mhd.: horn; ndl.: hoorn; lat.: cornu; frz.: corne) (H. M. 1—4) ist, wenn nicht anders ausdrücklich näher bezeichnet, immer als Rindshorn zu verstehen, obwohl Suchenwirt (8, 242) es Auerhorn nennt.

1. Solche Hörner, schon im 12. Jahrhunderte ungemein beliebt und gar oft vorkommend, wurden zu gleicher Zeit auch als sogenannte Rindstirn (460) (ndl.: ossenschedel; lat.: calva bovis; frz.: crâne de boeuf) mit einem Stücke des Schädels daran aufgesetzt oder mit ritterlichem Humor als Trinkhorn (mhd.: trinchorn; ndl.: drinkhoorn; lat.: cornu in modum poculi; frz.: corne à boire) und an beiden Enden ausgebohrten Zaid- oder Hieshörnern (461) (von Hies, Rufs, also nicht Hift- oder gar Hüsthörnern), beiläufig Sinnbild des Jagdrechtes und der Reichsjägermeister Horne, Risen, sowie später des Hubertus-



ordens mit dem Spruche: „in traun fast“ (in Treue fest) (mhd.: jage-, jegerhorn; ndl.: jagdhoorn; lat.: cornu venatorium; frz.: cor de chasse [mit Jessel, aber ohne solche: huchet, grêlier]) (J. W. 85, 93, 419, 482; H. M. 23, 38). Solche Hieshörner konnten dann auch wieder als Trinkhorn dienen, wenn man das spitze Ende verschließbar machte. Wenngleich vorzugsweise als Helmzier beliebt, so kommen sie doch auch nicht selten als Wappenbild vor, einzeln wie die der Medem, Horn und Mondelsloh oder zu zweit, aufrecht oder gestürzt, oder zu dritt, 2, 1, oder übereinander 1, 1, 1. Seltener, doch immerhin oft genug, wurden auch andere Hörner zur Zierde des Helmes und Schildes verwendet, namentlich ein oder zwei Steinbockshörner (462, 463), welche, zwar außen stark eingekerbt, wohl auch mit denen der Gemje verwechselt wurden (mhd.: geizhorn, steinbockhorn; ndl.: bokshoorn; lat.: cornu hirci; frz.: corne de bouc) und das ähnliche, doch stark lockenförmig umgebogene Widderhorn (464), bezüglich Widderstirn (465) (ndl.: ramshoorn, ramschedel; lat.: cornu, bezüglich calva arietis; frz.: corne, crâne de bélier). Was unter gleichen Umständen das Gestänge des Hirsches betrifft (s. d.).



2. Bei der Unmöglichkeit, die Zeitabschnitte scharf auseinanderzuhalten, gelten die vorstehenden Bemerkungen auch für das 13. Jahrhundert, und es dürfte nur etwa noch nachzutragen sein, daß nun auch das Hieshorn hervorgehend erscheint (Rotschütz, Raschitz), sowie an einer Staube (Ratrewik, Reischwik) und namentlich auch zu 2, 1 in der Gabelstellung — Hieshorngabel (Knut, Budissin).

3. Für das 14. Jahrhundert bietet uns reichlichen Stoff die Züricher Wappenrolle. Abgesehen davon, daß die Hörner mehrfach durch ähnlich gekrümmte Fische, Franken, Taten ersetzt wurden, erscheinen das Horn (vorzugsweise als Helmzier), Hieshorn (öfter auch als Wappenbild) und das freilich viel seltenere Steinbockshorn nun fast immer schildfarbig und mitunter mit der Helmschilde oder Pelzwerk wie Hermelin- oder Fuchseschwanz (66, 177) überzogen, bestückt mit allerlei Zierwerk, als: Bällen (308), Federn,

Feder- und Pfaubüsch (beim Hieshorn im Schalltrichter, 93, 483), Federwedeln, Kämme (Blätter-, Feder-, Pfau- und Drachenkämme), Lilien (422) und Lilienstäben (459), Rojen (432, 319, 559) und Zweiglein. Die Rindestirn hat nun auch Ehren (273, 372) und vereinzelt erscheint ein Mohrenhaupt gehört (89, 285). Während das Steinbockshorn überkreuz vorkommt, ist dieses beim Hieshorne nicht der Fall, welches, fast immer mit seiner Hornfessel versehen, meist zu zweit nebeneinander, ab- (482) oder zugewendet (25, 62, 319), auch gestürzt (482) erscheint, was namentlich die Schildesfläche am besten ausfüllt. Bei zwei ungleichfarbigen Hieshörnern pflegen ihre Fesseln gewechselter Farbe zu sein. Bei Mischung solcher Farben folgen aufeinander die des Hieshornes, dann seiner Fassung und zuletzt der Fesseln, so daß ein Hieshorn s. w. r. heißt: schwarz mit w. Fassung und r. Fessel.

Dem Hieshorn ähnlich ist das stärker gekrümmte Blajenhorn (466) (419) (mhd.: plater- (blajen-) spil; ndl.: blaas-hoorn oder -pijp; lat.: cornu bullatum; frz.: cornemuse, musette) mit Toulöchern und einer blattförmigen Blase am Mundstücke. Noch bleibt vom Widderhorn (247, 487, 536) zu sagen, daß es auch einseitig anstatt des linken Armes eines Teufelerrumpfes vorkommt (258) und daß aus der Widderstirn (321) z. B. der Wjendangen gelegentlich auch der Schachroch hervorgegangen zu sein scheint.

4. Im 15. Jahrhunderte nimmt die Verzierung des Hornes zeitgemäß eine mehr künstlerische und z. B. der Drachenkamm eine zierliche, anladende und durchbrochene Gestalt an; es kommen die Nebenbilder auf, wie z. B. die Widderstirn überhöhet von einem Sterne, zwei Widderhörner 1, 1 übereinander, abgewendet und neben dem Horn erscheint auch ein anderes Wappenbild, wie z. B. eine Hirschstange.

Hufeisen (mhd.: huofisen; ndl.: hoefijzer; lat.: solea ferea, equina; frz.: fer [de cheval]) (3. W. 111; 5. W. 37, 34, 44, 47), beiläufig ein stehendes Beinwerk des Vogels Strauß, eignete sich als Wespänge wegen der bereits vorhandenen Nagellöcher vortrefflich zur Stützung (467); aber auch mit Federn besteckt, nicht allein einzeln, sondern auch zu zweit (251) kommt es als Helmzier vor. Nicht selten, namentlich später, findet das Hufeisen sich in einen Halbmond entstellend.



467

Huls, Steineiche, siehe Baum.

Hund (mhd.: hunt; ndl.: hond; lat.: canis; frz.: chien), ein im Mittelalter so verachtetes Thier, daß eine Verurtheilung gesetzsfeindlicher Ritter zum Hundetragen als eine der empfindlichsten Ehrenstrafen galt. Doch scheinen davon die Jagdhunde, wenigstens beim Beginne der Wappenkunst, eine Ausnahme gemacht zu haben, denn schon

1. im 12. Jahrhunderte kommen sie als Wappenbild in zweierlei Gestalt vor, nämlich als Bracke (468) oder Spürhund, z. B. der Attens (mhd.: pracke, bracke; ndl.: brak; lat.: canis molossus; frz.: brac, braque) (3. W. 36, 90, 382, 383, 431; 5. W. 1—4, 25, 26), meist w. gestickt („geschnitten“, Melre. 1087), Sinnbild des Jägermeisters und der Vorherrschbarkeit, namentlich als Helmzier beliebt: der Körper gedrungen, erst sitzend, das Haupt breit und stumpfnasig mit herabhängig herunterhängenden Ehren daran, wobei zu bemerken ist, daß bei Mischung der Farben die voranstehende für die des Hundes und die folgende als die des oft besonders ausgezeichneten Ehres, z. B. Bracke w. g., d. h. Bracke w.

mit g. Ohre. Gleichzeitig erscheint, meist aufrecht, der hochgestellte, schlanke, spitznasige Windhund (469) oder Wind, mit oder ohne Halsband (292, 345, 364, 569; 5. W. 25, 26) (mhd.: wint, wintspil; ndl.: hazewindhond; lat.: canis leporarius; frz.: levron oder mit Halsband: levrier). Vereinzelt kommt sodann auch ein Doppelhund (der Stumpf) b. in w. mit zwei r. Häuptern vor.



468



469



470

2. Im 13. Jahrhunderte kommen zwei Windhunde übereinander, 1, 1 (3ten), vor und nun kommt auch der Rüde (470) oder die Dogge, z. B. der Toggenburg, zu Ehren (mhd.: rüde; ndl.: dog[ge]; lat.: canis; frz.: dogue, mâtin) (3. W. 35, 375; 5. W. 25, 26), kurz, gedrungen, mit spitznasigem Haupte und emporstehenden Spitz-, erst später gestutzten Ohren und namentlich auch einem Stachelhalsbände, meist stehend und s. oder r. in g. oder w. Einen solchen Rumpf haben die Rüd von See und die Wemding und einen aus einem Raune wachsenden Rüden die Zaurüd.

3. Das 14. Jahrhundert bringt auch den Windhund wachsend und schon einen Bracken mit einem Knochen (Brack von Nisch in Tirol) und

4. das 15. Jahrhundert eine mehrfach weitere Ausführlichkeit im Einzelnen, wie z. B. einen Hund mit Hufeisen, ein Hundehaupt mit einem Ringe, den Bracken am Seil oder mit einem Hahn und zwei Windhunden abgewendet.

Hut (mhd.: huot; ndl.: hoed; lat.: pileus; frz.: chapeau) (3. W. 19 u. v. H.; 5. W. 39, 18 fg.) nennen wir um der Kürze willen auch die Haube oder Mütze, indem die verschiedenen Formen oft sogar in einem und demselben Wappen nach der einen oder anderen Seite hin schwanken. Doch unterscheiden wir, abgesehen vom Eisenhute und Helm (s. d.), als fester stehende Formen den breitrandigen Flachhut (471) und den hohen Spitzhut mit wenig anladendem Rande, oft aber hoch aufgeschlagener Krempe (472). Beide materiell und zugleich leicht, waren das ganze Mittelalter hindurch eine der beliebtesten Helmzierden, kamen aber auch schon in frühester Zeit,

12. Jahrhunderte, als eigentliches Wappenbild vor, wie der rothe Hut mit Hermelinkrempe in g. der Falkenstein und die 2, 1 r. Hüte der Holle (3. W. 125, 150, 260, 411). Der Flachhut ist entweder auf dem Scheitel mit einem Flügel, Feder- oder Pfauenbüsch (19, 51, 270) oder einem Pfauwedel (27) oder an beiden Seiten (41, 77, 284, 326) besteckt in ähnlicher oder vielfach anderer Weise mit Federbällen, Nähulein, Weilen, Fischen, Rojen oder Rosenstäbchen, Speereisen, Handschuhen u. s. w.; der Spitzhut aber, ebenfalls auf dem Scheitel oder an den Seiten besteckt, wobei auch wohl ein aufgestecktes Krönlein, wurde gern benutzt, auf seiner Kegelfläche (29, 70, 182, 201, 266) oder auf seiner Krempe (56, 144, 226), welche oben auch oft ganz oder zur Hälfte aufgeschlagen wurde (58, 63, 162) das Wappenbild zu wiederholen; dabei wurde eine eigenthümliche Befestigung auf dem Helme dadurch ermöglicht, daß man bisweilen die aufgeschlagene Hutfrempe mit dem Helme durch einen gemeinschaftlichen Tuchüberzug verband (144, 154) oder auch den ganzen Hut mit der Helmdecke überzog (157, 190).

Im 13. Jahrhunderte kommt zu den vorigen der Judenhut (474) (mhd.: judenhuot; ndl.: jodenhoed; lat.: pileus judaei; frz.: chapeau de juif), einem türkischen Becken ähnlich oder in Gestalt einer Handglocke, oben mit einem runden Knopfe (H. A. 1, 84) mit herabhängendem 8-förmigen Sturmband, welches übrigens im Schilde auch den anderen Hüten gehört, oder auch die Schallöffnung zu einem breiteren, flachen Rande erweitert (1, 86).

Im 14. Jahrhunderte hat der Judenhut (Z. W. 125, 126, 260) über der runden Gupfe noch eine zweite engere, Knopfartig und eine mehr als gewöhnlich rund aufgebogene (aber nicht etwa umgeschlagene) Krempe. Ferner erscheint die Gugel, Kugel, Kapuze (378, 529) und daneben vereinzelt eine fast walzenförmige Hochgupfe ohne irgend eine Krempe (510) (mhd.: gugel, kugelhuot; ndl.: monnikskap; lat.: cucullus; frz.: capuchon); auch neben einander zwei Hüte gewechselter Farbe.



471



472



473



474

Im 15. Jahrhunderte werden fliegende Bänder am Hute beliebt, diese erscheinen zu dritt, 1, 1, 1 übereinander und der Judenhut mit einer ausgebauchten Gupfe hat einen Aufsatz in Gestalt eines dünnen Stabes mit einem runden Knopfe darauf. Bei der Ansprache, z. B. w. r. b., bezeichnet die erste Farbe die Gupfe, die zweite die Krempe und die dritte das Band. Uebrigens vgl. Helmzier und Hüte, siehe Farbe, Fehe.

Igel (mhd.: hërriz, igel; ndl.: egel; lat.: erinaceus; frz.: hérisson) (H. M. 21, 35), ist ein zwar seltenes und erst gegen das Ende des 14. Jahrhundertes (Staudig!) auftommendes Wappenbild, doch gab es beiläufig einen „Igelbund“ zu Salzburg.

Judenhut, siehe Hut.

Jungfernadler, siehe Ungeheuer.

Jungferndrache, siehe Drache, Ungeheuer.

Jungfernlöwe, siehe Ungeheuer.

Kalb, siehe Rind.

Kalkrente (ndl.: kalkkloet, kalkstaak; frz.: gâche), nur überkreuz als Wappenbild der Calcrute, Kalkrent vom Ende des 13. Jahrhundertes bekannt, ist eine oben mit einem Eisen beschlagene Stange, welches wie ein Gaisfuß gespalten ist.



475

Kameel (475) (mhd.: olbende, kemel, kembel [-tier]; ndl.: kemel, kameel; lat.: camelus; frz.: chameau) (Z. W. 1; H. M. 26), ist ein zwar selten aber schon zu Ende des 13. Jahrhundertes (Kröcher) sogar als Helmzier vorkommendes Wappenbild.

Kamm (476) (mhd.: strael, kampf; ndl.: kam; lat.: pecten; frz.: peigne), das alte Wappenbild der Kämmerer von Mülhausen in Thüringen, 12. Jahrhundert, sowie der Kofkamm oder S t r i e g e l (477) (ndl.: roskam; lat.: strigilis; frz.: étrille), kommt nur selten und namentlich öfter erst seit dem 15. Jahrhunderte vor. Dagegen ungemein beliebt war seit dem 13. Jahrhunderte an dem Rückgrat von allerlei Thieren oder auch Hörnern und namentlich

solchen der Helmzier, ein sogenannter Drachenkamm (ndl.: draakkam; lat.: crista draconis; frz.: crête) und dieser dann oft wieder bestickt. Solche Hörner mit dem einfachen Drachenkamme finden wir in der Züricher Wappenrolle (283, 324, 407, 438,



476



477

512, 556) genug, sowie als Rümpfe von Thieren oder solche wachsend, namentlich das Einhorn (288, 502), den Löwen (22, 34, 143, 191, 450, 289), den Schwanenrumpf (222, 369, 498, 521), den wüthigen Stier (493) und den Widder (555). Zum Bestecken solcher Drachenkämme dienten vorzugsweise Federbüschel (288) und Pfauenspiegel (34, 489). Auch trat oft anstatt des Drachenkammes der Vorstentamm des Ebers (181, 241) auf, namentlich aber ein Federkamm (167, 322, 323, 362, 419, 429, 433, 443, 486, 492, 537), Pfauenspiegelkamm (377) u. A. m.

Kanne, siehe Gefäß.

Kantenkrenz, siehe Krenz, vgl. Schach.

Kappe (ndl.: gekapt, pünt; lat.: cuspis; frz.: chapé, pointe) (Z. W. 313), berechtigt durch den Namen Cappel, von der Kappen, heißt eine Schildtheilung in drei ungefähr gleiche dreieckige Felder, welche entstehen, wenn aus der Mitte des Hauptrandes nach den Seiten je eine gerade Linie gezogen ist (478); auch kann man sagen: die Kappe ist die im Schilde durch Aneinanderschieben des rechten und linken Schräghauptes entstandene beiderseits gleichfarbige Fläche oberhalb einer von ihr eingeschlossenen andersfarbigen Spitze (mhd.: spi; ndl.: pünt; lat.: cuspis; frz.: pointe). Haben aber die beiden Schräghäupter unter einander auch verschiedene Farben, so heißt der Schild „kappen-dreigetheilte“. Beim



478



479



480

Melden der Farben werden die der eigentlichen Kappe zuerst angesprochen und zuletzt die der Spitze, wie z. B. w. r. oder wenn der Schild kappendreigetheilte ist, z. B. w. g. r. Ist die von der Kappe umfaßte Spitze viel größer als jene Schräghäupter, so melden wir eine halbe oder Hochkappe (ndl.: halfgekapt; lat.: caput in modum cantherii; frz.: coupé en chevron haussé). Eine solche, wie auch die gewöhnliche (ganze) Kappe schließt mitunter eine längsgetheilte Spitze ein, so daß nebeneinander vier aus der Mitte des Hauptrandes herabgehende Dreiecke entstehen, da denn bei nur zwei Farben dieselben wechseln und wir melden Längs- oder Längshalbkappe (479), z. B. w. r. (ndl.: gedeeld en (half-) gekapt van't eene in't andere; lat.: cuspis bipartita coloris alterni; frz.: parti d'[argent] et de [gncules], chapé [haussé] de l'un en l'autre). Ist ferner die von der Kappe umfaßte Spitze kleiner, so daß diese unter der gleichfarbigen Kappe bis zur Schildesmitte oder noch tiefer erniedert ist, so melden wir einen Kappenfuß (ndl.: gemanteld, ingedreven pünt; lat.: cuspis in pede scutario; frz.: mantelé, à la pointe entée). Auch kommt die Kappe quer- oder mit der Spitze nach oben schräggelegt vor und

heißt dann **Quer-** (480) oder **Schräggappe** (ndl.: regts- [oder links-] omvat; lat.: cuspis ex latere dextro [sinistro] ascendens; frz.: d'argent, nämlich die Spitze w.] embrassé à dextre [oder senestre] de . . . [s. B. gueules]). Ist die Schräggappe aus einem Oberwinkel des Schildes nach einem Gegensträgsfelde herabgeführt, so heißt sie **Halbschräggappe** (ndl.: half-gekappt geschuint; lat.: scutum diagonaliter sectum et in parte superiore cuspis obliqua coloris inferioris; frz.: embrassé au dessus et taillé [oder tranché] de la pointe. Auch kommt die Gappe **M-förmig** mit zwei emporstehenden Spitzen vor, so daß in ihrer Mitte ein keilförmiger Zipfel herabhängt, eine **Stückgappe** (ndl.: twee pünnten; lat.: cuspides annexae; frz.: à deux pointes). Die Hauptformen der Gappe kommen schon

1. im 13. Jahrhunderte vor, nämlich die eigentliche Gappe (B. W. 313), und zwar schon g. über den bayerischen Westen (Mi. S.) oder über einem Stern in der Spitze (Tschengels in Tirol); ferner die Längsgappe (B. W. 546) bm. 2 ro. u. lil. gfb. und die Quergappe sogar schon mehrmals. Dazu kommen

2. im 13. Jahrhunderte die Schräggappe, Halbschräggappe, Stückgappe und die Hauptgappe, von welcher schon unter „Haupt“ (s. d.) die Rede war.

3. Das 14. Jahrhundert bringt den Gappenfuß und die Gappendreitteilung.

Gapphahn, siehe Vogel.

Gapuze, siehe Hut.

Garkst, siehe Hacke.

Gatharineurad, siehe Rad.

Katze (mhd.: kaze; ndl.: kat.; lat.: felis; frz.: chat) (S. W. 26), welche beiläufig Michael (Pommern 1639) „Leopard“ nennt, kommt w. in r. schon im uralten Tettel-Wappen (1198) vor, dann im 13. Jahrhunderte auch s. in w. oder g.; im 14. Jahrhunderte mit einer Maus, wozu dann auch der Fuchs sich einstellt, und im 15. Jahrhunderte wird die Katze gekrönt und ebenso mit Gürtel und Kette (Meerkatze) (481); auch kommen 1, 1 Katzen übereinander vor und zwischen zwei zugewendeten Katzen ein Palmbaum.



481

Käfer (mhd.: fevere; ndl.: kover; lat.: scarabaeus; frz.: scarabée), erscheint 3. B. im Wappen der Dietenheimer und im Nabelwappen des Herzogthumes Schlewig (Grünenberg).

Kegel (mhd.: tegel; ndl.: kegel; lat.: conus; frz.: cône, quille) kommt schon im 12. Jahrhunderte, in den zwei s. „Weilsteinen“, der schwäbischen Weilstein (1138) und im Wappen der Roland, Roland g. auf w. Berge (13. Jahrhundert), übrigens aber wohl kaum noch öfter vor.

Kelsch, siehe Gefäß.

Kessel, siehe Gefäß.

Kesselhaken, siehe Haken.

Kesselzange, siehe Haken.

Kette (mhd.: boie, poi, fetene; ndl.: keten; lat.: catena; frz.: chaîne) (Crone 18.102), ursprünglich wohl wie andere Stücken in Wirklichkeit quer oder längs über den Schild geheftet (482) und erst später darauf gemalt, begegnet uns schon im 12. Jahrhunderte r. in w., als redendes Bild der Voinen, dann Westerholt, und dann namentlich mehrmals in Westphalen.



482

Kenle, siehe Kolben.

Kind, siehe Mann.

Kirche (mhd.: kerf; lat.: ecclesia; frz.: église) kommt schon im 13. Jahrhunderte vor, meist als redendes Wappen.

Kirchensahne (ndl.: kerkbanier; lat.: vexillum ecclesiasticum; frz.: gonfanon) (B. W. 128 bis 132; S. W. 39, 7, 9). Sinnbild der Kirchenvogtei. Das uralte Wappenbild von Tübingen (r. in g.) und Montfort (r. in w.), ein Tuch, oben mit drei Ringen und unten zweimal eckig ausgeschnitten, so daß drei zu unterst gewimpelte Zotteln oder Fäde herabhängen, die mittlere länger als die beiden zur Seite, war namentlich in Schwaben und der Schweiz beliebt (483). Uebrigens vergleiche auch „Bank“.



483

Kleeblatt, siehe Blatt.

Kleinod, siehe Helm, Helmzier.

Knoblauch, siehe Früchte.

Köcher, siehe Gefäß.

Kogel, siehe Hut.

Kolben, Kenle (mhd.: folbe, pengel; ndl.: kolf, knods; lat.: clava, fustis; frz.: massue, masse d'armes) B. W. 299, 366; S. W. 37, 38), kommt zumeist in Gestalt von Rohrkolben, und zwar schon im 12. Jahrhunderte zu zweit überkreuz und zu dritt 2, 1 vor, woraus dann später auch wohl, wie im Wappen der Schenken von Limburg, 3, 2 wurden.

Seit dem 13. Jahrhunderte treten sodann die zwei verschiedenen Gestalten des Dreischlegels und des sogenannten Morgensternes auf. Der Dreischlegel (485), das redende Wappenbild der Phlegelberg (mhd.: drijschel; ndl.: dorschvlegel; lat.: tribula; frz.: fléau) (B. W. 299; S. W. 38, 15), bereits im 14. Jahrh. zu 2, 1 in der Gabelstellung vorkommend, wurde später mit Eisenspitzen beschlagen und dann Streitflegel genannt (ndl.: strijdvlegel; lat.: tribula pugnandi; frz.: masse d'armes fléau d'armes) (S. W. 37, 9). Der Morgenstern (484) (ndl.: morgenster; lat.: clava spinosa; frz.: masse à picotons)



484



485

(B. W. 366; S. W. 37, 10, 13), zuerst bei den Städtern und Schweizern aufkommend (bereits 1238 im Siegel der Holthausen), hatte an einer etwa 1, 5 Stab (Meter) langen, mit beiden Händen führten starken Stange einen sternförmig, mit eisernen Spitzen versehenen Kopf.

Im 15. Jahrhunderte kam der früher im Streite als unritterliche Waffe verachtete kleinere Streitkolben bei Turnieren und Zweikämpfen zu Ehren, zunächst von Holz, aber stark mit Eisen beschlagen, dann auch (im Querschnitte) sternförmig aus starken, ziemlich ausgefehlten Eisenplatten zusammengesetzt, sogenannte Pufikan. Starke Kugeln oder Bälle mit einem verhältnißmäßig dünnen Stiele sind wohl eher als Wedel oder Ballschlegel (78, 247, 515), und Quäste (326, 327) anzusprechen.

Korb, siehe Gefäß.

Kragen, siehe Rand.

Kraße, siehe Vogel.

Kranich, siehe Vogel.

Kranz (mhd.: schapel, franz.; nld.: krans; lat.: corona, sertum; frz.: couronne, chapelet) (in der Züricher Wappenrolle 244, 356; *H. N.* 2, 94), dargestellt als meistens blauer Ring mit einzelnen daran vertheilten Rosen (486), seltener Lilien oder auch ganz einfach seilförmig. Kommt schon im 12. Jahrhunderte als Aehrenkranz vor, dann im 13. Jahrhunderte als Eichen-, Lilien-, Rauten-, Rosenkranz, auch zu dritt, 2, 1, worauf im 14. Jahrhunderte der Vorbeerkranz und ein mit Hahnfedern besteckter Kranz aufkommt.



486

Krautkopf, siehe Früchte.

Krebs (mhd.: kräbez; nld.: kreeft; lat.: cancer; frz.: écrevisse) (*H. N.* 32), wird mit seiner Naturfarbe, s., oder aber sehr häufig r. in w. oder g. und mit dem Haupte aufwärts vorgestellt (487); der der Gremesbeck, Gremesbach (bereits 12. Jahrhunderte) jedoch auch s. in g.; hält recht artig der wachsende Krebs der Helmzier mit seinen Scheren die Helmdecke. Im 13. Jahrhunderte begegnen uns auch zwei Krebschereen (der Krewet, Krief in Norddeutschland 1273) als selbstständiges Wappenbild.



487

Krekenbaum, siehe Baum.

Kreuz (mhd.: kriuze; nld.: kruis; lat.: crux (plana); frz.: croix pleine) (*B. W.* 102, 560 bis 562, 566, 570, 571, 573; *H. N.* 10, 26, 27), ein Gespänge, zusammengesetzt aus einem Streifen und einer gleich breiten Binde (488), gilt uns wesentlich als christliches Sinnbild; es wurde oft namentlich an den Enden mehr oder weniger verziert; wo aber diese Verzierung vorherrscht, wie bei allerlei Spangen und Hasten, da rechnen wir es zu diesen, wie auch das Freikreuz, welches den Rand des Schildes nicht berührt, es sei denn, daß seine kirchliche Bestimmung, wie beim Spangentreuze, entschieden ausgesprochen wäre. Weitläufig war ein Kreuz r. in g. mit einer Krone darüber das Zeichen des Georgsordens in Kärnten und das Deutschordenskreuz, siehe weiter unten, s. in w., wie auch das von Köln; dagegen das von Trier w. in s., Speier w. in r., Mainz w. in r., Constanz r. in w. Zunächst begegnet uns nun das Kreuz

1. im 12. Jahrhunderte als ein bis an den Schildesrand reichendes und bezüglich über denselben übergreifendes Gespänge, auch wohl genagelt oder mit Bällen (1, 1, 5, 1, 1) belegt. Sodann das in der Mitte würfelförmig ausgebrochene oder durch kreuzförmiges Zusammenfügen von vier Würfeln an ihren Ecken angefantete Rantentreuz (489), auch Neunfelderschach genannt

(nld.: aangrenzende vakken; lat.: crux in medio perforata oder tessellae novenae; frz.: croix ajourée au coeur oder cinq points d'argent etwa) equipollés à quatre de [gueules etwa]) (*H. N.* 10, 15).



488



489



490

2. Im 13. Jahrhunderte hat das schon oben erwähnte (freie) Deutschordenskreuz noch um 1241 (*H. N.* 1, 79) nur schmale Arme und wird erst später breitend und w. gesäumt. Das Riesen- oder Zahnkreuz ist an den Rändern gerieft oder gezahnt. Das an den Enden etwas breiter ausladende Tatenkreuz (nld.: breedarmig kruis; lat.: crux pedata; frz.: croix pattée) erscheint, wie auch das gewöhnliche Kreuz, namentlich

3. im 14. Jahrhunderte öfter bewinkelt, nämlich in jedem seiner vier Winkel begleitet von Aclern oder Amfelsen, Bällen, Kreuzchen, Lilien, Muscheln, Ringen. Sodann begegnet uns das Schachkreuz (nld.: geschakeerd krüis; lat.: crux tessellata; frz.: croix fichée échiquetée. Das Stangenkreuz (490) nld.: spitsvoetig kruis; lat.: crux spiculata; frz.: croix oder au pied fiché) ist bestimmt, mit seinem unteren Dorn auf eine lange Stange gesteckt als kirchliches Vortragkreuz zu dienen.

Kreuzhaste, siehe Haste.

Krieger, siehe Mann.

Krone (mhd.: kröne; nld.: kroon; lat.: corona; frz.: couronne), *Nib.* 215, 2; *H. N.* 39, 40), immer, wenn nicht das Feld es auch ist, golden, ist ein Reif mit drei emporgerichteten je dreilappigen Blättern (491); doch gab es für die Zeichnung kein festes Gesetz und scharfe Unterscheidungen durch je ein bestimmtes Wort, wie sie die Asterheraldik beliebt hat, sind nicht gemacht worden, wie denn die alte echte Wappenkunst unseren



491

Kronenschwindel nicht kannte und die Krone als Wappenbild und Helmzier höchst selten vorkommt und namentlich in der Züricher Wappenrolle jenes im Schilde nur einmal (53, Schärffenberg) und als Helmkrone mit Ausnahme eben auch der Schärffenbergischen nur zweimal vorkommt (16, Kärnten und 17, Oesterreich), so auch ein Königshaupt (124) und ein gekröntes Mohrenhaupt (521), und unter den Thierbildern der gekrönte Adler nur einmal (81, Mähren), dagegen der Löwe nicht weniger als zwanzigmal (14, 82, 84, 120, 121, 138, 145, 177, 178, 179, 198, 204, 287, 453, 459, 471, 506, 512, 554, 587, unter ihnen die gekrönten Löwen von Böhmen, Meissen, Braunschweig, Hohenlohe, Pfirt, Rheinfalz u. a. m.). Als Helmzier aber begegnet uns neben einem gekrönten Königshaupt (124) und dem einer Mohrin (381), das Löwenhaupt kaum halb so oft (8, 84, 120, 121, 138, 198, 452, 506, 554, unter ihnen Dänemark und Braunschweig). Aus den vorstehenden Beispielen sehen wir, daß nach den Grundätzen der noch unverfälschten Wappenkunst die Krone auf dem Helme oder Haupte nur den Königen — sei es der Menschen, sei es der Thierwelt — zukam, aber keineswegs ein unbedingtes Erforderniß war, indem u. a. der habsburgische Löwe r. in g. (34) keine Krone hat. Bis 1344 führten nur die Herzoge von Oesterreich, seitdem erst der hohe Adel, der niedere Adel aber nicht vor 1353, also bereits in der nach und nach immer mehr vorkommenden Verfallszeit einen gekrönten oder

Kronhelm. Was die Geschichte der Form betrifft, so finden wir namentlich auf unseren Siegeln: 1. unter den Staufeu eine Zaden- oder Piliukrone mit Kreuzbügel, seit 1200 Kleeblattverzierung, weiter ausladend; 2. unter den Habsburgern mit weitausladenden Blättern; 3. unter Karl IV. Laubkrone in Gestalt einer Bischofsmütze; 4. in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts niedriger Keil mit Kleeblätterblumen und hohem Kreuzbunde mit Krappen, bischofsmützenförmig; 5. unter Friedrich III. mit hohem Kreuzbügel, geklappt, Blätterwerk kraus und spiz, bischofsmützenförmig, aber quer gestellt, hoch mit zwei Kreuzknöpfen. Die späteren übrigens nicht mehr hieher gehörigen Würde- oder Rangkronen waren lediglich Aufblähungen der Aftheraldbilf. Uebrigens gilt als durchgreifendes Geſetz, daß die Krone, welcher Art ſie auch ſein mag, niemals zwischen Schild und Helm (also unter dem Helme), sondern unbedingt zwischen Helm und Kleinod (also über dem Helme) aufgesetzt ſein soll. Ebenſowenig darf eine Krone, wie überhaupt etwas zu Schild und Helm Gehöriges, aus dem Zusammenhange geriffen ſein und etwa frei ſchweben, was eben für die echte Wappenkunst und deren Kenner zu den offenbaren Unmöglichkeiten gehört. Doch soll hier nicht verſchwiegen bleiben, wie ſchon der Vater der Aftheraldbilf, Konrad Grünenberg, dergleichen Ungehörigkeit uns vorführt. Beiläufig iſt die Krone das Sinnbild des Reichs-Erſchatmeiſteramtes g. in r. und kommt als ſolche in verſchiedenen Wappen vor.

Krüde (mhd.: krücke; ndl.: krük; lat.: patibulum; frz.: potence [wohl zu unterſcheiden von dem übrigens in der guten Zeit noch nicht vorkommenden Krückenkreuze, ndl.: krükkenkrüis; lat.: crux patibulata; frz.: croix potencee, wie jedoch Spener und die Franzoſen auch unſere Krücke nennen]) iſt ein freier Bindenſtreif (beiläufig nebt einem Blöckchen das Zeichen des Autonsordens im Hennegau), welcher erſt zu Ende des 13. Jahrhunderts (und zwar zu zweit Perſchauer) vorkommt, dann im 14. Jahrhunderte auch als Stufenkrücke oder, wenn man beſſer den oberen Theil zuerſt anſpricht, Krückenſtufen (Kornis), und im 15. Jahrhunderte die Quer und die Sturzkrücke, also eine freie Streifbinde, deren oberer Streif jedoch manchmal ganz kurz iſt.

Krug, ſiehe Gefäß.

Kübel, ſiehe Gefäß.

Kugel, ſiehe Ball.

Küſſen (mhd.: küſſen; ndl.: küſſen; lat.: pulvinar, plinatum; fra.: cousin (J. W. 240; H. M. 30, 43, 46), dient als Helmzier (240), an den vier Ecken mit Federbüſcheln u. dgl. beſetzt oder aber meiſtens J. W. 35mal als vierſeitige Unterlage liegend für andere Kleinode. Was das trapezförmige, oben ausgeſtülpte Küſſen in Geſtalt einer Biſchofsmütze betrifft, ſo ſiehe dieſe. Als eigentliches Wappenbild kommt das Küſſen übrigens erſt im 15. Jahrhunderte vor (Küſſenach).

Lamm (mhd.: lamm; ndl.: lom; lat.: agnus; frz.: agneau (J. W. 73, 243; H. M. 24, 7; 25, 3), wird ſeit immer weiß (492), doch auch ſchwarz, auf allen Vieren ſtehend, dargeſtellt, ſowohl auf der Helmzier, wie auch im Schilde, das Haupt ſeitwärts geradeaus, der Schwanz gerollt herabhängend. Es erſcheint, wenigſtens dem Wappeninhaber nach, ſchon im 12. Jahrh., und das ſogenannte Ohterlamm (493) (mhd.: ohterlamm; ndl.: paasch-lam; lat.: agnus paſchalis, agnus Dei; frz.: agneau paschal oder agnus dei), ſtehend, umſchönend mit g.

und ein w. Banner mit r. Kreuze tragend. Der Schaſbock heißt Ram oder Widder (ſ. d.). Uebrigens iſt namentlich beim Lamm und vielleicht auch manchen anderen Thierbildern, wenigſtens in



492



493

Siegeln wohl zu bemerken, daß es da oft nicht als Wappenbild, ſondern Sinnbild, z. B. des Namens Agnes, vorkommt, wie z. B. im Siegel der Gräfin Agnes von Hohenlohe 1291 (Ephr. A. 130).

Länggetheilt (494) (mhd.: von zweien ſtücken oder zetal gehalten, gelich geteilet, partieret; ndl.: gedeeld; lat.: (scutum) bipartitum; frz.: parti) (J. W. 94, 140, 166, 232, 353, 421, 472, 552, 577; H. M. 10) heißt: von oben nach unten ſenkrecht zu zwei gleichen Längshälften getheilt, ſei es der Schild oder ein Wappenbild darin. In den großen Dichtungen des 13. Jahrhunderts ſind die beiden erſten mhd. Anſprachen gewöhnlich; im Liebe von der Schlacht bei Göttheim 1298 (Vil. 4, 147) heißt längs „gelich geteilet“, was auch beim Dreieckſchild nicht mißverſtanden werden konnte. Suchenwirt (1, 174) hat zuerſt „partirer“ und er nennt je die Längshälfte des Schildes „die part“ (1, 174, 174). J. D. Köhler 1734 im Texte zum Weigelſchen, d. h. dem fortgeſetzten Siebmacher-Nürst-Helmerſchen Wappenbuche, ſagt nach dem Vorgange Schumacher's (Wappenkunſt, Cap. 4, S. 13) „gepalten“, was bereits Trier 1714 rügt, indem er (51) noch „die Länge herabgeteilet“ ſagt, denn in der guten Zeit (des Mittelalters) wird es wohl keinem Schildträger eingefallen ſein, ſeinem Gegner einen



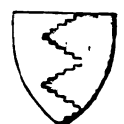
494



495



496



497

gepaltenen Schild entgegenzuſtrecken, bevor der Schaden nicht durch ein ſtarkes Weipänge, namentlich einen oder mehrere Streifen erſt wieder ausgebeſſert worden — verſucht ſich in Ermangelung eines ganz neuen Schildes.

Die beiden Hälften des längsgetheilten Schildes, deren vordere oder rechte den Vorrang hat, waren — abgesehen von geringen Schilden — meiſtens geſtükt, wie z. B. Sachſen's Schild „ſchein von zweien ſtücken . . . ſin halbes teil ſtückte von ſobel unt von golde was also von ſchwarzem Pelzwerk mit darüber beſetzten güldenen Neſeln, das ander teil . . . erickin . . . wiz hermin unt was von roten ſeln darin geleit ein halber adelar“ (Mi. S.), d. h. also: von weißem Pelz, belegt mit einem hervorgehenden, abermals geſtükten Adler von Pelzwerk, nämlich ſchon roth gefärbten Thierſeulen. Ebenſo bei der Bemalung des mit Leinwand, Leder oder Pergament überpannten Schildes ſind immer zwei verſchiedene Farben nebeneinander geſtellt, wie z. B. w. r. J. W. 94, w. b. 232, g. r. 140, g. b. 166, g. i. 353, r. w. 472, 552 oder ſchach w. r. und i. 421 u. j. w., wobei denn auch oft ein längsgetheiltes Wappenbild vorkommt, wie z. B. eine Hirſchſtirn 367 oder ein Dorreladler 446 oder aber zwei gleichartige Wappenbilder, als: zwei Roſen (344), zwei Sterne mit denſelben, aber gewechſelten Farben, z. B. zwei Roſen, die vordere r. im w. und die zweite w. im r. Manchmal auch enthält der mit zwei Farben längsgetheilte Schild ein Bild dritter Farbe über den beiden

Hälften des Schildes, z. B. einen Doppelberg b. in l. g. w. (438) oder zwar zwei Bilder, aber nicht oder nur einseitig gewechselter Farbe, z. B. zwei Rosen r. g. und w. g. in l. — nicht w. r., sondern w. f. (319).

Ist ist derselbe Schild anstatt zwei= dreimal⁶²⁾, und dann auch mit drei verschiedenen Farben „längsdreigetheilt“ (495) (mhd.: endriu gelich geteilet; nbl.: gedeeld in dreiën; lat.: perpendiculariter tripertitum [scutum]; frz.: tiercé en pal), wobei die vordere Farbe zuerst angesprochen wird, z. B.: w.-gr.-r., g.-f.-w., r.-w.-b., r.-w.-f., b.-r.-w., b.-f.-r., f.-b.-g.

Uebrigens ist die Längstheilung schon im 12. Jahrhunderte nicht allein geradlinig, sondern auch, sogar oft, gebrochen, namentlich in zweierlei Gestalt, nämlich:

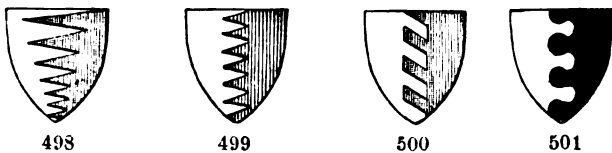
1. Quersack- (499) und wenn diese, wie meistens der Fall ist, lang und scharf gespitzt ausladen, querspitzenlängs (498) (ndl.: ingehoekt-gedeeld; lat.: [scutum] bipertitum per cuspides jacentes; frz.: emanché en pal oder parti-emanché).

2. Quersinnenlängs (496) (ndl.: kanteelig gedeeld; lat.: bipertitum pinnatim oder per pinnas jacentes; frz.: parti-crenelé) nebst den Nebenformen:

- a) des Querspitzenlängs (ndl.: pepallissadeerd gedeeld; lat.: bipertitum palare; frz.: parti-palissé und
- b) des Querstufenzinnenlängs (497) (ndl.: trapvormig kanteelig gedeeld; lat.: bipertitum per gradus pinnatim; frz.: parti-crenelé en forme de pignons;
- c) liegen die Quersinnen nicht rechtwinklig, sondern schräg, so sagen wir astlängs (500) (ndl.: knoestig gedeeld; lat.: bipertitum ex trunco ramoso; frz.: parti-ecoté).

Dazu kommt dann noch im 14. Jahrhunderte, jedoch nur selten

3. das Wellenlängs (501) (ndl.: gewolkt-gedeeld; lat.: bipertitum in nubium speciem; frz.: parti-enté).



Endlich kommt die Längstheilung auch mit anderen Theilungen zusammengesetzt vor, und zwar

1. mit ganzer Quer- oder sonstiger Theilung, als z. B.

- a) längs- und zwei (oder mehr) quergetheilt (502), also zu 6 (oder 8, 10) Feldern gewechselter Farbe (mhd.: die lenge und di twër; nbl.: gedeeld en tegengedwardsbalkt; lat.: bipertitum et bis transverse sectum; frz.: parti et contrefascé de 6 [8, 10] pieces); auch wohl, jedoch erst später, zwei längs- und quergetheilt zu sechs Feldern (503);
- b) längs- und zwei (oder mehr) schräggetheilt zu 6 (oder 8, 10) Feldern gewechselter Farbe (ndl.: tegen [links] geschuinbalkt; lat.: bipertitum et a dextra [sinistra] diagonaliter virgatum coloris alterni; frz.: contrebandede barré);
- c) längs- und schräggeviertet⁶³⁾ (ndl.: gedeeld en schuin-gevierendeeld; lat.: bipertitum et oblique decussatum;

⁶²⁾ Sind aber bei der Längsbreittheilung nur zwei verschiedene Farben gegeben, nämlich eine in der Mitte zwischen zwei gleichfarbigen Seiten, z. B. f. w. f., so heißt das Mittelstück ein Streif (f. d.) und mehrere solcher Streifen: 2, 3, 4 „gestreift“.

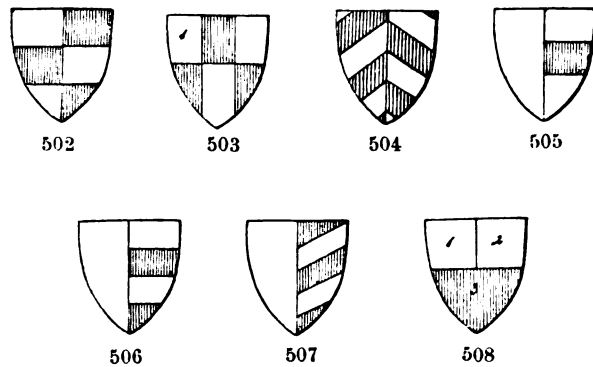
⁶³⁾ Was aber auch als gekehrt zu je drei gemeldet werden kann.

frz.: parti-écartelé en sutoir oder mal-gironné de six pièces);

d) längs- und zweigespartt (504) (ndl.: gedeeld en tegengekeperd; lat.: bipertitum et cantheriis distinctum ex adverso; frz.: parti-chevronné.

2. Mit ganzer Längs- und halber sonstiger halber Theilung, als:

- a) längs- und halbquer (ndl.: gedeeld en half doorsneden; lat.: bipertitum dimidia parte transversum; frz.: parti et mi-coupé;
- b) Längs- und Halbbinde (505) (ndl.: gedeeld en halve dwarsbalk; lat.: bipertitum cum fascia decurtata; frz.: parti à la demi-fasce);
- c) längs- und drei (vier) halbquergetheilt (506) (mhd.: gelichgeteilet unt daz ander teil stücktehte; nbl.: gedeeld en halfgedwardsbalkt; lat.: bipertitum et sinistra parte stragulatum; frz.: parti-mi-fascé;



d) längs- und halbschräggetheilt (507) (mhd.: gelich geteilet und daz ander teil stücktehte in barre wis, d. h. schräggestellt; nbl.: gedeeld en ten halve geschuinbalkt; lat.: bipertitum et parte sinistra diagonaliter virgatum; frz.: parti-bandé (barré).

3. Halblängs- und quergetheilt (508) (mhd.: halbiert unt dverhes; nbl.: half gedeeld en doorsneden; lat.: porte dimidia bipertitum et transversum; frz.: miparti coupé) kommt die Halblängstheilung öfter als einmal vor, so ist halbgestreift (f. d.) zu melden.

Was das Erscheinen der in Rede stehenden Wappenbilder betrifft, so begegnen uns bereits

1. im 12. Jahrhunderte: das am meisten vorkommende Querspitzenlängs, das Quersinnen- und Querspitzenlängs, längs-dreigetheilt, längs- und querdreigetheilt (zu acht Feldern), längsgetheilt und Halbbinde, längsgetheilt und vier halbschräg genestelt; sodann

2. im 13. Jahrhunderte: längsgetheilt unter Haupt; längs- und halbquer-dreigetheilt, längs- und schräg-dreigetheilt zu acht Feldern, längs- und querspitzenlängs-getheilt, halblängs- und quergetheilt;

3. im 14. Jahrhunderte: astlängs, wellenlängs, querstufenzinnenlängs; längs- und zwei gestürzt-gespartt;

4. im 15. Jahrhunderte: in der Längsbreittheilung mit Blumen belegt, längsgetheilt und 4 oder 5 benestelt; längs- und zwei gespartt; längs- und 4 halbwellenbenestelt, halb-querspitzenlängs- und quergetheilt.

Legel, siehe Gefäß.

Leiter (mhd.: leiter; ndl.: ladder; lat.: scala; frz.: échelle) (J. W. 322, 430; H. M. 38, 57), unterscheidet sich namentlich in vier verschiedenen Gestalten, welche alle schon im 12. und 13. Jahrhunderte vorkommen:

1. als die gewöhnliche Leiter mit mehreren Sprossen zwischen zwei Stangen (509);



509



510

2. als Feuer- oder Sturmleiter, oben mit Haken, um sie anhängen zu können (mhd.: murleiter; ndl.: stormladder; lat.: scalae; frz.: échelle d'escalde); zum Anlegen und Festhalten dienten namentlich auch die Steighaken (ndl.: weerhaak; lat.: uncus; frz.: crampon). In solchen Sturmleitern gehörte ferner

3. die Steige und Doppelsteige (510) (mhd.: stange, stäge, stige, stigleiter), nämlich ein starker Baum oder Stange mit Sprossen entweder auf nur einer oder mit solchen auf beiden Seiten (H. M. 36, 34; 39, 4), z. B. der Bredow. Eine solche „Stange“ diente (Mi. S.) als Helmzier zum meißnischen Löwenchild.

4. Die Faß- oder Schrotleiter (ndl.: leer; lat.: scala dolii; frz.: poulain) mit nur zwei Riegeln, um Fässer aufzuladen und fortzuschaffen.

Leopard, vielmehr Löwe, siehe diese und vgl. Rabe.

Lerche, siehe Vogel.

Leuchter (mhd.: kerzestel, lichttar, lichteare; ndl.: kandelaar; lat.: candelabrum; frz.: chandelier), kommt erst seit dem Ende des 13. Jahrhunderts (Arken in Köln) und 1350 vor (Wieboldus dictus de Haren) meistens aber als Armleuchter (ndl.: kerkkandelaar; lat.: candelabrum brachiatum; frz.: candelabre). Im Quast-Wappen begegnet er uns später als Entstellung eines einfachen Quaßes, Wadequaßes.



511

Lilie (mhd.: gil[s]ige, lilie; ndl.: lelie; lat.: lilium; frz.: fleur de lis) (J. W. 135, 201, 264, 282, 307, 350, 370, 442, 477, 548, 552; H. M. 34), war schon im 11. Jahrhunderte, also vor der Entstehung der eigentlichen Wappenkunst und das ganze Mittelalter hindurch als Ausläufer eines Gespänges, wie z. B. der Thürbänder und anderer Schmiedearbeit⁶⁴⁾, beliebt, wie denn u. A. das sogenannte Lilienrad (s. Rad) mit acht lilienartigen Stäben um einen kleinen Ring, wie Radspeichen gestellt, schon in einem Evangelienbuche Heinrich's II. zu Bamberg entschieden nur als einfaches Spangenwerk (H. A. 1, 23) vorkommt. Diese Wappenlilie⁶⁵⁾ war ein reines Zierwerk und hat im Gefolge der namentlich in der Frühzeit üblichen Stücker zu den Zierspangen oder -Haften und Nagelköpfen zu zählen, etwa mit einer Speerspitze oder dem nur zweiblättrigen Noth oder der Gartenlilie (siehe Blume) nicht

⁶⁴⁾ Zusammengefaßt mit dem einen oder andern Gespänge, wie mit Schildeshaupt oder Schräghaupt, Fuß, Schrägfuß, Schrägbinde oder Schrägzwilling, Kappe oder Schuh, Sparren und Spitzsparren, Spidel, Kreuz u. A. m.

⁶⁵⁾ Ein ausführlicher Aufsatz über die Lilie von A. Grenser im „Adler“, 3. Jahrg., 4, 26, 49, 69.

die geringste Gemeinschaft, an welche nur etwa die Alterheraldik denken konnte.

Was nun das Vorkommen der Wappenlilie, d. h. eines oben (kräftiger) wie unten (geringer) zu je drei Blättern ausge schnittenen und in der Mitte ringförmig gefaßten, meistens w. in g., selten r. oder f., und erst seit dem 14. Jahrhunderte auch b., vermuthlich Blechstreifens, im Verlaufe der Zeit betrifft, so begegnen uns bereits

1. im 12. Jahrhunderte nicht allein schon mehrere Lilien, wie z. B. 2, 1 auf einer Kappe (Schlenitz) oder 3, 2, 1 unter einemackenhaute (Dalberg), sondern auch die hervorgehende Lilie (Drandorf) und der Lilien spidel mit 2, 1 Lilien an seinen drei Ecken (Stromer); wie denn auch der Lilienstab oder das Scepter schon im Kreuzgange des Zenoklosters bei Reichenhall in der Hand Kaiser Friedrich's des Rothbarts († 1190) vorkommt).



512



513



514

2. Das 13. Jahrhunderte bringt uns neben dem ausgebrochenen Lilien spidel (Eberstein) und der Begleitung von zwei Sternen oder Mond und Stern, auch einen von zwei Vögeln besetzten, namentlich die sinkende Lilie (513) (Schad). Namentlich aber war

4. das 14. Jahrhunderte reich an verschiedenen Lilienbildungen. Desgleichen waren eine Lilie in der Hand einer Mohrin (J. W. 135, Ritzberg), oder unterstützt von einer Rose, einer Schrägbinde oder einem Schrägzwilling, einem Sparren; ferner 2, 1 Lilien in der Gabelstellung, belegt mit Rose, Ring, Ball, wobei denn auch an die Stelle der unteren gestürzten Lilie eine Greifenklaue gesetzt, die sogenannte Lilienklaue (514) (282: Studengast) bildet, so daß aus der Greifenklaue sich oben zwei Lilien abzweigen. Mitunter kommen 2, 1 Lilien gestümmelt vor, wie die der Arschot in Brabant oder 3, 2, 1 in einem benetzten Schilde.

Als Helmzier kam die Lilie zwar schon im 12. und noch öfter im 13. Jahrhunderte vor, aber nun reicher, mit schwarzen Federbüschen bestückt (307, 442, 548), von zwei wachsenden Armen emporgehalten (350), auch ein Lilienstab tragen (264, 552), welcher zu gleicher Zeit als Wappenbild vorkommt (477) (vergl. Schrägkreuz).

4. Im 15. Jahrhunderte ist u. A. die hervorgehende Lilie im unteren Freiviertel der Schimmelpennung eine ungewöhnliche Erscheinung.

Die Gartenlilie, siehe Blume.

Lilienkreuz, siehe Kreuz.

Lilienrad, siehe Rad.

Lilienstagen, siehe Schrägkreuz.

Lilienstab, Scepter, siehe Stab.

Lilienstauden, siehe Baum.

Linde, siehe Baum.

Lindenstäbchen, siehe Baum, Helmzier, Stab.

Lintraße, -Burm, siehe Drache.

Lorbeer, siehe Baum.

Löwe (mhd.: lewe; nld.: leeuw; lat.: leo; frz.: lion) (Z. W. 1, 2, 3, 4, 17, 18), Sinnbild der Fürstentherrschaft kleinerer Herren (Dynasten), später auch (16. Jahrhundert) der Tapferkeit, also erst zur Zeit der Asterheraldik, oft auch Vasallenwappen — meistens g., was also nicht besonders gemeldet zu werden braucht, oder w., oder aber in einem solchen Felde r., wie der habsburgische Löwe r. in g.; seltener f., wie zwar bei einigen der vornehmsten Geschlechter, als: Flandern und Dagsburg, f. in w. und Eulenburg, Jülich, Meissen, Namur, Nürnberg-Zollern, Regenstein, Babenberg, Buren, dann Staufeu, Kärnten u. a. m. f. in g.; — noch seltener b. wie die 1, 1 Löwen der Schenk v. Stauffen b. in w. und der Herzöge von Schleswig b. in g., am seltensten gr. (3e Rine). Die Stellung und Haltung ist:

1. Die gewöhnliche senkrecht, seit dem 14. Jahrhunderte mit ausgeschlagener Zunge, rechtsgewendet und aufgerichtet (515) („zum Grimmen geschickt“), dem Gegner gleichsam entgegensteigend (nld.: klimmend; lat.: esultans; frz.: rampant), mit „vor sich geworfenen Pranken“ und über den Rücken erhobenem („aufgewundenem“) Zigel, daher solches nicht weiter gemeldet zu werden braucht und sich Alles, wenn man nur 3. B. Löwe in r. oder Löwe r. in w. von selbst versteht (Z. W. 34, 51, 191, 235, 254, 360, 408, 433, 434, 475, 483, 489, 539, 563, 579; desgl. gefront: 14, 82, 145, 198, 287, 453, 471, 587 (Pfalz)).



515



516



517



518

2. Stehend (516) (nld.: staande leeuw; lat.: leo mans; frz.: lion posé oder arrêté) (Z. W. 2, 95, 186, 271, 284, 306, 452) und gefront (512), den Gegner gleichsam ruhig erwartend und anschauend, öfter auf einem Freiberge oder auch in einer Scheibe, der Zigel über den Rücken entlang und ebenso gleichlaufend wieder zurückgebogen.

3. Schreitend (517, 518) (nld.: gaande leeuw; lat.: leo ambulans; frz.: lion léopardé) (Z. W. 8, 9, 22, 109, 167, 175, 306, 558), in der Haltung des stehenden Löwen, nur länger gestreckt und seit dem 14. Jahrhunderte auch schwächer mit gebogenen Pranken und die vordere Rechte vor sich werfend, daher bald wie gewöhnlich geradeaus (9, 459), bald seitwärts (22) schauend. Ueberdies ist dieser schreitende nichts Anderes als der stehende Löwe und immer nur das Ergebnis eines beengten Raumes im Schilde, daher er auch nicht als schreitend gemeldet zu werden braucht, indem er einzeln nur im Schildeshaupte (109, 167, 238, 558)⁶⁶ oder etwa über einer Binde oder Schrägbinde (175), sonst aber zu zweit oder dritt übereinander vorkommt (22, 177 — 179, 459; oder 8, 9, 16, 176). Die stehenden und schreitenden Löwen „Pardel“ oder „Leopard“ zu nennen, wenn er dem Beschauer das Gesicht zeigt („im Visir“), was er eben nur ausnahmsweise nicht thut und worauf es übrigens auch gar nicht wesentlich ankommt, ist demnach ganz unnötig und überflüssig, weil es sich bei der Meldung des Schildeshauptes oder der Angabe von 1, 1 oder 1, 1, 1

Löwen ganz von selbst versteht, indem der steigende oder nur stehende Löwe in so beschränktem Raume eben rein unmöglich sind. Wie wenig nötig es ist, gemäß der alten Wappenkunst kleinliche Unterschiede und nun gar noch solche wie „gelöwter Pardel“ und „gepardelter Löwe“ zu machen, und wie der schreitende und stehende Löwe ganz dasselbe und nur Ergebnis der Raumeinteilung sind, beweisen die Wappen von Kärnten und Waldburg (16, 176), wo von den 1, 1, 1 Löwen f. in g. die zwei oberen schreiten, der unterste aber auf allen Vieren steht, ebenso in den 1, 1, 2 Löwen (177—179) aus keinem anderen Grunde, als weil im Dreiecksschilde kein Raum mehr war, die rechte Vorderpranke ohne Verührung des Randes auszustrecken. Ja daß man noch zu Ende des 14. Jahrhunderts, also zur Zeit des reichen Styles, sogar zwischen dem steigenden und schreitenden Löwen keinen wesentlichen Unterschied machte, beweist der Schild über dem Grabdenkmale des Konrad von Bickenbach, † 1313, auf dem Kirchhofe zu Röllfeld bei Aschaffenburg, wo in einem und demselben (beiläufig vierten) Felde 1, 1 Löwen, der obere schreitend, der untere aber steigend gezeichnet ist, weil es eben der Raum so mit sich brachte. So auch im Siegel der Grindlach von 1290 und im trapezförmig gevierteten Schirmbrette von Nr. 2 der Züricher Wappenrolle, wo im ersten Felde der Löwe steht, im vierten schmälere aber aufgerichtet ist.

Bei dieser Gelegenheit mag hier noch bemerkt sein, daß der im Wigalois 4524—32 allerdings schon genannte „Lebart“ keineswegs der in der Asterheraldik sogenannte Leopard, sondern ein flammenausstoßendes Thier ist (also möglicherweise etwa unser wüthiger Stier oder ungeflügelter Greif) „af zobel von harm gesniten“ (Eronc 18.093) oder „vermilt“ (gemalt) neben Sperbern (Quar. 493). Die Zeichnung ist übrigens unbekannt, wie auch die des noch älteren „Pardels“ (Ruol. 203) mit vier Flügeln. Durch solche freilich erst im 17. Jahrhunderte willkürlich herbeigezogene Benennungen, wie Leopard und Panther, können dem nicht genau mit der reinen Wappenkunde vertrauten Sprach- und Geschichtsforscher nur die verdrießlichsten Mißverständnisse erwachsen.

Ferner sei hier noch bemerkt, daß selbst zur Zeit der Asterheraldik Rürner 1530 die Hohenlohiischen sogenannten Leoparden (459) noch ganz richtig Löwen nennt und ebenso noch Chr. Eganzenberg in seinem „Adelspiegel“ 1591 ff.; Vöner, 1596, pag. 149 b nennt im Wappen der Herzöge von Braunschweig-Lüneburg ein und dasselbe Wappenthier im ersten Felde als englischen Herkommens zwar „Leopard“, in den drei anderen Feldern aber „Löwe“. Erst dem Vredius 1639 im Wappen von Kärnten und Spener, 1680, also mitten in der tiefsten Jesuiten- und Paruckenzeit, ist der Leopard bereits ganz geläufig. Kurz, der Löwe bleibt eben immer einfach Löwe und braucht nur dann als stehend gemeldet zu werden, wenn er den nötigen Raum hätte auch für die gewöhnliche aufrechte Stellung und Haltung.

4. Auch die obere Hälfte eines Löwen kommt zwar frei im Schilde als Löwenrumpf (ohne Pranken) (nld.: halve leeuw; lat.: leo crescens; frz.: lion naissant) (Z. W. 49, 257, 325, 393, 450, 547) und gefront 506, 554), doch auch wachsend



519



520



521

(519, 510) (mit den Vorderpranken (143, 192, 425, 559 und gefront 120, 204) (nld.: uitkomende leeuw; lat.: leo ascendens; frz.: lion issant, mouvant de . . .) oder im Schildes-

⁶⁶) Wo er beiläufig auch wachsend vorkommt (120, 143, 192, 425).

haupte vor (143, 425); selten ein hervorgehender (521) (ndl.: halve leeuw; lat.: leo prodiens; frz.: lion défaillant mouvant de...) (119, 305), was auch beim Adler erst später (doch bereits im 14. Jahrhunderte) vorkommt. Die Hauptstelle für den halben Löwen bleibt immer der Helm, nämlich:

- a) für den wachsenden Löwen (49, 170, 235, 257, 271, 403, 547); mit Pfaukamm (34); mit Drachenkamm (193); desgl. besteckt mit Pfau spiegeln (489); mit Federkamm (362); mit drei Rosen (360); ferner gekrönt (8, 84, 120, 121, 452, 506, 554); mit Pfaukamm (138); mit Ring (198);
- b) für den Löwenrumpf (325, 393); mit Drachenkamm (22, 143, 450); mit Federkamm (167, 433).

Uebrigens kommen (als Helmszier) auf einer federbesteckten Scheibe (306) auch der stehende Löwe und auf einem fächerförmigen Schirmbrette (9) die 1, 1, 1 schreitenden Löwen des Schildes vor.

5. Sodann kommen von einzelnen Theilen, abgesehen vom Löwenhaupte, paarweise der Zagel (513) der Särchinger in Regensburg (mhd.: zagel; nbl.: staart; lat.: cauda; frz.: queue) und später auch (14. Jahrhunderte) die Pranken (522) vor (mhd.: eins lewen klā; nbl.: leeuwenkleauw; lat.: unguis leonis; frz.: patte de lion); zwei überkreuz oder drei übereinander (275, 330) und auf dem Helme dann gestürzt (354; H. M. 17, 14, 30). Solche Pranken haben mitunter auch menschliche Rumpfe anstatt ihrer natürlichen Arme, z. B. eine als Helmszier wachsende Jungfrau (275) oder ein wachsender Mohr oder Teufel (330).

Besondere Unterscheidungszeichen in der großen Menge von Wappenlöwen⁶⁷⁾ haben namentlich der böhmische, welcher noch im 14. Jahrhunderte nur allein einen Doppelzagel hat (14), der Tannenwelfische Löwe g. in b. mit w. Zagel (408), ein Löwe f. mit r. Haupte in g. (121), der Rinachische r. mit b. Haupte in g. (489), sowie die quergetheilten Löwen f. gr. in w. (360), oder f. w. in r. (362), wobei der wachsende Löwe der Helmszier sogar mit Beihilfe der Schildesfarbe querdreigetheilt ist r. f. w.; der mehrfach besteckte thüringische (84) und hessische Löwe und die beiden von einander abgewendeten Niederbergischen Löwen r. in w. (403). Der Löwe jedoch mit einem Fische im Rachen und namentlich wenn er



522



523



524

etwa aus einem Flusse oder Schrägflusse wachsend dargestellt ist, wird als Fischotter anzusprechen sein. Auch kommt es schon früher vor, daß der Löwe mit den Vorderpranken einen Kelch, Spiegel oder eine Varte hält, was im 14. und 15. Jahrhunderte immer mehr zunimmt. Ist der Löwe gekrönt, so hat die Krone, senkrecht auf das Haupt gesetzt, auf dem Reife in der Regel ein volles und zu beiden Seiten ein halbes Dreiblatt, meistens g., selbst auf Goldgrund, doch hier auch r. (82), selten aber auf einem buntfarbigen Grunde, wie z. B. r. in b. (145).

⁶⁷⁾ Deren Verhältnißzahl die der sämtlichen anderen Vierfüßler noch etwa um ein Zehntel übersteigt. Ja sogar den Adler, dessen Zahl durch den Doppeladler noch vergrößert wird, übertrifft der Löwe in dem Verhältnisse von 7 : 5, als auch in der Wappenkunde sprechender Beweis, wie die Gewalt der deutschen Fürsten ausgebreiteter als die selbst des Kaisers war, und so ist der Löwe unbedingt das am meisten in deutschen Wappen vorkommende Bild.

Betrachten wir nun den Löwen nach der Zeitfolge.

1. Im Zeitraume des reinen Styles unter den Staufern (1137—1273). Der Löwe, welcher den Bären als König der Thiere bereits längst verdrängt hat, kommt unter denselben nicht allein am meisten, sondern auch am frühesten auf Siegeln und Wappen vor. Albrecht II. führt ihn als Stammwappen von Habsburg bereits 1114 im Schilde, Graf Robert I. den flandrischen sogar schon 1072, doch kommt er als Erbwappen allerdings erst bei Philipp dem Esaffier 1168 ff. vor; viel früher vielleicht schon der Löwe des Markgrafen von Meissen f. „von Zobel“ in g., dann seit 1181 im Wappen von Urach r. in g. quer über zwei benestelt (siehe m. r. 1198 im Wappen von Lauremburg (Nassau) g. in b. und daselbst um 1220 zwischen den g. Schindeln; der Löwe Friedrich's I. von Zollern 1226, hat bereits 1235 den Stückrand und 1241 eine Krone; der pfälzische Löwe 1230 (Otto der Erlauchte) ist g. in f.; der brabantische (Heinrich I., † 1235) g. auf f. (Zobel); der thüringische 1241 (Hef. 1, 1, 79) im Schilde von „lāzār: rōt unde wīz stücktehte von hermin unt von fēln“, während umgekehrt der Löwe von Lützelburg 1270 r. ist und der Schild benestelt b. w. Rudolf von Habsburg führte bis dahin, daß er König wurde (1259 bis 1273), den Löwen mit Pfau spiegeln besteckt auch als Helmszier.

Schon in diesem ersten Zeitraume kommt der Löwe bereits, und zwar wohl immer gestückt⁶⁸⁾ und manchmal schon mehrfarbig⁶⁹⁾ in allen Hauptstellungen vor, unter welchen die senkrecht steigende als die gewöhnliche vor allen hervorzuheben ist: zuoberst das Haupt (im Vanzelot 6294 bereits gekrönt), zuunterst die linke Hinterpranke; dabei die linke Vorderpranke wagerecht, die rechte zwischen ihr und dem Haupte in der Mitte, also beiderseits etwa einen Winkel von 45° bildend und die rechte Hinterpranke mit der rechten Hinterpranke gleichlaufend, demnach der Winkel zwischen den zwei Hinterpranken ein stumpfer; die Pranken vorne fleckblattendig, doch am Ende dieses Zeitraumes auch schon mit vier fingerartigen Knöpfen (H. A. 1, 68, 85), wie z. B. im Schilde des Grafen Ernst von Gleichen, † 1264; der Zagel am Rücken emporgestreckt mit einem dicken, viellockigen Büschel in der Mitte und einem solchen am rechts (körperwärts) umgebogenen Ende; der Pelz schlicht oder nur am Halse mit lockiger Mähne (H. A. 1, 80, 85). So z. B. in den Siegeln von Meissen, Köslin und der Gräfin Agnes von Nassau. Im Siegel der Stadt Landau dagegen hat das Zagelende in der Mitte kein Büschel und ist vom Körper abwärts gegen den linken Schildesrand gebogen. Der Rachen ist geschlossen oder nur mäßig geöffnet, doch ohne ausgestreckte Zunge. Schon derzeit begegnen uns einzelne Besonderheiten, wie der Löwe unter einem Schildeshaupte oder in einer Gugel, Kapuze (Stopp); auch zwei Löwen nebeneinander, ab- oder zugewendet (524). Der in solcher Weise steigende Löwe hält schon mitunter einen Stab, Kelch, Varte, Spiegel oder hat vereinzelt eine Halskrone (Mamur) oder Kette, oder ist belegt mit Bant⁷⁰⁾, Binde, Gitter, Kreuz, Lilienrad (Dagsburg), Nesteln (Thüringen), Schrägbinde (579) (Lamberg). Andere Löwen finden wir begleitet von zwei Kreuzchen oder Mond und Stern, auch zwischen Schindeln (Lauremburg, dann Nassau), Klee- oder Secblättern.

Der schreitende Löwe kommt einzeln noch nicht vor, wohl aber zu zweit übereinander: 1, 1 (Heinrich von Medelic, Mödling)

⁶⁸⁾ Wie z. B. Ulrich 485, 27 von Silber „geschlagen“, also aufgeschmettet auf Zobel.

⁶⁹⁾ Wie Thüringen, Hessen, Wasserburg, Stör von Regenslauf, Abuen, Scenenberg, Hirsacker u. m. A.

⁷⁰⁾ Welche f.

... war.

in Oesterreich und „uf gezilt“ g. in r. („von rötten feln“): Braunschweig (Mi. S.), sowie f. in w.: Konrad v. Hohenlohe, 1207; ferner zu dritt, 1, 1, 1 wie Büren, dann Stauffen, f. in w., Kärnten u. A.; oder 2, 1 und sogar 2, 2 mit einer Binde oder Schrägbinde dazwischen, wie Dillingen, 1194.

Den stehenden Löwen haben die Schönborn und die schwäbischen Grafen von Kalw.

Den wachsenden die Eulenburg, v. der Lancken, Potendorf, Zerotin, Coldig, Knigge.

Den Löwenrumpf, 2 abgewendet, oder 2, 1 die Schwischel, r. in w.

Ein Löwenhaupt, auch zu 2, 1, die Egloßheim, Elwanger.

Endlich entdecke ich⁷¹⁾ in einem Siegel der Cameret von 1259 zwei Löwenzägel, so deutlich gezeichnet, daß sie, obgleich später verunstaltet⁷²⁾, keineswegs etwa als Flügel anzusprechen.

2. Im zweiten Zeitraume des reinen Styles unter den Habsburgern oder 1237—1350 bleiben die Gestalt und Stellung des Löwen im Allgemeinen wie zuvor, doch treten auch einige neue bisher unbekannte Erscheinungen hinzu, u. a. wie früher nur von einem Haupte, so wird der Löwe nun auch von einer Schildeskappe überhöht oder er findet schreitend seinen Raum in dem Schildeshaupte oder geht aus der anderen Schildeshälfte hervor und wird sogar sitzend vorgestellt oder behelmt (Bülzingsleben, Hadmersleben). Der nun auftretenden mehrfarbigen Löwen, entweder mit andersfarbigem Haupte oder Oberkörper oder nur Pranken oder Zägel, wurde schon zuvor gedacht. Auch finden wir zwischen zwei zugewendeten Löwen eine Säule aufgerichtet und in den Pranken neuerdings ein Blatt, zwei Mühlsteine, zwei Ringe (198), Schwert, Sichel, Strahl, Topf. Zur Unterscheidung der Zeichnung von der früheren ist namentlich Folgendes zu bemerken:

- a) Der Pelz wird kraus und zottig (H. N. 1, 82) wie auch
- b) der Zägel, welcher übrigens auch ganz kahl vorkommt (H. N. 1, 68) oder anstatt am Ende ein- oder auswärts umgebogen, übers Haupt geschlagen wie auf einer Orlamündischen Stechtartsche (H. N. 2, 146). Im Siegel Wido's von Flandern und Namur, † 1305, ist der Zägel in der Mitte nur etwas geschwollen und das Ende links umgebogen; in der Regel jedoch, etwa seit 1259 (im bereits früher erwähnten Cameret-Siegel und 1276 bei H. N. 1, 68, unten nächst der Wurzel mit einem runden Knopfe darüber drei starke links gewendete Haarbüschel und das Zägelende mit ebenfalls drei oder fünf oder auch nur einem Büschel rechts umgebogen (Z. W. 138, 287, 475). Beweise genug also, daß die künstlerische Freiheit in der Behandlung der Wappenbilder in unwesentlichen Dingen keineswegs kleinlich beschränkt war.
- c) Die Schnauze ist mitunter so spitz, daß das Haupt allein, ohne andere entscheidende Merkmale leicht mit dem des Bären oder Wolfes verwechselt werden kann. Uebrigens kommt nun das Ausstrecken der Zunge auf (H. N. 1, 16).
- d) Die Weichen werden — sogar manierirt — schlank.
- e) Die rechte Hinterpranke geht aus der gleichlaufenden Richtung mit der rechten Vorderpranke in die mit der linken über und der Winkel zwischen den zwei Hinterpranken verkleinert sich zu einem rechten. Die Pranken, zwar immer noch fleckblattendig, haben jedoch nun schon öfter vier (anstatt drei) runde

⁷¹⁾ In der Wappenkunde bisher unbeachtet geblieben, im Reichsarchiv zu München.

⁷²⁾ Wie u. A. die Schürstabe der Schirmding oder die Quaste der Quast.

Knöpfe (49, 82, 275, 330, 354, 433, 434). Ferner kommen sie als selbständiges Wappenbild vor, zu zweit übereinander und auch zu dritt 1, 1, 1, was im vorigen Zeitraume nur erst bei zwei Zägeln der Fall war.

3. In der Zeit des reichen Styles unter Karl IV. (zweite Hälfte des 14. Jahrhunderts) ist die Prankenstellung — der zwei mittleren gleichlaufend — entschieden, doch beginnt nun das Haupt aus der senkrechten Achse mit der linken Hinterpranke zu weichen und sich etwas links zurückzubiegen. Die Nase wird stumpfer, zottig nur der Hals bis an die Vorderpranken, auch der ganze Körper mitunter genagelt (z. B. mit 14 g. Bällen) (Alhaimer), was keineswegs etwa auf einen gefleckten, natürlichen Pardel oder Panther zu deuten ist. Als Nagelköpfe der Schildfläche erscheinen nun auch die Lilien.

4. Im 15. Jahrhunderte artet der neue Styl in den Verfall der Wappenkunst aus: in der ersten Hälfte zunächst (1400 bis 1440) treten die linke Hinter- und rechte Vorderpranke in eine Schräglinie und das Genick mehr links zurück, die Krallen werden mehr fingerförmig, der Winkel des Rachens weiter geöffnet. Unter dem Kaiser Friedrich III. sodann (1440—1493) ist die Veränderung im Verhältnisse der einzelnen Theile zu einander vollständig entschieden, indem nun die Hauptachse nicht mehr senkrecht steht, sondern schräg gelegt ist, und das obere Ende dieser Hauptachse nicht mehr das Haupt, sondern die rechte Vorderpranke bildet. Rechtswinklig zu jener Hauptachse sind nun oben einerseits die linke Vorderpranke gestellt und anderseits (links) das Haupt, unten aber rechts die rechte Hinterpranke und links die Wurzel des Zägels, welcher sich dann wie früher über dem Rücken emporrichtet; doch erscheinen keine Büschel wie um denselben gewickelt und züngeln lebhaft bewegt wie Flammen; die Krallen länger, knorriger, krampfhaft gebogen und mehr auseinander gespreizt, die Brust kropfförmig hervorgepreßt und der Rachen so übertrieben auseinander gezerrt, daß der Ober- und Unterkiefer kaum noch zu einander zu gehören scheinen. Die zwei einander zugewendeten Löwen erscheinen nun öfter als bisher, ein Palmbaum dient als Beiwerk, der Löwe wächst aus einem Baune oder geht aus einem Busche hervor, hat die Ohren mit g. Schindeln besteckt (Lebenstein), ist von einem Schwerte durchbohrt (Senft v. Piltsch), hält einen Ball, eine Helmbarte, ein flammendes Herz u. dgl. m.

Luchs, siehe Katze.

Lüning, siehe Vogel.

Mann (mhd.: man; ndl.: man; lat.: homo; frz.: homme). Bei Beschreibung des männlichen Körpers und seiner Theile — vergl. jedoch auch „Frau“ — sind zunächst strenger als bisher in der Zeitbestimmung die Siegel und die Wappenbilder aneinander zu halten; in den ersteren nämlich kommt das Manneshaupt und der Rumpf schon seit Karl dem Großen vor, Otto III. (983—1002) sogar schon stehend, Heinrich II. (1002—1024) thronend, Heinrich IX. in Baiern (1120—1126) reitend — beiläufig das erste bekannte Reiteriegel —, Otto Markgraf von Brandenburg (um 1130) in voller Rüstung seiner Zeit, stehend mit Adlerschild und Banner; dagegen innerhalb eines Schildes begegnet uns von menschlicher Bildung nur erst 1301 der hervorgehende Arm der Ellenbogen, während doch in Betreff der Wappenbilder die Züricher Wappenrolle bereits eine ziemlich reiche Uebersicht darbietet. Es ist demnach anzunehmen, daß trotz des höheren Alters verschiedener Geschlechter, wie u. A. der Königsfeld, Grin, Rodentkirchen, Grumbach und solcher

des 13. Jahrhunderts vor dem 14. Jahrhunderte Darstellungen des menschlichen Körpers im Wappenschilde oder als Helmzier nicht leicht zu finden sein werden, obwohl ein Haupt (mhd.: houbet; nld.: [menschen-] hoofd; lat.: caput [humanum]; frz.: tête [d'homme]), wenigstens im Banner bereits in der Gudrun (1368, 3) erwähnt wird. Jedenfalls dürften die zuerst vorkommenden menschlichen Wappenbilder ein gekröntes Haupt oder Rumpf (525) (Z. W. 124; S. M. 12, 14) und der Mohr (526) sein (mhd.: mör; nld.: moor; lat.: maurus; frz.: more) (S. M. 11—14)



525



526



527

schwarz, nackt und das öfter, immer von der Seite dargestellte Mohrenhaupt, auch als Helmzier dienend, entweder ohne Kopfbedeckung (Z. W. 50, 534) oder mit einer roten Stirnschnur (5, 261) mit Hut (437, 510) oder Krone (Mohrenkönig 381, 581; S. M. 11, 28). Dagegen das ebenfalls schwarze Teufelshaupt (527) (mhd.: tiuvel, tievel; nld.: düivel; lat.: diabolus; frz.: diable), wird immer gerade auschauend dargestellt und unterscheidet sich vom Mohrenhaupte dadurch, daß es die Zähne und Zunge zeigt, gehörnt (Z. W. 89) oder mit großen Fledermausohren (309), r. gekleidet, zwei Beile haltend (346) oder prankenarmig (330) u. s. w. erscheint.

Ohne Zweifel verdanken viele menschliche Wappenbilder ihre Entstehung einem gegebenen Namen, wie z. B. der Einsiedler der Einsiedel, der Mönch (mhd.: munich, münch; nld.: monnik; lat.: monachus; frz.: moine) der Mönch, Munnich, Mönchsberg, Münchhausen (Z. W. 4, 386; S. M. 11, 13, 14), der Säemann der Same, der Mohr der Mohr, Moringen (5, 50, 261, 534) der Waldmann⁷³⁾ (mhd.: waltweide, -schrät; nld.: wilde man; lat.: silvestris; frz.: sylvain) (S. M. 11, 40). Der Hünemordere, die kämpfenden Krieger (mhd.: jarjant, kempfe; nld.: oorlogsman; lat.: miles; frz.: homme d'armes), der Manesse (Menschenfresser, 234), der Pfaffenrumpf der Pfaff von Basel (504), der wachsende Mann mit Seeblattstengel der Seefried, der Bettler der Bettler von Herderen (420), der wachsende Mann mit zwei Ditrichen (mhd.: dieterich; nld.: opstekker, valsche sleutel; lat.: clavis adulterina; frz.: fausse-clé, crochet), der Dietrich. Neben dem öfter vorkommenden Königsrumpfe mit Schwert oder Lilie kommen mehrfach Krieger⁷⁴⁾, namentlich auch mit Helmbarten, Türkenhäupter, Rumpfe, unterstützt von einer Krone, vor, wobei übrigens zu bemerken bleibt, daß bis etwa 1440 wohl auch wachsende, das heißt unverstümmelte Oberkörper vorkommen (346), namentlich als Helmzier (Z. W. 4, 100, 346, 366, 420, 461, 504), meistens aber nur Rumpfe oder eigentlich nur Köpfe mit dem Halbe (Z. W. 5, 50, 64, 89, 115, 124, 186, 234, 248, 261, 275, 285, 295, 313, 381, 437, 460, 463, 465, 470, 471, 473, 477, 490, 500, 505, 510, 529, 530, 531, 534); doch auch einzelne Arme (350, 388) und Beine (526) (s. d. Einz.). Solche Rumpfe der Helmzier (mhd.: di tofen; nld.: boorstbeeld; lat.: herma virilis, muliebris; frz.: poupée, bamboche) wurden

natürlich nur leicht ausgestopft und mit künstlichen Farben versehen, welche dann unseren Mummereien nicht viel nachgegeben zu haben scheinen.

Im 15. Jahrhunderte begegnen uns noch öfter als zuvor namentlich Waldmänner, Krieger. Pfaffen und abenteuerliche Gebilde, wie der Mannesrumpf mit Langohren (nld.: midos-hoofd; lat.: caput auribus asininis distinctum; frz.: tête aux oreilles d'âne), der Hörda in Thüringen und der Hirschstangenarmige Mohrenrumpf der Walthem und als Anhang zu den Namenwappen der Mann mit Pfämedel der Federlin; mit Karst der Wegmacher; der kniende Mönch der Fronhamer; der Mannesrumpf mit Schellen der Scheller; mit Eichen der Nicher; mit einem Stangenschragen der Stenglin; der Hirte der Hirt; der laufende Waldmann oder Schrat mit Hopfen der Hopfer. — Die einfachen, bisher nur kurzen Rumpfe der Helmzier gebieten nun zu den vielfach vorkommenden langgestreckten sogenannten „Geden“, indem die Fastnachtspiele und beliebten Mummereien der Einbildung der Wappenkünstler Vorbilder und Anregung genug für abenteuerliche Darstellungen boten und man es zu einer stilistisch merkwürdigen, doch „manierierten“ Geschicklichkeit brachte, solcherlei Gestalten schwungvoll und malerisch herauszubilden und zu schmücken, wovon namentlich das Grünenbergische Wappenbuch der Münchener Bibliothek von 1483⁷⁵⁾ in reichlichster Weise Zeugnis gibt. Meistens zwar läuft dabei das Kleid noch nach dem althergebrachten Verfahren ohne Unterbrechung in die ebenfalls noch mustergiltige Helmdecke über. Arme hatten solche Rumpfe nicht, doch anstatt ihrer oft angestechte Flügel oder Hieshörner; einfache Rindshörner anstatt der Arme kommen weniger vor (Schawenburg, Staufenberg, Stüßlingen), ebenso Steinbockshörner (Horenstein, Scharnstein) und Hirschstangen (Baumann, Metstat, Thierstein), beiderseits oder nur einseitig (Hirschbach); auch Fische (Pfirt, Mümpelgart) und Fischangeln (Angelloch). Im Gegensatz zu den Armen wurde das Haupt, abgesehen von den nun oft vorkommenden flatternden Hauptbinden (mhd.: houbet-bant, gebende; nld.: hoofdwrong, -dock; lat.: vitta; frz.: tortil), besonders des Mohrenhauptes⁷⁶⁾, anstatt verstümmelt, vielmehr durch auffallende Ansätze bereichert, namentlich durch Langohren, auch wohl nur einseitig (Breckendorf); ferner durch Rindshörner oder Hirschstangen. Bei einzelnen erhielt sogar auch der Mund einen Storch- oder Schnepfenschnabel (Roßheim, Reher, bei letzteren zugleich flügelarmig).

Solche Wappenbilder gingen wohl erst von der Helmzier in den Schild über, wenn sie hier vorkommen, und entstanden aus den Manns- und Jungfernähauptern, welche im 14. Jahrhunderte zwischen die Hörner oder Löwenpranken der Helmzier gesetzt wurden (Z. W. 64, 258, 275, 330, 468, 505).

Absonderliche Menschenbildungen, wie den Wassermann, das Mannroß, den Mannvogel, das Meerweibchen u. s. w. siehe unter Ungeheuer.

Marke (528) (mhd.: marc; nld.: teeken; lat.: signum; frz.: chiffre) nennen wir solche Zeichen, welche irgend einer Haus- oder Hand-, Steinmetz-, Namen-, Gewerbs- oder Handelsmarke entlehnt oder nachgebildet sind, und so auch einzelne Buchstaben und kurze Wörter, welche übrigens — erst seit dem Ende des 13. Jahr-

⁷³⁾ „Waldmann“ wäre wohl kürzer, bequemer und auch sprachlich angemessener als „wilder Mann“.

⁷⁴⁾ Ein stehender Krieger mit Schwert und Waffe in stehenden Zeichen und Wappen bedeutet oft eine Kolonisation als Zunftzeichen u. s. w. (s. d. Einz.).

⁷⁵⁾ Daselbe im Entwurfe zu Berlin, nun von Stillsfried und Hildebrandt vervielfältigt.

⁷⁶⁾ Welche dann sogar auch allein ohne Haupt in die Wappen überging.



528

hundertes (mit höchst seltenen Ausnahmen, z. B. der Langenmantel) nur in Siegeln vorkommend — als Wappenbilder nicht geachtet werden können, sondern nur als ein anstatt eines mangelnden Wappenbildes wohl oder übel ersetzendes Eigenthums- oder Namenzeichen.

Zugegeben, daß zur Zeit des Verfalles dergleichen Ungeheuerlichkeiten vereinzelt vorgekommen sind und dann aber zur Zeit der schon um 1450 beginnenden Asterheraldik freilich oft genug, so sei hier wiederholt nur kurz bemerkt, daß diese die echte, wesentlich sinnbildliche Wappenkunst eben nichts angeht.

Mauer (mhd.: mûre; ndl.: metselwerk, gemetseld; lat.: murus; frz.: muraille, maçonné) nennen wir die untere Hälfte eines mit Zinnen quergetheilten Schildes, wenn darin die Steinfugen angedeutet sind und entsprechend sagt man dann auch bei einem schräggetheilten Schilde: Schrägmauer, Mauergiebel u. dgl.

Ein öfter vorkommendes Mauerranker ähnliches Wappenbild gehört zu den Haften und ist daselbst verzeichnet.

Mauerrankerkreuz, Kreuzhafte, siehe Haften.

Maulbeerstande, siehe Baum.

Maulthier, siehe Esel.

Meergreif, siehe Greif.

Meerkatze, siehe Affe und vergl. Katze.

Meerweib, siehe Ungeheuer.

Meerwurm, siehe Greif.

Messer (mhd.: mezzel; ndl.: mes; lat.: culter; frz.: couteau), kommt wohl zunächst als Winzermesser oder Happe, Hippe, Vertel (529) vor (mhd.: rebmezzel; ndl.: snoeimes; lat.: vinitoris culter; frz.: serpette) (H. M. 38, 61; J. W. 525), mit zwei vorwärts gebogenen, scharf schneidenden Haken, wie das der Dietrichstein (schon 1164). Das gewöhnliche Messer dagegen hatte in Ermangelung der erst später aufkommenden Speisegabel oben am Rücken einen Haken zum Festhalten und Zerbrechen der



529



530

Knochen (530). Wie jenes meistens zu zweit neben-, so kommt dieses meistens zu dritt übereinander, 1, 1, 1, vor (Staffeld, Jagstheim u. A.). Gewissermaßen gehören auch die Senze und Sichel hieher (s. d.). Uebrigens verstand man im Mittelalter unter „mezzel“ oder „fahs“ auch unsern erst seit dem 16. Jahrhunderte sogenannten Dolch, seit dem 14. Jahrhunderte (J. W. 7) kurz, spitz, zweischneidig, jedoch oft mit einem aus der Fläche der Klinge hervorragenden Grat; in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhundertes zum Zweikampfe dienend, und an einem Kettlein vom Pendner herabhängend. Das von Rürner (1530) aus Mißverständnis aufgebrachte Schabeisen (mhd.: frage, schrappe; ndl.: krasser, schrabber; lat.: radula; frz.: hute, doloire, râissoir), ist nichts Anderes als eine Wurfbarte.

Mispel, siehe Blume.

Mittelschild, siehe Schild.

Mönch, siehe Mann.

Mond (mhd.: mâne, ndl.: wassenaar; lat.: luna dimidia; frz.: croissant) (J. W. 83, 155, 203, 286, 351, 425, 444, 455, 488; H. M. 35) nennen wir bei der großen Seltenheit des Vollmondes (351; H. M. 13, 16) um der Kürze willen den Halbmond. Er wird — was aber nur ausnahmsweise zur etwaigen besonderen Unterscheidung gemeldet wird, gewöhnlich steigend, mit aufgerichteten Hörnern dargestellt (ndl.: klimmende maan; lat.: luna ascendens; frz.: croissant montant). Sind die Hörner nach unten gerichtet, so heißt er sinkend oder gestürzt (ndl.: omgekeerd; lat.: inversa; frz.: versé); wenn aber rechts gewendet, zunehmend (ndl.: gewend [naar de regterzijde]; lat.: in dextram versa; frz.: tourné), und wenn links, abnehmend (ndl.: omgewend; lat.: conversa oder sinistram spectans; frz.: contourné). Doch sind dergleichen Kleinlichkeiten nur dem Asterheraldiker wichtig. Selten, doch schon frühe von einem Sterne begleitet oder sogar zu 2, 1 ist der Mond gebildet (ndl.: gezichts-maan; lat.: luna figurata; frz.: croissant tourné figuré), wenn er nämlich ein menschliches Gesicht hat. Zwei Halbmonde nebeneinander werden abgewendet, d. h. der eine zu, der andere abnehmend dargestellt (286). Sind sie zusammengehoben, so daß sie einander berühren (schon im 12. Jahrhunderte), so heißen sie Doppelmond (331) (ndl.: tegengesteld wassenaars; lat.: l. d. duplex; frz.: croissant tourné — contourné); drei, 2, 1 angeschobene Monde heißen Dreimond (ndl.: drievoudig wassenaar; lat.: l. d. triplex (Buchberg).



531



532

Im 13. Jahrhunderte namentlich kommen der Mond von zwei Sternen bestückt (Baumbach), der gebildete Mond zwischen 2, 1 Sternen (Deulwitz), namentlich auch der Doppelmond öfter vor; dann mehrten sich die z. B. 3, 2, 1 Monde der Firmian und

im 14. Jahrhunderte begegnen wir den von einem Strahle oder Schwerte durchbohrten, auch 1, 1, 1 gestürzten Monden, und

im 15. Jahrhunderte endlich dem Viermonde zu 1, 2, 1 oder 2, 2 (ndl.: maan-roos; lat.: l. d. quadruplex; frz.: lunel); dem Sturzmonde über Stern, dem Monde zwischen 1, 2, 1 Sternen und dem nach Art des Nachenschnittes verschnittenen Doppelgesichtsmonde (532). Manchmal dienen Monde als Nagelköpfe, z. B. auf einer Schrägbinde oder einer Adlerbrust (Schlesien, Krain).

Vern auch bediente man sich des Halbmondes oder ähnlich um ein Drahtgeflecht gewundener Binden (J. W. 38) zur Helmzier mit (203) oder ohne untergelegte Kissen oder etwa einen Hut (286) und besteckte die immer aufgerichteten Hörner mit Federbüscheln (203, 425) oder Pfauenspiegeln (38).

Mohnkopf, siehe Früchte.

Mohr, siehe Mann.

Morgenstern, siehe Kolben.

Mörser, siehe Gefäß.

Mühlstein (ndl.: molenijzer; lat.: ferrum molendinare; frz.: anille) (H. M. 36, 11, 24) und **Mühlstein** (533) (mhd.: türnestein, mühlstein; ndl.: molensteen; lat.: lapis molaris; frz.: meule) (J. W. 315; H. M. 36, 22), konnten in Wirklichkeit natürlich nicht vorkommen, doch mögen sie nachgebildet, etwa in Blech ausge schnitten, als Haken gedient haben; auch diente der letztere, doch erst seit dem 14. und namentlich im 15. Jahrhunderte als Namenbild u. A. der Mühle, Mühlen und dann der Ermreicher genannt Mühlstein, von der Weitenmühl, Müller, Mühlport, Stein müllner.



Mühlrad, siehe Rad.

Mühlradnabe, siehe Rad.

Münze, siehe Ball.

Muschel (mhd.: muschel; ndl.: schelp; lat.: concha; frz.: coquille, vannet) (J. W. 402, 461; H. M. 32, 20, 25), hat immer die fächerförmige Zeichnung der Pilger- oder Jacobs- muschel und ist ohne eine solche nähere Bezeichnung als solche zu verstehen (534). Sie kommt fast immer zu dritt vor, doch auch, schon im 12. Jahrhunderte zu 2, 1, 2 (Schweizer), im 14. Jahrhunderte sogar zu zehnt (Strachwitz) und im 15. Jahrhunderte zu 3, 2, 1 (Genuenich).



Nagel (mhd.: nagel; ndl.: nagel, spijker; lat.: clavus; frz.: clou), hat oft Ähnlichkeit mit dem Zeltpflock, ging wohl auch in diesen über. Er findet sich schon in älterer Zeit vor, meist zu dritt (Preen, Wölladingen, Dadenberg), auch in Wabelstellung (Sydow und die bremischen Nagel).

Namenbild, siehe Wappenbild.

Namenwappen, siehe Einleitung und „Schild“.

Nesselblatt, vergl. Blatt und siehe Rand.

Nessel, siehe benestelt.

Neungeschacht, siehe Kantenkreuz.

Oberrappen, siehe Helm.

Ochsenjoch, siehe Weil.



Ofen (535) (mhd.: oven; ndl.: oven stove; lat.: fornax, furnus; frz.: poêle), meist als viereckiger, oben runder Kachelofen dargestellt, wie im Wappen Stubenwid (J. W. 428) oder in dem der Kemnat; auch gestürzt (Lefelin, 15. Jahrhunderte).

Oelstaude, siehe Baum.

Ordens- und Gesellschaftszeichen (ndl.: ordensteeken; lat.: insigne; frz.: décoration) kommen hier und da als Beizeichen des Wappenbildes vor, und zwar zunächst wohl (obwohl erst später als solche Beizeichen) das schwalbenschwanzendige Johanniter- oder Maltejerordenskreuz, 1104, w. in j., und das des Deutschordens, j. in w., 1191. Darauf folgen im 13. Jahr- hunderte das Schwert des Schwertträgerordens in Livland 1205 und der Bär des Urhusordens in Et. Wallen 1213. Im 14. Jahrhunderte kamen die Rittervereine je mit ihrem Unter-

scheidungszeichen auf, als: einer Verkündigung mit Seilnoten eingefast, des Ordens der Verkündigung 1319; der Spange des Fürspängerordens in Franken, 1355 — 1603; dem Sterne der heffischen Rittergesellschaft gleichen Namens, 1372 ff. (Simb. Chr. 59); auch regte sich der rheinische Humor im Narren des Ordens der Secken zu Kleve, 1381; dazu kam die Lilie, r. in w. des Lilienwettbewerbendes in Braunschweig, 1384/85 und die Eidechse der Eidechsen gesellschaft in Preußen, 1379 und 1454.

Solche Vereine verfolgten namentlich im 15. Jahrhunderte zum Theile kirchliche oder ritterliche, gesellige, bürgerliche (an das Zunftwesen freisende) Zwecke, zum Theile auch gemischte, so daß sie nicht wohl streng eingetheilt werden können. Darum folgen hier ihre Zeichen nach der Buchstabenfolge:

Adler, Adlerorden mit dem Spruchbände: „Thue recht“.

Brunnen, Röhr-, g. in j. unter w. Kappe, Gesellschaft „Sünjzen“ in Lindau.

Drache mit Kreuz auf dem Rücken, Orden des umgestürzten Drachen, vom Kaiser Sigismund; auch Zeichen des dänischen Drachen- ordens.

Engelhäupter bildeten die Kette des Ordens von Vefra und Halbengel, Räder tragend, die des Martinsordens in Mainz.

Esel, gr. in w., Zunft zum grünen Esel in Ravensburg.

Hacke, Orden der alten Hacke zu Liegnitz.

Hiehorn, bairische Hubertusorden, 1444, mit dem Spruche: „ihn trau fast“.

Hut, Cardinals-, mit einem Löwen, sächsischer Hieronymusorden.

Igel, Igelbund in Salzburg.

Kanne mit drei Lilien, aragonischer Kannenorden.

Kake, gekrönt, w. in b., Gesellschaft zur Kake in Constanz.

Kreuz, r. in w., schwäbischer Georgenschild.

Kreuz, r. in g. mit Krone darüber, Georgsorden in Kärnten.

Kreuz, Krücken-, bewinkelt von vier Kreuzlein r., Orden vom hei- ligen Grabe.

Krücke nebst Glöckchen, Antonorden in Hennegau.

Lamm, Oster-, w. in r., neben Kreuz, g. in w. und 2, 1 Kreuzlein, r. in w., Bruderschaft des St. Christophs am Arlberge.

Löffel, Gesellschaft vom Löffel in der Schweiz.

Lilien, drei-, nebst den Buchstaben H. und S., Simplicienorden.

Löwe, Gesellschaft vom Löwen in der Wetterau; von einem Vogel mit dem Schnabel gehalten, Löwenbund.

Mannshaupt neben Zweig mit Distelfink, Zunft zum Distelzwang in Bern.

Rad, Katharinen-, mit Kurbel, Katharinenorden.

S. S. S. (Souverain) auf einem Halsbände mit herabhängendem Ringe, Gesellschaftsorden König Heinrichs IV. von England (Sovereigne-Orden, lancastrian collar).

Schildlein, 2, 1, w. in r., bereits 1408 als Malerwappen in St. Christophs am Arlberg-Bruderschaftsbuche.

Schwan, Schwanenorden in Brandenburg, 1440 ff.; die Kette von Bremsen und Herzen gebildet.

Sittich (Papagei), Gesellschaft vom Sittich in Basel.

Stern, Gesellschaft der Sterne in Basel.

Widder, Orden der Böcke zu Zürich.

Widderfell, Wülden Bliesorden, 1430, die Kettenglieder Feuerstahl und Stein.

Zirkel, im Kreise, Zirkelbruderschaft in Lübeck.

Dazu kommen sodann die Bilder der zwölf Turnierge- sellschaften, welche freilich erst in der Verfallzeit der Wappenkunst und des Turnierwesens sich bildeten, und zwar in den sogenannten

vier Landen, nämlich: Schwaben, Franken, Rheinland und Baiern, welche auch als Viertel oder Cantone angesprochen werden, und ihrestheils je wieder in mehrere „Orte“ eingetheilt waren, nämlich

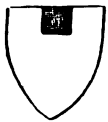
1. Schwaben in fünf Orte: 1. Donau; 2. Hegau, Allgau und Bodensee; 3. Neckar, Schwarzwald und Ortenau; 4. Kocher; 5. Knechtgau und den sechs Turniergesellschaften vom Leitzbracken, Esel, Fisch und Falke, Kränzlein, Krone und Wolf.
2. Franken in sechs Orte: 6. Odenwald; 7. Gebirg; 8. Rhön und Werra; 9. Steigerwald; 10. Altmühl und 11. Baunach und den drei Turniergesellschaften: vom Bären, Einhorn und der Spange.
3. Rheinland in drei Orte: 12. Oberrhein; 13. Niederrhein; 14. Mittelrhein und den zwei Turniergesellschaften vom Steinbock und vom Wind, Windhund.
4. Baiern bildete das vierte der vier Lande und die Turniergesellschaft der „Baiern“.

Im Wappenbuche Conrad Grünenberg's und danach in meinen culturgeschichtlichen Briefen sind diese Turniergesellschaften als solche je mit ihren Mitgliedern verzeichnet.

Ferner findet sich eine Menge Ritterorden in Thom. de Rouet's wenig beachtetem „nederlandschen herauld“, Amsterdam 1645, Seite 145—197.

Ohren, Langohren, führen die tirolischen Partischins nach Angabe des Ehrenkränzels.

Ort (mhd.: ort; ndl.: hooftpunt; lat.: quadratum in medio capite scuti; frz.: point du chef, pal rétréci) heißt eine am Oberrande des Schildes an der Streifstelle angebrachte Vierung (536). Es ist eines der ältesten Bilder, doch sehr selten; mit Ausnahme der bayerischen Ueberacker und eines verwandten Geschlechtes finden sich in dieser Zeit keine Beispiele vor.



536

Ortband, siehe Blatt.

Osterlamm, siehe Lamm.

Palme, siehe Baum.

Panther, vergl. Greif und Stier.

Panzerkappe, siehe Helm.

Papagei, siehe Vogel.

Paradiesvogel, siehe Vogel.

Pardel, siehe Löwe.

Pauke ist vereinzelt als sprechendes Wappen der böhmischen Subna bekannt.

Pelikan, siehe Vogel.

Pfaffe, siehe Mann.

Pfau, siehe Vogel.

Pfenning, siehe Ball.

Pflugschar (mhd.: pfluocijen, pfluocijar, daz schar; ndl.: ploegijzer, ploegkouter; lat.: vomer; frz.: soc de charrue)

(J. W. 537; H. M. 38, 3, 7, 9), früher mit einem Schwanhalse (537); im 15. Jahrhunderte aber meist ähnlich dem Eisen eines Spatens, nämlich ein dreieitiges Blech, an der unteren Seite mit einer nicht ganz geschlossenen Tülle (538), kommt schon früher zu dritt, 1. 1, 1, vor und dann im 13. Jahrhunderte auch schon in



537



538

der Gabelstellung. Die weit seltenere Pflugschleife (Herberstein) wurde bald in einen Freisparren entstellt. Im 15. Jahrhunderte erscheint die Pflugschar überhöht von einer Vlie (Tanner) oder durchbohrt von einem Deglein (Degen).

Pilgerstab, siehe Stab.

Pille, siehe Ball.

Pranke, siehe Löwe.

Pustkan, siehe Kolben.

Quast, Wadequast, siehe Blatt.

Quast, Busch, siehe Feder.

Quergetheilt⁷⁷⁾ (mhd.: twær(ich) dwerhes, querhes; ndl.: dwars, doorsneden; lat.: scutum transversum oder transverse sectum; frz.: coupé) (J. W. 25, 50, 76, 101, 148, 173, 227; 263, 283, 397, 429; H. M. 10) heißt der Schild, wenn er vom rechten Schildesrande nach links hin wagerecht in zwei — so weit die Dreiecksform es gestattet — ungefähr gleiche Theile⁷⁸⁾ getheilt ist (539); dabei ist jedoch gleich von vornherein zu bemerken, daß diese Querlinie schon im 12. Jahrhunderte oft gebrochen ist, namentlich spizen (ndl.: ingehoekt doorsneden; lat.: cuspides ascendentes; frz.: coupé-emanché) oder sackenquer (540) (ndl.: hoekig doorsneden; lat.: tortuose transversum; frz.: coupé-vivré), sogar schon in der Quer-Dreitheilung (Leutenbeck) (J. W. 45, 269; H. M. 10, 32), ferner zinnenquer (541) (ndl.: gekanteeld doorsneden; lat.: pinnatim transversum; frz.: coupé-enclavé) und vereinzelt quer mit Scharte (543) oder quer mit Stufe (ndl.: boven (beneden) half doorsneden, half gedeeld en nogmaals half doorsneden; lat.: per gradum sectum; frz.: micoupé, miparti et recoupé) (Leoprechting (542) (welche beiläufig nach links steigend Aufstufe heißt). Dazu kam dann schon im 13. Jahrhunderte die Wellen- (ndl.: golvend doorsneden; lat.: undatim horizontaliter sectum; frz.: coupé-ondé) und im 15. Jahrhunderte die Flammenquertheilung.



539



540



541



542



543



544

⁷⁷⁾ Oder bereits bei Zuchenwirt im 14. Jahrhunderte bloß „getheilt“, was aber für manche Fälle zu unbestimmt ist.

⁷⁸⁾ Daher kommt es, daß in Dreieckschilden das „Haupt“ mit der Quertheilung gleichbedeutend ist, da man, um den Schild in zwei gleiche Flächen zu theilen, den Schnitt etwas hinaufziehen mußte.

Bei einmaliger gewöhnlicher Quertheilung ist die obere Hälfte das erste und die untere das zweite Feld. Ist dabei ein Wappenbild im oberen Felde, so wird dieses zuerst angesprochen und z. B. gemeldet: „Blätterberg g. in gr., quer über w.“ (Z. W. 467). Im unteren oder zweiten Felde kommt nicht leicht ein Wappenbild vor, vorausgesetzt, daß das obere ledig geblieben ist, es wäre denn, daß dieses nahezu zu einem Schildeshaupte verkleinert wäre, dann aber wird wiederum das Wappenbild zuerst und das Haupt nur als Nebenstück angesprochen, z. B. „2, 1 Bälle g. in b. unter Haupt w.“ (Z. W. 456). Erstreckt sich ein Wappenbuch über beide Felder der Quertheilung, so wird gemeldet: z. B. Hirschstange f. über quer w. g. (Z. W. 484). Ist der quergetheilte Schild anstatt zwei- dreifarbig, so heißt er querdreigetheilt (mhd.: twer endriu; nld.: doorsneden in drieën; lat.: horizontaliter tripartitum; frz.: tiercé en fasce) (Z. W. 162, 533), was schon im 13. Jahrhunderte öfter vorkommt. Hat aber nur das mittlere der drei Felder eine andere Farbe als die beiden anderen, so heißt es eine „Binde“ (siehe diese) und mehr als eine Binde oder querdreigetheilt: „benestelt“ (f. d.).

Sodann kommen zu der Quertheilung schon frühe und oft noch andere Verbindungen mit ganzen oder halben Längs- oder Schräglinien, nämlich:

1. Die Quertheilung mit zwei oder drei Farben oder die mehrfache Nestelung geht nur halb über den Schild, also halbquer, halbbenestelt, und dahinter folgt eine ganze Längstheilung, so daß die rechte Schildeshälfte wiederum in zwei oder mehr kleinere Felder getheilt ist, die hintere (linke) aber nicht, schon im 13. Jahrhunderte; dann wird halbquer und längs gemeldet, bezüglich halbquer-dreigetheilt oder halb benestelt und längsgetheilt (nld.: half doorsneden en gedeeld; lat.: parte dimidia transversum et bipertitum; frz.: micoupé-parti).

2. Die Quertheilung geht ganz über den Schild, die Längstheilung aber nur halb, und zwar in der unteren Schildeshälfte (weil sonst dem Range gemäß Längs zuerst hätte angesprochen werden müssen) von der Mitte des Schildes nach unten, also z. B. (544) quer w. und halblängs f. r. (Z. W. 417) ebenfalls schon im 13. Jahrhunderte (nld.: doorsneden en half gedeeld; lat.: transversum et inferius bipertitum; frz.: coupé-miparti). Treten — seit dem 15. Jahrhunderte — anstatt der unteren Halblängstheilung mehrere Halbstreifen ein, so wird „quer und halbstreift“ gemeldet (mhd.: twer unt niderhalb strīft; nld.: doorsneden en half gepaald; lat.: horizontaliter sectum et inferius virgatum; frz.: coupé-vergetté).

3. Bei der ganzen Quertheilung mit einer (abgesehen vom einfachen „Geviertet“) ihr begegnenden ganzen Längstheilung hat diese (f. d.) den Vorrang.

4. In ähnlicher Weise gestalten sich (im 13. Jahrhunderte) die Verbindungen von Quer- und Schräglinien, z. B. quer und halbschräggetheilt (Bartentin) (nld.: doorsneden en ten halve geschuint; lat.: horizontaliter [sectum] et inferius diagonaliter sectum; frz.: coupé-mitaillé [mitranché]).

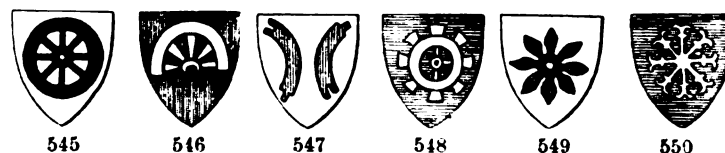
5. Bei Quertheilungen mit einer Schrägkreuzung hat die Querung den Vorrang vor der Schrägung.

Endlich sagt man quer oder quergelegt (nld.: naastelkander; lat.: in modum fasciae; frz.: posé en fasce) auch von Gegenständen, welche so in oder auf die Schildesfläche gelegt sind, wie es den Querlinien zukommt, also wagerecht und gleichlaufend mit dem Hauptrande, gleichviel, ob der Schild senkrecht oder schräg gestellt ist.

Rade, siehe Vogel.

Rachenschnitt, siehe Stufe.

Rad (mhd.: rat; nld.: rad; lat.: rota; frz.: roue) (Z. W. 173, 300, 304; H. M. 36, 23), das uralte Sinnbild der Sonne und des Glückes, und als solches oft von den Dichtern des 13. Jahrhunderts mit Vorliebe besprochen; doch scheint die Wappenkunst diese Bedeutung wenigstens nicht lange festgehalten und das Rad mehr nur als eine der verschiedenen Haften verwendet zu haben. Es wird meistens mit sechs Speichen dargestellt (545), sowie das uralte und geradezu als Haften beglaubigte Lilienrad (nld.: karbonkel; lat.: rota liliata; frz.: d'escarboucle) mit acht speichenweise in gleichem Abstände um einen kleinen Ring oder Doppelring geordnete Lilienstäbe⁷⁹); auch ein Radrumpf (546) (nld.: halve rad; lat.: rota rupta; frz.: roue rompue) (Z. W. 524) kommt gleichzeitig im 12. Jahrhunderte vor. Wie man aber das schon im 13. Jahrhunderte vorkommende Mührad (548) (mhd.: molnrat, mulrat; nld.: molenrad; lat.: rota molaris; frz.: roue de moulin), namentlich als Haften und zugleich oft als Namensbild benützte, beweist, daß die Bedeutung von Sonne und Glück nicht mehr allgemein gang und gäbe war. Dieses Mührad (Z. W. 268; H. M. 36, 14) unterscheidet sich vom einfachen Rade, welches bei- läufig auch schon hervorgehend oder zu 2, 1 erscheint⁸⁰), dadurch,



daß es nur vier Speichen hat und außen ein ums andere noch eine Wasserschäufel als Fortsetzung der betreffenden Speiche, also zu vier Speichen acht Schaufeln. Es kommt alsbald nicht bloß einzeln, sondern auch als Rumpf vor, und zwar zu zweit abgewendet oder zu 2, 1. Zu gleicher Zeit abgewendet auch zwei einfache Radesfelgen (547) (vergl. Bogen) (mhd.: ratwēge; nld.: radvelg; lat.: rotae curvaturae, circumferentia; frz.: jante) (Z. W. 435; H. M. 35, 36), als Helmzier aber (wie Hörner) einander zugewendet.

Das 14. Jahrhunderte bringt uns das Rad mit Rosen bestückt und das Spornrad (549) (nld.: spoornradertje; lat.: molula; frz.: molette) (Z. W. 545; H. M. 37, 33), einen in der Mitte durchbohrten Stern, hier und da auch mit feinen Stacheln, den Spitzblättern der Mispel ähnlich; ferner das dem Lilienrade ähnliche Ankerrad (550) (nld.: ankerrad; lat.: rota anchorata; frz.: roue ancrée), welches jedoch anstatt der drei Blätter der Lilie, deren mit Auslassung des mittleren nur zwei hat. Auch wird das Mührad nun hervorgehend dargestellt.

Im 15. Jahrhunderte endlich erscheint auch die Radnabe (Heidenaber) (mhd.: nabe; nld.: radnaaf; lat.: rotae modiolus, gumphā; axa; frz.: moyeu), ähnlich einer kleinen Tonne, sowie wohl noch später die würfel- oder rautenförmige und ausgebrochene Mühradnabe, z. B. der Freiherren von Montfoort in Holland, mit den Ansätzen von vier Speichen.

⁷⁹) Wobei jedoch wohl zu beachten bleibt, daß in der guten Zeit (13. Jahrhunderte) die Form des kreisrunden Rades der des Dreiecksschildes angelehnt ist, wie z. B. das Lilienrad von Kleve 1265 (sp. a. 182).

⁸⁰) Die Anordnung zu 2, 1, 2 ist wohl erst später mit der unten breiter gewordenen Schildesform eingetreten.

Das sogenannte Katharineurad mit einzelnen Spigen-
eisenzähnen an den Felgen und mit Drehearman an der Nabe ist
beiläufig das Abzeichen des Katharinensordens.

Alle diese Räder oder Radtheile kommen auch als Helmzier
vor mit (Z. W. 173) oder ohne ein untergelegtes Rissen und ohne
weitere Verzierung (173, 268) oder bestückt mit Rosen (245), Feder-
büschen (254, 435), Vallen (545).

Radpfan, siehe Vogel.

Ram oder **Widder**, vergl. **Ramm**.



551

Ramme (551) (mhd.: ramme heie; nld.: heipaal;
lat.: fistuca; frz.: hie), das Werkzeug der Wege-
macher, um den Boden festzustampfen. Redendes Wappen
der bremischen Ramberg; nicht zu verwechseln mit der
Steige (siehe Leiter) und dem ähnlichen Mauerbock.

Rand (mhd.: brēm, borte, ranft; nld.: zoom; lat.: limbus,
margo; frz.: bordure) (Z. W. 12, 29, 36, 37, 65, 73, 97, 208, 235,
239, 271, 293, 297, 306, 308, 370, 371, 391, 413, 521), immer
von anderer Farbe als der von ihm eingefasste Schild, kommt schon
zu Anfang des 13. Jahrhunderts oft vor und ist als Schildesver-
stärkung vermuthlich schon uralt und von Blech oder doch wenig-
stens Fehe (Fürstenberg), Buntfehe (Dettingen) oder gestückt
(mhd.: geblezet; nld.: geblokt; lat.: stripatica (margo); frz.:
componné). Wie der Rand übrigens schon im 14. und noch mehr
im 15. Jahrhunderte arg mißverstanden wurde, beweist der **Raden-
rand** (552 bis 558) (mhd.: zindeleht borte, brēm; nld.: hoekig



552



553



554



555



556



557

zoom; lat.: margo tortuosa; frz.: bordure vivrée), das so-
genannte Nesselblatt (mhd.: nezele; nld.: netelblad; lat.: ur-
tica; frz.: ortie) der Holstein-Schauenburger Grafen, 1247 ff.
Auch kommt es nicht selten (Z. W. 271, 306, 308, 370, 371,
413) vor, daß der Dreieckschildesrand eine kreisrunde Fläche, belegt
mit dem Wappenbilde, umfaßt (Rineg u. a. m.). — In das In-
nere eingezogen, natürlich gleichlaufend mit dem äußeren Rande
des Schildes und beiderseits zwischen Schildesfarbe, heißt der Rand
Rragen (nld.: binnenzoom; lat.: orula; frz.: orle).

Rande, **Rübe**, siehe Früchte.

Raute (mhd.: râte; nld.: ruit, doch nur eine große Raute:
omkleed; lat.: rhombus; losange und eine große Raute: le
champ vêtu) (Z. W. 6 [18, 21], 153 [180, 185], 359, 425
[559]; H. M. 10, 17), ein namentlich am Rhein beliebtes, gleich-
seitiges, auf der Spitze stehendes Viereck zwischen Halbklappe und
Halbschuh, entsteht, wenn man die Mittelpunkte der Schildesränder
und des Spiges miteinander verbindet. Sind die Winkel der Raute
über das eigentlich zugehörige Maß einestheils stumpf und ander-
seits spitz, das Bild also schmal (558) und langgestreckt, wie es
bei zweien und natürlich noch mehr dreien der Fall zu sein pflegt,
so heißt sie aufrecht gestellt — **Spindel**⁹¹⁾ (mhd.: spinele, spille;
nld.: spitsruit; lat.: fusus; frz.: fusée); dagegen auf eine stumpfe

Seite quer oder eine Seite, also schräggelegt — **Wec** (nld.: schuin
ruit; lat.: cuneus; frz.: fusée). Ist der Schild mit solchen Raute
oder Wecen gleichmäßig (versteht sich mit gewechselten Farben) bis
an den Rand überzogen, so heißt er **gerautet** (mhd.: ruteht,
nld.: geruit, spitzgeruit; lat.: rhombi oder tessellae lingu-
latae [fusus distinctum]; frz.: losange, fuselé) und bezüglich
geweckt (559) **Rauten- und Wecenschild** (mhd.: wechelt; nld.:
geschuint - geruit, geschuint - spitzgeruit; lat.: cuneis di-
stinctum, cuneatum; frz.: losangé oder fuselé en bande oder
barre) (Z. W. 18, 21, 180, 185, 559). Darüber wird dann auch
wohl noch wieder ein Gespänge gelegt, wie eine Binde, **Schräg-
binde**, **Reb** (Z. W. 6). Uebrigens sollte man stets strenge unter-
scheiden zwischen dem auf der Seite stehenden Würfel und **Schach**
und der auf die Spitze gestellten Raute, bezüglich dem „gerautet“. Legt
man demnach z. B. eine Schrägbinde schräg, so wird sie nicht etwa
eine Schach-, sondern eine **Rautenschrägbinde** (Z. W. 401, 486).



558



559



560

Sodann heißen streifweise aufeinander geschobene Wecde, so
zwar, daß sie ein in sich zusammenhängendes Wappenbild darstellen,
wie im **Wiegentau-Wappen**, ein **Wecenstreif** (560) (mhd.:
wechelt stripe; nld.: schuingeruit paal; lat.: palus cuneatus;
frz.: pal fuselé). **Bindenweise** aneinander geschobene Raute
oder **Spindeln** (vorausgesetzt, daß diese den Rand berühre) heißen eine
Rautenbinde (vergl. **Raute**) (nld.: ruiten naast elkander;
lat.: rhombi in fasciae speciem; frz.: losanges en fasce oder
fusées en forme de fasce). Ein **Wecenstreif** schräg gestellt heißt
eine **Wecenschrägbinde** (561) (mhd.: wechelt bar; nld.: schuin-
geruit baar, später schuinbalk; lat.: balteus cuneatus; frz.:
bande oder barre losangée en barre oder bande) (Z. W. 389,
473)⁹²⁾. Zwei solche Wecenschrägbinden, Spitze an Spitze aneinander
gekuppelt, so daß zwischen ihnen in der Mitte wiederum eine **Wolken-
schrägbinde**, jedoch von der Farbe des Schildes, stehen bleibt, wie
z. B. im **Bickenbachwappen** (H. A. 2, 103), heißen ein **Wecen-
schräggwilling** (562) (nld.: schuinruit-tweelings, schuinbalk;
lat.: balteus cuneatus geminatus; frz.: jumelles fuselées en
bande oder barre).



561



562



563

Zwar schon im 13. Jahrhunderte, doch höchst selten, ist die
Raute (z. B. die **Rautenbinde** der **Crantz** einst in Köln) wiederum
rautenförmig ausgebrochen (mhd.: venstereht râte; nld.: molie;
lat.: macula; frz.: macle), welche wohl auch nur eine Schnalle
ohne (sichtbaren) Dorn bedeutet haben mag.

In Betreff der geschichtlichen Formen begegnet uns zuerst
im 12. Jahrhunderte die einzelne Raute wiederum ge-
rautet oder unter einer Kappe, meistens aber zu dritt, auch schräg,
und die **Wecenschrägbinde**, z. B. der **Alten**, welche dann auch mit
vier **Rosen** belegt wurde. Das „gerautet“ des Dreieckschildes wurde

⁹¹⁾ Was aber für gewöhnlich als selbstverständlich nicht gemeldet zu
werden braucht.

⁹²⁾ Uebrigens wohl zu unterscheiden von der **Würfelschrägbinde**, **Würfel-
schräggrenz**, mit senk- und wagrechten Würfelseiten.

später in der unten breiteren Schildesform oft mißverstanden, indem man nach Art der peinlich kleinlichen Asterheraldiker dort die Rauten zählte und hier als Rautenrauten, welche den Rand nicht mehr berühren, zum Wappenbilde verunstaltete (z. B. Blankenstein, Valaing u. s. w.).

Im 13. Jahrhunderte wurden drei Rauten auch zu 2, 1 gestellt und neben dem „gerautet“ tritt das „geweckt“ auf.

Im 14. Jahrhunderte begegnet uns die Stufenraute (563), deren Seiten rechtwinklig abgestuft sind (ndl.: trapvormig; lat.: rhombus per gradus terminatus; frz.: losange pignonnée); auch werden fünf Rauten ins Kreuz gestellt, 1, 3, 1.

Im 15. Jahrhunderte erhält der Rautenschild ein Schildeshaupt, zwei Rauten belegt je mit einer Rose verwechselter Farben, drei Rauten übereinander bilden neben dem Wecken einen Rautenstreif und der Schild wird außerhalb der Rauten oder einer Wecken schrägbinde mit Schindeln, Lilien, Rosen belegt oder bestreut. Bisweilen, jedoch ebenfalls erst in dieser Verfallzeit, erscheint der Weck in ein natürliches Brot, Brotweck (mhd.: wecke, kipse, stolle; ndl.: koek; lat.: panis; frz.: pain), ja sogar wie ein Frauenzopf geflochten — Weckenzopf — verunstaltet.

Rechen, Harke (mhd.: reche; ndl.: hark; lat.: rastrum, rastellus; frz.: râteau) (H. M. 38, 16), heißt eine Art Holz- oder Eisenkamm mit einem in seiner Mitte rechtwinklig angefügten langen Stiele (564), welcher mit nur einer einzelnen, ohnehin vielleicht erst später dem Namen zu Liebe gemachten Ausnahme (Rechenberg) erst im 15. Jahrhunderte vorkommt. Die Schartenbinde oder die Bank, wie es öfter vorkommt, ebenfalls Rechen zu nennen, führt zu Mißverständnissen, welche in der Wappenkunst ebensowohl wie überhaupt vermieden werden sollen.



564

Redende Wappen, siehe Schild.

Regenbogen, siehe Vogen.

Reichsapfel (ndl.: rijksappel; lat.: orbiculus; frz.: monde), kommt mit Ausnahme der Verordnungen, vermuthlich erst im 15. Jahrhunderte vor; es wäre denn als Sinnbild der Reichs-, Erz- und Erb-Truchsesswürde, z. B. in den Wappen von Pfalz, Truchseß von Waldburg. Auch war ein g. Reichsapfel zwischen 2, 1 Kreuzchen w. in f. das gemeinschaftliche Wappen der adeligen Erbfürsten zu Werle in Westphalen. — Unter den Staufern hatte der Reichsapfel nur einen Gürtel mit überhöhtem Kreuze; seit 1350 mit Kreuzband und Kreuz; unter Friedrich III. mit Hochkreuz, Kleeblattkreuz (565).



565

Reißendreiecke, besser benestelt und gestückt, siehe Dreieck.

Reiher, siehe Vogel.

Rebhuhn, siehe Vogel.

Kind (mhd.: ohje, rint; ndl.: os; lat.: bos; frz.: boeuf) (z. B. 169, 223, 415, 469, 491, 538; H. M. 23, 14, 23, 25 bis 31, 37). Allgemeiner Ausdruck für Stier, Ochs, Büffel, Kuh, welche in älteren Wappen nicht unterschieden werden. Dasselbst wird das Kind fast immer stehend (566), roth (z. B. 491, 538) oder schwarz (519), doch auch naturfarben (braun, 415) mit oder ohne Boden, oder auf einem Freiberge (415) dargestellt mit herabhängendem Zigel, auch schon mit einem (anstatt der Unterleuze mißverstan-

denen) Nasenringe oder nur der Rumpf (567, 568) (ndl.: halve os; lat.: bos crescens; frz.: boeuf naissant) (z. B. 169,



566



567



568

223, 469); seitwärts stark gekrümmt, der Rückgrat gefurrt oder gestraubt (wie gehackt) und das Haupt gegen die Brust mehr oder weniger angebrückt (z. B. 469, 558). Aufspringend heißt der Stier wüthig (ndl.: razend, woedend [panther]; lat.: rabiosus, furore inflammatus [fera ignivoma]; frz.: furieux [griphon sans ailes]) und wird als feuerschnaubend schon frühe phantastisch behandelt, wenigstens mit Greifenklauen. Einen solchen Stier hat namentlich der Herzog Liutpald von Steiermark 1202 und Herzog Ulrich von Kärnten 1257; doch schon seit 1203 wird dieser Stier, wohl wegen der Klauen, „Greif“ genannt und ist als vielfach entstellt zu den Ungeheuern (s. d.) zu zählen.

Ganz besonders beliebt war das Kind, beiläufig ein Sinnbild der Landwirthschaft und des Erbflächenmeisteramtes, z. B. der Schulenburg, als Helmzier, da es denn (z. B. 519) im 14. Jahrh. sogar in ganzer Gestalt, auf einem Kissen stehend, vorkommt, mehr aber nur wachsend mit vorgestreckten Vorderbeinen (491) und noch mehr nur als Rumpf mit (223) oder ohne Nasenring, welcher aber erst im 14. Jahrhunderte vorkommt (169, 469, 558) oder auch nur als Haupt (569, 570) (ndl.: ossenkop; lat.: caput bubalum oder bovis; frz.: tête de boeuf), wie namentlich in Mecklenburg und gar eigenthümlich in der Helmzier der Kleve (Grünenberg 12), wobei der ganze Helm im Nachen eines Kindshauptes steckt, indem die Augenöffnungen desselben als Schaulöcher dienen; oder als sogenannte Kindstirne (ndl.: ossenschedel; lat.: calva bovis; frz.: crâne de boeuf), nämlich der oberste Theil der Hirnschale mit nur Ohren und Hörnern (z. B. 273, 392; H. M. 23), wobei im 15. Jahrhunderte auch die Ohren weggelassen werden. Weitans am meisten jedoch kommen die Kindshörner (s. Horn) als Helmzier vor, einfach in Schildesfarben (166) oder mit der angepaßten Zeichnung des Schildes (31, 113, 522), mit Pelz überzogen (66, 177) oder in verschiedenster Weise bestickt mit straffen (293, 419) oder krummen Hahnfedern (67), Pfauenspiegeln (95), Bällen (68), Lilien (422), Monden (155), Sternen (160), Fächerkamm (556) u. s. w.

Manchmal hat der Kinderumpf, wenn er aus dem Schilde herübergenommen ist, nicht seine eigene Farbe, sondern die des Schildes (169) um mehr Abwechslung in die Erscheinung zu bringen.



569



570



571

In Betreff der Zeitfolge begegnen uns

im 12. und 13. Jahrhunderte alle Hauptformen ziemlich gleichzeitig, wie, abgesehen vom wüthenden Stier: das ganze Kind stehend, der Kinderumpf, das Kind wachsend und das Kindshaupt von vorne, doch auch von der Seite und hervorgehend mit (571) nur einem Horn, auch 2, 1 Kindshäupter. Dabei hat das mecklenburgische Kindshaupt zuerst (1219) eine einfache Stirnbinde, dann erst später (1256) eine Krone und erst 1280 die Zunge ausgestreckt.

Im 14. Jahrhunderte kommt der Nasenring auf, das Kind mit einem Gürtel, das Kindshaupt durchbohrt von einem Schwerte oder Dolch und zwei Hörner überkreuz.

Das 15. Jahrhunderte bringt allerlei Absonderliches, wie z. B. ein f. Kind mit einem weißen Vorderbeine (Rembold), ein wachsendes Kalb (Kelbel) und den bereits erwähnten Helm von Kleve.

Ring (mhd.: bouc, rinc; ndl.: ring; lat.: circulus, annulus; frz.: orle rond, anneau) (Z. W. 59, 68, 71), ist eine öfter vorkommende Haften, in der Mehrzahl meist zu 2 oder 2, 1 (572) vorkommend, ist von dem in der Regel oben r. oder b. gestellten, ebenfalls frühe vorkommenden Fingerringe (mhd.: vingerring; ndl.: vingerring; lat.: annulus; frz.: bague) zu unterscheiden (H. M. 38, 65). Zwei oder drei verschränkte Ringe heißen **Zwei- oder Dreiring** (574) (ndl.: twee oder drie ringen zamengevlochten; lat.: duo, tres annuli catenati; frz.: deux, trois annelets entrelacés); eine freisförmig zusammengebogene



572



573



574

Hirschstange — **Hirschendenring** (ndl.: hertenhoornkring; lat.: cornu cervinum circulatum; frz.: demi-ramure de cerf courbée) (Z. W. 431). Im 14. Jahrhunderte begegnet uns der Ring von drei Schwertern durchstoßen, und im 15. Jahrhunderte die Gabelstellung von 2, 1 Ringen, auch der Ring von einem Sparren unterstützt, 1, 2, 1 mit einem Vorbeerfranze verschränkt und andere reichere Bildungen.

Rinke, siehe Haften.

Roch, siehe Schachroch.

Rohrkolben, siehe Kolben, Früchte.

Rone, **Baumrumpf**, siehe Rumpf.

Rose (mhd.: rōse; ndl.: roos; lat.: rosa; frz.: rose) (Z. W. 33, 86, 142, 213, 221, 244, 265, 319, 343, 344, 356, 432, 528; H. M. 34). Das unter den Pflanzen bei Weitem am meisten als Königin der Blumen vorkommende Bild diente wohl ursprünglich nur als Nagelkopf und Haften, z. B. in der Mitte einer Binde oder einer Seeblattgabel oder zwischen 2, 1 Lilien oder Seeblättern, oder im quer dreigetheilten Schilde zu 1, 1, 1 gfb. oder zu zweit über einer Lilie. Meistens jedoch findet sie sich zu 2, 1, wie es



575



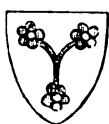
576



577



578



579

eben der Dreiecksfläche des Schildes angemessen war. Wenn daher die fünf Rosen der Cluting zu 2, 1, 2 und die neun der Oldershausen⁸³⁾ zu 3, 3, 3 gemeldet werden, so ist, falls nicht etwa überhaupt das betreffende Wappen erst in späterer Zeit angenommen

⁸³⁾ Bei Oldershausen ist vermuthlich an eine Bemusterung mit Rosen zu denken, wobei die Anzahl gleichgiltig ist.

wurde, zu vermuthen, daß der Schild bereits unten breiter geworden war und das hohe Alter dieser Geschlechter nicht zu einer Zeitbestimmung ihrer Wappenbilder dienen kann, welcher Umstand auch bei anderen Geschlechtern in Ermangelung von Siegeln und Urkunden zu großer Vorsicht auffordert. Noch im 14. Jahrhunderte (Z. W.) wird die Rose meist nur mit fünf Rundblättern und einem andersfarbigen Buten gebildet (Z. W. 221, 319, 343, 344, 356); auch kommt sie am Stengel (33, 432, 142, 213), sowie am Zweige (86) vor, mit grünen, und wenn sie weiß ist, rothen spitzen Aleeblättchen. Schon gegen das Ende des 14. und des 15. Jahrhunderts laden die Rundungen der fünf Blätter, welche bisher oft auch flach eingebogen waren, spitz ausgebogen aus (578). Zwei Rosen liebte man in einem längsgetheilten Schilde mit gewechselter Farbe (Z. W. 344) oder einerseits auch einer andern Farbe (319) zu setzen; drei entweder neben einander, namentlich auf einer Binde oder in einem Schildeshaupt (221) oder zu 2, 1 (432), auch gabelweise (579) mit den Stengeln verbunden (528); sechs zu 3, 2, 1 (265) mit einer Binde dazwischen, oder zu 2, 2, 2 zu beiden Seiten eines Hauptstreifes. Zu gleicher Zeit kommt der Rosenstragen (zwei überkreuz) und eine ganze Rose nebst einer halben (hervorgehenden) vor, offenbar durch Zusammenschieben zweier verschiedener Schildeshälften zu einem Wappen entstanden. Rosenfränze (mhd.: rōseuschapel; ndl.: rosenkrans; lat.: rosarium, corona rosacea; frz.: couronne oder chapelet de roses [vgl. Kranz]), im Mittelalter „schapel“ genannt (356, H. M. 34, 36), hatten nicht ihre natürlichen (grünen), sondern oft (blaue) Drahtstengel, mit deren Enden die Rosen, wie noch heute unsere künstlichen Blumen, an einem Reife befestigt wurden. Auch als Helmszier von mehr als Helmgröße kommt die Rose in allerlei Gestalt vor: auf einem Rissen (265) und zugleich mit Federbüschen bestückt (343), am Zweige (86, 356) oder als Kranz (244).

Im 15. Jahrhunderte beiseiten 2, 1 Rosen einen Sparren; auch erscheint die Rose mit einem Stern belegt oder etwa zwischen 2, 1 Dreistechern u. dgl. m.

Rosenkranz, siehe Rose.

Rosenstau, siehe Baum.

Roh (mhd.: ors, ros; ndl.: paard; lat.: equus; frz.: cheval) (Z. W. 192, 205, 229, 340, 349, 481, 518, 520; H. M. 32), Sinnbild des Marschallsamtes und auch mehrfach Namensbild, kommt zwar in Siegeln der Grafen von Schwerin (Mecklenburg) zu Ende des 13. Jahrhunderts ungezäumt, schreitend vor, in der nur wenig jüngeren Züricher Wappenrolle aber immer gezäumt (581) und stehend sowohl (Z. W. 229) wie steigend (Z. W. 205, 520), sogar auch gezattelt (580), was aber im 15. Jahrhunderte wieder abkommt. Schon in der ersten Zeit begegnen uns das Roßhaupt (582), welches in Erinnerung unserer altheidnischen Vorzeit noch heute die Giebel unserer Bauernhäuser, namentlich auch in südlichen und Alpenhöfen ziert, und der Roßrumpf gezäumt und schon im 13. Jahrhunderte ein oder 1, 1, 1 Roßbeine (583) mit



580



581



582



583



584

Hufen (340, H. M. 22, 17); im 14. Jahrhunderte auch das ebenfalls gezäumte und nur durch längere Ohren unterschiedene Maul-

thier oder Esel (s. d.) und zwei Roßrumpfe abgewendet (518). Als Helmzier kommt 'am meisten der Roßrumpf vor, gezäumt (205) oder ungezäumt (481), ja sogar stehend in ganzer Gestalt (229) und bloße Beine gestürzt, so daß die Hufe emporragen (340). Im 15. Jahrhunderte wächst das Roß bald aus einem Schrägflusse, bald aus Nesteln oder einem Flammenfuße; auch begegnen uns drei Roßbeine in der Gabelstellung.

Zusammengesetzte Roßgebilde siehe unter Ungeheuer.

Rössel, siehe Schachroch.

Rost. Dieses Geräthe erscheint, obwohl selten, in späterer Zeit, z. B. im Wappen der Laurenz, anspielend auf den Rost des gleichnamigen Heiligen.

Rübe, siehe Früchte.

Rüde, siehe Hund.

Ruder, Rieme (mhd.: rieme, ruoder; nbl.: riem; lat.: remus; frz.: rame, aviron) (Crone 18.136; J. W. 436), ist ein erst zu Ende des 13. Jahrhundertes vorkommendes schildförmiges Brettchen mit einem langen Stiele und Rüdengriff daran (585), wohl zu unterscheiden von dem ähnlichen Spaten oder Grabseil (J. W. 100, 105), welcher aber unten mit Blech beschlagen ist. Zunächst zu zweit überkreuz kommt das Ruder im 14. Jahrhunderte auch zu dritt in der Gabelstellung vor.



585

Säbse, siehe Flügel.

Säge (mhd.: sage, sege; nbl.: zaag; lat.: serra; frz.: soie). Zuerst erscheinen Sägeblätter, meist als gezahnte Binden dargestellt (Wistelbach), später auch ganze Sägen.

Salweide, siehe Baum.

Saufeder, siehe Speer.

Schabeisen, siehe Beil, vergl. Messer.

Schach (586) (mhd.: der schäche, geschäzavelt, geschachtet; nbl.: schakering, geschakeerd; lat.: tessellatum [scutum]; frz.: échiqueté) (J. W. 267, 501; H. M. 10, 16), welches beiläufig Trier 1714 „gewürfelt“ nennt, indem allerdings diese uralte, namentlich in Pommern beliebte Schildestheilung in kleine, einander gleich große rechtwinklige, vierseitige Felder in sogenannte Würfel getheilt ist, und zwar durch wenigstens zweimalige Längs- und zweimalige Quertheilung, so daß wenigstens neun Felder entstehen (Neunfelderschach) oder bezüglich ein ausgebrochenes Kreuz (J. W. 137), das sog. Rantenkreuz (s. Kreuz). Die Winkel müssen also sämtlich rechte, die Seiten senk- oder wagerecht sein



586

und die Felder eins um's andere die Farbe wechseln. Eine einzige Reihe von Schachwürfeln mit ihren gleichgroßen Zwischenräumen, welche um einander die Farbe wechseln, heißt „gestückt“, z. B. Stückhaupt, Stückbinde; dagegen zwei Querreihen des Schach durch eine dritte, die Schildesfarbe begrenzt: Schachhaupt, Schachbinde (401) und zwei Längsreihen des Schach in sich abgeschlossen: Schachstreif. Haben aber ferner die Zwischenräume (Scharten) solcher Würfel, welche schachweise aneinander gefantet sind, die Schildesfarbe, so heißen sie Wechselz...

Uebrigens bleibt immer wohl zu bemerken und im Gedächtnisse zu behalten, daß alle dergleichen Schachbildungen aus Würfeln entstanden sind, diese aber nicht anders zu denken sind, als senkrecht und quer oder auf eine ihrer rechtwinkligen Flächen gestellt, wogegen der auf eine Ecke gestellte Würfel Raute heißt und demgemäß eine Schachbinde, „Streif“, „Kreuz“ schräg gelegt als Ranten-schrägbinde, „Schrägbreuz“ anzusprechen ist, wie auch das schräggelegte Schach, geschacht, zum „gerautet“ wird.

Schachroch, Roch (587, 588) (mhd.: schächroch; nbl.: toren; lat.: turris latrunculorum; frz.: roc d'échiquier) (J. W. 11, 168), Sinnbild weitgreifender Kriegsmacht (Wolfg. Willeh. 382, 2). Diente als eine seit dem 13. Jahrhunderte beliebte Haften und zugleich mehrfach als Namenbild (Rochow), ähnlich einer Bischofs-



587



588

müße, jedoch mit nach Außen umgebogenen Zipseln, mitunter wohl auch aus einer Widderstirn (vgl. diese unter Horn) (Wissendangen) entstanden. Daß aber der mehrfach als solcher in Zweifel gezogene Roch, d. h. der Kriegselefant des alten Schachspieles (welcher erst im 16. Jahrhunderte zum „Thurme“ des veränderten neuen Schachspieles umgebildet wurde), wirklich ein Schachstein war, beweist dessen Zeichnung auf dem Schachbrette im Bilde des Markgrafen Otto mit dem Pfeile, 1266—1308 (M. S.). Bei der Stellung zu 2, 1 kommt auch eine Binde dazwischen. Erst später, namentlich im 15. Jahrhunderte, kam auch das „Rössel“ auf, welches anstatt jener rundlichen Ausbiegungen zwei Roßrumpfe zeigte.

Schale, siehe Gefäß.

Schallern, siehe Helm.



589

Schaukel, Spaten (589) (mhd.: schor, schävel, schipfe; nbl.: schup, schoffel; lat.: pala; frz.: pelle), meist gekreuzt, auch in Gabelstellung, ist eines der älteren Wappenbilder. Auch Spateneisen (z. B. Meggau) kommen vor.

Scheide, siehe Ball.

Schelle, siehe Glocke.

Schemel, vgl. Bank und Tisch.

Schere mhd.: schär, schäre; nbl.: schaar; lat.: forfex; frz.: forceps) (J. W. 38—40), Sinnbild des Schäfers und Weidenrechtes, hat im 12. und 13. Jahrhunderte fast immer die Gestalt eines zusammengebogenen, federnden Eisenstabes, welcher an seinen Enden zu zwei Schneidklingen abgeplattet ist (590, 591), die an-



590



591



592



593

einander gedrückt geeignet sind, namentlich Tuch und die Wolle der Schafe abzuschneiden. Solche Scheren hat man kleinlich und unndthig unterscheiden wollen als Tuchscheren, wenn die Schneiden zu-

oberst mit einer geraden Schräglinie abgeschnitten sind, und als Schafschere (frz.: forces de tondeur), deren Schneiden oben in einer Spitze endigen (593).

Uebrigens kommt bereits in der J. W. 290, also schon um 1300, unsere noch heute gebräuchliche Schere vor, deren Schenkel nicht wie oben zusammengebogen, sondern von einander getrennt unterhalb ihrer Mitte aneinander geschraubt oder vernietet, zuunterst je mit einem Ringe zum Einlegen der Finger versehen sind; beim Oeffnen bilden sie ein Schrägkreuz.

Beiläufig versuchte Siebmacher die Schere in ein Wagenspret (592).

Schere, siehe Gefäß.



594

Schiff (594) (mhd.: schef, schif, kiel; nbl.: galei, schip; lat.: navis; frz.: navire, galère) kommt in der alten Wappenkunde nur als Boot vor und anderweit nur in Siegeln, da jedoch in hoher künstlerischer Ausbildung.

Schild, Schildlein (mhd.: schilt, schiltelin; nbl.: schild; lat.: scutum, scutulum; frz.: écu, écusson) (J. W.), ist in der guten Zeit immer als Dreieckschild (595)^{*)} zu verstehen, weil die unten breitere Form schon der späteren Zeit angehört. Dazu kommt dann ferner in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts bereits auf Orlamündeschen Grabdenkmälern (H. N. 2, 146) die sogenannte „Tartsche“ (Suchenwirt 30, 190) oben rechtwinklig und unten abgerundet mit einem Einschnitte, der sogenannten „Speerruhe“, zum Anlegen und Unterstügen des Speeres. Dabei ver-



595



596

hielten sich Helm, Helmszier und Schild zu einander so, daß der Längs- oder Hochdurchmesser des Helmes ein wenig kleiner und der der Helmszier etwas größer als der des Schildes ist. In der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts ist jene Tartsche oben etwas beiter als unten, auch wohl unten etwas zugespitzt. Schon in der Frühzeit hatten einzelne Theile des Schildes ihre besondere Benennung, wie Ort, Spitze u. s. w. Die Eintheilung ist anstatt vieler Worte in Figur 595 verzeichnet.

Anderweitig ist der Schild in der Wappenkunde zweifach zu betrachten:

1. Als Schutzwaſſe, zu deren Festigkeit (vergl. Wappenbilder)

- a) das Geſpänge diente, welches um den Rand des Schildes mit übergreift;
- b) innerhalb der Schildesfläche den Rand nicht berührend, die Haften und Nagelköpfe.

^{*)} Da das Schildlein die eingeschriebenen Bezeichnungen, weil zu klein, nicht deutlich erkennen läßt, geben wir hier eine Erläuterung der neun Plätze.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

1 Oberes; 2 Ort; 3 linkes Oberes; 1, 2, 3 Haupt; 4 Bindenseite; 5 Herz; 6 linke Bindenseite; 4, 5, 6 Bindenseite; 7 Unterer; 1, 4, 7 Seite; 8 Spitze; 2, 5, 8 Streifreibe; 9 linkes Unterer; 7, 8, 9 Schildesfuß, und endlich 3, 6, 9 linke Seite.

2. Als Zierde des mittelalterlichen Kriegers, und zwar als eine sinnbildliche

- a) in Bezug auf Macht, Ansehen (Adler, Löwe) oder eine anerkannte Berechtigung, wie Kirchenvogtei, Jagd- und Forst-, Weide-, Fischereirecht u. s. w.;
- b) in Bezug auf den Namen des Wappenherrn in den sogenannten Namen- oder redenden Wappen, wie Elefant (Helfenstein), Bär, Fuchs, Kabe, Wolf u. v. A.

Seit dem Ende des 13. Jahrhunderts kommen, was früher nicht der Fall war, zwei oder mehr Felder und verschiedene Bilder in demselben Schilde vor, z. B. in dem des Ulrich Münsterer von Schellenhoven 1296: längsgetheilt mit hervorgehendem Adler und links einer Binde; so auch schon geviertete Wappen. In der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts begegnen uns schon vier bis sechs Felder mit verschiedenen Bildern, und in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts kommt das Mittelschild auf. Das waren denn die Anfänge der späteren treffend sogenannten Landkarten.

Hat der Schild einen ungewöhnlich breiten Rand, so gilt dieser Rand als Schild und der von ihm umfaßte Raum als Wappenbild — Schildlein (596), wie im ursprünglichen Wappen der Holstein-Schauenburger Grafen. Diese Schildlein, welche demnach zu den Haften zu zählen sind, kommen schon in frühester Zeit zu dritt (2, 1) vor oder eines schon belegt, z. B. mit einem Schrägkreuz (Dettingen) oder drei Nägeln in der Gabelstellung (Syndow). Zugleich mehrt sich schon im 13. Jahrhunderte die Anzahl der Schildlein bis zu 3, 2, 1 oder das Schildlein wird im 14. und noch mehr im 15. Jahrhunderte begleitet von allerlei anderen Haften oder Nagelköpfen, als: Ballen, Lilien, Muscheln, Ringen, Schellen, Sternen.

Derweil kommt auch unser Malerwappen, die 2, 1 Schildlein w. in r. bereits 1408 im Bruderschaftsbuche des heiligen Christof am Arlberge vor.

Endlich ist hier namentlich auch der Schildhalter (H. N. 8, 40, vgl. Adler, 1. Jahrg., 119) (nbl.: schildhouder; lat.: armiger; frz.: tenant) zu gedenken. Die ersten waren die Inhaber, selbst (Reiteriegel), und noch heute sind die schiedlichsten solche, welche überhaupt ein Wappen zu führen berechtigt sind, also Mann und Frau (s. d.), sowie deren Söhne und Töchter und allenfalls von ihnen beauftragt deren Wappentnechte oder Schildbuben, Schildwächter, sei es in Kriegs-, Turnier- oder Hausracht oder als Beschützer gleichsam des Schildes anstatt des Inhabers; Engel (schon 1296, doch namentlich viel in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts) oder Heilige, wodurch nebenbei ganz passend, nach mittelalterlichem Gebrauche, der Vorname des Schildesinhabers oder der Inhaberin angedeutet werden kann, was freilich zwar an sich ganz gerechtfertigt, doch jedenfalls entschieden voraussetzt, daß die Schildhalter sich ursprünglich nicht wie Helm und Schild vererben, sondern beliebig gewählt werden können. Waldmänner und Thiere (von den Franzosen zum Unterschiede von Menschen unnothigerweise „supports“, lateinisch „sustentacula“ genannt), wie Greife (schon 1389 im Siegel Johann's I. von Lothringen), Löwen (1393 unter Karl II.), Adler (1431 ff. unter Renat I. von Lothringen), Vären, Hirche, Hunde, muß man eben wenigstens als Schildwächter gelten lassen, weil sie, obwohl Erzeugnisse der eingetretenen Geschmacksverwilderung und des Verfalles, doch namentlich im 15. Jahrhunderte oft genug vorkommen. Uebrigens hat man bei Benützung und Beurtheilung selbst der älteren Quellen wohl zu erforschen und zu unterscheiden, ob Wappen und deren Schildhalter wirklich im Ernste als solche gegeben wurden und demnach zu nennen sind, oder ob sie sich, was eben im 15. Jahr-

hunderte oft vorkommt, als der Ausdruck einer derben Lust zu Mummerei und Verspottung des damals bereits einreisenden und eingerissenen Wappenfuges darstellen (vgl. meine culturgeschichtlichen Briefe, S. 94 ff.).

Schindeln (mhd.: scheite, schindel; ndl.: blokjes; lat.: plinthis; frz.: billettes) heißen kleine, namentlich in Wappen am Mittel- und Niederrhein beliebte, etwa viertelschildeslange Rechtecke, deren Höhe zur Breite sich verhält wie etwa 3 zu 1. Sind solche Schindeln wagrecht gelegt, so heißen sie Querschindeln (ndl.: liggende blokjes; lat.: p. jacentes; frz.: b. couchées oder schräg mit zugleich abgechrägten Schmalseiten, *Schräg schindel* (ndl.: geschuint l. b.; frz.: b. couchées en bande). Ritzner nennt die Schindeln „spenc“, was also dem mhd. „sleite“ wohl noch näher steht als Schindel. Solche Schindeln, meistens ein anderes Hauptwappenbild begleitend, sind wohl sicher als Nagelköpfe zu betrachten, nicht gar regelmäßig über die ganze Schildesfläche vertheilt, und kommen als selbstständiges Wappenbild, wie es scheint namentlich in Schlesien und seit dem Ende des 13. Jahrhunderts, aber nur selten vor, wie die 2, 1 der Frankenberg und die der Schindel in der Gabelstellung; auch die 3, 2, 1 der Norau).

Schirmbrett (mhd.: scherm-, schirmbret, wacke, rundel; ndl.: scherm; lat.: ventilabrum, galeae - flabellum; frz.: écran, écusson d'armes), eine beliebte Helmszier, auf welcher man das ganze Wappenbild leicht wiederholen konnte, um es weit in die Ebene leuchten zu lassen; in der Regel ein Blech oder leichtes Brett, meistens (597) fächerförmig (Z. W. 3, 6, 9, 15, 28, 57, 83, 117, 123, 164, 281, 344; H. M. 39) oder in Gestalt eines



597



598



599

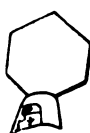
stumpfwinkligen Kreisabschnittes (598, 600), welcher nach Art der ebenfalls, namentlich im 13. und 14. Jahrhunderte beliebten, mit den Schwungfedern emporragenden Flügel (s. d. und vgl. 42, 81, 128) aufgesetzt wurde (39, 43) oder kleiner und dann paarweise zu beiden Seiten des Helmes (132, 172).



600



601



602

Audere Schirmbretter waren ganz kreisrund, also Scheiben (Z. W. 18, 139, 150); auch kommt nicht allein die Wiederholung des Wappenbildes, sondern auch (599) die des ganzen Schildes vor (Z. W. 371) oder das Schirmbrett war sechs oder achtheilig (601), mit geraden oder abgekehrten Seiten und die Ecken oder Spitzen bestückt mit allerlei Federn, Pflanzeniegeln, Vallen, Schellen, Lindenweigen oder Blättern, Windflügen, Nähtlein, Flittern.

Noch andere Helmaufsätze waren trapezförmig: Körbe, Köcher oder einer Bischofsmütze (602) ähnelnd mit zwei emporragenden Spitzen.

Schlange, Wurm (603) (mhd.: ecimedon, jarapandratest; ndl.: slang; lat.: serpens, vipera; frz.: serpent, guivre) (H. M. 32), wird zwar schon im 13. Jahrhunderte dichterisch erwähnt, scheint aber in wirklichen Wappenschildern nicht vor dem 14. Jahrhunderte vorzukommen, im 15. Jahrhunderte auch gekrönt, im Ganzen aber nur selten. Daß man übrigens die Schlange für ein heilbringendes und schützendes Wesen hielt, beweisen uns noch eine Menge unserer, z. B. Grimm'schen, Hausmärchen.



603

Schlegel, siehe Hammer.

Schleife, siehe Sparren, vgl. Pflugschär.

Schlitten (mhd.: slite; ndl.: slede; lat.: traha; frz.: traineau) erscheint z. B. im Wappen der jächischen Schlitten.



604

Schlittschuhs (604) (mhd.: schrittelshuoch; ndl.: schaats; lat.: petasum; frz.: patin) sind sehr selten. Das Wappen der Raedt dürfte wohl das einzige Beispiel sein.



605

Schloß (605), Thürschloß, ein im Schilde ebenfalls seltenes Gerath, kommt als Vorhangschloß bei den österreichischen Stadlern vor.

Schlüssel (mhd.: slüzzel; ndl.: sleutel; lat.: clavis; frz.: clef, clé) (Z. W. 342, 565; H. M. 35, 36) hat in seiner älteren Gestalt die eines Sägeblattes mit einem Knopfe unten am Griff (606); auch kommen anstatt der Sägezähne rechtwinklig am Schaft hervorgehende Stäbchen (609) vor, aus welchen dann näher aneinander gerückt und mehrfach gebrochen der spätere Bart entstanden zu sein scheint, welcher übrigens uns bereits im 14. Jahrhunderte (Z. W. 565) begegnet; dabei nahm der Griff die Gestalt einer Raute (607) an, einfach oder mit einem Drei- oder Vierpaß aus-



606



607



608



609

gebrochen. Schon früher finden wir einen Schlüssel auf einem Berge (Schlüsselberg) oder drei (1, 1, 1) übereinander, dann zwei überkreuz und drei (2, 1) in der Gabelstellung. Im 15. Jahrhunderte erscheint dann der Doppelschlüssel der Froberg.

Schnalle, siehe Kaste.



610

Schneckenhaus (mhd.: iuchehus; ndl.: slakkenhüisje; lat.: cochleae testa; frz.: limaçon) (Z. W. 108; H. M. 32, 11) kommt als natürliches Wappenbild (also nicht zu verwechseln mit Strudel oder etwa Steinbocks- oder Widderhorn), ausnahmsweise, z. B. (610) als Helmszier der Grenzer (Z. W. 108), dann aber erst seit dem 14. Jahrhunderte auf.

Schrägenestel (mhd.: schipfes zetal genestel, auch stüfket; ndl.: geschuinbalkt; lat.: diagonaliter virgatum (scutum); frz.: bandé, barré) (Z. W. 38, 197, 219, 266, 292, 332, 390) durch mehr als zwei gleichlaufende Schräglinien mit zwei

abwechselnden Farben getheilt. Bei Meldung dieser Farben gilt die erste oben rechts als Schildesfarbe und die von innen her angrenzende als die der zwei bis zu fünf Nesteln (611).

Uebrigens treten beim Schrägbenestelt, abgesehen von der veränderten Richtung dieselben Umstände ein wie beim eigentlichen (wagrecht) Benestelt (s. d.).

Der Zeit nach kommen zuerst das einfache und das Wellenschrägbenestelt vor, aber nur vorerst zu zweit oder dritt, auch belegt mit Sternen (also genagelt) oder unter einem Haupte.

Im 13. Jahrhunderte treten mitunter zwei Nesteln einander näher als gewöhnlich zu sogenannten Schrägzwillingen und es kommen zu der Wellenschrägbenestellung die gerauteten Nesteln und das Wecken- und Fackenschrägbenestelt (612). Die Zahl der Nesteln wächst bis zu vier oder fünf. Dabei kommt das Freiviertel vor oder ein genagelter Rand.



611



612

Im 14. Jahrhunderte kommen die Zinnen- und Wechselzinnen-Schrägnesteln vor, zum Zwilling auch der Drilling und das Halbschrägbenestelt mit dem Längsgetheilt; auch im Oberen ein Stern.

Im 15. Jahrhunderte werden die Nesteln gerieft; der ganze benestelte Schild dient als Grundfläche für einen Pfau oder Löwen; auch kommt ein Roß zwischen den Schrägnesteln vor.

Schrägbinde (613) (mhd.: bant, bar; nld.: baar, später schüinbalk; lat.: balteus; frz.: bande, barre) (J. W. 23, 32, 57, 61, 78, 79, 105, 133, 141, 151, 164, 194, 203, 228, 373, 389, 401, 406, 416, 437, 470, 473, 485, 486, 500, 508, 517, 521, 530, 567, 580; H. W. 10, 18, 19) (beiläufig bei Martin Schrot 1576 „strich“, „zwerchstrich“; Pektner 1596 „zwerghangender, schriem- oder niederhangender Balken“; Micrelins „gelehnter Balken“ oder auch „strich“; bei Köhler 1734 „zwerghalken“ oder „band, strebe“ heißt der mittlere andersfarbige Theil eines durch zwei gleichlaufende Schräglinien in drei Theile getheilten Schildes. Dabei mag hier von Vorherlein sogleich bemerkt sein, daß die Alterheraldik die Schrägbinden unterscheidet, je nachdem sie von oben rechts oder links herabgelegt sind; da jedoch die älteren Siegel ein und derselbe Wappenherr bald einen sogenannten Recht-, bald einen Linkbalken hat (von dem unhistorischen „Balken“ ohnehin abgesehen), man also durchaus keinen strengen Unterschied darin machte, so kann dieser auch nicht festgehalten werden, um desto weniger als der eine einen Rechtsbalken nennt, der von oben rechts ausgeht, der andere aber den, welcher nach unten hinget, also gerade das Gegentheil. Will man aber dennoch (vgl. schräggetheilt) zu gelegentlicher Unterscheidung zwei verschiedene Benennungen haben, so empfehlen sich dazu das mhd. „bant“ und „diu bar“ (J. W. Ulrich's von Richtenstein), wie bei den Franzosen, welche ihre „bande“ und „barre“, ebenso wie viel Anderes von uns entlehnt, und dann für ihre eigene Erfindung ausgegeben haben. Demnach wäre das **Band** eine Schrägbinde, welche, unserem Terzhiebe entsprechend, von oben rechts nach unten links gelegt ist (also mhd.: bant; nld.: schüinbalk; lat.: balteus a dextra descendens; frz.: bande); die **Barre** aber, unserem Quarthiebe entsprechend, von oben links herab (mhd.: diu bar; nld.: linker schüinbalk; lat.: balteus a sinistra descendens; frz.: barre).

Die Schrägbinde kommt mit und in allen Wappenfarben vor, namentlich auch die Schrägfehebinde, z. B. in r. (J. W. 470) oder in Fehe mit Roth, z. B. eine g. Schrägbinde (508). Zwei solcher Schrägbinden nahe aneinandergerückt heißen Schrägzwilling, sind aber bereits (weil mehr als eine) zu den Schrägnesteln zu zählen.



613



614



615



616



617

Ist eine Schrägbinde nach ihrer Länge abgetheilt zweifarbig, so heißt sie Kuppelschrägbinde (615, 616), und wenn gerautet (617) Rautenschrägbinde, mit einem Reke belegt (619), Rekeschrägbinde, belegt, z. B. mit einem Wolfe (J. W. 262), Lindenblättern (416), Monden (455), Sternen (530), oder besetzt von zwei Schrägfäden derselben oder anderer Farbe (228), besetzt von Löwen (22), vierblättern (78), Vallen (164), besetzt, z. B. mit einer Lilie, Lilien-schrägbinde (201, 254).



618



619



620



621

Während die aufgelegten Wappenbilder wenigstens in der guten Zeit ihre eigene Farbe zu haben pflegen (später oft die des Schildes), haben die beseitenden und besetzenden Bilder meist die Farbe des Hauptbildes, doch kommt auch hier die eigene Farbe vor, wie z. B. eine g. Schrägbinde in r., besetzt von zwei Schrägfäden⁸⁵ (618) (228) oder eine Schrägbinde w. in b., überhöht von einem g. Löwen (175). Ferner sind die Ränder der Schrägbinde gar oft auch gebrochen wie bei der geschackten (61, 151) oder Stufen- (621) (J. W. 132, 500), Wellen- und Gegenzinnen- (622) Schrägbinde oder eine solche aus anderen Bildern zusammengehoben, wie die Weckenschrägbinde. Auch entsteht eine eigenthümlich gebrochene Form durch einen Stüßsparren (622) in der Mitte.



622



623



624



625



626

Ferner kann, wie bei der Gegen-schrägung von Linien, eine Halbschrägbinde durch eine Linie oder Schrägbinde gegengeschrägt werden, z. B. eine Halbschrägbinde w. in f. und gegengeschrägt g. (624) und ebenmäßig eine Halb- und (gleichfarbige) Gegen-schrägbinde oder Schräg- und Halbgegenschrägbinde (624—626).

In Betreff der Zeitfolge begegnen uns zuerst

1. Im 12. Jahrhunderte die Aft-, Kuppel- (Kobdeburg), Rauten- (d. h. gerautete: Enentl), Wecken- (Alten), Gegen- und Wechselzinnen-Schrägbinde; oft auch begleitet von 3, 3 Kronen (Ober-Elsaß), 3 Lilien (Nieder-Elsaß), 2 Löwen (Riburg), 2, 2

⁸⁵) „Fäden“ bezeichnet bei Binde, Schrägbinde, Kreuz, Streif u. s. w. eine ungewöhnliche Schmalheit.

Löwen (Dillingen), Schindeln, Schrägzwilling (Warendorp), 2 Sternen. Belegbilder sind u. A. ein Löwe oder Stern, kommen jedoch meistens zu dritt vor, wie die Adler von Lothringen, Välle (also genagelt: Pienzenau), Lilien, Seeblätter, Sterne.

2. Im 13. Jahrhunderte kommen hinzu die (anstatt eines ursprünglichen Zweigrumpfes: Gundolfingen) gehackte, Saum-, Scharten-, Schuppen- (Tattenbach), Stufen- (Levenberg) und Wolfenschrägbinde, begleitet von zwei Rosen, belegt mit einem Greif, Strahl, Weinweig (wohl ursprünglich damascirt, was auch später bei anderem Laubwerke zu vermuthen ist), Widder oder zu dritt mit Eberhäuptern, Freibergen, Hufeisen Muscheln, Kanten, Ringen, oft vorkommenden Rosen und Schildlein, mitunter unter einem Schildeshaupte.

3. Im 14. Jahrhunderte brachte der reiche Styl eine Menge nicht allein von Haupt-, sondern namentlich auch Belegformen, und zwar die Schrägbinde zunächst gebrochen mit Sparren, die Halbschrägbinde und gegengeschrägt, die längsgetheilte (Hohenfird), Lilien-, Neg- (Kotenstein), Stück-, Stückel-, Stufen-, Zacken-, Zinnen- (gemauert, auch mit Thurm, also Burg: von der Höhe) und Wechselzinnen- Schrägbinde von einem Schrägzwilling begleitet, begleitet von zwei Falkenaugen, zwei Hirschtangen, zwei oder drei Lilien, Stern und Mond oder Vierblättern, belegt mit Rosenzweig (damascirt), Schrägfuß, Windhund, Weckenschrägbinde (Harlessen), auch von einem Schwerte durchbohrt oder zu dritt mit Bärenhäuptern, Doppeladlern (Helspe), Eichhörchen (Schorne), Eichenhüten (nicht mit dem Fische zu verwechseln), Fischen, Flammen, (3, 3, 3) Hirschen, Kreuzchen, Kübeln, Monden, Rädern, Schindeln, ja sogar Wecken, Böpfen und Weintrauben. Dabei kommt das Schildeshaupt schräg (mit der Schrägbinde gleichlaufend) (Pfeferbalg) oder gezackt, auch ein Stückrand vor.

4. Im 15. Jahrhunderte kommt die mit einem Spitzsparren gebrochene (Pirmund) und die gespartte, auch die gerieft Schrägbinde, als Begleitbilder 3, 4 Schräglinien und als Belegbilder ein Schwert oder je drei Blumen (damascirt), Brustbilder, Fischhäupter, Flügel, Hüte (Zudmann), Schellen, Eichen (zwei), Strahleisen, Vögel (Schwalben: Schwalbach).

Schrägfuß, siehe Fuß.

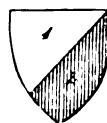
Schrägfuß, siehe Fuß.

Schräggetheilt (627) (mhd.: schipfes zetal; nld.: geschüint; lat.: diagonaliter sectum [scutum]; frz.: tranché ou taillé) (Z. W. 64, 159, 240, 317; H. M. 10, 5) heißt der Schild, wenn er von einem der Oberwinkel nach unten schräg in zwei gleiche Hälften verschiedener Farbe abgetheilt ist. Geht die Schrägung in einer anderen als der gewöhnlichen Richtung, so muß solches gemeldet werden, z. B. vom Orte schräg- und längsgetheilt oder längs und vom Orte schräg, also in der linken Seite. Nicht zu verwechseln mit halbschräg, was sich immer nur auf die Richtung von einem oberen oder unteren Winkel nach der Mitte des Schildes bezieht.

Ist die in ihrer Hauptrichtung bleibende Schräglinie irgendwie gebrochen, z. B. spizen-⁸⁶⁾ oder zackenförmig (Z. W. 509),

⁸⁶⁾ Spizenförmig (629) (nld.: ingehoekt geschuint; lat.: diagonaliter sectum per cuspides; frz.: tranché [taillé] émanché). Zackenförmig (628) (nld.: hoekig-, uitgetant geschuint; lat.: diag. sectum tortuosim, dentatim; frz.: tranché [taillé] denché, dentelé). Zinnenförmig (nld.: gekanteeld-geschuint; lat.: d. s. per pinnos; frz.: tranché [taillé]

zinnen- oder astförmig, wolken- (113, 532), stufenzinnenförmig, so melden wir eben entsprechend zacken- oder zinnen-, wolken-, stufenzinnen-schräggetheilt.



627



628



629



630



631

Auch eigentliche Wappenbilder, wie Vindenblätter (98), Adler (115), Speereisen (224), Angelhafen (278), Strahleisen (338), welche nach der Richtung einer Schräglinie gelegt sind, erhalten das Beiwort „schräg“ oder „schräg geneigt“ (nld.: schuingeplaatst, schuin boven elkander, schuinseh, hellend; lat.: diagonaliter alius super alium; frz.: oblique; — rangé, posé en bande (barre), penché).

Wie die Franzosen, so unterscheidet auch unsere Asterheraldik noch besonders die Theilung schrägrechts und schräglinks; da jedoch in der früheren guten Zeit, worauf es eben hier allein ankommt, ein und dasselbe Wappen bald so, bald anders geschrägt vorkommt, und in der Helmzier sogar auf beiderlei Weise zugleich, so sind diese Unterscheidungen als nur verwirrend und doch nicht streng durchführbar zu verwerfen. Wären wir aber dennoch ausnahmsweise in einem einzelnen Falle genöthigt, zu einer genaueren Unterscheidung von „schrägrechts“ und „schräglinks“, welche der eine Heraldiker so oder so, und ein anderer wieder gerade umgekehrt anwendet, uns herbeizulassen, so würden wir einem jeden Mißverständnisse dadurch begegnen können, daß wir die Schrägung von oben rechts nach unten, welche unserem Terzhiebe entspricht, band-schräg (mhd.: schipfes zetal; nld.: geschüint; lat.: scutum diagonaliter sectum a dextra descendens; frz.: tranché) und die dem Quarthiebe entsprechende von oben links nach unten (vgl. Schrägbinde) barrenschräg nennen. Uebrigens wird das oben breitere Feld das erste und das oben spitzere das zweite genannt.

Stoßen zwei Schräglinien in entgegengesetzter Richtung so aufeinander, daß sie zwei Nebenwinkel bilden, so heißt die untere gegenschräg (nld.: tegengeschuint; lat.: diagonaliter sectum ex adverso; frz.: tranché oder taillé) je nachdem einander entgegengesetzt. In solcher Weise entstehen zwei verschiedene Theilungen, nämlich:

1. Schräg- und halbgegenschräg (633), d. h. zuerst von oben rechts oder links ganz durch schräg und dann in der unteren Hälfte aus der Mitte zum linken oder rechten Unterwinkel (nld.: geschüint en half tegengeschuint; lat.: diagonaliter et in inferiore parte ex adverso sectum; frz.: tranché et mi-taillé oder taillé et mi-tranché).

2. Halb- und gegenschräg (634), d. h. zuerst von oben rechts oder links halbschräg bis zur Mitte des Schildes und dann ganz durch (von oben links oder rechts) schräg (nld.: ten halve geschüint en tegengeschuint; lat.: parte dimidia diagonaliter sectum et inferius ex adverso; frz.: mi-tranché [taillé] taillé [tranché]).

crenelé). Aufschräg (630) (nld.: loodregt gekanteeld geschuint; lat.: diag. sect. extruncoramoso; frz.: taillé- oder tranché-crenelé à plomb. Wolfenschräg (631) (nld.: wolken-geschüint; lat.: in nubium speciem diag. sect.; frz.: tranché [taillé] nuagé). Stufenzinnenförmig (nld.: met gevels traps wijze geschuint; lat.: diag. sect. gradatim pinnatum; frz.: tranché [taillé] pignonné).

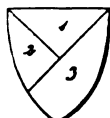
Eine besondere Schrägung entsteht, wenn die Schräglinie in ihrer Mitte längs-, quer- oder gegenschräg gebrochen ist; also schräglängs gebrochen (635) (ndl.: geschüint gedeeld en nogmaals geschüint; lat.: per gradum ascendentum diagonaliter sectum; frz.: tranché [taillé], parti et retranché [retailé]). Ferner schrägquergebrochen (636) (ndl.: ge-



632



633



634

schüint, doorsneden en noogmals geschüint; lat.: per gradum transversum diagonaliter sectum; frz.: tranché [taillé], coupé et retranché [retailé]); dann schräg-gegen-schräg gebrochen (ndl.: geschüint en tegenverbrokkeld; lat.: cuspidatum; frz.: tranché, taillé et retranché oder aber: taillé, tranché et retailé).

In Bezug auf die Zeitfolge ist zu bemerken, daß fast alle Hauptformen schon im 12. und 13. Jahrhunderte vorkommen; also spizen- oder zackenschräg, zinnen-, bezüglich astschräg, stufenschräg, wolken- und fahrenschräg.



635



636

Eine der frühesten (obwohl man nach dem Anscheine meinen könnte spätesten) Schrägtheilungen ist die „schräg zum Spitz, längs und (mit der vorderen Schräge gleichlaufend) vom Orte schräg“ (Neuenburg), woran sich dann die Schräge, gegenschräg gebrochene Theilung (Kaufungen) schließt. Auch erscheint die Schräge verbunden mit einer darunter halbgestreiften Theilung (Maienburg, Tirol). Mitunter sind ein Haupt oder eine Vierung beigelegt und mehrfach kommt zuerst die einfache Schrägdreitheilung (mhd.: in barre wiß endriu; ndl.: geschüint in drieën; lat.: diagonaliter tripartitum; frz.: tiercé en bande [barre]) (also mit drei verschiedenen Farben) vor, der sich dann die Zinzenschrägdreitheilung (Plittersdorf) anschließt.

Im 14. Jahrhunderte gewinnt die Zinzenschrägung die reichere Form der Stufenzinnen- oder Siebelschrägung, wogegen andere Formen wieder einfacher als früher erscheinen, wie schräg-, längs-, schrägquergebrochen, schräg zum Spitz und längsgetheilt (Veubel) und zu dem Schräg- und Halbgestreift tritt Schräg- und Gegenschrag-benestelt (Steinwart).

Das 15. Jahrhundert bringt uns das „Flammen-spitzen-schräg“.

Schräggeviertel (637) (ndl.: schuingevierendeeld; lat.: (oblique) decussatum (scutum); frz.: ecartelé en sautoir) (J. W. 405, 522) heißt die Theilung der Schildesfläche in vier Felder durch einander kreuzende Schräglinien, so daß oben und unten je ein spitz-, rechts und links aber zwei stumpfwinklige Dreiecke entstehen. Hier ist das oberste Feld das erste, rechts das zweite, links das dritte und unten das vierte. Werden kleinere Bilder, wie Välle, Kanten, Würfel oder einander überkreuzende, z. B. Lilienstäbe, Sichel u. A. in jene Lage gebracht, so heißen sie schräggekreuzt



637

oder . . . Schragen (ndl.: schuingekruist; lat.: oblique decussatum; frz.: passé en sautoir).

Schräggkreuz (639) (ndl.: S. Andrieskruis; lat.: decussis; frz.: sautoir oder croix de Bourgogne) (J. W. 29, 91, 379), entstanden durch Uebereinanderlegen einer Schrägbinde und ihrer Gegenschragbinde, heißt bei geringer Dicke Faden-schräggkreuz.



638



639



640



641

Bei Belegung desselben mit kleineren Wappenbildern wird dasjenige in der Mitte in der Regel senkrecht gestellt, die andere aber in der Richtung der Kreuzarme. Auch „bewinkelt“ (in allen vier Winkeln) kommt das Schräggkreuz vor oder „überhöht“ (nur im obersten Felde, z. B. mit einem Sterne [Hadstatt]). Da das Schräggkreuz zum Geppänge gehört und als solches immer um den Schildesrand greift, so muß ein solches, welches den Rand nicht berührt, als zu den Haften gehöriger Schragen (640) (mhd.: schrage, geschrenket in krünze wiß; ndl.: verkorte S. Andrieskruis, schuingekruist; lat.: decussis dejectus; frz.: sautoir alésé [klein flanchis]) (J. W. 341) gemeldet werden. Sind die Enden besonders ausgezeichnet, z. B. je durch eine Lilie, so ist die Bezeichnung Lilien-schragen, oder nur die oberen Enden — Lilienstab-schragen zu empfehlen, sowie Ast-schragen oder Zweigrumpfschragen, wenn die Arme geästet sind (beiläufig das Zeichen des goldenen Bließordens). Ein Schragen mit einem gleichfarbigen Kreuze verschrenkt, also ein Rad mit acht Speichen ohne Felgen heißt, weil meistens anker- oder lilienendig, Anker- und bezüglich Lilienrad.

In Betreff der Zeitfolge begegnen wir bereits

1. im 12. Jahrhunderte dem Riefen- (642) und Würfel- (641) Schräggkreuz, überhöht von einem Sterne (379) oder bewinkelt von vier Rosen oder Scheeren, welche öfter vorkommen; sodann

2. im 13. Jahrhunderte dem Kanten- oder Wechselzinnen-Schräggkreuz oder Schragen; das Kreuz belegt mit einer Rose oder 2, 1, 2 Sonnen oder Adlern; bewinkelt von vier Ringen oder Lilie und 2, 1 Rosen; auch kommt der Schragen bereits zu dritt, 2, 1, vor, auch je von einer Rose überhöht.

3. Im 14. Jahrhunderte kommt das Schräggkreuz von einem Mannshaupt oder einer Lilie überhöht vor, und

4. im 15. Jahrhunderte der Ast-schragen, das Schräggkreuz mit Zackensaum, bewinkelt von je drei Kreuzchen u. a. m.

Auch sind, wie schon zuvor angedeutet wurde, alle über's Schräggkreuz gelegten Wappenbilder, wie z. B. zwei Beile, Schwerter, Strahle kurz und gut als Beil-, Schwerter-, Strahlschragen zu melden, wobei die Zweizahl sich von selbst versteht.

Schrotteiler, siehe Leiter.

Schuh (642) (mhd.: verfilet; ndl.: gekousd; lat.: cuspis inversa; frz.: chaussé) heißt der Theil des Schildes unter einem vollen, andersfarbigen Keil oder Spidel, also die gestürzte Kappe

als deren Gegenbild. Reicht der Spickel innerhalb des Schuhs nicht mit zur Fußrandmitte, sondern nur bis zur Schildesmitte oder nicht einmal so tief, so ist ein, jedoch erst im 14. Jahrhunderte vorkommender **Hochschuh** (643) zu melden (ndl.: boven gekousd; lat.: cuspis inversa, altius elata; frz.: chaussé-haussé); nimmt der Spickel aber die ganze obere Schildeshälfte ein, so daß vom eigentlichen Schuh nur zwei schmale Schrägfüße übrig bleiben, so wird ein **Halbschuh** (644) gemeldet (ndl.: ingedreven pünt; lat.: per scutarius in modum cuspidis inversae; frz.: à la pointe renversée chaussée de ...).



642

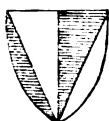


643

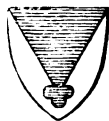


644

Schon im 12. Jahrhunderte haben die drei Felder des Schuhs nicht wie gewöhnlich zwei, sondern ein jedes seine besondere Farbe, da denn spickel- oder schuh-dreigetheilt zu melden ist, z. B. w.-g.-r. (Wappen der Stabe, später Stachel v. Stachefeld). Wie bei der Kappe, kommt auch hier schon im 13. Jahrhunderte die Längstheilung, der Längsschuh (645) (ndl.: gedeeld gekousd; lat.: cuspis inversa bipartita; frz.: parti-chaussé) vor, wobei also vier Felder mit je zwei abwechselnden Farben entstehen. Gleichzeitig endigt die untere Spitze des Spickels in ein Kleeblatt (später auch in andere Blätter) und dieses Wappenbild, z. B. der Flüer von Au, heißt dann ein **Kleeschuh** (646) (ndl.: met klaver-



645



646

blad gekousd; lat.: cuspis inversa trifoliata; frz.: chaussé en forme de trèfle). Verändert der Spickel seine senkrechte Lage, so daß seine Spitze (14. Jahrhunderte) einen Punkt der Seite berührt, so heißt das Bild **Schräg- oder Querschuh**, welcher auch schon, wie im **Haller-Wappen**, gesäumt vorkommt (ndl.: schüin gekousd; lat.: cuspis inversa obliqua; frz.: embrassé-renversé oder z. B. de gueules au giron de sable, bordé d'argent). Beiläufig nennt Wigul. Hundt (1585) das „von oben herab ein Vorn“. Sodann erhält der Längsschuh eine ganz besondere Gestalt durch Verbindung mit einem Doppeltsturzsparren, also der sechs-feldrige, um eine lange Umschreibung zu vermeiden, Doppeltsturzsparren-Längsschuh, z. B. der Schilter in der Schweiz. Der-gestalt hat also der längs in zwei gleiche Hälften getheilte Schild in jeder Hälfte einen Schuh gewechselter Farbe, z. B. rechts s.-w. und links w.-s.

Der natürliche Schuh (z. B. der Holzschuher) muß zur Unterscheidung als solcher gemeldet werden — **Mannschuh**.

Schurf-eisen (ndl.: schrabber; lat.: radula; frz.: [ra-



647



648



649

tissoir] rabot), oft auch als Feuerstahl angeprochen (s. d.) ist bereits im 13. Jahrhunderte als redendes Wappenbild der **Schurf-eisen** und **Schurf**, sowie im 15. Jahrh. der **Schürpfer** berechtigt. Es ist ein undurchbrochenes oder auch durchbrochenes Blech^{*)}, oben mit zwei einwärts gezogenen Vogenschnörkeln (647—649).

Schürhaken, siehe Haken.

Schüssel, siehe Gefäß.

Schwalbe, siehe Vogel.

Schwan, siehe Vogel.

Schwenkel, Bannertuch, siehe Banner.

Schwert (mhd.: swert; ndl.: zwaard; lat.: gladius; frz.: épée) (H. M. 37) kommt schon sehr frühe zwischen zwei Monden vor, und im 13. Jahrh. zwischen zwei Thürmen; auch zu 2, 1 in der Gabelstellung (650); doch erst im 14. Jahrhunderte zu zweit überkreuz — **Schwerter-schragen**. Das Schwert ist unter den Staufern



650

(1137—1273) armslang, später (im hortus deliciarum 1175) etwa gegen 1 Meter und (im Raumburger Dome gegen 1250) bis zu 1.3 Meter lang, die Hiebwehr (Parirung) breit, die Hiebruhe (Parirfange) lang, gerade, Hilze (Heft, Griff) kurz, Knopf groß, rund. Im 14. Jahrhunderte wird der Griff größer und im 15. Jahrhunderte sogar lang mit einem Knopfe in der Mitte. Der Stoßdegen dieser Zeit hieß „perswört“. Beiläufig war ein Schwert das Zeichen des Schwertträgerordens in Livland, so wie ein Schwertschragen das Sinnbild des Reichserz- (Sachsen) und Reichserbmar-schallantes (Pappenheim).

Schwarzhand, siehe Hand.

Sackel, Sack (mhd.: seckel; ndl.: beurs beursje; lat.: crumena; frz.: bourse) gehört der späteren Zeit an; vier Säcke, in Schragen gestellt, sind das Wappen der Sack.

Seckblatt, siehe Blatt.

Seilknoten, Kiedel (mhd.: knode; ndl.: liefdeknoop; lat.: funiculus; frz.: lacs d'amour) erscheint in slavischen Wappen, z. B. Karwinski, auch redend in dem der bayerischen Kiedler.

Seeroh, siehe Ungeheuer.

Senfe (mhd.: sege[n]se; ndl.: zeissen; lat.: falx; frz.: faux) (H. M. 38, 1—5) kommt, obwohl schon Krone 18.089 erwähnt, erst seit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhundertes vor, und zwar als Senf-eisen, indem die ganze Senfe erst der späteren Zeit angehört.

Säule (651) (mhd.: säl; ndl.: züil; lat.: columna; frz.: colonne), ein besonders in den Niederlanden (652) beliebtes

^{*)} Vor Allem müßte festgestellt werden, welches Werkzeug unter Schurf-eisen verstanden wurde, und zu welchem Zwecke? Bis dahin kann das fragliche Bild wohl als „Stahl zum Schürfen“ des Feuersteines angesehen werden.

Wappen- und zugleich Namenbild; ob auch, wenn gekrönt, den Schachkönig oder die Königin bezeichnend, bleibe einstweilen dahingestellt, um desto mehr als das neue Schachspiel (des 16. Jahrhunderts) hier überhaupt nicht in Frage kommt.



651



652

Als Helmzier ist die Säule (welche erst die Afterheraldik aufbrachte) immer als ein Hut zu verstehen.

Sieb, Reuter (mhd.: redevaz, sip; nld.: geef; lat.: criblum; frz.: crible) findet sich redend vor im Wappen der Hasiber. Mit Federn geschmückt als Helmzier der Adelsmann.

Sichel (mhd.: hepe, sichel; nld.: sikkel; lat.: falx; frz.: faucille, serpette) (J. W. 200, 310; H. M. 37, 12; 38, 12) kommt einzeln nicht vor dem 15. Jahrh. und auch nur selten (Streitberg), dagegen schon in früherer Zeit zu 2, 1 (653) vor und seit dem 14. Jahrhunderte zu zweit zwischen Aehren oder Blumen (Aischersleben).



653

Sinbild, siehe Schild, Wappenbild.

Sittich, siehe Vogel.

Sonne (mhd.: sunne; nld.: zon; lat.: sol.; frz.: soleil) als prächtiger Nagelkopf dienend, kommt sogar zu 2, 1 schon im 13. Jahrhunderte als redendes Bild vor, da sie denn auch als Bildsonne (nld.: gezichts-zon; lat.: sol figuratus; frz.: soleil figuré) aufkommt, indem sie als menschliches Gesicht, natürlich immer g., erscheint in r. oder l. abwechselnd gerade und geslamm-umstrahlt (654, 655).



654



655

Sparren⁸⁹⁾ (mhd.: sparre, gesperre; nld.: keper; lat.: cantherius; frz.: chevron) (J. W. [144] 303, [329] 392, 548; H. M. 10, 20), ein Gespänge, zusammengeschoben aus zwei gleichschenkeligen, oben zugewendeten Gegenschrägbinden, so daß sie aus den zwei Unterrändern des Schildes aufsteigend oben in der Haupttrandmitte desselben einen spitzen Winkel bilden (656). Meistens jedoch hat der Sparren nicht allein seine Stützpunkte im Seitenrande höher, sondern auch seinen Gipfel (mhd.: ort) unterhalb der Haupttrandmitte, so daß der Winkel zum rechten oder gar stumpfen wird. Steigen die Stützpunkte bis in die obere Schildeshälfte, so heißt der Sparren Hoch- oder Obersparren (nld.: verhoogd keper; lat.: cantherius superior; frz.: chevron haussé) und sinkt der Gipfel bis unter die Mitte des Schildes, Untersparren (nld.: verlaagd keper; lat.: cantherius inferior; frz.: chevron

abaissé). Wie die Schrägbinde kommt auch der Sparren gerautet vor und heißt dann Kautensparren (nld.: gertut keper; lat.: cantherius cuneatus; frz.: chevron échiqueté⁸⁹⁾).



656



657

Uebrigens ist der Sparren eines der beweglichsten Wappenbilder, indem er im ganzen Schildesrande nicht allein unten, sondern auch an den Seiten und oben (gestürzt) seine Stelle finden kann, so daß der Seitensparren, Quersparren (nld.: liggende keper; lat.: cantherium in dextram [vel laevam] versus; frz.: chevron couché, mouvant du flanc dextre [ou sénestre]) entsteht; oder der Sturzsparren (nld.: omgekeerd keper; lat.: cantherius inversus; frz.: chevron renversé [mouvant du chef]) und der Sturz-Seitensparren (nld.: liggende keper omgekeerd; lat.: cantherius inversus in dextram [vel laevam] versus; frz.: chevron couché renversé). Der ganz schmale heißt Fadenparren. Ein mit seinen Stützen vom Schildesrande zurückgezogener und also ringsum selbständig begrenzter Sparren heißt Schleife (mhd.: sleife; nld.: ingebogen keper; lat.: cantherius dejunctus; frz.: chevron alésé) oder Winkel (mhd.: winkelmâ; nld.: winkelhaak; lat.: norma;



658



659



660

frz.: équerre); ein an der Stelle seines Gipfels mit einem Löwenhaupte, Lindenblatte, einer Lilie verzierter Löwen- (658) (nld.: keper getopt met een leeuwenkop; lat.: cantherius capite leonis distinctus; frz.: chevron sommé par une tête de lion); Linden- (392) (nld.: keper getopt met een lindeblad; lat.: cantherius folio tiliac distinctus ejusdem coloris; frz.: chevron sommé par une feuille de tilleul du même); Lilienparren (660) (nld.: gelelied keper; lat.: cantherius liliatus; frz.: chevron sommé par une fleur-de-lis du même) (J. W. 548). Dabei kann auch der Raum (die Füllung) zwischen den Sparrenschenkeln (s. d. Zeichnung) von besonderer Farbe sein, und man meldet dann z. B. Lindenvollsparren (659) (392) gr. r. (d. h. mit r. Füllung) in w. oder bei den gewöhnlichen Sparren zwischen zwei anderen Farben —



661



662



663

sparrendreigetheilt. Ferner ein am oberen Rande sägeblattförmiger, mit scharf emporgerichteten Spitzen heißt ein Spitzensparren (661) (nld.: ingehoekt keper; lat.: cantherius superius dentatus; frz.: chevron endenté). Als Stütze eines Schildeshauptes von gleicher Farbe heißt das Bild ein Haupt-

⁸⁹⁾ Den Legner (1596) noch „Winkel“ nennt, während dagegen Wigulens Pundt (1585) bei den Grafen von Scheiern und Wittelsbach die Fadenbinde „Sparren“ nennt.

⁸⁹⁾ „Geslacht“ ist hier nicht anwendbar, weil dieses nur rechtwinkelig sein kann.

iparren (i. Haupt) (662) (ndl.: hoofd-keper; lat.: cantherius lutinatus; frz.: chef-chevron), und als solche einer Binde Bindensparren (663) (i. Binde) (ndl.: dwarsbalk ondersteënd door een keper van't zelfde; lat.: fascia per cantherium ejusdem coloris sustentata; frz.: fasce soutenue par un chevron du même). Zwei Sparren wagerecht aneinander geschoben, ähnlich einem **M** heißen Stüttsparren, besser Doppelsparren (664) (ndl.: twee kepers naast elkander; lat.: cantherii annexi; frz.: étaie), welche namentlich auch als Brechung einer Schrägbinde, Stüttsparren-Schrägbinde (665), vorkommen⁹⁹) (ndl.: schuinbalk beladen met twee kepers naast elkander; lat.: balteus distinctus cantherii annexis ejusdem coloris; frz.: bande [barre] sommée par une étaie du même).



664



665



666



667

Ist ein solcher Stüttsparren gestürzt, also in Gestalt eines **W**, so heißt er Doppelspurzparren oder Sturzsüttsparren (666) (ndl.: twee omgekeerd kepers naast elkander; lat.: cantherii inversi annexi; frz.: étaie renversée). Auf einen erniederten Sparren ein erhöhter gestürzt, heißt Sturz- und Gegenparren (667) (ndl.: twee aanstootende kepers, de bovente omgekeerd; lat.: cantherii oppositi; frz.: chevrons contrepoinés), und wenn sie übereinander greifen, so daß in ihrer Mitte eine schildesfarbige kleine Naute entsteht, Flechtparren (668) (ndl.: twee zamengevlochten kepers, waarvan de een omgekeerd; lat.: cantherii catenati alter super alterum et superior inversus; frz.: à deux chevrons entrelacés, l'un renversé et mouvant du chef).



668



669



670



671

Ist der Sparren oder Sturzsparren mit seinen Seitenenden durch eine Binde verbunden, so heißt er ausgebrochenes Dreieck oder Spickel (669, 670).

Die dem Sparren entsprechende mehrmalige Theilung des Schildes heißt gesparret (671) (mhd.: gesparret; ndl.: gekeperd; lat.: cantheriis distinctum (scutum); frz.: chevronné) (J. W. 144, 329) und bezüglich gestürzt gesparret (mhd.: verfert gesparret; ndl.: omgekeerd gekeperd; lat.: cantheriis inversis distinctum; frz.: chevronné renversé). Dabei gilt die im Schilde oberste Farbe als die des Schildes und die zweite als die der Sparrung, welche gezählt wird, gleichviel ob der Schild zu unterst mit der Schildes- oder der Sparrungsfarbe abschließt, also z. B. zweigesparret w. in r. Hat die Sparrung rechts und links verschiedene Farben in abwechselnder Folge, so wird z. B. gemeldet: „längsgetheilt und zweigesparret w. in r. (frz.: chevronné-contre-chevronné) wobei die rechte Seite für die Aussprache maß-

gebend ist. Wie der Sparren kommt auch das „gesparret“ als „sturz-“ und „doppelspurz-gesparret“ oder „ast-“, „riefen“, „zinnen-gesparret“ vor; ist aber nur die eine Seite gesparret, so wird z. B. gemeldet: zwei halbgesparret w. in r. und längsgetheilt etwa g. oder aber längsgetheilt g. und zwei halbgesparret w. in r. Nach der Zeitfolge ordnen sich etwa

1. im 12. und 13. Jahrhunderte Sparren, Sturz-, Naute-, Zinnen-, Stüttsparren, Saumsparren; belegt mit Vogel oder 1, 2 Widderhäuptern oder Rosen; zwischen 2, 1 Adlern oder Sternen, Mischeln, Burgen, Löwen oder Löwenhäuptern oder zwei Sternen und Berg, oder in einem lilienbesetzten Felde; auch nur unter dem Sparren ein Stern, Ring, zwei Berge (Ravensberg). Gesparret wird der Schild nur zwei- bis dreimal, doch mit bereits vielfacher Zeichnung als „sturz-“, „doppelspurz-“, „ast-“, „riefen-gesparret“; auch überhöht, z. B. von zwei Vögeln, und im 13. Jahrhunderte kommt auch das (dreifarbig) Sparrendreigettheilt schon oben und unten belegt vor.

2. Das 14. Jahrhundert bringt uns den Lilien-, Rosen- und Stüttsparren, den (einzelnen) Doppel-, Sturz-, Kuppel-, Quer- und den Lindenblattsparrren mit andersfarbiger Füllung, belegt mit 1, 2 Mischeln oder Adlern, Rosen oder zwischen Schindeln oder 2, 1 Krügen, Kreuzen, Hufeisen, Rosen. Anstatt des bisherigen Zwei- oder Drei- zeigt sich auch das „Viergesparret“ und das „Sparrendreigettheilt“ mit dem Zinnen- und Naute-

3. Im 15. Jahrhunderte kommen der Spitzen-, Flammen-, Löwenhaupt- und der „Sturz- und Gegenparren“, sowie der „Sparrenzwilling“ und der nur oben gestützte Sparren auf oder von einem Strahlschragen durchbohrt, belegt mit Aepfeln, Würfeln oder zugleich beiseite, wie mit Stern zwischen 2, 1 Sternen oder mit 1, 2 Rosen zwischen 2, 1 Eichen, oder zwischen 2, 1 Hähnen, Pilgerstäben, Bremen (Brem), Naute, unter Haupt oder über einem Löwen.

Der zeltförmig von oben eingebogene Sparren gehört der späteren Zeit an.

Spaten, siehe Schaufel.

Spaz, siehe Vogel.

Speidel, siehe Spickel, Dreieck.

Speer (mhd.: spër, gabilöt; ndl.: piek, werpspies; lat.: hasta, lancea; frz.: lance, javelot), hat immer einen mehr oder weniger hölzernen Schaft, welcher zwar schon frühe, doch selten mit abgebildet wird; mit einem oben aufgesteckten Speereisen (672) (mhd.: ijsper, spëerisen; ndl.: piekijzer; lat.: fulmen lanceae; frz.: fer de pique) (J. W. 37, 4, 18); dieses pflegt zweischneidig, spindelförmig, mit oder ohne Hiebbrüche (Parirfange) zu sein und unterscheidet sich vom Wurfeisen dadurch, daß es eine Tülle, dieses aber einen Ring hat (J. W. 37, 22).



672

Kleiner und weidenblattförmig ist der öfter vorkommende Knebelspieß oder Saufeder, Stieher (mhd.: eberspiez; ndl.: jagtspriet; lat.: venabulum; frz.: épieu). Schon frühe kommen die fünf Speereisen der Spitznas in Thüringen vor, dann im 13. Jahrhunderte der Stieberschragen, im 15. Jahrhunderte zwischen zwei Sternen.

Sperber, siehe Vogel.

Speerruhe, vergl. Schild.

⁹⁹ Hier ist der Uebergang in eine Zuckerschragbinde oder aus einer solchen leicht denkbar.

Spickel (mhd.: fisl, zwicfel; ndl.: omgekeerd driehoek; lat.: cuneus, spiculum; frz.: pile oder triangle renversé), auch „Speidel“, wird das Dreieck genannt, wenn es auf eine seiner Spitzen gestellt ist. Es kommt zuerst in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts zu dritt, 2, 1, und zwar als Namenwappen vor (Speidl).

Spiegel (mhd.: spiegel; ndl.: spiegel; lat.: speculum; frz.: miroir) (J. W. '55; H. M. 38, 33, 55), wird als eine kreisrunde, andersfarbig, meistens g. eingefasste b. Scheibe mit einem Stiel als Handgriff dargestellt (673), als Wappenbild der uralten Spiegel (de Speculo) zum Deffenberge, zum Irrgang, im Litt, zu Pöckelsheim, v. Rößen, v. Rodenberg, vom Ufer u. a. m. am Niederrhein und in Westphalen.



673

Spindel, siehe Raute.

Spiz (ndl.: geppiket; ndl.: spits, aan het boven-einde gescherpt; lat.: [superius] acuminatum; frz.: aiguise) heißt oben spiz, z. B. Spizstreif; ist aber die Spitze unten, so wird in der Ansprache das „spiz“ dem betreffenden Wappenbilde hinten angehängt, z. B. Streifspize, entsprechend der Wortbildung von Nadel, Nagel, Dolchspize u. dgl. m. — Der Spiz, ein Gefäß (siehe dieses) und als Theil des Schildes (siehe Schild).

Spizberg, siehe Berg.

Spize, der mittlere Theil der Kappe (s. d.). Mehrere Spitzen über- oder neben einander kommen oft bei der Längs-, Schräg- oder Quertheilung vor, und werden dann gemeldet als querspitzen-längsgetheilt (674) (ndl.: ingehoekt gedeeld; lat.: bipertitum per cuspides jacentes; frz.: émanché en pal); spitzen-schräggetheilt (ndl.: ingehoekt geschtuint; lat.: diagonaliter sectum per cuspides jacentes; frz.: tranché-[taillé]-émanché); spitzenquergetheilt (ndl.: ingehoekt doorsneden; lat.: cuspides ascendentes; frz.: coupé-émanché).



674

Treffen mehrere Spitzen in einem Punkte des Haupt-, Seiten- oder Fußrandes zusammen, so heißt die Theilung etwa zum Haupte gegert, s. w. oder sonstige (ndl.: tegen het schildhoofd püntig; lat.: sursum pinnulatum versus medium caput; frz.: gironné oder appointé vers la pointe du chef); oder zum Oberwinkel (ndl.: tegen den bovehoek püntig; lat.: s. p. versus angulum superiorem; frz.: g. oder a. vers le canton dextre [sénestre] de l'écu); zur Seite (ndl.: tegen die zijde püntig; lat.: in dextram [laevam] p. oder cuspidatum; frz.: g. oder a. vers le flanc), oder zum Fuße gegert (ndl.: tegen den schildvoet püntig; lat.: pinnulatum deorsum versus; frz.: gironné oder appointé vers la pointe), wobei die Zahl der je zu zweit abwechselnden Bildflächen vorangesetzt wird, z. B. sechsmal zum Orte gegert. Uebrigens reichen die Gipfel der Spitzen oder Querspitzen auch oft nicht bis zu dem Rande, welcher dem Stükrande entgegengesetzt ist, namentlich wenn ihrer zwei bis drei neben einander gestellt sind (vgl. Stufe). In noch größerer Anzahl zusammengeschoben bilden sie oft die innere Begrenzung von Schildeshaupt, -Seite oder -Fuß, -Schräghaupt, Schrägfuß oder aber eine gebrochene Linie längs, quer, schräg. Demnach meldet man je nach den Umständen: Spitzenhaupt (vgl. Haupt), was

Rüxner 129 beim Dalberg-Wappen „gefembt“ nennt (ndl.: ingehoekt schildhoofd; lat.: caput inferius acuminatum; frz.: chef émanché); Spitzenfuß (ndl.: ingehoekt schildvoet; lat.: pes dentatus; frz.: champagne émanché); Querspitzen- oder Zuckenseite (ndl.: inhoeking; lat.: latus tortuosum; frz.: émanché). Sind nämlich dergleichen Spitzen nur kurz und stumpf, so heißen sie Zacken. Die gestürzte Spitze (oder Dreieck) heißt Spickel, Speidel. Zwei besonders eigenthümliche Spitzenbildungen sind die Schrägung mit Gegenspitzen und die Schrägbinde mit Stütssparren (gebrochen).

Sporn (mhd.: spor; ndl.: spoor; lat.: calcar; frz.: éperon) (H. M. 37, 43), ein Wappenbild, welches in alter Zeichnung (vor 1500) nicht immer leicht zu bestimmen ist, was daher kommen mag, daß der Sporn zu verschiedenen Zeiten eine andere Gestalt und in Wappen noch dazu (wie auch andere, z. B. besteckte Wappenbilder) diese und jene ungewöhnliche Verzierung annahm und diese in Ermangelung der Formkunde von den Wappenzeichnern, Sprechern, ja den eigenen Besitzern nicht mehr (z. B. Speerken) verstanden wurden, und wie es eben auch vorkommt, sogar absichtlich, z. B. in der späteren Erbschaft von Schildsagen u. s. w., welche übrigens für den ernstlichen Geschichtsforscher nicht den geringsten Werth haben.

Spornrad, siehe Rad.

Spule gehört der neueren Zeit an und ist, wenn nicht aus unverständenen Nagelköpfen umgebildet, wohl als Sinnbild der Weberei anzusehen. Die Haren führten z. B. deren drei.

Stab (mhd.: stange; ndl.: staak; lat.: pertica; frz.: vergette), Sinnbild des Richteramtes, kommt in verschiedenen Gestalten vor, und zwar zunächst

im 12. Jahrhunderte einzeln oder zu zweit überkreuz als Lilienstab (675, 676) oder Scepter (mhd.: künigerte, zeppter; ndl.: gelelied schepter; lat.: sceptrum liliatum; frz.: sceptre) (H. M. 39, 27, 39), Sinnbild des Reichserz- (Brandenburg) und Reichserbkämmereramtes (Weinsberg); war der zuerst vorkommende unter verschiedenen nach und nach aufkommenden auch anderen Stäben.



675



676



677

Im 13. Jahrhunderte erscheint sodann der einfache Stab als Sinnbild des Richteramtes und (überkreuz) der Stadtschragen u. a. zwischen 1, 2, 1 Ringen, namentlich aber an der Helmszier die zierlichen Lindenstäbchen (mhd.: linderis; ndl.: lindenrijs; lat.: virga tiliata; frz.: vergette à feuilles de tilleul), mit



678



679

daran hängenden Blättchen von Blech und daher bei der Bewegung einen Klang gebend („so sich geruete ein kleiner wint, so

kungen sie zuo Priße in maniger hande wise" (Turnei von Manteis 80, 5 ff.).

Im 14. Jahrhunderte kommt zu dritt die Gabelstellung auf, sowie der Bischofsstab (677, 678) (ndl.: bishopsstaf; lat.: pastorale; frz.: crosse) die ganze gute Zeit hindurch (versteht sich in Siegeln und Wappen) ein einfacher Hirten- oder Krummstab mit einem Knopfe unter der Krümmung und einem Dorne am unteren Ende, und ferner der Pilgerstab (779) (mhd.: pilgerinstap, burdüz; ndl.: pelgrimsstaf; lat.: scipio; frz.: bourdon de pèlerin) (H. M. 38, 62) (als Sinnbild der Kreuzzüge 1096—1271) mit einem Knopfe oben, einem zweiten unter der Handhabe und einem Dorne am Fußende. Endlich im

15. Jahrhunderte begegnet uns auch als Sinnbild der Heilkunst der Schlangensstab (ndl.: mercuriusstaf; lat.: caduceus; frz.: caducée), welcher dann namentlich im 16. Jahrhunderte geflügelt ein Sinnbild der Kaufmannschaft wurde.

Stab oder **Streif**, siehe diese.

Staffel, **Staffelstein**, siehe Stufe.

Stange, **Hirsch**, siehe Hirsch.

Stangenkreuz, siehe Kreuz.

Stangenwedel, siehe Feder.

Stande, siehe Baum.

Stausen, siehe Gefäß.

Stecher, Fischerhaken, vgl. Angel (ndl.: haak, werpijzer; lat.: hamus; frz.: croc, crochet, harpon), ist ein Stab mit einem daraufgesteckten Eisenhaken (680), welcher nach dem Alter der Geschlechter Hagenberg in Oesterreich und Krottendorf in Steiermark schon im 12. und 13. Jahrhunderte vorkommt, in der Zeichnung jedoch möglicherweise erst im 14. und 15. Jahrhunderte, immer w. oder g.



680



681

Ähnlich mag es sich mit dem Dreistecker (681) (ndl.: drietand; lat.: tridens; frz.: trident) verhalten, welcher nach dem Alter der Schermbek um 1250 zuerst vorkommt.

Auch der Stecher kommt, wie der Strahl, mit einem (zwar einseitigen) Federfluge vor (Thaurvödl), doch wohl kaum vor 1500, und dann vielleicht ein Mißverständnis der Neuheraldik.

Stechpalme, siehe Baum.



682

Steigbügel (mhd.: stegereif; ndl.: stijgbellgel; lat.: stapia, stapulum, strepa; frz.: étrier) (H. M. 37, 35b, 38) zu 2, 1 Wappenbild der Schwansbell in Westfalen, kommt als solches schon sehr früh vor; im 13. Jahrhunderte dreieckig, im 15. viereckig und dann schuhförmig (682).

Steige, siehe Leiter.

Steighaken, siehe Haken.

Stein, siehe Berg.

Steinbock, siehe Bod.

Steinbockshorn, siehe Horn.

Steineiche, siehe Baum.

Stellgabel, siehe Gabel.

Stempel kommt vereinzelt im Wappen der Stempel vor.

Stern (mhd.: sterne; ndl.: ster; lat.: stella; frz.: étoile) (J. W. 80, 150, 160, 258, 310, 331, 351, 382, 444, 451, 488, 530, 541, 553; H. M. 35, 8, 12, 17, 19), ein fast immer, wo nicht als Namenbild, als Nagelkopf gar oft vorkommendes Bild, bald zur Befestigung der Schilddecke, bald auch eines anderen Wappenbildes auf dieser, ist in der Regel acht- (683), und später (doch auch schon auf Grabdenkmälern des 14. Jahrhunderts) sechsstrahlig (684), meistens w. oder g., wobei zu bemerken, daß die Strahlen kurz und stumpf sind, seit dem 15. Jahrhunderte aber lang und spitz werden. Ist der Stern in der Mitte durchbohrt, d. h. rund ausgebrochen, so daß an dieser Stelle die Schildfarbe hervortritt, so wird er als Spornrad (s. Rad) ausgesprochen. Bisweilen ist der Stern noch mit einem andern Nagelkopfe belegt, wie mit einem Berge (J. W. 80) oder begleitet von einem Monde (444; H. M. 35, 9). Zwei Sterne werden gerne in verschiedenfarbigen Schildeshälften mit gewechselten Farben (258) vorgestellt, und drei schräg (553) oder zu 2, 1 (160, 451), welche, durch einen Spindel gabelförmig verbunden, als Sternspindel erscheinen, oder Stern- gabel (ndl.: drie sterren gaffelswijze geplaatst; lat.: stellae concurrentes; frz.: trois étoiles en paire).



683



684

Schon im 12. und 13. Jahrhunderte begegnen uns zwar beidem meistens w. oder g. Sterne, doch sogar auch ein schwarzer (J. W. der Waldeck), und im 13. Jahrhunderte auch solche gewechselter Farbe. Unter den ersten Vorkommnissen sind sofort — offenbar Nagelköpfe — mehr Sterne als gewöhnlich; selten jedoch steigt die Anzahl über zwei oder drei, es wäre denn, daß der Schild (später) als mit Sternen bestreut oder besäet zu melden wäre. Alte Formen sind ferner ein Stern im Schildeshaupte, 2, 1 unter Haupt, zwei zu beiden Seiten, J. W. einer Binde, ein hervorgehender Stern oder besteckt mit Pfaufedern, unterstützt von Berg oder Mond, zwischen zwei Seeblättern oder 2, 1 Rosen, Vallen, Ringen und drei in der Gabelstellung (Geuder).

Im 14. Jahrhunderte erscheint auch der Stern blau, welches jedoch auch oft anstatt des früheren schwarz vorkommt; namentlich auch als Helmzier oder belegt mit einem andern Nagelkopfe, J. W. einem Freiberge über einem Schrägkreuze oder zwischen zwei Monden, 2, 1 Muscheln, 2, 2 Schindeln, acht anderen Sternen, zwei Vogelhäuptern.

Das 15. Jahrhundert bringt uns den Stern mit einer Rose belegt oder besteckt mit 2, 1 Nägeln, unterstützt von einem gebildeten Monde über drei Wolfszähnen, welche wohl zunächst nur drei einfache Spigen waren, also über spigenquergetheilt, unter einem Schartenhaupte oder 2, 1 in und unter einer Kappe, zwischen zwei Flügeln oder zwei Bogen, 2, 1 Mannshauptern, und sogar in einem Schweiffsterne (Zaler) zeigt sich bereits der vollständige Verfall.

Stieber, siehe Speer.

Stier, siehe Rind, Ungeheuer.

Storch, siehe Vogel.

Strahl (mhd.: strāle; nbl.: strael; lat.: sagitta; frz.: flèche) (Z. W. 339; S. M. 37, 2), ist der mittelalterliche und (wie auch mehrere Namenwappen beweisen) wappenmäßige Ausdruck für Pfeil, welcher beiderseits einen Angelhaken hat, und dessen Schaft „Rein“ heißt, welcher unten, wo die Bogensehne eingreift, einen Federflug hat (686). Die Spitze des Strahles heißt eigentlich Pfeil, um jedoch Irrungen zu vermeiden, sagen wir Strahleisen (mhd.: phîl; nbl.: pijlijzer; lat.: fulmen; frz.: tête oder fer de flèche, phéon) (Z. W. 215, 338; 37, 3), welches wohl viel öfter vorkommt. Zwei mit ihren Tüllen aufeinander gestürzte Strahleisen sind zu den Doppelhaken zu rechnen. Der Strahl war bestimmt, auf einen Bogen, Flitsbogen, gelegt zu werden. Dagegen der Bolzen (für die Armbrust) (mhd.: bolz, bôlzelsin; nbl.: bout, quarel; lat.: jaculum arcubalistae; frz.: flèche d'arbalète) hat eine rautenförmige oder stumpfe Spitze und unten einen abgerundeten hölzernen Flug. Die Hauptformen kommen schon im



685



686

12. und 13. Jahrhunderte vor: zwischen zwei Flügeln, der Strahlschragen und die Strahlgabel, letztere auch belegt mit einer Sonne oder überhöht von einem Monde, drei Bolzen, das Strahleisen sinkend oder 2, 1 auch zwei gewechselter Farbe.

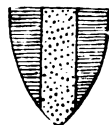
Im 14. Jahrhunderte zwischen 1, 1 oder 2, 1 Sternen oder Vallen, und im

15. Jahrhunderte an einer Kette oder belegt mit einer Vinde, belegt mit drei Kleeblättern oder ein Strahl mit einem Baumrumpfe überkreuz.

Strauß, siehe Vogel.

Streif oder durch den Geschlechtsnamen „Zum Stave“ de Vaculo (Fahne, 1. 14) schon 1178 als „Stab“ berechtigt; hier aber namentlich deshalb als Streif angesprochen, weil dem das „gestreift“ besser entspricht als etwa „gestabt“ dem Stabe; auch ist „strife“ und „strifeht“ bei Weitem gebräuchlicher (mhd.: strife; nbl.: staak, staf, später paal; lat.: palus; frz.: pal, vergette) (Z. W. 33, 127, 239, 259, 310, 357, 460; S. W. 10, 9, 10). Rügner, 1530, nennt unsern Streif „strich“ oder „strich nach derleng“ und

kennt den asterheraldischen „Pfahl“ noch nicht⁹⁾. Auch Hoppenrob (Stammh. 1570) nicht, welcher ihn „balken die lenge herab“ nennt, sowie Martin Schrot 1576 wieder „Strich“, und Wigul. Hundt 1585 „mitterstraße“; auch Legner 1596 nennt noch die zwei Fehestreifen der Amelunghen und der Gruben „aufgerichtete Balken“ oder „Balken aufwärts in die Höhe“. Erst Vrebius 1639 („sigilla comitum Flandriae“) hat lateinisch „palus“ und französisch „pal“, und Spener 1680 auch deutsch „pfal“ neben „aufgerichteter Balken“, worauf dann J. W. Trier 1714 und J. D. Köhler zum Weigel'schen (ursprünglich Sibmacher'schen) Wappenbuche durchgehend „pfal“ setzen.



687



688



689

Unser Streif (687—689) ist nun ein senkrecht, beiderseits in der Regel geradlinig begrenztes Geppänge in der Mitte oder Seite (Seitenstreif, Stab) (nbl.: regter oder linker paal; lat.: palus in latere dextro oder sinistro; frz.: pal du flanc dextre oder sénestre) des Schildes von ungefähr ein Drittel Schildesbreite und anderer Farbe als die übrige Schildesfläche, wobei jedoch zu bemerken ist, daß der Schild, wenn der (Streif) zwischen zwei verschiedenen Farben vorkommt, „längsdreigetheilt“ anzusprechen ist (s. d.).

Bei mehrmaliger Längstheilung, welche als gestreift zu melden ist (nbl.: gepaald; lat.: scutum palatum; frz.: palé) (3, 183, 496), kommen aber in der Regel nur zwei verschiedene Farben abwechselnd vor, und dabei gilt die zur rechten Seite des Schildes vorderste Farbe als dessen und die zweite, sowie deren Wiederholungen als Streiffarbe. So oft nun diese Streiffarbe vorkommt, wird zwei- bis drei- oder vier- „gestreift“ (nicht leicht mehr) gemeldet, gleichviel, welche der beiden Farben an der linken Seite des Schildes die letzte ist; denn im Mittelalter nahm man es nicht so genau wie unsere Aster- und Zunftheraldiker mit den geraden und ungeraden Farbenstreifen.

Der innerhalb des Schildesrandes in sich begrenzte Streif heißt ein Freistreif (nbl.: vrij-paal; lat.: palus de junctus; frz.: pal alésé), der oben zugespitzte: Spitzstreif (mhd.: stüdel; nbl.: aan het boveinde gescherpte paal; lat.: palus superius acuminatus; frz.: pal aiguisé), und der unten abgepunktete: Streifspitze (nbl.: spitsvoetig paal; lat.: palus spiculatus; frz.: pal fiché). Stoßen zwei nur halb lange Streifen (Stäbe), der eine oben herab, der andere von unten hinauf je nur mit einer Kante oder einem kurzen Ende auf- oder aneinander, so heißt das ein Rantenstreif (692) (nbl.: twee palen, de bovente geknot, de onderste verlaagd, elkander met de hoeken rakende; lat.: pali, dexter inferius, et sinister superius decurtati per angulos annexi; frz.: à deux pals, l'un retraits, l'autre abaissés, joints par les angles en abîme). Ist ein

⁹⁾ Dem steht gegenüber, daß die Engländer schon im 13. Jahrhunderte (siehe „Three rolls of arms“) paly, pal, pallet, und die Franzosen nicht viel später pal pallé u. s. w. sagten. Also schon in der Blütezeit der Heraldik nannte man den Streif „Pfahl“ mit demselben guten Ähnlichkeitsgrunde, wie man den Sparren so nannte, wobei doch Niemand an einen Dachsparren dachte. (Die Schriftleitung.)

Streif mit einem Schildeshaupte gleicher Farbe zusammengezogen, so heißt das ein Hauptstreif (ndl.: *hoofd-paal*; lat.: *capitium* oder *palus lutinatus* (693) oder *capiti adglutinator*; frz.: *chef-pal*), anstatt des Hauptes eine Oberbinde heißt ein Bindenstreif (694) (ndl.: *dwarsbalk ondersteund door een paal van't zelfde*; lat.: *fascia per palum ejusdem tincturae sustentata*; frz.: *potence*); dagegen eine Binde unter einem Streif: Streifbinde (vgl. Sturzkrücke unter Krücke) (695), welche aber



690



691



692

erst im 15. Jahrhunderte vorkommt (ndl.: *paal ondersteund door een dwarsbalk*; lat.: *palus fascia sustentatus*; frz.: *pal retrait soutenu par une fasce du même*); der Streif auf einem Schildesfuße gleicher Farbe ruhend heißt Streiffuß (696) (ndl.: *paal ondersteund door een schildvoet*; lat.: *palus sustentatus per pedem scuti ejusdem tincturae*; frz.: *pal soutenu d'une champagne du même*). Zwei mit einem nur geringen Zwischenraume zusammengedrängte Streifen heißen Zwillingsstreif oder Streifzwilling (697) (ndl.: *tweelings-paal*; lat.:



693

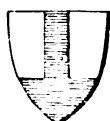


694



695

palus geminatus; frz.: *jumelles en pal*); sind aber die Streifen unmittelbar aneinander gerückt und mit dem Schilde gewechselter Farbe, so heißen sie Kuppelstreif (698) (ndl.: *koppel-paal*; lat.: *palus copulatus variae tincturae*; frz.: *pal accouplé*). Mit einer Einfassung, deren Farbe den Streif von der des Schildes abgrenzt, heißt das Gespänge Saumstreif (699) (ndl.: *omboord p.*; lat.: *p. cinctus* oder *inclusus*; frz.: *p. bordé*). Streifweise gestellte



696



697



698



699

Wechselquerzinnen heißen Wechselquerzinnenstreif (700) (ndl.: *beurtelings gekanteeld paal*; lat.: *palus alternatim pinatus*; frz.: *pal bréssé et contre-bréssé*); senkrecht übereinander gekantete Rauten: Rautenstreif (701) (mhd.: *ruteht strife*; ndl.: *geruit paal*; lat.: *tessellae lingulatae in modum pali*; frz.: *losanges rangées en pal*); ebenso streifweise geordnete Wecken Weckenstreif (702) (mhd.: *wechelt strife*; ndl.: *schüngerüit paal*; lat.: *palus cuneatus*; frz.: *pal fuselé*); ein mit kleinen Sparren (s. oben) übereinander belegter: Sparrenstreif (ndl.: *gekeperd paal*; lat.: *palus cantheriis distinctus*; frz.: *pal chevronné*) (J. W. 387, 460).

Im 12. Jahrhunderte und überhaupt in der Frühzeit, kommt das Gespänge nicht bloß von Blech, sondern auch gestükt vor, von h. oder f.: Fehestreif (ndl.: *vair-paal*; lat.: *pallus pellitus*; frz.: *pal de vair*), was die Wappen der Vregenz (127) und der Amelungen beweisen. Zu gleicher Zeit finden wir bereits

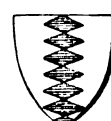
den Weckenstreif (Gliberg), den Kuppel- und den Sparrenstreif (387, 460); der Streif unter Haupt oder (wie mit Sparren) mit Vällen oder Vallen belegt; zwischen Schindeln, zwischen zwei Kronen; auch zwei Bogenstreifen (wie Radfelgen) angeschoben und abgewendet. Gestreift begegnet uns der Schild zwei- bis höchstens vierfach; oder durch eine Quertheilung in sechs Felder gewechselter Farbe getheilt (zum Stave, de Vaculo in Köln) oder über einer Quertheilung zwei- bis dreimal halbgestreift (147).



700



701



702



703

Im 13. Jahrhunderte finden wir den Streif zwischen zwei j. Krähen (Grendorp), den Sparrenstreif zwischen zwei Thürmen oder nur die eine Längsseite — Seitengestreift.

Das 14. Jahrhunderte bringt den Halbstreif über einer Quertheilung, den Kanten-, Rauten-, Saum- und Schachstreif, den Streif belegt mit drei Sternen (310), Schildlein oder Rosen, das Wellengestreift (ndl.: *golvend gepaald*; lat.: *undulatum palare*; frz.: *palé-ondé*). Das „gestreift“ kommt nun auch wohl fünffach vor, aber höchst selten.

Im 15. Jahrhunderte endlich stellen sich der Kantenstreif (703), Wechselzinnen- und Wechselstreif ein, welcher mit drei Fischen belegt, also trotz der senkrechten Stellung dennoch einen Fluß bedeutet (Schwarzach); auch die Streifbinde, doch wohl erst in der vollendeten Verfallszeit (im Grünenberg); das „gestreift“ oben oder unten gekürzt; der Streif von einem Strahle durchbohrt, nicht allein belegt mit einem, sondern auch beiseitet von zwei Sternen oder beiseitet von 1, 1, 1 Rosen, ja sogar zwischen zwei Kindern.

Streifsfegel, siehe Kolben.

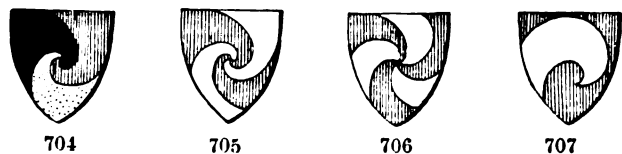
Streifhorst, Dreifächer, siehe Angel.

Streifkolben, siehe Kolben.

Striegel, siehe Kamm.

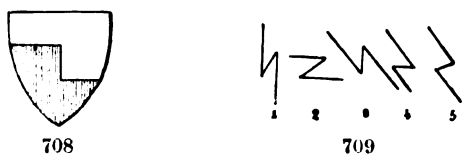
Strudel (mhd.: *wirbel, gumpe*; ndl.: *maalstroom*; lat.: *scutum in cochleam retortum*; frz.: *gouffre*) heißt eine (beiläufig in der Züricher Wappenrolle nicht vorkommende) Art Gehrung, deren gekrümmte drei oder vier Seiten sich aus der Mitte des Schildes strudelförmig um einander winden und immer mehr von einander sich entfernend in den Schildesrand verlaufen. So entsteht zunächst mit drei Schneckenlinien eine dreifeldrige Strudeltheilung oder Strudeldreitheilung (704) (ndl.: *met rond-geeren gaffelswijze geplaatst*; lat.: *per lineas cochleares* oder *cochleatim tripartitum*; frz.: *tiéree en girons arrondis et appointés en coeur*), je mit ihrer besonders zu unterscheidenden Farbe, z. B. r. w. b. Ferner mit vier Schneckenlinien entsteht das Strudelgeviert (705) (ndl.: *met rond- oder krom-geeren gevierendeeld*; lat.: *cochleatim quadripartitum*; frz.: *écartelé en girons arrondis et appointés en coeur*), welches nur zwei Farben, die eine um die andere, hat, wie z. B. r. w. (vgl. gew. 11). Bei sechs Schneckenlinien endlich wird zu je drei Strudel-

gegehrt (707) (vgl. Wehre) gemeldet (ndl.: met rond-geeren ge-geerd; lat.: pinnulatum per lineas cochleares; frz.: gironné-courbé). Merkwürdigerweise scheinen die mehrlinigen Formen, nämlich also das Strudelgegehrt und Strudelgeviert die ältesten Formen (13. Jahrhundert, Rockhausen, Eltershofen) zu sein, während das Strudeldreigeheilt erst im 14. Jahrhunderte erscheint.



Zu dieser Zeit begegnet uns zwar auch ein etwa Halbstrudel zu neunendes Bild (ndl.: halve maalstroom; lat.: parte dimidia in cochleam retortum; frz.: demi-gouffre), welches aber als „redend“ durch den dazu gehörigen Namen Hake als Hafen bestätigt wird (707).

Stufe (708), Staffel (mhd.: grät, gräde, stufe; ndl.: graad; lat.: gradus; frz.: pignon) heißt eine Theilung, welche den Schild in der Hauptrichtung quer (i. d.), nämlich halbquer, ein Drittel längs (in der Frühzeit in der Regel aufwärts) und abermals halbquer in zwei Hälften theilt, z. B. stufenquer oder quergetheilt mit Stufe s. w. (ndl.: beneden [boven] half doorsneden, half gedeeld en nogmaals half doorsneden; lat.: horizontaliter per gradum sectum; frz.: mi-coupé en pointe [en chef] mi-parti vers le chef [la pointe] et recoupé) (Z. W. 458); will man die von rechts her steigende oder abfallende Stufe genauer unterscheiden, so ist die erstere Aufz., die andere aber Abstufe anzusprechen. Uebrigens dient die Stufe (in späterer Zeit) nicht bloß zur Quer-, sondern auch zur Längs- und Schrägtheilung des Schildes — Längs- oder Schrägstufe, welche, wo nicht ganz rechtwinkelig, doch nicht bedeutend über oder unter dieses Maß, also stumpf- oder spitzwinkelig abzuweichen pflegt. Gestaltet sich aber die Brechung in der Mitte und scharfkantig spitz, so jagt man gebrochen, was beiläufig die Grundform des späteren sogenannten Rachen schnittes (ndl.: ingezwolgen van't eene in't andere; lat.: duplici rictu leonino; frz.: tranché- [taillé-] engoulé de l'un en l'autre) (H. M. 30, 10), welcher durch Zeichnung eines Löwen-, Wolfs- oder ähnlichen Oberkiefers gebildet wird, dessen Unterkiefer in einen gegenübergestellten zweiten Oberkiefer sich fortsetzt, so daß der eine gegen den andern gestürzt erscheint und eine stark ein- und ausladende S-förmige Linie entsteht. Um aber bei der geradlinigen Brechung die Art derselben näher zu bezeichnen wird zu melden sein (709): 1. längs-schräggebrochen (ndl.:



half gedeeld, half-geschüint en nogmaals half gedeeld; lat.: bipertitum et diagonaliter ruptum; frz.: parti, taillé [tranché] et reparti); 2. quer-schräggebrochen (ndl.: doorsneden en geschüint-verbrokkeld; lat.: transversum et diagonaliter ruptum; frz.: coupé, taillé [tranché] et recoupé); 3. schräg-längsgebrochen (ndl.: geschüint, gedeeld en nogmaals geschüint; lat.: per gradum ascendentum diagonaliter sectum; frz.: taillé [tranché] parti et retaillé [retranché]); schräg-quer-

gebrochen (ndl.: geschüint, doorsneden en nogmaals geschüint; lat.: per gradum transversum diagonaliter sectum; frz.: taillé [tranché], coupé et retaillé [retranché]); 5. schräg-gegen-schräg gebrochen (ndl.: geschüint en tegen-verbrokkeld; lat.: cuspidatum oder diagonaliter sectum in medio ex adverso ruptum; frz.: taillé, tranché et retaillé).

Steigen mehrere übereinander auf, so heißt dies stufen-schräg (ndl.: trapswijze geschüint; lat.: per gradus diagonaliter sectum; frz.: tranché- oder taillé-pignonné), und steigen sie nur vom Rande des Schildes bis zum Längendurchmesser und fallen dann ebenmäßig unter demselben Winkel, so entsteht der Stufengiebel (ndl.: trapvormig gevel; lat.: fastigium gradatim pinnatum; frz.: pignon), welcher auch entsprechend ausgebrochen sein kann, und dann Stufenparren heißt (ndl.: trapvormig keper; lat.: cantherius gradatim ascendens; frz.: chevron pignonné).

Sturmfeder, siehe Weil.

Sturmhaube, siehe Helm.

Sturmleiter, siehe Leiter.

Stuß, siehe Gefäß.

Tanne, siehe Baum.

Tartsche, siehe Schild.

Täze, siehe Vär.

Tauke, siehe Vogel.

Tensel, siehe Mann.

Thier, siehe Hirsch.

Thor, Thüre (mhd.: tor, tür, phorte; ndl.: deur, poort; lat.: porta, fores; frz.: porte) (Z. W. 10, 380; H. M. 35) wird in der Regel rundbogig dargestellt mit zwei geöffneten Flügeln auf einem kleinen Sockel (710), oft als Namenbild, wie Türheim (12. Jahrhundert), Niedertor (13. Jahrhundert), Tor, Torperg, van Doren (14. Jahrh.) Portenau. Auch kommen außer dem Schlüssel andere einzelne Theile vor, wie das Thürband (14. Jahrhundert) (mhd.: türbant; ndl.: deürhengsel; frz.: penture), mehr oder weniger lilienstabähnlich: das Thürschloß, Schloßblech, meist vierseitig und fleblattedig. Das letztere kommt erst ganz spät auf (vgl. auch Schloß).



Tiegel, siehe Gefäß.

Thurm (mhd.: turn; ndl.: bürgt; lat.: turris; frz.: tour; (Z. W. 92, 96, 326, 585; H. M. 35, 20), ziemlich gleichbedeutend



mit Burg (vgl. d.), kommt mit dieser zusammengefaßt oft genug vor, und in seiner Besonderheit namentlich oft in Namenwappen

auf Borg, Burg, Turn, Wart schon im 12. Jahrhunderte (Castelmur, Mwinburg, Malborg, Hohenwart) manchmal auf einem Berge, in älterer Zeit meist eine einfache Säule, oben und unten mit einem Binnenkranze, meistens w., seltener g., r., b. oder f. (711, 712).

Thüre, siehe Thor.

Tischtragen, Tischwange (mhd.: zwene schragen die die tavel tragen; ndl.: voet van eene tavel; lat.: mensae fulcrum; frz.: tréteau de table), ein trefflicher Schildbeschlag in Gestalt eines mehr oder minder verzierten Schragens (713, 714).



713



714

Ihn führen die Marschalken von Ostheim. Nicht verschwiegen darf werden, daß die holländischen Säulen (zuhten) (652) der van Zuhten und Eulenburg einer Tischwange ebenso wie einem Mühleisen sehr ähnlich sehen; ein Beweis mehr dafür, wie leicht durch eine äußerliche Umgestaltung die Wappenbilder mißdeutet werden konnten (s. Säule).

Godtengebein (mhd.: gemerbein; ndl.: doodsbeen; lat.: ossa; frz.: ossements de mort) findet sich z. B. im Wappen der pommerischen Parow, wo es aber eben so gut aus einem Auerichtrümpfen oder dergleichen herausgebildet worden sein kann. Es erscheint meist in später Zeit, ebenso wie der Todtenhädel (ndl.: doodshoofd; lat.: calva; frz.: crâne).

Topf, siehe Gefäß.

Trense, siehe Riß.

Trenshand, siehe Arm, Hand.

Trinkhorn, siehe Gefäß, Horn.

Truhe, siehe Gefäß.

Turnierkragen, vielmehr **Wank**, siehe dieje.

Ungeheuer (mhd.: kunder; lat.: monstrum; frz.: monstre) sind meist aus Mensch und Thier oder zwei verschiedenartigen Thieren (lat.: bimembres) zusammengesetzt, und manche dieser und ähnlicher Gestalten mögen, wie es sich bei einzelnen sogar nachweisen läßt, durch Zusammenschieben zweier verschiedenen Schildeshälften entstanden sein⁹²). Mit Ausnahme bereits allgemein verständlicher Ausdrücke, wie Drache, Einhorn, Greif (s. d.)



715

ist es das Einfachste, das betreffende Wappenbild zuerst bei seinem Obertheile anzusprechen, wie

1. Teufel (715), Königslöwe, Mannlöwe, Jungfernlöwe, Mannroß, Mannvogel, Königs-, später Jungfernadler, Jungferndrache, während die fischendigen als Wassermann oder Meerweib angesprochen werden.

2. Flügellöwe oder Hund, Stammenlöwe, Seelöwe.

⁹² So z. B. ist der Löwe Adler der Flans, 1311 (hebragische Apbeviomen 170) zusammengeschieben aus dem erlamündischen Löwen mit dem Adler darunter.

3. Flügelroß, Seeröß.

4. Stier.

5. Bock-Adler, Ziegenhahn.

Unter diesen sind namentlich näher zu kennzeichnen:

Jungfernlöwe (ndl.: sphinx, desgleichen lateinisch und französisch) (H. M. 16, 27), im Oberkörper als nackte Jungfrau und unten als Löwe gebildet, bald sitzend auf allen Vieren, rechts gewendet.

Jungfernadler (ndl., lat. und frz.: harpy, harpyia, harpie) (H. M. 29), ein Adler mit nackter Brust und gekröntem Haupte einer Jungfrau, im Visir gesehen, d. h. von vorne, dem Beschauer zugewendet. Der Nürnberger Jungfernadler war ursprünglich ein Königshauptadler, 1243, doch kommt auch der Jungfernadler schon anderswo frühe vor, wie z. B. an der Jacobskirche zu Mülthausen a. H. 1279.

Jungferndrache (ndl., lat. und frz.: chimæra, chimère) mit dem gekröntem oder ungekröntem, bekleideten oder unbekleideten Oberleibe, mit oder ohne Arme einer Jungfrau und dem Unterleibe eines Drachen, geflügelt oder ungeflügelt, mit zwei Löwen- oder Schwänenfüßen, der Schweif mit oder ohne Stachel, erhoben oder gesenkt.

Meerweib (716) (mhd.: meremeit, =minne, =wip; ndl.: sirene, meemin; lat.: sirene; frz.: sirène, mélusine) (H. M. 16), eine nackte (seltener, 15. Jahrhundert, bekleidete) Jungfrau, unterhalb mit einem Fischleibe, mit oder (15. Jahrhundert) ohne Arme, gekrönt (15. Jahrhundert) oder ungekrönt mit herabhängendem oder (15. Jahrhundert) geflochtenem Haupthaar und mit einem geschuppten einfachen oder Doppelfischschwanz, welchen letzteren sie mit beiden Händen aufgekümmert emporgerichtet hält; später auch mit einem Spiegel in der einen Hand und mit der andern das lange Haar haltend.



716



717



718

Wassermann (mhd.: nichus; ndl.: meerman; lat.: triton, marinus; frz.: homme marin), nackt, bärtig, mit Schilfbekrönt und unten mit einem Fischleibe.

Seelöwe (mhd.: jêlêwe; ndl.: zeeleeuw; lat.: phoca oder leo marinus; frz.: lion mariné), mit dem Oberkörper eines Löwen, rechts schauend und auf dem einen Vorderbeine (Imhof) stehend, hat als Unterkörper einen aufgekümmerten Fischleib, bisweilen auch in unentschiedener Zeichnung mit einem luchs- oder haseähnlichen Haupte.

Seeröß (mhd.: gabilân, gampilân; ndl.: zeepaard; lat.: gammarus oder equus marinus oder bipes; frz.: jumble, cheval mariné), ein Pferd, vorne mit Schwimmfüßen und unten mit einem Fischleibe.

Stier (717, 718) (mhd.: grif; ndl.: panther; lat.: fera ignivoma, gryphus sine alis; frz.: griphon sans ailes) (B. W. 20, 492, 493; H. M. 23, 27), in der Wappenkunst nicht das Thier der Natur, sondern abenteuerlich zusammengesetzt in der Stellung des Löwen und mit einem Rindesleibe und Rindshaupte, langgeohrt und gehörnt, auch wohl ziegenbärtig, flammenscheidend, der Hals schwanenförmig gekrümmt mit gesträubter Mähne (noch gegen das Ende des 14. Jahrhunderts), auch wohl ge-

flügelt oder mit Drachensflügeln, vorne mit Greifenbeinen, hinten mit Rindsklauen, der erhobene Schweif mit drei dicken Büscheln. Uebrigens wird dieser „wüthige Stier“ als Wappenbild zunächst



719



720



721

von Steiermark schon um 1203 „Greif ohne Flügel“ genannt und selbst zur Zeit der Ästerheraldik jagt 1530 Rürner nur „das Thier“ und erst Micrael 1639 (in f. Pommerland, Buch 6, S. 354) „pantertier“, dann Hoepingk 1642 „panthera“; aber Spener 1680 verschweigt noch das Wort, indem er den Stier nur umschreibend „fera“ nennt, „ex cuius oculis, eruribus et ore flammae promicant“, und wenn er allerdings des Panthers gedenkt, so versteht er darunter doch nicht den wüthigen Stier und dessen spätere Ausartungen, namentlich in den flammenden Greif ohne Flügel, sondern einen natürlichen Pardel („pardus seu pantera“) oder unsern einfachen Löwen, doch gefleckt, welcher aber in der guten Zeit noch nicht vorkommt. Selbst Trier 1714 nennt den ursprünglich wüthigen Stier einen ungeflügelten Greif, und Sigmund v. Birken in seinem österreichischen Ehrenspiegel erkennt noch jenen „Stier“ als das Urbild an. Uebrigens kommt beiläufig das eben erwähnte „panthera“, Panthier allerdings schon im Lanzelot (6307) vor, ist jedoch keineswegs anstatt des steierischen Stieres zu verstehen, sondern dem „Physiologus“ entsprechend als Sinnbild Christi und Gegenbild des Drachen oder Teufels⁹¹⁾. Der Zeit nach kommen zuerst vor



722



723

im 12. und 13. Jahrhunderte: das Meerweib, der Flügellöwe oder Hund, der Stier; sodann der Königslöwe, Königs-, später Jungfernadler, Wassermann, Flammenslöwe, Seelöwe.

Im 14. Jahrhunderte: der Mannlöwe, Jungfernlöwe, Mannroß (Kentaur), Seeröß, Löwadler, Ziegenhahn (723).

Im 15. Jahrhunderte: der Mannvogel (719), Frauvogel (720), Jungferndrache (721), Bockadler (722).

Bierblatt, siehe Blatt, Blume.

Biermond, siehe Mond.

Bierung, siehe Freiviertel, geviertet.

Bistren, siehe aussprechen (Anmerkung).

Vogel (mhd.: vogel; ndl.: vogel; lat.: avis; frz.: oiseau) (3. B. 43, 52, 104, 112, 220, 255, 323, 334, 348, 358, 369, 395, 404, 418, 441, 454, 476, 494, 513, 527, 541, 551). Der

Vogel, so oft er auch in der Wappenkunst vorkommt, ist wegen meistens nur oberflächlicher Zeichnung und mit Ausnahme des unverkennbar stylisirten Adlers (s. d.) und einiger verständlicher gehaltenen Formen, wie Schwan, Storch u. s. w. — namentlich erst seit dem 15. Jahrhunderte — immer mehr nur Vogel im Allgemeinen, als Schwalbe, Taube, Kabe u. s. w. Einigen Anhalt geben uns Namenwappen und mitunter die Farbe, welche zwar gerade in den Hauptquellen (den Siegeln) fehlt. Uebrigens heißen größere Vögel mit abgeschnittenen Füßen und Schnabel oder Schwanz „gestümmelt“ (mhd.: lideschart, verhouwen; ndl.: geknot; lat.: truncus, mutilatus; frz.: moppé, morné); kleinere aber kurz „Anselchen“. Unter den w. Vögeln finden sich namentlich der Eisvogel, die Eule (724) oder der Aue (mhd.: hūwe, fūze, iule, schofut; ndl.: kattül; lat.: noctua, strix; frz.: chouette) (3. B. 358, 112; 5. B. 30), welche übrigens auch g. oder r., s. vorkommt (stehend mit zusammengeschlagenen Flügeln und das volle Gesicht zeigend). Ferner der Falke (mhd.: valke; ndl.: valk; lat.: falco; frz.: faucon) (3. B. 454; 5. B. 29), mitunter auch g. oder r., b., s., unterscheidet sich ebenso wie der Greif vom ähnlichen Adler durch die Stellung, indem er sich zugleich in mehr natürlicher Zeichnung, flugbereit, nicht allein mit dem Haupte, sondern auch mit dem Körper von der Seite zeigt (725), und auch oft als Haubenfalk (ndl.: gekapt valk; frz.: f. chaperonné) die verhüllende Falkenhaube trägt und auch wohl eine Schelle am Fange. Die Gans (726)



724



725



726

(mhd. und ndl.: gans; lat.: anser; frz.: oie), welche auch r. oder s. vorkommt, unterscheidet sich vom Schwane nur durch einen kürzeren und weniger gekrümmten Hals. Der Hahn (727) (auch g., r., s.) (mhd.: han; ndl.: haan; lat.: gallus; frz.: coq) (3. B. 102, 220, 334, 348, 404, 494; 5. B. 30) wird meistens mit einzeln aufgerichteten Krummfedern des Schwanzes, seltener als Henne (728) (auch s.) (mhd.: huon, henne; ndl.: hen, hoen; lat.: gallina; frz.: poule mit straff emporstehenden geraden Schwanzfedern stehend dargestellt, seltener wachsend (494) oder als Rumpf (220, 404), meistens s. in g. oder w., seltener r. in w. oder w. in r. Des Stapphahns gedenkt bereits Meieranz 11.931.



727



728



729

Hierher (zwar nicht der Farbe nach) gehören auch der Auer- und Birkhahn (mhd.: birkhahn; ndl.: oor-, kor-haan; lat.: urogallus, tetrrix; frz.: coq de bruyère, de bois), doch sind sie in früherer Zeit oft schwer zu unterscheiden, ja nur zu erkennen (732), wie denn z. B. in der 3. B. 102 man kaum an einen Birkhahn denken würde, wenn nicht der Name Berchaim darauf hindeutete und man 404 den s. Vogelrumpf in g. wohl eher für den eines Adlers aussprechen würde, wenn nicht wiederum der Name Quin an das Hühnergeschlecht erinnerte. Dester kommt der Hahn als Helmzier vor, und zwar als Rumpf (454, 528) oder in ganzer Gestalt sitzend (102, 213, 440). Und wie der Doppeladler, kommt auch er als Doppelhahn (ndl.: dubbele haan; lat.: gallus

⁹¹⁾ Der hier geäußerten Ansicht steht die neuestens von G. A. Seidler in seiner „Geschichte der Heraldik“ aufgestellte Behauptung über das Erscheinen des Pantiers gerade entgegen. Diese Frage könnte erst nach einer genauen Untersuchung, wie sie z. B. seinerzeit F. K. für das Pelzwerk geliefert hat, entschieden werden. Die Schriftleitung.

biceps; frz.: coq à double tête) (J. W. 334, 754) vor, sowie in mehreren erkünstelten Gebilden (vgl. Ungeheuer) (731).



730



731



732

Der Kranich (auch g. oder f., ja sogar gr., J. W. 513) (mhd.: franech; nld.: kraanvogel; lat.: grus; frz.: grue) (H. W. 30), Sinnbild der Wachsamkeit, welchem sich auch der Reiher, Storch und Strauß anschließen. Uebrigens treten die Unterschiede erst spät hervor (733, 734). Der Kranich, auch wohl gestümmelt, mit einem rothen Köppchen und später auf nur einem Beine



733



734



735

stehend und mit dem andern als Zeichen der Wachsamkeit einen Stein (lat.: vigilantia; vigilance) haltend. Der wenigstens in mittelalterlichen Darstellungen ähnliche Reiher (auch b.) unterscheidet sich durch einen Schnopf oder Federbüschel auf dem Haupte und einen Fisch im Schnabel (mhd.: heiger, reiger; nld.: reiger; lat.: ardea; frz.: héron) (H. W. 30). Der Storch (mhd.: odevare, adebar; nld.: ooijevaar; lat.: ciconia; frz.: cigogne) (413; H. W. 30), stehend dargestellt, im 14. Jahrhunderte auch schon als Doppelstorch und seit dem 15. Jahrhunderte mit eingezogenem Hals und Schlange oder Frosch im Schnabel; er kommt mitunter auch r. vor (735).



736



737

Der Strauß (mitunter auch b.) (mhd.: strüz; nld.: strüisvogel; lat.: struthio; frz.: antruche) (527; En. 1, 196) wird schon im 14. Jahrhunderte mit einem Hufeisen im Schnabel dargestellt, übrigens aber so unähnlich, daß er nur an diesem Hufeisen als Strauß zu erkennen ist (736). Auch die Straußfeder kommt auf (En. 16, 208), doch als Haupthelmzier erst im Dienste der Spätheraldik. Der Schwan (mhd.: albiz, elbiz, swan; nld.: zwaan, lat.: cygnus; frz.: cygne) (H. W. 30; Crone 18.457) mitunter auch g. oder f., doch meist w. in r.: einen solchen führte namentlich Hohengrin⁹⁴⁾ (5023, 5311, 5352) im Schilde „der swan waer von harm uf röt scharlach gesniten, vuo; unde snabel gewocht von klarem golde. Die scharlach man doch ganze liez“⁹⁵⁾. Der Schwan wurde stehend mit niederge schlagenen Flügeln dargestellt (737). Doch verhältnismäßig nur selten, wie in den Wappen von Schwagan u. A. (J. W. 323, 369, 441); oft dagegen kommt der Schwannrumpf vor, zwar

⁹⁴⁾ Es handelt sich hier, wie schon öfter Gelegenheit genommen werden zu bemerken, nicht um die dichterische Person, sondern um die Zeit (13. Jahrhundert).

⁹⁵⁾ Beiläufig führten die Rebi in Mecklenburg 1283 (W. 2.) 2, 1 Schwannrumpfe, doch gleichzeitig auch bald einen Vär mit zwei überhöhten Schwannrumpfen, bald mit drei solchen belegt.

als Wappenbild ebenfalls selten (J. W. 52, 104), aber als Helmzier (738—744) öfter, meistens w. (selten g., r. oder f.), und zwar wachsend (mit aufgerichteten Flügeln 91, 391). Wie dabei der ausgestopfte Hals mit weißem Tuche überzogen in die Helmschilde übergeht und die Flügel von Holz oder sonstwie ausgeschnitten und aus-



738



739



740



741

gestückt wurden, zeigt u. A. die Helmzier des Rudolf v. Sachsenhausen, † 1370 (H. A. 2, 133). Andere Rümpfe waren einfacher, ohne Flügel (441), aber nicht selten doppel- (61, 137, 496), ja dreiköpfig (69, 179). Der einfache Schwannrumpf, bisweilen geköpft (408, 521), ist fast immer befedert, entweder nur auf dem Haupte mit einem f. Federbüschel (104, 395) oder aber öfter am ganzen Rücken entlang mit f. Hahn- (52) oder w. straffen Federn (351, 429) oder Pfauenspiegeln (21), Pfaukamm (377) oder noch öfter mit einem häutigen oder Fächerkamm, w. r. oder überhaupt von absteckender Farbe (222, 369, 498, 521). Manchmal auch bleiben Hals und Haupt frei und sind dann aber bejeitet von zwei Federbüscheln (148) oder Pfauwedeln (151, 152)⁹⁶⁾. Auch das Reb-



742



743



744

huhn und die Taube (747), Sinnbild des heiligen Geistes und Wappen des heil. Gral (13. Jahrhundert), mit einem Delzweige im Schnabel: Friedenstaube (mhd.: tåbe mit dem ölwi; nld.: dūif met den olieblad; lat.: columba; frz.: colombe) (H. W. 30) gehört zu den in der Regel w. Vögeln. Zu den g. Vögeln sind zu zählen: die Lerche, der Paradiesvogel (746), Sperber, Wachtel, Wiedehopf (H. W. 30). Mitunter haben die g. Farbe auch die Gule, der Falke, Hahn und der Kranich.



745



746



747

Zu den r. Vögeln: der Phönix, ursprünglich wohl nur ein gewöhnlicher Adler, wie ihn auch noch Mügner 1530 (bei Waldeck) nennt; er kommt zwar schon im Alexanderliede (12. Jahrhundert) vor, als Wappenbild aber in der echten alten Wappenkunst nicht. Erst im Grünenberg findet er sich, und zwar ganz gut stylisiert als wachsender Adler, flugbereit, unterstützt von einem Schragen (747), erst später auf einem brennenden Scheiterhaufen; ferner der Fasan, (Weier (auch f.) und mitunter Gule, Falke, Gans, Hahn, Storch.

Zu den b. Vögeln: die Bachstelzen (mhd.: bachstelze; nld.: kwiekstaart; lat.: motacilla; frz.: hoche-queue); kleine b. Vögel mit r. Schnabel und Füßen, pflegen hintereinander, z. B. auf einer g. Vinde (J. W. 395) zu schreiten. Der Pfau (mhd.:

⁹⁶⁾ Beiläufig war ein Schwan in einem fischförmigen Tuche oder Band umge, überhöht von einem Halbmonde und Marienbilde, das Zeichen des Schwannens in Brandenburg.

phawe, pfä; ndl.: paauw; lat.: pavo; frz.: paon) (297; *H. M.* 30, 31) wird gewöhnlich von der Seite dargestellt, blau mit grünem Spiegel auf dem Scheitel und grünem Schweife, die Augen darin g. mit r. Rande und b. oder f. Mittelpunkt (748). Schlägt er jedoch sein Rad, so wird er von vorne dargestellt und Radpfau (749) genannt (ndl.: aanzierende en pronkende paauw; lat.: pavo rotans; frz.: paon rouant) (*J. W.* 476). Pfauenspiegel, -Büsch (mhd.: ein rüsch von pfänsvedern; ndl.: paauw-vederbos; lat.: crista [pennarum] pavonis; frz.: panache de plumes de paon); Pfauwedel (mhd.: ein [j.] pfäwen-wadel; ndl.: paauwveder-waaijer; lat.: flabellum [pennorum] pavonis; frz.: éventoir de plumes de paon) verwendete man mit besonderer Vorliebe zum Befestigen der Helmzier (*J. W.* 3, 6, 11, 13, 15 bis 17, 19, 21 u. v. a.; *H. M.* 30, 31). Ferner tragen mitunter auch der Falke, Reiher, Strauß die b. Farbe.



748



749

Schwarze Vögel: Amselchen (auch r.) (mhd.: merlin; ndl.: meerltje; lat.: merulae, apodes; frz.: merlettes) (*H. M.* 30), namentlich in niederländischen Wappen beliebt, heißen kleine Vögel mit abgeschnittenem Schnabel, Füßen und Schwanz. Die unverstümmelte f. Amsel unterscheidet sich von Rabe und Krähe durch einen g. Schnabel und Mangel des Ringes in demselben (750); da dieser Unterschied jedoch in Wappen nicht immer festgehalten wurde, werden beide, wenn nicht der Name des Inhabers den Ausschlag gibt, gar leicht verwechselt. Der Rabe (mhd.: rappe, rabe; ndl.: raaf; lat.: corvus; frz.: corbeau) (*J. W.* 255; *H. M.* 30) wird in der Regel mit einem g. Ringe im Schnabel stehend oder schreitend abgebildet, mit zusammengelegten Flügeln und geradem, erst seit dem 15. Jahrhunderte mehr gekrümmten Schnabel (751). Ferner der Birkhahn (f. Hahn), Ente, Doppelhahn, Krähe, Schwalbe, Spatz (Küning), mitunter auch Gule, Falke, Gans, Geier, Hahn, Henne, Kranich, Schwan.



750



751



752

Grün: Papagei oder Sittich (mhd.: papegân; ndl.: papegaai; lat.: psittacus; frz.: perroquet) (*J. W.* 541; *H. M.* 30; Holles crâne 3230, 3657; Walter von der Vogelweide 1198 bis 1228), Sinnbild von der Gesellschaft vom Sittich zu Basel, wird dargestellt mit zusammenge schlagenen Flügeln, grün mit r. Schnabel und Füßen, seltener ganz r. (752). Auch der Kranich kommt gr. vor (*J. W.* 513).

Nach der Zeitfolge endlich ordnet sich das Vorkommen der Vögel etwa so:

12. Jahrhundert, Adler, Amselchen, Ente, Falke, Geier, Hahn, Henne, Kranich, Pfau, Rabe, Schwalbe, Schwan, Storch, Taube.

13. Jahrhundert: Birkhahn, Gule, Gans, Krähe, Papagei, Rebhuhn, Sperber, Wiedehopf⁹⁷⁾.

⁹⁷⁾ In der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts kommt der Pelikan auf, aber nur als Siegel- nicht als Wappenbild (vgl. *Spbr.* A. 99) und 1356 soll das Siegel des Nicol. Swartepape ein ganzes Pelikansnest enthalten.

14. Jahrhundert: Bachstelze, Fasan, Doppelhahn, halber Hahn, Radpfau, Reiher, Spatz (Küning), Vogel Strauß, Friedens- taube.

15. Jahrhundert: Eisvogel, Phönix, Lerche, Paradies- vogel, Wachtel; Schwan mit Halskette. Der Rabe zu 2, 1 in der Habelstellung.

Wachtel, siehe oben.

Wagen (mhd. und ndl.: wagen; lat.: carrus; frz.: charriot) kommt als Wagengestell vor, im Grundrisse gezeichnet, die im Aufrisse gezeichneten gehören schon dem 16. Jahrh. an.

Waldmann, siehe Mann.

Wappen (mhd.: wäfen, wäpen; ndl.: wapen; lat.: generis, insigne; frz.: armoirie) nennen wir einen Schild, enthaltend ein erbliches, sei es aufgestecktes („gestücktes“) oder gemaltes Sinnbild eines rechtlichen und ehrenhaften, rechtlich und ehrenvoll anerkannten Besitzes oder Standes (Würde), welcher nur dem Besitzer und seinen Angehörigen (Geschlecht) aber keinem Andern zusteht. Personenwappen gab es in guter Zeit nicht, und auch die redenden Wappen waren nur erbliche, aber gar verschieden, da bald die Helmzier, bald das Wappenbild oder nur dessen Begleit- oder Belegbild, ja sogar nur die Schildfarbe die Andeutung des Namens geben. Für die frühere Zeit ist das redende Bild gewöhnlich die Helmzier.

Wappenbild (vgl. Aussprechen) (mhd.: gewaefen; ndl.: stuk, wapenfigür; lat.: figura, insigne, tessera; frz.: meuble) ist zur bequemeren Uebersicht der verschiedenen Gebilde im genauen Anschlusse an den Schild und seine Festigkeit und mehr oder weniger sinnbildliche Verzierung in vier Abtheilungen zu betrachten; solche sind:

1. Die verschiedenen Theilungen (ndl.: hoofdverdeeling; lat.: partitio; frz.: partition).

2. Die ihnen entsprechenden Gespänge oder Beschläge (mhd.: gespenge, bestac; ndl.: heraldiske stukken, hoofdfiguren; lat.: ductus honorabilis; frz.: pièce heraldique; rebatement).

3. Die Haken und Nagelköpfe (mhd.: bouc, hijpe, nusch, nuschel, rinke, spange, vürspan(ge), tassel; ndl.: gesp.; lat.: fibula, tassellus; frz.: fermail, tassiel), insoferne sie als selbständiges Bild vorkommen.

4. Die mehr oder weniger Sinn- und Namenbilder. Solche „gemeine Figuren“ als künstlich und natürlich und im Einzelnen handwerklich oder naturbeschreibend als Menschen, Vierfüßer, Vögel, Fische u. s. w. einzutheilen, konnte nur einem Asterheraldiker einfallen, welchem der vom Ritter selbst noch geführte und mit dem Schwerte vertheidigte Schild bereits zu einem „Märchen aus alter Zeit“ geworden war. Die Wappenkünstler des Mittelalters hielten vielmehr den eigentlichen Zweck ihrer Bilder⁹⁸⁾ in Bezug auf die betreffende Schildfläche und den Schild selbst fest im Auge.

Fast alle solche Bilder kommen auch oft in der Mehrzahl vor und ihre Stellung richtet sich dann nach einer feststehenden, der Gestalt des Dreieckschildes entsprechenden Regel; demnach stehen

⁹⁸⁾ Bild heißt Alles, was einem anderen Dinge (bil) gemäß ist und daran erinnert.

zwar zwei gleiche Bilder entweder neben- oder übereinander, was im ersten Falle durch 2 und im zweiten durch 1, 1 bezeichnet wird. Drei und mehrere dagegen haben in der guten Zeit immer eine dem Schilde angemessene Verteilung, wie z. B. 2, 1; 3, 3; 3, 2, 1 u. s. w. Wie geschickt man es schon in der Frühzeit verstand, das betreffende Wappenbild in die Schildesfläche einzuordnen, beweisen u. A. der Adlerflügel am Grabsteine des Dietrich v. Salza (1308) in der Berg- oder Stefanskirche zu Langensalza und das Widderhorn an dem des Friedrich v. Salza (1327) in der Markt- oder Bonifazkirche daselbst. Was übrigens sonst noch über die Ansprache der Wappenbilder und namentlich deren Rangfolge zu bemerken ist, vgl. Ansprechen. Vor Allen wichtig sind uns bei namentlich später oft vorkommenden, mehrere verschiedene Bilder enthaltenden Schilden die ursprünglichen oder Stammwappen, welche im Falle der Unbekanntheit dann nicht immer leicht zu ermitteln sind, weil sie bald im Unter-, bald im Mittel- oder gar Herzschilden vorkommen oder durch den Abdruck in Siegeln oder Kupferstichen anstatt auf der rechten, auf der linken Seite erscheinen, wie z. B. 1293 in den Siegeln des Friedrich und Rudolf Markan nicht die Haisenköpfe, sondern die Staufer daneben das Stammwappen ist. Uebrigens sind als Grundlinien immer die senkrechte und wagerechte zu denken; stehen aber die Bilder in einer Stellung, welche durch die Zahlen allein nicht genügend deutlich angezeigt ist, z. B. nach der Richtung einer Schrägbinde, so ist zu melden „schräg 1, 1“ u. s. w.

Wappenkunde heißt die Wissenschaft der Wappen und ihrer Regeln und Rechte und

Wappenkunst die Kunst, Wappen zu „visiren“, d. h. zu bilden, „aufzureißen“; da jedoch beide, Wissenschaft und Kunst, einander fordern, ergänzen und bedingen, und nicht wohl ohne einander zu denken sind, so gelten sie im weiteren Sinne als gleichbedeutend und je nachdem die wissenschaftliche oder künstlerische Bedeutung, ohne jedoch die andere auszuschließen, hervorgehoben werden soll, wird man sich für die eine oder andere Bewegung entscheiden. In demselben Sinne wird auch der Wappenkenner nicht für voll gelten können, welcher nicht — obwohl weniger künstlerisch und formvollendet — vermöchte, die Wappenbilder richtig und deutlich zu visiren (zeichnen), sowie der Wappenkünstler, welcher nicht — obwohl weniger gelehrt — vermöchte, Wesen und Bedeutung gehörig zu unterscheiden und zu blasoniren, d. h. beschreiben. Schärfer jedoch trennen und unterscheiden wir nach unserem dermaligen Standpunkte die wissenschaftlich-künstlerische Wappenkunde, welche sich geschichtlich und sprachlich auf die ältesten und besten Quellen stützt, von der neueren amtlichen Heroldswissenschaft und sogenannten „Heraldik“ der „Heroldsämter“, welche wir übrigens des äußeren Anstandes halber unbedingt nicht bekämpfen, solange sie nicht den Anspruch erhebt, anstatt eines immerhin durch landesherrliche Genehmigung berechtigten Amtesstübchenherkommens und Brauches als wissenschaftlich-künstlerische Wappenkunde, wie der Geschichtsforscher deren als Beihilfe bedarf, anerkannt zu werden.

Wassermann, siehe Ungeheuer.

Wack, siehe Raute.

Wedel (mhd.: wadel, wedel; ndl.: waaijer; lat.: flabellum; frz.: éventoir) kommt seit dem 13. Jahrh. namentlich

in unserem Norden⁹⁹⁾ (Weyher, Obelitz, Levegow) als Wappenbild (753) selten, doch öfter paarweise als Helmzier vor, mit Hahnsfedern (J. W. 148, 326, 327, 507) oder Pfauenspiegeln (41, 132, 151, 152, 176) an einer stabförmigen Handhabe, welche manchmal auch rechtwinklig gebrochen ist (132, 151, 152, 507). Ob ein solcher, einer Fliegenklappe ähnlich, anstatt mit Federn (vgl. d.) mit einer Scheibe oder mit einem Valle (Vallschlegel?) bester Stab (78, 247, 515) ebenfalls zu den Wedeln zu zählen sein mag, bleibe dahingestellt, wie denn auch einzelne Federbüsche in einer Tülle ein ähnliches Ansehen haben.

Wein, siehe Baum.

Weintraube, siehe Früchte.

Widder, Ram (mhd.: wider, rām, stēr, hermen; ndl.: ram; lat.: vervex, aries; frz.: bélier) (J. W. 47, 72, 183, 207, 217, 233, 247, 321, 536, 555; H. M. 24, 25), wird steigend 14. Jahrhundert, oder zunächst (schon im 12. Jahrhunderte, Ramspurger) und meistens stehend (754) dargestellt, mit schwanförmig gekrümmtem Hals und angebrücktem Haupte; der dicke und lange gewellte Schwanz in beiden Fällen herabhängend. Namentlich auch als Helmzier kommen sowohl der wachsende Widder wie der Kumpf (755) die Hörner und wohl auch nur eines oder der Hals mit einem Ramme und nur einem Horne oft vor (J. W. 47, 72, 233, 247, 321, 487, 555). Die Widderstirn ist früher (schon im 12. Jahrhunderte Vellenberg) unten mit einem flachen Bogen abgechnitten, später jedoch kommt sie auch mit einem gestütz-



stilkförmigen Untertheile vor; mitunter scheint sie in einen Schachroß übergegangen zu sein. Von dem ganz ähnlich an der Außenseite geferbten Steinbockshorn unterscheidet sich das des Widder (H. M. 25) dadurch, daß es locken- oder schneckenförmig nach Innen gebogen ist. Beide sind nicht etwa mit einem Schneckenhaus zu verwechseln, auch dann nicht, wenn sie abwechselnd mit zwei verschiedenen Farben überwunden sind. Wie sehr die Art der Wappenzeichnung (vgl. auch Löwe) dem künstlerischen Geschmace überlassen war, beweist u. a. ein Grabstein der Wolthofer von 1310 in der Martinskirche zu Amberg, wo der wachsende Widder (über zwei Kauten) um der räumlichen Ausfüllung willen links ein gewöhnliches Widder-, rechts aber ein gerades Horn wie ein Einhorn hat.

Vorläufig war ein Widder das Ordenszeichen der „Böcke zu Zürich“ und ein Widderfell ist heute noch das des goldenen Vließordens.

Uebrigens vgl. auch Ram und Bock.

⁹⁹⁾ Es ist sehr leicht möglich, daß dieses Bild nichts Anderes ist als der „Donnerbesen“, welcher an Bauernhäusern in Norddeutschland entweder wirklich eingemauert ist oder durch besondere Stellung der Ziegel angedeutet wird. Er gilt als ein Sinnbild des Gottes Donar, und soll alles Uebel vom Hause fernhalten.
Die Schriftleitung.

Widderhorn, siehe Horn.

Wiedehopf, siehe Vogel.

Wiege erscheint in dem Schilde der kärntischen Grimisch.

Widdermann, siehe Mann.

Wimpel, siehe Banner.

Windhund, siehe Hund, vgl. Wolf.

Winkel, siehe Sparren.



757

Winkelmah (mhd.: winkelmāz; ndl.: winkelhaak; lat.: norma; frz.: équerre) kommt zwar schon in der Züricher Wappenrolle (332) als Helmzier und mit Hahnfedern bestückt vor, übrigens aber wohl erst im 15. Jahrhunderte (Winkler) (757).

Winzermesser, siehe Messer.

Wirfung, siehe Früchte.

Wolf (mhd. und ndl.: wolf; lat.: lupus; frz.: loup) (3. W. 226, 257, 262, 298, 399, 479; 5. W. 19), in früher Zeit, 3. W. Annolied 692¹⁰⁰⁾, fast immer blau (zur Bezeichnung der grauen Farbe), seltener w., und immer stehend (226, 479), selbst als Helmzier (183, 436) oder schreitend, rennend (262, 298, 399) und auch nur der Rumpf (450), besonders aber als Helmzier wachsend oder Rumpf (99, 257, 298, 399, 450, 479). Der Fuchs dagegen (vgl. d.) pflegt r. oder g. zu sein. Erst im 15. Jahrh.



758



759



760



761

treten die Unterschiede auch in der Zeichnung deutlicher auseinander, indem der Wolf nun in der Haltung des Löwen steigend vorgestellt wird, mit ebenso aufgerichteter Lunte und die Zähne und Zunge weisend; der Fuchs nun aber mehr rennend dargestellt wird mit hängender Lunte und geschlossenem Mante. Zu den ältesten Wolf-Wappen, wenn auch möglicherweise nicht nach der Zeichnung, doch nach dem Alter der Geschlechter, gehören wohl der Wolf über zwei Farben (Bartensleben), liegend (Alteburg) und die 1, 1 Kron-Wölfe der Bock (wendisch: Wolf).

Das 13. Jahrhundert bringt den Wolfsrumpf (760), den Doppelwolf mit zwei Kronen und Halskrone und den Wolf mit einer Krone im Nacken, doch bleibt die Frage, ob diese nicht erst später hinzugekommen, wie denn überhaupt noch gar viele genauere Bestimmungen von einer fortzujerkenden streng wissenschaftlichen Erforschung ältester urkundlich beglaubigter, d. h. mit den Urkunden noch zusammenhängender Siegelabdrücke zu erwarten bleiben.

Im 14. Jahrhunderte kommt der mit einer Haube oder Gugel bedeckte Wolf auf, dann

im 15. Jahrhunderte vor einem Baume mit Staud (Baumgartner).

Schließlich mag hier beiläufig bemerkt sein, daß in neueren Wappen (3. W. Windischgrätz) aus Mißverständnis der Wolf oft aus einem Windhunde, sowie auch umgekehrt, entstellt ist.



762

Wolfsangel (ndl.: wolfshengsel; lat.: hamus luporum; frz.: cornière), ein in der alten Wappenkunst kaum vorkommendes und selbst ältesten Geschlechtern, wie 3. W. den rheinischen Loë oder Lohe erst später zugeeignetes, hantelähnliches, nach Art der Schafschere federndes Eisen mit zwei ausgebogenen Spitzen (762), mit oder ohne Widerhaken, welches zusammengebogen in ein Stück Fleisch gedrückt wird, und wenn der Wolf dieses verschlingt, auseinander springt und denselben wie einen Fisch an der Angel fängt (vgl. Angel).

Zwei ähnliche gabelsförmige Eisen an- oder übereinander, mit ihrem Rücken mittelst eines Stabes oder durch Ringe verbunden, sind nicht etwa als Doppelwolfsangel anzusprechen, sondern als Doppelhaste (s. d.).

Uebrigens hat der Ausdruck „Wolfsangel“ für Steighaken erst Nürner 1530 aufgebracht und damit bewiesen, daß ihm das Verständnis für die eine wie für den andern bereits vollständig abhanden gekommen war (vgl. Haken und Bremse).

Wolfszähne (ndl.: wolfstanden; lat.: dentes lupi; frz.: dents de loup) nennt man gebogene Spitzen. Bekannt sind die Wolfszähne der Tettau-Kinsty und die der Reudell. Doch steht zu vermuthen, daß in allen den genannten Fällen die ursprünglichen Wappen aus einer gewöhnlichen Spitzentheilung bestanden, was sich in einzelnen Wappen sogar nachweisen läßt. Die Wolfszähne müssen wir daher als eine nachheraldische Entstellung ansehen (763).



763

Wolken, siehe auch Fehle (unter Farbe).

Wurfbarte, siehe Weil.

Wurfeisen, siehe Stecher und Angel.

Würfel (mhd.: würfel; ndl.: blokje; lat.: tessera; frz.: carreau) nennen wir des kurzen Ausdruckes halber nicht den Spielwürfel, welcher meist mit eingebogenen Seiten und mit Augen be-



764



765

setzt vorkommt (764, 765), sondern eine Würfelfläche, rechtwinkelig, mit vier gleichen Seiten, wie auch ein Feld des Schach. Eine solche Schachreihe streif- oder bindenweise nennen wir gestückt, Stückbinde u. s. w.

Wurm, siehe Schlange, Drache.

¹⁰⁰⁾ Wolf grau: Crone 27, 60 oder von Zobel in w.: Wierenz 10.073.



Zange (mhd.: zange; nbl.: tang; lat.: forceps; frz.: tenaille), sieht in den meisten Darstellungen aus wie ein an jedem Ende mit einem gleichlaufenden Stäbchen besetztes Schräggkreuz (766). Sie ist das redende Bild der Zenger in Bayern; die alten Amerang daselbst führten sie ebenfalls.



767



768

Baum (mhd.: zân; nbl.: tuin; lat.: sepes; frz.: haie) erscheint als Geflecht oder als Witter in Gestalt eines Wespänges,

Vinde, Schrägbinde (767, 768), auch im Schildesfuß, wo aus ihm dann Thiere (Löwe: Baumgartner), Bäume, Felsen u. s. w. wachsen.

Zein, siehe Strahl.

Zepter, siehe Stab.

Ziegenhahn, siehe Vock.

Zirkel (mhd.: rize, zirkel; nbl.: zirkel; lat.: circinus; frz.: compas) ist ein Bild der späteren Zeit und mehr in Bürgerwappen heimisch.

Zither, vgl. Fidel, unterscheidet sich von diesen durch die fehlende Handhabe. Die thüringischen Holleben führen sie.

Zweig, siehe Baum.

Zwilling, siehe benestelt.

Schl u ß w o r t.

Hiermit ist der Haupttheil der von Retberg hinterlassenen wappengeschichtlichen Handschriften in seiner Veröffentlichung zu Ende gebracht. Dabei hat die Schriftleitung es für ihre Pflicht gehalten, kleinere nicht ausgeführte Einzelheiten, in Retberg's Sinne ergänzt, einzuschalten, um so ein möglichst vollständiges Sachwörterbuch über die deutsche Wappenkunst zu bieten. Andererseits mußte manches, das mit dem jetzigen Stande der Untersuchungen im Widerspruche steht, entweder als überholt beseitigt oder durch erklärende Bemerkungen berichtigt werden. Die Schriftleitung konnte sich für viele Anschauungen, zu denen Retberg gelangte, nicht zustimmend erklären, und darf eine endgültige Klärung der von ihm aufgeworfenen Fragen erst durch eingehende Kritik dieses Werkes

von berufener Seite erhoffen. Mögen demnach die nun abgeschlossenen Mittheilungen allen Freunden und Kennern des Wappenwesens reiche Anregung gewähren.

Von den nicht zum Drucke gelangten Anhängen wäre wohl der wichtigste ein Wörterbuch der mittelhochdeutschen Wappenausdrücke; sollten sich Stimmen finden, welche dessen Veröffentlichung als wünschenswerth bezeichnen, so kann dies in einem der künftigen Jahrbücher veranlaßt werden.

Uebrigens sei noch, um Irrungen zu vermeiden, bemerkt, daß jene in Klammern stehenden Zahlen, die mit den Nummern unter den beige gedruckten Figuren nicht übereinstimmen, sich immer auf die Züricher Wappenrolle beziehen.

CHAPITRES NOBLES DE LORRAINE.

ANNALES, PREUVES DE NOBLESSE, PORTRAITS, SCEAUX ET BLASONS.

INTRODUCTION.

Patriae utrique suum!
(Médaille de 1773.)

Sous le gouvernement de nos ducs bénéficiaires et de nos ducs héréditaires, plus tard, sous celui du duc apanagiste Stanislas, roi de Pologne, et sous celui des Bourbons de France, la Lorraine fut la terre bénie de l'Eglise: elle avait des abbayes, des prieurés, et des chapitres insignes, comme peu d'autres pays, et le culte des traditions de l'ancienne chevalerie-pairie du duché y était aussi purement conservé. Tout en nous restreignant autant que possible à l'objet le plus prochain de cette étude, la question des *preuves* de noblesse, nous ne pourrions cependant nous abstenir de donner les listes des abbesses et chanoinesses illustres des *Abbayes et insignes églises collégiales et séculières des Dames* de Remiremont, de Bouxières, d'Epinal, de Poussay, de Sainte-Glossinde et de Saint-Louis de Metz, etc., en même

temps qu'une notice historique sur ces chapitres nobles, sur leur état réel et personnel, au moment où la Révolution française les dispersa et les spolia. Nous devons aussi étudier leur constitution intérieure. Remiremont nous retiendra même plus longtemps, parce que Remiremont a joué un rôle politique assez notable. Nous avons puisé aux sources historiques anciennes et aux archives, et la tâche était ardue, car la Révolution a détruit bien des choses; mais ce que nous avons pu retrouver, grâce aux plus bienveillants concours de savants archivistes et lotharingistes, donnera quelque valeur à ce travail. Le Recueil dans lequel il paraît, jouit d'un haut et légitime crédit, et, d'un autre côté, c'est un Lorraine (petit-fils de Charlemagne et de Saint-Louis, par son aïeul, l'empereur François I^{er}) qui règne sur l'empire,



Armes pleines de Lorraine, sous le duc Léopold¹⁾.

¹⁾ Ces armes ont été dessinées et gravées d'après les documents authentiques: nous avons eu soin en particulier de corriger deux fautes héraldiques commises par un grand nombre de peintres et de graveurs,

qui consistent à omettre de couronner de gueules, au 6^e quartier, le lion de Gueldres, ou, au 8^e quartier, le lion de Juliers, et ensuite à surmonter la couronne fermée du globe d'empire, tandis qu'elle doit être

aimé et vénéré de ses peuples, ainsi que ses glorieux ancêtres le furent de nos pères. En dehors même de l'importance des documents et des renseignements que nous avons à grand-peine recueillis²⁾; des portraits, des blasons, des sceaux, des monnaies que nous avons fait reproduire par un artiste de talent; des arbres généalogiques et autres actes que nos recherches et études habituelles nous ont mis entre les mains; nous espérons donc que l'oeuvre trouvera grâce devant nos doctes confrères de la Société Héraldique I^{re} et R^{le}, auxquels elle est tout d'abord destinée³⁾.

Cette étude, qui semblerait à première vue n'avoir qu'un intérêt purement rétrospectif, aura cependant en réalité une valeur incontestable d'actualité, tant qu'il existera des dignités auliques, tant qu'il y aura des ordres religieux de chevalerie et des chapitres nobles, dont les portes ne s'ouvriront que devant les fils ou les filles des gentilshommes dont l'antique lignée sera sans alliage, c'est-à-dire, sans dérogeance, ni mésalliance; car il arrivera plus d'une fois encore que les postulants ou postulantes seront des descendants des plus glorieuses maisons chevaleresques représentées dans ces chapitres, et plus d'une fois encore que l'on retrouvera dans les annales, les parchemins et les délibérations capitulaires de Remiremont, de Bouxières, d'Epinal, de Poussay, de Sainte-Glossinde et de Saint-Louis, etc., les preuves que les Révolutions et les invasions n'auront pu anéantir. Ces preuves continueront à faire foi certaine; car, au XVIII^e siècle, les chapitres nobles de Lorraine s'étaient unis aux grands chapitres nobles d'Allemagne et d'Alsace, et cette *fédération capitulaire* avait pour effet, en faisant recevoir dans les autres chapitres unis, devenus pour ainsi dire solidaires de la pureté des lignes généalogiques, les preuves reçues par un de ces chapitres, de rendre plus faciles et plus sûrs la recherche et le contrôle des titres de noblesse et des blasons⁴⁾.

surmontée de la croix de Jérusalem, d'or, sans globe. Ces corrections sont justifiées: 1^o par la formule du blason de Lorraine (Dom Calmet, Suite des portraits . . . Florence, MDCCLXII, Cabinet des médailles de la maison I^{le} [V.], n^o 1051); 2^o par l'arbre généalogique de Charles-Alexandre de Lorraine, de 32 quartiers (Arch. c. de l'O. T. [V.] orig. en parch., 260, I); 3^o par toutes les monnaies et médailles du Cabinet des médailles de la maison I^{le}, qui se rapportent aux Lorrains, à l'exception d'une seule pièce du duc Léopold I^{er}, et en particulier par la magnifique médaille généalogique de F. de Saint-Urbain (dite des alliances), portant au centre les armes pleines de Lorraine et tout autour les 32 blasons des femmes des ducs, de Hadwige de Namur à Marie-Thérèse d'Autriche; 4^o par un vitrail de Saint-Sébastien à Nancy, posé en 1731, où les armes pleines sont sommées de la *couronne fermée à l'impériale, surmontée d'une croix de Jérusalem* (Lionnois, H. de N., II, 591).

²⁾ H. Lepage, Complément au Nobiliaire de Lorraine, p. 109. «Le 4 août 1792, on tirait de nos Archives, pour être brûlés, conformément à la loi du 24 juin précédent, tous les titres de noblesse qui pouvaient y exister».

³⁾ Les dessins sont de M. Milan Soukho, peintre héraldique, membre actuel de l'Adler et membre associé du Conseil Héraldique de France.

⁴⁾ Bibliothèque Nationale (Paris) — Poncelin de la Roche-Villac, Etat des Cours de l'Europe. Année 1783, p. 383-400, donne la liste des

Ce sera enfin un magnifique spectacle que cette revue des filles de la chevalerie la plus illustre, dont il existe encore des représentants en ce pays et ailleurs, des filles du sang royal de France, des filles du sang ducal de la noble et catholique Lorraine, où bien des témoins du passé ont été détruits, mais où les ancêtres de l'Empereur et Roi⁵⁾ dorment désormais aux Cordeliers leur dernier sommeil, sous la garde du souvenir.

Les Chapitres nobles de Lorraine fourniraient la matière d'une étude plus longue et plus complète, dont ce Mémoire est en quelque sorte l'introduction et la quintessence, au double point de vue historique et héraldique, et se rattache à nos Annales de l'Ordre Teutonique et de l'Ordre de Malte.

Vienne, 7 juillet 1887.

CHEVALIER FÉLIX DE SALLES.

chapitres nobles d'Allemagne: Dames nobles, *Buchau*, Abbessé, la Comtesse Marie-Max. de Stadion (l'abbessé fait seule voeu de virginité); *Essen*, Abbessé, la Princesse Marie-Cunégonde de Pologne; (protestant) *Gandersheim*, Abbessé, la Princesse Aug.-Dorothee de Brunswick-Lunebourg; (protestant) *Herforden*, Abbessé, la Princesse Fréd.-Charlotte de Prusse; *Lindau*, Abbessé, la Comtesse Joseph-Agathe, Bonne d'Ulm; (protestant) *Quedlinbourg*, Abbessé, la Princesse Amélie de Prusse; *Thorn*, Abbessé, la Princesse Marie-Cunégonde de Pologne et de Saxe. Les abbesses de ces sept chapitres étaient princesses du Saint-Empire et avaient voix et siège à la Diète. — H. Lepage, parlant des hauts chapitres d'Allemagne, à propos de cette réciprocité, n'en a trouvé que 4: c'est selon lui Mayence, Spire, Wurtzbourg et Eichstadt, (H. Lepage, L'abbaye de Bouxières). — Outre le chapitre insigne de la Cathédrale de Strasbourg, il y avait en Alsace le chapitre noble de Dames de *Sainte-Odile* (Hohenburg), dont l'abbessé avait rang et voix à la Diète, en qualité de princesse d'empire, et les chapitres *d'Andlau* et *d'Ottmarsheim*: l'abbessé du premier était princesse immédiate depuis 1161, et les chanoinesses en étaient baronnes. — Les chapitres nobles d'Autriche sont bien connus de nos lecteurs.

⁵⁾ Lionnois, H. de N. III, p. 327. «Les cendres de nos augustes Princes et Princesses furent arrachées de leur caveau sur la fin de février 1794 et inhumées au cimetière de Boudonville.» Elle furent restituées au caveau de la Chapelle-Ronde, au commencement de ce siècle, et les tombeaux sont demeurés intacts. Le vandalisme révolutionnaire connut des bornes, ce dont il n'était point coutumier. — La tombe de Boudonville restitua en 1826 les ossements qui y avaient été ensevelis à part de tous autres. Le 20 octobre, en présence des commissaires de France et d'Autriche, le Marquis de Foresta, d'une part, S. E. le baron de Vincent, d'autre part, on mit à découvert le vaste ossuaire provenant de la Chapelle-Ronde. Après trente-trois années, la terre rendit fidèlement le dépôt qui lui avait été confié. Ailleurs, on exhuma Gérard de Vaudémont, Charles IV et Henri de Vaudémont, son fils, et le 9 novembre suivant, eut lieu avec une pompe inusitée jusqu'alors, qui rappelait les antiques usages, la touchante cérémonie de la réintégration dans le caveau ducal. Parti de la Cathédrale, où, dès la veille, une chapelle ardente avait été ouverte, le majestueux cortège funèbre défila lentement jusqu'à sa destination, au milieu d'une foule empressée, émue; un service solennel consacra cet acte expiatoire, et, au bruit du canon, ces restes précieux, contenus en cinq cercueils et six caisses, furent de nouveau descendus sous le sol, «ainsi rendus à la paix du tombeau, pour y demeurer à jamais, sous la triple sauvegarde de la religion, du respect des peuples et de la foi des traités». (L'Eglise des Cordeliers, La Chapelle-Ronde, etc. Jean Cayon, 1842.)

PREMIÈRE PARTIE.

I.

ABBAYES SÉCULIÈRES, ABBAYES ET INSIGNES ÉGLISÉS COLLÉGIALES ET SÉCULIÈRES, CHAPITRES ILLUSTRES OU CHAPITRES NOBLES DE DAMES EN LORRAINE. LEUR ORIGINE.



Les Lotharingistes, par esprit d'exclusion ou pour toute autre cause, ont coutume de n'énumérer dans leurs courtes notices sur les chapitres nobles que ceux de Remiremont, d'Epinal, de Poussay (dans les Vosges) et de Bouxières-aux-Dames (près de Nancy): ils omettent Sainte-Glossinde et Saint-Louis de Metz, Saint-Maur de Verdun et les Dames prêcheuses de Nancy, où l'on retrouve pendant des périodes déterminées tous les caractères essentiels des abbayes à la fois séculières et insignes. Les chanoinesses de toutes ces églises collégiales vivent sous une règle et n'admettent à leurs stalles capitulaires et à leurs prébendes que les filles de la noblesse chevaleresque, pouvant faire les preuves de leur illustre lignage.

Un écrivain a dit avec infiniment de raison: «Il semblait naturel à l'aristocratie d'avoir la jouissance des biens légués aux monastères par ses aïeux, et pour légitimer ce droit, elle obtint graduellement la transformation de ces monastères en collégiales et chapitres ouverts à ses filles. L'existence de ces chapitres nobles paraissait une nécessité politique dans une société féodale: les stalles capitulaires offrent un asile plein de dignité aux filles de la noblesse décimée et ruinée par des guerres interminables, et la prébende fut souvent la récompense de glorieux services. Ces chapitres étaient encore un sûr dépôt, non seulement des titres, mais encore des traditions nobiliaires, et la sévérité que l'on apportait dans l'examen des lignes

généalogiques excluait les parchemins équivoques et les armes compromises par des alliances cupides.⁶⁾

L'Eglise lutta d'abord contre l'institution des chapitres; mais elle finit par accepter les faits accomplis, en s'efforçant de maintenir du moins dans les abbayes séculières et insignes, la piété et l'esprit de charité. Elle s'associa aussi à des tentatives de réforme dans le sens de la règle primitive, et y réussit à St^e-Glossinde (1680) et chez les Dames prêcheuses (1640); ailleurs elle échoua.

L'institution des chapitres a laissé des traces sous les Carolingiens: le Concile de Francfort (794) fait mention des chanoinesses; le Concile de Mayence (813) formule des règlements pour leur conduite; le Concile de Châlons-sur-Saône (813) les signale comme une innovation religieuse; le Concile d'Aix-la-Chapelle (815)⁷⁾ compose une règle pour elles. Digot, que l'esprit de dénigrement de ce siècle inspire, prétend même qu'au XII^e siècle, le pape Eugène III, tout en recommandant aux archevêques de Trèves et de Cologne les chanoinesses de Remiremont, lorsqu'elles faisaient quêter pour rétablir leur église collégiale ruinée par la foudre, déversa en même temps un blâme sévère sur la sécularisation des chanoinesses⁸⁾. Quoi qu'il en soit, nous pouvons, en nous appuyant sur les documents les plus dignes de foi, affirmer que, si les Dames des insignes abbayes collégiales et séculières vécurent souvent d'une façon plus mondaine, qu'il n'était compatible avec le caractère religieux, les nobles chanoinesses, tant qu'elles gardaient stalles et prébendes, non seulement pratiquèrent les vertus de la femme, qui sont la chasteté et la charité, mais méritèrent dans toutes les abbayes qui nous occupent qu'on leur appliquât ces paroles que le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, grand-aumônier de France, légat apostolique, adressait au Chapitre de Remiremont après sa visite de l'abbaye, en mai 1727⁹⁾. «Madame et Mesdames, notre mission est finie. Je vous rendrai le témoignage que, de tout ce que j'ai vu et de tout ce que j'ai entendu, j'ai été également édifié. Quelle consolation pour Sa Sainteté¹⁰⁾ d'apprendre qu'au milieu de ces montagnes, il se trouve un nombre considérable de chanoinesses qui, liées par la charité, et renon-

⁶⁾ A. Guinot, Etude historique sur l'abbaye de Remiremont, p. 135.

⁷⁾ Mabillon, Oeuvres posthumes, II.

⁸⁾ Aug. Digot, H. de L., I, p. 387.

⁹⁾ Archives d'Epinal.

¹⁰⁾ Benoît XIII.

çant aux grandeurs humaines auxquelles elles semblaient appelées par leur naissance, *ne s'occupent que de rendre à Dieu un culte aussi exact et aussi saint que si elles étaient consacrées par des vœux*. Ce grand pape, à ce récit, se rappellera l'idée de ces dames romaines qui, du temps de Saint Jérôme, faisaient l'admiration du monde chrétien et qui ont été célébrées par les éloges de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eglise...⁴

Le principe essentiel de la constitution des abbayes insignes demeura intact dans le cours des âges. Le gouvernement des chapitres demeura électif: l'anneau abbatial et la crosse furent les marques représentatives du pouvoir suprême; les abbesses furent des reines élues, gouvernant sous le contrôle et avec le concours du chapitre. Immédiateté religieuse et approbation de l'élection par le Saint-Siège; pouvoir modéré par la collégialité; titre de dame et de comtesse¹⁾ résultant de l'admission à la stalle capitulaire, voilà ce qu'il importe encore de noter, avant de nous occuper spécialement de chacune des abbayes, au point de vue de son organisation et de ses annales.

II.

ABBAYE IMMÉDIATE, INSIGNE, COLLÉGIALE ET SÉCULIÈRE DE SAINT-PIERRE DE REMIREMONT, SON ORGANISATION, SES ANNALES, SES ABBESSES ET SES CHANOINESSES LES PLUS CÉLÈBRES.



Armes de l'abbaye
d'après un décalque fait sur un manuscrit de 1787.

Nous ne voulons pas remonter trop haut dans le passé de l'abbaye de Remiremont, qui fut successivement le monastère d'Habend, le monastère de Saint-Romarc, le Rhomberg ou Saint-Mont, l'insigne Eglise, collégiale et séculière, ou Chapitre illustre des Dames chanoinesses de Remiremont. Nous nous contenterons de répéter avec tous les historiens anciens que, fondée en 620, sur les

¹⁾ Pour le titre de dame, ce ne sera pas contesté; mais pour le titre de comtesse, cela pourrait être mis en doute. Voici donc nos preuves. Nous lisons dans les Mémoires de la Comtesse H. de Waldner, ex-chanoinesse (B^{ne} d'Oberkirch), I, 37. «J'étais chanoinesse, on le sait. Les chapitres protestants avaient sous les rapports nobiliaires, les mêmes droits et les mêmes usages que les chapitres catholiques. On m'appelait donc Madame la Comtesse de Waldner.» Les listes des relations officielles de la fin du siècle dernier, sont d'ailleurs les mêmes.

ruines du *Castrum habendi*, au sommet de la montagne d'Habend, elle vécut près d'un siècle sous la règle de Saint Colomban et éclaira l'Austrasie de ses vertus; que, sous les premiers Carlovingiens, elle adopta la règle de Saint Benoît, puis se détacha peu à peu de cette règle et s'en affranchit vers la fin du XIII^e siècle. Nous dirons ses luttes de la période bénédictine avec les ducs de Lorraine; car c'est l'époque pendant laquelle elle fonde et défend sa puissance politique. Elle devient immédiate du Saint-Siège et immédiate du Saint-Empire, et forme un fief indépendant au milieu des Etats des ducs de Lorraine. Puis, au XIV^e siècle, transformée en chapitre noble, elle n'est plus, pour nous servir des termes exacts de Guinot,



Sceau ancien.
(Document du 2 mai 1718.
Barbe des Armoises.)



Sceau secret d'Anne-Charlotte.
(Document du 30 mai 1744. Anne-Charlotte de Lorraine.)

qu'un *Parthénon aristocratique*, qu'un Institut féodal voilé de souvenirs sacrés et de quelques apparences monastiques. Le XVII^e siècle s'écoule en luttes glorieuses, mais stériles, pour la réforme de l'abbaye dans le sens monastique; Catherine de Lorraine succombe à la tâche. Au XVIII^e siècle, l'illustre collégiale est privée de la plupart de ses privilèges séculaires par le duc Léopold, par le roi-duc Stanislas, par le roi Louis XV. Dans les luttes contre la France, elle était restée lorraine et avait pâti pour la cause nationale: elle en fut mal récompensée; mais elle signala ses dernières années d'existence par de grands travaux d'architecture et des oeuvres de charité, dont beaucoup lui ont survécu. La Révolution l'emporta: c'est aujourd'hui une nécropole dévastée, dont nous allons fouler les débris avec un pieux respect. Le berceau de cette abbaye fut entouré de gloire; sa domination fut juste et douce; pendant douze siècles, elle inscrivit sur les tables capitulaires les noms

et nous n'avons cité les Mémoires Oberkirch que comme le témoignage curieux d'une chanoinesse protestante, qui a du reste passé sa vie au milieu des chanoinesses catholiques et des gens de cour. (V. Almanach officiel de Lorraine et Barrois, 1788, p. 156, et V^{te} d. G., La France chevaleresque et capitulaire, p. 163). Nous citerons aussi à cette place et dans le reste de notre étude, de charmants Mémoires intimes, écrits par Madame Marie-Antoinette de Messey, dame de Remiremont et nièce de la noble et courageuse abbesse de Bouxières, dont Madame la Comtesse Alexandrine de Messey de Bielle, nièce de l'écrivain, a eu la gracieuseté de nous confier le manuscrit, et nous indiquerons ces citations par ces mots: *Mém. Int. de M.-A. de Messey*. Or nous y lisons: «Remiremont avec ses dépendances, était un comté; de là le titre de comtesse que ces dames portaient uniformément; celles qui avaient d'autres titres les abandonnaient pour celui-là, comme les princesses de Ligne, de Listenay, etc.» — Gérard, avoué de Remiremont, et les ducs ses successeurs, notamment Simon (1202), s'intitulent comtes de Remiremont. (Dom Calmet, H. de L.). C'était une comté-principière.

les plus illustres de l'Europe catholique; ses abbesses étaient depuis le 30 juillet 1290¹²⁾, princesses immédiates du Saint-Empire avec droits régaliens et avec siège et voix à la Diète, de même que l'abbaye avait été comprise au partage de 870 à titre d'abbaye impériale¹³⁾; la médiatisation de fait fut en quelque sorte la conséquence de la transmission en 1310 au duc de Lorraine par l'empereur Henry, du droit d'investiture de la princesse-abbesse¹⁴⁾; en 1564, l'immédiateté fut réclamée sans succès par celle-ci: les lettres de sauvegarde, de protection, de maintenue de privilèges, furent, on le verra, sans effet; c'est alors que pendant les deux derniers siècles de son existence, l'illustre abbaye, s'estimant par ses traditions à la hauteur des rois, fait alliance avec eux et place sa couronne capitulaire sur des têtes royales: en empruntant ses abbesses aux familles qui occupent des trônes, elle retrouve dans l'éclat des noms dynastiques un reflet de son ancienne puissance¹⁵⁾. Aussi verrons-nous que, par suite de cet instinct si vivace de grandeur historique, lors même que la crosse de l'abbesse ne fut plus un sceptre, l'abbaye resta par les vertus et les bienfaits à la hauteur de son glorieux passé¹⁶⁾.

¹²⁾ Archives d'Epinal. Diplôme de l'empereur Rodolphe du 30 juillet 1290: «*Rudolphus Dei gratia Romanorum rex semper augustus universis sacri imperii fidelibus gratiam suam et omne bonum. Gloria Romani imperii firmatur solidius, gloriatur sublimius et propensius stabilitur ubi reverendis principibus velut fortibus columnis ac indissolubilibus conjuncturis firma compagine solidatur . . . Nos . . . Felicitatem dictam Loretam abbatissam Romaricimontis in nostram principem recipimus et in numero principum collocamus, et sua regalia id est administrationem temporalium . . . transmittimus ex favore gratiae specialis. Quare vobis universis et singulis vassallis hominibus ad monasterium Romaricimontis pertinentibus districte praecipiendo mandamus quatenus dictae abbatissae et nostrae principi vestraeque Dominae omni subjectione reverentia studeatis sinceriter obedire et ei parere per omnia pro ut jus est. Datum Erfordiae iij kalendas Augusti anno domini MLXXX^o. Indictione iij Regni vero XVII.*» Par diplôme de 1299, daté de Worms, l'empereur Albert confirme au monastère ses privilèges anciens et le prend sous la protection spéciale du Saint Empire (Dom Calmet, N. de la L., II.). Par diplôme du 10 avril 1307, daté d'Ensisheim, le même empereur confirme à l'abbesse de Remiremont (Clémence de Wiseler, selon Hélyot, en termes exprès le titre de princesse d'empire, qui avait été conféré à Félicité ou Lorette par Rodolphe, et Sigismond rappelle dans les lettres de sauvegarde du 20 juin 1415, datées de Mayence, la qualité de princesse de l'abbesse Henriette d'Amoncourt et ses droits régaliens (Dom Calmet, l. c. et, Archiv. d'Epinal, Cart. de Rem^t). D'après les lettres de l'empereur Henry IV (1070), l'abbaye possédait alors en Lorraine, en Bourgogne et ailleurs, 32 prévôtés, et devait à l'Empereur une redevance féodale considérable, tandis qu'elle payait au Saint-Siège, toutes les années bissextiles, un cheval blanc — tribut changé en 1489, d'après Hélyot, en un versement de 20 fl. d'or, tous les quatre ans (Dom Calmet, l. c., et, Archiv. d'Epinal, Cartul. de Rem^t).

¹³⁾ Ficker, Vom Reichsfürstenstand.

¹⁴⁾ Ibidem.

¹⁵⁾ Dom Calmet, Notice de la L., II, p. 278 et s. «*Au commencement du XVIII^e siècle, les seigneurs de Fénétranges (Lorr. all.), pour le château de ce lieu, de Fougeroles (Comté de Bourgogne), de Bruxe, de Fouchécourt et Sauxerols, d'Obstein (Alsace) pour la maison forte de la ville d'Alzvitz, de Manheim pour la vouerie de ce lieu, d'Arnaville pour le ban de Gugney, Champdray, Rebautpont et Gircourt, de Gorhey pour la vouerie de ce lieu, sont feudataires du Chapitre et prêtent foi et hommage entre les mains de Madame l'Abbesse. Le Chapitre est reconnu fondateur des prieurés d'Hérival et d'Obiey. V. aussi plus loin les bans de l'abbaye.*

¹⁶⁾ Remiremont par l'abbé Didelot, Nancy, 1887. — Lettre de M. le Comte de Briey, évêque de Saint-Dié à l'éditeur, l'abbé, Ch. Char-

Avant d'écrire les Annales de l'Abbaye, en suivant la série des abbesses, nous allons nous arrêter à l'organisation de ce puissant institut féodal décoré d'un nom religieux à partir de sa sécularisation, en suivant le récit de Guinot fait d'après ses devanciers¹⁷⁾ et collationné par nous avec les cartulaires et rituels de Remiremont¹⁸⁾. Notre auteur dit excellemment que la sécularisation, à la fin du XIII^e siècle, l'affranchit de la règle bénédictine, et que n'étant point reconnue comme chapitre par l'Eglise, elle n'était point soumise aux réglemens capitulaires dé-

pentier. . . . Ce qui demeure vrai, c'est que le Chapitre de Remiremont, dans son existence séculaire, avait conquis l'estime et l'affection de tout le peuple avec lequel il était en rapport; c'est un fait dont les preuves surabondent, et n'est-ce pas un suprême éloge pour ces nobles figures disparues sans retour . . . ? — L'abbé Didelot, *Mémoire sur l'histoire des Vosges*, ms. «*Le souvenir de la chute d'une aussi belle abbaye, l'une des plus riches et des plus renommées de l'Europe, laissa de profondes et terribles plaies dans les coeurs de la génération qui avait été témoin des derniers reflets de sa splendeur, des libéralités et des bienfaits que, comme une seconde providence, elle répandait autour d'elle, mais surtout dans la ville de Remiremont, chez les familles pauvres comme dans la bourgeoisie même la plus opulente. Cette génération est éteinte, mais la mémoire de l'illustre abbaye est restée vivace chez la population: elle y constitue même une légende glorieuse, honorée, vénérée, impérissable.*» — Les *délibérations et remontrances* à l'Assemblée nationale pour la conservation du Chapitre (Registre municipal de Remiremont de 1790, p. 33 — 36), sont la plus belle oraison funèbre du Chapitre. Voici quelques extraits de cet acte du 22 avril, dressé en l'hôtel de la commune: «*Les officiers municipaux et les notables représentant la commune de Remiremont ont l'honneur de remontrer à l'auguste Assemblée Nationale que ses décrets du 14 avril 1790, qui dépouillent le clergé des biens dont il jouissait et en donnent l'administration aux districts et aux départements, leur faisant craindre la destruction du Chapitre de leur ville, leur causent les plus vives inquiétudes et la plus sensible affliction, parce que la prospérité de la ville, son existence même dépendent de la conservation de ce pieux et respectable établissement Le Chapitre fait circuler à Remiremont et dans les lieux voisins, près de cent mille écus, tant de ses revenus que des pensions que plusieurs de ses membres tirent de leurs familles . . . Par la disposition des bénéfices et des offices, qui sont à sa nomination, il procure plus de soixante mille livres de rentes à différentes familles de Remiremont; il nourrit douze cent pauvres tous les carêmes; ses aumônes peuvent s'évaluer à vingt mille livres au moins; il occupe sans cesse un nombre d'artisans et d'ouvriers de toutes espèces; sa destruction nous enlèverait toutes ces ressources et entraînerait infailliblement notre ruine. — Il est seul haut justicier à Remiremont; les frais qu'il y supporte pour l'administration de la justice et de la police sont considérables; néanmoins il n'y perçoit aucun droit féodal ou seigneurial. — Il en percevait un de vente sur certaines marchandises et de copel sur les grains, et longtemps avant les décrets qui supprimaient ces sortes de droit, il a eu la généreuse pensée d'en faire remise et d'y renoncer (Délibération capitulaire du 6 août 1789). — Il est décimateur à Remiremont; la dime lui rend six cents livres, et il paie les portions congrues du curé et de deux vicaires, qui se portent à quatorze cents livres, quoiqu'il puisse s'en affranchir, en abandonnant la dime. — La ville a un hôpital considérable, parfaitement bâti et entretenu: c'est l'asile des pauvres malades, des vieillards, des orphelins, et c'est aux libéralités du Chapitre qu'elle doit cette fondation si intéressante pour l'humanité. — Tant de bienfaits méritent sans doute toute notre reconnaissance et tout notre attachement, et nous ne verrions qu'avec la douleur la plus amère, la destruction d'un corps que nous avons tant d'intérêt à conserver, puisque notre ville n'eût jamais existé sans lui et qu'elle ne peut se soutenir que par lui . . . »*

¹⁷⁾ Arch. d'Epinal.

¹⁸⁾ Nous avons consulté aussi avec fruit un livre très-rare: Friry, Guide du baigneur et du touriste aux eaux de Plombières, à Remiremont et lieux voisins, II^e partie, Remiremont; dans lequel Guinot a puisé sans compter et surtout sans citer.

crétés par les conciles de Francfort et d'Aix-la-Chapelle. Il ajoute qu'elle se créa une constitution exceptionnelle, en harmonie avec ses droits politiques et ses traditions religieuses; que, gardant fidèlement les cendres des saints fondateurs, elle entoura leur sépulture de pompes solennelles et que même, dans ses lois indécises, elle retraça l'image décolorée des cloîtres primitifs.

Le gouvernement du chapitre ou principauté-abbaye était monarchique et électif, comme nous l'avons déjà dit. Au sommet de la hiérarchie est Madame l'Abbesse: après l'élection capitulaire, le Souverain Pontife ou le Diocésain, délégué à cet effet, fulminait les bulles d'institution de la haute dignitaire, qui était ensuite intronisée. Pendant les trois jours qui suivaient l'élection, le peuple festoyait aux frais de la nouvelle abbesse, pour célébrer son joyeux avènement. D'après la Bulle de Boniface VIII¹⁹⁾, l'élue devait avoir 30 ans; mais plus tard, en 1703, les chanoinesses postulèrent la princesse Gabrielle de Lorraine, fille de Léopold, âgée de 2 ans $\frac{1}{2}$, et l'on avait déjà vu élire (1655) Elisabeth d'Alençon, à 2 ans, (1657) Marie-Anne-Judith de Lorraine, à 7 ans, (1651) la princesse Dorothee Rhingraff de Salm, à 9 ans. Pendant ces minorités, le chapitre était administré par une des dames dignitaires déléguée par les capitulantes. L'abbesse reçoit l'institution abbatiale par le voile et la consécration par l'onction au front et sur les mains. Elle a pour insignes la crosse d'or, qu'elle ne porte jamais personnellement: c'est la fonction de son sénéchal, officier séculier, ayant fait ses preuves de noblesse et nommé par elle; lorsqu'elle est au chocur, cette crosse est debout, à gauche et sur le devant de sa stalle; — l'aumusse que seule elle peut porter; — une bague de saphir, anneau d'institution, qui appartient après ses funérailles au chanoine semainier du maître-autel, tandis que la crosse est versée au Trésor et remplacée, lors de l'exposition du corps en chapelle ardente, par une crosse de cire à son côté, et que sa *dépouille* appartient moitié au chapitre, moitié à la future abbesse; — un chaperon de velours noir doublé d'hermine mouchetée. Dans les processions, on portait devant elle le voile de soie, couleur de pourpre, qu'on nomme Pallium. C'était un symbole antique: le fond en était brodé d'oiseaux d'or et d'argent, avec des grelots au col et une houppe sur la tête. Les Dames chanoinesses prétendaient l'avoir reçu du pape Saint Léon IX. A l'église, sa stalle, placée du côté de l'épître, était surmontée d'un dais en velours rouge avec franges d'or, tandis que la doyenne (2^e dignitaire) n'avait que le dais en velours écarlate avec franges d'argent. Elle avait un train royal et une maison princière: Un aumônier, un clerc et une sacristine étaient chargés de sa chapelle; elle avait un sénéchal, un écuyer, une demoiselle, etc. Son habit de cérémonie était un grand manteau à queue traînante, de laine noire, avec collet d'hermine mouchetée, garni en outre des deux côtés, tout autour et au bas, en dedans et en dehors, d'une large bordure d'hermine, tandis que le manteau des dames chanoinesses n'avait que le collet et par devant une bordure d'hermine non mouchetée plus étroite. Elle avait six chevaux à son carrosse, et était toujours accompagnée de plusieurs chanoinesses et suivie d'une escorte. Lorsqu'elle vi-

sitait ses domaines, elle avait dans ses équipages deux mulets et douze chevaux²⁰⁾. Elle siégeait à la Diète et aux assemblées politiques par mandataire et pouvait voter au chapitre par fondé de pouvoir²¹⁾.

La puissance souveraine de Madame l'Abbesse comprit jusqu'au 15 juillet 1579 tous les droits régaliens dans les 52 bans de sa juridiction:

1^o Le droit du glaive et de justice ordinaire au civil et au criminel. Au premier degré, les causes étaient instruites par les juges et officiers de l'ordinaire nommés par elle; les appels des sentences de ce tribunal de première instance se portaient au *buffet* (plaid) de la Dame Doyenne, et en dernier ressort à la chambre abbatiale qui était le buffet de Madame. Celle-ci tenait en personne chaque année, le jeudi après la Notre-Dame de décembre, un plaid solennel, auquel étaient convoqués et prêtaient serment les mayeurs (maires) des 52 bans ou seigneuries. L'abbesse et la doyenne se faisaient assister d'un avocat qu'elles nommaient leur conseil. Il n'y eut d'abord d'appel de ces jugements qu'à l'Empereur²²⁾. Les principaux officiers chargés de l'administration de la justice étaient le grand prévôt, le grand chancelier, le petit chancelier et le sonrier (maître des forêts); puis, lorsque la charge de grand prévôt fut confiée à des ecclésiastiques, on créa le Lieutenant-Saint-Pierre, pour suppléer le grand prévôt dans des fonctions incompatibles avec le caractère sacerdotal. Le jugement des crimes se faisait en assemblée publique, sur la place des prisons de la Crosse; il était prononcé à la pluralité des voix. Le condamné à mort était livré au prévôt d'Arches, qui faisait exécuter la sentence sur le ban de Moulin, au pont de l'Épinette, près de la Croix-des-larrons²³⁾. L'abbesse avait le droit de grâce, et, à côté de cela, elle exerçait jusqu'à la suppression du chapitre une bien belle prérogative, celle de délivrer à Pâques, aux Rogations et la veille de la saint Barthélemy, les prisonniers. Le maire, accompagné des jurés et officiers de justice, ouvrait sur son ordre les portes des prisons; les prisonniers venaient se mettre à genoux devant l'abbesse en sollicitant leur grâce et celle-ci les délivrait en ces termes: „En vertu des droits et privilèges que nous tenons de notre fondateur et de nos saints patrons, nous vous mettons en liberté et nous vous accordons grâce et merci, à condition que vous demanderez pardon à Dieu et à tous nos bons saints, dont les corps reposent dans notre église, et promettrez de ne plus retomber.“ Les prisonniers délivrés suivaient pieds-nus la procession et assistaient à genoux au milieu du chocur à tous les offices du jour à la collégiale²⁴⁾.

²⁰⁾ Cartulaire. — V. aussi Friry, Guide, II, p. 9. — V. plus loin le portrait d'Anne-Charlotte de Lorraine, abbesse.

²¹⁾ Dom Calmet, N. de la L., II, 278 etc. L'abbesse usait autrefois de la formule: „Je . . . , par la grâce de Dieu, humble abbesse de l'Eglise de Saint-Pierre de Remiremont, de l'ordre de Saint Benoît, Diocèse de Toul, immédiatement soumise au Saint-Siège Apostolique . . .“ Les jugements et arrêts se rendaient *de par Madame*.

²²⁾ Les ducs de Lorraine portèrent atteinte à ces droits originaux; Léopold les modifia; au XVIII^e siècle il y eut appel à la Cour souveraine de Lorraine, puis au Parlement de Paris.

²³⁾ Archives d'Epinal.

²⁴⁾ Archives d'Epinal. Cartulaires et Rituels de Remiremont.

¹⁹⁾ P. Hélyot, H. des O. R., VI, p. 401.

2° Le droit d'ambassade à la cour du suzerain, et plus tard du souverain, quand, après 1579, les Dames de Remiremont eurent en Lorraine les privilèges et exemptions des prélats de l'ancienne noblesse du duché, vis-à-vis des Ducs²⁵⁾, et l'abbesse exerçait ce droit par son chancelier d'Etat, seigneur justicier en quatre bans.

3° Le droit de battre monnaie. En 1366, l'acte abbatial d'octroi de libertés municipales à la ville de Remiremont fixe à seize le nombre des monnayeurs: chaque monnayeur doit tous les ans deux sous toulous au duc de Lorraine, quatre à l'abbesse, la veille de Noël, deux au prévôt, et vingt-six sous neuf deniers aux aumôniers²⁶⁾.

4° Le droit de recruter des troupes et de tenir garnison. Le sénéchal était le chef militaire de la principauté, sous l'autorité de l'abbesse: il levait tous les vassaux en état de porter les armes, forçait les nobles et les francs à s'équiper et commandait le contingent abbatial en temps de guerre. Alors il recevait le mot du guet, de la princesse-abbesse, il avait le commandement de la bourgeoisie armée et exerçait la justice militaire²⁷⁾. Dans les revues et les marches, il était à cheval, suivi des arbalétriers ou des arquebusiers de la ville et de la sénéchaussée: il avait droit aux trophées et au butin. Il était de race noble et avait fait ses preuves²⁸⁾.

5° Le droit de patronat dans les 52 bans, où se trouvaient les cures des chefs-lieux et 63 autres paroisses. L'élection des titulaires avait lieu en chapitre, excepté pour Amance, Quingey, La Bresse, Vittenheim, Moyentheim, auxquelles l'abbesse nommait seule, et Remoncourt, Lénoncourt, Thiraucourt et Aroffe, auxquelles la secrète nommait, tandis que le chapitre nommait directement encore à trente chapelles de son église ainsi qu'aux hôpitaux d'Arches et de Marlou. Cela fait un total de 147 desservances dans les diocèses de Toul, de Besançon, de Bâle et de Châlons-sur-Saône, dont l'abbaye disposait, ce

²⁵⁾ Dom Calmet. Notice de la Lorraine, II, p. 278 et s.

²⁶⁾ Archives d'Epinal, Cartulaire de Remiremont. — Le privilège de Mantoue (Henry IV, 4 des kalendes d'octobre 1070) parle des monnaies de *burgo Romaricensi*, et M. Guinot parle, p. 95, de monnaies de l'abbaye qu'il aurait vues et qui remonteraient à cette époque. La 1^{re}, dit-il, est de la fin du XI^e siècle et montre au droit: Saint Pierre à genoux avec la légende SANCTVS PETRVS, au revers: ROMARIC. La 2^e, est du commencement du XIII^e siècle et présente au droit: le buste de Saint Pierre tenant les clefs, et au revers une croix cantonnée de deux sceptres et de deux globules, avec la légende: ROMARIC. La 3^e présente ces mots: S. PETRVS, entre deux grénétis; Saint Pierre à genoux, la tête nimbée, tenant devant lui les clefs; au revers, des caractères effacés entre deux grénétis, et dans le champ, une croix cantonnée de 4 globules. C'est un denier d'argent. Le 4^e obole d'argent du poids de 48 cg. offre: S. PET . . entre deux grénétis; le revers comme ci-dessus, sinon que la croix est cantonnée de deux étoiles. — F. de Sauley, Numismatique lorraine (Cabinet des Méd. de la M. I^{le}, H. 19 b), p. 244, affirme qu'il existe des deniers du poids de 648 milligrammes, sur le modèle de ceux du duc Mathieu I^{er}, frappés par les abbesses de Remiremont et d'Epinal. La monnaie de Remiremont porte au droit: † DUX GERARDVS, avec une croix cantonnée de quatre besans, et, au revers: SANCTUS PETRVS; dans le champ, un édifice (V. Duhamel, Les Emp. et les Ducs de L., et l'ab. de Remiremont).

²⁷⁾ Friry, Recherches.

²⁸⁾ Il est question de gardes de l'abbesse dans les Mémoires de la chanoinesse, Comtesse Dash. Nous ne citons ce fait que pour mémoire.

qui mettait son influence religieuse à la hauteur de sa puissance politique et territoriale²⁹⁾.

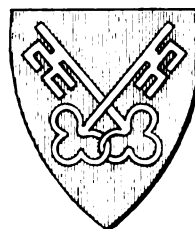
L'abbesse avait son sceau particulier (secret) aux armes de sa maison, et les actes souverains et capitulaires étaient scellés d'un autre sceau qui fut d'abord celui placé à gauche en tête de ce chapitre, plus anciennement peut être celui ci-dessous et sans doute ensuite celui que nous donnons ici d'après l'empreinte originale que nous possédons. En l'absence de toute date sur ce sceau, nous croyons cependant, d'après l'arrangement général et le style de l'ornementation, pouvoir l'attribuer au XVIII^e siècle, peut être même au principat d'Anne de Lorraine. La couronne est semblable à celle de son sceau personnel; la tiare marque l'immédiateté; la crosse est l'insigne abbatial usité et si l'on y voit en outre une mitre abbatiale, cela ne rappelle-t-il pas cette circonstance qu'Anne-Charlotte fut abbess de Mons et de Thorn, en même temps que de Remiremont? Le champ de gueules et les clefs en sautoir, conformes au dessin ancien des armes, mettent en tout cas hors de doute que c'est là le sceau du chapitre insigne, tout au moins encore muni des attributs de la souveraineté et maintenu encore dans son immédiateté religieuse.



Sceau du XVII^e siècle.



Sceau du Chapitre de Remiremont XVIII^e siècle.



Armes simples de Remiremont.

Nous reproduisons au-dessous des sceaux capitulaires, à l'appui de notre argumentation, l'écu simple de Remiremont, d'après l'Armorial manuscrit de d'Hozier qui fait foi. On pourra comparer et apprécier³⁰⁾.

Il nous reste à dire que les élections des dignitaires du chapitre avaient lieu à haute voix et que l'abbesse n'était

²⁹⁾ Guinot, Et. h. sur l'A. de Remt, 146. «Par réserve apostolique, les cures vacantes dans les mois de janvier, février, avril, mai, juillet, août, octobre et novembre, étaient sujettes au concours.»

³⁰⁾ Arch. d'Epinal, Cartulaire de Remiremont — On y trouve au XIV^e siècle un double dessin du sceau du Chapitre, qui ne diffère pas des originaux que nous reproduisons. Le premier représente un religieux bénédictin assis, tenant une crosse de la main gauche et de la droite un livre ouvert, avec cette légende: SANCTVS ROMARICVS; le second offre l'image de Saint Pierre et pour légende: ROMARICVS. PETRI, CONVENTVS. — V. plus loin.

en possession complète de sa dignité, qu'après avoir fait son entrée solennelle et avoir prêté serment à la Franche-Pierre, à l'Auditoire-sous-Saint-Jean et sur les reliques de Saint Romaric, de gouverner et de régner selon la justice, de respecter les droits du chapitre, et, plus tard, de respecter les franchises des bourgeois et les libertés municipales octroyées. Entourée d'une foule de seigneurs et de gentilshommes, elle s'avancait au milieu des acclamations et des vivats, au son de toutes les cloches, recevait les clefs de la ville et investissait les officiers municipaux et judiciaires. A sa mort, les cinquante-deux bans prenaient le deuil. Le cercueil parcourait les rues principales de la ville, à la lumière des torches armoriées; il était porté par les principaux officiers; les mains et le visage de la défunte étaient découverts; le corps restait exposé pendant quarante-huit heures dans ses habits de cérémonie, sur un lit de parade, et l'on sonnait trois fois par jour à l'église collégiale de Remiremont, pendant trois mois, et dans les autres églises de la domination, pendant vingt-quatre jours³¹⁾.

Après la dignité d'abbesse, la plus haute dignité capitulaire était celle de la doyenne qui suppléait l'abbesse, et était plus particulièrement chargée de la surveillance intérieure et de la direction du chapitre. Elle jouissait de droits de justice assez étendus dans le territoire de l'abbaye, recueillait aux assemblées du chapitre les suffrages, prononçait et faisait exécuter les résolutions prises. Les doyennes firent même souvent une opposition opiniâtre à la puissance abbatiale.

La secrète (sacristine) avait le troisième rang: elle était chargée de l'entretien et de la décoration de l'église. La sonrière (cellière) surveillait les biens, revenus et dépenses du chapitre. Les deux grandes aumôniers complétaient le nombre des dignitaires: ce n'étaient point là des sinécures, car elles réglaient les nombreuses aumônes distribuées chaque jour, elles visitaient chaque semaine, en manteau de choeur, l'hôpital, et y priaient aussi dans l'église pour les morts qui en avaient été les bienfaiteurs. La dame boursière avait le maniement des fonds et la garde des clefs du trésor; il y avait aussi la petite secrète (dame hebdomadaire), la lettrière ou secrétaire, deux censières ou hostiaires, la maîtresse de fabrique, quatre dames chantres et du Deus. Dix chanoines desservaient la collégiale: le premier, avec le titre d'écolâtre, était chargé des écoles et de l'examen des preuves; le second, nommé le chanoine de Saint-Romaric, était curé de Remiremont. La manse abbatiale avait le quart des revenus et la jouissance de plusieurs terres et seigneuries; les trois autres quarts étaient répartis en neuf portions de prébendes destinées aux neuf compagnies principales (Remiremont, Bruyères, Mirecourt, Tantimont, Diarville, Oëlleville, Remoncourt, Vittel et Jorxey); ces neuf compagnies se subdivisaient en vingt-et-une autres, dont cinq avaient cinq prébendes, huit quatre prébendes, six trois prébendes, deux deux prébendes³²⁾: ceci nous amène à l'institution

des dames nièces ou novices du chapitre féodal; reçues sur la présentation d'une dame prébendaire, dite dame-tante, et, présentées et admises par le chapitre assemblé, après avoir fait les preuves de noblesse statutaires, elles héritaient de la prébende désignée de leur dame-tante, après la mort ou la démission de celle-ci. La stalle était ainsi héréditaire en quelque sorte dans certaines familles. Le mode de partage de la manse en séries de prébendes, que nous avons indiqué et le droit de reversibilité entre les dames de chaque compagnie, combiné avec la latitude d'adopter autant de nièces qu'il y avait de prébendes vacantes dans la compagnie, donnèrent quelquefois à une seule dame prébendaire la disposition de toute sa portion de prébendes ou une grande influence dans le chapitre. Le cumul des prébendes, ni la possession en propre de seigneuries n'étaient interdits³³⁾.

Les chanoinesses n'étaient pas liées par le vœu de pauvreté, qu'elles ne prononçaient pas plus que les deux autres. Elles ne faisaient en effet aucun vœu, pouvaient abandonner le chapitre et même se marier: mais en quittant leur stalle, elles perdaient leur prébende³⁴⁾.

La cérémonie de l'appréhension mérite quelques lignes. La nouvelle dame entraînait dans le sanctuaire, portant sur ses cheveux une couronne de romarin enrichie de pierreries: l'abbesse lui présentait un petit cordon noir, dernier vestige du voile bénédictin, qu'on nommait le *mary*; sa plus proche parente étendait sur ses épaules le manteau de choeur. On lui offrait ensuite le pain et le vin. Puis elle prenait possession de la stalle qui lui était réservée. Les dames-nièces — quelque jeunes qu'elles fussent, elles portaient ce titre de dames — étaient élevées dans leur famille ou auprès de leur dame-tante, et prenaient de bonne heure l'habitude des pratiques religieuses et de la charité: ce qui ne les empêchait pas de s'initier, à l'abbatiale, aux usages de la haute société, et de faire ensuite l'ornement des cours, lorsqu'elles se mariaient ou passaient dans le monde leurs absences de l'abbaye.

Nous parlerons plus loin de l'institution par Louis XV de la croix de chanoinesse, qui donna un nouveau lustre à l'insigne abbaye, et nous en reproduirons l'exacte copie.

On comprendra facilement que les filles de l'aristocratie se pressaient aux portes de cette abbaye, dont les chanoinesses étaient de noblesse si haute et si intacte, dont les privilèges étaient si beaux, les habits si somptueux, la règle si peu sévère. La rigidité dans l'admission des preuves était loin de décourager les nobles aspirantes. Les nécrologues sont les véritables livres d'or du patriciat du nom et de la naissance. Il pouvait y entrer jusqu'à soixante-dix neuf dames prébendaires et les historiens s'accordent à constater qu'il y eut toujours au choeur

³¹⁾ Dom Calmet diffère sur ce point avec Guinot. V. Ch. de la L., l. c.

³²⁾ Nous en trouvons la preuve dans le testament d'une chanoinesse de Remiremont, Madame Henriette de Pouilly, passé le 23 janvier 1734, par devant Morel, notaire à Remiremont (Arch. de la Marne, série C. 3. 543, f. 25. Lettres de reprises des héritiers, Srs de Pouilly, pour les terres de Lançon et de Bénarville).

³⁴⁾ V. plus loin ce que nous disons des abbesses, au point de vue des vœux.

³¹⁾ Arch. d'Epinal, Cartulaire Vuillemin.

de la collégiale au moins quarante chanoinesses officiantes, ce qui y donnait aux cérémonies du culte un éclat sans pareil. Dom Calmet a pu dire dans son *Histoire de Lorraine*, que les Dames de Remiremont faisaient l'office divin avec beaucoup d'exactitude et de majesté, et ce témoignage du savant bénédictin est irrécusable³⁵). Il est bien certain que les visiteurs apostoliques nommés par Paul V rapportèrent la sécularisation à l'année 1290; que Benoît XIII (l'anti-pape d'Avignon) consacra cette transformation par la bulle (*Cum itaque, sicut...*), datée d'Avignon, le 4 septembre 1403³⁶); que Martin V, par la bulle (*Etsi ex susceptae servitutis...*), datée de Constance, le 27 avril 1418, approuva le système des prébendes à l'abbaye immédiate, introduit depuis 1324³⁷); que le titre de collégiale fut adopté pour l'Eglise de Remiremont (et celle d'Epinal) par les chanoinesses, vers 1466³⁸); que la vie séculière fut surtout une conséquence de la dispersion du chapitre par la terrible peste de 1468 et que les Dames ne cessèrent de porter le nom de religieuses du Couvent ou du Monastère de Remiremont que vers l'an 1508³⁹); que, depuis 1655, à l'élection de chaque nouveau pape, les chanoinesses lui adressaient comme tribut de leur obéissance leurs humbles félicitations et que les souverains pontifes leur répondaient⁴⁰); que Clément XIII, dans son bref en date de 1758, fait un éloge du chapitre qui rappelle les paroles du visiteur apostolique, cardinal de Rohan, que nous avons citées. „Il nous est très-agréable, dit Clément XIII, de remarquer par votre lettre, que vous ne vous glorifiez point dans la noblesse de vos illustres ancêtres, mais que vous aimez à placer votre honneur dans les vertus que la religion inspire et qui sont les vrais et solides titres de gloire“⁴¹).

Les archives nous montrent que les princes, les rois et les empereurs traitaient avec un effectueux respect Madame et Mesdames de Remiremont⁴²): Louis XIV les nomme *Mes Très-chères et bien aimées Dames* (Paris, 10 mars 1648); le duc Charles IV signe *notre très-affectionné ami* (Bruxelles, 12 mars 1648); le duc Léopold écrit *vénérables, chères et aimées* (Nancy, 18 nov 1716); les cardinaux et princes du sang, *Madame et Mesdames*; Louis XVI, *mes chères et bien-aimées* (Versailles, 4 juin 1786). Nous nous bornons à ces exemples; on a vu les empereurs dénommer l'abbesse *notre chère princesse vénérable ou Madame*, dans les diplômes et lettres patentes.

Louis XV, désirant sans doute rattacher d'une manière plus étroite à la France le chapitre insigne, comme il l'avait fait déjà pour d'autres compagnies religieuses de l'ancienne Lorraine, donna aux chanoinesses une *décoration de chevalerie*, destinée à marquer à la fois par sa forme et ses légendes, la haute et ancienne origine de l'ab-

baye de Saint-Pierre de Remiremont et sa propre générosité. Nous avons retrouvé le modèle de cette décoration capitulaire et nous en donnons ici le dessin et la description après le décret d'institution⁴³).

„Sa Majesté voulant à l'exemple de son bisaïeul, donner au chapitre de l'insigne église collégiale et séculière de Remiremont, immédiatement sujette au Saint-Siège, un témoignage significatif de sa bienveillance, Elle a jugé qu'il n'en étoit point de plus digne de sa munificence, de son estime pour la princesse Marie-Christine de Saxe⁴⁴), abbesse actuelle, et du rang que le Chapitre tient entre les établissements affectés à l'ancienne noblesse de nom et d'armes, qu'une décoration qui rappelle sans cesse aux yeux de la nation et à la postérité, que les dames à qui Sa Majesté l'a destinée ne sont pas moins héritières des sentiments que du nom d'ancêtres recommandables à l'Etat par leurs actions et leurs dévouements; en conséquence, Sa Majesté a ordonné et réglé qu'à l'avenir et à perpétuité les dames qui composeront le chapitre de Saint-Pierre de Remiremont, sans différence entre les dames de prébende et les dames nièces, porteront en écharpe de la droite à la gauche un large cordon bleu, liseré de rouge, auquel sera attachée une *médaillon en forme de croix de chevalerie*, représentant d'un côté Saint Romaric, fondateur de ladite église et marquant de l'autre l'année 620, époque de la fondation; règle en outre Sa Majesté que les dames dignitaires seront en particulier distinguées par une marque en broderie qu'elles porteront au côté gauche; veut et entend qu'au cas qu'une des dames vienne à mourir ou qu'elle quitte le chapitre pour se marier ou autrement, sa croix ou médaille soit déposée au trésor de ladite église, pour être remise à la dame qui lui succédera.“ Ces lettres-patentes sont datées du 25 mars 1774.

Cette décoration, telle que nous la reproduisons plus bas, d'après l'original qui a appartenu à Madame la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, dernière abbesse, se compose d'un médaillon portant une croix de chevalerie à huit pointes: chacune des quatre branches est en or et bordée d'émail blanc, et entre les branches il y a quatre fleurs de lis d'or; au centre de la croix se trouve un médaillon ovale, représentant à l'avant Saint Romaric, la couronne en tête et aux épaules un manteau en émail bleu, garni d'hermine. Il tient dans la main droite un sceptre et porte sur la main gauche une petite église avec un clocher, symbole de l'abbaye de Remiremont. Au revers, se trouvent dans ce médaillon deux L entrelacés, formant le chiffre de Louis XV, d'or, sur champ d'azur émaillé. La croix, plus haute que large, est entourée d'un cercle en émail bleu serti d'or, avec inscription en relief. L'encadrement offre une double légende: 1^o au droit, * SANCTUS * ROMARICUS * FUNDAVIT * ANNO 620; 2^o au revers * LUDOVICUS * XV. REX. * GAL. INSTI * ANNO. 1774, c'est-à-dire „Ludovicus XV, rex Galliae, instituit, anno 1774“.

Les chanoinesses portaient cet insigne, non seulement

³⁵) Dom Calmet, H. de L., 1^{re} édition, III, p. clxxxvij.

³⁶) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin.

³⁷) Guinot, p. 147. — Arch. d'Epinal.

³⁸) Hélyot, VI, p. 410.

³⁹) Ibidem. — Arch. d'Epinal, Cartul. de Remiremont, Rapport des commissaires apostoliques du 18 novembre 1613.

⁴⁰) Arch. d'Epinal, formulaires. — Annales manuscrites de l'abbé Renault.

⁴¹) Ibidem.

⁴²) Arch. d'Epinal.

⁴³) Arch. d'Epinal, Journal manuscrit, cité par Guinot et par Digot.

⁴⁴) Christine de Saxe était fille d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne; sa soeur avait épousé le dauphin, fils de Louis XV.

en habit de choeur, mais surtout en habit de ville, dans le monde et à la cour même du roi de France, et, quoi que l'on en ait dit, il servait à inspirer le respect pour leur haute qualité et leur caractère semi-religieux; il leur valait le titre de Dame et de Comtesse, et leur fut souvent un palladium, au milieu d'une cour corrompue jusqu'aux moelles, sous Louis-le-bien-aimé, ou une haute recommandation auprès du pieux successeur de ce roi et auprès de l'auguste fille de François III et de Marie-Thérèse, Marie-Antoinette de Lorraine, son épouse.



Croix de Chanoinesse de Remiremont. Avers⁴⁵⁾.



Croix de Chanoinesse de Remiremont. Revers.

Les Abbesses de Remiremont, depuis l'époque de la fondation du monastère, ont été énumérées par Dom Calmet, H. de L., et cette liste a été corrigée et complétée par Guinot et autres: nous adoptons la liste des auteurs modernes, en marquant d'un astérisque les abbesses déjà mentionnées par le chroniqueur du XVII^e siècle. C'est surtout de la période féodale et capitulaire (1290 à 1790) que nous retracerons les annales.

Période hagiographique.

*I. Sainte Mactefelde. 620⁴⁶⁾.

II. Sainte Claire (*Sainte Cécile). 622.

*III. Sainte Gébertrude. 652.

*IV. Sainte Perpétue, vers 665.

Après ces quatre titulaires de la période hagiographique, on trouve dans les nécrologes⁴⁷⁾:

Période bénédictine.

V. Hadwige, † 673.

VI. Béatrix, † 714, 16 mars.

VII. Cunégonde, † 726, 2 mai.

VIII. Cécile, † 771, 24 mars.

⁴⁵⁾ Cette croix a été dessinée d'après le modèle original. Un modèle semblable se trouve aussi à la Bibliothèque publique de Remiremont.

⁴⁶⁾ Les 4 premières abbesses sont aussi, d'après Mabillon, Mactefelde, Claire, Gébertrude et Perpétue.

⁴⁷⁾ Arch. d'Epinal.

IX. Euphémie, † 791, 16 octobre.

X. Félicité, † 801, 27 juin.

XI. Mathilde I, † 812, 19 mars⁴⁸⁾.

XII. Thiathilde ou Dieuthilde, 840.

Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire, reconnu solennellement en 839, à Remiremont, les droits de l'abbaye⁴⁹⁾.

XIII. Ivate, vers 860.

Lothaire, premier roi de Lorraine, vint à Remiremont en 864. Après sa mort, Valdrade, sa concubine, prit le voile au Saint-Mont.

XIV. Gisèle I, † 885, 21 février; elle gouverna l'abbaye pendant près de 50 ans.

Au partage de 870, entre Louis, empereur d'Allemagne, et Charles-le-Chauve, roi de France, Louis retint dans son lot l'abbaye de Remiremont⁵⁰⁾. Les religieuses transférèrent leur monastère dans la plaine, du côté de la Moselle opposé à l'Habend ou Saint-Mont, dans la seconde moitié du IX^e siècle⁵¹⁾. Ici se place l'invasion des Huns avec tous ses désastres⁵²⁾.

XV. Mathilde II, † 907, 19 avril.

*XVI. Gisèle II, † 942, 18 juin.

XVII. Mathilde III, † 975, 31 octobre.

*XVIII. Henriette de Vienne, † 1005.

Son nom se trouve dans un titre de 1001.

*XIX. Henriette de Lorraine, fille de Gérard, comte de Metz, et d'Eve de Luxembourg, † 1040. Elle passa, en 1038, une transaction avec Gérard d'Alsace, son cousin⁵³⁾.

⁴⁸⁾ L'humilité des prénoms chrétiens cachait les noms illustres des familles, comme dans les ordres de chevalerie, à leur origine. Dom Calmet parle d'Euphémie comme ayant été à la fois abbesse de Remiremont et de Saint-Pierre de Metz. — C'est sous l'abbatit de Mechtilde que Charlemagne donna à Remiremont la statue de la *Vierge du Trésor*, profanée en 1791, sauvée en 1795 et rendue à la vénération publique le 27 mars 1803, et qu'il fit de son château de Remiremont le rendez-vous des chasses impériales (Arch. d'Epinal. Vuillemain, Inv. de l'archive).

⁴⁹⁾ Guinot, p. 79.

⁵⁰⁾ Capitulaires des rois de France, année 870.

⁵¹⁾ Archives d'Epinal. — Bibliothèque publique de Nancy, ms. Dom Charles George, bénédictin, H. mon. de l'abb. de Rem.

⁵²⁾ Vers l'an 925, selon Dom Ch. George. — «L'invasion des Barbares obligea les Dames à descendre de la montagne pour venir se réfugier à Remiremont, où elles se fixèrent depuis lors. En cette circonstance critique, ne voulant néanmoins rien retrancher de leurs obligations journalières, elles se rendirent à l'église du lieu. L'indicible émotion dont elles se trouvaient alors saisies, et le besoin de rendre grâce à Dieu qui les avait délivrées du plus grand péril, ces deux causes réunies donnèrent lieu à fonder, en mémoire de cet événement, à perpétuité, une messe matinale que les Dames chantaient à voix basse, comme en tremblant, et que pour cette raison on appelait la *messe piteuse*. Ce pieux usage avait traversé bien des siècles, puisqu'il se conservait encore de mon temps.» Un gonflement rapide des eaux de la Moselle avait sauvé les saintes femmes. Cette messe se célébrait le 13 août. (Friry et Guinot, l. c.)

⁵³⁾ Benoît Picard, Supplément de Lorr., p. 18.

XX. Oda de Luxembourg, fille de Frédéric de Luxembourg et de Berthe de Gueldres, † 1070, 7 février. Elle fut consacrée de bonne heure à Dieu dans l'église de Remiremont et y vécut de longs jours⁵⁴). L'Austrasie respire et se relève; l'esprit religieux s'y ranime: Saint Gauzlin et Saint Léon fondent Bouxières, Poussay et Bleurville, sur le modèle du monastère de Saint Romaric. A Bleurville devaient être abbesses des religieuses de cette dernière abbaye. Saint Léon⁵⁵), devenu pape, se souvint de son ancien diocèse de Toul: venu en Lorraine, il alla consacrer l'autel de l'église édifée sous le vocable de Saint-Pierre par l'empereur Louis III, après l'irruption des Huns. Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine, assistait à cette solennité. Le 13 novembre 1051, Amé, Romaric, Adolphe et Gébertrude furent canonisés, et leurs corps placés sur l'autel⁵⁶). C'est alors que Gérard d'Alsace devint le voué (protecteur des droits et des intérêts temporels) de Remiremont: l'abbaye trouva en lui un défenseur intégral.

L'église, endommagée par le feu, fut réparée par lui et l'empereur Henri IV. Gérard bâtit au confluent de la Moselle et de la Vologne, un château qui devint le boulevard du monastère contre les routiers; il mourut à Remiremont, en 1070, et fut inhumé dans l'église souterraine⁵⁷).

XXI. Gisèle III, † 1113, 3 décembre. Elle sut défendre les droits spirituels et temporels de son abbaye: ceux-ci, en soumettant le monastère à l'autorité immédiate de l'empire⁵⁸); ceux-là, en le faisant exempter de la juridiction des évêques de Toul⁵⁹); s'appuyant sur les

lettres-patentes du Saint-Empire et du Saint-Siège, elle lutta victorieusement contre toute atteinte à l'immédiateté temporelle et spirituelle. Les voués n'étaient pas tous des Gérard d'Alsace; Ferri III, duc de Lorraine, imagina et ses successeurs après lui, de faire acte de foi et hommage envers l'empire pour la *Comté de Remiremont*, tandis qu'ils n'étaient que les voués de l'abbaye; c'est alors que commença la lutte contre les voués, qui devait aboutir à la soumission de l'abbaye à la suzeraineté de la couronne de Lorraine, devenue indépendante de la couronne impériale et se substituant à celle-ci, peu à peu, malgré les serments de féauté souvent répétés⁶⁰).

L'empereur Henri V donna, à Madame, à Worms, le 25 janvier 1113, le diplôme (Notum esse volumus . . .), rappelant la fondation et les premières dotations du monastère, et ordonnant la restitution des biens enlevés à l'abbaye⁶¹).

*XXII. Judith ou Ivode de Lorraine, fille du duc Thiéri I^{er}, et soeur de Simon I^{er} et de Mathieu I^{er}, † 1170, 21 mars. Elle défendit énergiquement les droits de sa crosse contre son père et ses frères. Calixte II⁶²), par la bulle (Pervenit ad aures nostras . . .), datée de Latran, le 29 mars 1123, confirma la charte de l'empereur Henri IV, et par deux autres brefs défendit à Judith de céder à vie aux grands des biens du monastère⁶³). Innocent II, par le bref (Accepimus filium nostrum . . .), daté d'Autun, le 18 janvier 1131, renouvelle la même défense; puis, par la bulle (Quemadmodum vestra novit fraternitas . . .), datée de Latran, le 17 décembre suivant, met en interdit les états de Simon et excommunie ce prince⁶⁴). Le pape y rappelle que l'église de Remiremont est sous la protection spéciale et immédiate du Saint-Siège, cite les faits d'oppression du duc Simon et ses rapines sur les terres de l'abbaye, et enjoint aux évêques de Toul et de Metz de veiller à l'exécution de son décret. Cet acte d'énergie rendit pour quelque temps la paix à l'abbaye. Mathieu I^{er}, ayant succédé à Simon en 1139, compta sur l'appui de son beau-frère Frédéric Barberousse, et revendiqua le droit de souveraineté sur Remiremont; mais Conrad III, roi des Romains, prit la défense de l'abbaye, et, par la charte (Dei ecclesiis protectionis suae . . .), donnée à Strasbourg, en 1142, il confirma les privilèges de Mantoue et de Worms; puis, l'année suivante, il ratifia l'accord intervenu à Metz entre l'abbesse Judith et le duc Mathieu I^{er}⁶⁵). Lucius II, témoin à cette convention, en qualité de légat apostolique, la confirma par la bulle (Quoties in quibusdam . . .), datée de Latran, le 22 mars

⁵⁴) Dom Calmet, II, p. 276.

⁵⁵) St. Léon (Brunon) fut le fils et le dernier descendant de Hugues, comte d'Egensheim, dont le père, Hugues, comte d'Alsace, est à la fois la souche des maisons de Lorraine, par Eberard, comte d'Alsace; d'Egensheim, par Hugues d'Egensheim; de Habsbourg par Gontram de Habsbourg. Il était par sa tante Adélaïde, fille d'Eberard et mère de l'Empereur Conrad-le-Salique, cousin de cet empereur. (Suite des portraits des ducs et duchesses de la maison royale de Lorraine, par dom Calmet, Florence MDCCLXII, in folio. — Médailleur de Lorraine, au Cabinet des Médailles de la Maison Impériale (Vienne, et Bibliothèque ibidem n° 1051). — Duhamel, Le pape Léon IX et les M. de L., Epinal.

⁵⁶) Lanfr. Epist. Cant. Archiep., Epist. 13. — Bolland. ad 19 april T. II, Col. 606. — Duhamel, l. c., ajoute que l'existence des bulles de Saint Léon, en faveur du monastère, disparues au Moyen-Age, est établie par une bulle d'Urbain II, donnée vers 1088. On y lit entre autres: «Auditis igitur privilegiis praefati monasterii quae beatus Leo papa et vestrae civitatis episcopus, auctoritate Romanae ecclesiae confirmaverat, Romaricense monasterium ad apostolicae sedis jus proprium solummodo pertinere cognovimus.»

⁵⁷) Digot, H. de L. I. — Duhamel, R. des D. de L. etc. av. l'Ab. de R., p. 221.

⁵⁸) Le diplôme de Henry IV, qu'elle obtint personnellement à Mantoue, le 28 septembre 1070, reconnaît et confirme tous ses droits. Cette grande charte fut et demeura la base de l'indépendance politique de l'abbaye; elle règle les conditions du tribut dû à l'empire, en échange de la garantie et défense de la liberté du monastère, ainsi que de son immédieté (Guinot, p. 404 et s.).

⁵⁹) Urbain IV déclara par la bulle (Monasterium vestrum . . .), en date de Rome, près de Saint-Pierre, le iiij des Calendes de mai 1088, que l'abbaye était immédiate du Saint-Siège, et, par une autre bulle (Pro querela quam . . .) de même date, enjoignit à l'évêque de respecter la liberté du monastère (Guinot, p. 395 et s.). Pascal II, par une bulle de l'an 1100, confirma de nouveau l'immédiateté, en rappelant le tribut du cheval blanc. Guinot, p. 396. — Orig. Cartul. Vuillemin, Archives d'Epinal, I, p. 9).

⁶⁰) La reconnaissance de la «souveraineté, libre, franche et nullement comprise et enclavée es circuits d'aucune autre» de la Lorraine elle-même date du Traité de Nuremberg, de 1542.

⁶¹) Guinot, p. 406 et 639. — Duhamel, l. c. p. 223. — Orig. Cartul. Vuillemin, I, p. 144. Arch. d'Epinal.

⁶²) Guinot, p. 397 et s. — Arch. d'Epinal. Dom Martaine. — Cartul. de Rem. G. T. I.

⁶³) Guinot, p. 399.

⁶⁴) Guinot, p. 398. — Arch. d'Epinal, Cartul. de Remiremont, I, p. 16.

⁶⁵) Comp. Duhamel, l. c., p. 257 et s.: Diplômes de 1141 et 1142, d'après Orig., Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin, I, p. 146 et 149, et Guinot, l. c., p. 407.

1143. et renouvela tous les privilèges de l'immédiateté concédés à l'abbaye⁶⁶). A la mort de Lucius II, Mathieu I^{er} viola de nouveau la paix jurée. Eugène III dut remettre en interdit le duché de Lorraine et même ordonner l'exécution de la sentence par les évêques de Metz, de Toul, de Verdun, de Bâle et de Strasbourg⁶⁷). Mathieu tint tête, mais l'empereur Conrad III intervint et régla, en 1153, les droits du duc de Lorraine, de manière à sauvegarder les possessions de l'église de Remiremont. L'incendie de l'église conventuelle, vers le milieu du XII^e siècle, donna lieu à Eugène III de constater la sécularisation progressive de l'abbaye, dans une bulle du 17 mars 1151⁶⁸).

Remiremont voyait croître sa puissance et son caractère monastique diminuer à mesure. Judith fut une vaillante abbesse; d'autres filles de Lorraine marchèrent plus tard sur ses traces⁶⁹).

*XXIII. Mathilde de Bourgogne⁷⁰), † 1189, 5 mars. Simon II suivit les errements de ses prédécesseurs, mais une sentence d'excommunication de l'archevêque de Trèves l'amena à récipiscence: Simon II prêta le serment solennel de respecter à l'avenir les droits de l'abbaye. La convention fut confirmée par Frédéric Barberousse, à la date du 21 juin 1181⁷¹); ce n'était-là que le renouvellement d'un acte de justice du même empereur, daté de Besançon, le 13 septembre 1178, en faveur de l'abbaye, contre Reynier de Bourbonne qui s'était emparé de Martinville, en vertu de son droit d'advocatie de ce village⁷²). Le dernier titre que l'on ait de cette abbesse est une transaction de 1185 avec le chapitre de Liverdun⁷³).

*XXIV. Clémence de Lunéville, fille de Folmar de Lunéville, fondateur de Beaupré, † 1211, 3 avril. Sous son gouvernement, la lutte continue et Célestin III attribue juridiction exclusive de tous litiges à l'archevêque de Trèves, par bulle du 27 décembre 1191⁷⁴). Eudes de Vaudémont, évêque de Toul, confirme le traité du 21 juin 1181, de même que l'archevêque de Trèves avait, en 1194, mis à néant les prétentions du duc⁷⁵). En 1204, l'archevêque de Reims, légat apostolique, ratifie ce même traité, et, en 1204, Philippe, roi des Romains, confirme la charte de Frédéric Barberousse⁷⁶). Clémence eut ainsi la paix, pendant les sept dernières années de son abbatiat.

*XXV. Marguerite de Savoie, † 1231. Le 5 mai 1216, Innocent III est obligé de fulminer une bulle très éner-

gique, pour réprimer de nouvelles violences de Thiébaud I^{er} et de seigneurs bourguignons. En 1219, le différend avec le duc de Lorraine est pacifié, par une nouvelle transaction sanctionnée par Thiéri, archevêque de Trèves, et par Gérard de Vaudémont, évêque de Toul⁷⁷). Sous Mathieu II, nouvelles difficultés: les papes protègent efficacement l'abbaye, et les archives contenaient six lettres du duc, attestant les restitutions faites par lui au monastère⁷⁸).

*XXVI. Agathe de Lorraine, fille de Ferri I^{er} et petite-fille de Mieslas III, roi de Pologne, † 1242, 12 juillet⁷⁹). C'est en 1259 que le Duc de Lorraine se fait donner pour la première fois l'investiture féodale, en qualité de Comte de Remiremont: „Ego dictus dux Lotharingiae et comes Romaricensis sic recipio et recognosco omnia et singula... Actum Tolati, pridie idus martii... anno 1258...” Alphonse IX, roi de Castille, roi élu des Romains, lui conféra l'investiture de ce fief, par le troisième étendard, de gueules aux deux clefs en sautoir. Cet acte ne lui conférait cependant pas de droits supérieurs à ceux qui lui provenaient de la qualité de voué.

*XXVII. Agnès de Salm, † 1280, 15 janvier. C'est sous son gouvernement que la manse abbatiae fut séparée de la manse conventuelle et que l'habitation de l'abbesse fut séparée du cloître⁸⁰). Le paix avec Ferri III dura jusqu'en 1624, puis ce prince essaya inutilement de porter atteinte aux droits de l'abbaye. Le nécrologe dit qu'Agnès fut douce, humble et charitable. Elle fonda la chapelle Saint-André, pour la sépulture des abbesses et y fut inhumée la première. Cette chapelle s'appela dans la suite chapelle Saint-Charles et servit d'oratoire aux abbesses⁸¹). Depuis un siècle, les termes *Chapitre* et *Chanoinesses* se substituent aux termes monastiques.

*XXVIII. Anne de Seraucourt, abbesse de Siconie, au diocèse de Coutances, fille d'Albert de Seraucourt et d'Islande de Choiseul, élue irrégulièrement, ne fut pas confirmée à Rome, † 1287.

*XXIX. Félicité de Laure ou de Lorette⁸²), nièce d'apprébendement d'Agnès de Salm, s'appelait sans doute Félicité de Dombasle⁸³). Elle était de la maison de Paroye et de Dombasle⁸⁴). Elle mourut en 1294.

⁶⁶) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin, I, p. 21, d'après l'original.

⁶⁷) Arch. d'Epinal, Recherches sur l'archive de Rem. — Cartul. Vuillemin, I, p. 26, d'après l'original.

⁶⁸) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin, I, p. 25, d'après l'original. — Guinot, p. 401. — Friry, Recherches sur l'archive de Rem.

⁶⁹) Dom Calmet pense qu'elle fut aussi abbesse de Saint-Pierre de Metz.

⁷⁰) Elle fut en même temps abbesse de Bouxières.

⁷¹) Guinot, p. 409.

⁷²) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin, I, p. 151, d'après l'original.

⁷³) Gallia Christiana, XIII.

⁷⁴) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin, I, p. 30, d'après l'original. — Guinot, p. 401.

⁷⁵) Ibid. I, p. 225, d'après l'original. — Guinot, p. 406.

⁷⁶) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin, I, p. 151, d'après l'original.

⁷⁷) Guinot, p. 120—121.

⁷⁸) Arch. d'Epinal, Dom Edmond Martène, Rapport sur l'Archive.

⁷⁹) Elle fut en même temps abbesse de Bouxières.

⁸⁰) Archives, Dom Ch. George, H. mon. — Mabillon, Observ. sur l'Inst. — Ducange, Gloss.

⁸¹) Arch. d'Epinal.

⁸²) Dans plusieurs anciens manuscrits, elle est nommée: *Felicitas dicta Loretta*, ainsi que dans le diplôme de l'empereur Rodolphe, du 30 juillet 1290.

⁸³) Guinot, p. 126.

⁸⁴) Guinot, p. 129. Le sceau de cette abbesse, retrouvé dans le cartulaire, au bas d'une transaction passée avec Guillaume, évêque de Châlons, la représente en pied, tenant sa crosse de la main droite et un écriit fermé de la main gauche. La légende est: S. Felicitatis de Lorette de Domballus abbat. Romar. Le contre-scel est un écusson chargé de deux saumons adossés, et d'une crosse.

Période féodale et capitulaire.

C'est sous cette abbesse que le monastère s'affranchit des derniers liens qui le rattachaient encore à l'ordre de Saint-Benoît. Par le diplôme d'Erfurt, du 30 juillet 1290⁸⁵), Félicité fut admise au nombre des princes du Saint-Empire et reçut les droits régaliens, en même temps que siège et rang à la Diète entre les princes ecclésiastiques. Cette collation d'une haute dignité, qui faisait l'abbesse de Remiremont l'égale des plus puissants princes-évêques, fut concédée à charge de verser au trésor impérial la somme de soixante-cinq marcs, à la réception des régales, et, comme les vassaux de l'abbaye eurent à payer ces droits caméraux et firent des résistances, il fallut un mandat impérial, que rendit Rodolphe, daté d'Erfurt, le 28 juillet 1290 (*Ad universitatis vestrae notitiam...*), pour obliger les habitants de Remiremont à l'obéissance⁸⁶). L'immédiateté féodale était consacrée; c'était une garantie temporaire contre les voués ducs de Lorraine, faisant des entreprises incessantes sur le temporel de l'abbaye. La dignité princière donnait en même temps à l'institut monastique, déjà à peu près sécularisé, un caractère nettement féodal et politique. Les preuves de noblesse devinrent dès lors, plus encore que par le passé, la condition *sine qua non* d'admission aux stalles capitulaires, qui n'appartinrent qu'aux maisons de la chevalerie, de même que la pourpre, l'hermine, la crosse, le glaive et la couronne, insignes héraldiques de la princesse-abbesse, ne furent plus que l'apanage des plus illustres familles.

*XXX. Clémence d'Oyselet⁸⁷), fille de Guillaume d'Oyselet et de Marguerite de Vienne, † 1326, 15 octobre, ne fut élue qu'après dix années de vacance du siège, et, pendant cette vacance, ce fut la doyenne qui gouverna le chapitre. Ferri III avait recommencé les hostilités, envahi les terres de la manse abbatiale et accaparé une partie des revenus des prébendes. L'excommunication le soumit et il signa avec la doyenne, en 1295, le concordat dit *l'Echappe-Noise*, revêtu du sceau de l'autorité religieuse, au nom du Saint-Siège, par l'archevêque de Besançon et l'évêque de Toul⁸⁸). Ferri III y avoue ses torts, en promet la réparation et reconnaît l'indépendance de Remiremont. L'église capitulaire fut reconstruite et les quatre autels en furent consacrés en 1299. Cette église existe encore aujourd'hui: on remarque les proportions de ses trois nefs, la grâce et l'élancement des colonnes et des ogives. Elle renferme des chapelles souterraines⁸⁹). Lors de la reprise des hostilités, malgré l'Echappe-Noise, par Thiébaud, successeur de Ferri III, en 1303, Boniface VIII prit par bulle

datée d'Anagnin la défense de l'abbaye, et l'empereur Albert I^{er} donna une nouvelle sanction à son indépendance, par le diplôme (*Querelam gravem...*), daté de Worms, le 9 juin 1304, dans lequel il constate que les ducs de Lorraine ne sont que les avoués du monastère pour le Saint-Siège et le Saint-Empire, qu'ils abusent de cette situation pour troubler et molester celui-ci, et renouvelle les privilèges de Henri IV, Conrad II, Frédéric Barbe-rousse et Rodolphe, en conférant les régales à Clémence d'Oyselet⁹⁰). Ce fut l'époque où l'abbaye parvint à l'apogée de sa puissance; époque signalée par la prestation des serments de féauté prêtés en 1312, par Ferri IV, duc de Lorraine, en qualité de voué (*Wardain*⁹¹) de Remiremont, et en exécution d'une clause de l'Echappe-Noise, cérémonie à laquelle plusieurs de ses successeurs au trône de Gérard d'Alsace se soumièrent⁹²); ainsi que par l'octroi de libertés municipales. On a le testament de l'abbesse Clémence d'Oyselet: il commence comme celui d'Agnès de Salm, par cette formule que le chapitre adopta dans la suite: „*Rien de plus certain que la mort, rien de plus incertain que son heure*”⁹³).

⁸⁵) Guinot, p. 411 et 132.

⁸⁶) Friry, l. c. — V. ibidem, la formule du serment.

⁸⁷) Arch. d'Epinal, Dom Ed. Martène. — Cartul. (*Forma juramenti ducis Lotharingiae*, 1492). Le P. Hélyot, après avoir noté que les ducs étaient tenus d'aller tous les ans à Remiremont, pour y porter en la procession solennelle du jour de la fête de la division (dispersion) des Apôtres (19 juillet), les corps saints de l'église de Remiremont, cite un acte de ce genre, de Charles II, duc de Lorraine, passé en 1392 devant deux notaires impériaux de la Cour de Toul, portant que «Le 5 novembre environ une heure de Tierce en la ville de Remiremont, arriva M. Charles Duc de Lorraine avec très noble Chevalerie et compagnie de Chevaliers et Ecuyers, et qu'au lieu dit *la Franche pierre* (à l'entrée de la ville) trouva Nobles et Religieuses Dames, Madame Jeanne d'Aigremont abbesse, Cunégonde d'Oricourt Doyenne, Jeanne de Choiseul Sourrière, Isabelle de Rouci aumônière, Blanche de Mostant petite aumônière, Agnès de Mont, censièr, Catherine de Blâmont, Jeanne de Conserol, Isabelle de Chauvirey, et Beatrix de Vallesant, toutes quatres Chantres avec autres personnes de ladite Eglise, pour recevoir le serment que devoit faire le Duc pour la garde de l'Eglise et de la ville de Remiremont; lequel Duc voulant faire son devoir, étant à genoux, fit son serment en présence de tout son baronage, sur les Saints-Evangiles, qu'il seroit féable (féal) au Monastère et à l'Eglise de Remiremont, et à toutes les personnes dédiées à icelle; qu'il garderoit et défendrait tous ses sujets, et garderoit leurs franchises et libertés, et les bourgeois et habitants de la ville. Reconnut encore qu'il étoit tenu tous les ans de porter en la procession solennelle le jour de la division des Apôtres les corps saints de l'Eglise de Remiremont, ainsi qu'il est convenu aux anciennes chartes de ses prédécesseurs qu'il confirma et ratifia; puis le Duc, étant à l'entrée de la grande porte de l'Eglise, fit un second serment de la même manière, et ensuite devant le grand Autel il fit le troisième serment, le tout en présence de M. Ferri de Lorraine, son frère, Nobles Jacques d'Amance Maréchal de Lorraine, Jean de Parroye Sénéchal, Liebaud du Chatelet Bailly de Nancy, Jean Seigneur de Ville, Ancel de Darnicules, Guy de Haroille, Warry de Savigny, Henri d'Ogivilliers et autres personnes». — On a les serments de Ferri IV (1312); du duc Raoul (1333), du duc René I, roi de Jérusalem et de Sicile (1431); du duc Jean d'Anjou (1465), duc de Calabre et de Lorraine (V. aux Arch. le récit pittoresque du page de La Battieule, et Guinot, p. 164 et s.); du duc Antoine (15 juin 1513); du duc Charles-le-Grand (1579); la promesse de Louis XIV de venir vénérer les reliques des saints et prêter le serment séculaire des ducs de Lorraine (1695); la visite du duc Léopold, après avoir fait enlever la *Franche-Pierre*, sous prétexte qu'elle gênerait le passage de son cortège, afin d'échapper à l'obligation du serment traditionnel (1699).

⁹²) Arch. d'Epinal, Copie.

⁸⁸) V. plus haut, note 12. — Le diplôme de Rodolphe a d'autant moins lieu de nous étonner, que le cartulaire mentionne, à la date de 1284, le mariage à Remiremont de Rodolphe de Habsbourg avec Elisabeth, fille du comte de Bourgogne. — V. aussi Friry, l. c. p. 50.

⁸⁹) Guinot, p. 411.

⁹⁰) Dom Calmet a publié le dessin du bas-relief, qu'on voyait au-dessus de la porte septentrionale de l'église de Remiremont, commencée en 1284, et représentant la princesse-abbesse, Clémence d'Oyselet, tenant une crosse armoriée et recevant du pape une bulle et de l'empereur un sceptre. C'était un témoin de la double immédiateté religieuse et féodale.

⁹¹) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin.

⁹²) Guinot, p. 132.

*XXXI. Jeanne de Vaudémont, fille de Henri II, comte de Vaudémont, et d'Elizande de Vergy, † 1347, 20 avril.



Sceau de Jeanne de Vaudémont, d'après le Cartulaire.

XXXII. Marguerite de Salvaine. † 1348, 24 avril.

*XXXIII. Simonette de Varre, d'abord doyenne, † 1350, 8 octobre.

*XXXIV. Eléonore ou Aliénor de Châlons, fille de Jean II, comte de Châlons, d'Auxerre et de Tonnerre, et d'Alix de Montbéliard, † 1374, 8 août. Son abbatiat est signalé par l'amélioration de l'enceinte de Remiremont par les bourgeois, et par la réorganisation des milices de Vagney et de la prévôté de Bruyères chargées de la garde de la ville, ainsi que de celles de la confrérie des arbalétriers et des arquebusiers chargée, sous l'autorité du maire de Remiremont, de la défense du chapitre; par l'observation de la neutralité entre la Lorraine et la Bourgogne; par un siège de Remiremont par Malcerveil, bailli du duc Raoul, qui ne put en forcer les portes et fut désavoué par son maître, lequel accorda à l'abbaye la réparation des dommages causés; par l'octroi, en assemblée tenue au choeur de l'église conventuelle, le 13 mai 1366, de nouvelles libertés municipales à la bourgeoisie de la ville. La charte en question stipule en particulier que la cité de Remiremont ne pourra se servir d'autre sceau que celui du chapitre, et que l'élection annuelle du maire aura lieu au *Plaid de Madame*, et elle place ce fonctionnaire du municipe sous la surveillance des notables bourgeois.



Sceau de Jeanne d'Aigremont d'après le Cartulaire.

*XXXV. Jeanne d'Aigremont ou Atriment, † 1404, 4 mai. Nous enregistrons sous cet abbatiat

des privilèges par Urbain V (1376); la reconnaissance solennelle de l'indépendance politique de l'abbaye par le duc Jean I^{er} (1376); le serment de féauté du duc Charles II (1392); la consécration de la transformation aristocratique en chapitre noble par le pape d'Avignon, Benoît XIII, le 4 septembre 1403.

*XXXVI. Catherine de Blâmont, abbesse d'Epinal, fille de Henri IV, comte de Blâmont, et de Cunégonde de Bourgogne. Les Blâmont étaient alliés aux Lorraine. Son élection fut l'occasion d'un schisme dans le chapitre et de violences contre ses adversaires qui avaient élu Henriette d'Amoncourt. L'église profanée fut interdite. Il y eut procès en cour de Rome; le grand-prévôt, Jean de Blâmont, frère de Catherine, fut condamné à une amende très forte et Jean XXIII cassa l'élection de Catherine, en 1412⁹⁴). Mais celle-ci mourut dès le 8 août 1408 et fut ainsi dépossédée avant l'issue du procès⁹⁵); puis Henriette d'Amoncourt fut remise en possession paisible de la crosse abbatiale.

*XXXVII. Henriette d'Amoncourt, d'abord secrète du chapitre, † 1418, 10 octobre⁹⁶). Elle ralluma la discorde, en faisant un règlement qui obligeait toute chanoinesse, appréhendée dans un autre chapitre, à renoncer à son premier apprébendement, pour être reçue à Remiremont, et imposait la perte de sa prébende à toute chanoinesse qui quittait le chapitre. Ce règlement fut sanctionné par Martin V, à la date du 27 avril 1418 (*Etsi ex susceptae servitutis officio...*)⁹⁷).

*XXXVIII. Isabelle de Demengeville, fille du Sire de Demengeville et de Marie de Bourgogne, élue en 1419, † 1444, 5 avril. La collation des régales lui fut faite par Jacques de Sierck, archevêque de Trèves, par délégation de l'empereur Frédéric III, qui confirma de nouveau tous les privilèges de l'abbaye⁹⁸). Nous notons le serment de René I^{er}.

*XXXIX. Henriette de Vienne, † 1452, 18 février, fut élue à l'unanimité; elle était absente de Remiremont et y fit son entrée solennelle, le 3 octobre 1444. Il faut mentionner les lettres de sauvegarde données à l'abbaye, par Charles VII, roi de France, pendant le siège de Metz, par patente datée de Nancy, en octobre 1444⁹⁹); car elles indiquent que le chapitre devinait en quelque sorte l'avenir. Madame Henriette tint sur les fonds baptismaux, Nicolas, fils de Jean d'Anjou¹⁰⁰). Nicolas V confirma les privilèges spirituels de l'abbesse.

*XL. Jeanne de Chauvirey, fille du chevalier Jean de Chauvirey et de Marguerite de Celles, † 1453, 14 mars.

⁹⁴) Friry, l'Archive de Rem., et Guide, II.

⁹⁵) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin.

⁹⁶) Le diplôme d'investiture des régales, au profit de la princesse Henriette, est du 20 juin 1415. Il est donné par l'empereur Sigismond, daté de Constance, et revêtu du sceau de majesté (Guinot, p. 412).

⁹⁷) Guinot, p. 403. — Cartul. Vuillemin.

⁹⁸) Arch. d'Epinal, Cartul. Vuillemin.

⁹⁹) Arch. d'Epinal. — Friry, l. c. p. 52.

¹⁰⁰) Dom Calmet, H. d. L.

*XLI. Alix de Paroye, doyenne, fille de Jean de Paroye, † 1474, 26 janvier¹⁰¹⁾. Le duc Jean d'Anjou vint le 12 mai 1465, à Remiremont, prêter le serment de féauté¹⁰²⁾. En 1468, la peste dévasta Remiremont: le chapitre se dispersa et Alix de Paroye abandonna la ville, pour échapper au fléau; c'est ce qui fait dire à Dom Calmet qu'elle ne jouit point de son abbaye. Il ajoute qu'elle fit des fondations importantes à Remiremont.

XLII. Catherine de Neufchâtel, † 1501.

*XLIII. Jeanne d'Anglure, † 1505, 9 avril. Catherine de Neufchâtel avait été élue à l'abbatit par le parti bourguignon, et, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans. Sixte IV avait confirmé l'élection, en faveur d'Antoine de Neufchâtel, son frère, évêque de Toul; mais le parti lorrain protesta contre une élection anti-statutaire et lui opposa Jeanne d'Anglure, âgée de quarante ans, en faveur de laquelle le Saint-Siège se prononça. C'est ce qui fait ignorer à Dom Calmet le court abbatit de Catherine. René II prêta le serment de féauté en 1474. Pendant les invasions de Charles-le-Téméraire, les domaines du chapitre ne furent pas trop maltraités dans le voisinage de l'abbaye, grâce à la neutralité observée par celle-ci; mais les autres bans furent ravagés et Jeanne d'Anglure, ayant prouvé, en 1489, que les revenus étaient diminués des deux tiers, obtint la réduction à vingt florins d'or du Rhin, de la redevance à la cour de Rome¹⁰³⁾. Le service divin continua à se célébrer avec la même exactitude et la même magnificence. Jeanne fonda et dota l'hôpital de Vittel¹⁰⁴⁾.

*XLIV. Agnès de Dommartin, † 1508, 11 août, était fille aînée de Louis de Dommartin, gouverneur du duc Antoine, et d'Elisabeth du Châtelet.

*XLV. Alix de Choiseul, † 1521, était fille de Guillaume de Choiseul et de Jeanne du Châtelet; sous son abbatit, le duc Antoine prêta à Remiremont le serment de féauté, le 15 juin 1513. Alix se démit en faveur de Madeleine de Choiseul, en 1517.

XLVI. Madeleine de Choiseul, † 1549, était fille de Jean de Choiseul et d'Antoinette de Vergy.

¹⁰¹⁾ Arch. d'Epinal.

¹⁰²⁾ Voici quelle fut la formule du serment: «Moi Jean, fils du roi de Jérusalem et de Sicile, par la grâce de Dieu, Duc de Calabre et de Lorraine, je jure sur le Saint-Evangile et par les mérites de Jésus-christ, que je serai féal au monastère de Remiremont, que je ferai respecter les droits, franchises, libertés de cette église et de cette ville, les garderai et défendrai ainsi qu'un prince loyal doit faire: et reconnais que je suis tenu chaque année, de porter en procession solennelle, le jour de la Dispersion des Apôtres, les glorieux saints de cette église, comme il est de coutume d'après les chartes jurées par mes illustres prédécesseurs à qui Dieu fasse miséricorde et pardon; je ratifie et confirme ces chartes et leurs clauses sans esprit de perfidie, et ainsi Dieu veuille m'aider.» Arch. d'Epinal, Relation de La Battieulle.

¹⁰³⁾ Arch. d'Epinal.

¹⁰⁴⁾ Sur la porte extérieure de la chapelle Saint-Charles ou Saint-André, on voyait encore au XVIII^e siècle, un bas-relief représentant Madame à genoux près du portail d'un oratoire, les mains jointes et la crosse placée sous le bras (Dom Calmet, H. de L.).

*XLVII. Nicolle de Dommartin, soeur d'Agnès de Dommartin, † 1549. Elle était abbesse d'Epinal et résigna la crosse de Remiremont entre les mains de Marguerite d'Haraucourt, fille de Claude d'Haraucourt, baron d'Ormes, et de Françoise d'Inteville. Marguerite de Neufchâtel, abbesse de Beaume, prétendit alors qu'Alix de Choiseul avait fait une seconde résignation en sa faveur et fit confirmer son élection par le pape (1524).

XLVIII. Marguerite de Neufchâtel, † 1549, avait nommé Madeleine de Choiseul sa coadjutrice, pour éviter des luttes. Elle jouit cependant de la dignité abbatiale jusqu'à sa mort¹⁰⁵⁾.

C'est sous son abbatit que le duc François I^{er} mourut à Remiremont, le 12 juin 1545. On remit ses funérailles au mois d'août 1546, à cause de la peste; ses entrailles furent inhumées dans l'église du chapitre et son corps fut déposé dans la collégiale de Deneuvre.

*XLIX. Marguerite d'Haraucourt, † 1568, 31 juillet¹⁰⁶⁾. Elle rendit la paix au chapitre et voulut rétablir au dehors sa gloire, sa puissance et son indépendance politique. En 1551, l'empereur Charles-Quint confirma les privilèges de l'abbaye¹⁰⁷⁾. Christine de Lorraine, régente de Lorraine, avec Nicolas de Vaudémont, évêque de Verdun, pendant la minorité de Charles III, duc de Lorraine, avaient fait hommage, en 1544, à Charles-Quint, pour les fiefs impériaux enclavés dans la Lorraine; Charles-Quint avait de son côté, par lettres patentes du 15 février 1563, donné sauvegarde et protection à l'abbaye, et ordonné de placer l'aigle impériale sur les maisons et domaines abbatiaux¹⁰⁸⁾. Marguerite d'Haraucourt recourut encore à l'empereur Ferdinand I^{er}, en invoquant le diplôme de Henri IV, et nous trouvons dans le Registre de l'empire, de 1563 à 1565, 5 autres lettres patentes d'un grand intérêt historique¹⁰⁹⁾. (Ces pièces n'ont encore été citées par

¹⁰⁵⁾ Elle fut inhumée à Beaume; on lisait cette épitaphe sur son tombeau:

Ci-gît haute et puissante dame Madame Marguerite de Neufchâtel, dame de Remiremont et abbesse de Céans.

Fille de haut et puissant seigneur Messire Claude De Neufchâtel, chevalier de la toison d'or et de dame Bonne De Boulay, seigneur et dame dudit Neufchâtel, de Châtel Sur Moselle, Beaurepaire, etc., laquelle trépassa le 3 Septembre 1549.

L'écu de ses armes était adossé à deux crosses (Guinot, p. 177).

¹⁰⁶⁾ Son tombeau était à gauche de la porte de la chapelle Saint-André: elle était représentée en bas-relief, les mains jointes, l'aumusse sur le bras droit, la crosse sous le bras gauche, et la tête reposant sur un coussin. Aux quatre coins étaient quatre écussons: En haut, Haraucourt et du Châtelet, au bas, Lenoncourt et Savigny. Aux pieds on lisait: „Cy-gist Révérende Dame, Madame Marguerite d'Haraucourt, en son vivant abbesse de Remiremont. qui trépassa le dernier jour de juillet 1568. Priez Dieu pour elle“ (Guinot, p. 182).

¹⁰⁷⁾ Arch. d'Epinal.

¹⁰⁸⁾ Arch. Iles (Vienne). Registre de l'empire, T. XXIX (1561 à 1564), p. 467, Nr. CXLIV. Lettres patentes de sauvegarde et de protection de Charles-Quint, pour l'abbesse, la doyenne et les chanoinesses de l'abbaye de Remiremont, du 15 février 1563 (latin).

¹⁰⁹⁾ Arch. Iles (Vienne). Registre de l'emp. T. XXIX (1561—1564), p. 469, Nr. CXLV. Ferdinand. Lettres patentes de confirmation de privilèges, pour l'abbesse et le convent du monastère de Saint-Pierre de Remiremont, du 16 février 1563 (latin). — T. XII (1557—1564), p. 369. Ferdinand. Lettres patentes de confirmation de privilèges, pour l'abbesse

aucun historien). Rien n'y fit: Charles III avait juré sa *foi de gentilhomme* qu'il placerait Remiremont sous son sceptre; il fit donc très-respectueusement enlever par Ligniville, son bailli de Vôges, les armes de l'empire et les lettres-patentes munies du sceau de majesté, qui étaient placardées à la porte de l'église conventuelle, au carrefour de la Franche-Pierre, et aux portes de la Xavée et de Neuwillers¹¹⁰; Jean de Salm, maréchal de Lorraine, ne trouva rien de mieux, pour intimider les chanoinesses et empêcher toute résistance, que de déployer un appareil tout à la fois militaire et patibulaire, de faire enfermer les chanoinesses et de les menacer du *maître des hautes œuvres* dont il s'était fait accompagner. Le chapitre se soumit: Ferdinand, occupé par les Turcs, ne pouvait lui être d'aucun secours. Moyennant cette soumission, Charles III prononça la main-levée du séquestre des revenus de l'abbaye¹¹¹. La dignité princière n'était plus qu'un emblème; le chapitre avait perdu sans retour son immédiateté et son indépendance. Nous blâmerons ici la violation du droit par la force, tout en reconnaissant que l'épée des ducs de Lorraine recula de plus de deux siècles la ruine des couvents catholiques de l'ancienne Austrasie, tandis que l'empire ne sut pas empêcher les vieux monastères de l'Allemagne de crouler de toutes parts et ses ordres religieux de disparaître de toutes parts, à la voix de Luther et de ses sectaires.

*L. Renée d'Inteville, † 1580, 5 mai, était fille de Jean d'Inteville et de Gabrielle de Stainville. Elle assura la paix extérieure du chapitre, par une convention passée avec Charles III, à la suite de laquelle ce prince vint en 1579, prêter le serment de féauté (pro forma) et fit porter la châsse de Saint-Romarc par des grands seigneurs de sa cour. Elle s'occupa d'établir une police sévère à l'intérieur; organisa le service des pompes à incendie et s'occupa de réformer la léproserie fondée de temps immémorial, desservie par des hospitaliers convers placés sous la direction de l'écolâtre, curé de Remiremont, et soumis au double voeu de pauvreté et de chasteté. Aucun malade n'y était reçu sans l'ordre de l'évêque. Guinot nous transmet le touchant récit d'une réception de deux recluses, Marie et Jeanne de Ranfaing, 15 juin 1579, d'après un manuscrit du XVI^e siècle¹¹². Renée d'Inteville résigna sa dignité en faveur de Barbe de Salm, la soeur du maréchal du Lorraine, *l'homme au bourreau*¹¹³.

et le convent du monastère de Saint-Pierre de Remiremont, du 15 février 1563, à Inspruck (latin). — p. 370. Ferdinand. Lettres de sauvegarde et de protection . . ., du 19 février 1563, à Inspruck (latin). — T. II (1564—1570), p. 62. Maximilien II. Lettres patentes de protection et de sauvegarde, pour l'abbesse et la doyenne, et le chapitre du monastère de Remiremont, du 26 juillet 1565, à Vienne (latin). — T. III (1564 à 1567), p. 99. Maximilien II. Mandat impérial enjoignant aux sujets de l'abbesse, de la doyenne, et du Convent du Monastère de Saint-Pierre de Remiremont de payer le cens, etc., du 20 novembre 1565, à Vienne (latin).

¹¹⁰) Archiv. d'Epinal.

¹¹¹) Guinot, p. 180 et s. d'après Friry, l. c.

¹¹²) Arch. d'Epinal.

¹¹³) Au XVIII^e siècle, on trouva son coeur près du tombeau de Marguerite d'Harcourt. La boîte de plomb portait cette inscription en relief: „Cy est enterre le coeur de feue Révérende Mère Renée

LI. Humberte de Chastenay, † 1583. Le chapitre annula à l'unanimité la résignation au profit de Barbe de Salm, le 9 mai 1580. Il y eut procès en cour de Rome: Grégoire XIII maintint à celle-ci la crosse abbatiale et déclara irrégulière l'élection de Madame Humberte, qui mourut quelque temps après.

*LII. Barbe de Salm, † 1602, 31 mai. Les chanoinesses, profitant de ce que le terme de collégiale était employé dans la bulle d'institution de Madame Barbe, à l'exclusion absolue du terme de monastère, rejetèrent l'habit monastique et ne conservèrent que le manteau de choeur et un semblant de voile religieux¹¹⁴). L'abbesse sut du reste par son humilité et sa douceur mériter l'affection de toutes les chanoinesses; elle fit préparer pour les reliques des saints fondateurs, des châsses d'une grande richesse; elle fit écrire par Sébastien Valdenaire, prieur d'Hérival, la chronique de l'Eglise de Saint-Pierre de Remiremont, qui fut achevée le 26 novembre 1588; elle compléta les règlements de police de Renée d'Inteville, et, lorsque la peste fit invasion en Lorraine à la suite des hordes protestantes et, en janvier 1588, pénétra à Remiremont, elle n'abandonna pas l'Abbatiale et fit prendre toutes les mesures nécessaires pour combattre le fléau¹¹⁵). Elle avait nommé coadjutrice, en 1583, sa nièce, Elisabeth Rhingraff de Salm, qui lui succéda de droit et de fait à sa mort.

*LIII. Elisabeth Rhingraff fit son entrée à Remiremont, le 5 décembre 1602; elle choisit pour coadjutrice Catherine de Lorraine, en 1609, et se démit de sa dignité, en 1611, pour épouser le prince de Ligne.

*LIV. Catherine de Lorraine, née à Nancy, le 3 novembre 1573, † 1648, 7 mars, tient le premier rang parmi les femmes illustres du XVII^e siècle. Son père fut le duc Charles III, que l'histoire surnomme *le Grand*; sa mère fut Claude de Bourbon, fille de Henri II de France¹¹⁶). Aucune

d'Inteville en son vivant Dame abbesse de cette église qui rendit son âme à Dieu le 5 mai 1580." Son portrait se trouvait dans un tableau représentant une descente de croix. Elle était à genoux devant un oratoire; une guimpe blanche couvrait sa poitrine; son voile était déjà moins long que celui de Marguerite d'Harcourt; l'aumusse était sur son bras droit. Dans son blason en voyait deux léopards d'or, et la crosse au-dessus de l'écusson (Guinot, p. 187).

¹¹⁴) Mabillon, Oeuvres posth. II. — Dom Ch. Georges.

¹¹⁵) Arch. d'Epinal.

¹¹⁶) En remontant son ascendance directe, nous trouvons, du côté paternel:

François I^{er}, duc de Lorraine et Christine de Danemarck;

Antoine, duc de Lorraine et comte de Vaudémont, et Renée de Bourbon;

René II, duc de Lorraine, Philippe, duchesse de Gueldres;

Ferri II, comte de Vaudémont et Yolande d'Anjou, fille de René I^{er} d'Anjou, duc de Lorraine, roi de Jérusalem et de Naples, et d'Isabelle de Lorraine;

Antoine de Vaudémont, seigneur de Joinville, et Marie, comtesse d'Harcourt;

Ferri de Lorraine, comte de Vaudémont, et Marguerite de Vaudémont.

⋮
⋮
⋮

Gérard d'Alsace et Hadwide de Namur, petite-fille de Charlemagne.

naissance ne fut plus glorieuse. Les brillantes qualités de cette princesse la firent chérir de son père et rechercher (1608) par Matthias, pour son héritier Ferdinand II¹¹⁷); mais elle avait déjà, dans son cœur, renoncé au monde, et, à la mort de son père, en 1608, elle s'abandonna à sa vocation. Un historien¹¹⁸) a tracé d'elle ce portrait, auquel nous nous garderons bien de retoucher. „Son caractère est empreint d'une grandeur royale adoucie par la piété. Cette princesse unit aux plus humbles vertus de la vie religieuse un courage viril et l'élan généreux d'une âme chevaleresque. Aussi calme sur la brèche, sous le canon de l'ennemi, que dans le silence du cloître, son cœur ne fut ému que par la piété filiale et par le spectacle de la misère: dans les jours de famine, on la vit mendier pour soulager les pauvres. Toujours sereine au milieu des orages, elle oppose le pardon aux injures et une douceur angélique aux outrages de la fortune, et porte sans fléchir le poids des calamités qui écrasent sa famille et sa patrie. Vouée à une vie pénitente, ayant méprisé les couronnes qui recherchaient son front, elle ne put toutefois oublier la gloire de sa race et les destinées de son pays. Du fond d'une cellule, elle tint Richelieu en échec, et crut sauver sa patrie en ménageant le sceptre de la France à sa nièce et coadjutrice, Marguerite de Vaudémont. Sous une apparence d'inquiétude ardente, qui l'entraîne vers ce qui lui paraît plus grand et plus parfait, son esprit est pénétrant et ferme: elle prévoit les difficultés, mais elle est ingénieuse à les éviter, ou les attaque de front et les dompte par son intrépidité. Il semble que Charles III lui ait donné toute la grandeur de son caractère¹¹⁹).“

Du côté maternel:

Henri II, roi de France, et Catherine de Médicis;
François I^{er}, roi de France, et Claude de France;
Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et Louise de Savoie;
Jean, comte d'Angoulême, et Marguerite de Rohan;
Louis, duc d'Orléans-Valois, et Valentine Visconti, duchesse de Milan;
Charles V, roi de France, et Bonne, fille de Jean, roi de Bohême;
Philippe VI, de Valois, roi de France, et Jeanne de Bourgogne;
Charles de Valois et Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile;
Philippe III, roi de France, et Marie de Brabant;
Saint Louis (IX), roi de France, et Marguerite de Provence.

⋮

Hugues Capet, chef de la 3^e dynastie des rois de France.

¹¹⁷) Dom Calmet, H. de L. — Selon Lionnois, H. de N., la demande fut faite par Charles-Quint pour l'archiduc, son fils; mais Charles-Quint est mort, en 1558, — Didelot fait la même erreur.

¹¹⁸) Lionnois, H. de Nancy, III, p. 148 et s. — Ce portrait a été amplifié par Guinot. — Un historiographe de 1612, cité par Friry, l. c. a dit d'elle: „Elle étoit d'une rare et singulière piété en un siècle tant impie, et donnoit dans ce vénérable collège qu'elle présidoit, un tel et tant signalé exemple de bonne vie, que tous les siècles à venir auront sujet et occasion d'en conserver la mémoire“. — Toute sa vie se résume par ces emblèmes qu'elle avait fait graver successivement autour de ses armes, sur son sceau secret. Ce fut d'abord le cordon de Saint-François; ce fut plus tard une couronne d'épines.

¹¹⁹) Nous regrettons vivement de n'avoir pu retrouver et faire reproduire le grand tableau, placé autrefois, selon Lionnois (H. de N. II, p. 290—291), dans l'église des Minimes de Nancy, derrière l'autel et au fond du chœur, où l'on voyait les portraits de Charles III, de la duchesse Claude, son épouse, de ses trois fils, Henri II, François II et

C'est de l'abbesse que nous avons à nous occuper. Elle reçut, en 1611, les bulles de Grégoire XV qui l'instituaient, et prêta serment entre les mains de l'abbé de Luxeuil, délégué du Saint-Siège, le 21 décembre de la même année. Catherine n'accepta cette crosse si enviée, que dans la pensée de rendre son abbaye à la vie régulière. Elle reçut la bénédiction abbatiale dans l'église Saint-Georges, de Nancy, des mains de Jean de Maillanne, évêque de Toul, de la façon la plus solennelle¹²⁰); ensuite, suivie d'un cortège magnifique et des princes de sa famille, elle fit son entrée à Remiremont, délivra les prisonniers, investit les officiers judiciaires et municipaux et prêta les serments usités. Bientôt elle se mit à l'oeuvre pour réformer le chapitre: les tentatives infructueuses de Claude d'Anglure, à Poussay, en 1578, auraient dû lui faire prévoir l'impossibilité de ramener un institut féodal, devenu une nécessité politique pour la noblesse, aux proportions d'un simple monastère. Rien ne la découragea. Sur sa demande, Paul V nomma¹²¹), en 1613, trois commissaires apostoliques, qui furent Simonin, archevêque de Corinthe, suffragant de Besançon, Maillanne, évêque de Toul, et Peetz, évêque de Tripoli, suffragant de Strasbourg. Sur l'opposition du chapitre, le pape révoqua ensuite les deux premiers et nomma à leur place, François de Sales, alors évêque de Genève et l'évêque de Gratianopolis, suffragant de Bâle. Le saint évêque de Genève écrivit au chapitre une lettre, datée d'Anneci, le XXVIII, IX, 1613, qui aurait dû ramener les résistances; mais les chanoinesse récusèrent Saint François de Sales et l'évêque de Gratianopolis, et le Saint-Siège retira son bref. Lorsque les premiers commissaires apostoliques, n'ayant pas encore connaissance de leur révocation, se présentèrent, le 4 novembre 1613, à Remiremont, et se rendirent à l'église, ils la trouvèrent dépouillée de tout ornement, en signe de deuil et de protestation. La doyenne, Anne de Stainville, ne leur rendit aucun honneur, tandis que Madame Catherine déclara se soumettre à leurs décisions. Les évêques firent leur rapport à Paul V, le 16 novembre 1613¹²²). Le pape nomma alors, par bref du 18 mars 1614, Sareggi, évêque d'Adrie et nonce près les cantons helvétiques, pour visiter, pacifier et réformer l'abbaye. Il faut constater que le rapport du 16 novembre rendait cette justice au chapitre, que les moeurs y étaient pures. La princesse Catherine eut le tort, en 1614, d'introduire le rit romain, que le chapitre s'empessa d'adopter, afin d'opposer une barrière au rétablissement de la règle de Saint-Benoît. Elle répara cette faute, en faisant composer et publier, en 1643, le *Propre* de Remiremont, d'après les anciens bréviaires manuscrits. Sareggi fit sa visite, malgré l'opposition d'Anne de Stainville: il proposa des points de réforme mitigée, afin de rendre à la corporation la dignité des moeurs chrétiennes, et l'esprit

Charles, cardinal de Lorraine, et de ses quatre filles, Catherine, abbesse de Remiremont, sous l'habit de religieuse, Christine, plus tard grande-duchesse de Toscane, Antoinette, duchesse de Juliers et de Clèves, et Elisabeth, mariée à Maximilien, duc et électeur de Bavière. Ce tableau étoit de Remy Constant.

¹²⁰) Dom Calmet. — Dom Charles George. — Archives d'Epinal.

¹²¹) Dom Calmet, H. de L. — Lionnois, l. c.

¹²²) Archives d'Epinal, Rapport des comm. apost.

de piété. Son règlement contient cinquante-deux articles¹²³); mais les chanoinesses, loin de se soumettre, consultèrent la Sorbonne, qui répondit que Madame l'Abbesse devait prouver au préalable le rétablissement de la règle de Saint-Benoît, attendu que la sécularité du chapitre reposait sur une longue prescription. Elles en appelèrent même au pape. La sentence est du 30 mai 1616; mais elle n'était qu'arbitrale et l'évêque de Tripoli, chargé de son exécution, fit traîner cette exécution en longueur¹²⁴). Sur les instances de l'Abbesse, le pape commit pour exécuteurs les évêques de Toul et de Verdun, qui se récusèrent, puis l'évêque de Châlons-sur-Saône, qui fit de même, sur l'ordre péremptoire de Louis XIII. La lettre autographe du roi de France dit entre autres: „Et parce qu'il importe grandement à la noblesse de mon royaume et particulièrement de mes provinces de Champagne et de Bourgogne, qui ont leurs filles en la dicte maison et qui en font le plus grand nombre, qu'il n'y soit fait aucun changement...". La clôture ne put être établie par un nouveau commissaire apostolique, malgré l'excommunication prononcée contre les récalcitrantes. Les chanoinesses furent enfin condamnées à l'obéissance, par une nouvelle congrégation, instituée à Rome sur leur recours; mais les cours de Lorraine et de France, les Etats de Lorraine (1619), les Etats de Bourgogne, toute la noblesse prit leur parti. De nouveaux désagréments engagèrent Madame Catherine à se rendre à Nancy, auprès du duc Henri II, son frère, qui ne put lui donner satisfaction, *afin de ne point désobliger tout le monde*¹²⁵). Elle résolut alors de s'éloigner pour quelque temps du chapitre, pour qui sa retraite équivalait au triomphe de la sécularité, si puissamment protégée par les intérêts politiques. Elle avait choisi pour coadjutrice, en 1614, Marie de Lorraine, qui abandonna presque aussitôt le chapitre, pour devenir abbesse de Chelles; elle adopta pour seconde coadjutrice, Marguerite de Vaudémont, sa nièce, fille de François de Vaudémont et de Christine de Salm. Le mariage secret de Marguerite de Vaudémont avec Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, contre la volonté de Louis XIII et de Richelieu, le 3 janvier 1632, favorisé par la princesse Catherine, qui voyait dans cette union un gage de prospérité et de grandeur pour sa famille et pour la Lorraine, fut une source de persécutions; car Louis XIV n'était pas né et Gaston était l'héritier présomptif du trône de France¹²⁶), Marguerite échappa à ses surveillants et se

rendit à Thionville, première place des Pays-Bas espagnols, puis à Namur, où Gaston la vint rejoindre, déclara son mariage et la conduisit à Bruxelles¹²⁷). Ce mariage fut solennellement renouvelé, à Bruxelles, en 1635; toutes les tentatives d'annulation échouèrent, grâce à la résistance du Saint-Siège; mais Richelieu poursuivit sans relâche toutes les personnes qui y avaient pris part: la princesse Catherine quitta Nancy et se réfugia en Franche-Comté, où elle retrouva, à Besançon, le duc Nicolas-François et la duchesse Claude de Lorraine. Louis XIII, tout hostile qu'il fût à l'Abbesse, protégea le chapitre „composé en partie, disait-il dans un ordre de 1633 à ses généraux, de personnes nobles de son royaume et consacrées à Dieu". L'abbaye échappa aux fureurs des Suédois¹²⁸). En 1635, Remiremont, occupée par quinze compagnies du régiment de Normandie, fut attaquée par le duc Charles IV et sauvée des menaces d'incendie et d'extermination de la garnison aux abois, par l'intercession des chanoinesses auprès du duc, lequel accorda au régiment de Normandie la plus honorable capitulation¹²⁹). Catherine de Lorraine alla alors à Inspruck, auprès de sa nièce, l'archiduchesse d'Autriche, petite-fille de Charles III, puis à Munich, auprès de sa sœur Elisabeth, duchesse de Bavière. Enfin, après trois années d'absence, au printemps de 1638, elle rentra à Remiremont. La guerre venait de recommencer: Turenne fit le siège de cette ville, le 2 juillet: il n'y avait que trente soldats dans la place, mais les bourgeois avaient pris les armes. Le 4, les Français battirent la muraille, du côté opposé au *petit putai*, et, à dix heures du matin, la brèche fut large de vingt pas. La vue du péril redoubla le sangfroid et le courage de Catherine: elle montra qu'elle était fille de Lorraine: elle anima tellement la garnison, qu'on peut dire qu'elle fit le devoir de capitaine, de soldat et de brave princesse¹³⁰). Au début du siège, elle avait fait un vœu solennel; puis, le commandant lorrain ayant requis les femmes pour réparer la brèche et celles-ci refusant de sortir de leurs maisons, l'abbesse accourut à la tête des chanoinesses et donna l'exemple. A ce spectacle, chacun mit la main à l'œuvre et le dégât fut promptement réparé. Deux assauts furent repoussés et le 8 les assiégeants se retirèrent sur Epinal¹³¹). L'abbesse Cathe-

la langue n'a pas de mots assez forts pour exprimer tout l'odieux de sa politique". C'est un Français qui parle; que devaient penser les Lorrains, les victimes de ce bourreau?

¹²⁷) Dom Calmet. — A. Didot, H. de L.

¹²⁸) Archiv. d'Epinal.

¹²⁹) Guillemin, Histoire de Charles IV. — Henri Campion de Feu-guerai, Mémoires. — Richard, Mémoires de l'Académie de Stanislas. — Lionnois.

¹³⁰) Mém. de l'Acad. de Stanislas. — Arch. d'Epinal. — Lionnois II. de. N., III, p. 156.

¹³¹) Une gravure du temps reproduit ce fait d'armes. On y voit au premier plan une chanoinesse tenant de la main droite une épée nue qu'elle brandit, et de la gauche un pistolet qu'elle dirige vers la brèche. Derrière elle, une autre chanoinesse est renversée et blessée: elle pose une main défaillante sur une hache d'armes. Une troisième chanoinesse est armée d'un mousquet, qu'elle appuie avec la main droite sur le rempart (Guinot, p. 248. — Lionnois, l. c.). — Voici comment le *Phutisque français* par Turpin, Paris, 1777, raconte les faits: „La plupart des villes étaient occupées par les Français; Remiremont fut assiégée, la conquête en paraissait facile, il n'y avait que les bourgeois et trente soldats pour la défendre; mais cette troupe était commandée

¹²³) Archives d'Epinal.

¹²⁴) Dom Calmet. — Dom Ch. George

¹²⁵) Dom Calmet. — Lionnois.

¹²⁶) Habitué à dire toujours notre manière de voir, sans détour et sans réticences, nous n'hésitons pas à reproduire le jugement sur Richelieu, le bourreau de la Lorraine (Mordbrenner en allemand, qui se lit: *Singularités hist. de diff. siècles*, Paris, Le Jay, 1788, p. 193. „Richelieu parut comme une comète menaçante, enflammant l'horizon, excitant des orages, brûlant, détruisant tout sur son passage, laissant après elle des traces profondes de sa force et de ses ravages. Il ne connut jamais les charmes de la douceur, les moyens conciliateurs et tempérés, le pardon des injures, ni aucune des vertus paisibles de son état". Quand une fois, disait-il lui-même, j'ai pris ma résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, ensuite je couvre tout de ma soutane rouge". . . Ce despote fit tomber les têtes les plus illustres de la monarchie, força la mère du Roi, la veuve de Henry-le-Grand, d'abandonner la France et de fuir de royaume en royaume, sa haine et ses persécutions; ce prêtre sanguinaire . . . L'histoire des hommes n'offre rien de si révoltant, et

rine profita de la retraite des troupes lorraines (1638), pour demander à Louis XIII de reconnaître la neutralité de Remiremont, de Saint-Dié, d'Epinal, d'Arches et de Bruyères. En 1639, cette neutralité fut reconnue, et ratifiée par Louis XIII et par Charles IV.

Le peuple de Remiremont trouva dans sa princesse-abbesse, pendant l'hiver de 1642, pendant lequel la disette en Lorraine fut terrible, un ange de charité: elle mendia de porte en porte pour les pauvres, une coupe à la main, et put ainsi nourrir les nécessiteux jusqu'à la nouvelle récolte¹³³). Comme témoignage de sa piété, nous notons son pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours (Nancy), pour obtenir la fin des malheurs de la Lorraine¹³⁴). La naissance d'un rejeton de Louis XIII apaisa les colères de la cour de France contre Gaston d'Orléans et son épouse, Marguerite de Vaudémont; Gaston rentra en grâce, et Catherine se rendit aux vœux de la duchesse d'Orléans et alla la voir à Paris, où elle demeura près de cinq années. Mais Anne d'Autriche était son ennemie: on lui supprima, en 1646, sa pension de mille livres par mois. Elle vécut, pendant les deux dernières années de sa vie, du prix des pierreries que lui avait léguées la duchesse de Clèves¹³⁵). Elle aimait comme sa fille, Anne-Marie de Chevreuse, fille de Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, et lui assura la succession à sa crosse, en 1644, en la nommant sa coadjutrice. Mais la jeune princesse se démit l'année suivante, pour entrer en religion, et mourut à Port-Royal, le 5 août 1652, à l'âge de vingt-huit ans. Catherine, croyant sa fin prochaine, fit son testament, le 31 décembre 1646¹³⁶). Il commence par la formule usuelle: elle y fait des legs à la paroisse, à l'hôpital, aux pauvres de Remiremont, etc. Le 7 mars 1648, elle mourut, après avoir souffert d'une cruelle maladie, pendant des mois, avec une sainte résignation¹³⁷).

*LV. Isabelle d'Alençon († 1672). France et Lorraine se disputèrent la crosse abbatiale. Marguerite de Vaudémont recommanda Isabelle, sa fille, par lettre du 9 mars 1648; le duc d'Orléans appuya cette requête; Louis XIV commanda, sous la forme de l'invitation la plus courtoise, à ses très-chères et bien-aimées Dames, le 10 mai 1648; d'un autre côté, Charles IV de Lorraine sollicita

par Catherine de Lorraine, qui renfermait dans un sexe timide l'âme d'un héros. L'effroi avait glacé tous les courages, elle les releva par son exemple; elle s'avance sur la brèche et travaille elle-même à la réparer. A ce spectacle, les femmes et les filles, émules de son courage, sont infatigables; les unes portent de la terre, les autres du bois; l'on en vit même qui sacrifièrent la laine de leurs lits pour arrêter les ravages du canon: familiarisées avec le feu meurtrier des assiégeants, elles essuyent plusieurs assauts, tentés sans fruit. Tandis que ces héroïnes s'élèvent au-dessus des faiblesses de leur sexe, le comte de Ligneville ramasse ses gens et lève un régiment de cavalerie; les soldats épars dans les montagnes se rangent sous ses étendards; cette troupe intrépide se joint au corps du marquis de Ville et marche sous ses ordres vers Remiremont, où le secours qu'on y jeta contraignit Turenne d'en lever le siège.

¹³³) A. Digot, H. de L.

¹³⁴) Dom Alexandre Royer.

¹³⁵) Ibidem.

¹³⁶) Dom Calmet. — Dom Alex. Royer. — Lionnois.

¹³⁷) Avec codicile du 13 mai 1647, Lionnois, op. c.

¹³⁸) Gallia Christiana. — Dom Calmet. — Durival. — Lionnois place sa mort au 7 janvier 1648.

les suffrages du chapitre pour sa fille, par lettre autographe, datée de Bruxelles, le 12 mars 1648. Le 17 mars suivant, Hélène d'Anglure proclama le résultat du scrutin en faveur d'Isabelle. Innocent X accorda la dispense d'âge et confirma l'élection. Madame de Mahalin fut nommée régente, pour le temps de la minorité de l'abbesse-enfant¹³⁸). Elle ne vint jamais à l'abbaye et n'eut aucun souci de la crosse qu'on avait placée sur son berceau; elle résigna, en 1657, en faveur de Judith de Lorraine, pour épouser le duc de Guise, Henri - le - Balafre. C'est sous son abbatiat que Claude de Lorraine, épouse du duc Nicolas-François, mourut en couches à Vienne (2 août 1648). On transporta le corps de l'illustre défunte en Lorraine, et, en passant par Remiremont, on le déposa dans l'église capitulaire, où on lui fit de magnifiques obsèques.

*LVI. Marie-Anne-Judith de Lorraine, † 1661, 17 juin, était fille du duc Nicolas-François et de la duchesse Claude; elle était née en exil, à Vienne, le 2 août 1645, et avait été admise au chapitre, sur la demande de son père, en 1656. Elle passa une fois à Remiremont, en allant de Vienne à Paris¹³⁹).

*LVII. Dorothee Rhingraff de Salm, † 1702, 4 novembre. Elle était fille de Ch.-Léopold-Philippe de Salm et de Marie-Anne de Bronckorst. Née le 31 janvier 1654, elle fut investie à Aix-la-Chapelle, résidence de son père, le 20 novembre 1660, et fit son entrée solennelle à Remiremont, le 24; puis elle retourna dans sa famille. Madame de Mahalin administra le chapitre, pendant son absence et sa minorité. En 1673, Créqui rouvrit les brèches de Remiremont, pour rendre la ville indéfendable; en 1674, Turenne s'en empara par surprise; ensuite il accorda aux «dames chanoinesses et messieurs les chanoines», une lettre de sauvegarde, le 19 décembre de la même année¹⁴⁰). A la mort de Charles IV, en 1675, le chapitre reconnut l'autorité de Charles V, le glorieux exilé, et lui fit porter l'hommage de son obéissance (1675). Pendant l'interrègne, sous la domination de Louis XIV, c'est à dire jusqu'en 1697 (Paix de Ryswick), le roi de France traita avec humanité l'abbaye de Remiremont et ses sujets. Mais un tremblement de terre vint ajouter, le 16 août 1682, de nouveaux désastres à ceux de la guerre de Trente ans. Il fut fait un vœu, pour préserver à l'avenir Remiremont d'une telle catastrophe qui détruisit l'église et une partie de la ville. La procession, pendant laquelle on portait dans les rues de la cité, en exécution de ce vœu, la Vierge du Trésor, se faisait encore, il y a quelques années, avant l'accaparement de la France par les gens qui la gouvernent aujourd'hui¹⁴¹). Les travaux de reconstruction achevés, Madame Dorothee de Salm voulut reprendre l'oeuvre de réforme de Catherine de Lorraine; il y eut des résistances; mais, en 1700, les chanoinesses durent se soumettre à la visite de De Harlay, archevêque de Paris, et du Père La

¹³⁸) Arch. d'Epinal.

¹³⁹) Arch. d'Epinal.

¹⁴⁰) Arch. d'Epinal. — Inventaire de l'Archivo de Remiremont.

¹⁴¹) Nous empruntons aux Mém. Int. ms. de M.-A. de Messey quelques lignes qui donnent bien la note de la sainte confiance du

Chaise, délégués apostoliques et arbitres nommés par Louis XIV. La clôture du monastère leur fut imposée. Le duc Léopold visita en 1699 l'abbaye, mais il évita le serment de féauté de la Franche-Pierre, en la faisant enlever avant son entrée solennelle, sous prétexte de donner plus d'air à son magnifique cortège. Madame Dorothee nomma sa coadjutrice, Elisabeth-Charlotte, fille du duc Léopold, encore au berceau. Les registres capitulaires contiennent cette mention: «Abbesse d'un mérite très-distingué, d'une vie exemplaire, autant élevée par ses vertus que par la grandeur de sa naissance, ayant toujours eu jusqu'au dernier moment de sa vie des sentiments très-chrétiens et si relevés, que toutes les personnes présentes à sa mort disent que cette illustre abbesse est morte de la mort des justes.» Ceci prouve que sa fermeté et sa douceur lui avaient concilié le chapitre, malgré la réforme plus apparente que réelle qu'elle avait introduite à son abbaye. On voyait encore avant la Révolution son tombeau dans le cimetière de chapitre. Elle était représentée en habit d'abbesse, étendue sur un lit mortuaire, la tête soulevée par un coussin, et ayant sa crose à côté d'elle ¹⁴¹).

LVIII. Elisabeth-Charlotte de Lorraine, † 1711, 4 mai, ne fut point confirmée dans sa dignité par le Saint-Siège.

*LIX. Gabrielle de Lorraine, † 1711, fut élue à l'âge de cinq ans; mais elle fut emportée quelques jours après par l'épidémie qui désolait la cour de Lunéville. Sous ces deux minorités, il y eut des compétitions pour la dignité de secrète: Léopold exila Madame de Mahalin qui l'avait emporté, afin de pacifier le chapitre.

*LX. Béatrix-Hiéronyme de Lorraine, † 1738, 9 février; elle était fille de François de Lorraine-Lillebonne et de Anne de Lorraine, et entra dans sa cinquantième année; elle était la petite-fille du duc Charles IV. C'est sous l'abbatit de Béatrix qu'eut lieu la visite apostolique du cardinal de Rohan (1727), dont nous avons déjà parlé et dont la conséquence fut le *Cérémonial et Rituel de l'Insigne Eglise collégiale et séculière de Saint-Pierre de*

peuple dans la Vierge du Trésor: «C'était à la Dame secrète, dit-elle, en sa qualité de gardienne du trésor, c'est-à-dire du précieux dépôt des Saintes Reliques et autres pieuses richesses de l'Eglise, que les habitants de la ville s'adressaient pour obtenir l'exposition de la statue miraculeuse, dite la *Vierge du Trésor*, que l'on faisait dans les calamités publiques. — Ma tante de Bielle, qui était la personne le plus croyable, me racontait à ce sujet, qu'un violent incendie s'étant déclaré à Remiremont durant la nuit, elle eut à remplacer la Dame secrète, sa cousine, Madame de Lénoncourt, qui était malade. Ma tante se rendit donc à la chapelle ou chambre du trésor. Là, en sa présence, le chanoine de semaine retira la Vierge, ma tante portant un des insignes qui la couvrait ou l'environnait. Arrivés sur le lieu du sinistre et le chanoine élevant religieusement la statue miraculeuse, on vit aussitôt les flammes s'affaiblir sur elles-mêmes et le feu cesser entièrement sans aucun secours humain. Dans mon ravissement d'un événement aussi merveilleux je m'écriais: «Mais, ma mère (c'est ainsi que je l'appelais toujours), vous avez fait un miracle!» Et elle riait, sachant bien n'en avoir été que l'heureux témoin». — Comme aucun écrivain n'a raconté ce fait, nous le rapportons, en nous appuyant sur la véracité des témoins. Madame Marie-Antoinette rapporte d'autres miracles consignés aux actes capitulaires, mais l'espace nous fait défaut pour les relater ici.

Remiremont ¹⁴²), approuvé par le cardinal, en 1728. C'est sous son abbatiat que Edmond Martène et Ursin Durand, firent l'inventaire de l'Archive, terminé le 13 mai 1728. Les lois de Rohan étaient très-douces et avaient maintenu à l'abbaye son caractère de chapitre féodal et séculier. L'idée de réforme monastique ne devait plus être réveillée. Madame Béatrix nomma sa coadjutrice, Elisabeth, soeur du duc François III, et l'archevêque de Césarée fulmina les bulles ¹⁴³); mais Elisabeth épousa le 5 mars 1734 ¹⁴⁴), Victor-Emmanuel III, roi de Sardaigne. A partir de 1737, époque de la cession de la Lorraine (la prise de possession française effective pour Stanislas est du 21 mars, en Lorraine, et du 8 février, en Bar), les annales des chapitres nobles n'ont plus rien de politique. Ce sont des asiles pour la haute noblesse, très-honorés et très-recherchés, parce que les barrières en sont très-hautes, et ce sont en quelque sorte les nobles dames qui en occupent les stalles abbatiales ou capitulaires, qui leur maintiennent leur illustre renom. Madame Béatrix ne survécut pas longtemps à cette révolution dans l'histoire de la nationalité lorraine, dont la dernière scène avait été le départ, au milieu des larmes du peuple ¹⁴⁵), de Madame la Duchesse douairière, Elisabeth-Charlotte de France, Régente du duché, en l'absence de François III, le 14 mars 1734, pour aller prendre possession de la principauté de Commercy, qui lui avait été assignée en douaire et où elle régna jusqu'à sa mort (23 décembre 1744). Béatrix de Lorraine fonda le nouvel hospice de Remiremont, qui a gardé jusqu'à nos jours le nom de Sainte-Béatrix. L'acte de fondation est du 31 octobre 1721. Il y fut attaché dès l'origine une école gratuite pour les filles de la paroisse de la ville.

Cette princesse, dit l'abbé Didelot, était de moyenne taille: elle avait la chevelure brune, le visage rond et ordinairement pâle, le nez bien fait et la bouche moyenne. Un air de bonté était peint dans ses traits. Son coeur était excellent, son caractère doux et affable, mais ferme dans les affaires importantes. Elle fut généralement regrettée du chapitre et des habitants.

LXI. Anne-Charlotte I^e de Lorraine, † 1773, 7 novembre, fille de Léopold et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans et soeur de François III ¹⁴⁶), était née à Lunéville, le 14 mai 1714: elle fut appréhendée au Château de Commercy, le 27

¹⁴²) Voici le titre des recueils qui formèrent désormais la base des règlements du chapitre:

1. Arrests du Conseil d'Estat du Roy, Sa Majesté y estant, des années 1692, 1693 et 1694, donnez sur les avis de M. l'archevêque de Paris et du R. P. de la Chaise, en forme de Règlement, pour l'Eglise Insigne, Collégiale et séculière de Remiremont, en Lorraine. — Paris, 1694, in 4^o de 261 p.

2. Recueil de Règlements et Usages de l'Insigne Eglise collégiale et séculière de Saint-Pierre de Remiremont. — Remiremont, 1735, in-4^o de 259 pages.

3. Cérémonial et Rituel de l'Insigne Eglise collégiale et séculière de Saint-Pierre de Remiremont. — Remiremont, Laurent, imprimeur ordinaire de la Ville . . . MDCCL.

¹⁴³) Arch. d'Epinal. Mss. de Remiremont.

¹⁴⁴) 1737, selon Lionnois.

¹⁴⁵) Lionnois, H. de N., III, p. 63.

¹⁴⁶) Voir au Chapitre des preuves, son arbre généalogique à 32 quartiers.



ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE.

(V. P. 77, NOTE 147.)

Ces médailles devaient sans aucun doute marquer la participation aux frais de construction, de tous les augustes personnages qu'elles représentent. Anne-Charlotte n'habita pas le palais de Remiremont; elle fit sa résidence à Commercy, auprès de la duchesse douairière de Lorraine, jusqu'à la mort de cette princesse, le 23 décembre 1744¹⁵¹); elle quitta le 2 mars 1745 Commercy et vint

sur un autel. Les cœurs sont entourés d'une guirlande de lierre et les deux flammes se rejoignent. Sur le socle, sont les flambeaux d'hyménée, avec l'écu d'Autriche, à droite, et celui de Lorraine, à gauche. Deux sphynx couchés posant une patte sur un globe, servent de supports. La légende est: CONNUBIUM ILLUSTRAT FATUM. Au bas, on lit le millésime: A. CH. MDCCXXXVII. (Cabinet des Méd. II, 4739). — La 2^e est en or; elle a 34 mm. de diam. et une valeur d'or de 8 ducats 1/2. Au droit, elle montre tournée à gauche l'effigie de Léopold, couronnée de lauriers, et celle d'Elisabeth d'Orléans, avec diadème et collier de perles; avec cette légende: LEOP. I. D. G. D. LOTH. BA. REX IE + E. C. AURELIANENSIS, et, au bas, la signature: MAVGER. F.; au revers, elle représente un arbre à l'épaisse couronne de feuillage, autour duquel s'enroule un lierre, issant du sol, et a pour légende: TE CRESCENTE SURGAM. Au bas, on lit: L. P. LOTH. NAT. XXVIII. IANV. M.DCCIII. (Cabinet des Méd. II, 4720). — La 3^e présente, au droit, le buste de Marie-Anne d'Autriche et de Charles de Lorraine, avec cette légende: M. ANNA ET CAROLUS, et, au bas: SPONSI; au revers, l'écusson, mi-parti d'Autriche (à droite) et de Lorraine (à gauche), avec un flambeau issant à chacun des deux angles supérieurs et la légende: NEXU ANTIQUO; au bas, on lit: MDCCXLIV. VII IAN.; l'exemplaire en or a 28 mm. de diam. et vaut 3 ducats d'or; l'exemplaire en argent est du même module (Cabinet des Méd. II, 1281 et 1282).

¹⁵¹) Nous reproduisons une pièce originale qui le prouve; elle nous a été confiée par M. Chapelier, curé de Jeanménil, le savant lotharingiste qui publie en ce moment „Remiremont, les saints, le chapitre, la révolution, par l'abbé Didelot“. C'est sur cette pièce que se trouve l'empreinte du sceau secret d'Anne-Charlotte, gravé plus haut. „Layette VII. Liasse I, n° 27. En conséquence de L'avis que nous a donné par lettre Dame Marie Thècle de Beauvau, Dame de Remiremont, notre Lieutenant que l'on procéderait incessamment en Chapitre à la nomination d'un Sujet capable et propre à remplir la Cure de Lairain vacante par le décès du Sieur Caraudet dernier Titulaire. Suivant les Arrêts de Reglemens qui nous maintiennent dans le droit d'être avertie, et attendue pendant quinze Jours, pour la presentation et nomination à tous benefices et d'envoyer nos deux voix en chapitre tant présente qu'absente; à cet effet estant informée du merite du Sr Thiriet, cy devant vicaire à Remiremont, doilé de toutes les qualités requises pour être un bon Pasteur des Ames et en cette considération, nous avons donné et donnons par ces présentes nos dites deux voix audit Sr Thiriet, lesquelles deux voix, nous mandons être Envoyées à Remiremont pour être remises au Chapitre le Jour qu'il sera procédé à ladite nomination et y être enregistrées Sur le Registre capitulaire, en foy de quoy nous avons aux présentes signées de notre main, fait contresigner par notre Conseiller Secrétaire et cacheter du cachet de nos armes à Commercy le Trente Mars mil sept cent quarante-quatre ./ Anne Charlotte de Lorraine abesse de Remiremont.

„Par Son Altesse Serenissime
„Rebours“

L. S.

On trouvera un autre sceau secret d'Anne-Charlotte de plus grand module, à la fin de cette étude. — Nous recevons de M. le Comte de Grunne le dessin du grand-sceau d'Anne-Charlotte, appendu au décret de nomination de M^{me} Anne-Marguerite-Ignace de Grunne, à la dignité de grande-aumônière du chapitre, en date de Mons, le 1^{er} juillet 1764. N'étant plus à temps pour faire reproduire ce sceau, nous en voulons au moins donner ici la description exacte. Il est assez bien conservé, quoique un peu effacé à certaines places. Il a 85 mm. de haut sur 77 mm. de large: au milieu sont les armes pleines de Lorraine sur un écusson en losange, supporté par deux aigles couronnées et surmonté de la couronne à 5 fleurons, d'où sort la croix abbatiale, le tout sur un manteau royal. Autour on lit: SIGILLVM . CELSTVDINIS . . .

pour quelques jours seulement à Remiremont, où elle marqua son passage par des largesses et des aumônes. Elle alla rejoindre ses frères à Vienne, puis à Inspruck, et ne revit jamais la Lorraine, ni son chapitre; car, après la mort de l'empereur François I^{er} (François III de Lorraine), elle se fixa dans les Pays-Bas autrichiens, auprès de Charles-Alexandre de Lorraine. Elle fut du reste coadjutrice des abbayes impériales d'Essen et de Thorn. Le chapitre n'en fut pas moins fidèle à la maison de Lorraine: en 1744, il députa à Commercy, Mesdames de Beauvau et d'Arasin, pour féliciter la duchesse douairière, à l'occasion du mariage d'Anne d'Autriche et de Charles de Lorraine, et de même, Mesdames de Lénoncourt et de Beauvau, à la naissance de l'archiduc Joseph, en 1741; il fit célébrer un service solennel, à la mort de la duchesse Elisabeth-Charlotte de Lorraine, en 1744; il pria pour la prospérité de la famille ducal. Nous verrons à la deuxième partie, ce que tenta Stanislas pour rendre plus facile l'appréhension et ce qu'il fit ensuite pour réserver les prébendes aux filles de la noblesse lorraine; nous montrerons la sévérité gardée dans l'admission des *preutes*. En l'année 1770, le 16 mai, Marie-Antoinette de Lorraine-Autriche, épouse du dauphin qui fut Louis XVI, passa par Nancy, et toutes les chanoinesses de Remiremont vinrent en corps complimenter la nouvelle épousée, à son arrivée sur le sol de la France.

Anne-Charlotte¹⁵²), voulant assurer la succession abbatiale à une princesse de la maison impériale, avait nommé sa coadjutrice, en 1763, Christine-Salomé de Saxe, fille d'Auguste, roi de Pologne et Electeur de Saxe, et de Marie-Joséphine, archiduchesse d'Autriche. Michel de Nicolai, évêque de Verdun, fulmina les bulles et installa la nouvelle coadjutrice, le 29 septembre 1764. Anne-Charlotte vivait au milieu de ses chanoinesses par ses bienfaits; c'est ainsi qu'elle fonda par acte testamentaire, le 25 novembre 1767, dix lits à l'hôpital de Remiremont. Sa dernière parole à son frère Charles-Alexandre fut celle-ci: „Mon frère, souvenez-vous de nos chers Lorrains“. Le grand-maître, prince Charles-Alexandre de Lorraine, annonça au chapitre la mort de sa soeur, par lettre datée de Bruxelles, le 10 novembre 1773. Le corps de la princesse fut ramené de Mons à Nancy et déposé, le 12 décembre, dans le caveau ducal. Le chapitre de Remiremont assista en corps au service funèbre, le 23 décembre, et obtint le cœur de son abbesse. La noblesse et le peuple se portèrent en foule à l'église des Cordeliers, et rendirent un hommage public aux vertus de cette noble fille de ses ducs¹⁵⁴). A Remiremont, le chapitre célébra aussi des obsèques solennelles et inhuma en grande pompe le cœur d'Anne-Charlotte, que les chanoinesses avaient rapporté. Son frère vint à Remiremont, pour exécuter ses dernières

CARO . . . AE . PRINCESSAE A LOTHINGIA . ABBATISSAE ROMARICI-MONTIS. Le contre-sceau est oval: il a 26 mm. de haut sur 23 mm. de large; c'était le grand sceau de la princesse, à en juger par ses proportions. Le décret même offre ceci de curieux qu'Anne y prend les titres de „Dame et abbesse de Remiremont, coadjutrice des abbayes et principauté de Thorn et d'Essen . . .“

¹⁵²) Panegyrique de Madame Anne-Charlotte, par l'abbé Bexon.

¹⁵³) Guizot, p. 132 et 133.

¹⁵⁴) Durlival.

volontés, et délivra à l'hôpital le legs qu'elle lui avait fait ¹⁵⁵).

Il nous reste à donner ici le dessin exact d'une médaille très-rare, qui fut frappée en commémoration de la mort et des funérailles d'Anne-Charlotte. Elle existe en deux exemplaires, l'un d'or et l'autre d'argent, au Cabinet des médailles de la Maison Impériale, à Vienne, sans parler d'un exemplaire en réduction, en or et en argent, qui s'y trouve aussi.



Droit. Revers.
Médaille commémorative de la mort et des funérailles d'Anne-Charlotte de Lorraine ¹⁵⁶.

LXII. Christine de Saxe, † 1782, 19 novembre. Née à Dresde, le 12 février 1735, elle était par sa mère la petite-fille de l'empereur Joseph I^{er} et la soeur de la dauphine, Marie-Joséphine, mère de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. Mise en possession par la mort de sa coadjuvée, elle se préoccupa avant tout d'obtenir et de répandre des bienfaits. Elle distribuait chaque année trois mille livres aux pauvres de Remiremont et donnait cent louis à l'hôpital; sa générosité se traduisait en outre par beaucoup d'aumônes cachées et de dons particuliers ¹⁵⁷. Nous avons dit plus haut qu'elle obtint du Roi de France l'institution d'une décoration destinée à mieux marquer d'une façon visible le haut rang des chanoinesses de son abbaye. Nous savons déjà que les Dames de Remiremont portaient le titre de comtesses ¹⁵⁸. Nous noterons ici que

¹⁵⁵ Ce legs montait à 45.000 livres de France.

¹⁵⁶ Cabinet des médailles de la Maison Imp. (Vienne). Médaille en or (4789), grand module, valant 10 ducats, en argent (4790), même module. Au droit, le buste de l'abbesse, avec le manteau d'hermine, en bas-relief, très-finement dessiné, avec la légende: CAROLINA PRINCEPS LOTHAR. ET BARRI ETC. NATA DIE XVIII. MAI MDCCXIV. et la signature: A. WIDENAR; au revers, un sarcophage copié sur ceux de la Chapelle-Ronde, surmonté d'une urne funéraire: à droite, appuyée sur le marbre, une femme en vêtements de deuil, la couronne murée en tête (Remiremont ou Nancy) se livre à sa douleur; à droite, un ange tient au dessus de l'urne une lampe antique allumée: l'ange même à une flamme au front (La Foi). La légende au dessus est: PATRIAE VTRIQUE SVVM., et au dessous du socle du sarcophage: SPIRITVM COELO VII. NOV. MONT. HAN. CINERES SEPVLCHRO AVITO. NANC. XXIII. DEC. 1773. CAR. FRATRI DESIDERIVM SVI. Au milieu du sarcophage, l'écusson de Lorraine, d'or à la bande de gueules chargée de trois alérions d'argent, entouré de guirlandes. — Médaille d'or, plus petit module, 25 mm. de diam., valeur 2 ducats; le buste, les légendes et le style sont les mêmes; mais la longue inscription au revers est remplacée, faute d'espace, par celle-ci: DECESSIT 7 NOV 1773. MONT. HANNON. Ces belles médailles sont d'une grande rareté. — Les poinçons de ces médailles, ainsi que ceux du *Médailleur de Lorraine* tout entier, sont à l'Hôtel Imp. des Monnaies, à Vienne.

¹⁵⁷ L'abbé Didelot.

¹⁵⁸ V. note 11. — Bibliothèque Nationale (Paris), Poncelet de la Roche-Tilhac; Etat des cours de l'Europe, Année 1785, p. 51 et s.

les preuves dites d'ancienne chevalerie y furent rétablies sous la domination française, et que, d'un autre côté, outre la réciprocité des preuves avec les grands chapitres nobles d'Allemagne et d'Alsace, par un accord fait en 1782, cette réciprocité fut convenue entre le chapitre de Remiremont et celui des chanoines-comtes de Lyon. C'est grâce enfin à la haute parenté de Madame Christine avec la maison royale de France, que son abbaye garda le droit de délivrance des prisonniers détenus dans la conciergerie de la Crosse, eut le privilège, qui rappelait le souvenir de son ancienne indépendance souveraine, de se *cotiser* elle-même dans les impositions politiques, et conserva le droit de haute justice sur un nombre considérable de seigneuries, et, à Remiremont (sénéchaussée et dépendances), la haute, moyenne et basse justice, avec l'ordre ancien des instances et l'appel au Parlement ¹⁶⁰. On signale quelques difficultés entre elle et le chapitre, habitué à se gouverner lui-même, sous Anne-Charlotte; mais Christine, aussi bonne que laide, comme dit une de ses contemporaines et commensales ¹⁶¹ rétablit la concorde, à l'aide de quelques concessions. Elle habitait rarement l'abbatiale, mais elle ne s'en préoccupa pas moins de la santé publique, et l'on rapporte qu'elle assainit Remiremont et y fit canaliser les eaux croupissantes; on ajoute que cette ville était un séjour gracieux et fort recherché, fréquenté par les plus grands seigneurs de France et d'Allemagne ¹⁶². La princesse-abbesse s'était fait construire à Strasbourg, place des Juifs, au coin de la rue des Charpentiers, un bel hôtel, où elle résidait, lorsqu'elle n'était point à son château de Brumath ou à son palais de Remiremont ¹⁶³. Ce fut elle qui, à la tête de sa cour, représenta la maison de Saxe, à la translation, le 20 août 1777, du corps de Maurice de Saxe, du Temple-Neuf à celui de Saint-Thomas, où se trouve encore son magnifique mausolée ¹⁶⁴. Soucieuse de sauvegarder contre l'oubli le passé de son chapitre, elle fit faire, en 1777, un nouvel inventaire des Archives et en fit transcrire les chartes par un savant paléographe, Dom Claude Vuillemin, des Cordeliers de Nancy, qui consacra dix années à ce travail ¹⁶⁵. En 1778, le 31 décembre, l'église conventuelle fut en partie détruite *par la foudre*: dès le lendemain le chapitre n'en continua pas moins l'office au milieu des décombres fumants: les reliques, les châsses, l'orgue, les vases sacrés avaient pu être sauvés ¹⁶⁶. On employa immédiatement six mille livres aux réparations les plus urgentes; puis Louis XVI accorda, dès l'année 1779, un don gracieux de cent quarante mille livres, sur sa cassette: l'église fut rebâtie et le chapitre y fit sa

¹⁵⁹ Ibidem, p. 50 et s.

¹⁶⁰ Ibidem, p. 51 et s. — V^{te} de G. La France chevaleresque et capitulaire, Paris, 1785, p. 184.

¹⁶¹ Mémoires de la Baronne d'Oberkirch, I, p. 173.

¹⁶² Guinot, p. 316. — Friry, l. c.

¹⁶³ Mémoires de la Baronne d'Oberkirch, I, p. 160.

¹⁶⁴ Ibidem, p. 113.

¹⁶⁵ Cette immense compilation du savant moine était en 26 volumes, dont le plus grand nombre est conservé et a échappé au pillage de 1792.

¹⁶⁶ Gabriel Didelot. — Il n'en fut pas de même, lors du récent incendie qui endommagea encore une fois l'église de Remiremont, dans la nuit du 7 au 8 juillet 1886. Le feu du ciel détruisit en partie les reliques des saints, sauvées de la profanation révolutionnaire et rendues au culte.

rentrée solennelle, le 13 juin 1781. Christine mourut à Brumath (Alsace), le 19 novembre 1782: son corps fut rap-
porté à Remiremont, et son cœur placé, dans une boîte
en vermeil, à côté de l'autel de la Sainte-Vierge¹⁶⁷). Les
chanoinesses de ce temps là quittèrent souvent leur stalle,
pour faire de grands mariages¹⁶⁸), et la prébende était
plus recherchée que jamais; car, ainsi que l'a écrit la
chanoinesse protestante, Baronne d'Oberkirch, les chanoi-
nesses avaient tous les agréments possibles, la liberté des
femmes mariées, et pas de mari pour les contrecarrer...
sans compter la croix et le titre de comtesse¹⁶⁹).

XXIII. Anne-Charlotte II de Lorraine-Brionne, † 1786,
22 mai, avait été choisie par Christine de Saxe pour co-
adjutrice, en 1776; elle n'était alors âgée que de vingt
ans, mais le Saint-Siège avait accordé les dispenses et
fulminé ses bulles. Fille de Louis-Charles de Lorraine-
Brionne et de Marie-Louise-Constance de Rohan-Guéméné,
elle avait mérité ce choix, non seulement par son haut
rang, mais encore par ses vertus, ses qualités rares et les
éloges qu'on en faisait de toutes parts, ainsi que s'ex-
primait le chapitre dans sa supplique au Souverain
Pontife¹⁷⁰). L'abbé Didelot nous a laissé son portrait.
„Elle était, dit-il, de moyenne taille et d'une jolie figure.
Les traits de son visage étaient fins et bien proportionnés.
Elle avait le teint frais et un peu coloré, la chevelure et
les yeux noirs et remplis de feu, un caractère ouvert et
naïf, un esprit enjoué dans la société et solide pour la
vertu. Elle était douée de toutes les grâces dont la jeu-
nesse la plus florissante peut être ornée“. C'est un con-
temporain et un confesseur de la Foi, aux jours de per-
secution, qui parle. Ses paroles méritaient d'être recueillies.
Elle fit à Remiremont son entrée solennelle, le 19 août
1784, accompagnée du comte de Poix, colonel du régi-
ment de Noailles; ce régiment formait son escorte d'hon-
neur et avait joint à son drapeau le vieil étendard de
Lorraine. Son abbatiat fut très-court, la phthisie l'em-
porta, le 22 mai 1786, à Paris, où elle était retournée.
Madame Hyacinthe de Landres de Briey, appréhendée en
1731, doyenne depuis 1759, avait administré le chapitre.
Nous relevons à cette époque (1786) quarante-huit cha-
noinesses, sans compter Madame.

¹⁶⁷) Renault, Journal manuscrit.

¹⁶⁸) Mém. de le Bne d'Ob., passim. La comtesse Delphine de
Rosières-Sorzans, Ch. de Remt, épousa en 1782, le comte de Clermont-
Tonnerre; la comtesse Gabrielle de Boisgelin, Ch. de Remt, épousa en
1784, le comte de Gramont; la comtesse Angélique de Messey, alors
Ch. de Remt, fut demandée par le prince-héritaire de Hesse-Darm-
stadt, en 1783. Il en était de même dans les autres chapitres.

¹⁶⁹) Nous citerons ici à titre de preuve de la haute situation des
chapitres dont nous nous occupons, ce fait rapporté par Lionnois, H. de N.
II, p. 43. Lors de l'inauguration de la statue de Louis XV, sur la Place
Royale de Nancy, le 26 novembre 1755, à la réception des grands corps
de l'Etat, Lionnois mentionne les députés de la Cour Souveraine, ceux
de la Chambre des Comptes, ceux de la Société Royale littéraire (Aca-
démie de Stanislas) et les *Chapitres de Dames de Lorraine*. — C'est
que, ainsi que le dit Chevrier (H. civ. de L. 1758, II et III) la Lorraine
ancienne n'était pas fière seulement de ses *grands-chevaux*; elle l'était
aussi à bon droit de ses *quatre demoiselles de Lorraine* (Remiremont,
Epinal, Poussay et Bouxières).

¹⁷⁰) Renault, Journal historique, cité par Guinet, p. 317

LXIV. Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, † 1824,
10 mars (au monastère du Temple qu'elle avait fondé et
dont elle était abbesse, sous l'humble nom de soeur Marie-
Joseph de la Miséricorde), fut élue par postulation, au
refus de Madame Elisabeth, soeur de Louis XVI, du
4 juin 1786, en août de la même année, à l'unanimité des
suffrages, et prit possession par Madame de Mostuejols
(appréhendée de 1779), après la réception des bulles de
confirmation¹⁷¹). Elle était fille de Louis-Joseph, prince

¹⁷¹) Les incidents de cette élection sont contés d'une façon char-
mante dans les *Mémoires Intimes* ms. sur Remiremont, de Madame la
chanoinesse Marie-Antoinette de Messey. Nous en publions le récit:
„Remiremont avait perdu son abbesse, Madame de Brionne, jeune et
ravissante princesse qui se fut immortalisée dans les souvenirs du Cha-
pitre, si lui-même déjà sur le penchant de sa ruine, il n'eût été bientôt
après enseveli sous ses propres décombres. Cependant l'heure de la
destruction restait encore dans le secret des temps, et bien peu de
personnes soupçonnaient qu'elle pût jamais arriver. L'importante élection
d'une nouvelle abbesse était la question d'urgence qui préoccupait les
esprits: tous les vœux se réunirent d'abord sur Madame Elisabeth de
France, soeur du roi Louis XVI. Cette princesse sembla les agréer avec
satisfaction, le Roi lui-même l'y engageait. La promesse qu'elle lui
avait faite de ne point le quitter, était ici réservée intacte: il ne s'agis-
sait en effet que d'une absence de quelques jours, une fois seulement; car
après avoir pris possession du trône abbatial, elle retournerait à Versailles
et demeurerait entièrement libre de ne point revenir à Remiremont. Enfin
l'amour fraternel l'emporta: elle déclara au Roi sa résolution de ne
point l'abandonner d'un seul jour. Inséparables dans la vie, comme
ils le furent, ô Ciel! dans le supplice de l'échafaud, l'héroïque prin-
cesse suivit jusqu'à la mort les traces du roi-martyr. Le refus de Ma-
dame Elisabeth avait non seulement affligé le chapitre, mais le jetait
encore dans une grande perplexité: l'aliénation de ses droits (je crois
au moins savoir qu'il en était une suite) ne lui laissait plus qu'un temps
limité pour élire une abbesse, un an et un jour, si je me le rappelle
bien, après quoi le droit d'élection faisait retour à la Couronne. La
longue indécision où l'on était resté, avait presque conduit au terme
fatal. Madame Elisabeth ne pouvait y être indifférente: elle-même, si
ma mémoire est fidèle, fit proposer au chapitre d'élire à sa place Ma-
dame la princesse Louise de Bourbon-Condé, sa cousine, et répondit de
son acceptation... Un jour que je me livrais à mes jeux, dans une
salle basse de la maison, chez mon excellente tante de Bielle (Béatrix-
Athanasie de Messey de Bielle), un courrier s'arrêta devant la porte. Il
était porteur d'une lettre du prince de Condé. Ce prince demandait à
ma tante, dans les termes les plus flatteurs, d'agréer pour nièce de
prébende la Princesse, sa fille. — Il est à observer que, pour devenir
abbesse de Remiremont, il était indispensable d'être préalablement ap-
préhendée par une Dame de ce chapitre. — Je ne savais guère de quoi
il s'agissait en cette occasion; seulement la vue d'un courrier aux livrées
du Prince m'avait apparemment frappée, et je cours avec une joie
enfantine l'annoncer à ma tante. Il me semble la voir encore: elle
récitait son bréviaire; un signe de sa part me réduisit au silence.
J'étais d'ailleurs accoutumée à demeurer ainsi devant elle, au temps de
ses offices, et je m'en dédommageais par le plaisir de la contempler en
l'admirant... Ma tante était la passion de ma vie. Après qu'elle eut
achevé l'office canonial et pris connaissance de la missive du Prince,
un de ses gens vint l'avertir que le courrier avait ordre de ne prendre
que le repos nécessaire et de repartir aussitôt qu'elle aurait fait réponse.
Ma tante, bien que souffrante, se rendit sans délai auprès d'une amie
intime, la comtesse de Mostuejols, à qui elle confiait toutes ses pen-
sées; puis elle s'en fit accompagner chez la Dame Doyenne, première
dignitaire après l'abbesse. Au bout d'un peu de temps, on entendit ré-
sonner la cloche de convocation au chapitre (On appelait aussi de ce
nom la salle capitulaire. Les officiers du Chapitre étaient en certains
cas, mais non, en celui-ci, autorisés à assister aux délibérations. On y
conservait aussi les archives). Toutes les dames s'étant bientôt assemblées,
la proposition du Prince reçut un accueil unanime. (Ici la narratrice
expose quel sacrifice ce fut pour sa tante d'appréhender la princesse
Louise de Bourbon, car elle faisait de celle-ci l'héritière de sa prébende

de Condé, et de Godefride - Charlotte de Rohan-Soubise. Cette élection était un acte de gratitude envers la Maison de France, qui venait de relever de ses ruines l'église capitulaire. Louise de Bourbon fit son entrée solennelle, le 1^{er} août 1787, visita l'hôpital, fit de grandes aumônes aux pauvres, de riches offrandes à l'église, veilla à la régularité et à la magnificence des offices, donnant elle-même l'exemple de la plus parfaite exactitude, en remplissant toutes les obligations de sa haute dignité.

Lors de la convocation des Etats-Généraux, Louis Renault, chanoine et écolâtre, représenta le chapitre à la réunion préliminaire à Mirecourt, et prit part à la rédaction des cahiers, dont le clergé de la province avait chargé un homme éminent de la Cour souveraine de Lorraine; l'abbesse émigra pour aller rejoindre son père, dans les Pays-Bas; le chapitre se dispersa, après avoir encore jeté les fondements, en 1789, d'une nouvelle tour de son église, dont la première pierre fut posée le 7 octobre de cette même année. Ce fut Madame de Monspey, nommée doyenne, en remplacement de Madame Hyacinthe de Briey, qui venait de mourir, qui eut le triste honneur de recevoir, le 7 décembre 1790, les municipaux chargés de signifier au chapitre la loi de suppression de toutes les collégiales et de tous les ordres religieux en France. La signification, brutalement faite par les agents des nouvelles couches, en plein chœur, pendant l'office de Saint-Romarc, interrompit les hymnes pieuses. La Doyenne lut, en réponse à cette signification, la protestation du chapitre; mais les municipaux ne s'arrêtaient pas à de tels détails. Ils mirent dans leur poche les clefs du Trésor et placèrent sous scellés tous les objets du culte.

Le Roi avait sanctionné la loi, dans un de ces moments de faiblesse qui le diminuent sans justifier ses bourreaux.

Tous les bienfaits du chapitre étaient oubliés et l'oeuvre de la violence était accomplie sans retour. Mais ce n'était pas assez: le 15 juillet 1791, les sépultures du chapitre furent dévastées; le 9 janvier 1792, le chœur de la grande église fut mutilé à coups de hache; en 1793, l'église paroissiale fut renversée, les chapelles souterraines de l'église capitulaire furent violées, les sépulcres ouverts et les ossements d'Eugibald dispersés. Les archives furent brûlées en grande partie, les châsses furent dé-

au préjudice de sa nièce du sang, puis elle ajoute.) En face de ces considérations (d'urgence), l'esprit de corps et la haute raison de tante l'eurent bientôt décidée. Elle se retira, pour écrire au Prince de Condé une lettre de remerciement du choix qu'il avait fait d'elle, et lui annoncer qu'elle s'honorait avec tout le chapitre d'avoir pour abbesse, Madame Louise de Condé... Elle chargea Madame de Mostuejols de la représenter à la cérémonie de l'appréhension... Puis, lors de l'arrivée de la Princesse, elle avait dû se porter au devant d'elle, accompagnée d'une députation du chapitre, puis la revêtir du manteau de chœur et placer sur sa tête le couvre-chef, insigne de sa dignité. C'était sous ces attributs que l'Abbesse devait faire son entrée, avant son intronisation. Le séjour du Prince fut une fête continuelle. Remiremont y rappelait trop bien l'éclat de ces météores qui brillent une dernière fois à nos yeux, disparaissent et ne viendront plus les éblouir... — La parenté des Ligniville - Messey avec les Condé explique mieux encore ce récit. Les Ligniville descendent des Condé par les Bouzey, et, d'un autre côté, ainsi que nous l'apprend le *Plutarque Français*, le grand Condé avait pour trisaïeule Renée de Ligniville, fille de Ferry de Ligniville et de Marie de Choiseul.

pouillées de leurs ornements¹⁷²). C'était l'orgie de l'ingratitude, menée par des hommes comblés des bienfaits du chapitre et même par quelques-uns de ses principaux officiers. L'échafaud fit aussi sa sanglante besogne: n'était-ce pas alors le lit d'honneur des pieux, des nobles et des honnêtes gens¹⁷³)?

III.

ABBAYE IMMÉDIATE, INSIGNE, COLLÉGIALE ET SÉCULIÈRE DE SAINT-GOËRY D'ÉPINAL, SES ABBESSES, NOTICE HISTORIQUE.

L'organisation était la même qu'à Remiremont, à la différence près de la puissance politique et de la richesse prébendaire. Son fondateur fut Adalbéron II, évêque de Metz, successeur immédiat de Thiéry I^{er}, ou même Thiéry I^{er}, en 970, selon l'Almanach-officiel de Lorraine et Barrois, de 1788, et selon Poncelin de la Roche-Tilhac, Etat des cours de l'Europe, Année 1785, p. 38¹⁷⁴). Elle était com-

¹⁷²) Gabriel Didelot, l. c. — (*Didelot, Remiremont*), p. 422 et 542—547. Des chanoinesses qui n'avaient pas émigré, furent arrêtées le 4 août 1793 et incarcérées à l'Abbaye de Remiremont. Ce fut Madame Louise de Monspey, doyenne, Mesdames Pauline de Monspey d'Arma, Thérèse de Schauenbourg, Madelaine de Lentilhac de Gimel, aumônière, Anselmine de Voëhlin, Françoise de la Tour, censièr. Elles furent soumises au plus dur traitement. Le 9 thermidor (27 juillet 1794), elles furent élargies avec 389 autres prisonniers qui avaient échappé à l'échafaud en permanence à Mirecourt. Parmi les Dames restées au chapitre, nous trouvons encore dans la liste des suspects, dressée du 5 avril au 5 juin 1793: Mesdames Marguerite de Messey de Vinglé, Marie de la Tour de Jandelis, dame de la Fabrique, Claire de la Tour d'Hazéville, Reine-Aimée de Monspey de Oury, Marie-Louise de Monspey de Vallières, Pétronille de Messey de Sandrecourt (*Les Mém. Int. ms. de M.-A. de Messey* nous apprennent d'un autre côté, que Madame de Messey de Vinglé erra pendant dix-huit mois dans les bois, sans autre nourriture que celle que lui portait Mademoiselle Dénicourt, fille d'un digne magistrat de Luxeuil). La liste des émigrés de la même date, très-inexacte d'ailleurs, porte Mesdames Claudine de Rinck, dame du Sceau, Annette de Ferrette, secrète, Marie-Louise-Charlotte de Vangen-Vangenbourg, grande-aumônière, de Berg-Hohenzollern, Louise de Raigecourt, boursière, Anne de Raigecourt de Gournay, Balbine de Schoenau, Marie-Anne-Henriette-Valburge de Saazen et Catherine-Charlotte-Alexandrine de Saint-Mauris. La liste officielle du chapitre, en 1789, comprenait 54 dames dignitaires et chanoinesses. — N'en déplaise à Guinot (*Et. h. sur l'abb. de Rem. p. 323*), qui place parmi les chanoinesses de cette abbaye, la soeur de l'illustre Châteaubriand. Lucile fut chanoinesse-comtesse de Notre-Dame-de-Coyse en l'Argentière, chapitre noble du diocèse de Lyon, soumis aux preuves de la cour, et n'appartint pas à celui de Saint-Pierre de Remiremont (*La Fr. Chev. et Chap. en 1785, p. 161*).

¹⁷³) Nous noterons ici deux faits, à l'honneur des habitants de Remiremont. En 1818, la ville, s'associant à la douleur de sa dernière abbesse, prit le deuil à la mort du prince de Condé (Guinot) op. c. 364). En 1816, les habitants avaient déjà adressé à ce prince une pétition collective, en le suppliant de rétablir le chapitre et de devenir pour eux, disaient-ils, un autre Romarc (*Mém. Int. de M.-A. de Messey*).

¹⁷⁴) Dom Calmet, Notice de la Lorraine, 1756, I, p. 384 et s., complété et corrigé d'après les titres originaux des Archives d'Épinal, indiqués par le mot Arch. (*Histoire de Lorraine, 1^{re} Edition, III, p. CXV, Prélim. et s., Liste des abbesses*). — La France chevaleresque et capitrale, p. 155 et s. — „La fondation du chapitre d'Épinal „de nul diocèse et en celuy de Toul“ remonte à la fondation de la ville elle-

posée d'une abbesse, d'une doyenne, d'une secrète, de quatre dames chantes et de quatorze chanoinesses¹⁷⁵). On ignore



Armes de l'abbaye¹⁷⁶).

l'époque de la sécularisation; mais, dès 1294, Conrad, évêque de Toul, ayant entrepris de les ramener à l'état monastique régulier, ces Dames lui firent signifier que, bien qu'elles véussent religieusement dans leur monastère, qu'elles célébrent *louablement* l'office divin et qu'on les qualifiât de l'Ordre de Saint-Benoît, cependant ni elles, ni

même, c'est à dire au X^e siècle. Ce fut Thierry de Hamelant, évêque de Metz, qui, vers 970, fonda dans le *pagus Calvomontensis*, près de l'une de ses résidences épiscopales, appelée *Spinal*, un monastère de femmes, sous l'invocation des saints Maurice et Goery et sous la règle de Saint-Benoît. . . . Dès 983, nous voyons l'empereur Othon II confirmer sa fondation; en 1003, c'est l'empereur Henri II qui le prend sous sa protection et le dote de biens considérables" (Arch. d'Epinal. — Bibliothèque d'Epinal, mss., diplôme original de Henri-le-Saint. — Duhamel, Les Ch. n. de L., p. 2).

¹⁷⁵) L'abbesse était élue par les dames capitulantes, et son élection était confirmée par le pape; elle pouvait, du consentement du chapitre, se choisir pour coadjutrice une Dame du Corps. La doyenne était élue par les dames capitulantes, sans la participation de l'abbesse, qui nommait seule à la dignité de secrète, de deux fois l'une, et conjointement et capitulairement, à la pluralité des suffrages, la seconde fois (Arch. d'Epinal, G 147). — Voici la formule du serment prêté par les dames abbesses, lors de leur élection, en chapitre, devant le portail de l'église et devant le grand autel: „Je N. esleue abbesse de l'eglise collegiatte Saint-Goery d'Epinal, promet et jure que je garderay, entretiendray et observeray, feray entretenir et observer à mon loyal pouvoir, le cours de mon abbattissat, les ordonnances, franchises, libertez, usages et privilèges anciens de nostre église, sans aller ou faire aller au contraire en manière que ce soit; que tantost après que je serai sommée et requise et que le temps sera convenable, je renouvelleray la separation des biens et fruitz despendants d'icelle; que je feray l'ordonnance des prebendes, selon l'usage ancien et accompliray les articles proposez en la forme et manière qu'ilz m'ont esté déclairez sans difficulté ou contradictions quelconques". Lorsque Madame était sur son siège, la doyenne lui adressait en outre la mercuriale suivante: „Madame, les dames, vos predecesseresses, prenant possession de ceste esglise, ont toujours promis de favoriser, cherir et aymer les dames de ceste esglise, nous vous prions d'en faire de même“.

¹⁷⁶) Nous donnons ici les armes exactes des „Religieuses chanoinesses de l'Abbaye de Saint-Goery d'Espinal“, dessinées à la Bibliothèque Nationale, à Paris, Section des manuscrits, d'après l'Armorial Général (officiel) ms. de 1696, Fol. 325. La plupart des héraldistes ont confondu jusqu'ici avec le blason du chapitre noble les armes de la ville ou celles de la famille d'Espinal. Nous y avons ajouté, d'après la qualification et l'usage ultérieurs, la crose abbatiale et la décoration des chanoinesses.

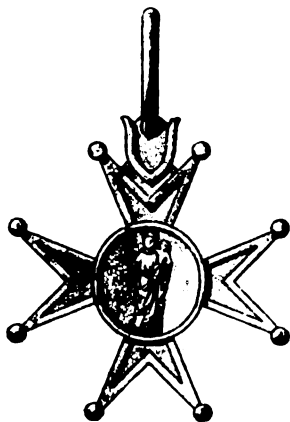
leurs prédécessrices n'avaient porté l'habit de cet ordre et n'avaient adopté cette règle, ni aucune autre; que, dès le temps de leur institution, elles avaient possédé des prébendes et joui de leurs biens propres¹⁷⁷). En 1092, Gilbert de Ville, se chargea de la défense de l'abbaye contre les malandrins, à la condition que l'Abbesse lui accorderait l'avocatie ou vouerie de Saint-Ferréol et qu'il porterait le titre de Chevalier de Saint-Goëry; Etienne de Bar, évêque de Metz, donna, au XII^e siècle, la vouerie d'Epinal à Mathieu I^{er}, duc de Lorraine; mais elle ne passa pas à ses successeurs: ce même Mathieu la rendit à son fils, Thierry IV, évêque de Metz, en 1171. Les évêques de Metz la donnèrent ensuite librement à des seigneurs du pays, et, par exemple, en 1486; Nicolas d'Anglure la céda au duc Antoine, en 1510; Liébaut d'Anglure en avait fait hommage à Henri de Lorraine, évêque de Metz, en 1486. Il faut citer aussi les Lettres de sauvegarde de Charles VII, roi de France¹⁷⁸), ainsi que celles de plusieurs empereurs, et les bulles des papes confirmant et renouvelant les privilèges du chapitre insigne; les nombreuses Lettres patentes des ducs de Lorraine; la réunion effective de la ville d'Epinal à la Lorraine, le 21 juillet 1466, le serment de foi et hommage de l'abbaye insigne, en l'église de Saint-Goëry, le 21 et le 22 juillet 1466. Les pièces relatives à un vif conflit, au sujet de la réforme, et le jugement définitif de la Cour de Rome, du 5 juillet 1628, qui maintient le chapitre dans l'immédiateté et la sécularité; la copie du règlement du chapitre fait par le roi Stanislas, en son Conseil, à Lunéville, le 15 mai 1761, lequel comprend 694 articles; la relation de la visite au chapitre de Mesdames de France, en 1773; l'affranchissement de toutes réserves apostoliques de l'église insigne, réitéré en 1789; voilà ce qui a attiré notre attention, aux Archives d'Epinal (Série G, à côté de documents relatifs aux *preuves* dont nous nous occuperons plus loin. Le

¹⁷⁷) En 1051, la nouvelle église du monastère fut consacrée par Saint Léon (Chartes de Pilon, évêque de Toul, du 10 octobre 1090, et de Ricuin, évêque de Toul, du 30 mai 1119), et des privilèges semblables à ceux de Remiremont lui furent accordés par cet illustre prélat. (Duhamel, l. c. p. 266 et s. — Arch. d'Epinal, cartul. du chap. et inventaire de 1779 par Maugard, G. 106).

¹⁷⁸) Arch. d'Epinal, Cartul. de l'Insigne Chapitre d'Epinal, Mss. de la ville, A. A. 1.

Lettre de sauvegarde de septembre 1444. „Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France. . . Come doncques l'Eglise de Saint-Goery de nostre ville et lieu d'Espinal, de l'ordre de Saint-Benoist, soit belle, notable de grant et ancienne fondation bien et louablement desservie de grant quantité de religieuses, bonnes et devotes. . . sçavoir faisons à tous que. pour consideration de ce que dict est et meismement en faveur dudit divin sacrifice et aussi inclinant favorablement a la dicte supplication et requeste de nos chières et bien amées les dictes religieuses, c'est assavoir, l'abbesse et chapitre de la devant dicte Eglise de Saint-Goery de nostre dit lieu d'Espinal. avons icelles religieuses presentes et avenir et celles qui leur succederont en icelle eglise tant en chief comme en membre, leurs chanoines, chapelains et autres personnes de la dicte eglise et aussi tous leurs autres gens, officiers, familiers, subjects, hommes et femmes de corps. se aucuns en ont, terres lieux, maisons, metayeries, granges, habitations, bois, prés, rivières, cens. rentes, dismes, possessions, biens et choses quelconques prins et mis prenons et mectons par ces presentes en et sous nostre speciale protection et sauvegarde à la conservation de leurs droits et sans préjudice des nostres. . . Donné au dit lieu d'Espinal, ou mois de septembre mil quatre cent quarante quatre et de nostre reigne le vingt deuxieme.“

chapitre était essentiellement aristocratique: dès les temps anciens, il fallut faire preuve d'au moins seize quartiers de noblesse d'épée¹⁷⁹). Dès le XVIII^e siècle, les chanoinesses eurent elles aussi le titre de comtesses et de tout temps celui de dames. Elles avaient les droits féodaux, et même le droit de plaider et de champ, et elles battirent monnaie: Jules Laurent, dans son étude sur les *Ateliers monétaires*, décrit et reproduit, sous les Numéros 33, 34 et 35, trois deniers d'argent, du poids de 0,61 et 0,60 (Collection du musée départ^l des Vosges), portant au droit: † SPINAL entourant un édifice pentastyle, élevé sur deux marches et couronné d'un fronton curviligne; au revers: † S GEVRIC, entre deux grènetis, et, dans le champ, une croix formée de quatre balustres reliés par un globule et cantonnée de deux croissants et de deux besants, qu'il attribue avec raison au chapitre. Elles eurent bien avant les chanoinesses de Remiremont une décoration de chevalerie, dont nous donnons ici le dessin.



Croix de chanoinesse d'Epinal, au droit¹⁸⁰).

Cette croix se portait à un large ruban bleu, allant de l'épaule droite au côté gauche. La croix même est étoilée et à huit pointes terminées par des globules: elle est sans émail; mais l'or est alternativement mat et brillant, afin de produire une certaine opposition dans les tons. Le médaillon central est de forme légèrement ovale. Il offre, au droit, l'image de la Saint-Vierge, tenant l'Enfant-Jésus sur le bras gauche, et un sceptre de l'autre côté. Le revers représente Saint-Goëry, évêque de Metz et patron du chapitre, coiffé de la mitre et ayant, contrairement à l'usage, la crosse dans la main droite. Au sommet de la croix, est une bélière qui reçoit l'anneau allongé où l'on passait le ruban. L'habit de choeur était le même qu'à Remiremont; l'Abbesse avait seule l'hermine mouchetée, tandis que les dames chanoinesses l'avaient toute blanche. L'institution des nièces était la même, ainsi que l'élection des dignitaires et l'appré bendement.

¹⁷⁹) Dom Calmet, H. de L. III, p. CXVII. — V. au Chapitre des preuves.

¹⁸⁰) D'après A. Digot, *Les Décorations des Chapitres de Lorraine*, p. 30. — L'auteur de cet opuscule place la création de cette décoration entre 1774 et 1780. La grossièreté du modèle aurait dû lui révéler une époque antérieure. Dom Calmet dit du reste formellement dans son H. de Lorraine, 1^{re} Edition qui s'arrête à 1719, III, p. CXV, que c'est l'abbesse Charlotte-Marguerite de Lénoncourt (1645—1698) qui introduisit cette espèce d'ordre de chevalerie que portent les Dames d'Epinal. Comment un texte aussi précis a-t-il pu échapper au savant A. Digot? — Duhamel ne s'y est pas trompé. Le fait est enregistré du reste à l'*Inventaire de 1779* (Arch. d'Epinal).

Abbeses.

I. Diciturhis ou Diburche, de l'origine de l'abbaye à 1003¹⁸¹).

II. Adéléide, en 1090.

III. Haceca, en 1128.

IV. Berthe, en 1140¹⁸²).

V. Hozca, en 1173. Elle avait quatorze religieuses composant son chapitre et cinq chapelains pour les desservir.

VI. Aciche, en 1180.

VII. Sybille ou Sibile, qui vivait en 1184 et 1198 (en 1184, Arch.). Elle fonda les chanoines desservant l'église d'Epinal¹⁸³).

VIII. Hadey, dénommée dans un titre de Foulques-de-Ville sur Illon, scellé par Scherus, abbé de Chaumousey, en 1235.

IX. Agnès, en 1280 (Arch.).

X. Clémence d'Autrey, en 1291, elle vivait encore en 1325 (en 1350, et dès 1274, Arch.).

XI. Aleix, en 1319 (Arch.).

XII. Villemine de Ville, en 1340 et 1373 (Guillemette de Ville, en 1357, Arch.).

XIII. Adeline de Menous, en 1370 (Arch.).

XIV. Jeanne d'Ogéville, en 1373 et 1384 (Jeanne d'Angeville, en 1380, Arch.).

XV. Catherine de Blâmont, en 1384 et 1404, élue abbesse de Remiremont, en 1404, et morte en 1408. Elle prend encore le titre d'abbesse d'Epinal, en 408; elle est morte le vj des ides d'août (En 1393, Arch.).

XVI. Marguerite de Contre-église, en 1404 (de Contrenglisa, en 1404, Arch.).

XVII. Jeanne d'Almoncourt, en 1420 (en 1419, Arch.).

XVIII. Walburge-Catherine de Blâmont, en 1420 et 1439 (Walbourg de Blâmont, en 1423, Arch.).

XIX. Alix d'Almoncourt, de 1440 à 1460, morte le 4 septembre (en 1439, Arch.).

XX. Adeline de Menoux, de 1460 à 1484 (Adeline, en 1460, Arch.).

¹⁸¹) D. C. I, p. 564, preuves, Privilège de l'empereur Henri II. — Diplôme du 20 octobre 1003, Orig. Biblioth. d'Epinal. mss.

¹⁸²) D. C. morte le 13 janvier, Nécrologe de Remiremont. — Arch.

¹⁸³) D. C. II, p. cccxxxix. Bulles de Lucius III.

XXI. Nicole de Domp-Martin, de 1484 à 1528. Elle fut élue abbesse de Remiremont en 1528 (1521 Arch.) et choisit pour coadjutrice Alix de Domp-Martin¹⁸⁴⁾ (Nicole de Domp-Martin, 1493—1529, Arch.).

XXII. Alix de Domp-Martin, de 1528 à sa mort, en 1558 (Alix de Dommartin, 1528, Arch.).

XXIII. Jolande de Bassompierre, de 1558 à 1621. Elle fonda les minimes d'Epinal. Elle fut appréhendée, en 1540, reçue abbesse, en 1558, et mourut le 11 avril 1621 (Yolande de Bassompierre, en 1558, 1582, 1617—1619, Arch.). Elle avait choisi pour coadjutrice :

XXIV. Claude de Bassompierre de Cussigny, sa nièce, appréhendée à l'âge de deux ans, abbesse de 1621 à 1635, morte le 1^{er} novembre 1635, à l'âge de 66 ans (Claude de Cussigny, en 1621, Arch.).

XXV. Marguerite de Bassompierre, fille de Georges African de Bassompierre, grand-écuyer de Lorraine, et de Henriette de Tornielle, de 1635 à 1639; elle se maria en 1639, après s'être démise (1635—1639, Arch.).

XXVI. Catherine de Livron de Bourbonne, de 1639 au 25 octobre 1645 (Item, Arch.).

XXVII. Charlotte-Marguerite de Lénoncourt, élue en 1645, morte à Noël 1698. C'est elle qui introduisit l'ordre de chevalerie dont nous venons de reproduire le dessin.

XXVIII. Félicité d'Hunolstein (dite d'Aremberg, Arch.), élue en 1699, morte en 1719.

XXIX. Anne-Elizabeth, comtesse de Ludres, élue le 24 février 1719.

XXX. Louise-Eugénie de Beauvau de Craon, en 1728 (Arch.).

XXXI. Gabrielle, marquise de Spada, 1757, 1763 (Arch.), 1785 (Poncelier de la Roche-Tilhac), 1735—1784 (Duhamel).

XXXII. Marie - Louise - Victoire Le Bacle, comtesse d'Argenteuil, 1784—1785 (Duhamel).

XXXIII. N*, Marquise d'Estourmel, 1785—1788 (Poncelin de la Roche-Tilhac).

XXXIV. Elisabeth-Charlotte de Gourcy, 1788—1790, dernière abbesse (Almanach de Lorraine et Barrois), 1785 à 1790 (Duhamel).

La Bibliothèque d'Epinal conserve un Evangélaire, donné à l'abbaye, en 1051, par le pape Saint Léon. Ce précieux monument, écrit sur vélin pourpre, en lettres

¹⁸⁴⁾ V. plus haut les abbesses de Remiremont, parmi lesquelles nous n'avons pu la classer; nous n'avons trouvé qu'une Agnès de Dommartin (1505—1513).

d'argent, était celui sur lequel prêtaient serment les défenseurs du chapitre et les chevaliers jurés (preuves). Il appartient au XI^e siècle¹⁸⁵⁾.

Les archives n'offrent plus que des bribes du passé et des documents incomplets¹⁸⁶⁾; aussi sera-t-il intéressant de mentionner ici un compte capitulaire de 1552, qui commence ainsi: «En l'hôtel de vénérable dame Isabeau d'Orchamps, secrette de l'église M. Saint-Goëry d'Epinal, en présence de Mesdames Claudine de Montchâtel, Claudine de Raimont, Marguerite d'Albonne, Philippe de Thuilleries religieuses de cette église; en présence de venerable et discrette personne messire Nicolas de Hannoy, gouverneur, de vénérable dame madame Alix de Dommartin, par la permission divine, humble abbesse de ladite église...», et les deux épitaphes, ainsi que le mausolée de dames d'Epinal qu'on voyait avant la Terreur dans l'église et le cloître de l'abbaye. Le mausolée représentait en habit de choeur l'abbesse Nicole de Dommartin, morte le 18 octobre 1529. La première épitaphe était celle de Madame Claude de Gramont, doyenne, morte le 4 février 1579, et la seconde celle de Madame Philippe de Thuilleries, morte aussi doyenne, le 26 mai 1607. Jusqu'à la dernière heure du chapitre, les listes de ses dignitaires et de ses prébendaires nous présentent les noms des filles de la noblesse la plus haute et la plus incontestée.

IV.

ABBAYE IMMÉDIATE, INSIGNE, COLLÉGIALE ET SÉCULIÈRE DE SAINTE-MENNE DE POUSSAY, SES ABBESSES. NOTICE HISTORIQUE.

Les archéologues déplorent la perte à peu près totale des titres de ce chapitre noble, et nous sommes tenu de nous en rapporter à peu près aux rares documents imprimés ou aux notices des chroniqueurs. Cependant les archives d'Epinal nous ont livré quelques liasses (G. 220—G. 229), où nous puiserons des renseignements inédits; la Bibliothèque Mazarine, à Paris, nous a donné les armes; les Archives Nationales nous fournissent (Collection de Lorraine, vol. 287, mss. *Abbayes*, 7, P. R. f^{os} 1—7) les actes d'un échange propre à augmenter les revenus du chapitre (1707), et (*Section Administrative* G. 8/2498) les pièces relatives à la suppression du chapitre de Bourmont et à la réunion de ses biens à celui de Poussay (1761—1762). Nous avons fait nous-même des copies au-

¹⁸⁵⁾ Catalogue de la Bibl. d'Epinal, par Cocheris, description. — V. Duhamel, l. c. p. 267 et s.

¹⁸⁶⁾ On lit dans Duhamel, op. c. «Le dépôt des Vosges, qui possède plus de 150 mille pièces concernant le chapitre de Remiremont, ne contient pas un seul des arbres de lignes des chanoinesses (Nous avons retrouvé ailleurs le cartulaire Marquis). Tous ces titres précieux ont été brûlés au Champ-de-Mars, à Epinal, et on peut lire le procès verbal de cet acte de vandalisme dans les registres du Directoire du département des Vosges. Le même jour vit anéantir aussi les arbres de lignes, les titres généalogiques, les preuves de noblesse, qui avaient été trouvés dans les archives du chapitre de Saint-Goëry (Il a été sauvé cependant entre autres un précieux inventaire de 1779)».

thentiques de bulles de confirmation, de procès-verbal détaillé d'un apprébement, etc., qui sont de véritables trouvailles inédites. C'est là le fruit d'un long et pénible travail de recherches opiniâtres¹⁸⁷).



Armes de l'abbaye¹⁸⁸.

Le chapitre, commencé par Bertholde, évêque de Toul, fut achevé en 1043, par Brunon, son successeur, plus tard pape, sous le nom de Léon IX (Saint Léon). Il était composé d'une abbesse, d'une doyenne, d'une secrète et de quatorze chanoinesses. Madame l'abbesse était élue au scrutin et confirmée par bulles, ainsi que le choix d'une coadjutrice, fait par l'abbesse dans la compagnie, avec l'agrément du chapitre. La noblesse chevaleresque avait seule accès aux stalles et prébendes capitulaires¹⁸⁹. Chaque Dame pouvait présenter une coadjutrice ou dame-nièce, qui lui succédait, à sa mort ou à sa démission. Il n'y avait pas de voeux : les prébendes se donnaient au tour ; l'évêque de Toul avait la nomination à une prébende et la Dame abbesse celle à la première prébende vacante

¹⁸⁷ Il existe encore à Paris — mais où, c'est là la question — un dossier précieux relatif à Poussay ; car le compte de 1790 (Arch. d'Epinal, G. 229) porte aux dépenses : 100 livres pour copie de 28 titres originaux pour être envoyés à l'Assemblée nationale, afin d'obtenir la conservation du chapitre. Nous avons fait inutilement compiler à la Biblioth.-N^{le}, aux Arch. N^{les}, à l'Arsenal, à la Mazarine, à l'Institut, à Sainte-Geneviève, et les recherches se sont poursuivies sans résultat à la Bibl. et aux Arch. de l'Assemblée nationale, où bien des manuscrits précieux sont enfouis.

¹⁸⁸ Les armes que nous donnons sont la copie fidèle de celles qui se trouvent sur un manuscrit très-ancien de la Bibliothèque Mazarine, à Paris, et que nous avons découvertes, après de longues recherches : ce sont des armes parlantes ; en effet Poussay fut nommée en latin *Portus suavis*, et en langue romane *Port-Sas*, d'où par altération Poursay et Poussay en patois lorrain. Il y a aussi dans cette porte d'abbaye, de sinople sur champ d'or, un jeu de mots héraldique, comme on en trouve tant dans les blasons anciens : la porte est ici pour le port ; *porta* pour *portus*. Nous y avons ajouté, d'après un dessin du XVIII^e siècle, la croix et la décoration indiquant le pouvoir abbatial et le titre de comtesse des chanoinesses. Le sceau authentique du chapitre que nous reproduirons plus loin, d'après l'empreinte originale sur un titre du 18 février 1735, est dans le même style que les armes ci-dessus. On lit dans P. de la Roche-Tilhac, *État des cours de l'Europe*, années 1785 et s., et dans V^{te} de G. La France chevaleresque et capitulaire, 1785, Poussey et non Poussay, forme plus lorraine et plus conforme à la prononciation ancienne.

¹⁸⁹ V. au Chapitre des *preuves*.

après son élection (prébende de la crosse). On ne pouvait présenter une dame-nièce, avant l'âge de sept ans ; la nomination à la prébende déjà conférée retournait, au cas de mort ou de démission de la dame-nièce, à la dame-tante. Le chapitre jouissait du droit de *committimus* aux requêtes du palais, pour les affaires communes, et les abbesses et doyennes pour leurs affaires particulières¹⁹⁰. L'abbaye fut d'abord régulière, comme ses congénères : elle fut confirmée dans ses privilèges et augmentée de biens considérables par bulle de Léon IX, d'octobre 1051¹⁹¹. Le saint pape y rappelle la fondation du monastère par Bertholde et l'achèvement de l'oeuvre par lui-même, peu après qu'il fût élu évêque du diocèse des Leuques (Toul), „qu'il y plaça de saintes religieuses pour y célébrer les louanges du Seigneur et consacra le monastère, sous l'invocation de la glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu, comme aussi sous l'invocation de la bienheureuse Sainte-Menne, vierge ineffable, dont le corps repose dans l'église“¹⁹². Cette bulle mentionne la concession de manses et de terres, biens et redevances, puis règle la direction intérieure du chapitre. Celui-ci eut plus tard les haute, moyenne et basse justices de Poussay, ce qui donnait à l'abbesse le droit de tenir les plaids annaux et de créer les officiers de justice¹⁹³. D'après l'état estimatif des revenus et charges de l'abbaye¹⁹⁴, le total des revenus de l'ancienne dotation était évalué, en 1790, à 38.315 livres, et celui de la dotation nouvelle, provenant de la réunion des biens de l'ancienne maison de Bourmont au chapitre, à 33.886 livres en rentes et revenus seigneuriaux¹⁹⁵. De nombreuses fondations furent faites au chapitre par des dames abbesses, doyennes et chanoinesses (1600—1787) ; celui-ci avait le droit de patronat sur un grand nombre de cures¹⁹⁶.

En 1217, Thiébaud I^{er}, duc de Lorraine, déclare par Lettres patentes, datées de Dampierre, qu'il prend l'abbaye de *Portus Suavis* sous sa protection ; il répète cette déclaration, en 1220 et 1225. Depuis 1331, „ceux de Poursay“ ont à payer annuellement une redevance, au profit du roi de France ; puis ils en sont affranchis, sur les remontrances de Raoul, duc de Lorraine. D'autres Lettres patentes des ducs Ferry II, Ferry III, Jean I^{er}, René d'Anjou, Jean,

¹⁹⁰ Dom Calmet. — P. de la Roche-Tilhac. — La France Ch. et C. — Emile Gaspard (Société d'arch., 1871).

¹⁹¹ Dom Calmet, H. de L. 1^e édit ; I, pr. col. 432. — Documents pour servir à l'histoire des Vosges, I. — Gall. christ. XIII, Col. 1097.

¹⁹² C'est alors (1051) que Léon IX consacra l'église de Poussay, comme il avait consacré celles de Remiremont et d'Epinal, et qu'il fit présent à l'abbesse de l'Evangélaire que nous décrirons plus loin et qui fut conservé précieusement dans le trésor de l'abbaye, ainsi que d'un ciboire d'or et d'un amict en soie violette, dont il s'était servi pour les cérémonies de la consécration (Duhamel, l. c. p. 263). Le corps de Sainte Menne fut transféré à Poussay, le 15 mai 1026, ainsi que l'établit du reste une pierre commémorative, provenant de l'église complètement démolie en 1793, ainsi que l'abbatiale et presque toutes les maisons canoniales, et qui se trouve scellée dans la muraille d'une petite chapelle érigée entre Poussay et Puzieux, en l'honneur de Sainte Menne (Gaspard, l. c.), autrefois sur le territoire du chapitre de Remiremont (Arch. d'Epinal, G. 227).

¹⁹³ Arch. d'Epinal (1784).

¹⁹⁴ Ibidem (1789—1790).

¹⁹⁵ Ibidem.

¹⁹⁶ Ibidem.

son fils, et René II¹⁹⁷), établissent que les ducs furent longtemps les voués de l'abbaye¹⁹⁸). Dom Calmet fixe la sécularisation, à environ 300 ans avant l'époque où il écrit, c'est à dire vers 1425¹⁹⁹), et le P. Hélyot, à peu près à la même époque. La régularité était si peu conciliable avec le caractère que ces monastères prirent peu à peu, de retraites sûres et honorables, où, sans s'asteindre à des vœux monastiques, sans se livrer à des exercices rigoureux, les filles nobles, déshéritées par les lois féodales, trouvaient les traditions d'une existence à la fois pieuse et aristocratique, dans la société de leurs égales! Claude d'Anglure voulut en 1578, ramener son chapitre à sa règle primitive; mais Charles III, duc de Lorraine, prit le parti des chanoinesses et rendit un édit en leur faveur. Claude d'Anglure en appela au cardinal de Vaudémont, évêque de Toul: les chanoinesses invoquèrent la prescription et trouvèrent dans le cardinal un protecteur, qui modifia quelques points de leur règlement, mais les maintint dans l'état séculier, par sentence du 28 avril 1582; Madame recourut en cour de Rome, mais sa mort, survenue en 1586, mit fin au procès en cours. Elle avait choisi pour coadjutrice, Edmonde d'Amoncourt, doyenne d'Epinal; mais dans la crainte que celle-ci ne voulût poursuivre l'oeuvre de réforme, les chanoinesses déclarèrent entaché de nullité le choix d'Edmonde d'Amoncourt et obtinrent du cardinal de Vaudémont, l'approbation de Françoise du Châtelet qu'elles avaient élue. Charles III confirma aussi cette élection, et la mort de Françoise arrêta un nouveau conflit en cour de Rome. L'acte du légat-diocésain, du 28 avril 1582, est le titre officiel de la sécularisation. La guerre, la peste²⁰⁰), les incursions armées dispersèrent le chapitre. Madame la comtesse Louise de Chauvirey — dame la plus ancienne de l'église de Sainte-Menne de Poursas — s'éloigna la dernière, vers 1643; puis le chapitre se reconstitua en peu de temps. Les registres de l'état civil, conservés à Poussay, constatent plusieurs promesses de fiançailles entre des chanoinesses et des grands seigneurs, et il faut bien reconnaître que la vie mondaine et l'élégance des chanoinesses prêtèrent à la critique, que les visites fréquentes de Charles IV, attiré par la beauté de la jeune chanoinesse Isabelle, comtesse de Ludres, et ses fiançailles irrégulières avec elle, par le curé de Richarménil, donnèrent lieu à des commentaires défavorables aux Ludres et au chapitre²⁰¹). On ne peut toutefois reprocher aux chanoinesses ni scandales, ni actes équivoques au point de vue des moeurs. Leurs oeuvres de charité, leurs pieuses fondations, leurs érections d'écoles, etc. sont des faits que l'on ne peut au contraire contester, ni mettre en oubli²⁰²).

¹⁹⁷) Gaspard, l. c.

¹⁹⁸) Arch. de Nancy, Trésor des Chartes, Cartulaire (Chartes et privilèges).

¹⁹⁹) Dom Calmet. N. d. l. L., I, p. 901.

²⁰⁰) La peste ravagea la Lorraine, de Pâques 1630 au mois de mars 1637. La famine était extrême (Lionnois, H. de N. I, p. 505).

²⁰¹) Le marquisat de Bayon fut érigé plus tard en sa faveur.

²⁰²) Le P. Hélyot (H. de O. R. II, p. 427 et s.) nous apprend un fait historique qui jette un grand reflet sur Poussay et son chapitre noble. C'est à Poussay que les premières Soeurs enseignantes de Notre-Dame — Congrégation encore aujourd'hui nombreuse et florissante — dont le Bienheureux P. Fourier de Mattaincourt, l'un des patrons de la

Les chanoinesses n'avaient pas de costume spécial, après leur sécularisation: elles portaient au choeur une robe montante de soie noire et par dessus un manteau d'étamine avec collet et bordure d'hermine. Celui de Madame se distinguait par une bordure plus large; elle avait un pallium brodé or et argent, et, sur le bras gauche, une aumusse mouchetée d'hermine. Elles portaient toutes, sur le sommet de la tête, une guimpe en toile blanche fraisée en tuyaux et posée droite: à cette barbette se rattachait sur la nuque le manteau d'étamine. Les dames dignitaires avaient sur le côté gauche un insigne brodé indiquant leurs fonctions. L'abbesse avait le quart des revenus; le reste se partageait en vingt prébendes, dont seize pour les dames et quatre pour les quatre chanoines qui desservaient la communauté. Les chanoinesses habitaient des maisons canoniales, disposées autour de l'abbatiale: elles se réunissaient en assemblée capitulaire chez l'abbesse ou chez la doyenne. L'abbatiale était flanquée de seize pavillons détachés, formant pour chaque prébendaire une habitation particulière, élevée entre cour et jardin, et entourée d'une grille. L'église était du XI^e siècle: elle était remarquable par ses colonnes, dont les chapiteaux à bas-reliefs représentaient des scènes de la Genèse; par ses cloîtres, dont les voûtes étaient supportées par une élégante colonnade. Cette église datait de la fondation; une ancienne tour carrée servait de clocher et ce n'est qu'en 1760 qu'on avait placé des orgues au-dessus de la porte d'entrée²⁰³). On peut s'en faire une idée éloignée, par le blason gravé plus haut, et par le sceau que nous plaçons ici, tandis qu'on trouvera le document auquel il est apposé, à la note 211.



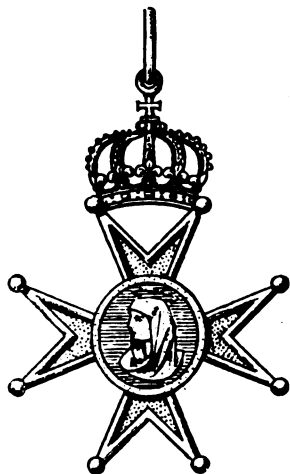
Le titre de comtesse attaché à la dignité de chanoinesse de Poussay, ne fait pas plus doute que pour les deux chapitres précédents. Poussay eut d'ailleurs aussi sa décoration de chevalerie, dont, ci-après, le fac-similé. Les chanoinesses sollicitèrent, vers 1774, le droit d'avoir un insigne comme Remiremont et Epinal. Elles présen-

Lorraine, fut l'instituteur et le général, se réunirent autour de la Mère Alix le Clerc, en 1597, et ce fut sous la protection de Mesdames d'Aspremont et de Fresnel, chanoinesses de Poussay, que ce fait s'accomplit. Elles s'y consacrèrent dès lors à l'instruction des jeunes filles et des enfants pauvres: sainte mission que la congrégation de Notre-Dame accomplit encore aujourd'hui. La pieuse fondatrice est vénérée de tous les Lorrains: son procès de béatification est pendant en cour de Rome, en même temps que le procès en canonisation du Bienheureux Fourier, que le P. Lacordaire appelait si éloquemment, le 7 juillet 1873, lors de la consécration de l'église nouvelle de Mattaincourt, un grand saint et un grand citoyen.

²⁰³) Gaspard, l. c.

²⁰⁴) Nous croyons inutile de faire une description de ce sceau, apposé sur la pièce un question, sur de la cire à cacheter rouge, et à peu près intact. Le dessin que nous en donnons, en est la reproduction exacte. Nous devons la communication de ce sceau et de la pièce originale sur parchemin, à l'obligeance de M. Ch. Chapelier.

tèrent à cet effet une supplique au Roi, rappelant la haute antiquité et l'immédiateté de leur chapitre insigne, et les bienfaits des ducs ses prédécesseurs et de Stanislas. Il leur fut octroyé par Louis XV une décoration, en forme de croix de chevalerie, composée d'un large ruban bleu, liseré d'or, auquel était attachée une croix d'or, émaillée, à huit pointes, et surmontée d'une couronne. Le médaillon central représentait, au droit, Sainte Menne, patronne du chapitre, et, au revers, le pape Léon IX²⁰⁵). P. de la Roche-Tilhac dit que la couronne royale surmontait la croix, et que les dames-nièces avaient aussi le droit de la porter²⁰⁶). l'Almanach de Lorraine et Barrois de 1788 n'en parle pas.



Croix de chanoinesse de Poussay, au droit.

Le chapitre, dont la juridiction s'étendait sur le faubourg, dit de Poursas, jusqu'aux portes de Mirecourt, contracta avec le duc de Lorraine, un échange qui augmenta ses revenus. Il céda au duc ses droits de haute, moyenne et basse justice sur le faubourg, et, en contre-échange, reçut de ce prince „la haute, moyenne et basse justice de Puzieux, etc., ensemble les grands et petits étangs de Biécourt etc.⁴. La prise de possession est rapportée au procès-verbal du 2 janvier 1708²⁰⁷). Stanislas l'enrichit par Lettres patentes, datées de Lunéville, le 16 juillet 1762, en réunissant les biens et revenus du chapitre de Bourmont à celui de Poussay²⁰⁸). Après la destruction de la célèbre ville de La Mothe, son chapitre, composé de douze chanoines, fut transféré à Bourmont: chaque chanoine avait un revenu prébendaire de 1800 fr. environ. C'est ce chapitre qui fut supprimé et dont les revenus furent réunis à ceux de Poussay „pour ajouter à l'état d'aisance de ces dames et le rendre plus conforme à l'illustration de leur naissance²⁰⁹). Ajoutons ces revenus

aux revenus précédemment indiqués, et nous verrons que Poussay était alors en pleine prospérité et marchait de pair avec les autres abbayes insignes et séculières de Lorraine.

Abbeses²¹⁰).

*I. Berenna, dénommée dans la bulle de Léon IX, de l'an 1049. Son nom se lisait sur le calice d'or de l'église.

*II. Béatrix, dénommée dans une bulle de Lucius III, en date de l'an 1185.

*III. Berthe, en 1206, 1219.

IV. Aude, en 1261.

V. Jeanne, dite Sybille, en 1308.

VI. Aleix, en 1319 (Arch.).

*VII. Jeanne de Beaufremont, en 1341, 1344.

*VIII. Jeannette de Mandre, morte en 1400, le 5 avril. Sa tombe était à droite du grand autel.

*IX. Isabelle de Mirecourt, en 1413. Sa tombe était dans le sanctuaire.

*X. On y voyait aussi celle de Marie de Germiny; mais la date de sa mort était cachée sous la marche-pied de l'autel.

*XI. Yolande de Germiny, élue abbesse en 1455, le 8^e des ides de septembre 1525, elle fit démission de son abbaye en faveur de Claude de Ligniville, avec rétention des fruits. Elle mourut le 25 août 1527.

*XII. Claude de Ligniville, fille de Claude de Ligniville, bailli de Vosge, et de Marguerite Wisse de Gerbéviller, mourut le 6 mars 1529.

*XIII. Philippe de Ligniville, fille de Jean de Ligniville et de Jeanne d'Oiselet: elle fit son testament le 20 septembre et mourut le 24 du même mois de l'année 1458.

XIV. Jeanne de Deuilly, secrète de Remiremont et abbesse de Poussay, morte en octobre 1506 (Arch. d'Epinal. Nécrologes de Remiremont).

*XV. Anne de Barbay, fille de Guyot de Barbay et d'Anne de Frenelle, fut élue le 24 septembre 1538 et mourut le 10 décembre 1576. Elle avait eu pour coadjutrice:

*XVI. Claude d'Anglure, qui entra en possession le 19 décembre 1579. Elle entreprit de réformer l'abbaye, en

jour de 1785 (1786); excédant de la recette sur la dépense, 18.275 fr. 4 sols 11 deniers.

²¹⁰) Dom Calmet complété par Gaspard, l. c. — La liste de Dom Calmet est marquée d'un astérisque. — Arch. indique les Archives d'Epinal.

²⁰⁵) La France ecclésiastique pour l'année 1788, p. 130. — La France chevaleresque et capitulaire, 1785, p. 181. — V. aussi A. Digot. Op. c.

²⁰⁶) Etat des cours de l'Europe, année 1785, p. 50.

²⁰⁷) Archives nationales (Paris), mss. — Collection de Lorraine, vol. 287. *Abbayes*, 7, P. R. f^{os} 1—7. Dossier.

²⁰⁸) G. 8/2498. Remontrances présentées au Roy.

²⁰⁹) Archives nationales (Paris), section administrative, G 8/2493, Dossier. — Arch. d'Epinal, G. 228, 23^e compte rendu par Fr.-G. de Vernet, chanoine et prévôt du chapitre de Poussay, à l'abbesse et aux dames dudit chapitre, pour une année des revenus du ci-devant chapitre de Bourmont, qui a commencé au 1^{er} novembre 1784 et fini à pareil

1578. Elle s'était donné pour coadjutrice Edmonde d'Amoncourt, doyenne d'Epinal.

*XVII. Françoise du Châtelet fut élue et confirmée; mais elle eut procès avec Edmonde d'Amoncourt, devant la cour de Rome, et mourut au cours de la procédure, le 27 septembre 1586, deux mois et demi après son élection.

*XVIII. Edmonde d'Amoncourt, qui se donna pour coadjutrice, le 15 août 1625, Catherine de Damas, et mourut le 7 novembre 1625.

*XIX. Catherine de Damas mourut en octobre 1638.

*XX. Anne-Perette de Damas, élue le 29 octobre 1638 et morte le 12 mars 1690. Elle avait eu pour coadjutrice, en 1665, Marie-Claire de Luxembourg, princesse de Tingry, morte avant sa coadjuvée, le 18 mars 1686.

*XXI. Angélique Cunégonde de Montmorency, fille de Charles-Henri de Clermont-Tonnerre et de Marguerite-Charlotte de Luxembourg, succéda à Anne de Damas; mais elle quitta l'abbaye, en 1694, pour épouser, le 7 octobre, Louis-Henri, légitimé de Bourbon, prince de Neuchâtel.

*XXII. Marie-Elisabeth de Gramont, élue le 6 janvier 1695. Ses bulles sont du 9 novembre de la même année. Elle était fille de Philibert, comte de Gramont, vicomte d'Aster, et d'Elisabeth d'Hamilton d'Abercorn. Elle est morte en 1729 (Arch.).

XXII. Charlotte de Beauvau-Craon, élue en 1729 (Arch. et note 211).

XXIV. Thérèse-Eléonore de Chauviray, élue le 28 janvier 1735²¹¹⁾.

²¹¹⁾ Document original sur parchemin. En tête, armes de Lorraine et du Barrois. Procès-verbal de la nomination de T. E. de Chauviray, abbesse, en remplacement de C. de Beauvau-Craon, 1735. Les dames élisantes ont signé: Custine, Brossia, Jouffroy de N., de Rosières. — Cejourd'hui vingt sept janvier mil sept cent Trente-cinq. Les Dames du Chapitre de L'insigne Eglise Collegiale et seculiere de Sainte Menne de portsas, sujettes immédiatement au Saint Siège, Assemblées dans le chœur de Laditte Eglise pour proceder à L'Election d'une Abesse, L'abbaye étant vacquante par la Demission de Madame Charlotte de Beauvau-Craon, en datte du dix sept Decembre dernier; — Lesdittes Dames Scavoir Therese Eleonore de Chauviray Doyenne, tant de Son chef que comme ayant le Droit et disposition de dame Eléonore de Custine de Pontigny, Sa niepce de prebende presente, Dame anne Claude de Jouffroy de Novillard, Therese de Jouffroy, Dame Lotise de Froissard de Braissia, tant en son nom que comme ayant par procuracion du seize du présent mois cy jointe, La voix de Dame Marie Antoinette de Rosieres de Soran absente. D'huement avertie par Lettre du vingtieme decembre dernier, et par trois Monitions Canoniques de se rendre et trouver au Chapitre au présent jour marqué; Dame Barbe Françoise de Lavaux et Dame Lucie Walth; — Après avoir assisté à la messe du Saint Esprit, et à Lissue d'icelle chanté le veni creator, pour qu'il plût à Dieu Leurs Inspirer de faire choix d'une dame capable de remplir cette dignité (Laditte Dame Doyenne leur ayant remontré L'importance de ce choix) Toutes Lesdittes Dames ayants procedés à L'Election par voye de Sucrutin, Ont eluës Madame Therese Eleonore de Chauviray pour abesse agée de soixante sept ans, Comme ayant Le plus grand nombre de voix, Suppliant Lesdittes Dames nôtre Saint Père le Pape d'accorder Sur la presente Election les Bulles ne-

XXV. Anne-Claude de Jouffroy de Novillard, élue en 1743, bullée en 1744 (Arch.). Morte en 1747 (Arch.).

XXVI. Louise-Jeanne-Caroline de Custine, en 1747; coadjutrice depuis 1744²¹²⁾.

cessaires; — Detout quoy Le present acte et verbal a été dressé Les Jours et an que dessus, pour servir ainsy que de Raison, En présence des Sieurs Louis Bricquenay Conseiller au Bailliage de vosge et Claude Dumat avocat à la Cour Exerceant audit Bailliage, Lesquels ont souscrits et presentes de même que le Nottaire; Laquelle Election a été acceptée par Maditte Dame Therese Eleonore de Chauviray; Signé a La minute des presentes Thr. Eleonore de Chauviray, Jouffroy de Novillard, Jouffroy, Broissia, Dumat Lainé et Chrestenoy notaire à Mircourt. Le vingt huitieme Janvier mil sept cent trente Cinq, folio onze, n° huit, Registe Dixieme Receu neuf sols six deniers Signé Dieudonné Controlleur avec paraphe Pour coppie Expediée conforme a Loriginal par Leditnotaire apostolique Soussigné cejourdhy Dix huitieme Feurier mil sept cent trente cinq.

Signé Chrestenoy
notaire (avec paraphe).

En foy de quoy Lesdittes Dames ont Signés Les presentes; et y ont apposés le sceau ordinaire dudit Chapitre Ledit jour dix-huit Fevrier mil sept cent trente cinq.

D'une autre écriture encore plus incorrecte, celle du notaire:

Madame anne Clode de iouffroy de Novillard doienne apssente
Therese do iouffroy la vaulx Broissia Custine de Marcilly Walsh.

L. S.

²¹²⁾ Arch. de Meurthe et Moselle. — 27 janvier 1744. Abbaye de Poussay, pour L.-J.-C. de Custine.

„Jacobus de Boschenry, presbiter in sacrâ facultate Parisiensi, doctor theologiae, ecclesiae collegiatae Sancti Gengulphi praepositus, Tullensis ecclesiae canonicus et in ea archidiaconus major, vicarius generalis officialis Tullensis, commissarius in hac parte apostolicus. — Reverendae et nobili dominae Ludovicae Joannae Carolae de Custine coadjutrici et canonissae abbatiae collegiatae Sanctae Mennae de Portu-Suavi, vulgo de Poussay, Tuilensis diocesis, salutem in Domino. Visis litteris apostolicis sub dato Romae apud Sanctam Mariam Majorem anno Incarnationis dominicae millesimo septingentesimo tertio, quinto kalendas decembris proxime elapsis quibus sanctissimus dominicus noster Benedictus papa decimus te, reverendae et nobili dominae Annae Claudiae de Jouffroy de Novillard, abbatissae ejusdem ecclesiae de Poussay, quandin illa vixerit et abbatiam praedictam obtinuerit, in coadjutricem perpetuam et irrevocabilem in dictae abbatiae regimine et administratione constituit, accedente consensu Poloniae Regis, Lotharingiae ac Barri Ducis, vigore indulti christianissimo nostro Francorum Rege per Clementem papam duodecimum concessi, eandemque vocatione occurrente abbatiam ex nunc prout ex tunc tibi confert et de illâ providet, nobisque praecipit ut per nos vel alios coadjutricis hujus modi donec illud duraverit, ta pacifice frui et gaudere faciamus, et eo cessante, tel vel procuratorem tuum, nomine tuo, in possessionem corporalem dictae abbatiae inducamus. Nos, commissarius apostolicus praedictus, certiores facti quod illustrissimo et reverendissimo Tullensi episcopo constiterit de veritate narratorem apud Summum Pontificem tam ex parte tuâ quam dictae reverendae abbatissae, auctoritate apostolicâ quâ fungimur in hac parte, mandamus universis et singulis quorum interesse potest, ut cum in manibus illustrissimi episcopi Tullensis dictae abbatiae ordinarii juramentum fidelitatis Summo Pontifici et sanctae Romanae Ecclesiae debitae prestiteris te dicto officio coadjutricis, cum omnibus honoribus, praeminentiis et juribus que de jure, consuetudine vel privilegio illi snnt annexae, pacifice frui et gaudere sinant et curant et cessante tali officio, singulis praesbiteris, clericis, notariis hujus diocesis ad id requisitis quatenus alter eorum te vel procuratorem tuum pro te, tuoque nomine, in realem et corporalem dictae abbatiae possessionem inducant solennitatibus in his assuetis debite servatis. — Datum Tulli Leucorum sub signo manuli curiaeque nostrae sigillo, praesentibus magistris Joanne Malingrey et Antonio Daille, presbiteris, Tullensis ecclesiae vi-

XXVII. Marie-Louise de Bassompierre, 1748—1757.

XXVIII. Anne-Catherine-Honorée de Choiseul, 1787 à 1790.

Après avoir donné (note 211) un procès-verbal d'élection, et (note 212) une bulle d'institution, nous transcrivons ici le procès-verbal très-intéressant et absolument inédit d'un apprêbendement; on y trouvera un tableau héraldique de la haute noblesse lorraine; aussi l'insérons-nous dans notre texte²¹³).

... Par un Extrait authentique des Registres du Chapitre de Poussay du vingt troisième Octobre Mil sept cent quatre vingt, qui nous a été produit sous le n° 2, Il appert que Demoiselle Adelaïde-Louise-Philippine de Pouilly... a été reçue, coëffée et apprêbendée Dame chanoinesse audit Chapitre, suivant la déclaration du Roi du mois de Jan. 1761, de huit degrés du côté Paternel et de huit degrés du côté Maternel d'ancienne Noblesse d'extraction, dont la teneur de l'acte de réception s'ensuit:

„Extrait des Registres du Chapitre de Poussay. — Cejourd'huy, vingt troisième octobre mil sept cent quatre vingts, Dame Marie-Louise de Bassompierre, abbesse de l'insigne église collégiale et séculière de Sainte Menne de Poussay, sujette immédiatement au S. Siège, a présenté aux Dames Elisabeth-Menne de Fussey, Doyenne, Lucie Vualsh, Thérèse de Fussey de Melay, Anne-Catherine-Honorée de Choiseul, Gabriele-Henriette-Eulalie de Ficquemont, Joséphine de Lavaulx, Anne-Gabriele de Mitry, Thérèse-Joseph de Lavaux de Sommerécourt, Marie-Elisabeth de Bassompierre, représentantes le Chapitre de la dite Eglise; Jeanne-Charlotte de Francquemont et Henriette-Adelaïde de Sommyevre, Dames mères, la Dame de Broissier secrette, retenues chez elles pour cause d'indisposition; les Dames de Ligniville et de Constable, absentes, Demoiselle Adelaïde-Louise-Philippine de Pouilly, fille de haut et puissant Seigneur, Messire Albert-Louis de Pouilly, Baron de Chaufour et autres lieux, Colonel du troisième Regiment de Chevaux légers et Brigadier des armées du Roi, et de haute et puissante Dame, Madame Antoinette-Philippine de Custine, Baronne de Pouilly, son

épouse²¹⁴), la dite Demoiselle assistée de haut et Puissant Seigneur Messire Philippe-Blaickard, Vicomte de Custine, Colonel du régiment de Rouergue, son oncle Maternel, de haute et puissante Dame, Madame Louise-Charlotte de la Vieuville, Marquise de Vaubecourt, sa tante, de haute et puissante Dame, Madame Louise-Auguste de Custine, Marquise de Ludres, sa cousine, de haute et puissante Dame, Madame Diane-Gabriele de la Baume, Marquise de Choiseul, de haut et puissant seigneur, Messire Claude-Antoine-Gabriel, Comte de Choiseul, capitaine au Régiment de Royal-Cravattes, de haute et puissante Dame, Madame Marie-Stéphanie, Comtesse de Choiseul, de haute et puissante Dame, Madame Marguerite de la Baume, Marquise de Ligniville, de haute et puissante Dame, Madame Marie-Anne-Louise de Nettancourt, Comtesse d'Hofflize, de Mademoiselle Françoise de Mitry, de Monsieur Nicolas Pegnalver, Docteur en Droit, avocat au Parlement de Naples, et de Monsieur Nicolas-François de Neufchateau, Docteur en Droit et lieutenant-Général civil et criminel au Bailliage et siège général de Mirecourt, — Pour être reçue, coëffée et apprêbendée Dame de la dite Eglise sur la Prébende du joyeux avènement de ladite Dame Abbesse, vacante, et à elle revenue par la démission et remerciement de Dame Camille-Louise-Françoise-Sophonie de Lambertye²¹⁵). Les preuves de la dite Demoiselle de Pouilly ayant été faites suivant la Déclaration du Roi, du Mois de Jan. 1761, de huit degrés du côté Maternel, d'ancienne noblesse d'extraction, conformément à l'usage du Chapitre, savoir, du côté Paternel: Albert-Louis Baron de Pouilly, Louis-Joseph de Pouilly, Aubertin de Pouilly, Louis de Pouilly, Ferry de Pouilly, Jean de Pouilly, Aubertin de Pouilly, et Aubertin de Pouilly; et, du côté Maternel: Marie-Antoinette-Philippine de Custine, Philippe-François-Joseph de Custine, Antoine-Philippe de Custine, Adam-Philippe de Custine, Philippe de Custine, Adam de Custine, Martin de Custine et Thiébault de Custine; les dites preuves reçues par le Chapitre et jurées sur les S^{tes} Evangiles, entre les mains du S^r François-Gabriel Vernet; Chanoine en la dite église, — Par hauts et puissants

caris habitualis testibus notis, ad praemissa vocatis et subsignatis, anno millesimo septingentesimo quadragesimo quarto, die vero mensis januarii vigesima septima.

(Copie en forme authentique. Nr. 18, Collationnée le 4 avril 1887, signée: l'Archiviste, Lepage. Visée: le secrétaire gl de la Préfecture — illisible).

²¹³) Nous transcrivons cette pièce, d'après l'original sur parchemin, signé et scellé d'une Déclaration du Roi d'Armes, Toison d'Or, Chevalier C. Beydaels de Zittaert, en vertu de ses pouvoirs, donnée à Vienne, au Département Héraldique de Sa Majesté l'Empereur et Roi, le 13 décembre 1803. Cette pièce fait partie aujourd'hui du dossier des preuves du Chevalier-novice de l'Ordre Teutonique, Comte Albert de Mensdorff-Pouilly, petit-neveu de Madame Adelaïde-Louise-Philippine de Pouilly. Cette Déclaration a été transcrite dans un cartulaire qui se trouve aux Archives de la Noblesse (Vienne, ministère de l'Intérieur): l'écriture du cartulaire est la même que celle de l'acte original. M. Heilmann, chef des Archives de la Noblesse a bien voulu nous permettre de comparer les deux textes que nous avons trouvés entièrement conformes.

²¹⁴) Les Pouilly étaient entrés par leurs alliances dans la chevalerie de Lorraine, après avoir été fiefés (Procès-verbaux de 1544 et de 1625). Dès le 23 avril 1622, *Haubert ou Habert, sieur de Pouilly, originaire de France*, avait reçu des lettres de reconnaissance de Gentillesse (4^e degré de noblesse, sans dérogeance ni mésalliance, ou noblesse du sang) pour services militaires (Trésor des Chartes de Lorraine, Reg. 1622. — V. aussi, Henry Lepage, Complément au Nobiliaire de Lorraine, p. 308). Quant aux Custine, ils étaient de noblesse immémoriale de nom et d'armes et siégeaient depuis des siècles aux assises de la grande chevalerie de Lorraine (Procès-verbaux de 1340, 1445, 1554, 1612). Nous trouvons un Custine aux Etats du 7 février 1663. C'est un Custine qui fut chargé par le duc Léopold d'aller chercher à Inspruck et de ramener à Nancy les cendres du duc Charles V. Les Custine sont illustres par eux-mêmes et par leurs alliances. L'érection du marquisat de Custine est du 10 juin 1719; le diplôme rappelle en termes magnifiques l'ancienneté et la gloire de cette famille, fiefée, en Lorraine, avant 1325 (Trésor des Chartes de Lorraine. — La chevalerie Lorraine par le Baron P. Digot, 1887).

²¹⁵) Il y avait sans doute à Poussay, comme à Bouxières, trois prébendes de joyeux avènement: celle dite du prince, celle de l'évêque et celle de la croix. Cette dernière était conférée par l'abbesse, toutes les fois qu'elle devenait vacante et de quelque manière qu'elle le devint. La demoiselle pourvue de cette stalle capitulaire devenait sa nièce, et

Seigneurs, Messire Charles-Jean de Nettancourt-D'haussenville, Marquis de Vaubecourt, Lieutenant - Général des armées du Roi et Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, Messire Claude - Antoine - Clériadus, Marquis de Choiseul, Maréchal des Camps et Armées du Roi, et Commandant pour S. M. en la Province de Lorraine, et Messire François - Gabriel - Florent, Marquis de Ludres et de Frolois, Comte d'Afrique et Colonel d'infanterie; après que la dite Demoiselle de Pouilly s'est engagée à se pourvoir d'un logement, soit en achetant une Maison, soit en bâtissant sur le terrain qui lui sera fourni ou désigné par le Chapitre, duquel engagement Monsieur le Baron de Pouilly, père de la dite Demoiselle, s'est rendu garant; elle a été reçue, coëffée et apprêbendée en la dite Eglise, sur la dite Prébende, pour en jouir suivant les usages, contumes et statuts du Chapitre qu'elle a Solennellement promis d'observer; Son arbre généalogique ayant été blasonné et mis au Trésor des Archives.

„Fait à Poussay en Chapitre les an et jour avant dits, en présence des S^{rs} François Brettenache, Claude Lauvers, et Michel Poirot, tous les trois chanoines en la dite Eglise.

„Signés:

„Marie-Louise de Bassompierre, Abbessse de Poussay, Fussey, Doyenne, Vualsh, Fussey de Melay, Choiseul, Ficquelmont, Lavaulx, Mitry, Lavaulx de Sommerécourt, Bassompierre, Mitry de Franquemont, Sommyevre, Pouilly, Pouilly, Custine de Pouilly, Custine, La Vieuville de Vaubecourt, [Custine de Ludres, Labaume Montrevelle M^{ise} de Ligniville, Nettancourt, D'Hoffelize, Louise-Françoise de Mitry, Choiseul, François de Neufchâteau, de Pegnalver, Vaubecourt, Choiseul, Ludres, Brettenache, Lauvers, Poirot, Vernet Chanoine et Prévôt du Chapitre.

„Je soussigné Chanoine et prévôt du Chapitre de Poussay, certifie que l'extrait ci-dessus et des autres parts est conforme à la minute déposée aux Archives du dit Chapitre. Etoit signé Vernet avec pphe.

„Nous, Marcelin Benit, Dr. Gral au ballge de Mirecourt, certifions que M^r Vernet qui a signé l'acte ci-dessus et d'autres parts, est chanoine et Prévôt du Chapitre de Poussay, et qu'à tous actes qu'il signe en cette qualité foi pleine et entière doit être ajoutée, tant en justice que dehors: en témoin de quoi Nous avons en marge des présents Signées de Nous, fait apposer le scel de notre Juridiction.

„Donné en notre hôtel à Mirecourt en Lorraine, ce dix-huit août Mil sept cent quatre vingts. Etoit signé: Benit.“

On est heureux de pouvoir recueillir quelques épaves du passé de Poussay; des titres que renfermaient ses Archives, voilà ce que nous avons découvert, et des objets

précieux gardés dans son Trésor: calice de Saint Léon, en or, garni de pierreries; voile de Sainte Menne; chape de Saint Léon, en soie violette, brodée en or; bulle originale d'institution; livre des évangiles de Saint Léon, nous n'avons pu retrouver que ce dernier objet. Mais il était de tous le plus précieux. Ce manuscrit a été cédé à la Bibliothèque Royale (Paris), en 1844, par la ville de Mirecourt qui s'en était emparée. Il y est exposé dans les vitrines qui renferment ce que cette bibliothèque — dite aujourd'hui nationale — a de plus précieux²¹⁶). Un des plats de la couverture est orné d'un ivoire byzantin, représentant la Sainte Vierge; de plaques de vermeil, sur lesquelles on a figuré Notre-Seigneur, Saint-André, Saint-Pierre, Sainte Menne; de perles, d'émaux et de verroteries. L'autre plat est recouvert d'une lame d'argent, sur laquelle a été tracée l'image de J. Chr. tenant la croix et un globe. Il est sur peau de vélin, format in-4^o, d'une admirable conservation, et contient 133 feuillets, sur lesquels sont écrits les évangiles pour les dimanches et fêtes de l'année. La première lettre de chaque évangile est peinte et ornée d'or et d'argent; plusieurs de ces initiales sont peintes sur fond carmin et occupent la page entière. Il y a sur treize pages, de grandes miniatures en or et couleur, représentant les quatre Évangélistes, la Nativité, l'Adoration des Mages, la Passion, le Lavement des pieds, la Visite des saintes femmes au Sépulcre, l'Ascension, la Pentecôte; sur les deux premières se voit l'auteur entre deux anges et offrant son livre à J. Chr. assis, la main droite étendue vers lui. La reliure en bois est intacte; le travail et le fini de l'oeuvre en font un des chefs-d'oeuvre de l'époque ancienne, dont il porte l'incontestable empreinte²¹⁷).

C'est là une épave unique, mais d'un haut prix. Où le reste est allé, les bandits de 1793 ne sont même plus là pour nous le dire, eux qui ont rasé le chapitre, ses maisons canoniales et son église, de manière à ce qu'il n'en reste plus de traces.

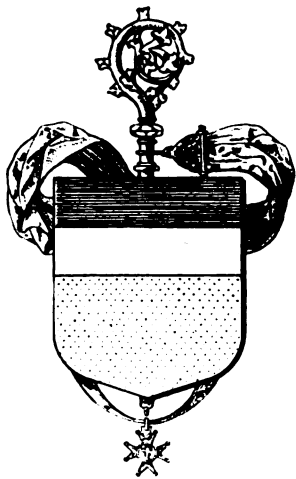
²¹⁶) Evangélaire de l'Abbaye de Poussay, Ms. du XI^e siècle Bibl. n^{le}; mss. lat. n^o 10.515 (Réserve). Communication de M. le V^{te} O. de Poli.

²¹⁷) Voici une coïncidence curieuse que nous livrons au lecteur: l'archiviste de Meurthe et Moselle, dans son Abbaye de Bouxières, (Nancy, 1853) inventorie le trésor de cette abbaye insigne et il nous indique, p. 93, dans l'inventaire de 1586, le *livre de Saint Gauzlin qui fut trouvé sur l'autel*; dans celui de 1662, le *livre du saint*; dans celui de 1743, le *livre du Saint Gauzelin, contenant les quatre Évangiles, garny d'une couverture d'argent doré, avec différentes pierreries*; dans celui du 21 septembre 1801, que cet évangélaire avait été déposé avec les reliques à la cathédrale de Nancy; puis il constate que l'évangélaire fut en 1845 déposé dans le trésor de la cathédrale. Paris. Epinal et Nancy possèdent donc un précieux évangélaire, les deux premiers de Saint Léon, l'autre de Saint Gauzlin.

aux mêmes conditions que les autres nièces. C'est de cette prébende qu'il s'agit ici.

V.

ABBAYE INSIGNE, COLLÉGIALE ET SÉCULIÈRE DE
NOTRE-DAME DE BOUXIÈRES, NOTICE HISTORIQUE, SES
ABBESSES, SA TRANSLATION A NANCY; SES ARCHIVES
ET SON TRÉSOR.



Armes de l'abbaye²¹⁵).

Bouxières-aux-Dames près de Nancy, autrefois Sainte-Marie-du-Mont (Beata Maria de Monte), comme on l'appelait en 1115²¹⁶, existait dès le VIII^e siècle, comme le prouvent les titres cités par Henri Lepage²¹⁷; la fondation de l'abbaye et sa dotation par Saint Gauzlin, évêque de Toul, est de 935²¹⁸: le titre d'institution fut conservé précieusement dans une boîte noire, doublée de taffetas bleu jusqu'à la spoliation du chapitre²¹⁹. L'abbaye était régulière, avec chapitre et abbesse élus, et immédiatement soumise au Saint-Siège. Des diplômes de l'empereur Othon II, de 960 et 965, augmentèrent sa dotation et étendirent ses droits féodaux et de patronat sur un grand nombre de terres et d'églises²²⁰. Son titre officiel est dès lors Abbaye insigne de Notre-Dame de Bouxières²²¹. Les donations de Thierry, duc de Lorraine (1115), de Simon I^{er} (1130), de Simon II, duc de Lorraine (1176) sont dans Dom Calmet. On y trouve aussi un acte de sauvegarde du duc Mathieu I^{er} (1156). Lorsque, en 1432, René I^{er}

sortit de sa captivité, il alla en pèlerinage à Notre-Dame de Bouxières²²². René II plaça, en octobre 1496, sous sa protection, le fils qui allait lui naître de Philippe de Gueldres, et le 20 naquit Claude de Lorraine, la souche de l'illustre maison de Guise²²³. Les papes munirent Notre-Dame de Bouxières de nombreuses indulgences; mais les invasions du XVII^e siècle dispersèrent les religieuses²²⁴. Dès le XI^e siècle, selon Lionnois, l'abbaye fut séculière²²⁵; dès 1452, ou 1453, selon la Notice de la Lorraine et l'H. de L. de Dom Calmet²²⁶, les religieuses embrassèrent la vie séculière, et les stalles et prébendes ne furent accessibles qu'aux filles de l'ancienne chevalerie²²⁷. Les chanoinesses ne prononcèrent plus de vœux. Ce changement fut approuvé par Pierre du Châtelet, vers le milieu du XVI^e siècle, après avoir été introduit depuis le milieu du XV^e siècle²²⁸. On croit que c'est René d'Anjou qui fut, en 1452, le promoteur de cette sécularisation, afin d'y avoir une maison d'éducation et d'état pour les filles de ses preux, obérés et appauvris par les guerres de Lorraine et de Sicile. Ce serait en tout cas d'accord avec la date indiquée par Dom Calmet.

L'église collégiale séculière ou de Notre-Dame, est-il dit en substance dans les documents énumérés en note²²⁹, se compose d'une dame abbesse, élue du corps, et de treize dames chanoinesses, dont les unes sont dames capitulantes, et les autres dames nièces²³⁰. L'église ne dépend d'aucune autre église, monastère ou congrégation. Il y a quinze prébendes, dont deux affectées à l'abbesse: des treize autres prébendes, il y en a trois de joyeux avènement: celle du prince, à la collation du souverain; celle de Saint Gauzlin, à la collation de l'évêque de Toul, et celle de la crosse, à la collation de l'abbesse. Les dix autres sont, au tour et à la nomination du chapitre, qui gouverne du reste toute l'église, sous la direction de l'abbesse. Le stage des dames nièces est d'une année; les dames capitulantes sont obligées à une résidence d'un an, pour pouvoir s'absenter pendant un an. Après trois années d'absence, il y a saisie et perte de la prébende; les dames et nièces peuvent tester, avec la permission de l'abbesse pour les premières et de la dame tante pour les secondes. Le chapitre appose les scellés et liquide

²¹⁵) C'est à Paris, on le croira à peine, que nous avons eu le blason authentique de ce chapitre noble. Dans ce Nancy, qui se pique d'une science archéologique si approfondie, ou nous répondait de partout qu'on ne connaissait pas ce blason, ou bien on nous égarait; mais nous avons enfin su découvrir à la Bibliothèque Nationale (Paris) Mss., Armorial g^l, fol. 445, les armes officielles et enregistrées du Couvent des Religieuses de Bouxières: d'or à la fasce d'argent et au chef d'azur, et nous les avons complétées par la couronne comtale, la crosse et la croix de chanoinesse. Ces armes ne sont pas correctes, mais cela nous affirme leur haute antiquité. Notre dessin a été copié sur l'Armorial de 1696, à Paris.

²¹⁶) Dom Calmet, II, pr. col. 264—266.

²¹⁷) H. Lepage, l. c. p. 7.

²¹⁸) Dom Calmet, I, pr. col. 288.

²¹⁹) Lepage ajoute, sans pouvoir préciser, que cette charte est maintenant à Vienne. C'est là une assertion sans preuves: nous avons cherché partout ce titre, sans pouvoir le trouver.

²²⁰) Dom Calmet, I, pr. col. 381 et 372.

²²¹) Arch. de Nancy. Inventaires et sommiers de Bouxières.

²²²) Dom Calmet, II, col. 779.

²²³) Archives de Nancy, compte des frais de cierge votif, mandaté par René II, le 11 octobre 1496.

²²⁴) Archives de Toul. Inv. — Nicolas IV, — Henri, évêque, — Clément XI (1714), Benoît XIV (1743. 1747. 1760).

²²⁵) Lionnois, H. d. N., I, p. 607.

²²⁶) Notice, I, p. 159—160.

²²⁷) V. au Chapitre des preuves.

²²⁸) Dom Calmet. Hist. de L., I^{re} éd. III, col. 86.

²²⁹) Archives de Nancy, Mémoire, imprimé en 1763. — Bibliothèque publique de Nancy, Registres et ordonnances capitulaires (590—596; 1007). Usages actuels du chapitre de Bouxières, ms., daté de 1722, rédigé et mis en ordre par Madame du Hautoy, abbesse, avec additions allant jusqu'en 1741.

²³⁰) Bibl. publ. de Nancy, ms., n° 595. Nouveaux règlements dressés en 1786. Le nombre des dames fut porté à 48, savoir: une abbesse, vingt-trois dames tantes et vingt-quatre dames nièces, toutes chanoinesses et prébendées; de plus, les dames tantes furent autorisées, pendant le cours de dix années, à se choisir des secondes nièces.

les successions²³⁴). Les heures canoniales sont obligatoires²³⁵). La dame abbessse ne peut être choisie, que dans le chapitre: elle est élue, elle est le chef de l'église et le dépositaire de l'autorité disciplinaire. Il y a une doyenne²³⁶), et deux trésorrières élues. Trois chanoines desservent le chapitre. Les assemblées capitulaires ordinaires sont tenues le samedi de chaque semaine, les assemblées extraordinaires, chaque fois qu'il est nécessaire, le chapitre général, le 1^{er} mars de chaque année. Les capitulantes et nièces admises aux assemblées sont tenues au secret. Le prévôt assiste aux chapitres et signe les délibérations *par ordonnance capitulaire*. Il est à la nomination de l'abbessse et du chapitre: il gère la fortune de l'église et rend des comptes annuels. Les ordonnances sont revêtues du sceau capitulaire, dont voici le dessin.



Sceau de Notre-Dame de Bouxières²³⁷).

L'habit de chœur pour l'abbessse et les chanoinesses est un manteau noir doublé d'hermine, à queue traînante de trois mètres²³⁸). L'intronisation de l'abbessse, comprend la mise en possession du spirituel, puis du temporel, par deux actes symboliques séparés, transcrits ensuite aux registres capitulaires²³⁹). La crosse est le signe de la puissance abbatiale. Les Règlements analysés ci-dessus sont analogues à ceux imprimés en 1735 pour Remiremont.

En 1760, Stanislas, voulant procurer à cette maison un revenu qui répondît à sa dignité et à sa grande utilité pour la haute noblesse, y unit les biens du chapitre supprimé de Vaudémont²⁴⁰). Vingt-quatre années plus tard,

les dames de Bouxières s'occupèrent, vu l'insécurité des temps, de transférer leur chapitre à Nancy.

Elles firent valoir aussi dans leur requête au roi, ce considérant reproduit dans les Lettres patentes de Louis XVI, du 19 juin 1785, qui l'autorisent à se pourvoir en cour de Rome, afin d'obtenir la nomination d'un commissaire apostolique chargé d'opérer, suivant les formes civiles et canoniques, la translation de l'abbaye noble; car il y est dit que cette situation expose l'abbaye à une foule de dangers, la prive des secours les plus nécessaires à la vie et la met dans l'impossibilité de se procurer des maîtres capables de cultiver les talents des demoiselles de qualité qui y étaient admises...²⁴¹).

A la suite de l'autorisation royale, le chapitre se pourvut immédiatement au Saint-Siège et en obtint, le 3 des ides de mai 1786, une bulle qui commettait M. de Loménie de Brienne, à l'effet d'opérer la translation²⁴²). Le roi ordonna la mise à exécution de la bulle, le 5 juin 1786, et permit aux chanoinesses d'acquérir les terrains nécessaires à l'emplacement de leur nouvelle maison. C'était, dit un archiviste-archéologue, non une abbaye, mais une sorte de résidence princière. Si cet archiviste avait entrevu en ce pays les belles abbayes que le temps a épargnées, il ne parlerait pas ainsi. Le préambule du contrat, passé du 24 du même mois de juin, entre Madame l'abbessse, Comtesse M.-Fr.-Angélique de Messey de Bielle et le P. Chrétien, vicaire supérieur du couvent des Minimes de Bon-Secours, pour la cession des terrains possédés dans ce lieu par ces religieux, indique les motifs principaux qui ont déterminé cette vente. On y lit: „Considérant que . . . Mesdames Adélaïde et Victoire de France qui protègent singulièrement la translation du chapitre, désirent qu'elle soit faite dans ledit terrain; qu'on ne peut en même temps se dissimuler, que c'est aussi l'intention de Sa Majesté . . .“²⁴³). Puis un autre acte fut passé quelques jours après, avec les Dames prêcheuses, pour l'acquisition de terrains adjacents, afin d'y construire l'abbatiale et les maisons canoniales. Par arrêt rendu en son Conseil d'Etat, le 25 août, le roi approuva les plans qu'on lui avait présentés et déclara que „les cent mille livres données par Mesdames Adélaïde et Victoire, les fonds assignés par lui sur le produit des loteries, ceux qui proviendraient des 15.000 livres et des 6.000 livres auxquelles sont tenues les nouvelles chanoinesses, tantes et nièces, la portion du produit de la vente des maisons situées à Bouxières, etc. seraient déposés dans la caisse du receveur du clergé du diocèse de Nancy, qui ne pourrait s'en dessaisir que sur les mandements tirés à cet effet par l'ab-

²³⁴) Ce droit fut confirmé par un édit de Stanislas. H. Lepage, l. c. p. 51.

²³⁵) Matines et laudes, prime, tierce, nones, vêpres et complies.

²³⁶) La plus ancienne dame d'appréhension — plus tard à l'élection. Elle n'était point dignitaire et n'avait d'abord d'autres droits et privilèges que ceux attachés à son ancienneté.

²³⁷) H. Lepage, l. c. p. 61—62.

²³⁸) Bibliothèque publique de Nancy, ms. Délibération cap. du 7 juillet 1722.

²³⁹) V. B. de N., mss., 1762, les procès-verbaux relatifs à la prise de possession de Madame d'Eltz.

²⁴⁰) Dom Calmet, Not. de la L., II, p. 737—741. Le chapitre insigné fondé, en 1325, pour 10 chanoines, à leur château de Vaudémont, par Henri III, Comte de Vaudémont, et Isabelle de Lorraine, son épouse, et confirmé par Amédée de Genève, évêque de Toul, puis augmenté de six canonicats, vers 1346, par Ancel, Comte de Joinville et de Vaudémont; pris sous la protection spéciale du Saint-Siège et exempté de la juridiction de l'ordinaire par le pape Nicolas V, par bulle de l'an 1451, fut supprimé par Lettres patentes de Stanislas, enregistrées à la cour souveraine, le 30 décembre 1760: ses droits et revenus furent en même

temps réunis au chapitre des Chanoinesses de Bouxières. Ce même prince, dans son ordonnance de 1761, relative aux quatre Chapitres nobles de dames, maintint les droits, distinctions, immunités, privilèges, prérogatives, exemptions, dont jouissaient ou devaient jouir ces chapitres, et notamment le droit d'élection et celui d'ancienneté. (Recueil des Ordonnances de Lorraine, X, p. 124. V. au chapitre des preuves.)

²⁴¹) H. Lepage, l. c. p. 29 et s.

²⁴²) H. Lepage, l. c. p. 31 et s. — Bibl. publ. de Nancy, mss. n° 595.

²⁴³) Bibl. publ. de N., mss. l. c. — H. Lepage, l. c. — Arch. de Nancy, Recueil imprimé, aux papiers concernant Bouxières.

besse²⁴⁴). Toutes ces formalités accomplies, les dames firent commencer les travaux d'agrandissement du choeur de Bon-Secours²⁴⁵) et de construction de l'abbatiale, avec ses maisons canoniales entre cours et jardins, sur un vaste parallélogramme. Le chapitre, effrayé des bandes armées, qui commençaient à inquiéter et à piller les monastères, s'installa à Nancy, avant que les travaux fussent terminés, le 24 octobre 1789, dans les anciens bâtiments des Minimes²⁴⁶). La dernière visite „au spirituel“ eut lieu à Bouxières, le 24 septembre 1886, en grande pompe, en présence de l'archevêque de Toulouse, en qualité de commissaire apostolique. Lorsque l'heure de la spoliation sonna, le 30 juillet 1790, de pieux détournements avaient mis à l'abri de saintes épaves de l'abbaye. Le 2 septembre, on vendit aux enchères à peu près tout ce qu'on put saisir. Parmi les souvenirs mémorables du pieux institut, qui ne s'étaient trouvés ni à Bon-Secours, ni à Bouxières, lors de l'inventaire fait par la Nation, on avait sauvé les reliques de Saint Gauzlin, authentiquées par l'autorité diocésaine, le 21 septembre 1801, le 17 janvier 1803, le 30 août 1803, cachées et données à la cathédrale de Nancy, par le prévôt du chapitre, abbé Raybois (avec le calice, la patène et l'évangélaire du même saint)²⁴⁷), et exposées aujourd'hui encore à la vénération des fidèles. A Bouxières même, il ne reste plus que de faibles vestiges de l'église et des maisons canoniales, aujourd'hui reconstruites ou délabrées. Bouxières a partagé le sort des monuments de la religion et de la féodalité. Et cependant la charité était une vertu du noble chapitre: les pauvres sont rarement oubliés dans ses pieuses fondations; il avait un hôpital, entretenu à ses frais, dont la création était l'oeuvre des chanoinesses; le décret de translation maintenait „l'aumône établie par le Chapitre au lieu de Bouxières, pour le soulagement des pauvres de la paroisse“²⁴⁸); aujourd'hui encore, sur la façade d'une maison du village, on lit cette inscription d'une singulière éloquence: *Ecole charitable pour les filles, dotée et bâtie par les dames du chapitre de Bouxières.*

²⁴⁴) Par brevet du 3 juin 1787, Louis XVI accorda „à l'abbaye et chapitre de Bouxières, transférés à Nancy, pour servir à la dotation du titre et de la crosse de ladite abbaye, une pension de 7.200 livres sur les revenus de l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson.“

²⁴⁵) Ancienne chapelle des Bourguignons, élevée en 1498 par René II, en reconnaissance de la victoire remportée sur Charles-le-Téméraire, le 5 janvier 1476, et bientôt très-vénérée du peuple lorrain, elle fut décorée par Charles V, de six étendards pris sur les Turcs; par Charles-François de Lorraine, prince de Commercy, d'un autre enlevé par lui à Mohacz (1687); d'un pris à Peterwardin (1716) par un prince de Lorraine et envoyé par Charles VI, empereur, au duc Léopold qui le fit placer en grand pompe dans la chapelle; de deux autres conquis dans les guerres de Hongrie par François III, dernier duc de Lorraine, et donnés par son épouse, Marie-Thérèse, en accomplissement d'un vœu du prince. Elle fut reconstruite par Stanislas, qui la dota et y fit élever son mausolée et celui de son épouse, Catherine Opalinska, morte le 19 mars 1747.

²⁴⁶) Registre de l'évêché de Nancy. Procès-verbal du 27 octobre 1789, signé Camus, vic.-gén. — H. Lepage, l. c., preuves, p. 138—147, d'après les mss. de la Bibl. p. de Nancy et les archives de la même ville.

²⁴⁷) A. Digot a donné dans le tome II des Bulletins de la Société d'archéologie, la description et le dessin de ces trois objets. Il n'hésite pas à se prononcer pour l'ancienneté et l'authenticité de leur origine.

²⁴⁸) H. Lepage, l. c. p. 112.

C'est probablement à l'année 1786 qu'il faut rapporter l'institution d'une décoration de chevalerie pour l'abbaye insigne de Sainte-Marie de Bouxières; car c'est à cette époque que ce chapitre fut comblé des faveurs de la Maison de France. L'Almanach officiel de Lorraine et Barrois n'en parle pas, il est vrai, en 1788, mais il donne à toutes les chanoinesses le titre de comtesses. Digot n'hésite pas à affirmer l'existence de cette croix des Dames de Bouxières: il la dit d'or, émaillée, à huit pointes, avec médaillon central représentant, au droit, Saint Gauzlin, évêque de Toul et fondateur de l'abbaye; il ajoute que le ruban était bleu, liseré de rouge et se passait en sautoir²⁴⁹).



Décoration de Bouxières²⁵⁰).

Abbeses²⁵¹).

L'abbaye fut gouvernée par trente et une abbeses, dont nous donnons la liste d'après Dom Calmet, en la complétant et la corrigeant d'après les pièces originales.

²⁴⁹) V. aussi Revue d'Anstratie, année 1841, II, p. 149, et H. Lepage.

²⁵⁰) Le dessin que nous donnons ici est copié sur la décoration que porte Madame l'abbesse Angélique de Messey, dans la miniature que nous a confiée Madame la Comtesse Alexandrine de Messey de Bielle — miniature que nous avons reproduite par l'héliogravure. La croix a été dessinée dans ce portrait avec un soin scrupuleux. Elle est sur fond rouge dans le médaillon central: les branches de la croix, qui est émaillée de blanc, sont reliées entre elles par un cercle étroit, or et rouge, ce qui lui donne une certaine similitude de forme sinon de couleur avec la décoration de Remiremont. Elle se portait en écharpe de droite à gauche et reposait sur le double noeud du large ruban, suspendue à une chaîne d'or à trois anneaux. Le ruban était bien bleu bordé de rouge. Faite du vivant de Madame l'abbesse Angélique, cette miniature est une relique pieusement conservée par sa famille et nous permet de mettre fin à toute espèce d'hésitation sur l'existence et la forme de cette décoration, que ni H. Lepage, ni A. Digot n'ont su se procurer. Nous prions ici Madame la Comtesse Alexandrine de Messey de Bielle d'agréer les très-humbles remerciements de l'auteur, à qui son hant et gracieux concours a permis de donner un plus vif intérêt à cette étude, soit par des titres inédits ou des reproductions plus exactes, soit par des citations tirées des Mémoires Intimes de sa tante, la Comtesse Marie-Antoinette, soit enfin par la reproduction des deux portraits de l'abbesse Angélique de Messey, en 1773—1774, d'après une miniature peinte sur une bonbonnière d'ivoire, et après 1794, en fichu Marie-Antoinette et en coiffure du temps, d'après une autre miniature (V. p. 94 et 96).

²⁵¹) Les abbeses de la liste de Dom Calmet sont marquées d'un astérisme.

*I. Rothilde (936—976), première abbesse de Bouxières, dénommée dans une charte confirmative de l'empereur Othon (965)²⁵²).

*II. Ermengarde (976)²⁵³).

*III. Hadevide (1073).

*IV. Hara, fille de Thierry, duc de Lorraine (1115, 1130, 1136).

*V. Oda (1137); confirmation des biens du monastère par Innocent II; elle vivait encore en 1146.

*VI. Gertrude de Uy ou de Vic. (1150, 1176, 1180); charte confirmative de l'empereur Frédéric I^{er}; Titre de Rengéval.

*VII. Mathilde (1185).

*VIII. Helvide de Monthureux (1213).

*IX. Pétronille ou plus tôt Pérette (1255); „Instrument faisant foi de l'élection de l'abbesse Alix de Fontenoy, après la mort de sa prédécesseuse, nommée Pérette“.

*X. Alix de Fontenoy, auparavant Dame de Remiremont, était déjà abbesse de Bouxières en 1272; son élection fut confirmée en janvier 1284.

*XI. Madelaine de Ruppes (1290).

*XII. Henriette de Haroué ou de Puligny (1299, † 1349). Le Nécrologe de Remiremont, (anno 1337, xij cal. martii) la nomme Henriette de Puligny.

*XIII. Isabelle (ou Elisabeth) de Ruppes, fille de Huart de Beaufremont et de Mahaut de Fontenoy (1349, † 1377),

*XIV. Catherine de Nancy (1377).

*XV. Antoinette de Ruppes, nièce d'Isabelle (28 avril 1379, † 9 janvier 1409). Elle était fille de Gauthier ou Huart de Beaufremont et d'Alide de Rougemont.

*XVI. Agnès d'Haroué, fille de Henry, seigneur d'Haroué, et d'Isabelle de Nancy (10 janvier 1409, † 1438).

*XVII. Isabelle (ou Isabeau) de Ludres, fille de Jean de Ludres et d'Agnès de Richarménil (27 septembre 1438, à 18 ans — 1466).

*XVIII. Alarde (ou Alix) de Pfaffenhofen, fille de Gérard de Pfaffenhofen, sénéchal de Lorraine, et d'Isabelle d'Orne, posséda l'abbaye jusqu'en 1501, époque où elle s'en démit en faveur de sa nièce, sous réserve de la jouissance des fruits, droits et prééminences.

*XIX. Renée de Pfaffenhofen (1501, † 1550). Dès 1547, elle avait choisi sa coadjutrice. Elle testa le 6 août 1549.

*XX. Anne de Jussy, fille de Claude baron d'Hurbache et d'Anne des Armoises. Coadjutrice depuis 1547, † 1553.

*XXI. Anne-Françoise de Ludres, fille de Ferry de Ludres et de Marguerite de Sampigny. Promue le 26 avril 1553, elle essaya de réformer l'abbaye et d'y rétablir l'observance de la règle primitive, mais dut y renoncer devant l'opposition du chapitre. Elle eut pour coadjutrices, Marguerite de Ludres, doyenne de Remiremont, qui mourut avant sa coadjuvée, et Françoise du Hautoy, bullée à la coadjutorie le 1^{er} avril 1601²⁵⁴).

*XXII. Françoise du Hautoy, fille de François du Hautoy et de Nicole de Beauvau, † 4 avril 1636²⁵⁵).

*XXIII. Anne de Montbéliard, dite de Lantage. Coadjutrice en 1616, abbesse en 1636, † 17 janvier 1639.

*XXIV. Marguerite de Custine, fille de Jean de Custine, baron de Condé, et de Dorothée de Ligniville. Abbessse jusqu'en 1641, elle se démit pour épouser Jean Comte de Lambertye, mar-

réchal-de-camp des armées du roi.

*XXV. Anne-Catherine de Cicon, fille de Marc de Richecourt et de Bonne de Tavagny (23 janvier 1641, † 25 septembre 1668). Elle avait choisi pour coadjutrice Barbe des Armoises; mais ce choix ayant été fait sans l'approbation du chapitre, les capitulantes refusèrent de le reconnaître, à la mort d'Anne-Catherine. Il y eut procès devant les parlements et à Rome, pendant neuf ans. Barbe des Armoises, qui prenait en 1670, selon H. Lepage, le titre d'abbesse, remit ses droits, le 16 février 1678, à Marie-



Marie-Françoise-Angélique de Messey. 1774.

²⁵²) H. Lepage, l. c. pr. p. 123.

²⁵³) Les dates indiquent les titres dans lesquels les abbeses sont mentionnées.

²⁵⁴) Le sceau de Françoise de Ludres est appendu avec celui du chapitre, donné plus haut, à un acte de 1555 (Arch. de N.).

²⁵⁵) Son sceau est appendu avec celui du chapitre, à un acte de 1610.

Françoise de Rouxel de Médavi, et le chapitre agréa cette démission conditionnelle (V. note 257).

*XXVI. Anne-Marie-Françoise de Rouxel de Médavi, Dame de Remiremont, fut bullée le 4 juillet 1678; † 16 septembre 1685²⁵⁶).

*XXVII. Anne-Françoise de Simiane de Moncha, fille d'Edme-Claude de Simiane, Comte de Moncha, et d'Anne-Claude-Renée de Ligniville-Tantonville. Elue par le chapitre, bullée le 21 mars 1685, † 21 novembre 1715, chez les Dames du Saint-Sacrement de Nancy²⁵⁷).

XXVIII. Anne-Marie d'Eltz-d'Oltange, élue le 8 février 1716, bullée le 13 mars, mise en possession le 25 avril, † à Bouxières, 3 avril 1760, à 95 ans.

XXIX. Charlotte-Sidonie-Rose, comtesse de Gouffier-Thois, élue le 28 mai 1760, prit possession le 12 mars 1761. Elle se maria et fut remplacée par :

XXX. Françoise, baronne d'Eltz, élue le 2 août 1762, † 7 mai 1773. Le 20 mars 1799, dit H. Lepage, on a trouvé son corps; la chair, dont des morceaux ont été conservés, n'était pas corrompue.

XXXI. Marie-Françoise-Angélique, comtesse de Messey, comtesse de Bielle, chanoinesse de Remiremont. Elue en 1773, † à Nancy, à l'âge de 88 ans, le 10 avril 1825. Elle avait choisi pour coadjutrice, le 26 juin 1786, avec le consentement du chapitre, Madame Marie-Marguerite de Fontanges, qui fut bullée par M. de Brienne, archevêque de Toulouse, commissaire apostolique.

Madame l'abbesse Angélique de Messey était fille du Comte Gabriel de Messey, Comte de Bielle, chambellan et premier gentilhomme de la Chambre du roi de Pologne, et de la Comtesse Louise-Pétronille de Ligniville²⁵⁸; elle

²⁵⁶) Arch. d'Epinal. Nécrologes de Remiremont.

²⁵⁷) Nous transcrivons ici, en la retraduisant en français, une pièce traduite en allemand pour être utilisée en Allemagne d'après l'original. Le titre est du 24 août 1698 et la traduction authentique est du 15 juillet 1714. Ce titre est inédit. « Nous, Dames, abbesse, chanoinesses et capitulantes de l'insigne Eglise collégiale de Bouxières (Boussier aux Dames) faisons savoir à tous ceux à qui il appartiendra, que Dame Gabrielle de Mauleon a été chanoinesse de notre dite Eglise et a fait les preuves d'aïeux voulues, à savoir, du côté paternel: Mauleon, La Mothe, de Sales et Mocathe, et, du côté maternel: Cicon, Farayny, de Roucy et du Hautoy, lesquelles lignes ont été trouvées bonnes, et jurées par Dame Henriette de Mauleon, soeur du père de Dame Gabrielle et par Dame Catherine de Sales, bis-aïeule du côté paternel. Et aussi du côté maternel elles ont été également trouvées bonnes et jurées par Dame Catherine de Cicon, comtesse de Mauleon, mère de Dame Gabrielle, et par Dame Anne-Catherine de Cicon, qui fut abbesse de notre Eglise, soeur de son grand-père. Toutes ces dames ont fait, elles aussi, leurs preuves de huit lignes de noblesse chevaleresque... En foi de quoi le présent certificat, et, afin qu'il fasse preuve plus certaine, nous y avons apposé les armes de notre abbesse et du chapitre. Passé audit Boussier aux Dames, le 24 août 1698. Signé: L'abbesse de Boussier Anne. Simiane de Moncha. — S. F. Roucetz, — M. de Bel-Castel, — M. Deltz, — M. Danglebermer Coigny. » L. S (Arch. centr. de l'O. T. (V.) *Preuves*, 976 B.)

²⁵⁸) Elle était née au château de Lunéville: sa mère, qui y avait passé sa jeunesse, en qualité de fille d'honneur, y résida encore après

avait fait ses preuves, à son admission au chapitre de Remiremont (1744), et ses lignes furent transcrites au Registre de la *Succession d'apprébandement de 1649 à 1785*²⁵⁹), lors de son apprébement à Bouxières, le 8 juin 1773. Elle représentait deux grandes familles, l'une originaire du Chaumontois, mais établie et fiefée en Lorraine, et l'autre, des quatre *grands-chevaux* de Lorraine²⁶⁰). Les filles de son lignage occupaient les stalles capitulaires²⁶¹). Sa tante de sang et d'apprébandement à Remi-

son mariage, auprès de la marquise de Ligniville, sa mère à elle, attachée à Madame la duchesse de Lorraine (M. Int. ms. de M.-A. de Messey).

²⁵⁹) P. de la Roche-Tilhac. *Etat des cours de l'Europe*, a. 1784, p. 40. — Bibl. p. de Nancy, mss. n° 595.

²⁶⁰) Les maisons du Châtelet, de Haraucourt, de Lénoncourt et de Ligniville passent en Lorraine, par une tradition immémoriale, pour les quatre maisons de l'ancienne chevalerie originaires du duché: elles forment ce que l'on nomme les quatre grands-chevaux de Lorraine (Lionnois, op. cit. I, p. 321). Les Lénoncourt y sont connus depuis 939. La grande chevalerie-pairie du duché, ayant droit de siéger aux *Assises* (tribunal des gentilshommes) et aux *Etats*, s'était formée en corps de justice et en corps politique, à une époque inconnue, mais probablement contemporaine du premier duc héréditaire, Gérard d'Alsace. Dès 1390, on trouve des traces de ses sessions périodiques. Le *Coutumier* de 1519 ne fit que fixer les règlements traditionnels. La naissance seule donnait accès aux *Assises*. Il fallait être gentilhomme de nom et d'armes, ou bien pair-fiefié, c'est à dire posséder une noblesse immémoriale ou descendre par les femmes de cette même noblesse, et tenir fief en Lorraine. (Bonvalet. *Les Coutumes du Duché de Lorraine*, p. 15 et 25). Ce fut toujours là une condition invariable (Bermann, *Dissertation sur l'anc. Chev.* I. p. 30 et 104. — De Rogéville, *Dict. des O. de L. V^e Assises*). Dans l'ancienne Chevalerie de Lorraine, il fallait que l'origine de l'illustration de la Maison se perdît dans la nuit des temps (Bermann, op. c.). Il n'y eut pas d'anoblissement pour services militaires avant 1489 (Lepage, *Complément au Nob. de L.* p. 63); suivant Bermann (op. c. p. 64) cité par Digot (H. de L., II, p. 289), les plus anciens remonteraient à 1382 et 1385, mais ces anoblissements ne sont ni dans Dom Pelletier (*Nobiliaire de Lorraine*), ni dans la layette *Anoblissements*, au Trésor des Chartres de Lorraine, et les plus anciens que l'on y trouve sont des années 1456, 1464, 1470 (Nos 31, 73, 216). Selon Servais (*Annales du Barrois*, I, p. 132 et 148), il n'y en aurait pas ou antérieurement aux dernières années du règne de Charles II, mort en 1431, ou même celui de René I^{er} son successeur. Telle est aussi l'opinion de Dom Calmet, H. de L., 2^e Edit., V. prélim. col. ciiij), et d'après les termes de la Coutume de 1594, il n'y avait en Lorraine, avant la seconde moitié du XV^e siècle que deux classes: les gentilshommes-fiefiés ou membres de l'ancienne Chevalerie, et les roturiers „francs de privilèges et immunités immémoriales, les autres par leurs estatz et offices, et les autres à cause de lieux de leurs demeurances“ ou les roturiers non francs.

²⁶¹) Bibl. p. de Nancy, mss. n° 595 (*Système de Bouxières* [ou français]). — On nous a communiqué, en copie authentique certifiée par des membres de la grande chevalerie de Lorraine, les preuves faites à Remiremont par Madame Angélique de Messey, le 18 mai 1744, de 8 lignes (de cinq générations chacune), du côté paternel, établies d'après le système allemand, avec les alliances et les armes, et formant 32 quartiers du côté paternel, avec déclaration authentique que Madame de Messey fut alors dispensée de prouver ses 32 quartiers maternels, attendu que ses lignes maternelles, appartenant toutes à la grande chevalerie de Lorraine, étaient depuis longtemps jurées à ce chapitre. Le cartulaire Marquis (Bibl. p. de Nancy, mss. n° 1008) corrobore ces faits (V. aussi au Chapitre des *preuves* pour l'arbre à 64 quartiers). — Outre Madame Angélique de Messey, nous trouvons au chapitre de Remiremont, Madame Béatrix-Athanase de Messey de Bielle (1785), morte en 1827; Madame Marie-Auguste-Hélène de Messey de Vingles (1785), morte à Nancy, le 1^{er} décembre 1811; Madame Marie-Pétronille de Messey-Sandrecoart (1785), morte à Nancy, le 20 avril 1806; au chapitre noble de Halle (Tyrol), Madame Julie-Eléonore-Marie, Comtesse de Messey de Bielle, née le 18 octobre 1779 (Borel

remont, Madame la Comtesse de Lénoncourt, chanoinesse depuis 1723, fut en 1786 l'intermédiaire auprès du chapitre, de la postulation au trône abbatial de la princesse Louise - Adélaïde de Bourbon - Condé, et sa tante de prébende, avant l'élection, sur le désir exprimé par Madame Elisabeth de France et par le prince de Condé²⁶²). La soeur de sa grand'mère paternelle, la marquise de Lénoncourt, avait été grande-maitresse du palais de la duchesse donataire Elisabeth-Charlotte de Lorraine, et, après que la princesse-abbesse Anne-Charlotte se fut retirée à Mons, sa grand'mère paternelle occupa cette même charge auprès de celle-ci et remplit la haute et douloureuse mission de ramener à Nancy, ses précieux restes²⁶³). Les services rendus par les Messey, et leur grande situation d'influence, soit par eux-mêmes, soit par leurs alliances, nous expliquent les bienfaits de Stanislas, de Louis XVI et de Madame Elisabeth envers le chapitre de Bouxières, et le succès des démarches de Madame l'abbesse, Comtesse Angélique de Messey de Bielle²⁶⁴). Dernière dignitaire d'un chapitre, alors plus honoré, plus riche et plus nombreux que jamais²⁶⁵), elle nous a transmis un témoignage de sa grandeur d'âme et de son courage civique, à l'heure de la violence, dans cette énergique protestation contre la suppression des couvents religieux par

d'Hauterive, Annuaire de la noblesse (1846 et 1856). Cet illustre lignage est représenté en Autriche et en France. Un Messey est chevalier de justice de l'Ordre de Malte (Grand-prieuré de Bohême-Autriche), et, au chapitre noble de Mons, on trouve encore Marie-Charlotte - Justine, soeur de notre abbesse, 1768).

²⁶²) V. plus haut, note 171.

²⁶³) Mém. Int. ms. de Marie-Antoinette de Messey.

²⁶⁴) La lettre autographe de la reine Marie-Antoinette adressée à Madame l'Abbesse de Bouxières, que nous donnons ici, a été copiée sur l'original, appartenant à Madame la comtesse de Laugier - Villars, nièce de la destinataire. Elle est inédite et confirme une fois de plus ce que nous disons de la situation des Messey à la cour de France.

„En faisant nommer Madame de Fontanges *) à une prébende de

*) Mlle de Fontanges fut appréhendée (prébende de la croasse), en 1785, puis nommée coadjutrice, le 26 juin 1786. — Son oncle François de Fontanges fut le 2^e évêque de Nancy, entre L.-A. de la Tour-du-Pin-Montauban, nommé en 1778, et A.-L.-Henri de La Fare, nommé en 1787, après que M. de Fontanges fut devenu archevêque de Toulouse.

l'Assemblée nationale, transcrite au *Registre du chapitre de Bouxières*, coté et paraphé M. - F. - A. Messey, qui se trouve à la Bibl. p. de Nancy, mss. n° 594, du 26 mai 1790 au 13 janvier 1791, et qui témoigne pour la noble fille des Ligniville, et pour son insigne et pieuse compagnie.

„votre Chapitre. Madame, j'avais eu grand plaisir à fixer son établissement auprès de Mr l'Evêque de Nancy; la prébende n'ayant pas vaqué, j'ai pensé, d'après les bons témoignages qui m'ont été rendus de Madame de Fontanges, que votre Coadjutorerie pourrait remplir le même but, et que Mr de Nancy, lié par un intérêt aussi particulier au Chapitre de Bouxières, acquerrait plus de titres et de moyens pour lui être utile dans les circonstances essentielles où il se trouve.

Vous devez avoir eu occasion, Madame, de connaître Madame de Fontanges; si votre opinion est conforme à ce qui m'est revenu de ses qualités personnelles, je vous serai obligée de la proposer, à votre Chapitre, pour votre Coadjutrice, et j'espère qu'il aura tout lieu de se louer de votre choix.

Vous connaissez, Madame, l'intérêt que j'ai toujours pris à votre famille, et vous ne devez pas douter de mon estime et de mes sentiments pour vous.

Ce 24 janvier 1785.

Marie-Antoinette*.

²⁶⁵) D'après les listes officielles, il y a, en 1783—1784, y compris l'abbesse, 8 chanoinesses et 6 dames nièces; en 1784 — 1785, 7 chanoinesses et 4 dames nièces; en 1785—1786, 8 chanoinesses et 5 dames nièces; en 1786—1787, 7 chanoinesses et 5 dames nièces, et, en 1787—1788, 26 chanoinesses, dames nièces comprises. Rien qu'en 1786, on compte 9 dames nièces, nommées en vertu du décret de translation et depuis ce décret jusqu'en 1788, dix dames tantes, 9 dames nièces, 24 secondes nièces. Si le chapitre ne comprend en 1790 que 13 dames chanoinesses, c'est que la tempête qui va éclater a déjà fait

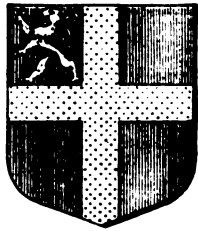
son oeuvre d'épouvante. La Bibl. p. de Nancy, mss., possède les originaux des dix arbres de lignes des dix dames nièces, nommées en 1786, avec les preuves de la cour renforcées de côté maternel (mss. n° 2007). On nous signale les trois prébendes fondées par Madame Adélaïde de France, et parmi les grands mariages faits par des dames de Bouxières, ceux de Anne-Marie-Caroline-Albertine de Pouilly avec le comte de Briey (Son petit-fils est le comte Marie Albert de Briey, évêque de Saint Dié), et de Aglaé-Marie-Madelaine du Bosc de Radepond avec le marquis de Montant, dont la fille épousa, en 1820, le marquis de Dreux-Brézé, pair de France (V. aussi Bibl. p. de Nancy, mss. n° 1007 et n° 590—596).



Marie-Françoise-Angélique de Messey (1794).

VI.

ABBAYE ET INSIGNE EGLISE, COLLÉGIALE ET SÉCULIÈRE, DE SAINT-LOUIS (METZ).



Armes de Saint-Pierre gardées par Saint-Louis²⁶⁶).

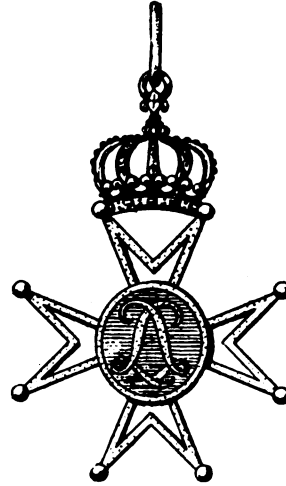
Ce Chapitre noble avait été formé par la réunion au monastère de Saint-Pierre-aux-Nonains, de celui de Sainte-Marie, et la transformation en une abbaye séculière fut accomplie, en 1762, avec l'autorisation du roi Louis XV. Saint-Pierre avait été fondé en 620 par le duc Eleuthère, maire du palais, sous les règnes de Théodoric et de Théodebert, fils de Childebert. Waldrade en fut la première abbesse²⁶⁷). Ce monastère était à son origine très-considérable et ne devait pas contenir moins de 500 religieuses. Il avait été bâti sur l'emplacement de la citadelle actuelle. Le fondateur le dota de tous ses biens, et Waldrade lui fit présent d'une riche succession qui lui était échue. Il fut transféré, en 1562, à la Maladrerie de Saint-Antoine de Pont-à-Mousson. Sainte-Marie remonte à la fin du X^e siècle. Adalbéron II, 48^e évêque de Metz en fut le fondateur; le monastère fut aussi déplacé pour la construction de la citadelle et reporté à l'hôpital du Pont Saint-Jean.

Madame Charlotte - Eugénie de Choiseul - Stainville, chanoinesse de Remiremont, ayant été nommée par Louis XV, abbesse de Saint-Pierre, et voyant que ces deux établissements touchaient au moment d'une ruine certaine, demanda au Saint-Siège, avec l'agrément du roi, leur union et leur transformation. Le pape Clément XIII y consentit en 1764 et la bulle fut approuvée par de nouvelles Lettres patentes royales, enregistrées au mois de janvier 1765²⁶⁸). Saint-Louis se compose d'une abbesse et d'une doyenne, à la nomination du Roi parmi les chanoinesses. Celles-ci nomment leurs coadjutrices (nièces) qui doivent avoir l'indigénat et faire les preuves de la cour, ainsi qu'il résulte des lettres patentes données par Louis XVI, à Versailles, en mars 1779²⁶⁹).

La marque distinctive accordée à ces Dames, par Lettres patentes, datées de Compiègne, en Conseil d'Etat, le 22 août 1766, fut une croix d'or à huit pointes, émaillée de blanc, surmontée d'une couronne royale. Le médaillon

central est en émail bleu, chargé du chiffre de Saint-Louis et offrant au revers la légende: LUDOVICI DECIMI QUINTI MUNIFICENTIA. Le ruban est blanc, liséré de bleu.

En voici le dessin, fait d'après cette description:



Décoration du chapitre de Saint-Louis de Metz.

La Révolution mit fin à son existence: nous n'avons pu même en retrouver à Metz, ni à Paris les archives. Nous y voyons, en 1784, Madame de Choiseul, abbesse, et Mohr de Waldt, doyenne, 12 chanoinesses et 9 coadjutrices; en 1785, le même personnel, moins une des chanoinesses précédentes; en 1786, 21 chanoinesses coadjutrices; en 1787, 17 chanoinesses.

ABBAYE SÉCULIÈRE ET INSIGNE DE SAINTE-GLOSSINDE (METZ).



Armes de l'abbaye²⁷⁰).

Cette abbaye fut instituée, en 650, par Sainte-Glossinde, fille de Vintron, Comte de Champagne. L'évêque Adalberon I^{er} réforma et rebâtit ce monastère, vers l'an 945, et y établit pour première abbesse, depuis la réforme, sa nièce Himiltrude, qui vivait en 951. Agnès, dénommée dans la vie de Thierry I^{er}, évêque de Metz, écrite par Sigebert de Gemblours sur la fin du X^e siècle, avait suc-

²⁶⁶) Archiv. Nat. (Paris). Armorial général ms. de d'Hozier, fol. 325, „L'abbesse et chanoinesses de l'Abbaye de Saint-Pierre de Mêts“ armes conservées par l'abbaye de Saint-Louis.

²⁶⁷) La France chevaleresque et chapitrale, p. 189—190. — P. de la Roche Tilhac. Etat des cours de l'Europe (1784—1787).

²⁶⁸) La France ecclésiastique pour l'année 1788, p. 199 et 200. — Statuts et règlements de l'abbaye et insigne église collégiale et séculière de Saint-Louis de Metz (Paris. Le Prieur, 1767, in 8^o) passim et surtout p. 365—472.

²⁶⁹) V. au Chapitre des preuves.

²⁷⁰) Arch. Nationales (Paris). Armorial général ms. de d'Hozier, f. 123; blason de l'abbaye royale des *Bénédictines de Sainte Glossinde de Mêts*.

cédé à Himiltrude dans le gouvernement de ce monastère. Autrefois les Dames de Sainte-Glossinde avaient le droit d'élire leur abbesse et vivaient sans clôture. La reine Anne d'Autriche, ayant résolu de réformer les monastères de filles du royaume et de les obliger aux vœux et à la clôture, fit nommer abbesse à Sainte-Glossinde, en 1647, Louise de Foix de Candale, qui avait fait profession suivant la réforme, à Notre-Dame de Xainte, et qui avait promis d'introduire la clôture; mais elle n'en fit rien, et le Roi lui donna pour coadjutrice, en 1680, Marie-Texier de Hautefeuille, dont nous avons retrouvé les armes.



Armes de Marie Texier de Hautefeuille²⁷¹).

L'abbesse Louise de Foix se retira en Barrois, avec une pension de 3000 livres. On donna 450 livres de pension aux chanoinesses qui voulurent s'éloigner et la réforme fut bientôt un fait accompli par Madame Marie Texier de Hautefeuille, la nouvelle dignitaire. Les abbesses et Dames chanoinesses appartenaient aux meilleures familles de la noblesse messine²⁷²).

ABBAYE RÉGULIÈRE ET INSIGNE DE SAINT-MAUR (VERDUN).



Armes des Bénédictines de Saint-Maur²⁷³).

Cette abbaye garda la régularité, mais les abbesses et les chanoinesses appartenrent pendant plusieurs siècles à la plus haute noblesse de la Lorraine²⁷⁴).

²⁷¹) Arch. Nationales (Paris). Armorial général ms. de d'Hozier, fol. 167.

²⁷²) Dom Calmet. N. de la L. I, p. 854.

²⁷³) Arch. Nationales (Paris). Armorial général ms. de d'Hozier, fol. 29.

²⁷⁴) D. C. H. de L. III. cxlix et cev.

DAMES PRÊCHERESSES (NANCY).



Armes des Dames prêcheresses²⁷⁵).

Depuis sa fondation, en 1298, jusque sous le règne du duc Charles IV, ce monastère était un véritable chapitre noble. Les religieuses portaient le titre de dames, même de dames-dames ou d'honorées dames. Elles faisaient des preuves de noblesse et n'admettaient que des demoiselles de qualité. Les tombes des anciennes religieuses en témoignaient encore du temps de Lionnois: elles étaient armoriées aux quatre angles et portaient les plus beaux noms; il en est de même de leur nécrologe, où se trouvent représentés toute l'ancienne chevalerie et la noblesse de nom et d'armes de Lorraine. Elles avaient une abbesse, une trésorière et une cellérier de leur Eglise. Elles vivaient chacune dans sa maison à part. Il n'y avait pas de clôture. Vers 1640, eut lieu la réforme sous le gouvernement de Madame Elisabeth de Bildstein, abbesse. Les anciennes Dames se retirèrent chez leurs parents et la règle fut établie au monastère. Nous noterons que les épitaphes relevées par Lionnois, de 1433 à 1765, n'indiquent que les noms les plus anciens et les plus illustres²⁷⁷) et voici un acte d'échange authentique du 13 janvier 1605, qui l'établira encore mieux, car il donne le nom de toutes les capitulantes: Susanne de Custine, prieuse; Anné de Pouilly, sous-prieuse et cellérier; Claude de Vergy; Adriane de Mitry; Catherine de Haraucourt; Marie de Saint-Baussant; Jeanne du Houx; Marguerite de Tillon.

Nous nous bornons à cette revue rapide des chapitres nobles les moins importants, au point de vue surtout de leur moins longue durée d'existence, et, après nous être arrêté trop longtemps peut-être aux grandes abbayes immédiates, insignes et séculières, dont nous avons écrit les annales avec le sentiment de respect que nous inspireront toujours les personnages et les institutions du passé, nous avons hâte de traiter la question des *preuves de noblesse* imposées aux aspirantes, avant d'entrer dans ces chapitres nobles de Lorraine.

Nous donnons ici d'après une gravure publiée par Friry, la vue de ce qui reste debout du chapitre noble de Remiremont: les vastes proportions de la nef de l'é-

²⁷⁵) Arch. Nationales (Paris). Armorial général ms. de 1696 fol. 564.

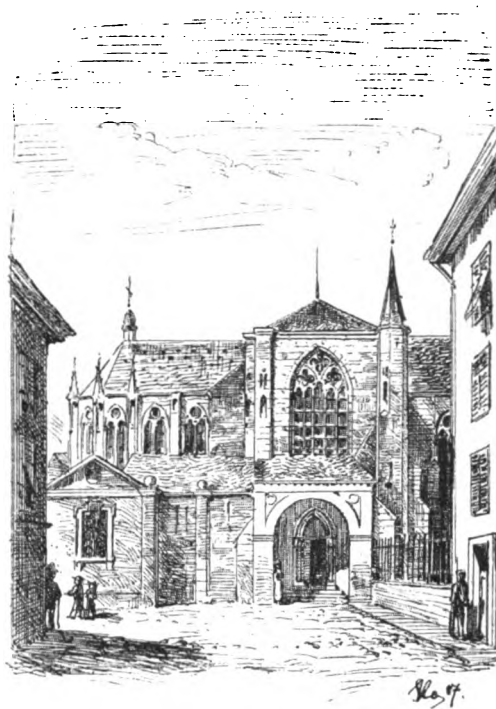
²⁷⁶) Lionnois, M. de Nancy, I, p. 266 et s.

²⁷⁷) Lionnois, l. c. I, p. 279—280

glise collégiale rappellent bien l'importance ancienne de l'abbaye, et, à cette occasion, nous ne devons pas oublier de mentionner que les voûtes de cette église abritent encore aujourd'hui la *Vierge du Trésor*, de Charlemagne, précieuse épave entre toutes les richesses de la sacristie chapitrale, „l'une des plus riches de l'Europe“, d'après l'abbé Didelot, avec la couronne d'or originale, que la famille Thouvenel a rendue à l'église, après l'avoir rachetée et sauvée, en se réservant comme un pieux privilège le droit d'entretenir l'image miraculeuse. Que de

choses anéanties par l'imbécillité révolutionnaire! Que de choses détournées par la cupidité et la malhonnêteté individuelles! On peut s'étonner après cela, qu'il reste encore des *Chapitres nobles de Lorraine*, quelque souvenir et quelque monument, qui puissent servir à en reconstituer l'histoire et à en restituer la physionomie.

Ce qu'il était possible de faire, nous espérons l'avoir fait, et nous offrons ici nos vives actions de grâces à tous ceux qui nous ont aidé dans cette oeuvre.



Vestiges de l'abbatiale de Remiremont.

nous verrons même exiger dans le premier système plus que les preuves de la cour de France, c'est à dire jusqu'en 1400 inclusivement (1399) du côté paternel, et sept pères de la mère de la chanoinesse aspirante, et, dans le second, la preuve de la noblesse du sang des auteurs du chef de chacune des deux lignes paternelle et maternelle. Il est de principe que les stalles de nos chapitres ne sont accessibles qu'à la noblesse d'épée; la sévérité dans la vérification, l'admission et le jurement des preuves ne se dément jamais; souvent on établit une plus longue suite d'aïeux qu'il n'est régulièrement nécessaire; souvent aussi on résiste aux ordres du duc ou du roi, lorsqu'on trouve les preuves insuffisantes et l'on ne cède que devant la Lettre de cachet. La réciprocité des preuves avec l'Alsace et l'Allemagne donne aux certificats de nos chapitres lorrains valeur probante. Voilà ce que nous allons essayer d'établir.

„Avant les règlements du XVIII^e siècle, les preuves de noblesse étaient dans les quatre chapitres (Remiremont, Epinal, Poussay, Bouxières) de 16 quartiers, dont 8 paternels et 8 maternels, qu'il fallait faire remonter à 200

chapitre de la Reine et prit elle-même le titre de première chanoinesse. — Chapitre noble des chanoinesse - comtesses de N.-D. de Coysse en l'Argentière (Diocèse de Lyon). Huit degrés de noblesse de la présentée, du côté paternel, jusqu'au 7^e aïeul, et trois degrés de noblesse maternelle jusqu'au bisaïeul (statuts de mars 1779, enregistrés au parlement, le 8 juin 1780, Art. II). — Chapitre noble d'Estrun (Diocèse d'Arras). Huit degrés, dont quatre du côté paternel et quatre du côté maternel. — Chapitre noble de Leigneu (Diocèse de Lyon). Noblesse de race de cinq degrés du côté paternel, et de la mère (Lettres patentes d'avril 1757). — Chapitre du chanoinesse - comtesses de Laveine (Diocèse de Clermont), sous le protectorat de la Reine. Preuves jusqu'en 1399, du côté paternel, et de la noblesse de race de la mère (1772). — Chapitre noble de Montfleuri (Diocèse de Grenoble). Quatre degrés de noblesse paternelle. — Chapitres noble des chanoinesse-comtesses de Neuville en Bresse (Diocèse de Lyon). Neuf générations de noblesse de nom et d'armes, du côté paternel, et trois générations du côté maternel, la présentée non comprise. Il fallait produire un titre honorifique pour le septième aïeul, si l'on ne pouvait remonter plus haut (1775). — Chapitre des chanoinesse - comtesses de Poulangy (Diocèse de Langres). Neuf générations du côté paternel et trois générations du côté maternel, la présentée non comprise. — Chapitre noble des chanoinesse-comtesses de Saint-Martin-de-Salles (en Beaujolais). Huit générations du côté paternel et trois du côté maternel, la présentée non comprise (1779).

Voici d'un autre côté des exemples du système allemand de preuves, en France. — Chapitre noble de Château-Châlons (Diocèse de Besançon). Seize quartiers, dont huit du côté paternel et huit du côté maternel. — Chapitre noble de Denain (a. Diocèse d'Arras). Seize quartiers de noblesse militaire de chaque côté. — Chapitre noble de Lons-le-Saulnier (a. Diocèse de Besançon). Seize quartiers, depuis 1636; avant cette époque, huit quartiers. — Chapitre noble de Maubeuge (Diocèse de Cambrai). Huit générations ascendantes de noblesse militaire, et, sur chacune, de sept autres familles ou quartiers paternels et maternels. Le nom devait en outre appartenir à la noblesse chevaleresque, dont l'origine se perdit, sans interruption de service militaire, dans la nuit des temps. — Chapitre noble de Migette (Diocèse de Besançon). Seize quartiers (1730). — Chapitre noble de Montigny (Diocèse de Besançon). Huit quartiers, dont quatre du côté paternel et quatre du côté maternel (Lettres patentes de Philippe II, roi d'Espagne, du 10 mai 1581, et arrêt du conseil d'état de janvier 1732). — Chapitre noble des chanoinesse-baronnes d'Ottmarsheim (Diocèse de Bâle). Seize quartiers de noblesse chevaleresque et capitulaire. — Chapitre noble de Ronceray (Diocèse d'Angers). Huit quartiers.

ans au-delà, sans anoblissement connu²⁸¹). A Remiremont, ces quartiers s'établissaient d'après la méthode allemande, si nous en croyons l'arbre généalogique de Madame l'abbesse Charlotte-Elisabeth (1702), inscrit au Registre capitulaire²⁸²; ou encore celui d'une chanoinesse moins illustre, Madame Honorine de Pouilly-Lançon, morte en 1691, d'après le Recueil ms. déjà cité²⁸³. Cet arbre généalogique est composé absolument d'après le même système, et donne pour résultat aussi les 16 quartiers. Ajoutons immédiatement qu'il fallait prouver la noblesse militaire et de race des 16 quartiers, ce qui donnait en somme 32 quartiers. (62 aïeux)²⁸⁴. Ceci nous sera rendu plus palpable par l'arbre généalogique de Charles-Alexandre de Lorraine, dressé en 1761, lors de son élection à la haute dignité de grand-maître et maître d'Allemagne de l'Ordre Teutonique, d'après l'original²⁸⁵. Mais, à Remiremont, les Règlements de 1735, rendus et publiés dans les circonstances que nous avons dites, modifièrent ce mode de procédure. On exigea quatre lignes paternelles et quatre maternelles, mais avec 200 ans de filiation dans chaque ligne, à partir du jour où les lignes furent présentées au chapitre. Il s'agit de lignes ascendantes directes et non plus de quartiers comme dans le système antérieur²⁸⁶. Ce système équivalait du reste à 32 quartiers paternels et à 32 quartiers maternels, de noblesse d'extraction, sur la base d'une durée de 200 an-

²⁸¹) Lionnois, H. de N., I, p. 607.

²⁸²) Bibl. p. de Nancy, mss. 1079, fol. 22 et 1008.

Quartiers paternels.

1. François de Lorraine.
2. Christine de Salm.
3. Henry II, duc de Lorraine.
4. Marguerite de Gonzague.
5. Ferdinand II, emp.
6. Marie-Anne de Bavière.
7. Charles de Gonzague.
8. Marie de Gonzague.

Quartiers maternels.

1. Henry IV, roi de France
2. Marie de Médicis.
3. Philippe III d'Espagne.
4. Marg., archid. d'Autr.
5. Frédéric V, électeur palatin.
6. Elisabeth d'Angleterre.
7. Guillaume V, landgr. de Hesse.
8. Amélie-E., comtesse de Hanau.

Léopold 1^{er} duc de Lorraine.

Elisabeth-Charlotte d'Orléans.

Charlotte-Elisabeth.

²⁸³) Bibl. p. de Nancy, mss. 1008. — V. aussi. Arch. e. de l'O. T. (Vienne), aux preuves du comte de Hemricourt de Grunne (591) l'arbre généalogique de Madame Françoise G. de Mozet (16 quartiers, chanoinesse de Remiremont en 1718.

²⁸⁴) Les archives particulières de M. le Comte A. de Hemricourt de Grunne nous fournissent la preuve que Fr.-Christophorine de Lambertye, son aïeule, avait été reçue au chapitre de Saint-Pierre de Remiremont, dès avant 1699, sur preuves de 32 quartiers: Lambertye, Coulonges, La Douze, La Neuville, Rochechouart, Tournon, Bouillé, Estouteville, Custines, Espinal, Guermange, Lioncourt, Ligniville, Des Armoises, Delconti, Cafati, Lénoncourt, Haraucourt, Choiseul, Ray, Haraucourt, Buissey, Lucy, Craincourt, Joyeuse, Barbenson, Anglure, Inteville, Saulx, Clerembaux, Anglure, Aspremont, Beaucoup de ces lignes étaient lignes *chapitrales* jurées de temps immémorial et appartenaient en outre à la chevalerie-pairie fiefée de Lorraine.

²⁸⁵) V. Appendice, Cinq arbres de lignes.

²⁸⁶) Recueil de Règlements et Usages de l'Insigne Eglise collégiale et séculière de Saint-Pierre de Remiremont. — Remiremont, 1735, in-4^o de 259 pages. — Chap. V, Des preuves de noblesse, p. 64. — Art. 1^{er} „Toutes les demoiselles pour entrer dans l'Eglise de Remiremont, seront choisies et présentées par une dame tante qui a une ou plusieurs places vacantes. Elle commencera par communiquer son arbre de généalogie de quatre lignes paternelles et quatre maternelles, les titres qui les prouvent, l'inventaire de ces mêmes titres: chaque ligne sera prouvée de deux cents ans de filiation, chacune à compter du jour que les lignes seront présentées au chapitre“.

nées, en y comprenant les collatéraux (126 aïeux)²⁸⁷. C'est ce que l'on nommait dans la langue du Moyen-Age, „estre de père et mère attraiets chacun de quatre escus⁴. Nous avons sous les yeux une copie authentique de l'arbre généalogique à 64 quartiers de Madame l'abbesse de Messey, dressé et juré lors de son apprébement à Remiremont. N'ayant reçu cet acte qu'au cours de l'impression de notre étude, nous ne pouvons qu'ajouter quelques lignes au sujet de cette pièce. L'arbre à 6 générations (200 ans) et à 64 quartiers (d'après le système de 1735), a la forme d'un éventail — forme qui a dû être souvent usitée devant l'insigne chapitre, à cause de sa commodité —; à chaque génération, les feuilles de l'éventail se dédoublent, de sorte qu'il n'y a qu'une feuille ou case à l'angle inférieur, qu'il y en a 2 à la 1^e génération, 4 à la 2^e, 8 à la 3^e, 16 à la 4^e, 32 à la 5^e, 64 à la 6^e et par conséquent à la circonférence de l'éventail. Les noms et qualités sont inscrits sur les feuilles; les armes sont décrites au verso du parchemin, et c'est là un riche *éventail de famille*, si l'on songe surtout qu'il date de plus d'un siècle, sur la base de 200 ans de noblesse sur tous les points, en y comprenant les collatéraux. Stanislas essaya, par son Ordonnance du 20 janvier 1761, relative aux quatre chapitres nobles, de réduire d'une façon uniforme les preuves à seize quartiers ou degrés de noblesse des deux côtés; mais il n'y réussit pas, à Remiremont qui continua à observer ses Règlements de 1735, relativement aux 64 quartiers²⁸⁸. A Epinal, nous trouvons une publication spéciale de l'Arrêt de 1761, faite en 1762²⁸⁹, ce qui semblerait prouver qu'on se soumit, et cependant nous voyons aux Archives²⁹⁰, en 1782, parmi les preuves de noblesse, M^{lle} M.-Ph.-J. de Montesquiou-Fezensac (12 degrés de noblesse du côté paternel et noblesse remontant jusqu'en 1070, 12 générations nobles et plus de 440 ans de noblesse du côté maternel); M^{lle} de Reinach (9 degrés et 250 ans de noblesse du côté paternel, et 6 du côté maternel pour la famille de Ferrette); M^{lle} Henriette de Saucières (10 filiations et plus de 300 ans de noblesse, côté paternel, 9 générations et plus de 250 ans de noblesse, côté maternel); M^{lle} de Crèvecœur (15 géné-

rations et plus de 600 ans de noblesse du côté paternel, et, du côté maternel, six générations)²⁹¹. Cela est loin d'établir que le chapitre s'en soit tenu à l'ordonnance de 1761: cela prouverait bien plutôt qu'il suivait des errements anciens. A Poussay, nous voulons bien admettre, vu l'absence de documents contraires, que l'arrêt de 1761 fit loi, et cependant nous avons entre les mains un arbre généalogique original de 1780, qui établit d'après le mode français la ligne paternelle ascendante directe de la demoiselle apprébée, à 8 degrés (400 ans), sans même indiquer les noms des femmes, et la ligne paternelle ascendante directe de sa mère, à 7 générations au dessus de celle-ci, soit 8 degrés (400 ans), sans même indiquer les noms des femmes, ce qui n'est nullement en harmonie avec l'ordonnance de 1761. Cet arbre est joint au procès-verbal d'appréhension que nous avons donné en entier dans la première partie de ce travail²⁹². Nous pourrions donc sérieusement mettre aussi en doute l'exécution de l'ordonnance par Mesdames de Poussay. Quant à Bouxières, voici ce que nous lisons dans le *Mémoire* de 1763, déjà cité²⁹³: „Selon l'usage gardé de tout temps, on ne doit recevoir des filles qui ne soient bien reconnues d'ancienne maison et ne fassent apparoir de leurs lignes, lesquelles seront affirmées par paroles de gentilshommes de l'ancienne chevalerie. — Les quatre lignes paternelles et les quatre maternelles seront de noblesse ancienne et militaire, et les huit noms qu'elles portent prouvés jusqu'à 200 ans, sans dérogeance ni mésalliance²⁹⁴“. Nous voulons bien admettre que Bouxières accepta l'arrêt de 1761; du reste, selon Lionnois²⁹⁵ et selon H. Lepage²⁹⁶, en obtenant les patentes de sa translation à Bon-Secours (Nancy), le chapitre fut autorisé à exiger, pour le côté paternel, plus que les preuves de la cour, c'est à dire jusqu'en 1400 inclusivement, et huit degrés du côté maternel. Nous avons sous les yeux une copie authentique du Règlement (portant les signatures autographes de l'archevêque de Toulouse et de l'abbesse de Bouxières) pour l'Eglise de Bouxières, lu et convenu en l'assemblée capitulaire, le 7 octobre 1786, qui confirme le dire de nos auteurs²⁹⁷. Nous ne nous arrê-

²⁸⁷ V. à la fin, *Cinq arbres de lignes des différents systèmes*.

²⁸⁸ Recueil des Ordonnances de Lorraine, X, p. 124. Arrêt du 20 janvier 1761, au sujet de l'élection aux dignités et des preuves dans les quatre chapitres de dames situés en Lorraine, enregistré par la cour souveraine, le 3 mars suivant . . . „Art. 2. Ordonnons qu'à l'avenir, dans les quatre chapitres de Lorraine: de Remiremont, Bouxières, Epinal et Poussay, les preuves de noblesse, pour y avoir entrée, seront faites de huit degrés du côté paternel, au lieu de quatre; restreignant celles du côté maternel aux mêmes huit degrés, pour la dernière mère seulement. — Art. 3. Ne seront admis à l'avenir aux dignités et prébendes que nos propres sujets, ou naturalisés, et ceux du Roi très-chrétien faisant profession de la religion catholique, apostolique et romaine, ayant les autres qualités requises, à l'exclusion de ceux d'Alsace, à moins que nosdits sujets et ceux de France ne soient reçus dans les chapitres de ladite province, en faisant les preuves réglées par leurs statuts . . .“

²⁸⁹ „Dispositif de l'Arrêt du Conseil d'Etat de Sa Majesté le roy de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, faisant règlement pour l'insigne chapitre d'Epinal, du vingt janvier 1761. A Nancy. Pierre Antoine, 1762; petit in-folio de 182 pages. V. *Qualités requises pour être reçues dames*, cccxxx, et Arch. d'Epinal, G, 207. S.

²⁹⁰ Arch. d'Epinal, G, 115.

²⁹¹ Arch. d'Epinal, V. aussi G, 137, 152.

²⁹² On trouve dans *Les Chapitres nobles de Dames* par Ducas Paris 1843, qu'à Epinal il fallait faire preuve de neuf générations de noblesse chevaleresque des deux côtés. Nous n'avons pu vérifier l'exactitude de cette assertion. — On y trouve, p. 459, qu'à Poussay les preuves étaient de neuf générations de noblesse chevaleresque des deux côtés (même observation). — On y trouve, p. 463, la même règle pour Remiremont (même observation). — Ces données ne modifient en rien notre déduction; nous les indiquons afin d'être aussi complet que possible, sans y attacher d'importance.

²⁹³ Bibl. p. de Nancy. — H. Lepage, l. c. p. 40.

²⁹⁴ V. plus haut, le certificat de 1698, qui a été délivré en vertu de cet usage ancien, par Anne-Simiane de Moncha, abbesse, et par le chapitre de Bouxières.

²⁹⁵ Lionnois, H. de N., I, p. 607.

²⁹⁶ H. Lepage, l. c. p. 67.

²⁹⁷ Bibl. p. de Nancy, mss. n° 595, I, fol. 287—290. Recueil de pièces relatives à l'abbaye de Bouxières. — Règlement . . . I. partie. Ch. IV, Sect. II. De la Noblesse. — „Art. I. Toutes les dames du chapitre, sous le bon plaisir du Roy, feront preuve du côté paternel d'une noblesse d'extraction et d'une filiation non interrompue qui remonte à l'an 1400 jusqu'à la fin du siècle actuel et à 400 ans lorsqu'il s'agit du côté paternel, et du côté maternel, à huit générations, c'est à dire à

terons plus qu'aux preuves devant le chapitre de Saint-Louis de Metz, pour faire remarquer que Louis XVI, par ses Lettres patentes, données à Versailles en mars 1779, imposa aux chanoinesses du nouvel institut aristocratique les mêmes preuves de noblesse du côté paternel, mais 3 degrés seulement du côté maternel, comme pour les preuves de la cour, ce qui s'entend par ces mots: preuve de la noblesse du sang de la mère, la noblesse de race ne s'acquérant qu'à la 4^e génération²⁹⁸).

Les preuves étaient déposées trois mois avant qu'il fût prononcé sur leur admission ou rejet; les actes à fournir à l'appui de l'arbre de lignes devaient avoir un caractère indiscutable, les preuves étaient ensuite jurées à Poussay et à Epinal par trois gentilshommes de nom et d'armes, en une seule fois, et à Bouxières, par trois gentilshommes aussi, en une ou plusieurs fois. Remiremont et Bouxières avaient leurs généalogistes; Epinal et Poussay, leurs écolâtres; Saint-Louis était soumis au généalogiste de la cour. A Remiremont, il n'y avait lieu au jurement des trois chevaliers, avant la cérémonie de l'appréhension, qu'au cas de doute. Quant à la sévérité des chapitres, elle est hors de conteste, dans des cas même où ils avaient à encourir la disgrâce du pouvoir²⁹⁹). Remiremont

sept pères de la mère de la demoiselle présentée". — V. aussi, mss. n° 1007. Arbres de lignes originaux de dix chanoinesses.

²⁹⁸) La France chevaleresque et capitulaire, p. 190. — P. de la Roche-Tilhac, Etat des cours de l'Europe, t. 1785, p. 48 et s. — La France ecclésiastique, t. 1788, p. 199 et 200. — Statuts et règlements de l'abbaye et insigne église collégiale et séculière de Saint-Louis de Metz (Paris, 1787, in 8°, p. 354—472). „Art. 3. Aucune aspirante ne pourra être admise comme coadjutrice dans ledit chapitre, qu'elle n'ait fait preuve de noblesse d'extraction et d'une filiation non interrompue du côté paternel, jusqu'à l'année 1400 pour toutes celles qui se présenteront avant l'an 1800, et en remontant jusqu'à 400 ans pour celles qui se présenteront après ladite année 1800. Il sera de plus fait preuve par chaque coadjutrice de la noblesse du sang de la mère. Nous commettons par ces présentes le généalogiste de nos ordres à l'effet d'examiner, vérifier les susdites preuves . . . — Art. 4. Aucune coadjutrice ne sera reçue, qu'elle ne soit née dans nos Etats et de père et de mère nos sujets". M. le Comte Anatole de Bremond d'Ars, Marquis de Migré, dont les tantes, M.-Suzanne de Bremond d'Ars, chanoinesse, puis doyenne de Saint-Louis, et M.-S.-Fr.-M.-Sophie de Bremond d'Ars, coadjutrice au même chapitre, ont été reçues en 1767 et 1782, sur les preuves faites devant Chérin, nous communique le mémorial du généalogiste de la cour, dont le dispositif mérite d'être reproduit.

1^o Pour la comtesse Suzanne. „Nous, Bernard Chérin, Premier commis du Cabinet des Ordres du Roy et Commissaire nommé par arrêt de son Conseil d'Etat du 20 novembre 1767, pour certifier à Sa Majesté les preuves de Noblesse des Demoiselles présentées pour être reçues Chanoinesses du chapitre Royal et séculier de Saint-Louis de la ville de Metz, certifions au Roy que nous avons vu et examiné les titres produits par Demoiselle Marie-Suzanne de Bremond d'Ars, présentée pour être reçue Chanoinesse du dit Chapitre et visés dans le présent Mémorial, et qu'elle a satisfait aux paragraphes I, II, III, IV, V et XI de l'article IV du chapitre I^{er} des Règlements du même Chapitre du 20 mai 1765, et à l'arrêt du conseil d'Etat de Sa Majesté du 22 août 1766. — En foi de quoi nous avons signé le présent Mémorial, à Paris, ce vingt-quatrième jour de Novembre, Mil sept cent soixante sept. Signé: Chérin.

2^e Pour la Comtesse Sophie. Le dispositif est le même; il se réfère au précédent, en invoquant le fait des *tristyeux communs*; il est daté du 20 septembre 1782 et signé de même.

²⁹⁹) Nous avons un témoignage authentique de cette rigidité, dans un mémoire de l'écolâtre chargé de l'examen des preuves d'une

surtout garda jusqu'à la fin un renom de grande rigidité dans les questions de preuves³⁰⁰). Aussi comprenons-nous bien que les dames de Remiremont eussent leurs grandes et petites entrées à toutes les cours, et même à la cour de France, si esclave de l'étiquette, depuis Louis XVI, et cela par un privilège spécial qui ne s'étendit qu'ensuite à Bouxières et à Saint-Louis, lorsque ces abbayes eurent les preuves de la cour³⁰¹).

La réciprocité avec les chapitres de Lorraine fut demandée non seulement pour les preuves, mais aussi pour l'entrée des stalles capitulaires par les chapitres d'Alsace, Andlau, Ottmarsheim et Massevaux, à la condition que les Lorraines et les Françaises se conformeraient aux règles sur les preuves. Celle fut la conséquence la plus notable de l'arrêt de 1761. Cette déclaration des chapitres d'Alsace fut enregistrée par la cour souveraine de Lorraine, le 28 mars 1764. Cet enregistrement fut suivi d'un Règlement du conseil d'état de Lorraine, en date du 23 avril 1765, relatif aux chapitres et confirmatif de l'arrêt de 1761. Il ne fut rien changé à l'article 4 de celui de Saint-Louis. Quant à la réciprocité des preuves, entre les chapitres de Lorraine et ceux d'Allemagne et d'Alsace; nous lisons dans le Mémoire de 1763³⁰²): „Les attestations et certificats des hauts chapitres d'Allemagne sont reçus pour preuve, en justifiant par contrats de mariage et extraits de baptême, que la demoiselle présentée est issue des maisons mentionnées dans lesdits certificats, ou en prouvant qu'elle a dans lesdits chapitres soit un frère german, soit un oncle paternel et un oncle maternel". Ce fait est étendu aux chapitres d'Alsace par Guinot, dans son livre, et, en ce qui concerne la coutume de réciprocité qui s'était établie entre tous les grands chapitres, nous en avons le témoignage irrécusable dans une série de documents que nous avons rencontrés aux Archives centrales de l'Ordre Teutonique (Vienne)³⁰³). D'après Ducas,

présentée à Remiremont (XVIII^e siècle). Il y est dit que „la filiation se doit prouver de 200 ans dans toutes les lignes, et qui manque en l'une manque en toutes pour ainsi dire sur cette matière, parce qu'on ne reçoit les lignes que toutes ensemble", et plus loin „Madame et Madames ne reçoivent ni Epitaphe, ny livre, ny imprimé dans les preuves".

³⁰⁰) Arch. nationales (Paris) E, 3146—3149. Preuves de noblesse des cadets-gentilshommes du roi Stanislas, duc de Lorraine. — Ce volumineux recueil des dossiers de 220 familles ayant produit leurs preuves de noblesse, pour l'admission de leurs fils à l'école militaire fondée à Lunéville, le 30 décembre 1738, sous le titre de Compagnie des Cadets-gentilshommes, nous montre dans plusieurs cas les preuves faites devant nos chapitres comme pièces probantes et justifie ce que nous avons dit la sévérité dans l'admission des preuves à Remiremont, Epinal, Poussay et Bouxières. Nous citerons celles de Gabrielle de Lavaux (Poussay), au n° 98; celles de Marie-Thérèse d'Herbestein (Remiremont), au n° 127; celles de Marie-Joséphine de Lavaux, de Joséphine de Lavaux d'Ourches et Josèphe de Lavaux (Poussay, 20 janvier 1744, 10 juin 1748, 16 août 1751), au n° 138; celles de Louise de Villelune de Bâtiment (Remiremont), au n° 139; celles de Salette de Rozières (Epinal), au n° 238; celles de Françoise-Bertrude de Fiquelmont (Epinal), au n° 244; celles de Gabrielle-Charlotte de Sublet d'Houdicourt (Epinal), au n° 297.

³⁰¹) Mém. int. ms. de M.-A. de Messey.

³⁰²) Bibl. p. de Nancy. — H. Lepage, p. 40. — Guinot, l. c. p. 321.

³⁰³) 1^e Barbe des Armoises, doyenne, affirme que madame . . .

Les chapitres nobles de dames, Paris 1843, p. 296, Marie-Thérèse substitua, au chapitre de Sainte-Waltrude de Mons, ainsi qu'aux trois autres chapitres nobles des Pays-Bas (Nivelle, Andennes et Moustiers-sur-Sambre), par ordonnance du 23 septembre 1769, la méthode allemande à la méthode française. L'art. 1^{er} de ce règlement porte : „Aucune demoiselle ne sera dorénavant admise dans ces chapitres, si, au préalable, elle n'a fait constater qu'elle est légitimement issue de seize quartiers, dont huit du côté paternel et huit du côté maternel, tous de noblesse ancienne et chevaleresque, laquelle preuve nous avons substituée et substituons à celle de quatre quartiers paternels et quatre quartiers maternels, ainsi que des ascendants supérieurs, qui sera et demeure abolie“. Suivant l'art. 5 étaient réputés de noblesse ancienne et chevaleresque tous les quartiers que l'on ferait constater avoir été reçus et acceptés dans l'un ou dans l'autre des chapitres nobles des Pays-Bas, dans ceux de Maubeuge et de Denain, dans les chapitres nobles de chanoinesses de Prague et d'Inspruck, dans les chapitres nobles de l'empire, aux bailliages de l'ordre teutonique et aux chapitres provinciaux de l'ordre de Malte (Nous notons que les chapitres de Lorraine étaient assimilés aux chapitres du saint-empire). C'est là une constatation indéniable de la réciprocité, qu'on nous a tant contestée. Nous voyons du reste une disposition identique, à l'art. III du Règlement des preuves du Chapitre R. thérésien du Haradchin, du 31 mai 1766, où il est dit que la noblesse d'extraction des seize quartiers supérieurs pourra être prouvée . . . par les certificats des chapitres cathédraux et autres de l'empire.

Nous avons marqué avec soin la différence entre le système français et le système allemand, en matière de preuves, et nous devons reconnaître que le système qui a prédominé en Lorraine est le premier. Ce n'est pas seulement dans les chapitres que nous le constatons, mais aussi sur les tombeaux et dans les épitaphes funébres. De même que nos chanoinesses devaient descendre de père et mère attrait chacun de quatre écus, et qu'il y avait

est dame chanoinesse de . . . Remiremont, et affirme que ses lignes ont été jurées et reçues. C'est à cet acte qu'append le sceau que nous avons reproduit (2 mai 1718). — 2^e Nous avons donné déjà le certificat de Bouxières (24 août 1698). — 3^e Un arbre généalogique se fonde sur une admission au chapitre d'Andenne (1758) ; on y lit la mention : „Extrait de la Jointe des chapitres nobles des Pays-Bas et Cercle de Bourgogne ; ces exemples que nous pourrions multiplier, suffiront. Nous y trouvons, Andlau, Maubeuge, Nivelle, etc. etc.

de chaque côté quatre lignes remontant à 200 ans ou à 400 ans, représentées chacune à son sommet par un écu ; les hauts gentilshommes avaient aux quatre coins de leurs tombeaux ces 8 écus, indiquant leurs huit lignes (4 paternelles, 4 maternelles), placés en une double grappe, tandis qu'au centre du mausolée ou de l'épithaphe se voyait le blason du mort. Une de ces tombes, aux Cordeliers de Nancy, nous semble le type du genre : au fronton l'écu du mort, et appendus le long des quatre pilâtres, les blasons de la ligne paternelle-paternelle, de la ligne maternelle-paternelle, de la ligne paternelle-maternelle, et de la ligne maternelle-maternelle. Nous prenons ces exemples au XVI^e siècle. Nous ne devons cependant pas omettre de constater que d'autres tombes et en particulier celle d'African de Bassompierre, † 1633, et de Henriette de Tornielle, son épouse, aux Minimes de Nancy, nous offre selon la méthode allemande, à droite Bassompierre, Domp martin, Ville et Neufchâtel, puis Radeval, La Mothe, Basset et Montmorency ; à gauche, Tornielle, Chalant, Saint Georges et Portugal, puis Du Châtelet, Scepeaux, Bandoche et Le Roux, c'est à dire 8 quartiers de noblesse d'extraction pour chacun des nobles morts. Nous ne devons pas omettre non plus que, d'après les chroniques contemporaines de la pompe funèbre de Charles V, duc de Lorraine, à Nancy, le 19 avril 1700, trente-deux gentilshommes portaient les bannières de trente-deux quartiers des lignes paternelles et maternelles du héros lorrain, et que ces quartiers, étant calculés selon la méthode allemande, représentaient 64 quartiers et 126 aïeux.

Les preuves et les blasons ne sont pas les simples hochets de l'orgueil de race, ils étaient et ils sont encore les symboles d'un passé d'honneur digne de nos plus consciencieuses études. Les chapitres nobles de Lorraine furent un asile pour les filles de la noblesse militaire ou chevaleresque, que les guerres appauvrirent ; ils restèrent les gardiens des seuls principes sur lesquels le trône et l'autel peuvent s'appuyer ; et, plus haute était la barrière qui en gardait le seuil, plus forte devait être l'influence exercée dans la société par ces femmes d'un illustre lignage et souvent d'une grande beauté, emportant toujours en quelque sorte dans le monde, avec la croix qui rappelait leur dignité, le parfum des autels et des encensoirs, et ce quelque chose de mystique que leur donnait l'habitude des pieuses oraisons et des cantiques sacrés.

Les chapitres nobles étaient une des gloires de la Lorraine.



Grand sceau secret d'Anne Charlotte, d'après le cartulaire des Arch. d'Épinal, et d'après l'original mentionné . . . La contre-sceau est le même qu'à la page 60.

— 105 —



II.

Arbre de lignes de *Marie-Caroline-Albertine de Pouilly*.

L'arbre généalogique ci-dessous est un modèle de la méthode suivie après 1786, devant le chapitre de Bouxières. Ces preuves ont été jurées successivement, le 2 septembre 1788, le 25 mars 1789, le 8 juin 1789, par les chevaliers, Baron de *Kerpen*, Comte de *Lort*, Comte d'*Eltz* (Bibliothèque publique de Nancy, mss. orig., Ordonnances capitulaires, n° 592, p. 84 et s.). L'original est un parchemin de 0·830 sur 0·520 mm., avec armoiries coloriées, et fait partie du Recueil d'arbres de lignes de dix dames du Chapitre de Bouxières (Ibidem, ms. n° 1007).

(400 ans.)

Aubertin de *Pouilly* = Johanne de *Behorart*.
 Aubertin de *Pouilly* = Poincette de *Walle*.
 Colart de *Pouilly* = Françoise de *Manterville*.
 Johan de *Pouilly* = Françoise de *Barthaucourt*.
 Aubertin de *Pouilly* = Marie de *Failly*.
 Aubertin de *Pouilly* = Marguerite de *Gratinot*.
 Jean de *Pouilly* = Marguerite de *Strainchamps*.
 Frédéric de *Pouilly* = Lucie de *Maillard*.
 Louis de *Pouilly* = Marie de *Pouilly*.
 Albert de *Pouilly* = Marguerite de *Chamissot*.
 Louis-Joseph de *Pouilly* = Luce-Louise de *Hézecque*.
 Albert-Louis de *Pouilly*.

(200 ans.)

Philippe de *Custine* = Anne-Susanne de *Lutzelbourg*.
 Adam-Philippe de *Custine* = Marie-Gertrude de *Caba de Cabergh*.
 Antoine-Philippe de *Custine* = Marie-Joseph *Tresca*.
 Philippe-François-Joseph de *Custine* = Anne-Marguerite de *Maguin*.
 Marie-Antoinette-Philippine de *Custine*.

Anne - Marie - Caroline - Albertine de *Pouilly*, reçue Dame de Bouxières, le 30 septembre 1786.

III.

Arbre de lignes de *Marie-Anne de Moy-Sons*.

Voici un autre arbre de lignes, copié, sur les pièces authentiques, que nous a communiquées M. le Marquis *Adolphe Marie de Moy de Sons*, avec des certificats capitulaires antérieurs; c'est celui de M.-A. de *Moy* (Comp. Bibl. pub. de Nancy, mss. 1007, 9). Cet arbre, est-il dit sur la copie authentique, ne reproduit que la ligne paternelle et la ligne maternelle: il confirme donc d'une façon nouvelle ce que nous avons dit des méthodes de la cour, de Bouxières et de Saint-Louis (Il fut ainsi dressé, dès le 11 avril 1767 — chose curieuse — pour le chapitre de Bouxières) On trouve la généalogie identique, du côté paternel, dans les preuves de Charles-Louis de *Moy de Sons*, frère de Marie-Anne, reçu le 26 octobre 1750 aux Cadets-gentilshommes de Stanislas (Arch. nat. Paris, mss. E. 3147, f. 108), et dans le Mémoire de Chérin, chef du cabinet des ordres du Roi, du 1^{er} septembre 1789 (Arch. nat. mss. Honneurs de la cour, T. V, p. 467); du côté maternel, dans les Lettres patentes données à Nancy pour l'érection de la terre de Han en comté de Francquemont, le 27 février 172, par Léopold, duc de *Lorraine*, en faveur de Gabriel-Georges de *Montbelliard de Francquemont* (Vidimus).

(400 ans de filiation paternelle.)

Guillaume de *Sons*, écuyer, cadet de la maison de *Moy*.
 Thomassin de *Moy de Sons*, écuyer.
 Philippe de *Moy de Sons*, écuyer = Antoinette de *Postel*.
 Jean de *Moy de Sons* = Marie de *Parthenay*.
 Jean de *Moy de Sons*, écuyer = Florence des *Fossés*.
 Onofriue de *Moy de Sons*, chevalier = Marie de *Bariscy*.
 François de *Moy de Sons*, chevalier = Isabelle de *Mailly*.
 Louis de *Moy de Sons*, chevalier = Elisabeth de *Parant*.
 Charles-Louis de *Moy de Sons*, chevalier = Gabrielle-Angélique de *Riclot*.
 Charles-Salomon, mnrquis de *Moy de Sons*

(281 ans de filiation maternelle.)

Jacques de *Montbelliard*, seigneur de *Francquemont*.
 Jean de *Francquemont* = Anneline d'*Arbonnay*.
 Henry de *Francquemont*, écuyer = Marguerite de *Graichat*.
 Georges de *Francquemont*, écuyer = Marguerite de *Lavoncourt*.
 Michel de *Francquemont*, chevalier = Marguerite de *Brunicoffen*.
 Georges de *Francquemont*, chevalier = Angélique du *Châtelet*.
 Gabriel-Georges de *Francquemont*, chevalier = Marguerite de *Maillet*.
 Nicolas-Joseph de *Francquemont*, chevalier = Jeanne de *Maillet*.
 Claude, Comte de *Francquemont*, chevalier = Barbe-Fr. Comtesse d'*Aspremont*.
 Jeanne-Gabrielle de *Francquemont*.

Marie Anne de *Moy-Sons*.

(18 mai 1744').

Uttar Pradesh.

- | | | | |
|--|--|---|--|
| <p>1. Antoine de Messey, écuyer, seigneur de Sainte-Sabine, capitaine d'une compagnie de cent arquebusiers à cheval.</p> <p>2. Magdelaine de Vienne.</p> <p>3. Georges de Vingle, chevalier, seigneur de Jirey, gouverneur de Dijon, grand bailli Dieuxois.</p> <p>4. Jeanne de Longueay.</p> <p>5. Claude de Vauc, écuyer, seigneur de Vaux, de Léc, Cassy, Thierry, Baron de Sarigny.</p> <p>6. Marguerite de Malain.</p> <p>7. Lazar de Brechard, chevalier de l'ordre du roi, seigneur dudit lieu, Veuserot, Thierry, etc.</p> <p>8. Jeanne de Bourmonville.</p> <p>9. Georges de Saint-Belin, écuyer, seigneur de Bielle, Thivet, Marcille, Pont-Mignard, etc.</p> <p>10. Guillemette de Montcouls.</p> <p>11. Denis d'Orge, écuyer, seigneur de Villeberny, Champeaul, Louvière, etc.</p> <p>12. Chrétienne Regnier de Montmoyen.</p> <p>13. Humbert de Malain, écuyer, seigneur de Vaudenay, et de Vandénay.</p> <p>14. Jeanne des Essart.</p> <p>15. Jean de Chausson, écuyer, seigneur dudit lieu.</p> <p>16. Claudine-Françoise de Bouttehoux.</p> | <p>1. Jean de Vauc, chevalier, seigneur de Vaux, Léc, Bise, Thierry, Cilestre, Cassy, Bussey et Vergomecy.</p> <p>2. Marguerite de Vauc.</p> <p>3. Jean de Vauc, chevalier, seigneur de Vaux, Léc, Bise, Thierry, Cilestre, Cassy, Bussey et Vergomecy.</p> <p>4. Barbe de Brechard.</p> <p>5. Gabriel de Saint-Belin, chevalier, seigneur de Bielle.</p> <p>6. Emé d'Orge.</p> <p>7. Jean de Malain, chevalier, Baron de Vaudenay, seigneur de Viseolon, Maistère, Saint-Bazile, Nanley, Seignelay, etc.</p> <p>8. Denise Eléonore de Chausson.</p> | <p>1. Antoine de Messey, chevalier, seigneur de Sainte-Sabine, capitaine en chef au Régiment d'Anguin Infanterie.</p> <p>2. Emé de Saint-Belin.</p> <p>3. Joseph-François de Saint-Belin, chevalier, seigneur de Fontaine, etc.</p> <p>4. Nicole d'Harauguer.</p> | <p>1. François de Messey, Chevalier, comte de Bielle, seigneur de Quinceroit, Orcois, etc. Capitaine de cavalerie au Régiment de Choisy.</p> <p>2. Henriette-Françoise de Saint-Belin.</p> |
|--|--|---|--|

Gabriel de Messey, chevalier, comte de *Bielle*, etc. — ép. — Madame Louise-Petronille de *Liquirille*.

Madame Marie-Françoise-Angélique de Messey, comtesse de Bielle, dame de Reniremont¹⁾.

⁴⁾ 32 quartiers, du côté paternel; avec dispense des preuves du côté maternel, depuis longtemps jurées (Bibl. p. de Nancy, orig. ms. 1008).

2) D'azur au sautoir d'or, supportant un massacre de cerf au naturel surmonté d'un crucifix de gueules, et pour supports, un sauvage à droite et un lion à senestre. Les armes des Messey figurent à Versailles, à la salle des Croisades, où est représenté Villermur de Messey, qui a fait partie de l'expédition de 1240. — La devise est: "Deo Solo".

Arbre de lignes de *Charlotte-Philippine du Houx*.

Nous trouvons aux archives de l'insigne chapitre R. de Marie-Thérèse, au Haradchin (Prague), aux *preuves* d'une Lorraine, *Charlotte-Philippine du Houx*, reçue chanoinesse le 9/18 mars 1799 (Nr. 106), un arbre généalogique dressé à la manière française (13 générations ascendantes en ligne directe représentant plus de 400 ans de noblesse d'extraction, du côté paternel, avec les alliances à chaque degré, et, du côté maternel, 11 générations ascendantes, de même, représentant plus de 300 ans de noblesse d'extraction), puis complété pour le chapitre du Haradchin, d'après les Statuts de Marie-Thérèse du 30 mai 1766. La pièce est trop curieuse pour ne pas être reproduite.

Jean du Houx, seigneur du Houx; ép. Lorie de <i>Mousson</i> .			
Gilles du Houx, seigneur du Houx; ép. Hugnette de <i>Nourroy</i> .			
Guillaume du Houx, seigneur du Houx; ép. Jeanne de <i>Saurville</i> .			
Claude du Houx, seigneur du Houx; ép. Marguerite de la <i>Grueche</i> .			
Nicolas du Houx, seigneur de Vioménil; ép. Gabrielle de <i>Thietry</i> .			
Guillaume du Houx, seigneur de Vioménil; ép. Françoise de Visse.			
François du Houx, seigneur de Vioménil; ép. Yolande de <i>Hennetzel</i> .			
Georges du Houx, seigneur de Vioménil; ép. Claudine du Houx.			
François du Houx, seigneur de Vioménil; ép. Marguerite de Risc; ép. Françoise des <i>Bigots</i> .			
Jean de Marien, seigneur de Risc; ép. Marguerite de <i>Clément</i> .			
Georges du Houx, seigneur de Dombasles; ép. Anne-Salomé de la <i>Mouilly</i> .			
Jean de Marien, seigneur de <i>Florentin</i> ; ép. Elisabeth de <i>Guttemann</i> .			
Louis-François du Houx, chevalier, seigneur de Dombasles.			
Jeanne de <i>Murien</i> .			
Nicolas-François de <i>Florent</i> .			
Marianne de <i>Terrenus</i> .			
Jean-François, comte du Houx, chevalier, seigneur de Dombasle.			
Anne-Elisabeth de <i>Florent</i> .			
Jean-Dominique-Robert, comte du Houx, chevalier, seigneur de Dombasle.			
Louis-Joseph, comte du Houx, chevalier, seigneur de Dombasle.			
Elisabeth-Charlotte, comtesse du Houx, Dame de Avrainville.			
Charlotte-Philippine, comtesse du Houx de Dombasle *).			

*) Le membre le plus illustre de cette lignée est Joseph-Hyacinthe du Houx, marquis de Vioménil, maréchal et pair de France, né à Ruupe (Lorraine), le 10 mai 1734, mort à Paris, le 23 avril 1821, chevalier de l'ordre R. du Saint-Esprit, du 30 septembre 1820.

Schloß Leopoldsdorf und seine Besitzer.

Von

Heinrich von Kadich.

In Wiene hât ich einen Hof
der laß so rechte schöne;
Leupoldsdorf was darzuo mîn,
daz sit bi Euche nahen;
ze Hünperg hât ich schoene guot:
Got im der wirde lône.

So singt der erste bekannte Besitzer des hier gemeinten Schlosses Leopoldsdorf bei Laxenburg (zum Unterschiede von Leopoldsdorf im Marchfelde) und dieser Besitzer ist niemand geringerer als der durch seine zahlreichen Liebesabenteuer berühmte Minnesänger **Tannhäuser**¹⁾. Er hatte alle aufgezählten Besitzthümer von seinem hohen Vönnner, Oesterreichs janges-, streit- und minnefrohem Herzoge Friedrich II., dem letzten Sprossen des Hauses Babenberg, erhalten. Friedrich hielt zu Laxenburg Hof, und als seine Gäste fanden sich Ulrich von Liechtenstein und Tannhäuser hier zusammen. Da gab's nun Sang und Tanz, Turniere und Gelage in bunter Folge, und ein schönes Bild mag es gewesen sein, wenn einer der drei großen Sänger fiedelnd dem Tanze voranging und schöne Frauen in jubelndem Reigen folgten, oder wenn vor dem Herzoge und seinem glanzvollen Hofe ein Turnier stattfand, im Westeche die Lanzen und Schilde splitterten, bis einer der beiden Kämpfer in den Staub sank. Doch dieses licht- und lebensvolle Bild sollte ein jähes Ende finden. Herzog Friedrich fiel am 15. Juni 1246 in der Schlacht, und mit ihm fand das erlauchte Haus der Babenberger ein ruhmvolles Ende. Er wurde allgemein beklagt und betrauert, und Ulrich von Liechtenstein gibt seinem Schmerze Ausdruck in den Worten:

Nach disen lieden kôm ein tac,
den ich wol immer hazzen mac . . .

Die schönen Tage waren vorüber und Tannhäuser mußte ziehen. Er als lustiger Gefelle, der stets Wein, Weib und Gesang

geliebt, hatte es nicht verstanden, Haus zu halten mit seinem Gute, er hatte alles verpfändet und mußte nun als fahrender Sänger hinaus in die weite Welt. Was mit Leopoldsdorf nun geschah, wissen wir nicht; es brach die Zeit des Interregnums, eine Zeit der Wirren und Schrecknisse herein über das schöne Oesterreich und auch diese Gegend wurde hart geprüft in diesen Tagen des Schreckens. Wir erfahren über den Besitzer des Gutes erst wieder etwas im Jahre 1293, und da lernen wir seinen Familiennamen nicht kennen — er nennt sich der Sitte der Zeit gemäß nach seinem Besitze. Wir finden **Ortulf von Leupolsdorf** neben Friedrich von Erlach und Zubard von Ehlenb als Schlichter eines Streites zwischen Leopold von Sasingang (Sachseingang) und dem Kloster Melk wegen der Weinzeche am Wartberg (bei Medling). Die betreffende Urkunde ist ausgestellt zu Traiskirchen (Traiskirchen) im September 1293²⁾.

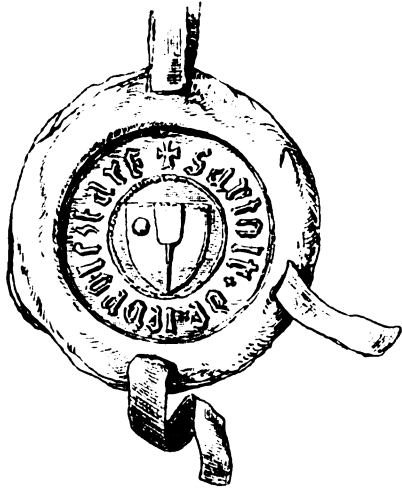


Am 1. September 1308 verkauft Chunrat von Leupoldsdorf eine Hube zu Eghendorf dem Abte Christian von Baumgarten-

¹⁾ Ernst Reiter, „Frühlingsbilder aus Laxenburg“, Feuilleton im „Fremdenblatt“ vom 28. April 1887; Moritz Bermann, „Alt- und Neu-Wien“; Göbde, Grundriß einer Geschichte der deutschen Dichtung I.

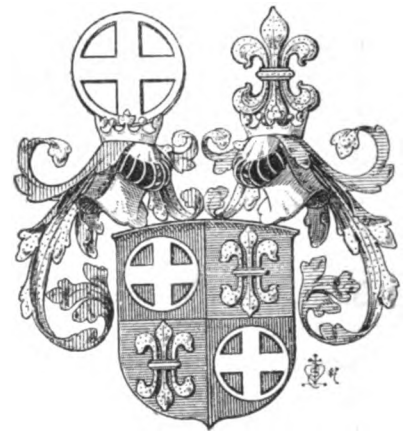
²⁾ Hueber, „Austria ex archivis Mellicensibus illustrata“ und Beder, „Topographie von Niederösterreich“ I.

berg³⁾. Auch das für Niederösterreich so bedeutende Geschlecht der **Eckartsau** war in Leopoldsdorf begütert; denn Chabolt (Kadolt V.) von Eckartsau verkauft 1363 Gülten zu Leopoldsdorf an den Kaplan Hans zu Vereut (Mauer⁴⁾). Doch blieb das Geschlecht derer von Leopoldsdorf auch weiterhin im Besitze des Gutes, denn im niederösterreichischen Landesarchive befinden sich noch zwei Urkunden, wovon die eine, wieder von einem Ortolf ausgestellte, das Datum „Wien, am St. Florianstag 1415“ und die andere von Ortolf und seinem Bruder Niklas ausgestellte, das Datum „Wien am Montag vor dem heiligen Auffahrtstag 1418“ trägt. Das Siegel



Ortolf's zeigt einen pfahlweise gestellten Ballschlägel und rechts davon einen Ball; es ist an beiden Urkunden gleich. In dem Siegel Niklas' erscheint der Ball links⁵⁾. Wie lange das Geschlecht derer von Leopoldsdorf im Besitze des gleichnamigen Gutes geblieben, war leider nicht zu eruiern; wir hören erst wieder im Jahre 1463 von dem Gute. In diesem Jahre, während des ungeligen Bruderkrieges im Hause Habsburg, in einer Zeit, wo alle Ordnung in Oesterreich aus den Fugen gegangen war, machte sich einer der damals zahlreichen Stegreifritter, **Johann von Rohrbach**, die allgemeine Verwirrung zunutze und nahm mit seiner Schaar das feste, von Wall und Graben umgebene Schloß ein⁶⁾. Doch nicht lange sollte er sich des Besitzes erfreuen, denn noch im selben Jahre überfielen die Einwohner des Ortes unter Führung eines gewissen Schrott die Besatzung und unterwarfen sie dem Herzoge Albrecht⁷⁾. Wieder wechselte das Schloß auf gewaltsame Weise seinen Besitzer, abermals wurde die Besatzung vertrieben; der neue Herr war der Ritter **Kuprecht Grenzer**. Derselbe gehörte der bekannten alten krainischen Ritterfamilie an, die im 14. Jahrh. nach Oesterreich emigriert war und aus der Gabriel Kreutzer (1542—1568) Landkomtur des deutschen Ordens in Oesterreich war. Kuprecht war mit Magdalena Wähingen vermählt und hatte mit ihr einen Sohn Ventold, aus dessen Ehe mit Dorothea von Meydegg ein Sohn Sigismund und eine Tochter, die Gemahlin Wandolph's von Kienburg, entsprossen. Sigismund pflanzte mit seiner Gattin Magdalena von Raunach

den Stamm fort, der um 1611 ausstarb⁸⁾. Wie lange die Creutzer Leopoldsdorf hielten, ist uns unbekannt; Wißgrill, Schweickhard von Sickingen, sowie auch das Gültbuch sagen, ein Creutzer habe das Schloß im Jahre 1528 an Marx Beck verkauft. Dies ist nicht richtig, da sich in dem zu Leopoldsdorf befindlich gewesenem Archive folgende Urkunden vorfinden: 1. Am 18. Jänner 1514 verkauft **Hanns Sarraß zu Gockitsch** seine Besitze Leopoldsdorf nebst Dorf um 50 Pfund 7 Schillinge und 8 Pfennige auf den dazu gehörigen behauften Gütern, wie er von **Florian Nachwitz** durch Kauf es erworben habe, an den **Hanns Graff**, Bürger und Rathsherrn zu Wien. Zeugen: Hanns Hauer zu Koblstein und Albrecht Eysinger zu Losdorff. Datum: Wien am Mittichn vor Fabiani und Sebastiani der Heiligen Martirer Tag. Anno Domini. Fünffzehnhundert und Im vierzehnten Jar⁹⁾.



2. Am 27. März 1523 verkauft Hanns Graff, Bürger in Wien, die Besitze Leopoldsdorf nebst Dorf um 50 Pfund 7 Schillinge und 8 Pfennige auf dazugehörig behauften Gütern an Herrn **Marx von Beckh**, beider Rechte Doctor, des Erzherzogen Ferdinand Rath und Kammerprocurator in Niederösterreich. Zeuge: Ambros Wisent, Ritter und Unterlandmarschall im Erzherzogthume Oesterreich. Datum: Wien, des Freytag vor dem Heiligen Palmtag, 1523¹⁰⁾.



³⁾ Oesterreichisches Urkundenbuch V. und Becker, Topographie I.

⁴⁾ Becker, Topographie I.

⁵⁾ Die oben stehende Abbildung des Siegels Ortolf's von Leopoldsdorf verdanke ich der Liebenswürdigkeit meines hochverehrten Freundes Moriz Maria von Weittenhiller.

⁶⁾ Schweickhard von Sickingen.

⁷⁾ Schweickhard von Sickingen.

⁸⁾ Wißgrill, II.

⁹⁾ Dr. H. J. Reibig, Die Familiendronik der Beck von Leopoldsdorf, Anhang.

¹⁰⁾ Ibidem.

Florian Machwitz gehörte einer meißnischen Familie an, welche einen von Roth, Silber und Schwarz getheilten Schild und auf dem Helme einen ebenso bezeichneten und mit sechs abwechselnd gold-silber-rothen Straußenfedern besteckten hohen Spizhut führten.

Hanns Harrach war aus der Godtscher Linie der noch im Grafenstande blühenden Familie Harrach und führte das alte Wappen dieses Geschlechtes: in Roth eine goldene Kugel, göpelförmig mit drei silbernen Straußenfedern besteckt. Kleinod: ein mit der Schildfigur belegter Flug. Decken: roth-silbern.



Mit der Erwerbung Leopoldsdorf's durch Marx Beck begannen genaue Nachrichten über die Besitzer. Konrad Beck, ein Bürger aus Mengen, einem Städtchen in Württemberg, schrieb verschiedene ihm interessante Dinge in ein Buch zusammen, das dann in seinen leergebliebenen Blättern von ihm und seinen Nachkommen zur Aufzeichnung aller wichtigeren Ereignisse, hauptsächlich soweit sie sich auf die Familie bezogen, verwendet wurde. Dieses Buch befindet sich in der Stiftsbibliothek zu Klosterneuburg und wurde von dem Kooperator Dr. H. J. Zeibig in den Schriften der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien herausgegeben, sowie vom k. k. Sectionsrath Dr. Karl Lind in den Blättern des Vereines für Landeskunde von Niederösterreich besprochen.

Die Chronik beginnt mit der Notiz: „1467. In dem jar uff sant gallen tag wird ich, cunrath beck dreijßig jar alt“. Konrad vermählte sich am Donnerstag vor „purificationis marie virginis“ des Jahres 1469 mit Margaretha Murerin aus Sulgen. Nun verzeichnet er gewissenhaft Tag und Stunde der Geburt jedes Kindes, sowie die Namen der Taufpathen desselben. Von den sieben Kindern erster Ehe sei hier nur Hanns hervorgehoben, der die Familienchronik fortsetzte. Konrad hatte zwei Söhne dieses Namens; der erste war am 11. Mai 1474 geboren, scheint aber, obwohl sein Vater nichts davon erwähnt, bald gestorben zu sein, da der am 10. Mai 1482 geborene Knabe ebenfalls auf den Namen Hanns getauft wurde. Die Hausfrau Konrad's, Margarethe, starb nach der Geburt des siebenten Kindes, am St. Blasiusstage 1487. Beck trat hierauf am Montag nach Reminiscere desselben Jahres eine Reise nach Rom an, blieb die Charwoche über dort und ritt vom Ostermontag an in 20 Tagen in seine Heimat Mengen zurück. Im folgenden Jahre vermählte er sich wieder und bemerkt hierüber: „1488 han ich cunrat beck mit anna luttersey von raffenspurg hochzeit gehept am mittwoch vor s. lucientag was der zehent tag im december“.

Aus dieser Ehe entsprossen zwei Söhne: Marcus, geboren 26. April 1491, und Hieronymus, geb. am 7. Februar 1493.

Für das Jahr 1506 finden sich folgende Bemerkungen: „1506 hant min sun hans beck hochzitt mit Elisabethen Kunjen gehept an montag sant thomas tag in wichennechten, und nach hilarii schickt ich marzen gen tübingen in die hohen schul am sonnenwenttag eodem anno. Und in dem jar am fünften tag novembris gelag Elisenbet ainer tochter, haist barbara, zwischen zehnen und ahlfen vormittag was ain donstag vor martine, und starb am montag sant otmarentag was der XVI. tag, got sy ir gnädig.“

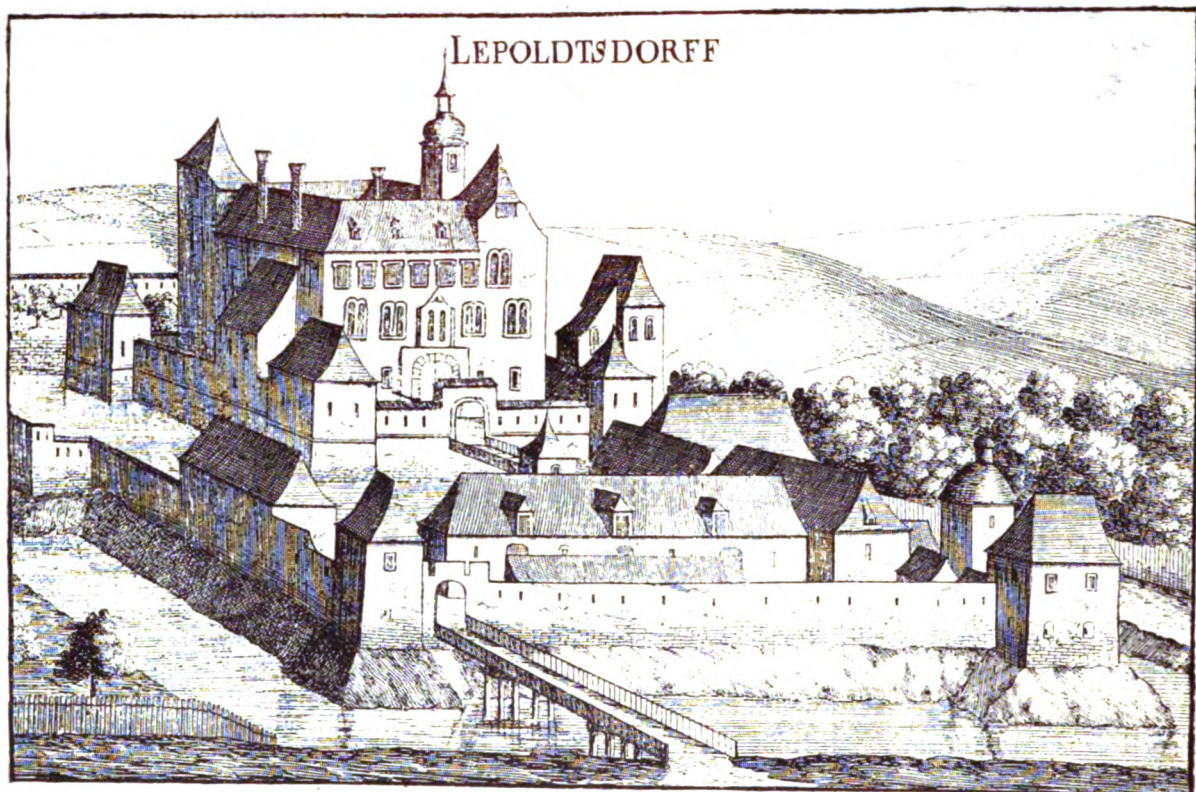
Konrad's Sohn Marx kam am Samstag nach St. Georg des Jahres 1510 als Magister von der Hochschule in Tübingen zurück.

Konrad Beck, dessen Aufzeichnungen im Jahre 1511 endigen, starb am 22. Juli 1512 im 76. Lebensjahre, und sein Sohn Hanns setzte die Familienchronik, allerdings nur in kstennen und dürftigen Notizen fort. Er notirt nur die Geburtstage seiner drei Kinder, sowie den Tod seines Vaters; von da an finden wir den an Alter zunächst stehenden Sohn, den Magister Marx Beck, als Chronisten und mit seiner Person erst beginnt die Familie für die Geschichte von Leopoldsdorf interessant zu werden. Marx gibt eine ausführliche Schilderung seines ganzen Lebens, von seiner Studienzeit zu Tübingen angefangen. Nachdem er am 5. Jänner 1509 das Examen ad gradum magisterii abgelegt, wurde er am 17. Magister, und hat, wie er bescheiden bemerkt, „in locatione unwürdig das primat gehabt.“ Im folgenden Jahre 1510 zog Marx Beck nach Wien, wo er am 3. Mai ankam und seine zweite Heimat fand. Nachdem er im Jahre 1513 vom Landrechte als Procurator angestellt worden, erwarb er am 30. Juni 1515 den Grad eines Doctors beider Rechte und vermählte sich am 29. Mai 1516 mit Appollonia, Tochter des Hieronymus Reyniger und der Margarethe, geb. von Pibriach; Appollonia war Witwe nach Blasius Lazarin. 1519 kaufte Marx von Dr. Ulrich Gebhart ein Haus zu Wien in „der hindern Herrn Rat straß am Graben“ um 500 fl. rhein. und bezog dasselbe wenige Tage später. Nachdem er am 5. August 1521 seine Gattin Appollonia und am 29. August desselben Jahres seinen Bruder Hieronymus durch den Tod verloren hatte, schritt Beck das Jahr darauf zu einer zweiten Ehe mit Martha, Tochter des weiland Mathias Heyperger und der Anna, geb. Barthin von München; die Trauung wurde am 12. Februar 1522 zu Wien vollzogen, und bemerkt der Chronist, daß seine zweite Frau am 7. Februar 1567 geboren wurde, also bei ihrer Vermählung erst 15 Jahre alt war.

Am 21. Juni 1522 wurde Marx von Erzherzog Ferdinand zum Kammerprocurator „zu der newenstat“ mit einem Gehalte von 300 fl. ernannt und am selben Tage beieidet. Er kaufte, wie bereits erwähnt, am 27. März 1523 das Schloß Leopoldsdorf mit dem Dorfe und dazu gehörigen Gütern, verzeichnet jedoch merkwürdigerweise diese Veränderung seiner Verhältnisse gar nicht. Seine nächste Eintragung in die Chronik lautet: „Anno Dni. 1523 hat der durchleuchtigst fürst und herr herr Ferdinand prin; von hispanien, erzherzog zu Oestreich, herzog zu Burgund etc. und Röm. kais. Mäet. statthalter des heiligen röm. reichs, mein gnädigster herr mich Doctor Marx Becken von Leopoldsdorf mit thurniersgroßen freyheiten gnediglich begabt und den namen mir und meynen nachkommen „die Beck von Leopoldsdorf“ geben deßhalben sollen ich und meine nachkommen got den herrn danken und dem hochlöblichen haws Oesterreich gehorjam seyn“.

War die erste Ehe Marx's kinderlos gewesen, so hatte er sich in der zweiten eines desto größeren Segens zu erfreuen. Am 21. Februar 1524 wurde ihm eine Tochter Barbara geboren, am 8. October 1525 genas seine Frau eines Sohnes Hieronymus; das dritte Kind, ein Sohn namens Leopold, wurde am 8. November 1529 geboren, starb aber schon am 4. Juni 1530; ein Jahr später, am 4. November 1531 erhielt Marx eine Tochter Anna, am 26. Juli 1532 einen Sohn Marx Christoph; das sechste Kind, Wilhelm, geboren 18. März 1534, starb nach zwölf Tagen, Marx Christoph am 26. Februar 1536; inzwischen hatte wieder ein Knabe das Licht der Welt erblickt: Georg Christoph, geb. 11. April 1535. Das achte Kind endlich, ein Knabe, war am 18. Juni 1536 geboren und gleich nach der Geburt gestorben. Ihm folgte bald seine Schwester Anna und blieben somit von den acht Kindern seiner zweiten Ehe nur Barbara und Hieronymus am Leben.

Hatte Marx es verstanden, sich die Gunst und das Wohlwollen seines Landesherrn zu sichern, so war ihm auch in hohem Grade die Gabe eigen, für die Ausdehnung dieser Gunst auf seine Familie zu sorgen. Seine zweite Gattin Martha übernahm in ihrem letzten Lebensjahre, 1543, mit der Gemahlin des Freiherrn Sigmund von Herberstein den Dienst als Hofmeisterin bei der jüngsten Tochter des Kaisers, der Erzherzogin Helena, und begleitete diese nach Innsbruck und die Erzherzogin Anna nach Prag. Sein Sohn Hieronymus zog am 1. April 1532, also im Alter von sieben Jahren, an den Hof nach Innsbruck, wahrscheinlich als Gespieler der jungen Erzherzoge. Marx notirt hier auch den Namen des Lehrers der königlichen Kinder, Dr. Kaspar Ursinus, in dessen und dessen Gemahlin Begleitung Hieronymus reiste. Barbara trat auch in Dienste des kaiserlichen Hofes: sie wurde am 17. Jänner 1544 „in unser allergnädigsten frauen der Röm. Königin dienst in das kuniglich frauenzimmer“ aufgenommen.



Marx erfuhr zahlreiche Auszeichnungen und brachte es als Fremder und Bürgerlicher, was ja zu seiner Zeit ein großes Hemmnis war, zu hohen Ehren und Würden. Wie bereits erwähnt, wurde er 1522 Rath und Kammerprocurator mit einem Gehalte von 300 fl., ein Jahr später erhielt er das Prädicat „von Leopoldsdorff“ und verschiedene Privilegien. Am 24. December 1526 wurde er Vicedom in Oesterreich, am 13. März 1530 zu Prag zum Ritter geschlagen, wobei ihm der Kaiser eine goldene Kette im Werthe von 200 fl., einen carmoisinrothen Atlasmantel, mit Gold verbrämt und mit Hermelin besetzt, sowie eine Verschreibung auf lebenslänglichen Sold von jährlich 200 fl. und die Freiheit, roth zu siegeln, schenkte. Im Jahre 1539 endlich finden wir Marx als niederösterreichischen Kanzler und bemerkt er, daß diese Ernennung ohne daß er früher eine Ahnung gehabt, vollzogen worden sei, und bittet Gott um Gnade, damit er sich des Vertrauens Sr. Majestät auch würdig erweisen könne.

Einige Tage später, am 27. Jänner desselben Jahres, vermählte sich Marx zum dritten Male (seine Frau Martha war am 19. August 1543 am Schlagfluß gestorben) mit Barbara, Tochter weiland des Georg von Werdenstein zu Werdenstein und der Barbara, geb. von Helmsdorf; dieselbe war am 30. November 1508 geboren und seit dem 21. August 1543 Witwe nach Christoph von Schneckenrent.

Noch im selben Jahre wurde die Hochzeit von Marx's Tochter Barbara mit dem Freiherrn Hanns von Zinzendorf, Erb-jägermeister in Oesterreich, kais. Rath, Vorschneider und Landrechts-beisitzer, gefeiert. Die Vermählung fand am 28. September 1544 statt, und erhielt die Braut von Sr. Majestät ein Hochzeitsgeschenk von 500 fl., während sie von der Kaiserin „mit kleidern abgefertigt“ wurde.

War das Leben Beck's an äußeren Ehren sehr reich, so er-
 lebte er anderseits auch wieder viel Merkwürdiges, und hob sich

trotz der damaligen schweren Kriegszeiten sein Besitzstand in sehr erfreulicher Weise.

Am 18. Juli 1525 brach im Cillyerhofe in Wien um Mitternacht ein Feuer aus, das große Dimensionen annahm und 200 Häuser, darunter auch das damals eben bezogene des Dr. Marx Beck in der „hindern herrn rat straß am graben“ gelegene (heute Breunerstraße 4) einäscherte, so daß nur seine Bücher und besten Kleider gerettet werden konnten.

Als die Gemahlin des Königs Ferdinand in Wien den Erzherzog Maximilian gebor, eilte Marx am 1. August 1527 in das königliche Feldlager, um die frohe Botschaft zu verkünden, wobei er „das potentbrot gewonnen hat“.

Bei der Belagerung Wiens durch die Türken, 1529, war er oberster Proviantmeister in Wien. Der Chronist berichtet auch sonst sehr gewissenhaft über die Kriegseignisse, doch können wir seine Auslassungen hierüber füglich übergehen, da die Geschehnisse zu bekannt und auch der Geschichte des Schlosses und der Familie zu fernliegend sind.

Seine Besetzung Leopoldsdorf verbesserte und vergrößerte er fortwährend, verließ derselben durch Restaurirung der Schloßkapelle und andere Verschönerungen nach außen mehr Glanz, wie er auch ihren Werth durch Erlangung einer Burgfriedensverschreibung bedeutend hob. Den Werth der letzteren bezifferte er selbst in einer Schätzung seines Besitzes auf 300 fl.

Um der Pfarre Leopoldsdorf mehr Ansehen zu verleihen, sowie das Einkommen derselben zu vergrößern, wurde 1528 die Pfarre Henndorf mit derselben vereinigt — gegenwärtig besteht in Leopoldsdorf gar keine Kirche, und ist der Ort dem Pfarrbezirke Henndorf einverleibt.

Marx bat schon im Jahre 1528 um Verleihung eines Burgfriedens für Leopoldsdorf, zu dem er noch Gülden und öde Gründe in den umliegenden Dörfern: Ober- und Unter-Laa, Neusiedl, Möllersdorf, sowie den Ort Henndorf erworben habe, doch wurde ihm die erbetene Verschreibung erst am 7. März 1531 ertheilt. 1532 kaufte er von Radegunde Traunsteiner deren öden Hof zu Henndorf, ein kaiserliches Lehen; im nächsten Jahre erhielt er vom Kaiser die Herrschaft Unter-Waltersdorf als Pfand für eine Schuld des Kaisers an Dr. Georg Jordan, welche Beck im Jahre 1545 mit 1470 fl. zahlte. 1533 erhielt Marx vom Bischof von Wien einen Wald hinter Kalksburg gegen Einlösung eines verpfändeten Wein- und Getreidezehentes zu Mischenstunden, 1535 erwarb er von Katharina von Spangenstein, Meisterin des Konvents zu Maria Magdalena, einen kleinen Wald und zwölf Tagwerke Wismadt, im Jahre 1537 erhielt er vom Stifte Melk den Zehent zu Guntramsdorf als Lehen.

Der Kaiser befahl am 26. August 1540 der niederösterreichischen Regierung, dem Dr. Marcus Beck von Leopoldsdorf über den von Georg Tacherschitz erkauften öden Austerhof bei Leopoldsdorf einen Lehenbrief auszufertigen; ein solcher erließ auch unter dem 25. August 1542 über 18 Pfund Gülden zu Melau und Ort und ein Drittel Getreidezehent zu Henndorf.

Marx hatte seinen Besitz bedeutend vermehrt und arrondirt, als er ihn seinem Sohne Hieronymus übergab. Die letzte Eintragung Marxens ist vom 6. September 1552 datirt, Hieronymus setzte die Arbeit seines Vaters und Großvaters fort. Die erste Notiz betrifft den Tod seines Schwagers Hanns v. Rinzenhof, † 27. October 1552. Sodann heißt es: „Anno Dni. 1553, den 20. tag martii, ist der edl gestreng und hochgelert herr marx bech von leopoldstorf, Ritter und Doctor, R. und künigl. Mäet. Rat, cammerr und canzler der nied. öst. landen, mein, Hieronymus bech v. leopoldstorf lieber vatter seliger mit tod abgangen, seines alters im 62 jar, dem gott genad, und liegt derselbs zu leopoldstorf in der capellen auf der rechten seiten des altars begraben“. Es war ein thaten- und ehrenreiches Leben, das da beschlossen wurde und beruhigt konnte Dr. Marx Beck v. Leopoldsdorf die Augen schließen, für die Zukunft seiner Kinder war in jeder Beziehung gesorgt. Dieselben hatten ein ansehnliches Vermögen, Barbara war durch ihre Heirat gut versorgt und Hieronymus einerseits durch die genossene Bildung und Erziehung, anderseits durch Familienverbindungen befähigt, eine hohe Stufe zu erreichen.

Der Grabstein Marxens, gegenwärtig in einem finstern Gange neben dem seiner Gemahlin Barbara eingemauert, trägt ober der Legende das Wappen, das die Familie seit dem Jahre 1523 geführt und das nebenstehend abgebildet ist. Es ist ein gevierter Schild; 1 und 4 von Gold und Schwarz schräglings getheilt, zeigt im goldenen Felde einen Feuerstahl, im schwarzen einen ovalen Feuerstein mit abspringenden Funken; 2 und 3 in Roth ein silberner Schrägbalken mit einem rothen Löwen belegt. Auf dem Schilde ruhen zwei Helme: I. geschlossener Flug, bezeichnet wie 1 und 4; Decken: schwarz-golden; II. der rothe Löwe wachsend zwischen einem rothen und einem silbernen Horne, die in den Mundlöchern mit je 3 Pfauenfedern besteckt sind; Decken roth-silbern.



Den Grabstein, der sehr hübsch und heraldisch correct ausgeführt ist, ließ Hieronymus seinem Vater setzen. Hieronymus Beck v. Leopoldsdorf genoß italienische Bildung; er zog 1544, im Alter von 19 Jahren, auf die Universität von Padua. Welcher Art seine Studien waren, wie lange sie dauerten und welchen Grad er erreichte, verschweigt sowohl Hieronymus als auch Marx, doch können wir annehmen, daß er sich den Rechtsstudien zuwandte, denn gleich seinem Vater wurde er Kammerrath in Niederösterreich. Hieronymus war, wie sein Vater, dreimal vermählt. Seine erste Frau war Barbara, Tochter weiland des Wolfgang v. Spangenstein und der Anna, geb. Freiin v. Herberstein; die Vermählung fand am 19. Juni 1553 zu Wien statt und war die Braut am 19. November 1556 geboren.

Das erste Kind aus dieser Ehe war ein Sohn Sigmund, geboren 1. December 1554 zu Leopoldsdorf; dann kam wieder ein Knabe, der zu Wien am 2. Februar 1556 geboren und Hannibal getauft wurde. Nach diesen beiden Eintragungen, zwischen denen sich die Notiz von der am 3. Jänner 1555 erfolgten Ernennung Beck's zum Kammerrathe findet, erhalten wir die Kunde von zwei Todesfällen, und zwar starb am Neujahrstage 1557 in

dem Hause Hieronymus Beck's zu Wien dessen Stiefmutter Barbara, geborene v. Werbenstein, welche zu Leopoldsdorf neben ihrem Gatten, und am 11. December 1558 dessen Gattin Barbara, geborene v. Spangenstein, welche zu Wien bei St. Dorothea neben seiner Mutter begraben wurde.

Hieronymus verlobte sich am 21. Jänner 1560 wieder, und zwar mit Magdalena, Tochter weiland des Hanns Christoph v. Rappach und der Anna, geborenen Terno „von großen palast“. Einen Monat später, am 25. Februar 1560, wurde zu Neustadt die Hochzeit vollzogen und finden wir hier die Bemerkung, daß Magdalena am Sonntag nach St. Georg 1540 geboren war.

Aus dieser zweiten Ehe gingen ebenfalls zwei Kinder hervor, und zwar Christoph, geboren zu Wien den 6. Februar 1561 und Martha, geboren 21. Jänner 1562. Frau Magdalena starb am 8. November desselben Jahres zu Wien und wurde im Minoritenkloster in der Gruft der Familie Rappach beigesetzt. Nach zweijähriger Trauerzeit schritt Beck zu einer dritten Ehe, welche am 3. September 1564 zu Linz vollzogen wurde. Diesmal war es Maria, Tochter des Hanns v. Scherffenberg zu Spilberg und der Christiana, geborenen Freiin Eykinger v. Eyking, die er sich zur Gemahlin erkoren hatte. Maria war Witwe nach Alexander Schifer zu Irenharting. Diese Verbindung brachte vier Kinder, und zwar: Hanns, geboren zu Wien, 3. August 1565; Joachim, geboren zu Wien, 2. August 1567; Marx, geboren zu Wien, 16. März 1569 und Barbara, geboren zu Wien, 8. Februar 1571. Wißgrill führt noch drei Kinder des Hieronymus an, die nach Schluß der Familienchronik das Licht der Welt erblickten, und zwar: Georg, geboren 25. November 1574, Marx Eberhard und Leonhard.

Hieronymus machte noch bei Lebzeiten seines Vaters eine Reise durch Deutschland, Frankreich, Belgien, England, Spanien, Italien, Cyprien, Kleinasien, Arabien und Egypten, wobei er, wie Wißgrill erzählt, in Constantinopel zwei werthvolle Werke: „*Res gestae familiae ottomanae*“ und „*Reges Arsacidarum*“ im Manuscript mit großen Kosten erwarb und nach seiner Rückkehr dem Kaiser Ferdinand überreichte, welcher sie der k. k. Hofbibliothek einverleiben ließ. Merkwürdiger Weise erwähnen Marx und Hieronymus dieser Reise, welche zwischen 1546 und 1550 vor sich ging, mit keinem Worte.

Auf der Reise wurde Beck von Michael Garzin begleitet, welcher als Pferdewärter, Koch und Kammerdiener fungirte und ein sehr braver und anhänglicher Mensch gewesen zu sein scheint, da ihm sein Herr im Schlosse zu Ebreichsdorf ein Denkmal setzte, worin er dessen gute Eigenschaften rühmend hervorhebt.

Hieronymus genoß, wie sein Vater Marx, das besondere Vertrauen und die hohe Gunst des Landesherren, dem er, gleich seinem Vater, öfter aus Geldverlegenheiten half und von dem er wiederholt ausgezeichnet und zu besonderen, vertraulichen Aufträgen verwendet wurde. Wie bereits erwähnt, wurde er 1555 zum Kammerrath der niederösterreichischen Lande „aufgenommen“; am 17. August des Jahres 1560 trat er mit dem Propst zu Herzogenburg, Bartholomäus, über besonderen Befehl des Kaisers einen Ritt nach Willstatt in Kärnten an, woher er am 10. September zurückkehrte. Es handelte sich damals um Güter des St. Georgsordens. Im Herbst des Jahres 1563 ließ der Kaiser durch den Freiherrn Hanns v. Trautson mit Beck wegen Annahme des Dienstes eines Hofkammerrathes verhandeln und trat Beck den Dienst im Jänner des folgenden Jahres an. Vier Jahre versah er dieses Amt, als ihm Se. Majestät durch den Kaiser v. Trautson seine Enthebung von demselben mittheilen ließ. Im nächsten Jahr sollte ihm eine neue Würde

tags 1569 wurde er zum obersten Proviantmeister für Ungarn ernannt und trat sein Amt gleich an.

Gleich seinem Vater verstand es auch Hieronymus sehr gut, für die Zukunft seiner Kinder zu sorgen: einerseits vermehrte er sein Vermögen sehr ansehnlich und andererseits befestigte er seine Stellung am Hofe und in der Gesellschaft und bahnte eine solche auch für seine Kinder an.

Zu seinem Besitze Leopoldsdorf und Nieder-Waltersdorf gelangte er 1554 in den pfandweisen Besitze von Schloß und Herrschaft Haimburg und der Aemter der Stadt Zwettl, sämmtlich Eigenthum des Kaisers. 1567 kaufte er von Hanns Grueber zu Grueb einige Unterthanen zu Halbrunn und den Freihof zu St. Marein, wogegen er zwei Jahre später den Sitz Harraf verkaufte. Im Jahre 1572 erwarb Beck Schloß und Gut Ebreichsdorf am Moos durch Kauf von dem Freiherrn Karl Ludwig v. Zelking zu Eierndorf; im Schlosse daselbst befinden sich heute noch die gemalten Wappen des Hieronymus und Marx Beck und ihrer Gemahlinnen. An Christoph Zoppel v. Haus veräußerte Hieronymus 1569 den Zehent zu Straß und Leobmannstorf, Lehen des Stiftes Melk; ebenso im Jahre 1570 das von seinem Vater ererbte Haus in Wien an den Freiherrn Georg Teuffel. Dem Schlosse zu Ebreichsdorf wandte Beck besondere Sorgfalt zu; er erweiterte dasselbe bedeutend, setzte neue Thürme auf und legte breite Wassergräben an; auch gründete er dort eine bedeutende Bibliothek mit kostbaren Manuscripten, die später von Kaiser Mathias angekauft und der Hofbibliothek einverleibt wurde.

Die letzte Eintragung in die Familienchronik rührt von Hieronymus her und ist vom 24. Juni 1571 datirt, für uns jedoch von keinem Interesse. Von seinen Kindern wurde das kostbare und interessante Buch leider nicht fortgesetzt. Hieronymus Beck v. Leopoldsdorf starb am 28. November 1596 in seinem Schlosse zu Ebreichsdorf und mit ihm schied eine bedeutende Persönlichkeit aus dem Leben. Durch seine Vermögensverhältnisse in die Lage versetzt, ein behagliches, ruhiges Leben zu führen, war er dennoch rastlos thätig, seine Bildung zu erweitern, wozu ihm seine bedeutenden Reisen und eifrig betriebene Studien dienten. Hatte schon sein Vater es verstanden, ein bedeutendes Vermögen zu erwerben, so ging sein Streben dahin, dasselbe zu vergrößern, wobei er auf hübsche Erfolge zurückblicken konnte. Sein Vater hat mit einflußreichen und hochstehenden Familien Verbindungen angeknüpft und so die rasch gewonnene Stellung am Hofe und in der Gesellschaft befestigt, der Sohn setzte das Werk des Vaters fort und in kurzer Zeit war aus den Bürgern des württembergischen Städtchens Mengen eine bedeutende Adelsfamilie Niederösterreichs geworden. Auch Sinn für Wissenschaften und Künste finden wir in Hieronymus; ersteren bethätigte er durch die Erwerbung der Manuscripte in Constantinopel, sowie durch die Anlegung der großen Bibliothek im Schlosse Ebreichsdorf; letzteren durch die Arbeiten, die er eben dort ausführen ließ, sowie durch eine Medaille auf seine zweite Gemahlin, wovon sich ein Exemplar im k. k. Münz- und Antiken-Cabinete befindet¹⁾. Hieronymus Beck v. Leopoldsdorf hinterließ drei Kinder, mit denen die Familie erlosch.

Die zwei ältesten Söhne, Sigmund und Hannibal, waren am 13. December 1565 „in der röm. k. mät. landlenth schuel gethan“ worden, Christoph hatte eine Zeit lang zu Wien und Graz die Schulen besucht und ging hierauf am 2. April 1571 an den Hof nach Prag ab, wo er Edelknecht wurde. Acht Tage später

¹⁾ Bergmann, Medaillen, I.

wurde Hannibal in das Jesuitencollegium in Wien „in die kost und wohnung gethan“. So weit die Nachrichten des Vaters. Nach Dr. Lind starben von den zehn Kindern drei in der Jugend, und zwar Marx, † 1. September 1570, Hanns, † 4. October 1577 und Georg, † 10. October 1584. Martha wurde Klosterfrau bei St. Jakob in Wien. Ueber die Schicksale des ältesten Sohnes berichtet weder Dr. Lind noch Wißgrill.

Hannibal wurde mit seinen Brüdern Joachim, Leonhard und Marx Eberhard von Kaiser Rudolf II. mit Diplom ddo. Prag, 15. März 1597 in den Freiherrenstand erhoben¹²⁾ und im December desselben Jahres in den niederösterreichischen Herrenstand aufgenommen.

Hannibal, kais. Oberster zu Pferd, trat laut Vertrag vom 16. December 1598 mit seinen Brüdern die Herrschaft Leopoldsdorf seinem Bruder Joachim zu alleinigem Besitze ab.

Hannibal Freiherr Beck v. Leopoldsdorf hatte mit seiner Gemahlin Anna Amalia v. Trautmannsdorff zwei Töchter: Maria, geboren 1594 und Sidonie geboren 1598. Von den Schicksalen dieser beiden Töchter ist uns nichts bekannt. Hannibal starb im März 1608.



Auch Joachim trat in Kriegsdienste; wir finden ihn als kais. Obersten und Commandanten der Festung Szathmar, sowie als Besitzer einiger Güter in Oberungarn, nachdem er sich in den Türkenkriegen wiederholt, namentlich 1598 bei der Wiedereroberung der Festung Raab ausgezeichnet hatte. Joachim war zweimal vermählt, und zwar 1. mit Anna Maria v. Pachleb auf Ober-Waltersdorf und 2. seit 1603 mit Sophia, Tochter des Freiherrn Wolf Sigmund v. Auersperg auf Burgstall, kais. Oberstjägermeisters und der Felicitas, geborenen Freiin v. Windischgrätz. Aus der ersten Ehe gingen zwei Töchter hervor, und zwar Maria, welche noch 1659 unvermählt lebte und Anna Maria, welche unter dem Namen Antonia Nonne des Augustinerinnenordens bei St. Lorenz zu Wien wurde. Die einzige Tochter aus zweiter Ehe, Elisabeth, geboren 1604, vermählte sich mit Victor Freiherrn v. Althann und testirte als Witwe am 22. Jänner 1659 zu Krems.

Joachim und seine Gattin Anna Maria verkauften mit Vertrag vom 1. September 1600 die Feste und Herrschaft Leopoldsdorf mit allen dazu gehörigen Gütern an Christoph Freiherrn Petthö v. Gerse. Joachim starb im Jahre 1605 in Ungarn.

Leonhard war kais. Rittmeister und besaß laut Einlage im Gültbuche mit seiner Gattin Anna Elisabeth Enzianerin den Edelsitz und das Gut Wiedermannsdorf; er lebte noch 1612, hatte aber keine Nachkommen.

Barbara, zweite Gattin des Georg Andreas v. Oberhaim, besaß im Jahre 1631 den Edelsitz Gutenbrunn und 1635 Deutsch-Brodersdorf.

Marx Eberhard war in den Jahren 1610, 1611 und 1614 kais. Hofkriegsrath und Oberster; er scheint beim Regierungsantritte Kaiser Ferdinand II. seine Charge niedergelegt oder doch den Dienst quittirt zu haben, denn in einem im k. k. Reichsfinanz (ehemaligen Hofkammer-) Archive noch vorhandenen Gesuche, welches am 5. Juli 1621 an die k. k. Hofkammer gelangte, bittet er in Anbetracht einer Forderung von 15000 Thalern, womit er bereits 1611 an die schlesische Kammer angewiesen worden sei, sowie wegen seiner rückständigen Besoldung im Betrage von 6509 fl., Seine Majestät möge ihm ein confiscirtes Gut übergeben lassen und auf diesem Gesuche unterzeichnet er sich nicht als Oberster.



Marx Eberhard vermählte sich am 26. April 1597 mit Barbara, Tochter des Freiherrn Otto v. Zinzendorf und Pottendorf und der Eleonore, geborenen Freiin v. Königsberg. Der einzige aus dieser Ehe hervorgegangene Sohn Johann Joachim, geboren 1601, starb im Alter von 12 Jahren vor dem Vater und so beschloß dieser den Mannesstamm seiner Familie.

Marx Eberhard hatte in der Erbtheilung das Schloß und Gut Ebreichsdorf am Moos erhalten. Dieser Besitz war jedoch sehr verschuldet und der Hauptgläubiger Georg Ehrenreich v. Zinzendorf wollte den beabsichtigten Verkauf nicht gestatten. Doch kam am 1. September 1629 ein Vergleich zu Stande und noch im selben Jahre wurde Ebreichsdorf an Johann Anton v. Pestaluzzi verkauft.

Marx Eberhard Beck v. Leopoldsdorf starb zu Wien am 16. December 1631 und mit ihm erlosch der Mannesstamm einer Familie, die in kurzer Zeit eine bedeutende Stellung errungen, die bald ansehnlichen Besitz erworben, die sich mit den ersten Familien des Landes vermählt hatte. Der Bürger zu Mengen, Conrad Beck, dachte wohl, als er die Familienchronik anlegte, kaum daran, daß diese Chronik, nur für die Familie bestimmt, später auch Jemand anderen interessieren, daß der Localhistoriker eines späteren Jahrhunderts manche schätzenswerthe Notiz darin finden werde.

¹²⁾ Facten im k. k. Adelsarchive.

Christoph Freiherr Petthö de Gersse besaß Leopoldsdorf nur kurze Zeit. Er erwarb es, wie erwähnt, im Jahre 1600. Er stammte aus einer ungarischen Familie, die schon früher in Niederösterreich begütert war. Johann Petthö von Gerschaw (wie der Name in den Acten geschrieben wird), königl. Mundschent und Obergespan des Sedenburger Comitates, wurde auf einen von Erzherzog Max an die niederösterreichischen Landstände gerichteten, mit „Wien, 14. Juli 1562“ datirten Empfehlungsbrief hin am 10. Juni 1563 in den niederösterreichischen Herrenstand aufgenommen. Christoph war Commandant zu Kanizsa. Seine Aufnahme

Christoph's zeigt im Schilde nur den Schwan auf dem Wasser und auf dem Schilde eine Krone.

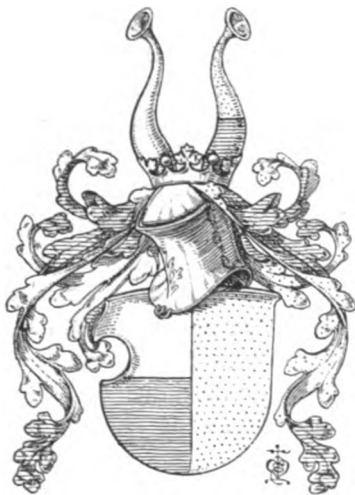
Im Jahre 1606 ging das Gut durch Kauf in den Besitz der **Katharina Frein v. Tyriach** über. Diese war die Gattin des Ferdinand Freiherrn von Tyriach, der am 20. Februar 1613 unter die alten Herrenstandsgeschlechter von Niederösterreich aufgenommen wurde.

Das Wappen der Tyriach ist getheilt; oben in Gold ein gekrönter schwarzer Adler mit dem Reichsapfel auf der Brust; unten von Silber und roth geviert, auf dem Kreuzungspunkte



unter die Landstände erfolgte über Verwendung des Erzherzogs Mathias und in Ansehung seiner Kriegsdienste gegen die Türken am 13. Februar 1597. Das Wappen ist nach dem Siegel Johann's und nach der Abbildung in der Herrenstandsmatrikel ein gevierter Schild; 1 in Roth ein wachsender gekrönter goldener Löwe; 2 in Blau auf natürlichem Wasser zwischen zwei grünen Bäumen ein weißer Schwan; 3 in Blau ein liegender von Roth und Gold ge-

eine blaue Kugel. Kleinod: der Adler; Decken: schwarz-golden und roth-silbern. Die Witwe Ferdinand's vermählte sich 1617 mit dem **Freiherrn Johann Jakob v. Concini** zu Weizelbach und Haiderstorf. Dieser gehörte der alten italienischen Familie der Freiherren und Grafen v. Concini an, die aus Italien stammten, um 1520 nach Oesterreich gekommen waren und durch Kauf und Heirathen Besitz erworben hatten. Die Ehe Johann Jakob's mit



spaltener Mond, überhöht von zwei goldenen Sternen in den Schildesecken; 4 in Roth ein gekrönter goldener Greif. Zwischen den zwei Helmen, von denen jeder einen schwarzen Flügel trägt, wächst ein weißgekleideter Bischof mit goldener Stola und rother, mit Edelsteinen gezierten Mitra angethan. Die Decken der Helme sind blau-grün, die des linken roth-gold.

Katharina von Tyriach blieb kinderlos und so testirte die Witwe (Johann Jakob war 1631 nicht mehr am Leben und mit ihm und seinen Brüdern erlosch der Stamm) Leopoldsdorf ihrem Vetter, dem **Freiherrn Hanns Sigmund v. Fünfskirchen**, der den Jahre 1643 antrat. Die Familie der jetzigen Grafen von Fünfskirchen stammt aus Wien, wo sie 1250 zum ersten Male

urkundlich vorkommt. Hanns Sigmund war der zweite Sohn aus der Ehe Johann Bernhard's v. Fünfkirchen mit Barbara v. Teuffenbach. Er war kais. Rittmeister und wurde, nachdem er mit seiner Familie außer seiner Gemahlin wieder in die römisch-katholische Kirche zurückgekehrt war, auch kais. Kämmerer. Er besaß außer Leopoldsdorf auch Schloß Fünfkirchen, Steinabrunn, Mägen und einige Dörfer im B. U. M. B. Diese hatte er nach dem Tode seines Vaters, dem sie confiscirt worden waren, wieder ausgelöst und stiftete mit einem Capital von 30000 fl. aus Steinabrunn zc. ein Fideicommiß. Hanns Sigmund war mit Anna Polyxena Elisabeth, Tochter des Freiherrn Gotthard, v. Schärffenberg



und der Anna, geborenen Kielmann v. Kielmannsegg, vermählt und hatte mit ihr drei Söhne: Johann Karl, Johann Ernst und Johann Bernhard, die nach seinem 1647 erfolgten Tode gemeinschaftlich den Besitz von Leopoldsdorf antraten. Doch schlossen die Brüder im Jahre 1665 einen Vergleich, welchem zufolge Hanns Karl alleiniger Herr des Gutes wurde. Er hatte sich im Jahre 1658 mit Maria Theresia, Tochter des Freiherrn Wolfgang Georg v. Willeis



und der Isabella, geb. Freiin v. Rueber zu Pixendorf, vermählt, doch blieb die Ehe kinderlos. In die Zeit Hanns Karl's v. Fünfkirchen fiel die zweite Belagerung Wiens durch die Türken 1683 und wurde, wie die ganze Umgegend, auch das Schloß und der Ort Leopoldsdorf von dem Erbfeinde arg verwüstet. Hanns Karl starb im Jahre 1694 und Leopoldsdorf ging nach dem Tode

der Witwe, 1701, an den Sohn Johann Ernst's, an Johann Josef über.

Dem Johann Bernhard, der keine männlichen Nachkommen hatte, war 1698 für sich und die Söhne seines Bruders, Johann Leopold und Johann Josef, sowie deren Nachkommen der Grafenstand verliehen worden.

Johann Josef Graf v. Fünfkirchen war der zweite Sohn aus der Ehe des Freiherrn Johann Ernst mit Maria Theresia Gräfin v. Slavata. Er war 1677 geboren, wurde k. k. Kämmerer und niederösterreichischer Regimentsrath und vermählte sich mit Maria Theresia Gräfin v. Kottal; der einzige männliche Sprosse



aus dieser Verbindung, Johann Josef, geboren 1701, starb als Kind im Alter von 7 Jahren. Außer diesem waren zwei Töchter aus der Ehe hervorgegangen: Maria Eleonora, geboren 14. April 1703, starb unvermählt; Maria Francisca, geboren 21. October 1705, vermählte sich 1725 mit Johann Franz Anton Grafen v. Gözen und starb 1769 als Witwe. Johann Josef starb schon am 31. Mai 1708 und hinterließ Leopoldsdorf seiner Witwe. Diese



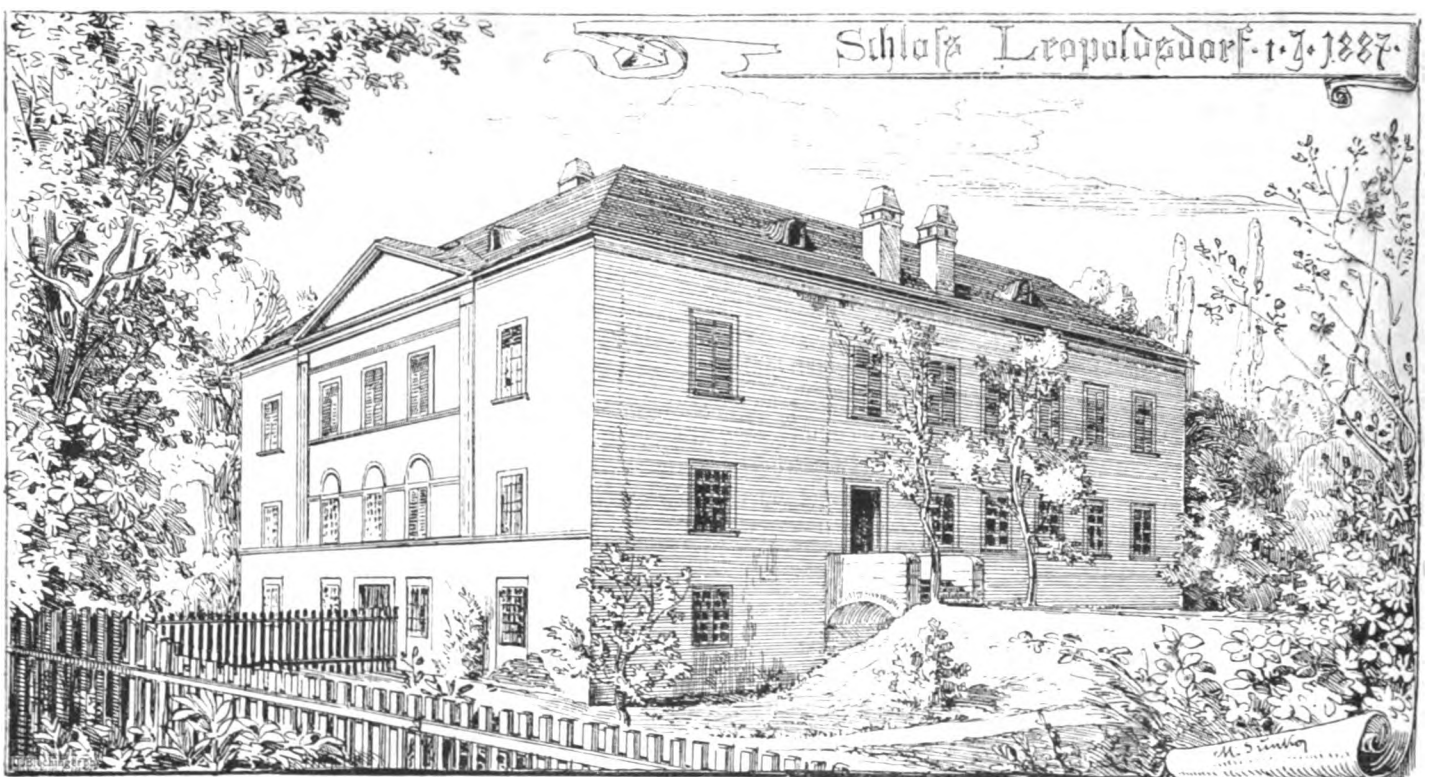
vermählte sich nach einjährigem Witwenstande zum zweiten Male, und zwar mit dem Reichshofrathspräsidenten, geheimen Rathe und Kämmerer **Graf Friedrich Grafen v. Windischgrätz**.

Das Wappen der Grafen, jetzigen Fürsten Windischgrätz, ist geviert mit geviertem Mittelschild und rothem Herzschild, der eine schräglings gelegte goldene Fischgräte zeigt (wegen Grabner);

Mittelschild: 1 und 4 in Roth eine silberne Kirchenfahne (wegen Pfanstetten); 2 und 3 in Silber ein schräglinker schwarzer Falken. Hauptschild: 1 und 4 in Roth ein silberner Wolfs-, eigentlich Windhunds-kopf (Windischgrätz); 2 in Schwarz drei (2, 1) goldene Scheiben mit schwarzen Böchern (wegen Waldstein im Thal); 3. in Schwarz mit silbernem Schildeshaupt ein silberner Sparren (wegen Wolfsthal). Drei Helme: der rechte mit roth-silbernen Decken trägt den Wolfskopf, der mittlere mit roth-goldenen Decken drei rothe Straußenfedern, quer belegt mit der Fischgräte, der linke mit schwarz-goldenen Decken ein rundes, schwarzes Schirmbrett, belegt mit sechs kreisförmig gestellten goldenen Scheiben.

Maria Theresia überlebte auch ihren zweiten Gemahl, und starb am 12. Jänner 1753 in hohem Alter. Doch hatte sie schon früher, 1744, Leopoldsdorf ihrer Nichte **Maria Anna Gräfin v. Dietrichstein** geschenkt. Diese, geboren 17. Jänner 1709, war die Tochter des Grafen Franz Wilhelm v. Kottal, aus der Ehe

Nepomuk und die zweite Tochter Maria Christiana waren im jarten Alter gestorben). Maria Anna, geb. 1. Juli 1742, vermählte sich 1760 mit **Raimund Grafen v. Santau**; sie war seit dem Tode ihrer Mutter, der am 30. Jänner 1756 erfolgt war, Besitzerin von Leopoldsdorf. Sie starb im November 1775 und Leopoldsdorf kam an ihre drei Töchter, von denen sich die älteste, Maria Anna, 1797 mit einem Grafen und Herrn v. **Stubenberg** aus dem berühmten alten steierischen Geschlechte vermählte. Doch nicht mehr lange blieb sie im Besitze des Gutes. Sie verkaufte dasselbe im Jahre 1802 an **Constantin Ritter v. Beck**. Dieser war als Oberamtsrath der Grafschaft Ober- und Nieder-Hohenberg mit seinem Bruder, der Oberamtsrath zu Rotenburg am Neckar war, im Jahre 1787 in den erbländischen Adelsstand erhoben worden. Constantin trat mit dem Titel eines vorderösterreichischen Regierungsrathes in den Ruhestand und erhielt mit Diplom vom 14. Juli 1802, als Besitzer von Leopoldsdorf für die mannig-



mit Maria Margaretha Gräfin v. Herberstein und seit 1735 mit ihrem Stiefbruder, Johann Josef Balthasar Grafen v. Dietrichstein aus dem Hauptaste der Rabensteiner Linie vermählt.

Das Wappen dieser Linie ist geviert: 1 von Roth und Gold schräg getheilt mit zwei aufrecht mit den Rücken gegen einander gestellten Winzermessern an goldenen Griffen (Dietrichstein); 2 in Schwarz ein silberner Sparren (wegen Schenk v. Osterwitz); 3 in Silber ein schwarzer Geierfuß (wegen Hollenburg); 4. in Gold pfahlweise eine sich windende schwarze Schlange (wegen Finkenstein). Vier Helme: I. schwarzer Flügel, mit dem silbernen Sparren belegt; Decken: schwarz-silbern; II. der Geierfuß; Decken: schwarz-golden; III. schwarzer Hahnenbusch, mit den Winzermessern belegt; Decken: roth-golden; IV. auf drei goldenen Straußenfedern die Schlange; Decken: schwarz-golden. Johann Josef Balthasar, k. k. Kämmerer und Reichshofrath, starb am 10. Jänner 1744 und hinterließ die Witwe und eine Tochter Maria Anna

fachen Verdienste, die er sich in seiner früheren Verwendung und auch später, namentlich um die Landwirthschaft, durch Colonisation erworben hatte, den österreichisch-erbländischen Ritterstand. Constantin Ritter v. Beck veräußerte Leopoldsdorf im Jahre 1825 und der Käufer war niemand Geringerer als der Sieger von Aspern, als **Erzherzog Karl**, der, der Stürme und Kämpfe des öffentlichen Lebens müde, diesem entsagt und sich ganz zurückgezogen hatte. Hier nun, in Leopoldsdorf, brachte der glorreiche Feldherr, der den Ruhm von Napoleon's Unbesiegbarkeit Lügen gestraft hatte, alljährlich einige Monate zu, um die Jagd auf Hasen, Rebhühner und Fasane, die hier stets eine sehr gute war, zu genießen.

Vierzehn Jahre war nun Leopoldsdorf im Besitze des Erzherzogs, da brachte es der Chef des Welthauses Sina, der Großhändler **Georg Freiherr v. Sina** käuflich an sich. Der Vater des neuen Besitzers war als Handelsmann aus Bosnien nach Wien gekommen, hatte sich dort angesiedelt und war mit Diplom

ddo. Wien, 3. April 1818 in den ungarischen Adelsstand erhoben worden. Seine Söhne Georg (aus der ersten Ehe mit Irene, geborenen Ezeippe) und Johann (aus der zweiten Ehe mit Katharina, geborenen v. Gyra) wurden mit Diplom vom 26. Juli 1832 in den österreichischen und im selben Jahre in den ungarischen Frei-



herrenstand erhoben. Georg Freiherr v. Sina besaß Leopoldsdorf bis zum Jahre 1857, in dem es an seinen Sohn Simon kam. Dieser hinterließ es 1880 seiner Witwe Iphigenie Freiin v. Sina und diese verkaufte es drei Jahre später an den gegenwärtigen Besitzer **Georg Heinrich Ritter Mautner v. Markhof**, Fabrikbesitzer zu Wien und Floridsdorf. Dieser, geb. 8. Mai 1840, ist der dritte Sohn des wegen seiner Verdienste um die Industrie, sowie wegen seines gemeinnützigen und humanitären Wirkens mit

dem Orden der Eisernen Krone III. Classe ausgezeichneten und daraufhin mit Diplom vom 14. Mai 1872 in den Ritterstand erhobenen Großindustriellen Adolf Ignaz Ritter Mautner von Markhof, Ehrenbürger von Wien und mehreren anderen Städten, aus dessen Ehe mit Julie Marcelline, geb. Kadich, Ehrenbürgerin der landesfürstlichen Stadt Baden.

Der gegenwärtige Besitzer ist seit dem 6. Februar 1869 vermählt mit Karoline, Tochter des seither verstorbenen Industriellen Karl Viehler in Wien.

Nun noch einige Worte über das Schloß selbst. Daselbe liegt ungefähr zwei Stunden südwestlich von Wien inmitten fruchtbarer Felder und Wiesen, ein einfacher, schmuckloser, aber solider Bau.

Auf der hier reproducirten Abbildung aus Vischer's Topographie von Niederösterreich sieht man das Schloß in seiner alten Gestalt, mit Thürmen, von Wall und Graben umgeben, wie es zugleich eine Festung und ein schöner Aufenthaltsort war. So sah das Schloß trotz zweimaliger Zerstörung durch die Türken, trotz mancher Schicksale, die es mitgemacht, noch in diesem Jahrhundert aus und es leben noch Leute in Leopoldsdorf, die sich an das Schloß mit Thürmen, Wall, Graben und Zugbrücke erinnern. Doch diese Attribute des Mittelalters wurden entfernt und das Schloß erhielt das kahle, kasernenartige Aussehen, wie es die zweite Abbildung zeigt. Auch im Innern ist es ganz verwahrlost und verödet, ja ganz unbewohnbar.

Der jetzige Besitzer will sich der dankbaren Aufgabe unterziehen, das Schloß zu restauriren, wieder Thürme aufzusetzen, die Capelle herzustellen und dem Ganzen ein würdiges Aussehen zu verleihen. Glück auf!

Schauplatz des niederösterreichischen landsässigen Adels

vom Herren- und Ritter - Stande

vom IX. bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts.

Von

Franz Karl Wihgrill.

Fortsetzung aus dem X. Jahrgange.

Brücklmahr.

Von diesem Geschlechte ist nichts weiter bekannt, als daß Johann Mathias Brücklmahr, Doctor der Rechte, in den Jahren 1632 und 1633 kaiserlicher Rath und Hofkammerprocurator war und 1637 vom Kaiser Ferdinand III. zum Hofvicekanzler ernannt wurde. Im Jahre 1640 wurde er in den n. ö. Ritterstand unter die neuen Geschlechter aufgenommen. In der Folge in den Freiherrnstand erhoben, hat er sich von seinem Schlosse im B. D. M. B. v. Golbegg genannt, ist jedoch niemals in den Herrenstand introducirt worden. Er hinterließ zwei Töchter, deren eine Katharina hieß und an Hans Ernst v. Mollard vermählt gewesen sein soll. (N. ö. Landesbibl., Cod. Msc. 235.)

Das Wappen dieses Geschlechtes ist ein quadrirter Schild mit einem Mittelschilde. Erstes und viertes Feld golden, mit einem halben auswärts gefehrten, gekrönten schwarzen Adler, zweites und drittes Feld roth mit einem silbernen Querbalken. Der gekrönte Mittelschild ist blau und hat drei goldene einfache Adler. Auf dem Hauptschilde ruht ein gekrönter offener Turnierhelm mit rechts schwarzen und goldenen, links rothen und silbernen Helmdecken, darüber ein gekrönter einfacher schwarzer Adler mit ausgebreiteten Flügeln.

Brunn.

Die Herren v. Brunn können zu den ältesten und angesehensten Adelsgeschlechtern Niederösterreichs gezählt werden. Glieder dieses Geschlechtes bekleideten schon zu Zeiten der Babenberger die ersten Hofämter und werden in den Gab- und ... der Markgrafen und Herzoge aus dem Hause B. hervorragenden Zeugen, häufig sogar an c.

So erscheint Anselm v. Brunn als Zeuge neben Markgraf Leopold III. in der Schenkung Erkinbert's, Burggrafen v. Gars, an das Stift Klosterneuburg vom Jahre 1114; ferner in dem Vermächtnisse eines gewissen Waldo an den Markgrafen Leopold III. vom Jahre 1122 und in der Schenkungsurkunde dieses Markgrafen und seiner Gemahlin Agnes an das Stift Klosterneuburg vom Jahre 1128. (Meiller, Regesten, p. 13, 15 und 18.)

Chunradus de Pruna wird als Zeuge angeführt bei der Schenkung, welche Deringus, Pfarrer von Abstetten, Bruder Albero's von Kollenheim, durch die Hand seines Herrn, des Markgrafen Ottokar v. Steiermark, dem Kloster Garsten mit zwei Weingärten um das Jahr 1137 machte. (Meiller, Regesten, p. 24.)

Wernherus de Brunn bestätigt circa 1147 mit Herzog Heinrich II. v. Oesterreich als Zeuge eine Schenkung Friedrich's, Domvogts von Regensburg, an die Propstei Berchtesgaden, bestehend in einem Gute bei „Brunnen“. (Meiller, Regesten p. 34 und 16.)

Heinricus et filius ejus Heinricus dapifer kommen in verschiedenen Urkunden der Herzoge Leopold IV. und Friedrich II. als Zeugen vor. (Meiller, Regesten.)

Heinrich v. Brunn (II.) und sein Sohn Siegfried, Marschall von Mödling, erscheinen als Zeugen in der Uebergabesurkunde des Markgrafen Heinrich von Mödling vom Jahre 1220 bezüglich des Weinzehents bei „Sachenau“ an die Pfarrkirche in Draiskirchen. (Hueber, Austria ex arch. mellic., p. 15.) Der erstere wird auch in dem Lehenbriefe des Abtes Waltherr v. Melf an Hermann Schwabl bezüglich des Zehents in Chumendorf als Zeuge aufgeführt. (Hueber, p. 16.)

Henricus de Prunna wird im Jahre 1234 in der Bestätigungsurkunde Herzogs Friedrich II. von Oesterreich über die Besitzungen des Stiftes Zwettl unter den Ministerialen als Zeuge gelesen und erscheint auch im Jahre 1242 als Zeuge in der Urkunde

Herzogs Friedrich II. bezüglich der von seinem Ministerialen Otto v. Ottenstein an das Stift Melf übergebenen Hälfte eines Waldes bei Schala und einiger anderer, von dem Herzoge zu Lehen rührenden Güter. (Annales Austro-Clara-Vallenses, p. 305 und Hueber, Austria ex archivis Mellic. illust., p. 22.)

Ditricus de Prunne wird als Zeuge in dem Schiedsspruche genannt, welchen Albero v. Kuenring, Mundschent von Oesterreich, im Jahre 1256 in dem Streite zwischen dem Stifte Zwettl und seinem Dienstmanne Merboto bezüglich des Weingartens in Pernleiten fällte.

Im Jahre 1258 leistet Otto v. Brunn auf den Zehent Verzicht, welchen er vom Stifte Melf zu Lehen hatte, und wird in dem darüber von dem Abte Artolf von Melf aufgerichteten Instrumente Richer v. Brunn als Zeuge angeführt. (Hueber, Austria, p. 24.)

Dietricus de Prunn ist ferner Zeuge in der Urkunde des Klosters Melf vom Jahre 1280 über die von demselben an Leutold v. Kuenring, den obersten Schenk von Oesterreich, lehensweise überlassenen Einkünfte von dem Gute in Berchtoldsdorf.

Derselbe erscheint auch als Zeuge in dem Verkaufsbriefe des Ramung v. Sparbersbach über sechs Aecker und zwei Ueberländäcker in Leuthersdorf bei Radendorf und das Bergrecht bei Geklinch. (Hueber, Austria illust., p. 28 und Annales Austro-Clara-Vallenses, p. 470.)

Im Jahre 1305 bestätigt Dietrich v. Brunn als Zeuge den Schiedsspruch des Leutold v. Kuenring, Schenkten in Oesterreich, über einen streitigen Weingarten in Zeuching und verkauft im Jahre 1313 dem Stifte Melf einen Acker um 120 Pfd. Wiener Pfennige. (Hueber, Austria illust., p. 35 und 47.)

1300 schenkt Friedrich v. Brunn dem Stifte Zwettl zwei Höfe zu „Chambarn“ und erscheint unter den Zeugen dieser Schenkung auch sein Bruder Dietrich. (Annales Clara-Vallenses, p. 529.)

1304 verkauft Heinricus dictus de Brunn filius quondam Heinrici de Prunn dem Pfarrer Gerlach in Traiskirchen einen Wald, genannt „der Pfaffenwald“, um 14 Pfd. Wiener Pfennige.

1312 bestätigt Cesarius de Prunne als Zeuge die Schenkung des Leo v. Hajendorf über einen Meierhof zu Themedorf an das Stift Melf. (Hueber, Austria illust., p. 35 und 44.)

1320 leistet Heinrich der Vogtinch Verzicht auf alle Ansprüche an die Kirche zu „Hofintann“ und wird diese Urkunde gesiegelt mit Andres v. Brunn, seines Theims Insiegel. (N. ö. Landesbibl. Cod. Msc. 5, I., p. 330.)

1324 am St. Mytten-Tag gibt Härtel v. Brunn, Schaffer und Pfleger der Siechen in dem Bürgerpitale zu Wien, dem Jacob v. Grätz einen Gewähnsbrief über das ihm von den Herren zu Mauerbach des Ordens von Chartus verkaufte Haus in der Färberstraße bei dem Brunnen gegen dem, daß alljährlich von ihm und seinen Erben drei Pfd. Pfennige Burgrechtsdienst an das Bürgerpitale bezahlt werden sollen. (Arch. stat., p. 148.)

1325 befreit Gottfried v. Brunn das Stift Melf von dem jährlichen Zinse von einigen Lehen und verkauft im Jahre 1330 demselben Stifte einige Güter in Hohenwart. (Hueber, Austria illust., p. 64 und 67.)

1340 verkaufen Heinrich v. Brunn, seine Hausfrau Vertraud und Jans, sein Bruder, dem Trosten v. Hundsheim, 1 Pfd. Gilt, die sie von dem Grafen Chunrad v. Schaumberg auf einer Hoffstatt zu Lehen hatten. 1343 und 1344 verkaufen die Brüder Heinrich

und Jans v. Brunn dem Grafen Konrad v. Schaumberg die Feste Pottenburg und bekommen dafür 4000 Pfund Pfennig, die Feste Niederleiß, das Dorf Oberfulz und das Gericht „was an den Tod geht“ zu Blumenthal und Leutoldsdorf. (Arch. stat. Nr. 272, 301 und 308.)

1350 des Sontags vor St. Michael's Tag überlassen die Brüder Heinrich und Jans v. Brunn dem Stifte Melf ein Dritttheil Weinzehent zu Traiskirchen an dem „Vermarche“, zu Soze, Leubestorf, in der Peuge, an dem Berg und in der „Zelg“ in dem „Harde“ und um den Markt Leubestorf und erhalten dafür den Dritttheil Weinzehent auf dem Weingarten an dem Brunnerberge, an dem „Geyerparz“ in der Sulz, an dem Gaha und in dem Rosendorn. (Arch. stat. Nr. 412 und Hueber, p. 78.)

1355 verkaufen Otto v. Brunn (Kottingbrunn) und seine Hausfrau Margaretha mehrere Gilt, gelegen zu Gainsarn auf einem Garten und Hof an Jansen von Gainsarn um 47 Schill. Wiener Pfennige. Als Zeuge und Mitsiegler der Urkunde wird Friedrich v. Brunn (Kottingbrunn) angeführt.

„1358 des Sontags nach unser frowen Tag ze der Lichtmezz“ verschreibt Heinrich der Brunner von Niederleiß seiner Tochter Anna für die von seiner Hausfrau Clara Baumgartnerin empfangene Heimsteuer von 400 Pfd. Pfennige mit Zustimmung seines Burgherrn Jansen Chirchennophs, Caplan der Burgkapelle in Wien, sein halbes Haus zu Niederleiß und 30 Pfd. 39 Pfennig Gulten daselbst. (Arch. stat. Nr. 530.)

Heinrich Brunner war Mundschent Herzogs Rudolf IV. und wird mit seinem Bruder Johann, Küchenmeister Herzogs Rudolf IV., in dem Diplome desselben für das Stift Melf vom Jahre 1359 als Zeuge angeführt. (Chronie. Mellic. p. 239.)

Laut Urkunde ddo. Erichstag nach St. Margarethen 1360 schenkt Herzog Rudolf IV. der Propstei und Domkirche zu Stefan in Wien das Gehölz und den Wald hinter St. Veit, genannt „der Nischberg, der Buchberg, der mittlere und äußere Rhogel“ und nennt unter den Zeugen Haimeram (?) v. Brunn mit dem Titel „unser Schenk“. (Archiv. archiepisc. Vienn.)

In der Urkunde Herzogs Rudolf IV. v. Oesterreich ddo. Wien 1361 am St. Philipps- und St. Jacobs Tag an das Kloster Zwettl, über den von demselben zur Stiftung der Propstei bei St. Stefan erkaufenen Zwettlthof wird Heinrich Brunner als Zeuge angeführt und von dem Herzoge „Unser Schenk“ genannt. (Annal. Clara-Vallenses, p. 776 und 777.)

1362 am St. Martens Abend verleiht Heinrich v. Brunn dem Ritter Chunrat v. Weytra und seinen Erben alle von ihm zu Lehen habenden Güter als Erblehen. (Arch. stat. Nr. 625.)

1389 verleiht Hans v. Brunn der Lucia, Stephans v. Niederleiß Witwe, sein freies Eigen 24 Pfennige Gilt, gelegen auf Ueberländ zu Niederleiß, zu Lehen. (N. ö. Landesarchiv, Nr. 1215.)

1394 kauft Hans Brunner laut Urkunde ddo. Wien des Phinztages in der andern Fastwoche von seinem Neffen Hans den Elementer verschiedene landesfürstliche Lehengüter, Zehente und Gilt zu Brunner-Sulz und Niederfulz im Gogesdorferfelde um 100 Pfd. Pfennige. (Arch. stat., Nr. 1333.)

Später kommen diese Herren v. Brunn nicht mehr vor und scheinen zu Ende des 14. Jahrhunderts ausgestorben zu sein.

¹⁾ Die Brüder Otto und Friedrich v. Brunn gehören einem denen v. Brunn völlig verschiedenen und zu Kottingbrunn sesshaften Geschlechte an, das in seinem Wappen zwei mit den Elbegen auswärts gekehrte Arme mit ausgepreizten Fingern führte, und sich kurzweg „v. Brunn“ nannte. (Arch. stat. austr. inf. Nr. 478.)

Nach den noch vorhandenen Siegeln führten beide Linien zu Brunn und Niederleiß verschiedene Wappen, und zwar erstere einen Brustklatz, der von einigen für eine Abart des „Ständers“ oder eines von der Rechten absteigenden Kegels gehalten wird, letztere einen (schwarzen) Querbalken.

Brunner zu Weinzierl.

Die Brunner zu Weinzierl ist ein von dem vorigen ganz verschiedenes Adelsgeschlecht, das sich nach seinen Besitzungen auch Brunner zu Elßbach oder Delzbach und zu Asparn an der Donau nannte. Sie kommen bereits um die Mitte des 15. Jahrhunderts in Urkunden vor.

So erscheint 1443 der edelvest Stephan Brunner als Hofmeister des Stiftes St. Pölten. (Duell in excerptis genealogie.)

1455 wird Sigmund Brunner, Pfleger zu Ober-Hauspurg, in einer Urkunde vom Prior Nikolaus und dem Convente der Kartause unserer lieben Frauen Thron zu Gernick (Gaming) an die Pfarre und das Gotteshaus des h. Michael zu Steinakirchen als Zeuge angeführt.

Der selbe edelvest Sigmund Brunner zu Weinzierl stiftete für einige h. Messen zur gedachten Pfarrkirche zu Steinakirchen seine Wiesen zu Knoling im Jahre 1483.

Mit seiner Hausfrau Barbara erzeugte er eine Tochter Ursula, welche sich mit Caspar Schlüsselberger, Hauptmann und Hofrichter zu Göttsweil, vermählte und 1463 auf all' ihr väterliches und mütterliches Erbe verzichtete. (N. ö. Landesbibl. Cod. Msc., 235.) Um diese Zeit, 1458, kommt auch ein Peter Brunner v. Weinzierl vor.

Im Jahre 1490 wird der edelvest Jörg Brunner zu Weinzierl in Bernharden von Toppel's Kaufbrief über das Schloß Karlsbach als Zeuge genannt.

1498, am Freitag vor St. Kathari, verkauft Stephan Brunner zu Weinzierl (vielleicht der obgenannte Stephan Brunner, wahrscheinlicher aber ein Sohn desselben) dem Oswald Schirmer zu Weiß einen Berg mit Holz und zwei Aecker, gelegen in Erlach bei Bodendorf in der Wieselburger Pfarre. (Arch. stat. Nr. 3436.)

Der selbe Stephan Brunner zu Weinzierl ist 1498 Testaments-executor in des Stephan Utendorfer zu Goldegg Testamente, stiftet mit Hans Pielacher zu Egenthal nach dem Willen des Testators sechs h. Messen zur Schottenkirche in Wien und wird 1501 vom Bischof Wigulens von Passau mit einigen von Stephan Utendorfer zu einer ewigen Messe zu Nach gestifteten Zehnten belehnt. (Arch. stat., Nr. 3444, 3445 und 3479.)

Der Edl und Räte Stephan Brunner zu Weinzierl war mit Affra Hackhingerin vermählt, aus welcher Ehe ein Sohn Namens Ludwig hervorging.

Nach Stephan's Ableben hat Ulrich Feulnerstorffer sie zur Ehe genommen. (N. ö. Landesbibl. Cod. Msc., 235.)

1528 wird eines Wolfgang Brunner gedacht, der in diesem Jahre kinderlos gestorben und 1511 seines Vettern Ludwig Brunner (Verhab gewesen sein soll, und 1534 wird auch eines Ambros Brunner zu Weinzierl erwähnt, dessen Güter im R. C. W. W. nach seinem Ableben in den Besitz des Sebastian Mueking übergegangen sind. (N. ö. Landesbibl. Cod. Msc. 235 v. u. Anschlagbuch.)

1561 verkauft Hans Brunner zu Elßbach oder Delzbach, kais. Hofdiener, sein Amt Elßbach, gelegen im Wienerwalde, dem Hanssen Hauff v. Steinach, das ihm aber nach darüber entstandenen Rechtsstreite mit dem n. ö. Vicedom und Kammerprocurator erst im folgenden Jahre zugesprochen und am 31. October 1562 eingewortet wurde. (Hofkammer-Archiv.)

Der selbe Hans Brunner vermacht auch im Jahre 1561 durch Testament der Pfarrkirche zu Asparn ein ödes Gehölz bei Elßbach im Wienerwalde, das bei der n. ö. General-Waldbereitung im Jahre 1567 und 1571 beanständet wurde. (Hofkammer-Archiv.)

Laut Diplom ddo. Innsbruck, 27. April 1563, befreit Kaiser Ferdinand I. zu Gunsten seines getreuen Christoph Brunner, Ihrer Majestät Reitrath auf dero Kammerbuchhalterei (eines Sohnes oder Bruders des vorgenannten Hans Brunner) seinen Hof zu Asparn an der Donau in Oesterreich von allen Zehnten, Zinsen, Zehnten und anderen Forderungen und erhebt zugleich diesen Hof zu Asparn zu einem freien Sig und Edelmannshof auf ewig für ihn, Christoph, und seinen Sohn Hanns Georg und alle desselben Kinder, Nachkommen und Erben als ganz frei und eigenthümlich innezuhaben, zu vermachen, zu verkaufen und wie immer zu veräußern nach ihrem Wohlgefallen, worüber von der Hofkammer den 15. Mai die Auflage an das n. ö. Vice-Domamt ergicht.

Christoph Brunner wird bald darauf laut Diplom vom 3. Juli 1563 in den Adelsstand erhoben.

Desen Sohn Georg (Johann Georg) Brunner zum Edelste Asparn vergleicht sich mit Wilhelm Jahn als Verhab der hinterbliebenen Witwe Magdalena und ihrer Kinder laut Vergleichs-Instrument ddo 9. August 1579 vor dem Landmarschallsgerichte und stirbt darauf in demselben Jahre.

1594 wird Johann Christoph Brunner unter jenen Adelligen angeführt, welche sich am 13. August d. J. zur Stellung von gerüsteten Pferden bereit erklärt haben, und zwar für seine Person mit einem Pferde.

1598 verkauft Wolf Christoph Brunner dem Balthasar Schölz einige Grundstücke zu Wänerndorf und im selben Jahre dem Sebastian Müller einige Weingärten in Reienthal.

Als Wappen führten die Brunner v. Weinzierl zwei mit dem Rücken zusammengestellte goldene Halbmonde.

Buchau zu Rodaun.

Die Buchau zu Rodaun gehörten dem n. ö. Ständekörper an und saß Oswald v. Buchau auf der Ritterbank im Landtage zu Wien am Samstag nach Matthäi 1479.

Nikolaj v. Buchau hatte mit Paul Ornswald, Pfleger zu Starhemberg, einiger Güter halber Streitigkeiten, worüber ihm vom Kaiser Maximilian I. der vom König Mathias ausgestellte Gerichtsbefehl bestätigt wird; Montag vor unserer lieben Frauen Tag Nativitatis 1497. (Arch. stat., Nr. 3424.)

Im Jahre 1500 empfängt Niklas v. Buchau, gesessen zu Rodaun vom Stifte Melk, zwei Theile Getreidezehent, auf 13 halben Zehen gelegenen zu Heimersdorf. (Hueber, Austria, ex arch., p. 158.) Der selbe Niklas v. Buchau zu Rodaun war der n. ö. Landschaft aus dem Stande der Ritterschaft Einnehmer jener Steuer, welche der röm. kais. Majestät zur Erhaltung des Krieges-

volkes für den Römerzug im Jahre 1506 zur Entrichtung auf Witterfasten bewilligt wurde.

Im Jahre 1508 wurde er Ritterstandsverordneter und erhielt für sich selbst und anstatt seiner ehelichen Hausfrau Dorothea, weil. Hansen Würffel's ehelichen Tochter, vom Stifte Melk den Zehent von Hennersdorf zu Lehen. (Hueber, Austria, p. 61.)

Der Edle und Beste Nikolaus v. Buchau zu Rodaun ist 1515 Zeuge und Mitzieler bei der Uebergabe eines Weingartens, gelegen bei Weikersdorf am Anger, von Sigmund Ragenheimer an Wolfgang Reysker v. Sambperg, des Bischofs Wiguleus von Passau, Pfleger zu Tulln. (Arch. stat., Nr. 3575.)

1516, am Mittichen nach St. Veits Tag, empfängt Peter v. Buchau, des Niklas Sohn, zu Rodaun, für sich und als Lehens-träger seines Bruders Hansen v. Buchau, den Zehent zu Hennersdorf vom Stifte Melk zu Lehen. (Hueber, p. 166.)

Laut Theillibell, ddo. Rodaun am Samstag St. Barbara Tag 1518, haben Peter und Hans, Gebrüder v. Buchau, des Edlen Besten Nicolasschen v. Buchau und der Dorotheen Wirslinn, seiner ehelichen Hausfrauen seligen gelassenen Eune bey ihren vogtbaren Nahren folgende Theilung gemacht: „und zwar Hanns v. Buchau, der als der Jüngere nach dem Landesbrauch in Oesterreich die Wahl hatte, hat genommen für seinen Theil: Das Haus zu Wien in der „Woltzeil“ zwischen Micheln Encid und Andräen Encider Häusern. Item mer ein Haus in der Seilergassen, das ein Herrnhans ist, zwischen dem Hause, genannt Haispelhaus und Georgen Sailer's Behausung gelegen. Item das Dorf zu Egesfeld unter dem Bisamberg sammt dem Weingehend dabey. Item ein Holden zu Königsbrunn. Item ein Treidzehend zu Stockerau mit sammt seinem Holden dabey. Item ein Zauch Weingarten, genannt der Winkler an dem Nusberg und ein Zauch Weingarten, die Plahen. Mer ein halb Zauch Weingarten das Burkstall und anderthalb Zauch Weingarten, „Sumeregt genannt“, all am Nusperg gelegen. Mer anderthalb Zauch Weingarten, genannt Pisenkopf, zu Grinzing gelegen. Item ein Hof zu Nußdorf ist freies Eigen. Ein Hof zu Gundersdorf. Item funzig Tagwerk Wisnad zu Minkendorf und Lachsenburg, zu Brun achtundzwanzig Zauch Acker. Item zu Perchtoldsdorf Sechzehn Zauch Acker.

Item zu Brunn vier Emer Wein Pergrecht. Item das Pergrecht zu Rodaun an den hinderen Soß auf die Haide stoßend. Item zu Rodaun ein Müll mit sammt ihren Garten und Weingarten dabey. Item ein Zauch Weingarten, der „Dürrenberg“ genannt, zu Rodaun gelegen. Item ein Viertel Weingarten, genannt die Steinleuten. Ein Zauch Weingarten, der Schukengraben genannt. Mer ein Zauch Weingarten, Hofweingarten genannt, bei jauch Veit gelegen. Item ein Thennenwald auf dem Ghrewt und ein Wissen, der sechs Tagwerk seyn, genannt die Altmann, dabey gelegen. Item ein Treidzehend, zu Hönigstorf und zu Leopoldsdorf gelegen, und ein Wissen, der auch sechs Tagwerk seyn genannt, in der Stollweis.

Peter v. Buchau hat genommen die Besten Rodaun, bei Perchtoldsdorf gelegen, mit sammt den Holden, Weingärten, Aekern, Hölzern, Wisnaden und allen andern ihren rechtlichen Zugehörungen, wie die von Alter her dazukommen und gebraucht worden seyn. Item mer die Kalkgrub sammt dem Dienst und den Steinbrüchen. Item ein Teich mit sammt der Wissen daran stoßend. Item die Gründ, Acker, Wissen und Auen unter dem Haderberg, so dem Probst von Pölan dienstbar sein. Item mer ein Wissen auf dem Ghrewt sammt der Au, soweit mein Theil auf derselben Au wert. Item den Schiferhof mit aller seiner Zugehörung. Item zu Klaubndorf Treid, Wein und kleiner Zehend. Item auf den Hölzern zu

Mitntall zwey Pfd. Pfen. Gelds. Item zu Roseldorf auf behausen Gütern vier Pfd. Pfen. Gelds. Zu Medling Weingehend vier Emer. Item das Pergrecht in der Hagenau und Kuniguntperg. Item allen Pfeningdienst von den Weingärten zu Perchtoldsdorf, Brunn und zu Entgestorf bringt Aindlest Pfund Pfening. Item die Sek zu Brunn. Item den Brunnerperg. Item die Hagenau und die Haidmüll, mit aller ihrer Zugehörung.“ (N. ö. Landesbibl. Cod. Msc. 273.)

Peter v. Buchau saß auf der Ritterbank in den Landtagen zu Wien am Montag nach Martini 1524 und 14. Sept. 1530. (Landtagshandlung.)

Deffen Bruder Hans v. Buchau zu Rodaun wird 1534 am Pfingsttag vor St. Georgen Tag vom Stifte Melk mit dem Zehent zu Hennersdorf belehnt, sitzt auf dem Landtage zu Wien am 7. April 1535 auf der Ritterbank und erscheint als Zeuge und Mitzieler in der Urkunde ddo. Wien, Montag nach St. Jacobs des h. Zwölfbotentag 1535, laut welcher Kaspar Prannt zu Pranntziegl und Greistetten und dessen Hausfrau Margareth, geborne Müllwangerin v. Wolfstein, ihr freies Eigen, den „Edlhof, gelegen zum Hoff“ in dem Markt genannt der „Turnhoff“: dem Ritter Hansen von Marolting zu Gegendorf und seinen Erben käuflich überlassen. (Hueber, Austr., p. 169; n. ö. Landtagshandl. u. Arch. stat. Nr. 3700.)

Von Hans v. Buchau ist weiter nichts bekannt, als daß dessen Witwe, deren Name nicht genannt wird, sich später mit Carl Hayden v. Achau vermählte.

Schließlich kommt noch ein Servatius v. Buchau zu Rodaun, wahrscheinlich ein Sohn des vorgenannten Hans v. Buchau, vor, der 13. November 1537 vom Stifte Melk mit dem Zehent zu Hennersdorf belehnt wird. (N. ö. Landesbibl. Cod. Msc. 235 und Hueber, Austr. p. 170.)

Zu erwähnen ist noch, daß in der Kirche des h. Dominicus zu Neapel ein Friedrich v. Buchau begraben liegt, dessen Grab-schrift lautet: Hic jacet nobilis et magnificus vir Fridericus de Puochau Allemanus, qui capitaneus fuit quatricenum peditum sub serenissimo Hispaniae rege et obiit die VIII. Septembris Anno domini 1503.

Das Geschlecht derer v. Buchau zu Rodaun, das nach vor-handenen Siegeln einen Sparren im Schilde führte, ist nach den im k. k. Hofkammer-Archiv aufbewahrten Acten vom Jahre 1541 um die Mitte des 16. Jahrhunderts erloschen.

Buchbeck.

Die Buchbeck, welche sich auch Buchpeckh und Buchpöck schrieben, gehörten zum landjässigen Adel Niederösterreichs und besaßen die Feste Sienthal.

1402 wird ein Georg Buchbeck genannt, der Margaretha, des Seybold und der Agnes v. Schallenberg Tochter, zur Ehe nahm. (Hohenec II, p. 266.)

Hans Buchpeckh verkaufte 1467 die Feste Sienthal an Bernhard v. Thierstein. Nach dieser Zeit haben die Buchbeck sich in Oberösterreich niedergelassen und begütert gemacht. Laut der Gültbuchsberentung vom Jahre 1525 werden sie auch unter jene Anjässigen in Oberösterreich aufgeführt, welche daselbst begütert waren und als wirkliche Landleute anerkannt wurden. Ein Hans Buchpöck, vielleicht des Vorgenannten Sohn, hatte Elisabeth, des

Hans Fueterbas nachgelassene Witwe zur Ehe genommen und sich nebst ihr 1521 mit ihren aus erster Ehe erzeugten Söhnen Hans und Georg, den Fueterbasen, bezüglich der liegenden und fahrenden Habe ihres verstorbenen Vaters verglichen.

Dieser Hans Buchpöck, der Pfleger zu Mistelbach in Oberösterreich war, starb im Jahre 1534 und liegt in der Franziskanerkirche zu Popping begraben, allwo sein Leichenstein noch jetzt zu sehen ist. (Hohenack III, p. 561.)

Als Wappen führten die Buchpöck einen oben schwarz, unten rothen, mit einem weißen Querbalken durchzogenen Schild.

Buchberg.

Die Herren v. Buchberg gehören zu den ältesten Adelsgeschlechtern Niederösterreichs. Schon im Jahre 1171 erscheint ein Heinrichs der Buchberge als Zeuge in dem Schiedsspruche Herzogs Heinrich II. vom 31. März desselben Jahres, in welchem derselbe eine Streitigkeit zwischen Artolf v. Waldehouen, Lehensmann Ekkebert's v. Berner und seinem Stiefsohne Manegold, wegen eines von Artolf dem Stifte Klein-Neuburg im Tauschwege überlassenen Grundes, genannt Pernhartestal, entscheidet. (Meiller, Regesten, p. 49.)

1188 kommt Otto de Buchperge als Zeuge vor in der Belehnungsurkunde Herzog Leopold's V. von Oesterreich an das Stift Zwettl über zwei Theile des Zehents vom Dorfe Rudmars; ebenso bei dem Tausche zwischen dem Ministerialen Heinrich v. Maleinstorf und dem Stifte Klosterneuburg über zwei Lehen zu Maastrant im Jahre 1195. (Meiller, p. 65 und 77.)

Derselbe Otto de Buchperge erscheint auch als Zeuge in der Urkunde Herzog Friedrich's I. vom 25. März 1196, mit welcher er dem Kloster Osterhofen auf Bitten des Propstes Gerung die Mauthfreiheit verleiht, sowie in der Bestätigung Herzog Leopold's VI. vom Jahre 1200 über die vom Grafen Friedrich v. Hohenburch dem Kloster Altenburg vermachte Meierei „Burwalde“ sammt Zugehör. (Meiller, p. 78 und 106.)

1254 wird Chunradus de Puechperch als Zeuge gelesen in dem Schiedsspruche zwischen Heinrich v. Sevelde und dem Stifte Melk wegen der Exemption des Schlosses Sevelde von der Pfarre daselbst. (Hueber, Austria ex arch. illust., p. 23.)

1257 überläßt Gertrud, Albero's des älteren v. Buchberg Hausfrau, mit Zustimmung ihrer Erben: Chunrad, Ulrich und Irnfried das „jus proprietatis suae in omni dominiorum suorum jurisdictione“. (Annal. Clara-Vallens., p. 352.)

1274 werden Chunradus et Irnfridus fratres de Puechperg in dem Diplome König Ottokar's für das Stift Zwettl, und 1281 in dem Revers der Herren v. Hochberg an das Stift Gottweig als Zeugen gelesen. Letzterer wird auch als Zeuge und Dienstmann genannt in der Schenkungsurkunde der Agnes, Heinrich's v. Schwarzenau Witwe, an das Stift Melk vom Jahre 1282 über sechs Lehen zu Rumspach. (Annal. Clara-Vallens., p. 404 und Hueber, Aust., p. 28.)

In der Schenkungsurkunde der Brüder Kentold und Heinrich v. Ruenring vom Jahre 1285 über die Kirche und das Patronatsrecht von Zistersdorf an das Stift Zwettl werden unter den Zeugen aufgeführt: Ulricus archidiaconus partis Austriae, Chunradus et Irnfridus tres fratres dicti de Puechperg. Dieselben erscheinen auch als Zeugen in der Bestätigung des Herzog Albrecht's von Oesterreich bezüglich der

Rabensburg und Geroldsdorf an das Stift Zwettl vom Jahre 1291. (Annal. Clara-Vallens., p. 449 und 477.)

1291 werden die Dienstherren Chunradus de Puechperch et filius ipsius Wulkingus als Zeugen in dem Tauschvertrage zwischen dem Abte Ebro von Zwettl und Ulrich v. Dürnbach bezüglich eines Hofes zu Dürnbach und vier Lehen zu Nieder-Schlein; angeführt. (Annal. Clara-Vallens., p. 530.)

1300 erscheint Chunrat v. Buchberg als Zeuge in dem Stiftbriefe des Friedrich v. Brunn und seiner Hausfrau Kunigunde über zwei Hofstätten bei Chambern an das Kloster Zwettl zu ihrem und ihrer Vorfahren Seelenheil. (Fontes rer. austr. III., p. 176.)

1301, 13. October, verleiht Ulrich v. Buchberg mit Einwilligung seiner Mutter Perchte und seines Bruders Dietrich dem Ulrich von Donewiz viertelhalb Lehen und anderthalb Hofstatt zu Ettental, dann einen Acker, zwei Gärten, einen Weingarten am „Ganzperg“ nebst einem Zehent zu Lehen. (Arch. stat. Nr. 35.)

1306, 13. Juli, beurkunden die beiden Brüder Ulrich und Dietrich v. Buchberg, geheiß von Wasserberg, daß sie mit Einwilligung ihrer Mutter, Frau Perchte, und ihres Vetzters, Herrn Conrad v. Buchberg, ihre Güter zu Etten bei Gloggnitz, bestehend in elf Lehen und fünf Hofstätten, sowie ihrem Waldantheile, um sechshundert Pfund Pfennige mit allen Rechten an den Abt Otto und das Kloster abgetreten hätten. (Besiegelt haben nebst den Ausstellern auch ihr Vetter Conrad und ihre Cheime Kentold und Alber v. Ruenring. (Annal. Clara-Vall. I., p. 579 und Frieß, die Herren v. Ruenring, LXXVI.)

Archidiacon Ulrich v. Buchberg war auch Domherr und Vicar von Passau und Pfarrer von St. Agatha. Er sowohl als seine Brüder Conrad und Dietrich zu Buchberg, genannt die von Wasserberg, geben 12. August 1306 den andern Theil des Waldes, dessen einen Theil Ulrich und Dietrich an das Kloster Zwettl verkauft haben, demselben als rechtes Eigenthum. (Annal. Clara-Vall., p. 580 und Frieß, Ruenringer, Regesten 570.)

1309, 3. Februar, gibt Conrad v. Buchberg mit Zustimmung seiner Hausfrau Agnes und seiner Söhne Wulking, Albero und Rapoto, sowie mit Einwilligung seiner noch nicht mündbaren Töchter Gertraud, Elabet und Agnes zum Heile seiner Seele und seiner Vorfahren ein Lehen zu Etten bei Gloggnitz an das Stift Zwettl und unter der Bedingung, daß alljährlich am St. Magdalenenstage zu seinem und der Seinigen Gedächtniß etwas mehr Speisen an die Regularen gegeben werde. (Annal. Clara-Vall., p. 599.)

1312, 29. September, schenkt Dietrich v. Buchberg dem Kloster Melk den jährlichen Zins von elf Schilling in Geroldsdorf und beurkundet 24. Juni 1315, daß er für ein Pfund Geld, das er nach dem Willen seines Bruders Ulrich an Zwettl geben sollte, demselben zwölf Schilling Pfennige von seinem rechten Eigen zu Waltenstein gegeben habe. (Hueber, Austr. p. 44 u. Frieß, Ruenringer Regesten 628.)

1315, 24. Februar, bekunden Rapot v. Buchberg, Pfarrer zu Schweikers, Wulking und Alber, seine Brüder, sowie ihr Vetter Dietrich der Buchberger v. Wasserberg, daß sie dem Kloster Zwettl eine Gifte von zwanzig Pfennigen von einem Hofe zu Waltenstein gegeben haben. (Frieß, die Herren v. Ruenring, Reg. 630.)

1318, 25. Mai, verkaufen Dietrich v. Buchberg, genannt v. Wasserberg, und seine Hausfrau Gertraud dem Kloster Melk ein Lehen in „Rejestorf“. Der genannte Dietrich v. Buchberg schenkt Mai 1320 demselben Kloster zum Heile seiner Seele ein Pfund zu Geroldsdorf. (Hueber, Austr. p. 56, 59 und 60.)

1318, 8. September, beurfunden die Brüder Wulfing und Alber von Buchberg, daß sie ihre Güter und Giltten zu Waltenstein und Neusiedel an das Kloster Zwettl verkauft haben. Dieselben verkaufen ferner laut Urkunde ddo. 27. Mai 1319 dem Abte Ulrich von Melk die Eigenschaft des Lehens zu „Dipolds“ sowie fünfzehn Joch Acker daselbst, ferner einen Dienst von zwölf Pfennigen zu Schöngrabern und einen ähnlichen zu Heymannsdorf um acht Pfund Pfennige und zwei Mut Weizen. (Frieß, die Herren v. Kuenring, Regesten 643 und Hueber, p. 57.)

1319, 9. Juni, verkaufen Wulfing und Albero v. Buchberg, Ministerialen von Oesterreich, und ihr Bruder Rapoto, Pfarrer zu Schweikers, sowie ihre Schwestern Gertrud, Elisabeth, Agnes und Kunigunde mit Zustimmung ihres Veters Dietrich v. Wasserberg und ihrer übrigen Verwandten dem Abte Otto von Zwettl ihr freies Eigen von 9 Pfund und 64 Pfennigen Geld zu Schweikers sammt dem Dorfgerichte daselbst und den zwei öden Schlössern zu Hadmarstein und Siebenlinden nebst dem Patronate über die Kirche von Schweikers um 127 Pfd. Pfennige, zu welcher Summe König Friedrich 100 Pfd. Pfennige gegeben hatte. (Frieß, die Herren v. Kuenring, Regesten 650.)

24. Juni 1322 verkaufen Wulfing und Alber v. Buchberg die Eigenschaft ihres Lehens zu Hadersdorf an den Träger desselben, Heinrich v. Windorf, um 5 Pfund Pfennige. (Frieß, Kuenringer Regesten 654.)

Später kommen die Herren v. Buchberg nicht mehr vor und scheinen um die Mitte des 14. Jahrhunderts ausgestorben zu sein.

Das Wappen dieses alten Geschlechtes bestand nach den noch vorhandenen Siegeln der Brüder Ulrich und Dietrich v. Buchberg aus einem senkrecht getheilten Schilde, dessen linke Hälfte gewetzt war.

Buchberg, Ritter von.

Der Stammvater dieses Geschlechtes war Johann Mathias Buchberg, der im Jahre 1741 als Stadtrathsecretär bei der landesfürstlichen Stadt Krems fungirte, im Jahre 1753 Buchhalter in der Kattunfabrik des Josef Edlen v. Baillner in Schwechat wurde, in der Folge aber in den Staatsdienst trat, in welchem er es bis zum k. k. Hofrath und Referendar bei der k. k. österr.-böhmischen Hofkanzlei brachte und als solcher von der Kaiserin Maria Theresia in den Ritterstand erhoben wurde.

In dem diesbezüglichen Diplome ddo. Wien, 30. Juni 1780, in welchem die Verdienste desselben aufgezählt werden, heißt es wörtlich:

„Wann wir nun das ehrbare Abkommen, die rühmlichen Sitten, Tugend, Vermunft und sonderbare Geschicklichkeit, vorzüglich aber die Uns und Unserm königl. und erzherzoglichen Hause geleisteten erspriesslichen Dienste Unseres wirklichen Hofrathes und Referendarii bei der in Rectifications-Sachen bei Unserer böhmisch- und österreichischen Hofkanzlei aufgestellten Hofcommission des lieben getreuen Johann Mathias Buchberg gnädigt angesehen und insbesondere zu Gemüthe genommen haben, wasmassen derselbe schon zu jener Zeit, als er im Jahre 1741 noch als Staatsrath (sic!) Secretarius bei Unserer landesfürstlichen Stadt Krems im Erzherzogthume unter der Enns angestellt gewesen, seinen Eifer und die schuldige Treue, für Uns und Unserem Allerhöchsten Dienst mit den thätigsten Beweisen an Tag zu legen angefangen und daher bei dem damaligen Bayrisch-französischen feindlichen Einbruche sehr dienliche Kundschaften von der Stärke, den Bewegungen

und Absichten der Feinde auf eigene Unkosten eingehollet, und gehörigen Orts angezeigt, solches auch nach seiner, auf einige Zeit geschehenen Behaltung als Geisel durch behutsam gewählte verborgene Mittel nicht nur fortgesetzt, sondern auch die Einhebung der ausgeschriebenen feindlichen Contribution, welche sonst überall mit Schärfe eingetrieben worden, in der Gegend von Krems, gänzlich verhindert, nicht minder die von eben diesen Feinden zusammengebrachte beträchtliche Fourage-Vorräthe zum Gebrauche Unserer Truppen gerettet, und bald darauf das zur Wiedereinnahme Unserer, im Erzherzogthume Oesterreich ob der Enns von den Feinden besetzten Stadt Freistadt gewidmete Detachement durch besondere Menge und auf eine sonst ungewöhnliche Art angeführt und hierdurch nicht nur die Hinwegnehmung dieser Stadt und der darin befindlich gewesten Bayrisch-französischen Besatzung dann vieler Kriegsvorräthe ohne mindester Einbusse Unserer Mannschafft veranlasst, sondern auch zur Erleichterung der vorgehabten Zurückeroberung Unserer Hauptstadt Linz im obgedachten Erzherzogthum Oesterreich ob der Enns nicht wenig beigetragen, weiters auch zur Zeit, als gegen das Ende des Jahres 1742 die feindlichen preussischen Truppen aus dem Königreich Böhmen in das Markgraftum Mähren, und die angränzenden niederösterreichischen Vierteln ob und unter dem Mannhartsberg vorgeedrungen waren, und als daher nur eine Anzahl von mehr als Dritthalb Tausend Unserer gefährlich und epidemisch erkrankten nebst dem schweren Gepäcke durch ersteres eben erwähnter Landesvirtln nach der Donau gebracht, und der Sicherheit halber über den Fluß gefecket werden mußte, die Donaubrücke zu Stein hingegen abgebrannt, und kein Landes-Commissär vorhanden war, demnach aus freier Bewegung ungeachtet des eingetretenen Winters und der für seine eigene Gesundheit dabei gewesten Gefahr mittelst eilends errichteter drey Urfern sowohl die bemeldete Mannschafft als das schwere Gepäc innerhalb zween Tagen über den Fluß und in die Sicherheit gebracht, bei allen vorbezagten Gelegenheiten aber überhaupt keine Unkosten geschieden, auch für seine Auslagen niemals einige Vergüttung, noch sonst eine Belohnung anverlangt habe. Wenn wir ferner in der Folge seiner anderweiten gemeinnützlichen Verwendung der erlangten Fähigkeiten in Erwägung gezogen, daß derselbe bei den Kattun-Manufacturen zu Cassim und Schwechat, woselbst ungeachtet des zu ihrem besseren Fortkommen bestandenen Einfuhrs-Verboths fremder derlei Kunstzeugnisse und ungeachtet ihres bereits langwierigen Betriebes das Jahr hindurch nicht über zwanzig Tausend Waaren Stücke verfertiget wurden, so dienliche Maasregeln zu ergreifen, auch mehrere andere, zu gleichen Unternehmungen dergestalt anzuweisen gewußt, daß unumkehr, obchon die ertheilten Privilegien erloschen, in den Kattun-Manufacturen Unserer deutschen Erblande jährlich bis zwey Hundert Tausend solche Waarenstücke aufgebracht zu werden pflegen, wodurch nicht nur dem Ausflusse großer Geldsummen in fremde Länder auf immer vorgebogen, sondern auch vielen Tausenden arbeitender Familien Verdienst und Unterhalt verschaffet wird, welche gute Wirkungen allerdings seinen obbelobten Bemühungen zuzuschreiben sind; Wenn wir endlich und zwar mit Unserem ganz besondern Wohlgefallen den Blick auf die jenigen treuehorsaamsten Dienste richten, welche er, Johann Mathias Buchberg seit dem Jahre 1761 da er zu den Verrichtungen eines Hofbuchhalters bey der fürgevesten Universal Ständischen Staats-Credits-Deputation in unsere allerhöchsten Dienstpflichten aufgenommen, und jolin zu höheren Bestimmungen, und zwar im Jahre 1762 zum Central-Hauptbuchhalter, anfänglich mit dem Tittl Unseres Rathes seit dem Jahre 1765 aber mit jenem eines wirklichen niederösterreichischen Regierungs-Rathes und dann im Jahre

1767 zur Würde Unseres wirklichen Hofraths bei der Hofrechnungskammer befördert worden ist, mit einer, sich vorzüglich auszeichnenden Geschicklichkeit untern andern dadurch geleistet hat, daß er sich der vom Unserm dermaligen Staats-Minister Ludwig Grafen von Zinzendorf und Pottendorf vorgeschlagener Staats-Credits-Operation unterzogen und denen hienach eingeführten Staatspapieren durch ihre annoch bestehende Ausfertigungsform eine allen möglichen Verfälschungen vorbeigende Sicherheit verschaffet, dann das Staats-Inventarium mit einer, für unsere Finanzen eröffneten vortheilhaften Aussicht in Richtigkeit gebracht und das darauf gegründete neue Finanz-System in Ordnung zu setzen nützlich gearbeitet, sohin zu der richtigen Liquidation der Wiener Stadt-Banco-Schulden und zu deren Umsehung auf die verminderte Interessen-Zahlung den ausgeführten Plan entworfen, sofort bei dem Obereinnehmeramte der Stände Unseres Erzherzogthums Oesterreich unter der Enns hervorgekommenen Gebrechen behoben, und diesfalls gute Ordnung hergestellt; ferner bei dem Ausgange der jüdischen Pachtung Unseres Tabak-Gefälls den neuen Administrations-Plan verfaßt, und hiedurch bemeltes Gefäll zu einer sehr ergiebigen Finanz-Quelle erhoben, auch zur Verbesserung der Staats-Buchhaltung alles, was in seinen Kräften war, beigetragen hat, in welcher nemlichen gehorsamster Dienstbefliehenheit er auch, als Wir Unserer Hof-Rechnungskammer eine andere Gestalt zu geben befunden, nach seiner, im Jahre 1773 erfolgten Versetzung als Referendarius zu der für Unsere Erbkönigreiche Galizien und Lodomerien bestandenen eigenen Hofkanzlei, und letzteres seit dem Jahre 1777, da kurzgedachte Hofstelle mit unserer Böhmisches und österreichische Hofkanzlei vereinigt worden, als Referendarius bei der zu dieser Hofkanzlei gehörigen Hofkommission in Rectificationsachen mit allem rühmlichen Eifer fortgefahren ist, auch darum bis an das Ende seiner Lebensstage mit aller Treue zu beharren des allerunterthänigsten Erbietens ist, solches auch wohl thun kann, mag und soll.

Als haben Wir um dieser nun angeführten — dann anderer Ursachen und Beweggründe wegen ihm Johann Mathias Buchberg die besondere königliche und Erzherzogliche Gnade gethan und demselben sammt allen seinen ehelichen Leibes-Erben und deren selbst Erbes-Erben männ- und weiblichen Geschlechts absteigenden Stammes in den Grad, Ehre, und Würde des Ritter-Standes erhoben und gewürdigt, auch zugleich der Schaar, Gesellschaft und Gemeinschaft anderer, des heiligen römischen Reichs dann Unserer Erbkönigreiche, Fürstenthümer, und Landen Ritter-Standes-Personen zugesüget, zugesellet und verglichen, ihm auch das Ehrenwort Von gnädigst verliehen.“

Mit Diplom von demselben Datum wurde dem Johann Mathias v. Buchberg und seinen ehelichen Leibeserben von der Kaiserin Maria Theresia das Incolat im Königreiche Böhmen und den dazu gehörigen Ländern, und mit Diplom ddo. 10. November 1783 vom Kaiser Josef das Kleinkreuz des St. Stephansordens verliehen.

Mit seiner Gemahlin Rosina hatte er zwei Söhne Namens Franz Leopold und Mathias Ritter v. Buchberg erzeugt. Der erstere, 1753 in Schwedat geboren, widmete sich durch dreißig Jahre dem Staatsdienste. Zuerst trat er als Practikant bei der k. k. Hofrechnungskammer ein, avancirte daselbst zum Zugrossisten, wurde später Kanzlist der k. k. galizischen Hofkanzlei, hierauf Concipist der königlich böhmischen Hofkanzlei und endlich Secretär bei der k. k. n. ö. Regierung. In letzter Eigenschaft verblieb er, bis ihm vom Kaiser Josef die Postmeisterstelle auf der Station Stammersdorf verliehen wurde.

Im Jahre 1815 gewann er die ausgespielte Herrschaft Schwarzenau im B. O. M. B., und suchte als nunmehriger Herrschaftsbesitzer unterm 15. September 1815 um die Aufnahme in den n. ö. Ritterstand an, welche ihm auch unterm 21. September 1815, jedoch unter der Bedingung gewährt wurde, daß er auf das Recht, das in seinem Hause befindliche Hôtel garni zur „römischen Kaiserin“ in der Weihburggasse Nr. 962 in Wien selbst zu betreiben Verzicht leistete, und einen diesbezüglichen Revers einlegte. Seine Introduction in den n. ö. Landtag erfolgte durch den Verordneten Freiherrn v. Mayenberg am 23. October 1815. Er starb am 19. August 1816, ohne Kinder zu hinterlassen, und wurde auf der Herrschaft Schwarzenau begraben.

Seine Gattin Katharina, geborne v. Kosler, welche ihm nach seiner eigenen Erklärung ein Heirathsgut von 100.000 fl. in klingender Münze zugebracht haben soll, hatte er in seinem Testamente vom 11. März 1816 zur Universalerin bestimmt. Sie verkaufte die Herrschaft Schwarzenau zu Beginn des Jahres 1818 an Heinrich Freiherrn v. Pereira-Arnstein und leistete auf die n. ö. Landmannschaft Verzicht, welche Verzichtleistung ihr in Anbetracht des kinderlosen Ablebens ihres Gemahles und des Verkaufes der Herrschaft ohneweiters gewährt wurde.

Mathias Ritter v. Buchberg, der Bruder des vorgenannten Franz, war schon vor ihm gestorben und hinterließ außer drei Töchtern Namens Josepha, Theresie und Louise einen Sohn Ferdinand, der sich im Jahre 1816 im Cadetenstifte zu Wien befand, aber bald darauf gestorben war. Mit ihm war dieses Geschlecht im Mannsstamme erloschen. (Ritterst.-Arch. C. 37.)

Weitere Daten über diese Familie finden sich in Dr. Leopold's allgem. Adelsarchiv der österr. Monarchie, p. 594 ff.

Das Wappen dieses Geschlechtes besteht aus einem srentrecht getheilten Schilde, in dessen vorderem blauen Felde drei goldene Halbmonde, oben zwei, unten einer, in dem hinteren silbernen Felde ein grüner Buchenbaum auf einem Berge zu sehen sind. Auf dem Schilde, dessen Helmdecken rechts blau und golden, links blau und silbern sind, ruhen zwei gegen einander gestellte offene, gekrönte Turniershelme, auf deren erstem ein mit den Spitzen aufwärts gekehrter und auf jeder Spitze mit einer goldenen Krone und darauf gesteckten drei blauen Straußeneibern gezierter goldener Halbmond, auf dem zweiten aber der schon beschriebene Buchenbaum zwischen zwei mit den Mundlöchern auswärts gewendeten, vorn oben weiß, unten blau, hinten oben blau und unten weiß abgetheilten Hörnern steht.

Bucher v. Meggenhausen Freiherren.

Die Bucher v. Meggenhausen sind ein altes Adelsgeschlecht, das in Graubünden seinen Ursprung hat.

Der Stammvater dieses Geschlechtes, Erhard Bucher, wurde im Jahre 1443 von Kaiser Friedrich III. laut Diplom ddo. Genf in den rittermäßigen Adelsstand erhoben. Derselbe hatte zwei Söhne, Niclas und Georg, welche unter den Kaisern Maximilian, Carl V. und Ferdinand I. dienten, und sich durch besonders erprobte Dienste ausgezeichnet hatten.

Von Georg sollen die Brüder Johann Rudolf, Georg Nicolaus und Georg der Jüngere stammen.

Johann Rudolph diente unter Kaiser Rudolf II. als Secretär in der kais. Reichshofrathskanzlei durch siebenzehn Jahre, dann als kais. Rath, und wurde durch Empfehlung des Johann von Werd, Erzbischofs von Mainz und Erzkanzlers in Germanien,

zu seinem Reichshofraths-Secretär ernannte, in welcher Eigenschaft er nach Kaiser Mathias' Ableben von Kaiser Ferdinand II. übernommen und darauf zum Reichshofrath befördert wurde. Er starb im Jahre 1624.

Georg Nikolaus hat sowohl unter Kaiser Rudolf als auch unter Kaiser Mathias und Ferdinand II. gedient und wurde in verschiedenen vornehmen Functionen verwendet.

Von seinem Bruder Georg dem Jüngeren ist nichts bekannt.

Georg Nikolaus hatte zwei Söhne: Peter und Hans Rudolf. Beide widmeten sich dem Militärstande. Der erstere focht gegen die rebellischen Bauern in Oberösterreich, dann in der Schlacht am weißen Berge bei Prag, sowie in den Gefechten vor Wimpfen, Kloster Vorst und Horst im Jahre 1622, in welchen er sich distinguished auszeichnete, daß ihm von dem Oberstfeldwachtmeister Johann Freiherrn v. Biremont das Oberstwachmeisteramt anvertraut wurde.

Hans Rudolf trat in die Dienste des König Philipp IV. von Spanien und machte im Jahre 1622 die Belagerung der wichtigen Grenzfestung Berg op Zoom mit besonderer Auszeichnung mit. Beide Brüder beschloffen ihr Leben im Jahre 1626 in Braunschweig im ritterlichen Kampfe gegen den Feind.

Peter hinterließ einen Sohn Namens Bernhard, der sich ebenfalls dem Kriegsdienste widmete und in das Rhevenhüller'sche Regiment trat, nach dem Friedensschlusse von Münster und Osnabrück aber spanische Dienste nahm und in den Niederlanden focht.

Der obgenannte Johann Rudolf Bucher v. Weggenhausen, gestorben 1624, soll nach einem im n. ö. Landesarchive befindlichen Stammbaume mit Maria, des Andreas Wagner und der Magdalena Neufferin Tochter vermählt gewesen sein und mit ihr die Söhne Johann Georg und Johann Rudolf erzeugt haben.

Dies steht jedoch im Widerspruche mit den eigenen Angaben des Johann Georg in seinem Gesuche um Aufnahme in den n. ö. Herrenstand, nach welchem sein Vater Hans Rudolf Bucher v. Weggenhausen mit einer Siebenbürgerin vermählt war.

Johann Georg, geboren 6. Jänner 1602, nachmals Kaiser Ferdinand's III. und Leopold's I. Hofkriegsrath und Besitzer der Herrschaft Reichenburg, wurde im Jahre 1635 auf sein Ansuchen in den n. ö. Ritterstand aufgenommen. Im Jahre 1639 hatte er die Herrschaft Zwölfaring von Veit Sieß und 1644 die Herrschaft Rattau im B. O. W. B. von Poligena Schifer, geborene v. Nüz, durch Kauf an sich gebracht. Er war der erste seines Geschlechtes, der in den Herrenstand erhoben und unterm 22. Juli 1655 in den n. ö. Herrenstand aufgenommen wurde.

Das diesbezügliche Freiherren Diplom Kaiser Ferdinand's III. ddo. Laxenburg, 22. Mai 1652, in welchem seine und seines Vaters Verdienste, sowie die Verdienste seines Bruders Johann Rudolf und seiner Vettern und Vorfahren aufgezählt werden, lautet nach der gewöhnlichen Eingangsformel wie folgt:

„Wann wir dann gädiglich angesehen wahrgenommen und betrachtet, das alt adeliche Ritterliche Geschlecht der Bucher von Wachsenhausen zc. In deme unsers Hof-Kriegs Raths und Lieben Getreuen Johann Georg Buchers von Wachsenhausen, zu Rhadau, Reichenburg, und Zwölfaring Vatter jec.: Johann Rudolph Bucher bey unsers in Gott ruhenden Herrn Vatters Weill: Kayfers Ferdinandi deß anderen May. und Vbden Christ. jel: geb: gewester Reichs-Hof Raths und geheimber Secretarius mit kräftigen und Claren Probationibus und Documentis, noch im verwichenen 1622.sten Jahr, sein angebornes, altes adelich und Ritterliches Geschlecht und Herthommen, durch producierung eineß von Weilandt unsers geliebten vorfahrn, Kaiser Friderich Christmildester geb:

Anno Christi 1443, zu Genf, auf seinen Ubrahn, Ehrharden Bucher gefertigten Diplomatis, in welchem ermelten Erharden und seinen leiblichen Erben der Ritterliche Standt, sambt einem Wappen, Kleinod, so Sy die Puther, biß heutige stundt Continuirlich geführt, und noch führen nebenß einverleibung des Prædicats, und Ehrnworts (Vest) zu ewigen Zeiten zu schimpf und Ernst gestechen, und sonsten in allen andern Ritterlichen wehren und sachen zugebrauchen ertheilt worden genugsam ber massen vor höchstgedachter Kayl: May: und Vbd. unserm geliebten Herrn Vatter, höchstjel: geb: und denen damaln zu Regensburg versambleten Churfürsten deß Reichs dargethan und erwisen hat darauf zum nit weniger auch gedachtes Erharden nachgelassene Erben, alsß Niclas, und Georg die Bucher weilandt Kaiser Maximiliano, dem Ersten Kayser Carln dem fünften und Kaiser Ferdinanden allen Christel: angeb: vil angenehme getreue, aufrichtig unverdrossene, nutzbar und erspriessliche Dienst in vil vnderchiedliche Weg, mit vnderthenigster treu, und gehorsamb erzaigt, und bewisen haben, deren rühemblichen Fuesstapfen Vorbemelter Johann Rudolph Bucher von und zu Wachsenhausen von seiner Jugend an, und nach seinem vollbrachten studiys fleißig nachgefolgt in deme derjeltige weilandt dem Durchlauchtigsten Fürsten Herrn Rudolph den Andern Römischen Kaiser Hochlöbl: geb: bey dero Reichs- und Hofkammer Kanzleyn in Würchlicher Verrichtung der Secretariatsstollen in daß 17. Jahr, mit getrew unverdrossenen beständigen Fleiß und ehyffer, zu gdigsten wollgefallen und benüegen vnderthenigst also gedienet, daß folgens der auch Durchlauchtigst Fürst, Herr Matthias Römischer Kayser Christel: gedechtnus, Verurjacht worden, obbenannten Johann Rudolph Bucher auf die von dem weilandt Ehrwürdigen Johann Schwibhardten Erzbischoffen zu Mainz deß H. Römischen Reichs durch Germanien Erzkanzlern, ansehnliche Recommendation, auch in Ansehung seiner, Ihrer May: und Vbd: selbst maisten theils bekhandten gueten Qualiteten geschicklichkeit und verstandts, zu dero würchlichen Rath- und Reichshofraths Secretario, gdgjt zuwürdigen an: und aufzunehmben, welcher leztberührten Junction Er nicht weniger biß zu Ihrer May: und Vbd: tödtlichen Hinscheiden, in daß Sibende Jahr mit stätigen angelegenen getreuen unverdrossenen müehsamen Fleiß, zu deß H. Röm. Reichs nuz und erspriesslichkeiten, und seinem selbst sonderbaren Lob, und rühmb dermassen vorgestanden, daß darauf Unser herzgeliebster in Gott selig ruhender Herr Vatter, weilandt Ferdinand der Andern Römischer Kayser glornwürdigster geb: nach seiner angetretenen Kayl. Regierung, auß der zu mehrbesagtem Bucher geschöpften gdgsten Affection nicht umbgehen mögen Ine zur dero Rath und Reichshofraths Secretario nicht allein gdigist zu bekhandeln und aufzunehmben sondern auch bald hernach zu Ihrem würchlichen Rath: Reichshofrath zuwürdigen und zuerheben. Deme mit nit weniger unverdrossener müehc stetten Fleiß und vnaussezlicher arbeit, obgemelter unser Hoff-Kriegs Rath und Lieber Getreuer Johann Georg Bucher von Wachsenhausen zu Rhadau, Reichenburg und Zwölfaring, alsß sein Eheleiblicher Eltister Sohn lobwürdiger massen nachgeuolget In deme derjelbe sich nach vollenden seinen Studijs in der weitberühmbten Univerjitet zu Vöden in Brabant zur würchlichen Expedir: und Verrichtung vnderchiedtlicher weilandt dem Wollgebornen unsren und deß Reichs Lieben Getreuen Georg Ludwig Graffen zu Schwarzenberg Herrn zu Muraw gewesten Obest der Windisch und Petrinianischen Gränzen an frembde Königen, Potentaten, Republicen aufgetragenen ansehnlichen und hochwichtigsten Legationsgeschäften, alsß Erstlichen ao. 1622 bey dem König in groß Britanien, Jacob dem Ersten, ao. 1623 bey unserer freindlichen geliebten Mühmb Mabella Clara Eugenia In-

fantin zue Hispanien, am Brüsslerischen Hoff ao. vier: und fünf und zwainzig, bey des König in Hispanien Vd. Hof zu Madrid ao. Sechs und zwainzig widerumb bei vorwobemelter Infantin Vd. zu Brüssel und dan folgens ao. Siben und Acht und zwainzig in Holstein, Meckelburg und bey denen Hanßfestten (welche legationes alle vorernanten Graffen von Schwarzenberg aufgetragen gewesen) sich als ein Secretarius legationis applicirt, darbey vunderschiedliche Sprachen und gedachter Prouinzen Policei und beschaffenheiten zimlicher maßen erlernt und berüerter stöll mit solchem verstandt, Fleiß und eysen allemall abgewartet hatt, daß auch wohltermelte Infantin auß der gegen ihme Buchern hierumben geschöpften gdsten naigung und gewogenheit, an ernenten Graffen von Schwarzenberg, als derselbe ao. 1627 auf bechehene Abforderung widerumben von Brüssel abgerafft, begert hat, demselben zur weiterer verricht: und prosequirung derer damals vorgestandenen Commissionsgeschäften noch länger an dero Hoffstatt (inmaßen auch bechehen) zu hinderlassen. Darauf dan weiland ob allerhöchst gedacht Vnser gdst, Vnd herzogliebster Herr Vatter Christel: ged: bewogen worden, mehrgedachten Buchern erslichen ao. 1628 zue dero Rath und würcklichen geheimbisten Hoff-Kriegs-Secretarius gdst auf und anzunehmen welcher Function Er auch damals biß zu Ihrer Kay: May: und Vbd: Tödtliches Abscheiden, so den 15. Feb. ao. 1637 vorgangen, nit allein solchergestalt vorgestanden das Ihro Wtt: und Vd: darob ein gdstes wollgefallen gehabt sondern auch ebenmessige seine voder Ihrer Wtt: und Vd: erwisene treu Diensten Fidelitet und eiser nit weniger vnder Vnserer ao. 1637 angetretenen Kaiserl: Regierung bis auf dise stund also embsig, fleißig und redlich continuirt hat, daß wir auch bald darauf in Gnaden sein bewogen worden, Ihme Johann Georgen ao. 1640 den 17. Juny auf den damahlen zu Regenspurg gehaltenen Reichstag, zue Vnserem Würcklichen Kayserlichen Hoff-Kriegs Rath gnedigt aufzunemen und zu declariren In welcher Bedienung Er sich auch nunmehr vber das zwölfte Jahr dergestalt verhalten, das wir ebenfals eine guedigste Satisfaction und wollgefallen darob verspürt absonderlich weil er zwischen solcher Zeit seines Vier: und zwanzigjährigen Dienens an zweien Kayserlichen Höfen bei denen mit den Kronen Frankreich und Schweden gefürten Achzehn Vehrigen Kriegen von deren anfang bis zum end des Münsterischen Friedenschlusses und darauf ao. 1650 Vollzogenen Friedens execution die meisten und schweristen und geheimisten expeditiones und Labores in Kriegsgeschäften geführt, tag und nacht darmit zuegebracht auch sich nie geschichen hat woh es vnser Kayserlicher Dienst erfordert und wir Ihme dazue berueffen haben in ofnen Feldzug und vunderschiedlichen belägerungen sich befinden zulassen und bey vnserer Kayserlichen Verfohn vnder vielen auf vns und vnser Kayserliches Kriegshör und Hoffstatt bechehenen Canon: und andern schüssen vom Feinden sein leben güeter Treu und redlichkeit als ein getreuer Lehensman und Erbunderthan rühmblich bejuzegen maßen Er dan auch solches nit allein bey vnser Kayserlichen praesenz erwisen, sondern auch als wir Ihme ao. 1639 in wichtigen und sehr angelegenen geschäften im Maio von Wien nacher Prag auf der Post verschickt und gleich zue Tabor Ihme Bericht zuekommen eines bey Brandeis vorgangenen Treffens, Warbey vnser damahliger Feldtmarschallch Feitt. Lorenz Von Hoffkirchen und Graff Monticuculi Von den Schwedischen gefangen und darauf vnser Königl: Residenz Statt Prag von der Neuen statt seithen beläget und beschossen worden Er Bucher sich dannachter durch andere gesuchte umbweg über die Moldau nit ohne große Gefahr in gedachte Statt Prag hinein und vnder noch gewehrter derselben Belägerung mit verrichtung dessen, was wir ihme anbefohlen gehabt wider

glücklich daraus gebracht, wie Er dan auch in erhalt: und bißherige Continuirung des ao. 1606 geschlossenen Situatorolischen Friedens mit der Ottomannischen Porten und ruhe auf den Hungarischen Grenizen, die ganze Zeit seines bedienens vill mühe und arbeit gehabt, und alle darbey geführte expeditiones zu vnseren gdsten belieben verrichtet hat Auf welches alles dan wir nit zweifeln, sondern vns allerdings versichert wissen, daß Er Johan Georg Bucher bey solcher treu gehorsambster Fidelitet und fleißigen eysen in Vnsern Kayserlichen und vnser hochlöbl: Erzhauses Diensten, seines Vatters und Ohnen rühmblichen Exemph nach biß in sein leztes Endt treulich und aufrichtig beharren werde, wie Er sich darzu offerirt und erbothen, Allermaßen dan auch gedachtes Johan Georgen Buchers Jüngerer Bruder Johann Rudolff nach deme Er bey dem Königl: Spanischen Generalen in Niderlandt Ambrosio Spinola etlich Jahr vor ein Bagi gedient und hernacher wehrhaft gemacht worden sich alsobald in Kayserliche Feld Kriegs-Dienste begeben, und bey demselben von ao. Sechs und Zwainzig bis dreißig sich Bedesmall in Dennenmarkh, Teütschlandt und Italien, sonderlich bey der beläger: und einnehmung Mantua also rühmblich comportirt und verhalten daß Ihme seine vorgestellte Generaln und Obristen allezeit Zeugnus gegeben und seines weiteren auancements (da Er nit in berürten 1630sten Jahr zue Dänig in Mecklenburg mit zeitlichem Todt von diser welt werr abgefordert worden) guete Hoffnung gehabt haben.

Eben also hat auch Vorbemeltes Vnser Hoff-Kriegs Rathes Vetter, als Vatters Bruder Georg Nicolaß Bucher obhöchsternter Vnsern geehrten Vorfahren Kayser Rudolphen sowohl an Ihrer May: und Vbd. Hoff, als auch hernach in andern fürnehmten Functionen und Verrichtungen Treulich gehorsambist und aufrichtig gedient, auf welches iezgedachter beeder Johan Rudolffen, Vnd Georg Nicolaßen Bucher gebrüder löbliches Exemph, Ihre Vetter und eltern bruders Georgens Söhne, namens Peter und Hans Rudolph gleicher gestalt von Ihrer Jugent an, ein fleißige Aufsicht gehabt, in deme gedachter Peter zu widerstandt, Dämpf: und Demüetigung der Vngehorsamben und Rebellen, in wider eroberung vnser Erzherzogthums östereich ob der Enß und hernach vnser Erb Königreichs Böhmeimb, bey der vor vnserer Königlichen Hauptstatt Prag erhaltenen Sigreichen Feldtschlacht, wie nicht weniger auch hernach bey denen Sechzehnhundert Zwen und Zwainzigsten Jahr vorgegangenen ansehnlichen Treffen und Schlachten vor Wimpffen, Kloster Voss und Horgst, denen allen obgenanter Peter Bucher Persöhnlich bewohnet vndt sich mit mannhaffter Dapfferkeit also erwisen daß Ihnen darauf vnder dem Obristen Feldwachmeister Johann Freiherrn von Birmont, daß obriste Wachtmeister Amt anuertramet und vndergeben worden, So hat ingleichem auch der Andere obgedachte Bruder Hans Rudolph, dem durchlauchtigsten Fürsten Herrn Phillippen dem Vierten König zue Hispanien und beeder Sicilien Erzherzogen zu Östereich, Herzogen zue Burgund und Brabant Graffen zue Habsburg und Flandern Vnserm Fril: lieben Anden und Vettern bey belägerung ao. 1622 des fürnehmten Paß und Gräniz orthes Pergen Op Zorn wie Ihme dessen ansehnliches zeugnus gegeben wirdt, ganz getrew vnderthenigst und vnuerbroffen gedient, welches alles mehr obbesagte Bucher gebrüder und Vettern sambt und sonderlich treu gehorsambistes Fleißes zu ihrem sonderbaren lob und ruhem gethan erzait und erwisen, auch ieztenenter beeder brüder Peter und Hans Rudolph ao. 1626 im Land von Braunschweig wider vnsern Feindt dapffer sechtend Ihr Leben darben Ritterlich aufgesetzt und beschloßen haben. Deren Vornemstes Peters Sohn Hans Bernhard Bucher wie er sich vor 8 Jahren vnder daß Neuen-

hillerische Regiment begeben und seines wolluerhaltens von demselben guete attestacion und Zeugnis hat, dieweilen aber selbiges Regt. nach exequirten Münsterischen Friedensschlues auf die Hungarischen Gränzen gelegt worden, Und Er mehrers lust bekomen seine noch blühende Jugend und angefangenes Kriegs-exercitium noch weiter zu continuiren, als hat er sich vorm Jahr mit vnserm vnd seines Obristens gueten Consens, vorwissen vnd willen, auch Ihme darüber ertheilten schriftlichen Abschied vnd ehliche dimission vnder daß Capellische Regt. in Königl: Spanische Dienst begeben, warunder Er noch heütigen tages in dem Niderlandischen Krieg militirt vnd zur Hoffnung seines künftigen auanzements guete anzeigungen erscheinen lasset,

Als sind Wir dannenhero auß obgedachten: vnd andern mehrerhöblischen vrsachen, absonderlich auch daß Er Johann Georg Bucher in vnserm Erzherzogthumb Östreich vnder der Enns, mit dreien güttern angeessen, verheurathet vnd demnach mehrers im Ritterstandt dajelbsten incorporirt ist Verrers bewegt worden, Ihme Johann Georg Bucher, mit vnsern Kayser: König: vnd Erzherzoglichen gnaden vnd Milbigthait zuerscheinen vnd zubegegnen vnd haben demnach mit Wolbedachtem Muth, guetem zeitigen Rath vnd rechten Wissen, auß gdishter Zuenaigung, vnd selbst eigener Wollaffectionirter bewegnuß, zu erkhandtnuß der vnß angenehmben erzaigten vnd noch biß dato würcklich Continuirenden nützlichen diensten mehr genandten vnsern Hoffkriegs-Rath vnd Lieben Getrewen Johann Georg Bucher von Meckenhaußen, zu Rhadau, Reichenburg vnd Zwölfsäring, stambt allen seinen Ehelichen leibs Erben, deroelben Erbens Erben, Mann: vnd Frauen Verfohnen auß dem Standt der Ritterschafft hinführo ewiglich, in den Standt, Grad, Ehr, Würde, Gemeinschaft vnd Gesellschafft der gebornen Herrn, Freyherrn Frauen, vnd Frewlein gefreyhet, gewürdigt erhebt, vnd gesetzt, auch andern vnsern vnd deß H: Röm: Reichs sambt vnserer Erblichen Königreichen, Fürstenthumben vnd Landen Rechtgebornen, Freyherrn, Frauen vnd Frewlein vergleichet zuegefüget vnd gekellet; Erheben befreyen, würdigen, Sezen, gleichen zuefüegen, vnd geföllt, En also zu dem Standt, Grad, Ehr, Würde Gemeinschaft, Ehre vnd Gesellschaft vnserer vnd deß H: Reichs, auch Vnserer Erblichen Königreichen, Fürstenthumben, vnd Landen, Rechtgebornen Herrn, Freyherrn, Frauen vnd Frewlein, von Römischer Kayser: auch König: vndt Erzherzoglicher Machtvollkommenheit, vnd wollbedächtlich in Krafft diß briefes vnd mainen jezen vnd wollen, daß mehrgenandter Johann Georg Bucher, Seine Ehliche leibs Erben deren anezo vier Söhn, Nahmens Georg, Gerhard, Heinrich Franz, Johann Rudolph vnd Philip Walther, sambt einer Tochter Maria Anna genand, bey leben vnd die Er mit der Gnad Gottes noch führohin im H: Ehestand bekomen möchte, sambt deroelben Erbens Erben, Mann: vnd Frauen Verfohnen für vnd für in ewige Zeit sich Herrn vnd Freyherrn, Wie auch Frauen, vnd Frewlein, schreiben, heißen, nennen vnd also von vns vnd Vnseren Nachkhomben, sowohl am Heiligen Römischen Reich, als allen andern vnsern Erb-Königreichen, Fürstenthumb vnd landen, vnd dan von allen vnsern vnd deroelben landen Ranzleyen, Wie auch sonst von Männiglichen, Hohes vnd Nidern standts, genent, erkent, geehrt, dafürgehalten, vnd geschriben werden, darzue auch alle vnd Jegliche gnad freyheiten, Ehren, Würden Vortil, vorgang, Standts-herrlichkeit Praerogatiuen, Alt herkhomben, Recht vnd Gerechtigkeiten, bey Hohes vnd Nidern Ämbtern, Geistlichen vnd Weltlichen, auch Thumbstifften vnd Beneficien, Insonderheit Herrn: auch Freyherrn Vehen vnd Ästterlehen zuempfangen, vnd zuetragen, Wie auch in dem Herrstandt Ihre gebürende Session, Stim oder Votum vnd alle andere, dem Freyherrnstandt, absonderlich in vnserm Erz-

herzogthumb Östreich vnder der Enß Woh sie mit güetern angeessen, zustehende gezimmed: vnd zuegelassene Priuilegia, Freyheiten Immuniteten und Gerechtigkeiten Wie der Herrstand dieselbe in Communi genießet, vnd derselben berechtigt ist, führen, haben, vnd genießet, Wie auch mit weniger alle Adeliche, Ritter-meißige Vehen der Ritterschafft vnd Gemainschafften, Inner vnd außßer deß Reichs vnd allen orthen vnd Enden in allen vnd Jedem Ehlichen vnd Redlichen Sachen Händlen, vnd Geschäften zuegelassen, Standt, Session vnd Zugang haben, vnd darzue tauglich, geschicklich vnd guet sein sollen. Verrer vnd damit vnser Hoff-Kriegsrath vnd Lieber getrewer Johann Georg Bucher von Meckenhaußen, Freyherr vnd Herr zu Rhadau, Reichenburg vnd Zwölfsäring so vnjere gegen Ime tragende gdishte Raigung vmbsovil mehrers zuuersichren Wie auch Jeder Männiglich dieselbige durch statkliches offentliches Zeichen zuerkennen habe, So haben wir Ihme mit Wollbedachten Muth, guetem Rath vnd rechten wissen auch auß selbstaigener bewegung die fernere Gnad und Freyhait gegeben, thuen vnd geben Ihme die auch hiemit auß obbestimpter Kayserlicher Macht, Vollkommenheit also daß Ihme, seinen Ehlichen leibs Erben vnd derselben Erbens Erben, Mannß vnd Frauen Verfohnen, hinführo zu ewigen Zeiten von vnß vnd vnseren Nachkhomben, am H: Reich, vnd Köbl: Haus Österreich, auß allen vnsern vnd deroelben Ranzleyen in vnsern vnd Ihren, Reden, Schriften, Missionen, vnd andern so von vns vnd vnsern nachkhommen an Sie, oder darinnen Sie sonst benent oder bestimt werden der titul, Praedicat vnd Ehrwort Wollgeborn gegeben vnd geschriben werden solle, Inmassen Wir dan solches Zuegeschehen bey vnsern Ranzleyen albereit bestellt vnd anbefohlen haben, Gebieten darauf allen vnd Jedem Churfürsten Fürsten :c."

Johann Georg Freiherr Bucher v. Meggenhausen starb im Jahre 1664. Mit seiner Gemahlin Katharina Potenziana, einer Tochter des Johann Alexander Brasican v. Emmerberg und der Maria Helena Hippin v. Römingsheim, erzeugte er sieben Söhne Namens Anton, Johann Rudolf, Philipp Walter, Franz, Georg Ludwig, Johann Georg und Gerhard und zwei Töchter Maria Anna und Maria Theresia.

Anton, geboren 1630, wurde Franziskanermönch und Pfarrer zu Enzersdorf; Johann Rudolf, geboren 1635, war niederösterreichischer Landesbeisitzer, später Regierungsrath und mit Elisabeth Ursula des Johann Georg v. Oppel und der Sofia v. Grünberg Tochter verhehlicht. 1674 hatte er das Gut Zwölfsäring an Maximilian Ernst Gattermayer v. Gatterburg verkauft. Von seiner Descendenz ist nichts bekannt und scheint das Geschlecht der Bucher v. Meggenhausen, nachdem die übrigen Geschwister des Johann Rudolf theils ledig theils in zarter Jugend verstorben waren, bald erloschen zu sein.

Das Wappen der Bucher v. Meggenhausen ist ein goldener Schild auf einem mit Hermelin gefütterten, schwarzen, mit Gold verbrämten Mantel, in welchem ein großes, schräg gewendetes Kreuz, dessen Hauptpfahl schwarz, der andere über quer gelegte roth ist. Auf dem Schilde ein Helm, darüber der Rumpf eines in Gold gekleideten jungen Mannes ohne Hände, mit entblößtem Haupte, vorne herab mit dem großen halb schwarz, halb rothen Kreuz schräg besetzt. Ueber dem Haupte ein goldener Stern.

Buchheim.

Das Geschlecht der Buchheime, in Urkunden auch Buochhaim, Buchheim, Buchham, Buchheim und Buchheiman genannt, eines der ältesten und berühmtesten des Landes, das durch mehr als sechs Jahrhunderte blühte und mit den edelsten Familien verwandt war, viele ausgezeichnete Staatsmänner und Krieger zählte, durch seinen ausgedehnten Besitz und seine Machtstellung nicht selten einen entscheidenden Einfluß auf die Geschichte des Landes ausübte, daher mit der Geschichte desselben innig verwoben ist, gehört unstreitig zu den geschichtlich merkwürdigsten Geschlechtern des n. ö. Herrenstandes.

Zwar sind nur wenige urkundliche Nachrichten aus früherer Zeit von diesem Geschlechte auf uns gekommen, gleichwohl läßt sich der Ursprung desselben nach den spärlichen Resten mit ziemlicher Gewißheit nachweisen. Einige ältere Genealogen leiten den Ursprung dieses Geschlechtes von dem uralten Geschlechte der Cuminer in Schottland ab, das mit dem königlichen verwandt war und zu den mächtigsten des Landes gehörte. (Wißgrill, Schaupl. d. landesf. Adels Adit. — Hormayr, Taschenb. 1829, S. 19. — Gauhen, genealog. histor. Adelslex. 1719, S. 1251). Aus diesem soll um das Jahr 700 David Cuminius die Grafschaft oder Provinz Buchaim in Schottland an sich gebracht, den Namen angenommen und fortgepflanzt haben. Einige von diesen sollen nach Oesterreich gekommen sein; allein es findet sich nirgends ein sicherer Anhaltspunkt, daß dieses Geschlecht wirklich aus Schottland nach Oesterreich eingewandert ist. Ebenso gehört in das Reich der Fabel, was Albrecht von einem anderen Buchheim Namens Alexander erzählt. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 21).

Der selbe soll älteren Geschichtsschreibern zufolge im Jahre 1192 mit dem König Richard Löwenherz von England auf seinem Zuge in das gelobte Land nach Oesterreich gekommen und mit ihm gefangen, bald aber wieder seiner Haft entlassen worden sein. Während seiner Gefangenschaft soll er ein österreichisches Fräulein von Meißau zur Ehe genommen, und den König nach seiner Befreiung nach England zurückbegleitet, sodann aber sich wieder zu den Seinigen nach Oesterreich begeben haben. Sein Sohn Johann, der 1253 starb, soll mit seiner Gemalin Barbara v. Wartenberg den Albero v. Buchheim erzeugt haben, welchen König Ottokar 1276 nach dem Aussterben des Ministerialen-Geschlechtes von Seefeld-Feldberg mit dem ihm heimgefallenen Oberstbischöflichen Lehnen belehnte.

Wenn auch die Belehnung Albero's v. Buchheim mit dem Dapiferate Oesterreichs zweifellos ist, so muß doch die Provenienz des Albero von dem fabelhaften Alexander und die Einwanderung der Buchheime zur Zeit König Richard's in Abrede gestellt werden, weil die Buchheime mehr als hundert Jahre früher schon in Oesterreich begütert und sesshaft waren¹⁾.

¹⁾ Wie sehr übrigens Dichtung und Wahrheit mit dem Geschlechte der Buchheime in Verbindung gebracht werden, davon gibt die Erzählung in Hormayr's Taschenbuch 1820, S. 236, und 1829, S. 21, von dem eisernen Käfig, in welchem 1312 eine Buchheim, Burgfrau von Kirchschlag die Untreue gegen ihren Eheherrn abgebißt haben soll, den sprechendsten Beweis. Diese Erzählung wird in Boheim's Chronik von Wiener-Neustadt I., S. 281, weiter ausgeschmückt und mit dem Bruderzwiste, der zwischen Erasmus v. Buchheim zu Krumbach und Hans Christoph v. Buchheim zu Kirchschlag zu Anfang des 16. Jahrhunderts über die Theilung ihrer Besitzungen entstanden sein soll, verflochten. Tarnach wurde der Streit durch einen Zweikampf entschieden, welchem Erasmus fiel. Christoph's Gemalin Namens Bertha, im Käfig beschließen, ihr Verführer aber wurde auf der 3.

Ihr erstes Auftreten daselbst fällt in die zweite Hälfte des 11. oder den Beginn des 12. Jahrhunderts und zwar erscheinen sie zuerst unter dem Namen „Nobiles de Wengi“ in der Grafschaft Rebegau oder Rebgau in der Nähe von Böcklabruck, wo auch ihre noch heute bestehende Stammburg „Buchheim“ am linken Ufer der Ager gelegen ist.

Erst in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts überließen die Buchheime ihren Stammsitz für die Besten Pöschau und Heidenreichstein an Herzog Albrecht zufolge des mit ihm abgeschlossenen Tauschvertrages vom 15. October 1348 und erscheinen von dieser Zeit an vorzugsweise in Niederösterreich begütert. (Urkundenb. v. Oberöst., VII., 74.)

Bereits um das Jahr 1070 eignet „nobilis vir Udalrich de Wengi“, der wahrscheinliche Stammvater der Buchheime, auf Befehl König Heinrich's eine Frau Namens Grotta mit ihrer Nachkommenschaft der Propstei Ranshofen zu einem jährlichen Dienste von fünf Pfennigen zu. (Urkundenb. v. Oberöst., I., 207²⁾).

Im Jahre 1108 erscheinen Pilgrim und Hartmann v. Buchheim als Zeugen in des Markgrafen Ottokar v. Steiermark Stiftbrief für das Kloster Garsten in Oberösterreich (Wurmbrand Collect. 18) und 1134, 29. August, übergeben Pilgrimus de Wenge homo liber et Wezilo ministerialis comitis Adalberti de Rebegowe die Böcklabrücke (pontem vechelabe), welche sie von diesem gekauft hatten, dem Erzbisthume Salzburg. (Urkundenb. v. Oberöst., II., 174.)

Pilgrim v. Weng nennt sich auch „v. Schalchheim“ welches Dorf zwischen Böcklabruck und Unter-Regau liegt.

1136 genehmigt Erzbischof Conrad von Salzburg, daß Pilgrimus nobilis de Puchheimann und Elich de Glase Ministerial: des Erzstiftes, „beneficia, quae ab eadem ecclesia possederant, diversis in locis videlicet ad Walkatingen, Haselsbach de Vagra“ dem Kloster St. Peter zu Salzburg im Tauschwege übergeben dürfen. (Meiler, Regest. d. Salz. Erz. 31, Nr. 175.)

des Hans Christoph vom Pferde gerissen und getödtet. Der wilde Buchheim verfiel in Kirchenraub, von dem er sich nur durch die Erbarmung von neun Kirchen lösen konnte.

²⁾ Meiler, Regest. d. Salzburger Erzbischöfe 432, verweist diese Urkunde in die Zeit König Heinrich's V. c. 1115—1120, weil die Zeugen Zunamen haben.

³⁾ Meiler, Regest. d. Salzburger Erzbischöfe, sagt Seite 432 u. 61 Folgendes:

„An dem freien Manne Pilgrimus de Wenge glaube ich den Stammvater des Geschlechtes Buchheim zu erkennen und ihn für identisch mit Pilgrimus vir nobilis de Puchheimann zu halten. Das noch heute bestehende Stammschloß dieses Geschlechtes liegt in Oberösterreich unweit Böcklabruck am linken Ufer der Ager. Den Ort „Weng“, von welchem Pilgrim sich in unserer Regeste nennt, halte ich für den in der nächsten Nähe des Schlosses Buchheim gelegenen Ort Wengheim, wenn nicht etwa im 12. Jahrhundert unmittelbar bei der Feste Buchheim ein jetzt verschollener Ort „Weng“ oder „Wang“ bestanden hatte. Im 12. Jahrhunderte führte jene Gegend des Saandorckkreises noch den Namen Rebegau, Rebgau, welcher Name noch heute in den in der Nähe von Buchheim gelegenen beiden Pfarrdörfern Unter- und Oberrebgau fortlebt. Ein Grafengeschlecht, welches um das Jahr 1189 erlosch, führte davon den Namen. — Unabwäglich ist der Vater Pilgrim's jener „Udalricus nobilis homo de Wenge“, welcher um das Jahr 1115—1120 der Propstei Ranshofen auf Befehl Kaiser Heinrich's V. die Frau Grotta sammt deren Nachkommenschaft „ad annualem censum V denariorum“ zuerkaufte. Dort wird angenommen, daß diese Uebergabe unter Kaiser Heinrich IV. c. 1070 geschehen sein soll, wegen der Umstand spricht, daß die Zeugen bereits mit Zunamen erscheinen. Pilgrim I. kommt urkundlich nicht blos mit der Benennung „de Weng“ und „de Puchheimann“ vor, sondern auch mit „de Schalchheim“ dem nach heute bestehenden, zwischen Böcklabruck und Unter-Regau gelegenen Ort Schalchheim.“

Derselbe Pilgrim erbaut und dotirt eine Kirche zu Böckla-
bruck und Bischof Regimbert von Passau übernimmt laut Urkunde
ddo. Matsee, 26. October 1143 die von Pilgrim v. Wenge er-
baute und dotirte Kirche „in uilla, que dicitur veolabruce“
am Tage der Einweihung und erlaubt einen Priester bei derselben
zu halten. (Urkundenb. v. Oberöst., II., 207.)

Weitere Nachrichten sind von Pilgrim v. Buchheim nicht auf
uns gekommen. Er dürfte wohl um diese Zeit oder bald darauf
gestorben sein, da seiner nicht mehr erwähnt wird. Ebenso
läßt sich nicht mit Sicherheit angeben, ob er jemals, und zwar mit
Gerbirgis de Rotinke oder Ruttingen vermählt gewesen war, und
folgende Buchheime aus dieser Ehe entsprossen sind.

Um die Zeit zwischen 1138—1168 erscheint nämlich ein
Heidinricus de Bouchaim als Zeuge einer Schenkung des
Engilram de Telingen über seine Güter zu Telingen, Nestal und
Hobestorf, welche er dem Kloster Benedictbeuern zu seines Vaters
und seinen Vorfahren Seelenheil für den Fall vermachte, als er
ohne Weib und eheliche Nachkommenschaft sterben sollte. (Monu-
menta Boica, VII., 54.)

Circa 1170 machen Adalheid und ihre Kinder Roudwart,
Helecha, Gerbirt und Irmgart de Corpheim eine Schenkung zu
dem Kloster Aspach, bei welcher Schenkung „Bernhart de Buchheim“
als Zeuge zugegen war.

Als solcher wird er auch in der Verzichtsurkunde des Grafen
Eintold von Plain, in welcher derselbe dem Kloster Admont nach
seiner Tochter Chunigunt einen Weingarten bei Krems widmet,
endlich auch in der Urkunde des Bischofs Diepold von Passau vom
26. August 1173, wodurch die Pfarre „Chiriprach“ dem Kloster
Kremsmünster bei Gelegenheit der Benediction des Abtes Ulrich III.
incorporirt wird. (Urkundenb. v. Steierm., I., 487 u. 491 und
Urkundenb. v. Oberöst., II., 347.)

Beiläufig um dieselbe Zeit, wenn nicht einige Jahre früher,
schenkt Konrad's Mutter Gerbirgis de Rotinke als Witwe der
Kirche St. Peter in Salzburg ein Gut, genannt zu „Madin“
unter der Bedingung, daß, so lange sie leben sollte, „XVI. nummi“
zur Bruderschaft der Salzburger Bürger, gewöhnlich Zechen genannt,
gegeben werden, nach ihrem Tode aber dasselbe der Kirche ganz
und gar anheimfallen sollte. (Notizenbl. Jahrg. VI. 285.)

1185 erscheint ein gewisser Oulricus (II.) de Buchheim
als Zeuge in einer Urkunde, wodurch ein gewisser Engilshalk mit
der Hand seines Herrn, des Albert von Weizelburg (Wihzilburg)
dem Kloster Admont den Hof „Gossenbrunne“ in der Niedmark
in Oberösterreich, Pfarre Neumarkt, widmet. (Urkundenb. v. Steierm.,
I., 640; Muchar, Gesch. v. Steierm., V., 29.)

Fünf Jahre später begegnen wir Pilgrim II. v. Buchheim,
über dessen Herkunft nichts Sicheres und nur so viel bekannt ist,
daß er an den Höfen der österreichischen und steierischen Herzoge
eine bevorzugte Stellung eingenommen haben muß, da er ihren
Vergabungen und Schenkungen stets beigezogen und als Zeuge ver-
wendet wurde.

So erscheint derselbe circa 1190 als Zeuge in der Bestäti-
gungsurkunde Herzog Ottokar's von Steiermark für die Kanoniker
der Salzburger Kirche über den Besitz von „Werchendorf“ an der
Drau. (Urkundenb. von Steierm. I. 708.) Dann in der Urkunde
H. Leopold's v. Oesterreich e. 1190, womit derselbe die vom
H. Ottokar v. Steiermark dem Domkapitel Salzburg ertheilte
Bestätigung seiner Rechte auf das Gut „Werchendorf“ an der Drau
neuerdings bestätigt. (Meiler, Regest. Nr. 47.) Desgleichen in der
Urkunde H. Leopold's VI. von Oesterreich vom Jahre 1194, wo-
nach derselbe dem Bischofe Wolfker von Passau das Dorf „Sprezze“

für die Zehnten vom Dorfe „Kudmares“ zu einer Schenkung an
das Kloster Zwettl tauschweise überläßt (Meiler, Regest. Nr. 72),
endlich 3. September 1196 in dem Privileg H. Friedrich's I. von
Oesterreich für das Kloster Erla, wodurch demselben auf Bitten
der Abtissin Adlheid die Mauthfreiheit insbesondere bei den Mauthen
zu Stein und Ipspurch ertheilt wird. (Meiler, Regest. S. 78,
Nr. 7.)

Von Gebno de Buchheim, der zwischen 1100 und 1215 ur-
kundlich vorkommt, wissen wir weiter nichts, als daß er und
Wergandus de Romtinge (Ruttingen), wahrscheinlich sein Vetter,
super altare sti. Stephani in patavia eine Frau Namens
Elisabeth v. Sachsenheim und ihre Nachkommenschaft zur Zahlung
eines jährlichen Zinses von 5 Pfennigen schenken. (Urkundenb. v.
Oberöst., I., 523.)

Woher die vorgenannten Buchheime als: Heidenreich, Bern-
hard, Arnold, Conrad, Ulrich II., Pilgrim II. und Gebno stammen,
ob sie Söhne des gedachten Pilgrim v. Buchheim oder de Wenge
und der Gerbirg v. Ruttingen sind, darüber ist, wie bereits be-
merkt, mit Ausnahme von Conrad in den Urkunden auch nicht die
leiseste Spur zu finden.

Heinrich II., wahrscheinlich ein Sohn Heidenreich's von Bou-
chaim, war in der Gefolgschaft Herzog Leopold's VI., als derselbe
am 8. Juni 1202 zu Grätz der Propstei Berchtesgaden die Mauth-
freiheit verleiht, bei welcher Gelegenheit Heinrich II. v. Buchheim
als Zeuge fungirt. (Meiler, Regest. 87, Nr. 31.) Unter den Zeugen
werden zuerst die Oesterreicher, dann die Steirer aufgeführt und
unter den Letzteren der gedachte Heinrich. Von da an begegnen wir
ihm durch eine lange Reihe von Jahren nicht mehr in Urkunden
und wir müssen daraus schließen, daß er sich vom Hofe und aller
öffentlichen Thätigkeit zurückgezogen hat. Am 15. April 1242
wählte er sich seine Ruhestätte in der St. Regidiskirche zu Böckla-
bruck und gab dafür dem Pfarrer Hartneid in Gegenwart und mit
Zustimmung seines Sohnes Albero und seiner Getreuen und Leute
einen Weinberg zu Wejendorf in der Wachau, eine Meierei in
„Pucinperg“ in „Mojhe“ und ein Gut zu „Stnang“. Der
Pfarrer verspricht den Leichnam mit seinen Leuten zu Buchheim
oder wo Heinrich sonst sterben sollte, abzuholen und die nächtliche
Beleuchtung in der Kapelle des heiligen Georg in Buchheim zu
besorgen. (Museum Francisco-Carol., 17. Berich., S. 15 u. 16,
Urkundenb. v. Oberöst., III, 110.)

Heinrich II. v. Buchheim muß ein sehr hohes Alter erreicht
haben. 1268, 22. März finden wir ihn zu Wels, wo er als Zeuge
in dem Gerichtsbriebe des Grafen v. Hardegg erscheint, wodurch
der Streit zwischen der Abtissin von Nonnberg und Wölflin v.
Freiling wegen eines Hofes zu Freiling entschieden wird. (Urkun-
denb. v. Oberöst. III, 355.)

Im Jahre 1274 war er in Begleitung seines Sohnes Albero
bei der Versammlung der Edlen aus Steiermark und Oesterreich,
welche im Nonnenkloster zu Göß bei Leoben zu dem Zwecke abgehalten
wurde, um sich der erniedrigenden Bedrückungen der Länder durch
König Ottokar's Zwingherrschaft zu entledigen. (Muchar, Gesch. v.
Steierm., V, 361. — Diplom. Styriae, I, 90—93. — Mitth.
d. hist. B. f. Steierm., XII, 138.) Am 27. August 1274 er-
scheinen beide zu Göß als Zeugen unter den Ministerialen in dem
Tauschbriebe zwischen dem Nonnenkloster in Göß und dem Land-
schreiber Chunrad v. Steiermark über mehrere Güter zu Paum-
garten bei Tulln für solche bei Miertendorf. (Diplomat. sac. Duc.
Styr., Tom. I, 90.) Das letzte Mal finden wir ihn als Zeugen
in dem Spruchbriebe K. Rudolf's I. ddo. 22. April 1277 be-
züglich des zwischen dem Kloster Wilhering und Herren Otto und

Wilfing Gebrüder von Ruspach streitigen Hofes zu Eckendorf als Zeugen angeführt. (Hoheneck, III, 357.) Um diese Zeit dürfte er auch das Zeitliche gesegnet haben. Von seinen Familienverhältnissen ist uns nichts weiter bekannt, als daß er zwei Söhne Namens Albero und Heinrich hinterlassen hat, seine Gemahlin wird urkundlich nicht genannt.

Bevor wir auf diese beiden Vekten übergehen, müssen wir noch einiger Zeitgenossen Heinrich's II. gedenken, von welchen nach den spärlichen urkundlichen Nachrichten, welche an uns gelangt sind, nicht mit Sicherheit angenommen werden kann, ob sie seine Brüder oder Vettern waren.

1231, 7. März, erscheinen Wernhardus II. et Marquardus de Pvocheimen als Zeugen in der Urkunde des Bischofs Gebhard von Passau, wodurch derselbe einen Vertrag zwischen dem Kloster St. Florian und Hermann, dem Sohne Dietmar's v. Parsenbrunn, wegen des Hofes zu Rastoltingen beglaubigt (Urkundenb. v. Oberöst., III, 1.), und 1235 fungirt Marquardus de „Pulhem“ in gleicher Eigenschaft bei der Stiftung des Wernhardus de Cramperich zu St. Katharinentapelle in Schärding, der er das Gut „Wisenhart“ und eine jährliche Abgabe von zehn Pfennigen und zwei Megen Getreide vermachte. (Monum. boic., IV, 91.)

1254 ist Chunradus II. de Buchheim Zeuge in der Urkunde, mit welcher Chunradus miles in Baierbrunne, dessen Gemahlin Mathilde, ihr Sohn Otto und ihre vier Töchter: Agnes, Aldeide, Gertrude und Diemude auf alle Rechte, welche sie auf das Gut „Echonowe“ zu haben scheinen, zu Gunsten des Klosters „Piharting“ Verzicht leisten. (Monum. boic., V, 466.) Derselbe Chunrad und Arnold II. de Buochheim bezeugen 1261 die Schenkung der Brüder Hermann, Heinrich und Otto, genannt „Pedes“, über ihre Güter zu „Munderstarff“. (Monum. boic., XIV, 129.) In demselben Jahre erhält Arnoldus miles de Buochaim von dem Propste Berthold von „Burberch“ und dem Konvente daselbst die Acker und Wiesen der Kirche von Burberch in „Fricham“ gegen einen jährlichen Zins unter der Bedingung, daß er in jedem ersten und zweiten Jahre sieben Rufen Salz, genannt „Galbai“, im dritten Jahre aber nur zwei wegen der jährlichen Vändereien in München abzuliefern habe. (Monum. boic. VI, 406.)

Von wem die genannten Buchheime: Wernhard II., Marquard, Chunrad II. und Arnold II. abstammen, ob sie vermählt waren, und welche Nachkommen sie hinterlassen haben, darüber sind keine urkundlichen Nachrichten auf uns gekommen.

Kehren wir zu Albero I. und dessen Bruder Heinrich v. Buchheim zurück.

In den meisten älteren genealogischen Werken wird Albero als ein Sohn des angeblich im Jahre 1253 verstorbenen fabelhaften Johann v. Buchheim und seiner Gemahlin Barbara v. Wartenberg angeführt. Dem können wir jedoch nicht beipflichten. Gewiß ist, daß Albero und Heinrich von dem obgenannten Heinrich II. abstammen, wenn auch ihre Mutter uns unbekannt geblieben ist.

Während seines langen Lebens hatte Albero bis kurz vor seinem Tode eine außergewöhnliche Thätigkeit entwickelt, und an den wichtigsten Regierungsacten theilgenommen, wurde bei zahlreichen Vergabungen und Schenkungen als Zeuge zugezogen und für seine Treue und Hingebung sowohl von K. Ottokar und K. Rudolf als durch des letztern Söhnen Albrecht und Heinrich mit Auszeichnungen und Gnadenbezeugungen überhäuft. Er war kein, einer Richte des Bischofs von Passau

am 7. August 1258, wahrscheinlich bei ihrer Vermählung, eine Geldunterstützung zu Theil werden ließ⁴⁾.

Im Jahre 1266 erscheint Adalbertus de Bonicheim als Zeuge in der Schenkungsurkunde des Engelmarus de Chnutingen über ein Gut in „Wizendorf“ an das St. Georgskloster. (Monum. boic., XIII, 67.)

1276, 6. October, belehnt K. Ottokar von Böhmen als Herzog von Oesterreich Albero v. Buchheim zu Freistadt mit dem von den ausgestorbenen Feldsbergern heimgefallenen Oberst-Erbtruchjessenamte in Oesterreich, um das sich auch Ulrich und Conrad v. Püllichdorf bewarben, sowie mit den Gütern von Feldsberg und Ort. (Wurmbrand, Coll., S. 18 und 311. — Niederst. Landesbibl. Cod. Msc. 307.) Darüber entstand zwischen Albero v. Buchheim und Ulrich v. Püllichdorf, seinem Schwager, ein langwieriger Streit, der sich auch auf ihre Nachkommen vererbte und erst im Jahre 1301 auf Grund eines schiedsrichterlichen Ausspruches für immer beigelegt und zu Gunsten der Buchheime entschieden wurde. (Denkschrift d. k. Akad., VIII, 85.)

K. Rudolf hatte auf dem Reichstage zu Erfurt am 2. September 1290 das Erbtruchjessenamt von Oesterreich dem Alber v. Buchheim gegen die Ansprüche des Conrad v. Püllichdorf neuerdings zuerkannt und verliehen. (Wurmbr. Collect., S. 312. — Hornmair's Taschenbuch 1829, S. 22.) Dessenungeachtet war der Streit noch nicht abgethan. Erst nachdem sich Alber v. Buchheim am Montag in der vierten Woche nach Ostern 1297 mit seinem „Geshwaig“ (Schwager) Chunrad v. Püllichdorf über alle Zwietracht verglichen und letzterer 1297 an des heil. Kreuztag Erfindung, der da ist nach Ostern (3. Mai) zu Wien erklärte, daß ihm sein Geshwaig Herr Alber v. Buchheim, alles das, was er ihm schuldet, gewährleistet habe „daz er mir daz lieblich vnd guetlich vergolten hat“, wurde der Streit endgültig und für immer zu Gunsten Alber's v. Buchheim entschieden, und es beurkundet K. Rudolf 1301 des nächsten Sonntags nach St. Mathiastag zu Wien, daß ein Krieg war zwischen Alber v. Buchheim einerseits und zwischen Ulrich's Söhnen v. Püllichdorf um das Obersttruchjessenamt. Diesen Streit habe er mit Willen beider Theile zur Entscheidung überlassen an Stefan v. Meissau, Conrad v. Potendorf, Chalhoch v. Eberstorf, Otto v. Haslau, Ulrich v. Wolfgersdorf und Albrecht den Stüch v. Trautmannsdorf, welche entschieden, daß das Truchjessenamt dem Alber v. Buchheim und seinen Erben gehöre „mit allen dem recht als es ir vatter Ulrich (der Püllichdorf) gehabt hat“. (Hmel, Handschriften d. Hofbibl., II, 147, 603—604. — Wurmbrand, Coll., 312.)

Von jetzt an finden wir Albero v. Buchheim stets in der Nähe des Königs Rudolf oder in der Gefolgschaft desselben, und er wird bei verschiedenen feierlichen Gelegenheiten als Zeuge verwendet. So erscheint derselbe als Zeuge in der Urkunde K. Rudolf's vom 22. April 1277 zu Wien, wodurch derselbe einen Schiedsspruch Wernhard's v. Schannberg zwischen dem Kloster Wilhering und den Brüdern von Ruspach, das Dorf Eckendorf betreffend, bestätigt (Urkundenb. v. Oberöst. 466); dann in der Urkunde vom 10. Mai 1177 ddo. Wien, wonach K. Rudolf das Gut St. Peter in der Au dem Stifte Admont zuspricht und dem Conrad v. Summerau befiehlt, Abt und Konvent in den Besitz einzuführen (Widmer, Gesch. v. Admont, II, 375), und in der Urkunde vom 31. August 1277, wodurch Richard v. Polheim im

⁴⁾ Ueber die Bezahlung dieser Unterstützung existirt ein Document der obne Heinrich's II. v. Buchheim, Albero und Heinrich III. ddo. Amstetten, Quatember n. Chr. Geb. 1258. Monum. boic., XXIX, II, 122.

Namen der Erben des Schenken von Dobra sich reversirt, daß er das Recht des Stiftes über das Gut St. Peter anerkenne und zwei Drittel desselben als erbliches Zinslehen entgegennehme. (Wichner, Gesch. v. Admont, II, 377.)

In demselben Jahre verkauft Abt Heinrich von Lambach mit Zustimmung des Konventes dem Albero v. Buchheim ein Gut in „Blanchenuel“ um zehn Pfund. Als Zeuge wird nebst anderen Edlen Gerungus de Puchheim an erster Stelle angeführt. (Urkundenb. v. Oberöst., III, 478.) Zwei Jahre später, am 25. Oct. 1279, treffen wir Alber v. Buchheim in der Gefolgschaft des K. Rudolf zu Rottenmann in Steiermark als Zeuge der feierlichen Entfagung des Königs für sich und im Namen der künftigen Herzoge von Oesterreich auf alle Vogteirechte zu Haag, Kirchdorf und im Garstenthale, nachdem Bischof Berthold von Bamberg seinen Söhnen die Lehen des Hochstiftes erteilt hat. (Urkundenb. von Oberöst., 507.)

Im Jahre 1280 weilte Albero v. Buchheim zu Spital am Bührn und schenkt am 27. Juli der Hospitalkirche daselbst einen Hof auf dem Bühel im Garstenthale und ein Lehen in Kirchdorf, welche Urkunde sein Neffe Heinrich v. Ernweis, seiner Schwester Sohn, nebst anderen mitzeugelt. (Urkundenb. v. Oberöst., III, 519.) Diese Schenkung wird am 17. October 1283 vom Burggrafen Friedrich v. Nürnberg bestätigt. (Urkundenb. v. Oberöst., IV, 13.)

Als Kaiser Rudolf die österreichischen Verhältnisse geordnet und sein in der Schlacht auf dem Marchfelde gethanes Gelübde durch die Gründung des Klosters für Nonnen des Predigerordens zu Tulln erfüllt hatte, setzte er seinen Sohn Albrecht zum Reichstatthalter von Oesterreich ein und verließ Anfangs Mai 1281 Wien und Oesterreich. Bei seiner Abreise hatte er seinem Sohne eine Art Verwaltungsausschuß „geschworene Räte“ zur Seite gestellt, unter welchen außer den schwäbischen Edelherren Hermann v. Landenberg und Eberhard v. Wallsee die hervorragenden Adeligen Oesterreichs, darunter Albero v. Buchheim, sich befanden. Er war auch einer derjenigen „geschworenen Räte“, welche am 1. Mai 1281 die Verpfändung genehmigten, die K. Rudolf aus Anlaß der von ihm in Oesterreich contrahirten Schulden dem Conrad v. Tulln gemacht hatte. (Frieß, die Herren v. Kuenring, 103. — Muchar, Gesch. v. Steierm., VI, 10. — Blätter d. Vereins f. Landesf., VIII, 116.) Dafür belohnte ihn H. Albrecht, der sich Graf v. Habsburg und Kieburg, Erstgeborener K. Rudolf's und dessen Stellvertreter durch Oesterreich und Steier nennt, am 1. Juli 1282 mit dem Schlosse in Clusen und dem Amte und den Einkünften der Güter Ischel „castrum in Clusa cum officio et pronentibus honorum in Ischel“, doch soll dem jeweiligen Herzoge die Ablösung mit 700 Talenten Wiener Pfennige vorbehalten bleiben. (Urkundenb. v. Oberöst., III, 548. — Kurz, Oesterreich unter Ottokar u. Albrecht, II, 199. — Lichnowsky, Geschichte des Hauses Habsburg, I, Reg. 655.) In demselben Jahre war Albero v. Buchheim Zeuge eines Vergleiches, welchen Ulrich v. Capellen (Ulrichs Sohn) und seine Hausfrau Elisabeth, des Truchsessens von Feldsberg Tochter, und seine beiden Brüder Conrad und Pilgram mit Herrn Heinrich v. Ordt und Heinrich v. Hartung in Betreff einer Erbschaft schlossen. (Hohenegg, III, 63. — Euenkel, Cod. Msc. 78, S. 111.) Am 24. April 1282 erklären die Brüder Otto und Ulrich, die Ungnaden von Waldenstein, daß sie dem Herrn Alber v. Buchheim drei Pfund Gülden und neun Eimer Vergrecht „vmb Waigerwerch“ liegend und alle ihre Lehenenschaft „di wir ouzwerts da haben“, für rechtes Eigen verkauft haben „an (ohne) den lehen, die unser aigen knechte von uns habent Alreich und Hainreich“, welche ausgenommen sind. (Chmel, Handschr. d. Hofb., II, 147.)

Auf Veranlassung und mit Zuthun Albero's v. Buchheim dürfte sein Neffe Heinrich v. Ernweis bewogen worden sein, in seiner letztwilligen Anordnung dem Spital am Bührn drei Mark Einkünfte, nämlich eine Hube in Stenmitz, eine in Dölach und ein Lehen in Luezen zu vermachen, welches Vermächtniß Hertnidus de Wildonia marschalcus Stirie, Albertus de Puchheim, Wernhardus de Slierbach, Ortolfus de Trewenstein und Ulricus de Wildonia dapifer Stirie als Testamentsexecutoren am 22. August 1282 zu Wien vollführten. (Urkundenb. v. Oberöst., III, 550. — Muchar, Gesch. v. Steierm., V, 443.)

Im Jahre 1283 erscheint Albero de Buchheim als Zeuge in der Urkunde des H. Albrecht von Oesterreich, wodurch den Klostervorstehern die Hintangabe von Gütern ohne Zustimmung der Konvente verboten wird. (Monum. boic., V, 389.) Das Jahr darauf (1284) zog Albero v. Buchheim mit H. Albrecht nach Steiermark und befand sich am 11. Februar zu Bruck a. d. Mur als Zeuge der Urkunde, wodurch H. Albrecht die Erwerbung eines Hofes zu Einöd bei Knittelfeld durch den Abt Heinrich von Admont bestätigt, und sich der Lehenchaft über jenes Gut zu Gunsten des Klosters begibt. (Wichner, Gesch. v. Admont, II., 407. — Muchar, Gesch. v. Steierm., VI, 10.)

1285, 12. December, ist Albero wieder in Wien und Zeuge in der Urkunde, wodurch Agnes, Witwe Rapoto's v. Valkenberg, Hadmar und Rapoto ihre Söhne und Margareth ihre Tochter, Witwe Otto's v. Sunnberg, dem Stifte Klosterneuburg die Scherzingsbadestuben zu Klosterneuburg verkaufen (Fischer, Wertw. Schicksale v. Klosterneuburg, 285), desgleichen in des Klosters Meiß Diplom vom Herzog Albrecht vom Jahre 1286 (Hueber, Austr. ex arch. 5, p. 10), und in Herzogs Albrecht Lehenbrief vom 13. Juli 1286 ddo. Neustadt für Otto v. Zelking über die halben Schlösser Schala und Zelking und die Hälfte der Güter zu Inzersdorf. (Hueber, Austr. ex arch., p. 29.)

1286 zog der Landmarschall Hermann v. Landenberg gegen den raubfüchtigen Grafen Zwan v. Güns oder Güssing vor die Feste Pernstein. Ihn begleiteten viele Ritter und Knechte aus Oesterreich und Steiermark, darunter Albero v. Buchheim als Wirthauptmann. Der Zug mißlang, Hermann v. Landenberg mußte sich ergeben, viele Ritter fielen oder wurden gefangen. (Reiblinger, Gesch. v. Meiß, II, 2.)

Das Jahr darauf ist Albero v. Buchheim in Wien und kauft von Otto und Ulrich den Ungnaden von Waldenstein drei Pfund Geldes und neun Eimer Vergrecht, alles am „Waigerwerch“ liegend, welches hievon ihr Lehen war, für freies Eigen (Buchheimer Index, 205); bezeugt am 29. December 1187, daß Chalhochus de Eberstorf einen von seiner Mutter ererbten Manjus in Wulzenhof mit einem andern, dem Kloster Heiligenkreuz gehörigen Manjus vertauscht (Fontes rer. aust., XVIII, 2, S. 77.), und am 9. Mai 1788, daß die Gräfin Kunigunde v. Schleunig dem Herzoge Albrecht und dem Lande Oesterreich den Herrn Ulrich von Weiderfeld und seinen Bruder Wernhart übergeben habe. (Urkundenb. v. Oberöst., IV, 88.) — Desgleichen ist er Zeuge der Schenkung des Wernher v. Celbany an das Stift Admont über eine Schwaige im Zelzthale bei Admont. (Wichner, Gesch. v. Admont, II., 426.)

Ein neuerlicher Einfall des Grafen Zwan v. Güns und die Niederlage des Abtes Heinrich II. von Admont bewogen den H. Albert, das allgemeine Landaußgebot zu erlassen, das sich zu Georgi 1289 in Wien versammelte. Das Schicksal war den österreichischen Waffen diesmal günstiger; Zwan wurde besiegt und eine Anzahl Burgen und Städte desselben erobert. (Frieß, Die Herren v. Kuenring, 107.) Daß unser Albero auch den Zug mitmachte, ist aus

den nachfolgenden Friedensunterhandlungen mit K. Andreas III. von Ungarn im Jahre 1291 zu entnehmen, in welchen seiner mit den Worten gedacht wird: „Von Buchaim Herr Alber der „Rechhch“. (Pez, script. rer. austriac., III, 381.)

1290, 15. Juli, ist derselbe in Wien und Zeuge der Bestätigung des Majestätsdiplomes K. Rudolf's (ddo. Erfurt, 22. Juni 1290) für das Stift Admont, über dessen Rechte, Freiheiten und Privilegien. (Wichner, Gesch. v. Admont, II, 235.) Am 2. September desselben Jahres erklärt K. Rudolf, daß gerichtlich entschieden worden sei, daß Conrad v. Püllichdorf, Ulrich's Sohn, die gütliche Entscheidung zwischen ihm und Alber v. Buchheim um das Truchsessnamt gebrochen habe und 500 Pfd. Pfennige demselben zahlen müsse, und daß das Truchsessnamt dem Alber von Buchheim zustehet. Herzog Albrecht von Oesterreich soll ihn dabei schützen. (Chmel's Handschriften d. Hofbibl., II, 148.) 1291 erscheint Alber v. Buchheim wieder als Zeuge in der Urkunde, wodurch Gundacker v. Starhemberg und seine Söhne: Hadmar, Weifard, Rapot, Ruger und Gundacker sowie seine Töchter Offmeh und Elsbet den Markt Königswiesen sammt zwei Lehen, wovon das eine Otto des Salchenberger's Sun inne hat, das andere zu dem Marke gehört, denen v. Walbhaujen übergeben. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 78, p. 99.) Am 23. April desselben Jahres verkauft Albero v. Buchheim seinen Antheil an dem Hause zu Wolfseck an H. Albrecht um 250 Pfd. Pfennige (Vichnowsky, I., Regest. 1131) und bezeugt am 21. Jänner 1292 zu Wien, daß Albrecht „Herrn Albrechts Son von sant Peternelle“ sein vom Burggrafen von Nürnberg herrührendes Lehen zu „Stettindorf“ dem Ulrich v. Capelle um 500 Mark löthigen Silbers verpfändet. (Urkundenb. v. Oberöst., IV., 167. — Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 78, p. 93.)

Am 14. Juni 1293 erscheint er als Zeuge zu Wien in der Urkunde, wodurch Volchmar v. Grätz Herrn Friedrich den älteren Herrn v. Pettau das Gut „in dem Smeyr“ um 80 Mark löthigen Silbers verpfändet (Urkundenbuch v. Oberösterr., IV., 190) und am 15. Juni 1294 in der Schenkungsurkunde der Herren v. Ruenring an das Kloster Zwettl. (Hanthaler, recens., II., 194.)

1294, 12. August, bewilligt Bischof Bernhard von Passau auf die Bitte Albero's v. Buchheim, welcher die Grabstätte seiner Vorfahren ehren und die Regidikirche zu Vecklabruck zur Konventualkirche erheben wollte, daß ein Chorherr von St. Florian als Verwalter des Spitals und der Pfarre Schöndorf eingesetzt werde. (Urkundenb. v. Oberöst., IV., 209.)

1295 verkauft Hermann v. Wolfersdorf alles das, was er gehabt hat zu „Wentendorf“ in dem Dorf und außerhalb des Dorfes sammt der Vogtei über die Kirche, davon man jährlich 3 Pfd. Wr. Pfennige dient dem Ulrich v. Chapellen und ver schreibt in demselben Jahre Gertraud v. Chapellen, Ulrich's Gemahlin, ihrer Tochter Leufart ein Heirathsgut von 800 Pfund Pfennige für ihren Ehegemahl Otto v. Zelking, wobei Albero als Zeuge zugegen ist. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 78, II., 96 u. 101.)

War Albero bisher stets treu zur Seite des Herzogs gestanden, und dafür mit vielen Günst- und Gnadenbezeugungen ausgezeichnet worden, so sehen wir ihn am Abende seines Lebens in der Treue gegen seinen Landesherrn wankend werden und sich einer rebellischen Fraction des Adels anschließen. Zu Beginn des Jahres 1295 erregten die unzufriedenen Landherren, die Grafen, Herren und Ritter, an deren Spitze die vier ersten des Landes, nämlich Leutold v. Ruenring, Albero v. Buchheim, Konrad v. Comen und Heinrich v. Richtenstein standen, offenen Aufruhr in Stokerau und später zu Trübensee zusam-

nung der Schwaben und Beachtung des alten Landrechtes, beziehungsweise die Bestätigung ihrer Rechte, vom Herzoge Albrecht zu verlangen. Der Moment hiezu schien sehr günstig zu sein, da sich zu Martini das Gerücht von Albrecht's Tod verbreitete, das wahrscheinlich daraus entstand, daß Albrecht gleichzeitig von einem heftigen Unwohlsein befallen wurde, welches einer Vergiftung zugeschrieben wird. Obwohl sie mit den böhmischen und steierischen Edlen und dem mächtigen Grafen Ivan v. Güssing Verbindungen angeknüpft hatten, endigte der Aufstand doch in kläglicher Weise mit der Unterwerfung der Räubersführer, welche ihre besten Burgen ausliefern mußten und darauf wieder vom Herzoge zu Gnaden aufgenommen wurden. (Frieß, Die Herren v. Ruenring, p. 112 ff.) Mit der Vergiftung Albrecht's steht eine Sage in Verbindung, welche von den Söhnen Albero's v. Buchheim, Pilgrim II. (III.) und Albero II. erzählt wird, und des ihnen zugeordneten Edelmuthe's wegen erwähnt zu werden verdient. In den ersten Tagen des November 1295 zu Wien, heißt es, speiste H. Albrecht I., und verspürte Anzeichen einer Vergiftung. Zwei kleine Edelknaben, Pilgrim und Albero v. Buchheim, Söhne des Truchsessens v. Oesterreich, fielen sogleich über die noch vorhandenen Speisen her, um davon recht viel zu verschlingen, so einen Beweis ablegend, an der Vergiftung des Herzogs unschuldig zu sein. Als der Herzog dies sah, vergaß er auf seine eigene Gefahr und rief tief gerührt aus: „Weh mir! sollen den Alle, die es gut mit mir meinen, zugleich mit mir zu Grunde gehen?“ Dann gebot er, es den Edelknaben zu wehren, noch etwas von diesen Speisen zu genießen. (Kurz, Oesterr. unter d. Königen Ottokar u. Albrecht I., 166. — Horneck, Heimchronik, p. 589.)

Das Jahr darauf sehen wir Albero wieder in der Nähe des Herzogs, und zwar erscheint derselbe als Zeuge in der Handfeste Heinrich's I. ddo. Wien, 11. Februar 1296, für die Bürger von Wien (Hormayr, Gesch. Wiens, I. Jahrg., 2. Bd. — Urkundenb. p. XLVIII), macht mit dem Herzoge einen Kriegszug gegen den Erzbischof Konrad von Salzburg und befindet sich am 29. Juli 1296 im Lager zu Radstatt. (Muchar, Gesch. v. Steierm., VI., 109.) Dasselbst erhält er einige Tage früher, nämlich am siebenten Tage nach dem St. Margarethentag 1296 (19. Juli) für sich und seine Erben von dem Grafen Ulrich v. Pfannberg, der sich ebenfalls im Lager vor Radstatt befand, die Mannschaft, die er von weiland Weyrganter (Weringand) v. Murberch erkaufte, zu Lehen („auf der met in dem lant ze Steyer“) mit Ausnahme der Weingüter zu „Belbersdorf“ (die uns ein malen ledig worden ist und uns dienet in unsern Cheller). (Chmel, Gesch. d. Handschriften d. Hofbibl., II., 147.) Dagegen bezeugt Albero v. Buchheim am 29. Juli 1296, daß Graf Ulrich v. Pfannberg die Burg zu St. Peter mit dem Landgericht und aller Zugehör an seine Oheime, die Brüder Friedrich und Heinrich v. Stubenberg verkauft habe. (Notizenbl., VI. Jahrg., 346.)

Vier Jahre später (1300) rüstet sich Albero v. Buchheim zu einem Zuge gegen den Patriarchen v. Aglen (Aquileja) und erhält von H. Rudolf die Vollmacht, Leute zu diesem Zuge aufzubringen (Index script. antiq. famil., fol. 70), verkauft am 3. Juli 1301 mit Willen seiner Gemahlin Agnes und seiner Söhne Pilgrim und Albero dem Kloster St. Florian die Schwaige in der Au am Mondsee „das Aeng, die bei dem Manse leit“ um 50 Pfd. Pfenn. (Urkundenb. v. Oberöst., IV., 398), sowie drei salzburgische Lehengüter am Krotensee, welchen Verkauf Erzbischof Chunrat von Salzburg am 28. Februar 1302 zu Salzburg bestätigt. (Urkundenb. Oberöst., IV., 408.)

Zu hohen Alter noch wird Albero in Streitigkeiten mit dem Nonnenkloster Göß in Steiermark verwickelt, die jedoch zu Gunsten des Klosters entschieden werden, indem Ulrich v. Wallsee, Hauptmann in Steyer, am 4. April 1302 zu Judenburg bezeugt, daß auf dem von ihm am „St. Ambrosentoch 1302 zu Judenburg“ abgehaltenen Landtaiding Frau Herrat, Nektissin von Göß, in Betreff der acht Hufen zu Peul und einer Hufe in Haslach, welche ihr Albrecht v. Buchheim mit Gewalt entzogen, ihr Recht behauptet hat. (Urkundenb. v. Oberösterreich, IV., 411.)

Noch einmal begegnen wir unsern Alber, und zwar zuletzt am 27. Februar 1303, mit mehreren Edlen auf dem Gerichtstage H. Rudolf's v. Oesterreich zu Korneuburg, auf welchem die Frau Elisabeth, des Grafen Perchttram v. Mertesdorf Witwe, den vierten Theil an dem Hause zu Korneuburg gegen die Ansprüche Ulrich's v. Wallsee und der Söhne ihrer Schwester in der Schranne zu Korneuburg behauptet hatte. (Urkundenb. v. Oberösterreich, IV., 432.)

Von nun an wird seiner nicht mehr urkundlich gedacht, und er dürfte wohl bald darauf, spätestens zu Anfang des Jahres 1306, gestorben sein, da um die Mitte dieses Jahres R. Albrecht seine Söhne Pilgrim und Albero mit der Grafschaft Lavenz in Ungarn belehnt, die er jedenfalls ihrem treubewährten wackeren Vater gegeben haben würde, wenn er noch am Leben gewesen wäre.

Ottotar v. Horneck's Reimchronik (Pez, Script. III., 800) setzt Albero's v. Buchheim Tod auf das Jahr 1308, in welchem auch Berthold v. Emmerberg und Bischof Ulrich v. Seckau das Zeitliche verließen, indem er sagt:

Auch für der pehend
Aus diesem Elend
Den gemainen Weg haim
Her Alber von Buchaim
Den schlagt vleißigleich
Der Hertzog Fridreich
Als er pillichen solt
Daz er jm was holt
Daz dient er mit Trewn
Des muos er Wlich noch rewn.

Mit seiner Gemahlin Agnes v. Liebenstein erzeugte er die Söhne Pilgrim und Albero, von denen später die Rede sein wird, sowie eine Tochter Margaretha, welche mit Ulrich v. Pillichdorf vermählt und aus dem Streite desselben wegen des Truchsessnamtes bekannt geworden war.

Albero's Bruder, Heinrich III., ein Sohn Heinrich's II. v. Buchheim, war zu Furdnich in Steiermark begütert und hatte sich gegen den deutschen Orden Gewaltthätigkeiten zu Schulden kommen lassen. 1255 war großes Landfriding in Gratz und wird Heinrich III. von Friedrich v. Pettau, Marschall der Steiermark, und dem Landrichter Gottfried verurtheilt, den Brüdern des deutschen Ordens im Hause zu Gratz aus seinen Gütern in „Furdnich“ den Schaden zu ersetzen. Acht Tage nämlich nach Heiligen Dreikönig, am 14. Jänner 1255, hielt Gottfried v. Warburg, Landrichter von Steiermark (judex Styriae), im Namen seines Herrn, des Königs von Ungarn, große Landgerichtstaiding zu Gratz, umgeben von den Edelherrn des Landes. Auf die Klage der deutschen Ordensritter zu Gratz wurden vor die Schranne gerufen: Heinrich v. Buchheim, Gottschalk v. Bertholdstein, Ulrich von Winkel, Bernhard v. Haus, Gebhard v. Chunringersdorf, Gottschalk v. Neuberg und Wulfsing v. Friedstein. Der Urtheilspruch gegen diese Edelherrn lautete dahin, daß ihre Güter zu Furdnich, Vinogersdorf, Kapfenstein, Oberndorf, Rabau, Buchau, Vinobendorf, Rundorf, Pichlern und Mitzeledorf bei Vonsdorf so lange bei dem königlichen Fiscus ver-

verbleiben sollten, bis die Summe der Beischädigungen — 300 Mark — dem deutschen Orden erstattet sein würden. (Diplom. duc. Styr., II., 184—188. — Muchar, Geschichte v. Steiermark, II., 169 u. V., 260.) — Dreizehn Jahre später erscheint Heinrich v. Buchheim als Zeuge in dem Gerichtsbriefe des Grafen Heinrich v. Hardeck ddo. Wels, 22. März 1268, womit der Streit zwischen der Nektissin von Nonnberg und Wolvelinus de Freilingen wegen eines Hofes in Freiling zu Gunsten des Stiftes entschieden wird. (Urkundenb. von Oberösterreich, III., 355.) Noch einmal begegnen wir Heinrich in einer Urkunde des H. Albrecht, welcher demselben die Gerichtsbarkeit in Traiskirchen verpfändet. (Msc. ex Arch. Hoheneck.) Weitere urkundliche Nachrichten über ihn und seine Familienverhältnisse sind uns nicht erhalten. Er starb im Jahre 1292 und wurde in der Familiengruft in der Pfarrkirche St. Aegidi in Becklabruck zur ewigen Ruhe bestattet.

Als Söhne Albero's I. v. Buchheim haben wir bereits oben schon Pilgrim und Alber v. Buchheim kennen gelernt. Gleich ihrem Vater erfreuen sie sich schon bei Lebzeiten desselben des allgemeinen Vertrauens und der Achtung des österreichischen Adels und werden bei verschiedenen Anlässen als Zeugen gelesen. So erscheint Pilgrim oder Pelegrin, der ältere der beiden Brüder, am 24. April 1303 als Zeuge des Tausches eines Obstgartens, welchen Reinprecht der Tuers v. Lichtenfels und sein Vetter Hugo der Tuers v. Lichtenfels an die Pfarre Eckendorf wegen einer Gülte von 60 Pfennigen auf zwei Lehen zu Wollmannsdorf machen. (Fontes rer. aust., XVIII., II., 111.) Am Montag in der Osterwoche 1303 zu Wien bezeugen die Brüder Alber und Pilgrim die Theilung des Stefan v. Hamenvelde mit seinem Bruder Arnold über das halbe Haus Traunspersch und den Satz zu Horsendorf per 400 Pfund Wiener Pfennige (Kaltenegger, II., 183.) und bestätigen das Jahr darauf, 1304 am St. Martinstage, den Verkauf des Chunrad v. Pillichdorf an das Stift Lilienfeld. (Hantthaler, recens. II., 194.)

Am 11. November 1306 gibt R. Albrecht I. den Brüdern Pilgrim und Albert für die ihm geleisteten Dienste: „Chaltenbrunne comitiam prope Lauentz et Petersdorf cum iuribus et pertinentiis uniuersis in regno Vngariae situatas, per ipsos et eorundem heredes tam masculos quam feminas feudale titulo secundum jus et consuetudinem terre Teutonici possidendes“ zu Lehen. (Schmel, Handjchr. d. Hofbibl., II., 146. — Sigmowsky, II., 542. — Ludewig, Reliquiae manuscriptae, 271. — Wurmbrand, Colloci. 18. — Niederösterreich. Landesbibl., Cod. Msc. 236, I., 631.)

Um diese Zeit waren Pilgrim und Albero v. Buchheim in Kriegshändel mit dem Grafen v. Rosenfeld verwickelt und erhalten 1307 von Dominik, Peter und Stefan Grafen v. Rosenfeld als Ersatz des in diesem Kriege erlittenen Schadens zwei Breiten zu Alrams und eine Wiese, wovon sie jährlich 6 Schilling Pfennige dienen sollten⁵⁾.

23. September 1308 zu Wien bezeugt Pilgrim v. Buchheim, daß Reinprecht v. Buchheim und seine Gemahlin Anna dem Stifte Klosterneuburg die Eigenschaft eines Lehens zu Nieder-Feiß veräußerten. (Nischer, Klosterneuburg, II., 333.)

⁵⁾ Hoheneck, Msc. Alrams. — Index script. antiq. f. P. f. 70. — Nach Hoheneck's Msc. 15 heißt es: „Comites a Rosenfeldt controversiae cum Pilligrino et Alberto de Buchem transactarum cedunt hisce in recompensationem damni illati 150 marcas argenteas cum hypotheca Alrams.“

Drei Jahre später, am 24. April 1310, wird Pilgrim wegen seiner Dienste vom Herzoge Friedrich mit dem Lehen Blumenau und dem Dorfe Hertweigsdorf belehnt. (Richnowsky, Reg. III., 63.)

1312, am St. Jacobstage (25. Juli), kauft er und seine Hausfrau Elisabeth (geborene v. Pottenndorf) von Leutbert v. Sonnenberg und dessen Hausfrau Diemut und deren Sohn Ulrich ein Haus sammt Grundstücken zu Langenlebern⁶⁾.

Um diese Zeit scheint Pilgram v. Buchheim in sehr naher Beziehung zum Hofe gestanden zu sein, da er am 10. August 1312 als Zeuge einer Urkunde vorkommt, wodurch die Königin Elisabeth und Herzog Friedrich von Oesterreich, ihr Sohn, dem Kloster Traunkirchen für die Abtretung seines Rechtes an dem Hallberg jährlich 110 Pfund Pfennige, zahlbar mit je 28 Pfund zu den vier Quatembern, verschrieben. (Urkundenb. v. Oberöst., V., 80.)

1313 verschreibt er dem Mayer Hauer den Hof zu Nschau und schließt mit ihm einen Lehencontract (Buchheimer Index, Titel: „Lehen, so die Buchheime andern verleihen“), und wird als Zeuge gelesen in der Urkunde vom Jahre 1314, wodurch der Abt Sigmar von Lambach den niedern Hof zu „Zwijel“ an Gebhard den Plümelein verleiht (Urkundenb. v. Oberöst., V., 135), dann in der Urkunde vom 8. September 1314, wonach Probst Ottokar von Vorau seinem Kloster einen Hof bei der Mühle und Güter zu Winkenberg in der Vorauer Pfarre mit dem Vogtrecht von Heinrich v. Krumbach um 136 Pfennige erkaufte (Muchar's Geschichte von Steiermark, VI., 201); endlich in einer Urkunde vom 11. Nov. 1314 zu Wien, als Heinrich v. Hausbach und seine Hausfrau Weisel und deren Söhne Ulrich und Gundacker ihr Lehen zu „Paegethal“ an Philipp Grundpach und Ulrich Michelfetter zu einer Stiftung bei der Pfarrkirche zu Eggendorf im langen Thale verkaufen. (Fontes rer. austr. XVIII., II., 147.)

1315 erhält Pilgrim v. Buchheim einen Revers von Andrä v. Sonnenberg in Betreff der Theilung des Leiches Viendorf (Buchheimer Index) und gibt Elisabeth v. Buchheim, Tochter Ulrich's v. Stubenberg, um sich im Stifte Rein neben ihrem Vater eine Grabstätte zu sichern, diesem Stifte fünf Mark Silber, welche Spende ihr Bruder Wulfing v. Stubenberg am 15. Juni 1315 zu Kapfenberg bestätigt. (Muchar's Gesch. v. Steierm., VI., 203.)

Im nächsten Jahre baute sich Pilgrim v. Buchheim ein Haus am Schottenstiftsgarten in Wien und gibt am 23. August 1316 dem Kloster einen Revers in Betreff des ihm bewilligten Zubaues auf Klostergrund. (Schottenarchiv. Fontes rer., XVIII. 2., p. 152.) 1317, am St. Michaelstage kauft er den Zehent zu Mallebern von Conrad v. Werde, und wird gleichzeitig vom Bischofe von Passau damit belehnt und am St. Luzentage desselben Jahres einen Antheil an dem Hause (Feste) zu Weyerberth und an der Lehenenschaft der dortigen Kirche von Haug dem Tuerfen (Thurfo) und dessen Bruder Reinprecht um 65 Pfd. Wiener Pfennige. (Hormann, Taschenb. 1829, p. 23. — Wurmbrand, in seinen Collect. nennt diese Turje: „Johann und Lambert“.)

Seit der Erwerbung von Weyerberg oder Weyerburg blieben die Buchheim durch mehr als hundert Jahre ununterbrochen im

Besitz dieser Herrschaft und waren zugleich Patrone der Pfarre. (Dr. Schnürer, Falkenberg und die Falkenberge, 1885, p. 16.) Auch vermehrte Pilgram seinen Besitz durch den Markt Gölledorf, ein Lehen des Burggrafen von Nürnberg, welches er von Otto v. Meissau im Jahre 1317 erhielt. (Buchheimer Index.)

Um diese Zeit scheint Pilgrim v. Buchheim seine zweite Ehe mit Kunigunde, des Stüchsen von Trautmannsdorf Tochter, geschlossen zu haben, da zufolge eines Heiraths- und Verweisbriefes vom Jahre 1317 Hadmar der Stür von Trautmannsdorf das Heirathsgut seiner Tochter Bungefrau Kunigunde für Pilgram v. Buchheim auf die Mauth und das Gericht von Schwechat versichert hat. (Buchheimer Index.)

Als Oberst-Erbtruchseß von Oesterreich führte Pilgrim v. Buchheim im Jahre 1317 ein eigenes Amtssiegel. In diesem erscheint eine linksgekehrte Reiterfigur; der Truchseß, barhaupt mit gelocktem Haar, ist mit einem langen, vorne aufgeschlitzten Rod bekleidet und trägt in der rechten Hand eine unbedeckte Schüssel, auf welcher ein Fisch liegt. Das galoppirende Pferd ist ganz in eine flatternde Decke gehüllt, auf welcher an der Brust, unterhalb des Fußes des Reiters und am Schenkel je ein Schild mit dem Wappen der Herren v. Buchheim, einem rothen Querbalken im silbernen Felde, angebracht ist. Der Raum des Siegelfeldes im Rücken des Reiters wird durch eine Blumendamasirung ausgefüllt. Die Umschrift lautet: † . S . PILGRIMI . DE . PVECHHAM DAPIFERI . AVSTRIE. (Gothische Majuskel zwischen Perlenlinien, gerundete E, M und T. Von dem Worte DE sind das E und P des folgenden Wortes Buchhaim und im letzteren HA zusammengezogen.) (Niederöst. Landesbibl., Msc. 370. — Berichte des Alterth.-Vereines, Bd. V, 66. Die Beschreibung und Abbildung dieses Siegels bei Wurmbrand, p. 266, ist ungenau.)

Das vorbeschriebene Siegel wurde von den jeweiligen Ober-Erbtruchsessern durch mehrere Jahrhunderte hindurch geführt. Bei der Erhebung Ferdinand's IV. am 5. September erschien jedoch Georg Ehrenreich v. Buchheim, wie die gedruckte Beschreibung derselben vom Jahre 1652 zeigt, nicht mehr mit der Schüssel, sondern zum ersten Male mit dem Polster, worauf der Reichsapfel liegt.

Anfangs December (5.) 1318 war K. Friedrich zu Judenburg und hatte mit dem Salzburger Erzbischofe Friedrich dajelbst eine Zusammenkunft. Er verpfändete da um 3000 Mark Silber, welche er für die thätige Hilfe des Metropolitens in seinem Kampfe mit K. Ludwig von Bayern schuldete, die Burg und Stadt Neumarkt in Obersteier und die Burg Arnfels in der untern Mark, und für die sichere Leistung der Uebergabe verbürgte sich nebst anderen Edlen Pilgrim v. Buchheim, der sich an der Seite des Königs zu Judenburg befand. (Muchar, Gesch. v. Steierm., VII., 209. — Richnowsky, III., Regest. 479.)

Als treuer Anhänger seines Herrschers unterstützte Pilgrim den K. Friedrich in seinem Kampfe gegen den Bayer auf das kräftigste. Als Anerkennung für die ihm geleisteten Dienste verpfändet K. Friedrich demselben die Stadt Hartberg für 750 Pfd. Pfennige und schlägt mit Zustimmung seiner Brüder, der Herzoge Leopold und Heinrich, am 1. September 1319 zu Wels noch 240 Pfd. dazu. (Richnowsky, III., Regest. 509.)

Wie groß Pilgrim's Leistungen schon damals waren, ist aus einem Freisinger Urbar vom Jahre 1321 zu entnehmen, in welchem es heißt: „Hic notatur bona sita auf dem „Chezzlaer“ lade“, que dominus Pilgrimus de Puechaim miles habet feodum a domino Chunrado episcopo Frisingensi et a bona suscepit ab eodem domino episcopo in Patavia 1321.“ Darauf folgt: „Primo in Geubli 4 feoda, in

⁶⁾ Hormann's Taschenbuch 1829, S. 25.

Nach einem Nachtr. eines alten Buchheim'schen Index kauften Pilgram v. Buchheim und seine Hausfrau Elisbet im J. 1342 (?) von Reinwein v. Sonnenberg und seiner Hausfrau Diemut ein Haus zu Mallebern und was dazu gehört, zu Dorf und zu Feldern. Dagegen: Mallebern nebst 60 Zehent Acker.

Pilgrim's v. Buchheim erste Gemahlin dürfte: Steierm., VI., S. 203, eine geberne v. Stubenbera

Guring 1 feodum, in Praech 2 feoda, in Ryed 3 feoda, in Retzing 3 feoda, in Altendorf 2 feoda, in Vezingerdorf 4 feoda, in Raenczenperg 1 feodum, in Winhartsdorf 2 feoda, in Lechen 2 feoda, in Rayczeinsdorf 1 feodum, in Prechenperg 2 feoda, in Swent 1 feodum, in Ranczenstainech 2 feoda, in Leiten 3, in Raffoltsdorf (Mühlviertel) 2, in Chopping 3, Gezendorf 2, Sterzengrub 2, Wolmutsdorf (bei Engelszell) 1, Nevnchirchen 7, Pratesdrum (bei Engelszell) 1, Paeulsdorf 1, in Vaeuht 1, in Chalperg 2, Hantolfoed 2, am Leuczenperg 2, in Mitteröd 2, in Sneperg 2, in Freyndorf 1, zusammen 64 Lehen. (Fontes rer. austr., XXXVI., 66—67.)

1319 kauft Pilgrim v. Buchheim von Hadmar v. Sonnberg ein Sechstel Zehent in der Hartberger Pfarre. (Buchheimer Index.)

1321 am Sonntag vor St. Martini zu Wien ist Pilgrim v. Buchheim Zeuge in der Schenkungsurkunde des Dietrich v. Werlos über die Hälfte seiner Besitzungen in Oesterreich und Ungarn an Reinprecht v. Eberstorf (Niederöst. Landesarch. Urkunde, Nr. 130); sowie in einer Urkunde des Eberhard v. Wallsee, Vaudrichters ob der Enns, vom Jahre 1321 an Hans v. Capellen seinen Eidam. (Enenkel, Msc., p. 242.)

In diesem Jahre macht Graf Paul v. Forchtenstein sein Testament und bestimmt die Brüder Pilgrim und Alber v. Buchheim zu Verhabern seiner Kinder. (Buchheimer Index.)

Drei Jahre später (1324 am St. Katrein Abend zu Wien) verkauft Heinrich v. Hausbach seinen Antheil an dem Dorfe Sawolstorf dem Pilgrim v. Buchheim um 4 Pfd. Wiener Pfennige. (Buchheimer Index.) Am 29. November 1324 zu Wien bevollmächtigen die Herzoge Albrecht, Heinrich und Otto Pilgrim v. Buchheim, sowie den Bischof Albrecht v. Passau, den Grafen Albrecht v. Hals und Johann v. Ehlingenberg von ihnen und ihres Streitens wegen mit den Herzogen Otto und Heinrich von Bayern zu tadeln. (Vichnowsky, IV., Regest. 6656.)

1325 ist Pilgrim Zeuge des Verkaufes der Brüder Wulfig und Rapoto v. Buchberg bezüglich eines Gutes zu Heidenreichstein in dem Markte bei dem Kamp (Enenkel, Msc. 78, p. 235) und cedirt mit seiner Gemahlin Kunigunde 9 Schilling Wiener Pfen., die sie zu Pergau liegen hatten, an Herrn Ott v. Ottenstein und seine Hausfrau Margareth gegen eine Wilt, welche Ruprecht v. Pergau von Herrn Otto v. Ottenstein zu Lehen gehabt hatte. (Buchheimer Index.)

1327, 11. Mai, erklärt Pilgrim sich wegen der Erbensprüche seiner Kinder (dieselben sind nicht genannt) von des verstorbenen Wulfig's v. Stubenberg Schwester, mit der Witwe desselben Offmehn verglichen zu haben, und verspricht den betreffenden Verzichtsbrief bis zum nächsten Jacobstag (25. Juli) einantworten zu wollen. Zu Bürgen dieses Versprechens setzt er: Stefan v. Hainfeld, Niclas v. Ternberg, Hadmar den Stüchsen, Ulrich v. Pergau und Jansen v. Merswand, welche, wenn der Termin nicht eingehalten wird, mit dem Aussteller jeder einen rittermäßigen Knecht nach Wien zum Einlager zu schicken haben. (Notizenbl. d. kais. Akademie, VI., 462.)

Im Jahre 1328, am 24. April zu Wiener-Neustadt, erscheinen Pilgrim v. Buchheim und dessen Sohn Heinrich als Siegler der Urkunde der Brüder Gottschalk und Heinrich v. Reitperg über die ihnen von ihrer Mutter Kunigunde, weiland Hadmar's des Stüchsen Hausfrau, angefallene Erbschaft. (Duell. hist. ord. equit. theut., II., 65.)

Pilgrim v. Buchheim, oberster Truchseß in Oesterreich, war überdies Herzogs Albrecht II. des Weissen oder Lahmen und Herzogs

Otto Verordneter und erhielt im Jahre 1330 das Recht, einen Wochenmarkt in Göllesdorf zu halten. (Wurmbrand, Collect., 19. — Hohenek, Arch. 9.) Auch gewährte ihm und seinem Sohne Heinrich Herzog Albrecht im Jahre 1330 einen Wochenmarkt zu Garbenau (?) in Steiermark. (Buchheimer Index.)

1331, am St. Panfrakttag zu Wien, erscheint Pilgrim v. Buchheim als Zeuge in einer Urkunde des Hugo Turs v. Lichtensfels, vermöge welcher derselbe einige Güter seinem Vetter Jans dem Turs von Raubeneck und des Letzteren Hausfrau Kathrein cedirte. (Kaltenegger, I., 23.)

In demselben Jahre verpfänden die Herzoge Albrecht und Otto dem Pilgrim v. Buchheim um den Dienst, den sein Sohn Albrecht mit zwölf Helmen gegen Bayern thun soll, 190 Pfund Wiener Pfennige und 60 Pfund für ein Roß, die nächste Steuer der Bürger zu Neustadt, und bekennen am 13. October 1331 zu Wien dem genannten Pilgrim für seine gegen Burgow gethanen Dienste 58 Mark Silbers schuldig zu sein und schlagen diese Summe auf den Satz des Gerichtes und der Mauth zu Schwachat. (Vichnowsky, III., Reg. 893 und 911.)

1333, 15. April zu Wien, ist Pilgrim v. Buchheim, oberster Truchseß von Oesterreich, Zeuge in der Urkunde, womit Otto v. Zelking dem Ulrich v. Somberg für 200 Pfd. Denare 200 Pfd. Gilt zu „Gensferndorf“ versetzt. (Urkundenb. v. Oberöst., VI., 89.)

Zwei Jahre später, am 9. October 1335 zu Admont, macht derselbe Pilgrim mit Abt Eckhard von Admont einen Gütertausch. Ersterer gibt von seinen Eigen: eine Schwaige, gelegen zu Mewertscharn unter Wolfenstein im Ennstale, eine Schwaige im „Gaiszaerwald“ (Gaisferwald) in dem Dörflein und ein Gut, gelegen an der „Gaenich“ an dem Verge, und erhält von Admont: der Abtei Eigen zu Leutleinsdorf und Neufidel⁷⁾.

1336, am 11. October zu Enns, ist Pilgrim, „der ältere Buchheim“, mit mehreren Edlen von Oesterreich und Steiermark Bürge der Verschreibung Herzogs Albrecht von Oesterreich, wodurch derselbe bekennt, dem König Johann von Böhmen 5000 Mark großer Prager Münze, die eine Hälfte zum nächsten Georgi, die andere auf St. Martinstage zahlbar, schuldig zu sein. (Vichnowsky, III., Reg. 1087.)

Am Palmsonntag 1337 geben Pilgrim v. Buchheim, oberster Truchseß von Oesterreich, und seine beiden Söhne Heinrich und Alber v. Buchheim dem Abte Chunrat von Baern (Michelbeuern) und dem Konvente daselbst ein Gut zur Stiftung eines Jahrtages für sie und ihre Nachkommen mit Vigil und Messe am St. Achazentag (Fitz, Gesch. d. Stiftes Michelbeuern, II 802), wogegen sich der Abt Chunrad und der Konvent zu St. Peter in Salzburg (?) verbinden, alljährlich am genannten Tage vor Sonnenwenden einen Jahrtag für ihre Seelenruhe mit Meläut, Messen, Vigil und allen anderen guten Werken zu begehen⁸⁾.

⁷⁾ Muchar's Gesch. v. Steiermark, VI, 267. — Wicher, Gesch. v. Admont, III., 262, beschreibt das Siegel Pilgrim's v. Buchheim, das an der Urkunde noch vorhanden ist, folgendermaßen: Rundes, ziemlich großes Siegel. In dem oben rechts mit Zweigen verzierten Siegelfelde die Figur eines barhäuptigen Reiters, in der Rechten eine Schüsself (signum dapiferi) haltend. Das nach links springende Roß ist im Vordertheile gewappnet, mit wallenden Decken behangen, und langt mit den Hufen beiderseits in die Schriftlinie. Legende: + S. PILGRIMI D'PVECHHAIM DAPIFERI AVSTRIE. Vergl. die oben S. 136 vorkommende Beschreibung.

⁸⁾ Formayr's Taschenb., 1829, p. 23, bemerkt, daß durch die Urkunde des Abtes Chunrad bestätigt wird, daß des Pilgrim's Bruder Alber und sein Enn (Großvater) Heinrich geheißten habe. — Index script. antiq. famil. Buchheim, Fol. 71.

Mit dieser Stiftung scheint Pilgrim v. Buchheim seine irdischen Sachen in Ordnung gebracht und sich für das Jenseits vorbereitet zu haben. Noch zweimal begegnen wir ihm, und zwar 1340, als er seinem Sohne Alber etliche Güter übergibt, worauf derselbe sich mit Anna, der Tochter des Grafen Paul v. Martersdorf, verheirathete (Buchheimer Index) und 1341 als Zeugen eines Vergleiches zwischen Reinprecht v. Eberstorf und Georg Zaendlein ihres Wappens, beziehungsweise Helmschmuckes wegen. (Wurmbrand, Collect. 20.)

Von den weiteren Lebensschicksalen desselben ist uns nichts bekannt. Pilgrim scheint bald darauf, wahrscheinlich um das Jahr 1343 gestorben zu sein. Er war zweimal vermählt; zuerst mit Elisabeth v. Pottendorf oder v. Stubenberg, wie oben S. 136 bemerkt wurde, und dann mit Kunigunde, Hadmar des Stüchsen v. Trautmannstorf Tochter. Mit dieser hatte er zwei Töchter Namens Anna, welche 1318 sich mit Gundacker v. Rosenstein vermählte und 1328 auf die ihr von Seite ihres Vaters angefallene Erbschaft Verzicht leistet (Archiv Hohenec. — Hormayr, Taschenb., 1829, p. 23), und Margareth, welche Gottschalk, des Dietrich v. Neuberg Sohn, laut Heirathsvermächtniß vom Jahre 1326 (Buchheimer Index) zur Ehe nahm und 1343 den Empfang von 1000 Pfund Wiener Münze, welche auf seine Hausfrau gefallen sind, den Buchheimen quittirt (Buchheimer Index), wogegen Albrecht und Jans, Gebrüder von Buchheim und Jans der jüngere, Herrn Heinrich's v. Buchheim Sohn, gedachter beider Brüder Vetter, im Jahre 1343 Verzicht leisten auf die Erbschaft der Margareth, Pilgrim's und Jans Schwester, so Herr Gottschalk v. Neuberg ehelich gehabt. (Buchheimer Index.) Daraus geht hervor, daß sie, ihr Vater und ihr Bruder Heinrich bereits aus dem Leben geschieden waren.

Die Söhne Pilgrim's waren: Heinrich, Albert, Hans und Pilgrim.

Pilgrim's Bruder Albrecht II., dessen oben bereits gedacht wurde, und der im ersten Decennium des 14. Jahrhunderts öfters gleichzeitig mit Pilgrim als Zeuge in Urkunden genannt wird, kommt später nur noch einige Male urkundlich vor, und zwar zählt er 1313 zwölf Pfennige Grundzins von seinem Hause an das Stift Schotten. (Quellen und Forschungen d. vaterländ. Geschichte, p. 187.) 1314 erkaufte er von Leopold Maurer, Bürger zu Wiener-Neustadt, einen Weingarten zu Lichtenwerd (Buchheimer Index) und 1315, 10. Februar, erscheint als Zeuge des Reverses der Aebtissin Kunigunde v. Traunkirchen, womit dieselbe beurkundet, daß der Konvent daselbst von den 110 Pfd. Pfenn., welche dem Kloster aus dem Salzrieden zu Hallstadt zuerkannt wurden, 28 Pfd. erhalten soll. (Urkundenb. v. Oberöf., IV., 138.)

Weiteres ist von Albert II. nicht bekannt, und er scheint um diese Zeit unvermählt gestorben zu sein.

Heinrich IV., der älteste Sohn Pilgrim's II. (III.) v. Buchheim, war H. Albrecht's II. Feldhauptmann, dem er 500 Ungarn gegen die Züricher zuführte. Er vermählte sich am St. Niklastage 1325 zu Wien mit Elisabeth, Tochter des Albert v. Rauchenstein, der ihr eine Mitgift von 500 fl. verschreibt. (Hormayr, Taschenb. 1829, p. 23.)

1327 schließen Alber und Hartneid v. Rauchenstein und deren Schwester Agnes mit Heinrich v. Buchheim ihrem Schwager anstatt seiner Gemahlin Elisabeth, der vorgedachten Geschwister leiblichen Schwester einen Vertrag wegen des vierten Theiles der Herrschaft Marchfeld, welche von dem n. ö. Landmarschall (Hans v. Eberstorf) durch Geschäft an die genannten Rauchenstein'schen Geschwister gekommen war. (Hohenec, Msc.)

Am Ernttag, acht Tage vor dem Fasching 1330, reverbirt sich Albero v. Rauchenstein gegen seinen Schwager Heinrich v. Buchheim, alles Erbe, das auf dessen Gemahlin Elisabeth gefallen ist, zu den festgesetzten Terminen zu verabsolgen, bei Strafe des Einlagers (er und drei rittermäßige Knechte in einem ehrbaren Wiener Gasthause.) (Buchheimer Index.)

1331 verpfänden die Herzoge Albrecht und Otto dem Heinrich v. Buchheim für den Dienst, den er mit zehn Helmen gegen Bayern thun soll, für 150 Pfund Wiener Pfennige die nächste Judensteuer (Eichnowsky, III., Reg. 910) und reverbirt sich Alber v. Rauchenstein, am anberaumten Termine (25. November) mit Herrn Heinrich v. Buchheim zu theilen, widrigenfalls Albert in einem ehrbaren öffentlichen Gasthause mit acht Pferden sich einlagern, wie auch Herr Heinrich, und soll nicht abziehen, bis die Theilung vorüber ist. (Index script. antiq. fam. Puchheim, fol. 90.)

1332 geben die Herzoge Albrecht und Otto von Oesterreich dem Heinrich v. Buchheim für ein Darlehen von 1800 fl. einen Schuldschein, und im Jahre 1335 gleichfalls einen Schuldschein und Verweisbrief für ihn und seine Hausfrau Elisabeth über 200 fl. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 80.)

Am Berchtage (6. Jänner) 1333 verkaufen Alber v. Rauchenstein, seine Hausfrau Clara und sein Bruder Hertneid dem Hause zu „Maurperg“ Mailberg) St. Johannis-Ordens zehnthals Pfund und 27 Pfennige Wiener Münze Geldes zu Marchartsdorf auf drei Lehen und auf sieben Hofstätten um hundert und fünfthalb und 30 (134 $\frac{1}{2}$) Pfund Wiener Pfennige. Unter demselben Datum geloben Alber v. Rauchenstein, Hertneid, sein Bruder, und Heinrich v. Buchheim, welche schon in der vorigen Urkunde als Schützer des Kaufgutes erscheinen, für Frau Agnes, der Brüder v. Rauchenstein Schwester und Heinrich's v. Buchheim Gesein (Schwägerin), den obigen Kaufvertrag zu schirmen. (Reiblinger, Gesch. v. Mest, II, 2, 665.)

1340, 7. März zu Wien, überläßt Chadolt v. Eckartsau der Abtei Heiligenkreuz die drei Theile an dem Gerichte zu Baumgarten a. d. Mur, die ihm der Herzog versezt hat, wovon den vierten Theil Herr Heinrich v. Buchheim inne hat, weshalb dieser Theil ausgenommen ist. (Fontes rer. austr., XVI, 176.)

1341 gewährt Herzog Albrecht von Oesterreich durch Heinrich v. Buchheim der Stadt Baden eine Freieung und einen Kirchtag. (Buchheimer Index.)

Ueber Heinrich's weitere Beziehungen zu dem Landadel und seine sonstige Thätigkeit besitzen wir keine urkundlichen Nachrichten; er scheint frühzeitig, und zwar, wenn nicht früher, doch gewiß im Jahre 1343 das Zeitliche verlassen zu haben, was durch den obigen Verzichtsrevers seines Sohnes Jans bezüglich der Erbschaft seiner Muhme Margaretha per 1000 fl. vom Jahre 1343 und eine Urkunde vom 24. April 1344 zu Wien bestätigt wird, indem nämlich die Brüder Albero und Hertneid v. Rauchenstein das halbe Haus Ort am Traunsee an ihre Oheime Reinprecht und Friedrich, Brüder von Wallsee, Hauptleute zu Enns, verkaufen und das Versprechen leisten, bezüglich des Kaufes auch mit ihren Schwestern: der Frau Elisabeth, Witwe des Herrn Heinrich v. Buchheim, und der Frau Agnes, Gemahlin Conrad's v. Pottendorf, bis künftigen 21. Juni Alles in's Reine zu bringen. Mit den zwei Brüdern siegelt ihr Oheim Weichart v. Winkel. (Urkundenb. v. Oberöf., VI., 475 u. 476.)

Aus der Ehe Heinrich's v. Buchheim mit Elisabeth v. Rauchenstein, welche noch im Jahre 1343 lebte, waren zwei Söhne, Hans und Heinrich, und zwei Töchter: Agnes und Kunigunde, geboren worden.

Agnes, die mit Rudolf v. Stadel vermählt war, und im Jahre 1355 von ihm ein Vermächtniß auf seine Güter erhielt (Buchheimer Index) und Elisabeth, die zuerst Otto v. Meißau, dann Johann Graf v. Pernstein zur Ehe nahm. Aus ihrer ersten Ehe stammt eine Tochter Ursula, welche Graf Thomas von St. Georgen und Pöfing heirathete. (Blätter des Vereines für Landeskunde, XIV., 392.)

Agnes war vor ihrer Vermählung mit dem Stadel mit dem Woiwoden Stefan von Siebenbürgen verlobt. Derselbe beurfundet nämlich im Jahre 1346 feria secunda ante festum sti Colomanni zu Dvor, daß ihm die Brüder Albert und Johann v. Buchheim ihre Muhme*) Agnes, des Heinrich v. Buchheim Tochter, zur Gemahlin gegeben haben, und verspricht derselben nach vollzogener Vermählung zum Leibgeding 1000 Mark reinen Silbers Wiener Gewicht. (Ludewig, Reliquiae manuscript, IV., 277.)

Nach Hübner's genealogischen Tabellen, III., 775, soll auch ein zweiter Sohn Namens Heinrich aus der Ehe des Heinrich v. Buchheim mit Elisabeth von Rauchenstein hervorgegangen und im Jahre 1375 gestorben sein. Dies müssen wir jedoch in Abrede stellen; zwar begegnen wir einem Heinrich v. Buchheim, der im Jahre 1348 zwei Pfd. Pfennige in Geld dem Wiener Augustiner-Kloster vermacht (Index script. antiq. famil. Buchheim, fol. 59); allein diese Angabe ist jedenfalls unrichtig, da seiner nirgends als eines Sohnes des oftgenannten Heinrich und der Elisabeth erwähnt wird, und derselbe auch nicht an der Erbtheilung mit der Elisabeth und ihren Kindern Jans, Agnes und Elisabeth und deren Theilen Alber und Jans im Jahre 1348 theilgenommen hat. Am Mittichen nach dem Erchtage (soll heißen „Perchtage“) 1348 schlossen nämlich Elisabeth, Witwe Heinrich's v. Buchheim, geborne v. Rauchenstein, und ihre Kinder Jans, Agnes und Elisabeth mit Albero und Jans v. Buchheim (den Brüdern des verstorbenen Heinrich) wegen der Feste Rauchenstein und allem Gut, was des Heinrich, Albero und Jans Vater Pilgrim v. Buchheim und der verstorbene Heinrich (des Albero und Jans Bruder) hinterlassen hat, einen Erbtheilungsvertrag, wonach Jans der Jüngere, des Heinrich Sohn, die Feste Weherburg, einen Theil der Feste Rauchenstein, dann den Markt und die Feste Willenau in Steiermark erhält. Später vermachte ihm Heinrich v. Rauchenstein noch die Stadt Markth (?) sammt dem Landgerichte. (Hormayr, Taschenbuch 1829, p. 24.)

Von Jans, Heinrich's Sohn, ist in den Geschichtsquellen fast gar nichts zu finden.

1341 erhält er einen Gnadenbrief von Herzog Albrecht von Oesterreich in Betreff eines Kirchtages oder Jahrmarktes zu Baden, kaufte 1356 von seiner Schwester Agnes, der Gemahlin Rudolf's v. Stadel, einen Hof zu Mollstorf. 1362 verzichtet zu seinen Gunsten seine Schwester Elisabeth, Witwe des Otto v. Meißau, auf ihr väterliches Erbgut. (Buchheimer Index.) Er soll im Jahre 1387 gestorben sein, ohne von seiner Gemahlin Veronica v. Meißau Kinder zu hinterlassen.

Alber oder Albert III., der zweite Sohn Pilgrim's v. Buchheim, erscheint urkundlich zuerst im Jahre 1340, und zwar als Zeuge in dem Kaufbriefe des Leopold Maurer, Bürgers zu Neustadt, über einen Weingarten zu St. Georgen. (Buchheimer Index.) Vom Jahre 1341 existirt ein Lehenbrief desselben über die Feste „Muer“, gelegen bei Litschau. (Buchheimer Index.)

1342 kauft er von Sigmund v. Bernhardsthal, Elisabeth, dessen Hausfrau, und Heinrich Sigendorf eine Wiese und etliche Aecker zu Dräffenhof. (Buchheimer Index.)

Am St. Michaelstage (29. September) 1343 stiftet Alber v. Buchheim, oberster Truchseß, für seinen Vater, seine Mutter und alle seine Vorfahren und Nachkommen einen Jahrtag zur Abtei Michelbeuern und dotirt diese Stiftung mit einem Gute zu Talhausen (Fitz, Gesch. d. Stiftes Michelbeuern, p. 807), und ist Siegler und Zeuge der Urkunde, wodurch die Brüder Niclas und Haymel, die Tzurerndorfer, die Beilegung ihrer Streitigkeiten mit der Abtei Heiligenkreuz wegen eines Holzes zu Winden beurfunden. (Fontes rer. austr., XVI., 187.)

In demselben Jahre kauft Andrá der Fux für sich und seine Erben mit Zustimmung Albrecht's v. Buchheim, obersten Truchseß in Oesterreich, von Katrei, des Forsters Witib, von Reizenschlag das Haus und das Dorf Reizenschlag (Buchheim'sches Lehen) sammt zwei Dorfstetten: zum „Walthers“ und zum „Pürklers“ mit Holz, Wiesmahd und Fischweid und verkauft Haidmahr oder Hadmar, der junge Stüch, Alber v. Buchheim und seiner Hausfrau Anna ein Kreuz per 150 Pfd. Pfennige. (Buchheimer Index.)

Das Jahr darauf, am 13. Mai 1344 zu Wien, verkaufen Alber v. Buchheim, oberster Truchseß in Oesterreich, Anna, dessen Gemahlin, und Johann, sein Bruder, an den Abt Ulrich und den Konvent in Admont um 250 Pfd. Pfennige die Schwaige an dem Chisling und an der Tonne mit jährlichen 300 Käfen, eine Schwaige „an dem Berg“, eine solche „an der Graden“ (bei Seckau oder Köflach), ein Gut zu Kallwang, eines zu „Kewerdoerslein“, Liegenschaften zu Moosenstein „an der Ganith“, an der Eholhuebe und die Alpe „in dem Thornach“. (Wichner, Gesch. v. Steierm., VI., p. 302. — Wichner, Gesch. v. Admont, III., 49.)

Mit den zwei Buchheimen siegelt Eberhart v. Wallsee, Hauptmann zu Drosendorf, und Ernst v. Lobming. Zwei Tage später bestätigte Herzog Albrecht diesen Kauf und erlaubt den Buchheimen, an Abt Ulrich noch andere Güter zu verkaufen. (Wichner, Gesch. v. Admont, III., 49, Notiz.)

In demselben Jahre empfangen Alber v. Buchheim und Pilgrim v. Streun vom Herzoge Albrecht II. das Dorf Glinzendorf mit aller Zugehör, wie dasselbe zuvor Herzog Albrecht vom Bischof von Regensburg zu Lehen hatte, zu Lehen (Hofkammerarchiv, Rubrik: Lehenbriefe von den Fürsten von Oesterreich); kauft Albero von Caspar v. Corbergh und dessen Söhnen Erasmus und Ulrich, Saubersdorf, dann Gottfriedschlag und Weissenbach, einen Theil des Losberger Waldes, sowie einige Lehen in der Grafschaft „Regnitz“ (Hormayr, Taschenb. 1829, p. 25) und von Herdegen v. Pettau und Otto v. Liechtenstein-Murau einige Güter in Gellersdorf. (Wurmbrand, p. 4 u. 292.)

Des Samstags nach unserm Herrn Reichnamstag 1344 erscheint Alber v. Buchheim als Zeuge in dem Schiedsspruche mehrerer Landherren in der Streitsache zwischen Gottschalk den Reitperger von Werb und der Elisabeth, Witwe seines Veters Gottschalk des Reitperger, wegen der Theilung des hinterlassenen Gutes und ihrer Morgengabe. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 314.)

Noch in fast jugendlichem Alter nahm Albert v. Buchheim unter den Adeligen des Landes eine bevorzugte Stellung ein und wurde auch von Seite des Hofes zu vertraulichen, besonders ehrenvollen Missionen benützt, was am deutlichsten daraus hervorgeht, daß er vom Herzoge Albrecht II. bevollmächtigt wurde, das Ehebündniß seines Sohnes Rudolf IV. des Stiflers mit Katharina, der Tochter des Markgrafen Karl von Mähren zu Stande zu bringen.

*) Mit dem Worte „Muhme“ wird nicht blos des Vaters und der Mutter Schwester, sondern auch die „Nichte“ bezeichnet, wie im vorliegenden Falle. Vgl. Grimm.

Am 14. Juli 1343 bezeugt nämlich Albert v. Buchheim im Schlosse zu Thernes, Tuler Bisthums, als Abgeordneter Herzogs Albrecht des Weissen von Oesterreich, daß er Macht habe, Namens desselben das Ehebündniß Herzogs Rudolfs mit Katharina, Tochter des Markgrafen Karl von Mähren abzuschießen und zu beschwören, und vom Markgrafen Karl von Mähren ist ein Schreiben von demselben Datum und Orte an Herzog Albrecht vorhanden, in welchem derselbe sich Erstgeborener des Königs von Böhmen nennt und erklärt, er habe an diesem Tage in Gegenwart seines Vaters und des herzoglichen Gesandten Albert v. Buchheim auf das Evangelium geschworen, seine Tochter Katharina dem Herzoge Rudolf von Oesterreich zur Frau zu geben, falls er die päpstliche Dispensation erlangen könne. (Vidnowsky, III., 1372, 1373 u. 1384.)

Dagegen verspricht Herzog Albrecht am 9. December 1344 zu Wien dem Markgrafen Karl von Mähren, seinen Sohn Herzog Rudolf mit dessen Tochter Katharina zu vermählen, falls der heilige Vater die Bewilligung hiezu ertheilen werde. (Vidnowsky, III., 1380.)

Buchheim soll das Heirathsbündniß wirklich zu Stande gebracht haben¹⁹⁾.

1345 gibt Herzog Albrecht von Oesterreich seine Zustimmung zu dem Verfaße der Veste Pergau, die Graf Niklas v. Watersdorf einem Juden verpfändet hatte, dem Käufer der genannten Veste Albrecht v. Buchheim und seiner Hausfrau, gebornen Gräfin v. Watersdorf. (Buchheimer Index.)

Das Jahr darauf, 2. November 1346 zu Wien, stiften Albert III. v. Buchheim und sein Bruder Hans I. für ihren verstorbenen Bruder Heinrich IV. einen ewigen Jahrtag bei dem Schottenkloster in Wien, wogegen sich der Abt Philipp und Konvent dieses Klosters mittelst Revers von gleichem Datum verpflichten, die gemachte Stiftung eines ewigen Jahrtages den Intentionen der Stifter gemäß zu verwirklichen. (Fontes rer. austr., XVIII., 256.) In demselben Jahre am Mittwoch nach Gregori geben Alber v. Buchheim und Andere dem Bertold und Ulrich v. Pergau einen Schadlosbrief. (Kaltenegger, I., 48.)

1348 kauft Albert für sich und seine Erben von Albrecht v. Ottenstein und dessen Hausfrau Petrodt, gebornen Turs, einen Hof zu Biendorf, zwei Holz, Wiesen, Acker und was sonst dazu gehört, das alles freies Eigen ist (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 30) und gibt mit mehreren Herren v. Buchheim ein Compromiß für die Schiedsrichter wegen des Hauses zu Rauhenstein. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 84.)

In diesem Jahre kam auch der wichtige Tauschvertrag vom 15. October zwischen Herzog Albrecht von Oesterreich und Albrecht v. Buchheim über die Vesten Litschau und Heidenreichstein gegen die Veste Buchheim zu Stande. Nach diesem überläßt Albrecht v. Buchheim dem Herzoge die Vesten Litschau und Heidenreichstein. Die Veste Buchheim sammt Zugehör war nämlich Albrecht v. Buchheim gegen seinen Bruder Hans und gegen seinen Vetter Henslein v.

Buchheim durch Erbtheilung zugefallen. Albrecht ließ dem Herzoge die 3400 Pfd. nach, für die ihm jene zwei Vesten schon verpfändet waren, und folgte die Briefe darüber aus. Dazu gibt der Herzog das Kirchenlehen Litschau, behält sich aber jene von Heidenreichstein und Raabs bevor; desgleichen auch die Vogtei der Klöster und Kirchen im Gebiete jener Vesten; letztere sollen landesfürstliche Lehen sein. (Urkundenb. v. Oberöst., VII., 74—76.) Auch verspricht Herzog Albrecht dem Alber v. Buchheim, daß die (herzoglichen) Lehen nach seinem Tode seinen Erben zufallen sollen. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 30.)

Um dasselbe Jahr (1348) wird Albero v. Buchheim auf Litschau und Heidenreichstein nach dem Aussterben des Geschlechtes der Klingenberge, dessen letzter Sprosse Heinrich mit König Johann von Böhmen 1346 in der Schlacht bei Grech fiel, von dem Propste des Collegiatstiftes Eisgarn Namens Conrad zum Erbvogte gesetzt und Conrad's Nachfolger, Propst Stefan, und die Samung zu Eisgarn bekräftigen am 12. Juli 1357, daß sie Herrn Albero v. Buchheim, obersten Truchseß in Oesterreich zu einem rechten Erbvogt und zweiten Stifter Eisgarn's erwählt und genommen haben, wie ihn auch schon der verstorbene Propst Conrad zu einem solchen erwählt hatte. Stirbt der Propst oder ein Chorberr, oder tritt ein solcher aus, so werden sie mit seinem Rathe einen neuen erwählen. (Topogr. Niederöst., II., 532. — Hippolytus, III., 496.)

28. Februar 1398 verkauft Dietrich Meierhofer, Burggraf zu Falkenstein, an Stelle seines Herrn, des Albert v. Buchheim, 3 1/2 Pfd. Geld zu Streifung auf bestiftetem Gute, behauften Holden zu Dorf und Feld an Wernhard v. Meissau um 45 1/2 Pfd. Mit siegler der Urkunde ist Albert's Bruder Johann v. Buchheim. (Notizenbl. II., 125.) Das Jahr darauf stiftet Albrecht v. Buchheim sein Erbe zu Chunreinsdorf zum Gotteshaufe Siebenbrunn (Index script. antiq. fam. Puchheim, fol. 71.) und gibt mit seiner Hausfrau Anna, gebornen v. Forderstein (Watersdorf), der Abtissin und dem Konvente zu St. Nicolaus in Wien den zwölften Theil des Urfahr zu Inzesssee gegen die Verpflichtung einer ewigen Messe, wobei sein Bruder Hans als Zeuge zugegen ist. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 59.) Desgleichen erbt Zehent (?) der Fraunacher dem Albrecht von Buchheim die Eigenschaft des Hofes zu Germans, wogegen ihm dieser die Eigenschaft des Hofes zu Paensdorf überläßt. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 71.)

1350 vermachte Hans, Turs v. Rauhenegg dem Alber v. Buchheim 12 Schill. 8 Pfenn. Geld. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 90.)

18. Februar 1351 verkauft Leutold v. Tya (Thaya) mit Zustimmung seines Lehensherrn Alber v. Buchheim dem Propste Seisfried v. Herzogenburg die Hälfte eines Zehenthofes zu Thaya mit den dazu gehörigen Zehenten um 50 Pfd. Pfennige und am 4. Juli desselben Jahres verkauft Wengel v. Teyau (Thaya) dem Stifte Herzogenburg die zweite Hälfte des Zehenthofes mit dem dazu gehörigen Zehent um 40 Pfd. Pfennige. Siegler der Urkunde ist Alber v. Buchheim. (Jaigl, Die Urkund. d. Stiftes Herzogenb. 194 u. 198. — Archiv der kais. Akad. IX., 251.)

31. Juli 1351 verkaufen Albrecht v. Buchheim und seine Hausfrau Anna 10 Pfd. Witten Wr. Pfennige auf behauften Gute zu Chalichdorf (Kalladorf bei Wullersdorf), siebenthalb Pfund und 36 Pfennige auf fünf ganzen Lehen und zwei Hofstätten, und auf Ueberländäckern 3 Pfd. und 84 Pfennige dem Herrn Johannem, Pfarrer zu Stronsdorf, um 127 Pfd. Wr. Pfennige und geben die Eigenschaft dieser Witten auf unser Frauenaltar im Kloster Gottesthal (Eausenstein). (Blätter d. Vereines f. Landesf. X., 36.)

¹⁹⁾ Kurz, Albert der Lahme, S. 219. — Bekanntlich wurde Katharina nach dem Eheversprechen Rudolfs Eltern, Albrecht II. und Johanna bei der Stadt Laa, zur Erziehung übergeben und im Juli 1357 im 15. Jahre ihres Alters mit Rudolf vermählt. Sie gebar ihm keine Kinder. Nach dem im Jahre 1365 erfolgten Tode Rudolfs wurde sie 19. März 1366 mit Markgrafen Otto von Brandenburg, dem Sohne K. Ludwigs von Bayern vermählt. Nach dem im Jahre 1379, 15. November, erfolgten Tode ihres zweiten Gemahles kehrte sie nach Oesterreich zurück, lebte durch zwölf Jahre größtentheils in Perchtoldsdorf bei Wien und starb am 26. April 1395, 53 Jahre alt.

Am Freitag nach St. Erhardstag 1352 erscheint Alber v. Puchheim als Zeuge in dem Verzichtreverse der Margaretha, Chalhochs v. Ebersdorf Tochter und Ulrich's v. Zelking Hausfrau, auf ihr väterliches und mütterliches Erbe gegen ihren Bruder Alber v. Ebersdorf (Niederöst. Landesarch., Urf. Nr. 507) und am 24. April desselben Jahres schenkt Albrecht der Wiener Burgkapelle von einem halben Lehen zu Ottenthal $\frac{1}{2}$ Pfd. Wachs Burgrecht. (Mittheil. d. Alterthumsvereines, VI., 146.)

In diesem Jahre wurden die schon lange dauernden Fehden und Feindseligkeiten zwischen Wilhelm v. Landstein, Eberhard und Heinrich v. Wallsee und Alber v. Puchheim eines- und Heinrich v. Neuhaus, Stefan v. Sternberg, Jossen v. Rosenberg und Josten v. Michelsperg andernteils durch die Intervention des Königs Karl v. Böhmen und Markgrafen Johann v. Mähren beigelegt und die stattgehabte Ausöhnung sowie die Friedensbedingungen am St. Philipps- und Jakobstage durch die beiden Regenten urkundlich bestätigt. (Ludewig Reliquiae manusc. IV., 279 bis 285.)

1353, 28. März, verkaufen Alber v. Puchheim und seine Gemahlin Anna ihr Eigen, 13 Pfd. 77 Pfennige, auf bestitem Gute zu Unteriebenbrunn um 159 $\frac{1}{2}$ Pfennige an Meister Heinrich, Pfarrer zu Weikersdorf, wobei die Oheime der Anna, Stefan und Otto v. Weissen und der Oheim Albers (?), Dietmayer von Rosenstein, als Mitsiegler und Zeugen fungiren. (Hueber, Austria p. 80. — Reiblinger II., 2, 170.)

Dagegen verkauft Gundacker Werder dem Albert v. Puchheim operas suas (seine Mannschaft) in Majersdorf. (Arch. Hoheneck mscr. tit. 8 ex actib. Krumpach.)

1353, 13. August, zu Wien löste H. Albrecht II. von Ulrich v. Stubenberg eine Schuld von 800 Pfd. Wr. Pfennigen ein und verpfändet dieselbe um 1000 Wiener Pfunde dem Albert v. Puchheim. (Muchar, Gesch. v. Steierm., VI., 326. — Richnowsky III., [1644] gibt die Wiederverpfändung der 800 Pfd. für 1800 Pfd. an.)

Der selbe Albert überläßt im Jahre 1353 seinem Bruder Pilgrim III., Chorherrn in Salzburg den Fruchtgenuß des Schlosses und der Herrschaft Wulffingstein (Mscr. arch. Hoheneck tit. 15), kauft für sich und seine Erben von Bernhard v. Pergau das halbe Dorf Pergau sammt dem Leibgeding und aller Zugehör (Puchheimer Index), und versetzt am 21. Jänner 1355 zu Wien sein rechtes Eigen, das Dorf zu Nieder-Eggendorf und alles was dazu gehört, zu Feld, Dorf, Urbar und Gericht zc. an Herrn Ulrich v. Pergau zu Unterpfaund (Ebentauer) für Graf Nikolaus den „Guniameister“ (sic!) und für dessen Sohn, den er mit seiner anderen verstorbenen Gattin Elisabeth, Tochter des „Alten v. Harsendorf“ hat — und zwar so lange, bis dieser Graf auf das Haus Westenburg verzichtet, worauf das Dorf Nieder-Eggendorf wieder ledig sein soll. Gesiegelt mit Alber's und seines Ritters Dietrich des Mairhofer's Siegel. (Urkundenb. v. Oberösterreich. VII., 398. Original zu Gschwindt.)

1356, 8. Jänner, ist Alber v. Puchheim Siegler der Urkunde, wodurch Rudolf v. Stadel und dessen Gemahlin Agnes der Abtei Heiligenkreuz einen Weingarten am Wartberge bei Gundramsdorf, genannt „der Chrupp“ verkaufen. (Fontes rer. austr. XVI., 222—223.)

In demselben Jahr verkaufte Albert das Thal in der großen Selich (Sölk) und die Beste darin, Selchenstein genannt, an Konrad Ruchler, welcher diesen Verkauf unterm 3. April 1356 mit dem Bemerkten beurkundet, daß er diese Besizung als ein steierisches Lehen vom Herzog Albrecht habe. (Muchar, Gesch. v. Steierm. VI., 337. — Richnowsky, III., Reg. 1843.)

Um diese Zeit und wohl schon etwas früher hatte Albert v. Puchheim eine bedeutende politische und militärische Stellung am Hofe H. Albrecht's II. eingenommen. Er war nicht bloß dessen Rath, sondern auch Hauptmann und Landvogt in Ergau, Thurgau und Sundgau. 1356, 20. Februar, ernannte ihn H. Albrecht zu seinem Bevollmächtigten, um mit mehreren anderen hervorragenden Adelligen den Streit mit Kaiser Karl IV. wegen einiger Grenzfehden beizulegen. (Blätter des Vereines f. Landest., XIV., 391.)

Am 29. April desselben Jahres schloß Albert v. Puchheim als Landvogt und Hauptmann in den österreichischen Vorlanden mit der Stadt Zürich Frieden und ein Bündniß, das von H. Albrecht am 1. Juni 1356 bestätigt wurde. (Richnowsky III., 1861. — Huber, Gesch. Herz. Rudolf IV., 16 u. 17.)

Zugleich befiehlt H. Albrecht seinem Landvogte in Ergau zc. dem Johann Peter v. Buchs das Ungeld zu Altkirch, das zwischen ihm und dem Landvogte und Herman v. Landenberg von Greiffensee dem Älteren in Fehde lag, alsbald zu überantworten und ihm 1000 Pfd. Basler Pfennige zu geben, oder wenn sie nicht da wären, 500 Pfd. vom Elsaß und Surtgau, 500 Pfd. möge er gegen Tattenried anweisen. (Richnowsky, III., Reg. 1905.)

Daß Albert v. Puchheim ein für diese Zeit sehr großes Vermögen besessen haben mußte, ist aus den nachfolgenden Urkunden vom 5. April und 7. Juni 1356 zu entnehmen.

Nach der ersten verpfändet Herzog Albrecht seinem Landvogte Alber v. Puchheim für 700 Gulden die Mauth zu Salhenau von Georgi an und die Mauth Neudorf von Margarethen an (Richnowsky, III., Reg. 1847) und in der anderen beurkundet Herzog Albrecht von Oesterreich, daß ihm Alber v. Puchheim 4500 Pfd. Wr. Pfennige geliehen hat, wofür er ihm Hainburg, die Beste und das Gericht zc. verpfändet, das er aber wieder zurückerhält, wenn er in den nächsten zwei Jahren seine herzogliche an die v. Meiffau verpfändete Beste Rayz einlöst und dem genannten v. Puchheim versetzt. (Schmidl, Oesterr. Blätter 1847, S. 666.)

Um dieselbe Zeit, 1356, kauft Alber v. Puchheim von dem Abte Dietrich zu Göttsweig 2 $\frac{1}{2}$ Pfd. Gilt, gelegen auf dem Hofe der Reblizerin zu Fienndorf und auf drei Hölben um 32 Pfd. Pfennige für sich und seine Erben und einen Hof zu Fienndorf von Anna Wölffing, Witwe des Eheblitz v. Stelsendorf (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 47), und im Jahre 1357 von seinem Neffen Hans, seines verstorbenen Bruders Heinrich v. Puchheim Sohn, den halben Theil der Beste Lichtenwerd um 1000 Pfd. Pfennige (Albrecht, Hormayr's Taschenb. 1829, S. 25) und gibt seine Zustimmung zu dem Verkaufe des Dorfes zu Meyen von Martin v. Stein an den Ritter Dietrich Meyerhofer. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 90.)

29. März 1357 zeigt Herzog Albrecht von Oesterreich seinem Landvogte im Surtgau Albrecht v. Puchheim an, daß er das Thal und Amt zu Masmünster dem Johann v. Walpach, Bürger zu Basel, für 5900 Gulden versetzt habe, und daß er nach dem Pfandbriefe gebaren soll. (Richnowsky, III., 1920.)

Am 5. September desselben Jahres schlägt Herzog Albrecht die 1125 Gulden, welche er dem Albrecht v. Puchheim für das Amt von Schwaben, Ergau, Turgau und Surtgau schuldig geblieben, auf die Mauthen zu Neudorf und Salhenau. (Richnowsky, III., Reg. 1960.)

1358 hatten die Herren Reinprecht v. Wallsee, Heidenreich v. Meiffau und Albrecht v. Puchheim Streit wegen der Antheile und Rechte auf Gellersdorf, welches ein brandenburgisches Lehen war. Der Zwist wurde in Gegenwart des Burggrafen Albrecht

von Nürnberg entschieden und den Buchheimen der alleinige Besitz von Gellersdorf zuerkannt. (Wissgrill, Addit.)

1358, 3. März, bezeugt Herzog Albrecht II., daß mit seinem Willen Albrecht v. Buchheim von Wernhard v. Meißau Burg und Markt Ragz und den Markt Dobersberg sammt Zugehör um 300 Mark l. Silber und um 1000 Mark Silber Wiener Gewicht, dann um 150 und 460 Pfd. Wr. Pfennige abgelöst habe¹¹⁾.

Von da an blieb Raabs ununterbrochen bis 1702 im Besitze der Buchheimen, da sie selbes noch im 14. Jahrhunderte als Lehen, im 16. Jahrhunderte aber eigenthümlich an sich brachten. (Meißner, Reg. d. Babenh., Note 35. — Schmidl, Oesterr. Blätter, 1847, S. 666.)

Der Besitz Albrecht's hat damals schon einen colossalen Umfang gewonnen. Bei der Erbtheilung mit seinen Geschwistern bekam er: das Erbtruchsessnamt, das Schloß Buchheim, das er 1348 gegen Pittschau und Heidenreichstein vertauschte, den Satz des Landgerichtes im Donauthal, die zwei Dörfer Mallebern und das Haus Weyerburg. Herzog Albrecht verlieh ihm außer den Herrschaften Pittschau und Heidenreichstein noch Illman und Aspang. Er selbst kaufte dazu Gottfriedschlag, Weißenbach, einen Theil des Posberger Waldes und einige Lehen in der Grafschaft Regnitz, dann Glinsendorf, Zaubersdorf und Göllersdorf.

1360 brachte er von den Brüdern Andre und Ulrich, Herrn Heinrichs von obern Porau Eöhnen mit Einverständnis ihres Veters Friedrich v. Porau, einige Güter bei Porau und Neusiedel käuflich an sich und vertauschte 1362 sein Haus zu Wien, gelegen in der Kienngasse bei den Schotten, gegen das des Eberhard v. Dachsberg auf der Hochstraße zu Wien, das weiland der Stüchjen v. Trautmannsdorf gewesen zunächst derer v. Aussenstein Haus. (Hormayr's Taschenbuch 1829, S. 25.)

1358, 2. April, wurde Albrecht v. Buchheim und dem Burggrafen Burkard von Maidburg vom Herzoge Albrecht der ehrenvolle Auftrag zu Theil, dem römischen Kaiser Karl IV. die inserirten im österreichischen Archive (in scriniis secretorum nostrorum) erst aufgefundenen Goldbullen K. Friedrich's II. zu übergeben: „1. 1212 in nobili civitate Basilea VI., Cal. Octob. (26. September) König Friedrich schenkt dem Könige Ottokar von Böhmen die proprietas flozze cum ministerialibus servis etc. — 2. 1231 mense Julio in civitate Melie.“ Kaiser Friedrich bestätigt dem Könige Wenzel den Besitz des Königreiches Böhmen mit allen Rechten und Freiheiten, wie es sein Vetter König Ottokar befaßen. (Lichnowsky, III., Reg. 2006.)

In diesem Jahre (1358, 28. April) bezeugt Alber v. Buchheim noch den Verkauf mehrerer Giltten des Friedrich, Andreas und Ulrich v. Porau an die Pfarre Eggendorf zu einer Jahrtragsstiftung (Fontes rer. austr. XVIII., 2, p. 295) und gibt seiner Nichte Dorothea, des Hans v. Buchheim, seines Bruders Tochter, einen Revers wegen versprochenen Schirmes aller Güter, welche ihr von ihren Ehen angestorben waren. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 60.)

¹¹⁾ Lichnowsky, III., 1999. — Nach einem Regeste Prebenhüeber's, I., 311, aus dem vom Rathe Joachim Marschall von Reichenau zusammengetragenen Buche vom Jahre 1540 gibt Herzog Albrecht, am Erbtage nach Rudica 1358 zu Wien in Ansehung der treuen und nützlichen Dienste, welche ihm und seinen Vorfahren seine lieben getreuen Pilgram, Albrecht, Alban und Georg (?) Gebrüder v. Puchbaim lange Zeit her gethan haben und noch thun sollen zu rechten Lehen die Reste und Herrschaft Raabs mit aller Zugehör als Lehen und Landrecht ist, doch mit Vorbehalt des Kirchenlebens und seiner Mannschaft, die der Herzog vermalen daselbst inne gehabt und geliebt hat.

Im darauffolgenden Jahre wird Alber v. Buchheim, der mittlerweile von Herzog Rudolf IV. zum Hauptmann von Steier und Krain ernannt wurde, bei verschiedenen feierlichen Anlässen als Zeuge verwendet, und zwar erscheint derselbe in dieser Eigenschaft in der Urkunde H. Rudolf's IV. von Oesterreich vom Jahre 1359, wonach derselbe das nach dem Aussterben des Schenten Jannsen v. Dobra erledigte Oberstjägermeisteramt in Oesterreich unter der Enns seinem Dienstmanne Friedrich v. Kreusbach verleiht und ihm das Haus zu Kapottenkirchen, genannt die Jägerburg, übergibt (Ludewig, Reliquiae mscript., IV., 289); ferner in dem Diplome des Herzogs an das Kloster Melk und in der Urkunde des Herzogs Rudolf vom 14. November 1359, womit dem Spital am Pyhrn alle demselben vom Herzoge Rudolf seinem Vetter verliehenen Privilegien erneuert und bestätigt werden. (Chronicon Mellic., p. 4, §. 35, u. Urkundenbuch v. Oesterreich, VII., 669.)

Nach erhält Alber v. Buchheim für sich und seine Erben im Jahre 1359 von Radolt dem Älteren und Radolt dem Jüngeren Gebrüder v. Eckartsau ein Lehenstück zu Mallebern als freies Eigen. (Puchheimer Index.)

Im Jahre 1360 war Alber v. Buchheim in der Gefolgschaft des Herzogs Rudolf, zog mit ihm nach Steiermark und wohnte der feierlichen Huldigung desselben bei. (Muchar, Gesch. v. Steierm. VI., 348.)

Daselbst bestätigte H. Rudolf am St. Blasientage die Privilegien des Stiftes Rein und am Tage der h. Scholastika (10. Februar) eine Stiftung für das deutsche Ordenshaus in Graz, wobei Albrecht als Zeuge zugegen war. (Diplomat. ducat. Styr. Tom. II., 35 u. 197.)

Während seiner Anwesenheit in Graz (am nächsten Sonntag nach Lichtmeß) 1300 war Alber v. Buchheim nebst Gottschalk v. Neuperger Schiedsrichter in dem Streite zwischen Peter v. Eberstorj und den drei Brüdern Friedrich, Ulrich und Otto v. Stubenberg über Stadel und mehrere Besitzungen in Steiermark, welche vormals Alber v. Eberstorj befaßen hatte. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 576.)

Nach seiner Rückkehr von Graz kauft Albrecht v. Buchheim von Andrá und Ulrich, Gebrüder von Ober-Porau, Neusiedel sammt Zugehör und von Weinwaidt und Niclasen Weinsäß v. Stettdorf deren ganze Besitzungen, die sie gehabt, zu Stettdorf im Langenthal mit allen ihren Rechten und Gerechtigkeiten, Ein- und Zugehörungen; vermacht seiner zweiten Gemahlin Scholastica zur Morgengabe 600 Schock Prager Pfennige, gibt Eberhard v. Zdungspeng 100 Pfd. Wiener Pfennige und ist Zeuge, als Herzog Rudolf dem Schottenkloster zu Wien am 14. Juli 1360 das inserirte Privilegium Herzogs Albrecht II. ddo. 15. Juni 1331 bestätigt und das Kloster in seinen besonderen Schutz nimmt. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 90. — Fontes rer. austr. XVIII., 311.)

Das Jahr darauf stellt Albrecht v. Buchheim eine Heirathsverabredung auf zwischen Dorothea, seines Bruders Hans v. Buchheim Tochter, und Wolfgang v. Dachsberg, und bezeugt als Hauptmann in Steier¹²⁾ und Krain die Urkunde Herzog Rudolf's IV., ddo. Wien, 16. Mai 1361, womit er das dem Stifte Klosterneuburg von den Herzogen Albrecht und Otto gegebene Privileg erneuert und bestätigt. (Fischer, Merkw. Schicksale von Klosterneuburg, 386.)

¹²⁾ Hueber, Herzog Rudolf IV., 159, bemerkt, daß es zweifelhaft sei, ob er der Stadt oder des Landes Steier Hauptmann war.

Ferner erscheint derselbe als Zeuge in der Urkunde Herzog Rudolf's über den Verkauf des Zwettlhofes an das Stift Zwettl und der darauf erfolgten Schenkung desselben im Jahre 1362 (Annal. Zwettl); dann in der Urkunde ddo. Weitra, 16. Juni 1361, womit die Grafen v. Schaunberg sich als Vasallen der Herzoge von Oesterreich erklären (Urkundenb. v. Oberöst., VIII., 28 — Kurz, Oesterr. unter Rudolf IV., S. 354) und in der Urkunde Herzog Rudolf's IV., ddo. Wien, 24. December 1361, womit derselbe sein im Kriege mit dem Patriarchen von Aquileja gethanes Gelübde löst und nach glücklicher Beendigung desselben zur St. Georgskapelle zu Enns vor der Stadt eine ewige Messe mit jährlich 16 Pfd. Pfennig Giltten stiftet. (Niederöst. Landesarch., Nr. 3826. — Urkundenb. v. Oberöst., VIII., 52.)

In diesem Kriege hatte sich Albrecht v. Buchheim besonders verdient gemacht, indem er nicht bloß auf Befehl Herzog Rudolf's Kriegsvolk gegen den Patriarchen von Aquileja angeworben hatte, sondern auch mit eigenen Mitteln demselben zu Hilfe kam und den Patriarchen von Aquileja und den Kuenringer befreigte. (Wurmbrand, 19.)

In Anerkennung dieser Verdienste verspricht daher Herzog Rudolf am Mittichen nach Andreas des Zwelfbotentag 1361 dem Albero v. Buchheim und Friedrich v. Aussenstein wegen der 6000 Gulden, so zur Befreiung der gefangenen Bürger zu Venedig verwendet wurden, gegen Hermann und Niclas die Schenken von Osterwiz schadlos zu halten. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 25.)

Um diese Zeit muß sich Albert v. Buchheim fast beständig um die Person des Regenten befunden haben, da wir ihn in allen Urkunden, welche im Jahre 1362 an die Stifte und Klöster von St. Pölten, Florian, Lambach, Kremsmünster, Wilhering und Zwettl ausgestellt wurden, als Zeugen unterfertigt finden.

Am Freitage nach Pauli Befehrung 1362 quittirt Friedrich v. Wallsee aus Steiermark Albrechten v. Buchheim, Hauptmann in Steiermark, über 300 Pfd. Pfennige, womit dieser statt des Herzogs Rudolf von Oesterreich von ihm den Satz zu Vellenbach, den er vom verstorbenen römischen Könige gehabt hatte, gelöst hat. (Niederöst., Landesbibl., Cod. Msc. 340, p. 37.)

1362, am Montag nach dem h. Pfingsttage verkaufen Elisabeth die Eibensteinerin und ihr Sohn Lorenz der Eibensteiner ihrem gnädigen Herrn Alber v. Buchheim, obersten Truchseß in Oesterreich, um 20 Pfd. das Gut zu Pomersdorf, nämlich 15 Schilling Giltten auf drei Lehen (zwei gestiftete und eine öde), was ihnen in der Theilung mit den Brüdern Peywartern (wohl Peygartern) zugefallen war. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 350, p. 37.)

Im Jahre 1363 wurde Alber v. Buchheim in eine peinliche Situation versetzt wegen eines angeblichen Briefes, welchen er an den Bischof von Olmütz geschrieben haben soll. Diese Angelegenheit mußte sogar im gerichtlichen Wege ausgetragen werden, wobei es sich herausstellte, daß er der gegen ihn erhobenen Anschuldigung nicht geständig war, und sich hievon mit einem Eide gereinigt hatte. Mittels Spruchbriefes des kaiserlichen Hofgerichtes, gegeben am Samstag vor dem h. Auferstehungstag 1363, wurde er daher auch von Burkhard, des h. römischen Reichs Burggrafen von Maiburg, Grafen zu Hardegg, kais. Hofrichter, in Sachen Johann's Markgrafen von Mähren, Kämmerers, wegen dieses angeblich an den Bischof von Olmütz geschriebenen Briefes für unschuldig erklärt. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 25.)

1364 erhält Alber v. Buchheim eine Bestätigung von dem Grundrichter Ulrich in Wien über das Grundrecht seines Hauses auf der hohen Straße zu Wien und vom Herzoge Rudolf IV.

einen Schirmbrief für das Dorf Stettlbach im Langenthal. (Index script. antiq. famil. Puchheim.)

Am 25. April 1365 überläßt er mittelst Auffandung die Feste Gnandorf sammt Leuten an Heinrich v. Hadenberg und wird Legterer vom Herzoge Rudolf IV. damit belehnt. (Vichnowsky, IV., 669.)

In den letzten zwei Lebensjahren Rudolf's scheint Albrecht v. Buchheim fast beständig in der Nähe des Herzogs gewesen zu sein, da er bei allen feierlichen Regierungsverhandlungen desselben zugegen war. So erscheint derselbe als Zeuge in der Fleischhauerordnung, welche Herzog Rudolf im Feldlager zu Ried für die Stadt Wien am 28. März 1364 gab und wobei auch Albert's Vetter Hans v. Buchheim als Zeuge fungirte (Hormayr, Wien, V. Bd., 2. Heft. — Urkundenb. v. Oberöst., p. XLVI); in der Urkunde Herzog Rudolf's vom 30. October 1364, womit derselbe seinem Hauptmann von ob der Enns, Eberhard v. Wallsee, eine neue Feste auf dem Klausberge oberhalb der Klausmühle am Pösenbache zu bauen erlaubt, die dann zur Erhaltung seines Geschlechtes namens Wallsee heißen soll (Urkundenb. v. Oberöst., VIII., 194); in dem Wochenmarktprivileg Herzog Rudolf's für das Kloster Lambach in dem Dorfe daselbst vom 14. Februar 1365 (Urkundenb. von Oberöst., VIII., 207); in der Stiftungsurkunde der Wiener Universität vom 13. März 1365, und endlich in der Urkunde Herzog Rudolf's IV. vom 29. April 1365, womit derselbe dem Kloster St. Florian die Burghut des Schlosses Spielberg als Zufluchtsort bei Feindesgefahr gegen Verzichtleistung auf alle Ansprüche auf die Stadt Enns übergibt. (Urkundenb. v. Oberöst., VIII., 225. — Kurz, Oesterreich unter Rudolf IV., S. 402.)

Am St. Agnестag (21. Jänner) 1366 zu Wien ist Alber v. Buchheim Zeuge in einer Vergleichsurkunde zwischen Stefan v. Zelking und Cäcilia, seiner Hausfrau, eines, und Friedrich v. Pottendorf, ihrem Ehemann, und dessen Gemahlin Dorothea geborne v. Zelking, dann Berthold v. Pergau, Hofrichter von Oesterreich, und seiner Mähme Sofie v. Pergau andertheils, in Betreff einer Schuldforderung von 1778 Pfd., welche Stefan und Cäcilia v. Zelking an Leutold v. Stadel, Landmarschall in Niederösterreich, und dessen Vetter Rudolf v. Stadel zu machen hatten. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 675.)

Einige Tage früher, am Mittwoch vor St. Agnестag 1366 (15. Jänner), erkaufte Alber v. Buchheim mit Bewilligung seines Lehensherrn, Herzog Albrecht von Oesterreich, von Heinrich v. Winkel 2 1/2 Pfd. Wr. Pfennige und 2 Denar Giltte zu Lindbach auf behauften Gute gestifteter Holden, worüber Heinrich der Mayer Amtmann ist, und am 24. Juni von Weiskhard dem Widersberger und Margaretha seiner Gemahlin einen halben Hof auf dem Berge zu Raabs ober dem Markt, genannt der „Zenleinschhof“, sowie die andere Hälfte dieses Hofes von Topich v. Weynar und dessen Brüdern Bernhard und Peter und ihrer Mutter Elisabeth. (Niederöst. Landesbibl. Msc. 340, p. 37 und 38.) Ferner erkaufte er in diesem Jahre einen Weingartentheil bei Rußdorf von Katharina, Heinrich's v. Schmandeck Witwe. (Msc. Arch. Hohenegg.)

Am Montag nach Michaelis (5. October) 1366 leistet Alber v. Buchheim, der hier Hauptmann von Salzburg genannt wird, mit seinem Bruder Hans für ihren Bruder Pilgrim, Erzbischof zu Salzburg und päpstlichen Legaten, Bürgschaft für eine Geldschuld gegen den Juden Haeslein. (Niederöst. Landesbibl., Msc. 540, p. 38.)

1367 gibt Albrecht ein Darlehen von 300 Mark großer Prager Pfennige dem Herrn Alber dem Stüchjen von Trautmannsdorf (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 91),

im selben Jahre wird er seiner Bürgschaft, welche er wegen einer Schuld für den Bischof v. Passau übernommen, von den Grafen Ulrich und Heinrich v. Schauenberg entledigt (Msc. Arch. Hohenegg) und erscheint am Mittigen nach h. Kreuzerfindung (5. Mai 1367) als Siegler und Zeuge in der Urkunde, wonach sein Schwager Wolfgang v. Dachsberg sein Haus in der Kienngasse zu Wien, zunächst bei den Schotten gelegen, an Grafen Zwan v. Pernstein um 150 Pfd. Wiener Pfennige verkauft. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 705.)

Am 29. April 1368 wird Alber v. Puchheim, Landvogt in Schwaben und Elsaß, von den Herzogen Albrecht und Leopold von Oesterreich die ehrenvolle Aufgabe zu Theil, mit dem Grafen Egon v. Freiburg und der Stadt Freiburg zu taugenden, damit diese Stadt in ihre Gewalt komme. (Richnowsky, IV., Reg. 860.) Dieselbe hat sich auch thatsächlich ergeben. Auch gibt Herzog Leopold von Oesterreich Albrecht v. Puchheim einen Revers wegen seiner für Herrn Rudolf Grafen v. Habsburg geleisteten Bürgschaft für 2000 Gulden, wofür die Stadt und Herrschaft Freiburg in Breisgau erkauft wurde. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 71.)

Um diese Zeit vermachte ihm seine Nichte Dorothea, seines Bruders Hans jüngste Tochter, ihr Erbtheil und cedirte ihm laut Urkunde ddo. Wien, 16. October 1368 Georg v. Wolferdors und Agnes, seine Hausfrau, 30 Megen Weizen und 60 Wr. Pfennige zu Untermallebern gelegen, auf zwei Lehen behauitem Gut mit aller Zugehör. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 9 u. 91.)

Das Jahr darauf gibt Albrecht v. Puchheim seiner Gemahlin Scholastica v. Starnberg 150 Pfd. Pfennige, belehnt Nielas den Halsacher mit 14 Eimer Wein (Bergrecht) und verkauft mit Bewilligung des Herzogs Albrecht von Oesterreich von Weichard v. Winkel das Dorf Gottfriedschlag. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 9 u. 72.)

In der zweiten Hälfte des Jahres 1369 begleitete er die Herzoge Albrecht und Leopold nach Schärding und ist Zeuge, als sich dieselben am 29. September mit den Herzogen von Bayern daselbst einigen. (Lang, Reg. boic., IX., 223.)

In diesem Jahre wird Alber v. Puchheim vom Herzoge Albrecht mit dem Getreide- und Weizenhant zu Oberhollabrunn, allem Kleinzeient, dem vierten Theil am Gewichte daselbst sammt einem Hof belehnt, welche Lehen Jans der Turs von Raubeneck dem Alber v. Puchheim verkauft und dem Herzoge aufgesandt hat. (Puchheimer Index.)

In der ersten Hälfte des 14. Jahrh. (circa 1337) bauten Herzog Otto der Fröhliche und die St. Georgsritter zu Wien zur neuerbauten Augustinerkirche eine Kapelle des h. Georg, welche von den Prinzen des Hauses Habsburg und vielen Grafen, Baronen und Edlen gestiftet wurde, und welche Gesellschaft davon den Namen der Ritter des heiligen Georg oder der Templojer zum Andenken der vor wenigen Jahren aufgehobenen Tempel führte. Dieser Gesellschaft gehörten auch die Brüder Albert und Johann v. Puchheim an, wie ein aus dem Jahre 1369 herrührendes Mitglidervverzeichnis nachweist. (Fischer, Brev. notit. urb. Vindob., suppl. I., 168 bis 171. — Hormayr, Gesch. Wien's, II. Jahrg., III. Heft, p. 25.)

1371, am St. Agnesentage, vermitteln Alber v. Puchheim, oberster Truchseß, und Hartneid v. Rosenstein den Streit ihrer Oheime, der Brüder Heinrich und Gundacker v. Dachsberg mit Herrn Peter, Pfarrer von Waidhofen a. d. Thaya und Schreiber des Herrn Heidenreich v. Meiffau, Landmarschalls in Oesterreich, von wegen der Kirche zu Waidhofen, welche dem verstorbenen Eberhard v. Dachsberg „zur pflegnuzze“ und seit dessen Tod seinen

vicari noch ligent“ davon soll der Pfarrer den Dachsbergen 10 Pfd. Wiener Pfennige geben, das Uebrige aber ihm und der Kirche gehören. Die Dachsberge sollen letztere und Herrn Peter nicht mehr bedrängen, sondern der Kirche und ihren Gütern gnädige Herren und Beschützer sein. (Orig. im k. k. Haus-Hof- u. Staatsarchive.)

1371, 6. December, bestätigt Alber v. Puchheim als Mit-siegler der Urkunde, daß Rudolf der Ehrhager von Ofen und sein Bruder Friedrich dem Johann v. Thyrna, Hubmeister in Oesterreich, und dessen Bruder Friedrich ihre Besten „Scholmung und Budweis“ mit aller Zugehör um 2300 Pfd. Wr. Pfennige verkauft haben. (Fontes. rer. austr., XXI., II., 259.)

Um diese Zeit verspricht Eberhart v. Dachsberg dem Alber v. Puchheim, daß mit Zustimmung seiner Erben ihr Erbtheil ihm aussterben soll und cedirt Heinrich v. Brunn dem Albrecht v. Puchheim die Lehen und Mannschaft des Wein- und Getreidezeient zu Gruch, dagegen verläßt er (Albrecht) dem Heinrich v. Brunn die Mannschaft und Lehenenschaft zu Herren-Baumgarten. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 72.)

In den häufigen Fehden, in welche die Brüder Leopold und Albrecht, Herzoge von Oesterreich, insbesondere der erstere durch seine Neigung zum Kriege fortwährend verwickelt waren, stand ihnen unser Alber als ihr treu ergebener Anhänger und Bundesgenosse mit Gut und Blut bei, was durch die hierüber ausgestellten Schadlosbriefe der Herzoge bestätigt wird. So bekennen im Jahre 1372 die Herzoge Albrecht und Leopold, daß sie dem Albero v. Puchheim 3800 Gulden für geleistete Kriegsdienste schulden und verschreiben ihm dafür ihre Behausung zu Raab, den Markt und das Gericht daselbst, ferner Wolfenstein und das Urbar im Gmstthale. (Hofkammerarch. Gedenkbl. vom Jahre 1370–1383, Fol. 35.)

Am Freitag nach der aindles tausend Maid Tag 1372 zu Neustadt schließen die beiden Herzoge mit dem Könige Ludwig von Ungarn bezüglich ihrer Grenzfriedigkeiten einen Vergleich, wobei Albert v. Puchheim oberster Truchseß in Oesterreich mit anderen Edlen als Bevollmächtigter der herzoglichen Brüder intervenirt.

1372, 17. December, zu St. Pölten bekennet Bischof Albrecht v. Passau „wann unser Oheim Heinrich von Wallsee-Drosendorf sich unsertwegen und für uns zu Bürgen gesetzt hat von des Hintergangswegen, den wir thaten hinter Erzbischof Pilgrim v. Salzburg, Legat des Stuhles zu Rom und Herrn Alber v. Puchheim seinen Bruder, um die Stöße und Kriege, die zwischen uns und Pfarrer Pitoborio von St. Andra in Heffental (Haggenenthal) vorgefallen sind“ . . . und ledigt den Wallseer hiemit der Bürgschaft. (Notizenbl. IV., 533. — St. Pölten, Geschichtl. Beilagen I., 72.)

Bald darauf nehmen die beiden herzoglichen Brüder eine Theilung der österreichischen Länder wider das bestehende Hausgesetz vor, in welcher Albert III. blos Niederösterreich, sein Bruder Leopold aber die übrigen Länder erhielt. Bei dieser Theilung am 25. Juli 1373 fungirte Alber v. Puchheim als Zeuge und Mit-siegler dieser wichtigen Urkunde. (Urkundenb. von Oberösterreich, VIII., 654.)

Zur selben Zeit war Albero v. Puchheim in einen Streit mit Nielas dem Pilling von St. Gilgen in Betreff eines Viertel Hauses zu Illmau verwickelt, welcher Streit von Heidenreich v. Meiffau, Landmarschall, und Chadolt v. Eckartau, als vom Herzoge Albrecht bestellte Spruchleute, am Montage vor St. Othmarstag 1373 (14. November) entschieden, und zwar wie es scheint zu Gunsten des Puchheim, nachdem darauf Nicolaus Pilling v. Gilgenberg sein Haus in Illmenau dem Albert v. Puchheim verkaufte. (Fölzl, Die Herren v. Meiffau, S. 80.)

Auch entspann sich im Jahre 1373 ein Streit wegen eines Ritters, den Niclas v. Pilling dem Alber v. Puchheim gefangen und dieser denselben nur halb ausgelöst hatte. Herzog Albrecht erzielte zwischen den Genannten einen Vertrag, demzufolge ersterem „dem von Puechaim in sein Haus zu reiten und nit daraus zu kommen“ gestattet wird. (Puchheimer Index.)

8. September 1374 geloben Albrecht v. Puchheim, oberster Truchseß und Hauptmann in Salzburg und dessen Sohn Pilgrim v. Puchheim, Hauptmann v. Friesach, dem Herzoge Leopold mit der Feste Seldenhofen stets gewärtig zu sein, wenn Pilgrim sein Sohn, Hauptmann zu Friesach, Elisabeth die Witwe Cholos v. Seldenhofen, heirathen sollte. (Muchar, Gesch. v. Steiermark, VII., 4. — Lichnowsky, IV., Reg. 1183.)

1375 gibt Albrecht ein Attest über die Lehen des Hofes zu Fiendorf, so er Hans Pergmeisters Frau, Elisabeth, wegen ihrer Morgengabe ertheilt (Index script. antiq. famil. Puchheim); und am Mathiasstage desselben Jahres auch seine Zustimmung, daß Hans der Teußl seinem Schwager Otto v. Trostetten alle Güter zu Wiesendorf, so Puchheim'sche Lehen sind, um 100 Pfd. Wiener Pfennige unter der Bedingung versetzt, daß, falls Hans der Teußl ohne Erben sterben sollte, sein Schwager die verpfändeten Güter behalten soll. (Niederöstr. Landesarchiv, Urk. Nr. 888.)

1376 des Mittlichen nach dem Freientag (9. Jänner) war Alber v. Puchheim Gerichtsbeisitzer der Hofschranne zu Wien und schöpfte nebst Heidenreich v. Weissau, dem Grafen v. Pernstein, Radolt v. Eckartsau und anderen Herren, welche in der Hofschranne saßen, in der Streitsache zwischen dem Propste von Klosterneuburg, Koloman v. Neuhaus, und Niclas dem Bzungeipeiger, der des Propsten Ladboden (Gerichtsboden) geschlagen hatte, das Erkenntniß, daß er zur Strafe dem Herzoge mit 50 Mark Goldes und dem Hofrichter (Marchart v. Tiernstain) mit 20 Mark Silbers verfallen sein solle. (Klosterneubg. Chronik, Arch. f. Kunde österr. Geschichtsqu., VII., 256.)

Im Jahre 1377 hatte Albrecht v. Puchheim Streitigkeiten mit Niclas Pübling, welchen Streit H. Albrecht entschied. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 72. — Soll wohl heißen Pilling.)

Am Allerheiligenabende 1377 gibt Albert v. Puchheim, Oberstruchseß, sein Insigne zu einer Urkunde des Grafen Ulrich v. Pernstein und seiner Gemahlin Johanna, laut welcher sie die Feste Sonnenberg an Chadolt v. Eckartsau den Älteren verkaufen. (Kaltenegger, II., 233.)

1378, 1. Juli, bestellen Graf Czura und dessen Bruder Anton, auch Athanasius geheissen, den Albrecht v. Puchheim zum Schirmvogte des Dorfes Höflein (Groß-Höflein) und versprechen ihm jährlich 2 Mut Hafer und von jedem Hause ein Huhn zu reichen. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 59.)

In diesem Jahre kauft Albrecht oder Alber v. Puchheim, oberster Truchseß in Oesterreich, für sich und seine Erben von Jost Zluch v. Sötlitz das Viertel der Feste Illmau mit aller Zugehör, wie es früher ein Puchheimer Lehen war. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 59.)

Am Tage St. Philipp und Jacob 1379 verkauft Wert Schern eine Mühle an Alber v. Puchheim um 100 Pfd. Wiener Pfennige. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 60.)

In einer Urkunde der Abtei Garsten vom 29. Februar 1412 geschieht Erwähnung einer älteren Urkunde vom 25. November 1379, welche mit dem Siegel des Albert v. Puchheim sel. des Pfarrers Thomas v. Thana und der Gemeinde Thana versehen war. (Priß, Beiträge.)

1380, am achten Tage nach Heiligendreifönigen, verkaufen Greiff v. Weynarn und Hans sein Sohn dem ehrbaren Herrn Alber v. Puchheim, obersten Truchseßen in Oesterreich, 6 Pfd. 80 Pfennige Gilt, theils Lehen von denen v. Puchheim „vnd das vbrig ist von der graffschafft zu Rabs als derselben graffschafft Recht vnd gewonheit ist“; wovon 9 Schilling zum Sigertleins und 5 Pfd. 50 Pfennige zu Wunnings auf behauitem Gute liegen und ein Drittel Dorfszehent zu Wunnings großen und kleinen: „der auch von der egenannten Graffschafft ist“, „vnd was von derselben graffschafft ist nach derselben graffschafft recht vnd gewonhait“. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 340.)

Am Montage vor Antoni desselben Jahres (16. Jänner) verspricht Herzog Albrecht von Oesterreich dem Albrecht v. Puchheim den Schirm bezüglich des Dorfes Bunichs (Weinings), welches Eisach der Jude von Weiskerstorf, der es als Pfand von dem Greiffen v. Weinarn hatte, ihm verkauft hatte. (Niederösterreich. Landesbibl. Cod. Msc. 340.)

Auch kauft Alber v. Puchheim von Hertl Weißenbeck das Schloß Weißenbach und verspricht Letzterer für ein Lehensgut, das er von Alber v. Puchheim besitzt, einen jährlichen Zins von 50 Pfd. Wiener Pfennige demselben zu leisten. (Arch. Hoheneck.)

1380 bezeugt Albert v. Puchheim, daß Christoph v. Lichtenwerth seiner Hausfrau (Margaretha), einer Tochter des Hansen v. Weyersperth, den Hof zu Lichtenwerth vermacht habe, welches von Albrecht v. Puchheim zu Lehen geht. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 60 u. 92.)

3. Juni 1380 bestätigt Propst Rudolf v. Eisgarn, daß Albero v. Puchheim, Oberstruchseß in Oesterreich, oder wer nach ihm die Grafschaft Litichau besitzt, der rechte Vogtherr über die Propstei Eisgarn ist. (Hippolytus, III., 496.)

Vom Jahre 1380 ist ein Vertrag zwischen Ulrich Pinter, Landrichter zu Neu-Polan und Herrn Hartneid v. Puchheim vorhanden; allein es ist sehr zweifelhaft, ob dieser Hartneid wirklich schon im 14. Jahrhunderte existirte und nicht viel mehr mit dem in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts vorkommenden Hartneid der Horn-Göllersdorfer Linie identisch ist.

1381 am Frauenabende zu Lichtmeß bekennt Alber v. Puchheim, oberster Truchseß, daß er seiner Schnur Margaretha, Tochter des Radolt v. Eckartsau des Älteren, Hausfrau seines Sohnes Alber des Jüngeren, 900 Pfd. Wiener Pfennige zur Morgengabe zu geben gelobt und ihr dieselben auf seinem Sage auf der Feste zu Lengbach angewiesen habe, und am Gottsleichnamsabende 1383 zu Wien beurkundet derselbe, daß Chadolt von Eckartsau seiner Tochter Margaretha (seiner, des Albert v. Puchheim, Schnur) 600 Pfd. Wiener Pfennige als Heimsteuer gegeben habe. (Kaltenegger, I., 263 u. 279.)

Im Jahre 1381 erkaufte Albrecht v. Puchheim von Friedrich Guntl von Ober-Parschenprunn einen Hof zu Pergau, ein Holz in der Rein und einen Unterthan, vermacht seinen älteren Söhnen Albert und Pilgrim eine Summe Geld von 800 Wiener Pfunden, welche er im Namen derselben vom Grafen Nicolaus v. Mertensdorf, seinem Schwager, empfangen hatte, bedenkt auch seine Gemahlin Scholastika v. Starhemberg und erhält von den Brüdern Jeremias und Rudolf v. Dan einen Revers (Urfehde) über ihre Gefangenhaltung. (Index antiq. famil. Puchheim, fol. 48, 72 u. 92.)

9. Juni 1381 schließen Albrecht v. Puchheim, Oberstruchseß in Oesterreich, und alle seine Söhne, Andreas v. Liechtenstein und Hans der Streun von Schwarzenau einen Waffenstillstand mit Peter, Ulrich, Johann und Heinrich v. Rosenberg und Heinrich v. Neuhaus und versprechen, es 14 Tage früher anzukündigen,

wenn sie irgend etwas Feindseliges gegen sie unternehmen wollten. (Rurz, Albrecht III., 2, 15.)

Das Jahr darauf (21. October 1382) ist Albrecht v. Puchheim Zeuge in einer Urkunde über die von der Frau Dorothea, Gemahlin des Andra v. Richtenstein, Tochter des Burggrafen Albrecht v. Gars, zur Kapelle in der Feste zu Gmünd gestifteten Kaplanei. (Pözl, Die Herren v. Meiffau.)

Er selbst kauft im Jahre 1382 von den Brüdern Wolfgang und Heinrich den Weißenweihen (?) zwei Dörfer (Puchheimer Index) und macht am St. Thomastage zum Gotteshaufe St. Michael in Pitschau eine Stiftung. Den Stiftsbrief haben auch seine Söhne Pilgrim und Albrecht v. Puchheim, ferner Simon v. Teindorf, Burggraf zu Pitschau, und Niclas der Hecht, Burggraf zu Heidenreichstein, unterfertigt. Darnach stiftete er eine tägliche Frühmesse in der Pfarrkirche zu Pitschau und dotierte diese Stiftung mit seinen Besitzungen zu Straning, Gockendorf, Hünbling, Stelzendorf und Furt, auch mit der Badestube zu Pitschau und allen dazu gehörigen Rechten, für 15 Pfd. Wiener Pfennige und für 1 Pfd. Pfennige für die Widerlegung (?) der Kirche in Rodensbach, der Kirche zu Pitschau für allen den Nutzen, den ein Pfarrer zu Pitschau zuvor gehabt hatte, daß also alle genannten Güter der Pfarrkirche zu Pitschau auf ewig frei und ledig verbleiben sollten. (Niederöst. Landesarch. Topogr. Samml. Herrsch. Pitschau, B. D. M. B.)

24. September 1383 zu Nachsendorf gibt Heinrich v. Dachsberg seine Einwilligung, daß Herzog Albrecht die Feste Rappenstein von Niklas dem Pilling von St. Wilgenberg in seine Gewalt bringen möge; sobald dies geschehen sei, soll Alber v. Puchheim und der Hofmeister Hans v. Richtenstein bestimmen, was ihm der Herzog für sein Recht daran thun soll. (Rychnowsky, IV., Reg. 1802.)

Bald darauf starb Albero v. Puchheim, dieser vielbewährte, in Kriegs- und Friedensdiensten gleich ausgezeichnete Mann, welcher den Herzogen Albrecht II., Rudolf IV. und Albrecht III. mit stets gleicher Hingebung gedient und durch seine unwandelbare Treue, Einsicht und Thatkraft sich um das Wohl des Landes besonders verdient gemacht hat. Er wurde 1384 in der von ihm mit einer ansehnlichen Stiftung ausgestatteten Pfarrkirche zu Pitschau zur ewigen Ruhe gelegt.

Er war zweimal vermählt, zuerst mit Anna, des Grafen Paul v. Markersdorf Tochter, mit der er die Söhne Pilgrim IV., V. und Alber IV. oder Aelteren und die drei Töchter Agnes, Elisabeth und Margareth erzeugte, von denen die erste mit Heinrich v. Wallsee, die zweite mit Otto v. Zelking und die dritte mit Georg v. Bettau oder Pettau vermählt war; dann mit Scholastika v. Starhemberg, aus welcher die Söhne Alber V. oder der Jüngere und Jörg oder Georg entsprossen.

Von den Söhnen wird später die Rede sein.

Hans I. oder Johann, Pilgrims dritter Sohn bekam bei der Erbtheilung die Feste Bluman, die Herrschaften Richtenwerd und St. Peter in Ungarn. (Hormayr, Taschenbuch 1829, S. 26.)

1348 am Sonntag Laetare verkauft Leopold Zeugwein demselben einen Weingarten zu St. Georgen, genannt „der schöne Hahn“ um 55 Pfd. Wiener Pfennige und am Mittichen nach dem Perchtage 1349 belehnt ihn Herzog Albrecht II. der Weise mit der Burg Fürchtenwerth. (Puchheimer Index. — Rychnowsky, III., Reg. 1496.)

1352 vermachte Hans v. Puchheim seiner Tochter Dorothea all sein Erbtheil und Saß, so ihm zugefallen, welche jedoch 1368 auf ihre Erbschaft Verzicht leistet. (Puchheimer Index.)

1355, am St. Philipp des Zwelfbotentag, machte er sein Testament, welches wegen der darin enthaltenen ausführlichen Anordnung und Beschreibung des Leichenbegängnisses und Votivgemäldes im Dome zu St. Stefan merkwürdig ist. Darnach verordnete er, daß er bei den Augustinern begraben, ein Anniversarium abgehalten und 2000 Messen für ihn gelesen werden sollen. Zum Testamentsexecutor wurde Martin der Studts v. Trautmanstorf ernannt. (Hormayr, Taschenbuch 1829, S. 26.)

Im Jahre 1356 vergleicht sich Hans v. Puchheim mit Hans v. Mitterndorf wegen des Lehens zu Achenau (Achau?), welchen Hans v. Mitterndorf von ihm gekauft hat; kauft von Rudolf v. Stadec einen Hof zu Gölkersdorf und verspricht Albrecht v. Pruchelsch die Hammerwehre, deren er sakweise genossen, den Puchheim'schen nach Begehren wieder zu geben. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 50 u. 91.)

1359 wird Johann v. Puchheim zum ersten Male von dem Burggrafen v. Nürnberg mit Gölkersdorf belehnt. 1363 wird er als Vogt der Pfarrkirche zu Traiskirchen gelesen und scheint die Herrschaft und den Markt als landesfürstliche Pfandschaft besessen zu haben. (Reiblinger, Meß, II., 1, 348.)

1364, am Freitag vor dem Sonntag Oculi zu Wien, war Hans v. Puchheim unter denjenigen Ständemitgliedern von Oesterreich, Steier und Kärnten, welche mittelst Revers vom 23. Februar dieses Jahres gelobten, den zwischen K. Karl IV., König Wenzel von Böhmen und Johann Markgrafen von Böhmen einerseits und den Herzogen Rudolf von Oesterreich und seinen Brüdern Albrecht und Leopold sowie ihrer Schwester Margaretha andererseits geschlossenen Erbvertrag ddo. Brünn, 10. Februar 1364 zu halten. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 27, S. 41.)

1365 kaufen Hanns v. Puchheim und seine Hausfrau Sofia von Peter, Chorherrn zu Wien, ein Haus auf der Hochstraße. (Puchheimer Index.)

In der Stiftungsurkunde der Universität vom J. Rudolf IV. vom Jahre 1365 kommt Hans v. Puchheim als Zeuge vor und am 7. September 1369 verkauft er und seine Gemahlin Sophie mit Bewilligung des J. Albrecht von Oesterreich als Lehensherrn ihrem Theime Heinrich von Raubenstein ihr Lehen, den sechsten Theil an der halben Stadt Histersdorf und ihr Sechstel an der Feste und dem Markte zu Dröfingen und an dem Dorfe zu Schrattenberg sammt aller Zugehör. (Pözl, Die Herren v. Meiffau, S. 80. — Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 340, S. 14.)

1376, 24. April zu Wien, verkauft Marichart v. Nor der Abtei Heiligenkreuz alle seine Besitzungen zu Ober- und Nieder-Gaden: „ein holk gelegen an dem Aenyger (Anninger), haizet der Hochfogel und stozzt ainhalben an herrn Wolfgangs vonn Wynnden und herrn Hannsen von Puchheim holk und anderhalb an unsers Herrn des Hertogen holk“. (Fontes rer. austr. XVI, 308.)

Weiteres ist uns von Hans I. v. Puchheim nicht bekannt und er dürfte wohl bald darauf (zwischen 1376 und 1377) gestorben sein¹³⁾. Seine Gemahlin war Sofie von Capellen, von welcher er die Söhne: Johann III. und Heinrich (?) und drei Töchter: Elisabeth, Margareth und Dorothea hatte, von welchen die erste an Johann v. Richtenstein zu Nikolsburg, den gewaltigen Hofmeister Herzog Albrecht III., die zweite an Otto

¹³⁾ Beweis dessen ist eine Urkunde ddo. 2. Juli 1377, wodurch Heinrich v. Raubenstein, Werth der Kinder des verstorbenen Hans v. Puchheim dem Hertem v. Teufenbach jene Lebenslücke verleiht, die Ernet der Markhofer von Alber v. Puchheim gehabt und dem Teufenbacher verkauft hat. — (Brandl, Urkunden d. Familie Teufenbach 1867, S. 130.)

v. Liechtenstein zu Murau, Kämmerer in Steier und Marschall in Kärnten, die dritte zuerst mit Wolf v. Dachsberg, dann (1376) mit Georg II. v. Liechtenstein zu Nikolsburg vermählt war. Alle drei leisteten auf ihr väterliches Erbe zum größten Theile Verzicht. Dorothea verschrieb im Jahre 1376 ihrem Gemahle ihr lediges Gut, das ihr durch Erbschaft angefallen war, gerieth aber in Betreff ihrer Heirathsgüter mit Ulrich v. Dachsberg in Streit, welchen Herzog Albrecht durch einen Schiedsspruch entschied.

Elisabeth, welche mit Johann dem gewaltigen Hofmeister von Liechtenstein in dritter Ehe vermählt war, brachte ihrem Gemahle im Jahre 1387 einige Güter zu, wogegen er ihr am 13. Jänner 1396 mit Bewilligung der Herzoge Wilhelm und Albrecht ihre Morgengabe und Heimsteuer auf dem herzoglichen lehenbaren Theil der Stadt Feldsberg, unbeschadet den Lehensrechten, versichert. (Vichnowsky V., Reg. 17.)

Auch belehnt H. Albrecht die Gemalin seines Hofmeisters Johann v. Liechtenstein, Elsbet, im Jahre 1395 mit einem Theile der Stadt und Herrschaft Feldsberg, den sie zwar von Heinrich v. Rauhenstein als ein freies Eigen ererbt, aber freiwillig dem Herzoge zu Lehen aufgetragen hatte. (Falk, Gesch. d. Liechtenst., I., 363. — Vichnowsky, IV., Reg. 2497.)

Ueber einen Erbschaftsstreit, der im Jahre 1387 ausbrach und in welchem auch die Buchheime und Pottendorfer mit den beiden Häusern der Liechtensteine zu Murau und Nikolsburg verwickelt waren, schreibt Falk, Geschichte des Hauses Liechtenstein, I., 366: „Es handelte sich um die Hinterlassenschaft Heinrich's v. Rauhenstein, auf welche die Buchheime Anspruch machten, daher Johann v. Liechtenstein für seine Gemahlin Elisabeth v. Buchheim, Ulrich II. v. Liechtenstein für die Kinder seines Bruders Otto V., der mit einer Buchheim (Margaretha) vermählt gewesen war, Johann Hans v. Buchheim selbst und zwei Pottendorfer: Friedrich und Alber; — ihnen gegenüber stand Frau Wilburg, Hartneid's v. Pettau junge Witwe. Zwischen ihnen entschied zunächst Herzog Albrecht, daß die erstgenannten Erben der Witwe Wilburg zur Entschädigung 400 Pfd. Wiener Pfennige geben sollen. Ein zweiter Streit über die Rauhensteinische Hinterlassenschaft bestand zwischen den genannten Erben, die ihre Rechte von Buchheim ableiteten und Heinrich's v. Rauhenstein hinterlassener Witwe Katharina; auch diesen entschied Herzog Albrecht schiedsrichterlich mit Graf Burkhart zu Magdeburg, Gotthart v. Eckartsau, Heinrich v. Wallsee und Heinrich v. Neuburg. Die Hinterlassenschaft ging auf die Liechtensteine und Hans v. Buchheim einer, andererseits auf die Pottendorfer Brüder Friedrich und Alber über, und diese beiden Parteien verglichen sich dann noch dahin, die Schulden und andere Be schwerung, welche auf der Verlassenschaft ruhte, zu gleichen Theilen zu tragen. Dasjenige, was Hans v. Buchheim für seinen Theil geerbt hatte, nämlich den sechsten Theil, sodann noch den Theil und Sak, den er an Marchegg gehabt hatte, erkaufte im folgenden Jahre 1388 Johann v. Liechtenstein für 6036 Pfd. 1391 kaufte Johann v. Liechtenstein auch den Theil Friedrich's v. Pottendorf für 11034 Pfd. 60 Pfennige.

Nach dem Ableben ihres Gemahls Johann v. Liechtenstein, erklärte die Witwe Elisabeth, daß der Schuldschein per 3000 Pfd. Wiener Pfennige, den sie vom Herrn Pilgram v. Buchheim, obristen Truchseß in Oesterreich, Hofmeister Herzogs Albrecht (ihrem Vetter) und dessen Herren Brüdern in Händen hat, im Falle sie ohne Leibeserben sterben sollte, wider die benannten Herren Buchheim todt und kraftlos sein soll. (Index script. antiq. famil. Buchheim, fol. 92.)

Bald darauf heirathete sie Hans v. Stubenberg, dem sie am 5. Juni 1399 zu ihrer Heimsteuer und Morgengabe 2000 Pfd. Wiener Pfennige übergibt, von welchen 800 Pfd. ihres rechten Sokes auf der Stadt Feldsberg sind, der Rest mit 1200 aber ihm zum Anlegen eingeantwortet wird, mit dem Beding, daß, falls sie vor ihm ohne Leibeserben sterben sollte, ihm die lebenslängliche Nutznießung verbleiben soll. Gesiegelt von der Ausstellerin und ihren Vettern: Pilgreim v. Buchhaim, Hofmeister Herzogs Albrecht zu Oesterreich und den Brüdern Alber und Jörgen v. Buchhaim. (Notizenbl., IX., 252.)

9. November 1399 schenkt sie ihrem Gemahle Hans v. Stubenberg ihr ganzes gegenwärtiges und noch zu gewinnendes Vermögen unter der Bedingung, daß, wenn Kinder aus ihrer Ehe sie beide überlebten, diese das genannt: Habe zu erben hätten; stirbt sie jedoch vor ihm ohne Leibeserben zu hinterlassen, ist er unbeschränkter Erbe.

1402, 20. December, schenkt Elsbet v. Buchheim ihrem Gemahle Hans v. Stubenberg ihr gesamntes Habe, darunter auch den Erbtheil nach ihrem Vetter Heinrich v. Rauhenstein und alle in ihrem Rechtsstreite vor den Herzogen von Oesterreich gegen die Brüder Hans und Heinrich und deren Vetter Hertlein v. Liechtenstein wegen Nikolsburg behaupteten Rechte. So lange sie lebt, darf er nur mit ihrem Willen (schaffen oder verkumern), nach ihrem Tode jedoch fällt alles ihm und ihren beiden Leibeserben als unbeschränktes Eigen zu. Ueberlebt sie ihn ohne Erben aus ihrer Ehe, tritt sie in den vollen Besiz. (Notizbl. IX., 255.)

Die Heirath der Witwe Elisabeth v. Liechtenstein gebornen v. Buchheim mit Johann v. Stubenberg, namentlich die Ansprüche, die sie an das Haus Liechtenstein in Betreff ihrer Morgengabe und ihres Erbtheiles erhob, sowie ihre vielfachen Schenkungen und Vergabungen haben zu langwierigen Fehden zwischen den Häusern Liechtenstein und Stubenberg Anlaß gegeben, die nachgehends durch die Herzoge von Oesterreich und durch die Vermittlung der Anverwandten beigelegt wurden. (Falk, Gesch. d. Hauses Liechtenstein.)

Von Johann oder Hans III., Hans I. und der Sofie von Kapellen Sohn sind nur wenige urkundliche Nachrichten auf uns gekommen.

1371 gibt Schwester Christine, Meisterin im St. Jakobs-kloster auf der Hueben (Hiln) zu Wien, den Herren Heinrich und Hans Gebrüdern, Herrn Hans v. Buchheim Söhnen und ihren Erben einen Ablassbrief und Schein wegen des Burgrechtsdienstes, den sie, die Klosterleut, gehabt haben, auf dem Buchheim'schen Haus zu Wien gelegen auf der Hochstraße. (Buchheimer Index.)

1384 bezeugt Hans v. Buchheim den Verjagsbrief, welchen Hans Weibers (?) dem Christoph v. Lichtenwerd wegen 5 Pfund Wiener Pfennige, zu Eggendorf gelegen, ertheilt. (Buchheimer Index.)

1386 substituirt ihn Heinrich v. Rauhenstein für den Fall seines kinderlosen Ablebens als Erben in die Güter zu Harasburg und das Dorf Pottendorf, welche Substitution Herzog Albrecht von Oesterreich bestätigt. (Archiv Hoheneck.)

1388 gibt Hans v. Buchheim Niklasen dem Harracher einen Kaufbrief über das Haus zu Wien auf der hohen Straße, wird aber wegen Entziehung einer Weide zu Haslach mit der Abtei Heiligenkreuz in einen Streit verwickelt, der durch den Gerichtsbrief des Hofrichters von Oesterreich, Marchart v. Tiernstein, ddo. Wien, 26. Februar 1383 zu Gunsten der Abtei entschieden wurde, indem derselben das Pfändungsrecht (die Frohne) auf dessen Beste Rauhenstein, sein Gut zu Baden und alle seine Güter zu Pfaff-

stätten zuerkannt wird. (Fontes rer. aust., XVI. 2, 374. — Schlager, Wiener Skizzen, II. Reihe 1836, S. 87.)

Durch Schiedsspruch Herzogs Albrecht von Oesterreich ddo. Wien, 5. Juni 1388, wird ferner auch der Streit zwischen Rudolf v. Wallsee, Landmarschall in Oesterreich, an einem und Hans v. Pichtenstein von Nikolsburg, Hofmeister Herzogs Albrecht, Otto v. Pichtenstein zu Murau, Friedrich und Alber v. Pottenndorf und Hans v. Puchheim am andern Theile um die zu Weissenberg gehörigen Güter entschieden. (Vichnowsky, IV., Reg. 2136.)

1389 schenkt Johann III. v. Puchheim seinen Vettern, den Brüdern Pilgrim, Alber dem Älteren, Alber dem Jüngeren und Georg die Morgengabe seiner Mutter Sophie v. Kapellen und macht sich verbindlich, den Kindern seiner Schwester (Elisabeth), Gemahlin des Johann v. Pichtenstein, 2000 Pfd. Wiener Münze zu geben. (Archiv Hoheneck.) Ferner bestimmt er, daß im Falle seines Todes Herr Pilgram v. Puchheim den Brüdern Bernhard und Adaz v. Pichtenstein 1000 Gulden (von Hansens Hinterlassenschaft) und den Erbtheil von seiner Mutter Sophie, gebornen v. Kapell, überweisen soll. Falls aber die Herren v. Pichtenstein mit Tod abgingen, so sollen die tausend Gulden bei den Herren v. Puchheim verbleiben. Endlich vermacht er all sein Hab und Gut im Falle seines Absterbens ohne Leibeserben, oder wenn diese ohne Manneserben abgingen, an die Brüder Pilgrim, Alber den Ältern, Alber den Jüngern und Georg v. Puchheim seine Vettern. Doch sollen dieselben seiner Schwester Elisabeth, Hansens v. Pichtenstein Hausfrau, 3000 Gulden und seiner zweiten Schwester Kunde (?), Herrn Otten's v. Pichtenstein von Murau Hausfrau, 2000 Gulden abzahlen¹⁴⁾. Dagegen verpflichtet sich Elisabeth, Gemahlin Hansens v. Pichtenstein von Nikolsburg, Herzog Albrecht Hofmeister, das Vermächtniß von 3000 Gulden, das ihr Bruder Hans v. Puchheim gethan, bei seinen Lebzeiten, oder wenn er Leibeserben hinterließe, nicht abzufordern; falls sie aber Kinder hätte und dieselben unvögbar abstürben, so sollen die 3000 Gulden auf Hansens Vettern Pilgrim, Alber den Ältern, Alber den Jüngern und Jörg v. Puchheim zurückfallen. (Puchheimer Index.)

Zu dem Vermächtnisse Hansens v. Puchheim an seine vier Vettern gab Herzog Albrecht im Jahre 1391 seine Einwilligung bezüglich des Hauses zu Plumbau (Blumau), des Hauses und Marktes Burgau in Steiermark, des sechsten Theiles von dem Hause zu Baden und des Rechtes, das er darauf hat, der fünf Fleischbänke daselbst, der Güter zu Traiskirchen und zu Wiendorf, die seine Vordern vom Eckarzauer gekauft haben. (Puchheimer Index.)

1391 gewährt Herzog Albrecht dem Hans v. Puchheim eine jährliche „Unterhaltung“ von 200 Gulden (Puchheimer Index), wogegen Hans v. Puchheim dem Herzoge 5500 Pfund Pfennige geliehen hatte, für deren Bezahlung Rudolf v. Wallsee, Landmarschall in Oesterreich, Bürgschaft leistet, welchem Herzog Albrecht wiederum einen Schadlosbrief ddo. Wien, 11. April 1391 ausstellt. (Vichnowsky, IV., 2248.)

Diese 5500 Pfund cedirte im Jahre 1392 Johann v. Puchheim seinem Vetter Pilgrim. (Archiv Hoheneck.)

1392, 5. Mai zu Divioni, waren Johann und Albert v. Puchheim unter jenen hervorragenden adeligen Gesandten an die Herzogin Margaretha von Burgund, Verweserin des Regiments in Abwesenheit ihres Gemahls, welche es übernommen hatte, die Einwilligung Herzogs Wilhelm ddo. Wien, 1. Juni 1388, zu dem Heirathsvertrage Herzog Leopold's mit der Herzogin Katharina,

Tochter Philipp des Kühnen von Burgund, bis Remigientag zu besorgen, und zwei Tage früher (5. Mai) geloben die beiden Vettern Johann und Alber v. Puchheim nebst Friedrich v. Gars, Kanzler, Reinhard v. Wehingen, Sigmund v. Starhemberg, Georg v. Gufidaun, Otto und Wülzing Gebrüder v. Stubenberg über die Heirathsangelegenheiten Herzog Leopold's zu wachen. (Vichnowsky, IV., Reg. 2275 und VI., Reg. 2274c.)

Johann III. war im Jahre 1394 kinderlos gestorben.

Von Heinrich v. Puchheim, der um die Mitte des 14. Jahrhunderts vorkommt, und dessen Abstammung von Hans I. und der Sophie v. Kapellen nicht mit voller Gewißheit nachgewiesen werden kann, ist nur bekannt, daß er 1354 den Schweizern mit den vom Herzoge Albrecht zu Hilfe geschickten ungarischen Truppen großen Schaden zugefügt haben soll (Hanthaler, Recens. sec., XIV), und daß er und sein Bruder Hans als Söhne des Hans Puchheim und der Sophie v. Kapellen in dem Ablassbriefe der Meisterin Christine des St. Jakobsklosters auf der Hueben zu Wien vom Jahre 1371 aufgeführt erscheinen. (Vergl. oben Hans II.)

Vom Jahre 1375 ist auch eine Schenkungsurkunde des Heinrich v. Rauchenstein über den Saß der Stadt und Herrschaft zu Marchen vorhanden, wonach diese Herrschaft, falls gedachter Herr v. Rauchenstein ohne Leibeserben abginge, auf Herrn Heinrich und Hans v. Puchheim Gebrüder, des Herrn v. Rauchenstein Oheime, fallen sollte. (Puchheimer Index.)

Da weiters keine urkundlichen Nachrichten vorhanden sind, so dürfte Heinrich wohl bald darauf kinderlos gestorben sein.

Pilgrim's vierter Sohn Pilgrim III. (IV.) war seit 1365 Erzbischof von Salzburg und Legat des heiligen Stuhles zu Rom, nebst dem Grafen v. Helfenstein, General des Reichsheeres gegen K. Karl V. von Frankreich, von dem er in der Schlacht gefangen und nach Paris gebracht, nach neunjähriger Gefangenschaft aber aus den gemeinsamen Mitteln des römischen Reiches losgekauft wurde. Als Bayern's Herzoge Oesterreich mit Krieg überzogen, trieb er die Feinde aus dem Lande und vermittelte mit Pfalzgrafen Ruprecht vom Rhein, als vom Kaiser Karl IV. verordneter Schiedsrichter, einen Vergleich zwischen beiden Theilen, gerieth 1387 durch hinterlistigen Ueberfall auf kurze Zeit in des Herzogs Friedrich v. Bayern Gefangenschaft, aus welcher er durch seinen Bruder Johann I., der ihm mit einer großen Anzahl Ritter zu Hilfe eilte, befreit wurde. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 26 u. 27. — Gauhen, genealog. histor. Adelslexikon 1719, S. 1251.)

Im Uebrigen ist von ihm noch Folgendes zu bemerken:

1370, 10. December, befriedigte er die Ansprüche des Papstes Urban V. auf die Einkünfte des Salzburger Erzbisthumes vom Tode des Erzbischofs Ortolf von Salzburg bis zu seiner Erhebung auf den Metropolitanstuhle mit 1240 Goldgulden. (Muchar, Gesch. v. Steierm., VI., 380.)

1375 schließen Pilgrim, Erzbischof von Salzburg, und sein Bruder einer- und Pilgram und Albrecht, Albrecht's Söhne, ander- seits ein Compromiß in Betreff der Ansprüche und Forderungen, so gedachte Herren v. Puchheim an das Stift gehabt haben. (Puchheimer Index.)

1385 bringt Pilgrim einen Vertrag zu Stande zwischen seinen Vettern Pilgrim und Alber den Älteren und ihrer Stiefmutter Scholastika, der Witwe Albert's III., und den Söhnen derselben: Alber dem Jüngern und Jörgen v. Puchheim hinsichtlich eines Theiles der fahrenden Habe und anderer Forderungen und gibt einen Spruchbrief über eine in Betreff etlicher Kirchensachen eine zeitlang stattgehabte Uneinigkeit. (Puchheimer Index und Brand, Coll. 19.)

¹⁴⁾ Die zweite Schwester Hansens v. Puchheim

1386 wird er von Hans v. Königsberg zum Vormund seines Sohnes bestellt und vermittelt einen Vergleich zwischen Pilgram und Alber dem Älteren einer- und Alber dem Jüngeren und Georg v. Puchheim anderseits bezüglich der von ihrem Vater Albrecht nachgelassenen Güter. (Puchheimer Index.)

Während seiner 31jährigen Regierung hat Pilgrim v. Puchheim den Besitz seines Erzstiftes durch den käuflichen Erwerb mehrerer Herrschaften vergrößert, und zwar kaufte er im Jahre 1380 von dem Bischof von Regensburg das Schloß Otter, den Thurm Engelsberg und die Herrschaft Partis an der Etzsch und im Jahre 1390 von Bischof Rupert von Passau die Herrschaft Matsee sammt dem Schlosse, See und aller Zugehör. (Gauhe, geneal.-histor. Adelslexikon 1719, S. 1251.) Er starb am 5. April 1396, nachdem König Wenzel noch kurz vorher für ihn einen Geleitsbrief ausgestellt hatte, und wurde in der Domkirche zu Salzburg in der von ihm erbauten Kapelle begraben. (Hansiz, Germ. sac., II., 464.)

Unter Albrecht's III. v. Puchheim Söhnen ist zuerst Pilgram IV. (V.) zu nennen. Er war Obersthofmeister der Herzoge Albrecht III. und Albrecht IV. und Stammvater der Horn-Göllersdorfschen Linie.

Bereits im Jahre 1365 wird Pilgram v. Puchheim vom Herzog Albrecht mit einer Wieze und einem Acker zu Lengbach belehnt. (Puchheimer Index.)

Im Jahre 1374 kaufte er das Haus zu Wien um 20 Mark Silber, welchen Kauf der Amtmann Friedrich zu den Schotten bestätigt. (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 84.)

1380, am Christi Himmelfahrtstage (1. Mai), erklären die Brüder Pilgrim und Albrecht v. Puchheim, Söhne Albert's III. v. Puchheim, auf dessen und ihrer Brüder Albrecht und Jörg v. Puchheim Witten, die dieser (Albert III.) mit ihrer Stiefmutter Scholastika v. Starhemberg gehabt hat, daß die genannten Brüder und noch folgenden Geschwister gleiches Erbrecht mit ihnen haben sollen. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 340, p. 39.)

1383 belehnt Herzog Leopold von Oesterreich den Pilgrim v. Puchheim und dessen Erben mit der Peste Brellenkirchen (Index script. antiq. famil. Puchheim, fol. 31) und 1386 Herzog Albert III. Pilgrim mit dem Schlosse, der Herrschaft und Stadt Pitschau, der Peste Richtenwerd und Heidenreichstein nebst dem Zehente zu Hollabrunn und dem Truchseßnamte in Oesterreich. Später (1388) wurde die Herrschaft Heidenreichstein sammt Zugehör Albrecht dem Jüngeren v. Puchheim und seinem Bruder Georg zu Lehen verliehen. (Lehenbuch Herzog Albrecht III. v. Jahre 1380, S. 333—394.)

1386 kaufen mit Zustimmung Pilgrim's v. Puchheim, obersten Truchseß, die Kinder Hansens des Perkhmaisters, von Niklas dem Perkhmaister, Dicaris zu Frankhen, Föllis (?), Ulrich Köffinger und Berchtold dem Wolfingh einen Hof zu Tiendorf sammt aller Zugehör, und ergibt sich Niklas v. Ostraba in der Herren Pilgrim und Albrecht v. Puchheim Gnade wegen der widerrechtlich abgenommenen Peste Raabs mit der Verbindlichkeit ewiger Lehenspflicht (Puchheimer Index); dergleichen ergeben sich Znota de Rabatoban und Michael de Hohns in die Gnade der Herren v. Puchheim und verpflichten sich den denselben vor der Entziehung von Raabs verursachten Schaden mit ewiger Dienstbarkeit zu compensiren, sich auch wider sie nicht mehr gebrauchen zu lassen. (Puchheimer Index.)

1388 kauft Pilgrim v. Puchheim für sich und seine Brüder Alber den Älteren und Alber den Jüngeren und Jörg v. Puchheim von Niklas Zdungspeiger und Katrei Flöttin, seiner Hausfrau, 3 Pfd. minder 25 Pfennige, gelegen zu Steffldorf im Langenthal,

und einen Zehent zu Eglendorf daselbst im Langenthal, welches alles früher Puchheim'sches Lehen war. (Puchheimer Index.)

1389 war Pilgrim v. Puchheim Hauptmann zu Salzburg und verleiht als solcher den Zehent von Lengguß dem Thomblein von Lengguß Richter zu Raabs; cedirt seinem Bruder Alber den Jüngeren den Fruchtgenuß des Schlosses Getschau (Pitschau), Tena und Tuendorf und bestätigt das Vermächtniß des Christof v. Richtenwerd in Betreff des Hofes zu Richtenwerd an dessen Hausfrau Margareth. Auch übergeben die Brüder Alber der Jüngere und Georg v. Puchheim ihren älteren Brüdern Pilgrim und Alber dem Älteren Heidenreichstein nach gemachter Abrechnung und reversiren sich, daß sie bei ihres Vaters Vermächtniß verbleiben wollen. (Puchheimer Index.)

1390 werden Pilgrim und Albrecht der Ältere vom Bischof Georg von Passau mit dem Hofe zu Starnbortt und dem Viertelzehent zu Niedermallebarn belehnt und kaufen von Ulrich v. Zinkh, Bürger zu Wien, den Hof zu „Leupersdorf“ und einen Hof zu Siebenbrunn um 150 Pfd. Pfennige. (Archiv Hoheneck. Ulrich der Zink war Rathsbürger zu Wien [Blätter d. Vereines f. Landesk. 1869, S. 145]).

1391 theilen Pilgrim und Alber der Ältere und Alber der Jüngere v. Puchheim sich in ihre sämtlichen Güter (Puchheimer Index) und erhalten Pilgrim und Alber der Ältere in demselben Jahre von ihren Brüdern Alber dem Jüngeren und Georg die Peste und Stadt Pitschau, das Dorf Gottfriedschlag, das Haus Wiendorf mit Zugehör, den Zehent zu Oberhollabrunn nebst dem vierten Theile an dem Gerichte allda und das Dorf Leupersdorf sammt dem Zehent, und werden vom Herzoge Albrecht mit der Bedingung damit belehnt, daß die Lehen im Todesfalle des einen auf den andern fallen sollen.

Zugleich vermachen Pilgrim und Albert der ältere von Puchheim, für den Fall, als sie ohne Leibeserben abgehen sollten, all' ihre Güter an ihre Brüder Albrecht den jüngeren und Georg. (Puchheimer Index.) Dazu empfangen die beiden Jüngeren noch die Lehen über Heidenreichstein, den Markt Thaya und die Peste Richtenwerd. (Hofkammer-Arch. Lehenbuch v. Herzog Albrecht III., 1380, fol. 394.) Ferner cedirt Pilgrim seinen Brüdern noch etliche specificirte Güter und verzichtet Margareth, Tochter des Herrn Hans v. Wallsee, gegen ihn, als ihren Oheim und alle seine Erben auf den Antheil, der nach dem Absterben ihrer Eltern auf sie gefallen war, wogegen sie 800 Pfd. Pfennige erhält. (Puchheimer Index.)

1391, des Mittlichen vor St. Ulrichstag (28. Juni), setzt Paul, des Grafen Niclas v. Forchtenstein Sohn, Pilgrim und Albert den älteren v. Puchheim, seine Oheime, zu Vormündern seiner Gattin Anna und seiner Kinder ein. (Hormahr, Taschenb. 1829, S. 27. — Puchheimer Index.)

In demselben Jahre frohnt Frau Margareth, Herrn Ulrich's v. Dachsberg Wirthin, dem Herrn Pilgrim v. Puchheim seine Peste Richtenwerd und Peste Frowndorf und seinen Brüdern Elblein dem jüngeren und Gorigen v. Puchheim dieselbe frönn. Ferner haben alle vier Brüder (?), „genannt von Puchhaim“, ausgenommen alle frönn von der Dachspergerin des Sampttags nach dem Hofstaiding. (Schlager, Wiener Skizzen, 2. Reihe, 1836, S. 94.)

1392, 25. Februar, ist Pilgrim v. Puchheim, oberster Truchseß in Oesterreich, Siegler und Zeuge der Urkunde der Ursula, Wulfsing's v. Stubenberg Tochter und des Grafen Stefan v. Hernstein Hausfrau, wodurch dieselbe auf alle Erbansprüche gegen ihren Vater, seine Brüder, Vettern und gegen alle männlichen Nachkommen, welche den Namen Stubenberg führen, verzichtet. (Notizenblatt, IX., 232.)

erkauft hatte, was Alles aber nach seinem Absterben und gegen Erlegung bemelter 600 Gulden wieder auf die Herren v. Buchheim fallen soll. (Buchheimer Index.)

In diesem Jahre erhalten die genannten Brüder v. Buchheim einen Gnadenbrief vom Herzoge Albrecht IV., da sie eine Forderung von 300 Gulden, welche Hans v. Buchheim dem Vater des Herzogs verschafft hat, fallen ließen. (Buchheimer Index.) Ferner bekennet Elisabeth, Witwe des Hans v. Liechtenstein von Nikolsburg, daß ihr von ihren Vettern, den Brüdern Pilgram, Alber dem älteren, Alber dem jüngeren und Jörg v. Buchheim das Vermächtniß ihres Bruders (Hans v. Buchheim) per 3000 Gulden in der Weise versichert worden, daß ihr jährlich 214 Gulden zu ihrem Unterhalt gereicht werden, wogegen nach ihrem Tode die 3000 Gulden auf die genannten Buchheime, ihre Vettern, fallen sollen. (Buchheimer Index.)

1397, 2. März, empfiehlt Simon Teymdorfer den edlen seinen lieben gnädigen Herren Pilgrim und Albrecht den älteren, Gebrüdern v. Buchheim, seine Gemahlin Frau Katharina und seine zwei jüngeren Söhne Wilhelm und Kaspar sammt aller seiner hinterbleibenden Habe als Verhabschaft. (Niederöst. Landesbibl., Msc. 340, p. 24.)

1398 übergibt Herzog Albrecht dem Pilgrim v. Buchheim 400 fl. jährliches Kostgeld, belehnt denselben und seinen Bruder Jörg mit verschiedenen Gütern und erteilt denselben und ihrem Bruder Albert sowie den Brüdern: Heinrich, Leutold und Wilhelm v. Buchheim die Vergünstigung, daß ihre Lehen, falls sie ohne Leibeserben abgingen, an ihre Vettern gleichen Namens und Wappens fallen sollen. (Buchheimer Index.) Auch versetzt Herzog Albrecht den Brüdern Pilgram und Albrecht dem älteren das Gericht zu Traiskirchen und die Mauth daselbst um 1000 Gulden und sollen die genannten Verjagsgüter, falls sie Herzog Albrecht binnen Jahresfrist nicht einlöst, erbliches landesfürstl. Lehngut der Brüder werden. (Buchheimer Index.)

Ferner bestätigen die Herzoge Wilhelm und Albrecht von Oesterreich dem Pilgrim v. Buchheim, Herzog Albrechts Hofmeister, die Mauthfreiheit der zu seiner Herrschaft Rauchenstein gehörigen Güter Baden, Traiskirchen, Gundersdorf und Wenzendorf, welche Freiheit seine Vordern und er von den Herzogen von Oesterreich hatten. (Buchheimer Index. — Reiblinger, Gesch. v. Melf, II., 1., S. 348.)

Zur selben Zeit, 1398, cassirt Hartneid v. Pottendorf eine Urkunde, welche Pilgrim v. Buchheim für Walburga, Tochter Friedrich's v. Pottendorf und Gemahlin seines Sohnes Johann IV. v. Buchheim, ausgestellt hatte.

20. Juni 1398 überläßt Pilgrim v. Buchheim im Tauschwege der Abtei Heiligenkreuz vier und fünfzig Pfennig jährl. Gülden von seinem Eigen zu Traiskirchen und auf Ueberländern gegen andere 54 Pfennig Gülden. Mitziögler waren seine Brüder Albrecht und Georg. (Fontes rer. austr., XVI., 395—396.)

Als Herzog Albrecht IV. im Jahre 1398 eine Pilgerfahrt zum h. Grabe machte, bestellte er während seiner Abwesenheit durch eine eigene Urkunde, gegeben zu Venedig am unser Frauen Tag, da sie geboren ward (8. September), über alle Einkünfte und zu Schirmern seiner Gemahlin, der Herzogin Johanna und seines Veters Herzog Wilhelm, Pilgrim v. Buchheim, Obersthofmeister, Niclas den Weißpriacher, obersten Amtmann, Ulrich v. Dachsberg, Landmarschall in Oesterreich, Friedrich v. Gars, Kanzler und den Rentmeister Hans Ruckendorfer. (Lichnowsky, V., Reg. 264.)

1399 gibt Herzog Albrecht dem Pilgrim v. Buchheim, Hans Ruckendorfer und Niclas Weißpriacher einen Schadlosbrief für die

Bürgschaften, welche dieselben dem Hans v. Stubenberg und seiner Gemahlin Elisabeth, verw. Liechtenstein, für eine geliehene Summe Geldes und dem Ulrich v. Dachsberg für ein Darlehen von 200 Gulden leisteten. (Buchheimer Index.) Ferner verleiht (1399) Graf Johann zu Maiburg und Hardegg dem Pilgrim v. Buchheim ein Kirchenlehen, das einst Wolfgang, der Truchseß vom Erzbischof Gregor von Salzburg, zu Lehen trug, und bestätigt Anna, geb. v. Liechtenstein, Alber's v. Buchheim sel. Witwe, dem Bruder ihres sel. Mannes Pilgram v. Buchheim und ihrem Sohne und den anderen Kindern den Empfang der sämtlichen fahrenden Habe ihres Mannes. (Hormayr, Taschenb., 1829, S. 28. — Buchheimer Index.)

Beiläufig zur selben Zeit fanden erbitterte Kämpfe zwischen dem österreichischen und böhmischen Adel statt, welche verschiedene Bündnisse zur Folge hatten.

Auf diese Weise schlossen 1399 Pilgrim und seine Brüder Albrecht der jüngere und Georg v. Buchheim mit dem Burggrafen von Magdeburg und Grafen zu Hardegg und mit dem niederösterreichischen Landmarschall Ulrich v. Dachsberg ein Bündniß ab und verpflichteten sich die Brüder Matthäus, Johann und Heinrich v. Liechtenstein einerseits und Pilgrim v. Buchheim andererseits zur gegenseitigen Offenhaltung ihrer Burgen. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 28. — Buchheimer Index.)

Durch einen Schiedsspruch vom 7. September 1399, wurden endlich die Fehden zwischen den Oesterreichern und den Herren von Neuhaus und ihren Helfern und Freunden vom Bischof Berthold von Freisingen, Grafen Johann v. Maiburg, Rudolf v. Wallsee, Hofmeister Herzogs Wilhelm, Ulrich v. Dachsberg, Reinprecht v. Wallsee, Hauptmann ob der Enns und Eberhard v. Kapellen entschieden. Unter anderen auch die Zwistigkeiten, die Hermann, Ulrich und Jan der ältere und Jan der jüngere v. Neuhaus und die Brüder Pilgrim, Albrecht und Jörg v. Buchheim (und beider Theil Helfer und Freunde) bisher hatten, welche nunmehr vorbei sein sollen. Der Geldbrief, den Albrecht und Jörg v. Buchheim von Ulrich v. Neuhaus haben, soll bis 14 Tag zurückgegeben und das Hauptgut dafür genommen werden. Beide Theile sollen die Gefangenen ohne Schätzung loslassen etc. (Kurz, Oesterreich unter Herzog Albrecht VI., I., 196—204.)

1400 geloben Seifried v. Mißlaw und Christoph Teymdorfer die Gefangenschaft, welche sie von Seite der Herren v. Buchheim und Pilgrims v. Buchheim, obersten Hofmeisters, erlitten hatten, nicht zu rächen. (Buchheimer Index.)

In letzterem Jahre stehen die Brüder Alber und Leopold v. Eckharzau ihrer Schwester Agnes, die an den Grafen Jörg v. Pöfßing verheiratet war, bezüglich ihres Heiratsgutes einen auf Pilgram v. Buchheim (oberster Truchseß in Oesterreich, Hofmeister Herzogs Albrecht) ihren Schwager lautenden Schadlosbrief aus. (Buchheimer Index.)

Ein Jahr später erhält Pilgrim von Leopold v. Rhreig eine Obligation über ein Darlehen von 32 Gulden, kauft von Leopold dem Abten zu Engelhartzell zwei Horden sammt „allem Gült und Zins“ zu Mallebern um 32 Pfd. Wiener Pfennige und ist Zeuge bei der Erbchaftstheilung zwischen den Brüdern Hans und Albrecht v. Eberstorf am Montag vor St. Colomannstag 1401 (10. October). (Buchheimer Index.)

Von nun an wird seiner urkundlich nicht mehr gedacht und er muß bald darauf, jedenfalls im Jahre 1402, gestorben sein, da im Jahre 1402 bereits die Erbtheilung seiner Güter erfolgt und im Jahre 1403 dessen Söhne vom Herzoge Albrecht IV. mit den landesfürstlichen Lehngütern belehnt werden. Mit seiner Gemahlin Margareth, Heinrich's v. Meiffan Tochter, zeugte er die Söhne:

Pilgram V. (VI.) und Johann, von denen weiter unten die Rede sein wird.

Der zweite Sohn Albrecht's III. aus seiner ersten Ehe mit Anna Gräfin v. Martersdorf, war Albert IV. oder ältere.

1374 des nächsten Sonntags vor Mitternachten (5. März) leisten hinsichtlich der 900 Pfd. Wiener Pfennige betragenden Heimsteuer seiner Gattin Katharina, Eberhard's v. Wallsee sel. Tochter, für deren Bruder Jörgen v. Wallsee, die Gebrüder Rudolf, Reinprecht und Friedrich v. Wallsee Gewährung, und stellen als Bürgen ihren Oheim Hofmeister Heidenreich v. Meißau, Landmarschall, Hans v. Richtenstein von Nicolsburg Herzog Albrecht's Hofmeister und Heinrich v. Wallsee von Enns, mit dem Beisatz: „so er einen von diesen mont und fordert, der soll thainer auf den andern nicht weigern, sondern jeglicher, der von ihm genannt wird, soll dem einen erbern knecht selbandern mit zweien Pferden des nächsten tage darnach zu Wienne in ein erbar Gasthaus senden und innlegen wo er uns hinzeiget, und solln die da innliegen und laisten als mügligens (sic) und laistens recht ist und da nicht auskommen, es werde der vorgemeldet unser Schwager seiner Heimsteuer ganz und gar gewert“. (Hormayr, Taschenb., 1829, S. 28 bis 29.)

1386 verkaufen Apel und Bernhard, Gebrüder, die Feiertage dem Alber v. Buchheim „ihr thail Lehengut“, gelegen am Weingarten, um 3 Pfd. 60 Pfennige Geldes. (Buchheimer Index.)

1397 versetzt Alber seiner Hausfrau Anna, geborenen v. Richtenstein, für 1050 Pfd. Pfennige Morgengabe die Lehen zu Lappelzdorf und vermacht derselben überdies noch mehrere Lehengüter, welches Vermächtniß vom Herzog Albrecht genehmigt wird. (Buchheimer Index.)

Andere urkundliche Nachrichten kommen von ihm nicht vor, was dadurch zu erklären ist, daß bei dem guten Einvernehmen zwischen den beiden Brüdern, Albrecht entweder durch seinen Bruder Pilgrim vertreten war oder neben ihm genannt wurde, beide aber ihre schriftlichen Ausfertigungen fast immer gemeinschaftlich gemacht hatten.

Albrecht muß bald darauf, und zwar im Jahre 1399, gestorben sein, da seine Gemahlin Anna in diesem Jahre als Witwe sich mit ihren Kindern wegen der hinterlassenen Güter vergleicht. (Buchheimer Index.)

Er hatte zwei Gemahlinnen, die erste war Katharina, Tochter Eberhard's v. Wallsee, mit welcher er den Sohn Heinrich erzeugte, die zweite Anna von Richtenstein, welche ihm die Söhne Wilhelm und Leopold und eine Tochter Namens Anna zur Welt brachte, die Hartnoid v. Pottendorf zur Ehe nahm.

Leopold scheint in zarter Jugend gestorben zu sein, da seiner urkundlich nirgends gedacht wird. Dagegen sind von seinen Brüdern Heinrich und Wilhelm, insbesondere von dem letzteren mannigfache urkundliche Nachrichten auf uns gekommen.

Im Jahre 1390 verkaufen die beiden Brüder den Weingarten „Langezunge“ in der Herstell „des auf 4 Zeuch sind“ an Heinrich Geiselfelder, welcher Weingarten ein freies Eigen ist. (Sitzungsberichte d. Akad., II., 156.)

1402 erhalten die Brüder Heinrich und Wilhelm v. Buchheim von ihren Vettern Pilgram und Hans (den Söhnen Pilgram's IV. (V.) v. Buchheim) ihr väterliches Erbe, nämlich Veste und Markt zu Burgau und die öde Veste zu Plumbau (Blumau in Steiermark) mit deren Zugehörung, und werden vom Herzog Wilhelm damit belehnt.

Zwei Jahre später (1404) belehnt Herzog Albrecht den Heinrich v. Buchheim mit Nutz und Gült des halben Dorfes zu Lunz und das Jahr darauf belehnt Heinrich den Kaspar und Melcher v. Stegersbach mit dem Gute zu Choprunn und dem Hofe zu Burgau. (Buchheimer Index.)

1406, am St. Silgentag, ist Heinrich v. Buchheim, oberster Truchseß, Zeuge eines Empfangsscheines des Albrecht v. Neitperg über die von seinem Oheime Hans v. Eberstorf, Oberstkämmerer, an ihn abgetretenen Güter. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1687.)

Von diesem Jahre ist ein Revers und Schadlosbrief des Hans Hauser und seiner Mutter Anna vorhanden, wonach sie wegen aller Ansprüche und Forderungen, so sie gehabt haben, auf die halbe Veste Illmau und ihre Zugehörung, auf ewige Zeiten Verzicht leisten, zu Gunsten der Herren Heinrich, Pilgram und Hans v. Buchheim. (Buchheimer Index.)

Am 28. September 1406 zu Brünn, verabreden Heinrich v. Buchheim, Albrecht v. Ottenstein, Hofrichter in Oesterreich, Burtard v. Winden und Hans Schänk v. Nied, Hauptmann zu Laa, mit Hink v. Paczow, Hauptmann zu Brünn, Erhart v. Stal, Wank v. Czernahora, genannt v. Boskowitz, und Jan v. Lomnicz, Namens Markgrafen Jost's, einen Waffenstillstand bis Weihnachten mit der Bestimmung, daß der Markgraf und Herzog Leopold auf einen Tag, jener von Znaim, dieser von Mauerberg aus zusammenkommen sollen. (Richtnowsky, V., Reg. 803.)

1408 belehnt Herzog Ernst die Brüder Heinrich und Wilhelm v. Buchheim und Hans v. Eberstorf mit etlichen Gütern, welche die Genannten gekauft: dem Dorfe Windischhartmannsdorf und Ordt (beide bei der Weitsch gelegen), fünf. . . . einer Hofstatt zu Wilhams und drei Hofstätten zu Illmau. (Buchheimer Index.)

1412, am St. Dorotheitag, werden die Brüder Heinrich und Wilhelm v. Buchheim in einer Urkunde des Domkapitels von Wien als Zeugen genannt. Siegler der Urkunde ist ihr Vetter Alber v. Buchheim, Oberstruchseß. (Consistorialarch., Landesbibl. Cod. Msc. 273.)

1418, am Tage des h. Mathias des h. Zwelfboten (24. Februar), nimmt Bruder Erhart v. Stroz, Guardian der Minoriten zu Stein, den Herren Heinrich v. Buchheim, Beatrix seine Hausfrau, Wolfgang und Georg ihre Söhne und Vivian ihre Tochter in seine Gottesbruderschaft auf und macht sie der Gnaden theilhaftig, die damit verbunden sind¹⁷).

In demselben Jahre geben die Brüder Dietrich und Jörg, die Berner, den Brüdern Wilhelm und Heinrich v. Buchheim etliche Stück und Güter, die sie von ihnen zu Lehen gehabt, zu Eberhartsdorf, und erhalten dafür das Burgstall zu Waigerwerch, sammt den Diensten, Unterthanen und aller Zugehörung, „darumben ist ein Thail dem Andern zu schirmen schuldig, nach den Landtsrechten steuer“. (Buchheimer Index.)

1419, am Eritag nach St. Gregor in der Fasten, bekennet Beatrix, Tochter des Otto v. Zelking, Witwe nach Herrn Hans Streun, nun Hausfrau des Heinrich v. Buchheim, daß sie sich mit ihren Kindern, Wolfgang und Georg den Streunen, Brüdern und ihren Schwestern Frau Elisabeth und Frau Benigna in Betreff aller Forderungen, welche dieselben an sie hatten, ausgeglichen habe. (Kaltenegger, Msc. I., 414.)

1421, am Eritag vor St. Antoni zu Wien, befiehlt Herzog Albrecht dem Erhard v. Zelking Stillstand in seinem Streite mit

¹⁷) Kaltenegger, Msc. II., 17, Nr. XXIV. — Die Kinder: Wolfgang, Georg und Vivian stammten aus der ersten Ehe der Beatrix mit Hans v. Streun.

Heinrich v. Buchheim, Pfleger zu Drosendorf, in Bezug auf die zur Veste Freideck gehörige Mannschaft. (Kaltenegger, Msc. II., 128.)

12. December desselben Jahres verleiht Heinrich v. Buchheim dem Hartneid v. Teufenbach verschiedene Lehen in Steiermark, als das halbe Haus zu Mairhofen mit Zugehör, das Dorf Speilbrunn, Güter und Gülden zu Saubersdorf, Limbach, Rohrbach, Geyfeldorf, Ebersdorf und in der Ruerning. (Brandl, Urk., Teufenbach, S. 194, Nr. 231.)

1422, am Sonntag Invocavit, bekennen Heinrich v. Buchheim und seine Gemahlin Beatrix, daß Pfarrer Niclas zu Versniz dem Fleischhacker Temlein ein freies Kaufrecht gegeben habe auf dem Hofe, genannt der Wiedenhof. (Kaltenegger, Msc. II., 165.)

Am Sonntag nach Fronleichnam 1422 zu Wien, sagen die Brüder Erhard und Wilhelm v. Zelting die Frau Beatrix und ihren Gemahl Heinrich in Betreff jener 400 Pfd. Pfennige los, welche von ihrer Muhme Margareth Arbergerin herrühren und am Eritage Pantrazi desselben Jahres sagt Lienhart v. Arberg die beiden Eheleute ebenfalls in Bezug auf seine Forderungen los. (Kaltenegger, Msc. I., 419 u. 420.)

31. December 1422 belehnt Heinrich v. Buchheim den Georg v. Herberstein mit Lehenbesitzungen bei Hartberg: zu Wolfsgrub mit 16 Gut, 6 Zinsweingärten und 3 Zinsäckern. (Kumar Herberstein, II., 3—4 u. 57.)

1423, am Mittwoch nach St. Othmar zu Wien (17. November), belehnt Bischof Nikodemus von Freising den Heinrich mit einem Lehen in der obern „Wevernith“ zu Udmarsfeld und einige Tage später, am Mittwoch vor St. Katharina (24. November), seine Gemahlin Beatrix mit Gütern und Zehnten ebendasselbst. (Kaltenegger, Msc. II., 250, I., 422.)

1424, Montag nach Iudica, verleiht Herzog Albrecht V. der Beatrix den halben Theil an einem Hof zu „Gunczingen“ und an einem Hof zu „Hermanstorf“, der „halben Getreid“ dient; Item an der Fischweid, die zu „Freudeg“ gehört und an 2 Muth Marchfutter, gelegen in „Versnitzer“ Pfarre, welche Stücke durch den Tod ihrer Schwester Margareth erblich an sie gekommen sind. (Kaltenegger, Msc. I., 424 u. Notizenbl., IX., 125.)

Um diese Zeit, spätestens im Jahre 1427, muß Heinrich aus dem Leben geschieden sein, da in diesem Jahre die Frau „Verädrichs“, geb. v. Zelting, Herrn Heinrich's v. Buchheim nachgelassene Wittib sich mit dessen Bruder Wilhelm um alle ihre wittiblichen Ansprüche und Abfertigung vergleicht. (Buchheimer Index.) Er hatte keine Kinder und wurde in der Pfarre Ferchnitz B. O. W. W. begraben, wo sein Grabmal an der Seite des Taufsteines noch heute zu sehen ist. (Schweidhardt, Darstell. d. Erzherzogth. Oest. XIII., 166, setzt das Todesjahr auf 1432 an.) Seine Gemahlin hatte ihn viele Jahre überlebt und dürfte ein hohes Alter erreicht haben, da er sie im Jahre 1419 als verwitwete Streun heirathete und von ihr urkundliche Nachrichten bis zum Jahre 1449 vorgehanden sind.

Nach einigen Genealogen soll Heinrich dreimal vermählt gewesen zu sein, und zwar zuerst mit einer v. Eckartsau, dann mit Anna oder Elisabeth v. Stubenberg, zuletzt mit Beatrix v. Zelting; allein es finden sich nirgends Belege hiefür.

Während ihres Witwenstandes scheint sich Beatrix hauptsächlich mit der Ordnung und Vergrößerung ihres Besitzstandes, insbesondere mit Kauf und Verkauf von Gütern beschäftigt zu haben.

So kaufte sie am Montage vor St. Michaelstag 1429 (26. September) von Thomas Lueglinger, Pfleger zu Randed einen halben Getreidezehent zu Baumgarten in der Neuhoferspfarre, der

ein Lehen der Herrschaft Freideck war, und belehnt am Montage nach Martini desselben Jahres (14. November) den Pfarrer zu Neuhofen, Jakob Leubmann, Chorherrn zu St. Stephan in Wien, mit verschiedenen Gütern gegen Abhaltung eines Jahrtages. (Kaltenegger, Msc. I., 429 u. 430.)

1430, am Freitage nach St. Katharina (1. December), verkauft sie dem Andrá Bader und seiner Gemahlin Margaretha ihr Kaufrecht auf der Badstube zu Ferchnitz, wogegen sie im Jahre 1431 Mittwoch vor St. Andrá (28. November) von Daniel Heizen-dorfer, Richter zu Ips, mehrere Güter käuflich erwirbt. (Kaltenegger, Msc. I., 432 u. 433.)

1433, am Samstag nach St. Erhard (10. Jänner), verkauft sie an Hans Randsteter und dessen Hausfrau Wandula den Hof „Kellerhof“ zu Hermannsdorf; kauft dagegen aber wieder 1435 am St. Laurenzentag (10. August), von Niklas Müllner zu Rasla-dorf und dessen Hausfrau Anna mehrere Güter. (Kaltenegger, Msc. I., 439, II., 167.)

1439, Pfingsttag nach St. Bartholomä (27 August), gibt sie dem Erhard Holdl ein Kaufrecht auf das Gut in der oberen „Gewernith“ (Kaltenegger, II., 167), kauft am 15. März 1441 von der Frau Margaretha, gebornen Scheck v. Wocking, Witwe des Alexander Hofer und Gemahlin des Georg Scheck v. Wald den freien Sitz am Hofe und zwei Bauernhöfe mit dem ganzen Zehent in der Pfarre Eiratsfeld und wird damit von dem Bischofe Nikodemus v. Freising belehnt. (Berichte des Alterthumsvereines VII., 38. — Kaltenegger, Msc., I., 446.)

1442 gibt Beatrix dem Leonhard Scherel v. Amstetten den Tischtitel. (Kaltenegger, Msc., II., 253.)

1443 ist sie Zeugin und Sieglerin einer Urkunde und führte das Buchheim-Zelting'sche Alliance-Wappen, den schwarzweißen Binden- und weißblauen Zwickelschild. (Duellius in Excerpt., Tab. 31, p. 398.)

1444 am Eritag nach dem Palmstage kauft Beatrix von Hans Wafner zu Kröllendorf und seiner Gemahlin Anna ein Gut zu Abelsdorf in der Aspecker-Pfarre und macht am St. Clementstage desselben Jahres eine Altars- und Messenstiftung zur Pfarrkirche Versniz. (Kaltenegger, I., 476, II., 126.)

1445, am Montage vor St. Veitstag (14. Juni), nimmt Ulrich, Propst der Augustiner-Chorherren zu St. Andrá a. d. Traisen, auf Vorbringen des Kapellans Wolfgang und des Pfarrers zu St. Andrá, Konrad, die Frau Beatrix, des Herrn Heinrich v. Buchheim sel. Witwe, geborne v. Zelting, in die Bruderschaft auf und gibt ihr alle die Wohlthaten kund, deren die Mitglieder theilhaftig werden (Gebete, Messen, Vigilien u. a.) sowie die Pflichten, welche dieselben zu erfüllen haben (hauptsächlich Gebete bei gegebenen Anlässen zu sprechen). (Kaltenegger, Msc. II., 23, Nr. XXX.)

1446, 1. September, kauft Frau Beatrix (sic!) Witwe Heinrich's v. Buchheim von Hans Venc und dessen Hausfrau Kunigunde den ganzen Zehent auf zwei Höfen zu Hardt in der Pfarre St. Georgen am Ipsfelde gelegen (Streun, Genealogische Schriften, II., 304. — Kaltenegger, I., 466) und vermacht zwei Jahre später am Sonntag nach Ostern 1448 ihrem Ehn Hans v. Streun und dessen Bruder Heinrich die Veste Freideck mit allem was dazu gehört. (Kaltenegger, I., 476.)

Vom Jahre 1449 kommen noch mehrere Berichte lehenspflichtiger Leute an ihre Lehensfrau Beatrix v. Buchheim über den Verkauf verschiedener Besitzungen in Rent, Fuchslug und Frauen-dorf vor. Späterhin wird ihrer urkundlich nicht mehr gedacht. Sie starb 1451 und wurde in der Pfarrkirche zu Ferchnitz neben ihrem

Gemahle zur Ruhe gelegt, wo ihr Grabmal sich noch heute befindet. (Schweichhardt, XIII., 166.)

Wilhelm I., der zweite Sohn Albrecht's IV. und der Anna v. Pechenstein war Oberstruchseß und Landeshauptmann in Steiermark. Außer der ihm von seinem Oheime Rudolf v. Pechenstein von Judenburg im Jahre 1417 vermachten Stadt Gmünd und Feste Rosenau, besaß er Hollabrunn, Voipersdorf, Weitlingen, Traiskirchen, Neudorf, Pfaffstätten, bekam dazu im Jahre 1427 die Stadt Baden und später auch Saubersdorf und Tunkelstein, welche er 1430 von Albert v. Buchheim um 1900 Pfd. Wiener Pfennige erkaufte. (Hormayr, Taschenb., 1829, S. 32. — Buchheimer Arch.-Index.)

1418 amortisiert Rudolf v. Pechenstein, Kämmerer in Steiermark, etliche in seinem Besitze befindliche Obligationen, so daß dieselben wider Wilhelm v. Buchheim todt und kraftlos sein sollen. (Buchheimer Index.)

1419, 25. Juli, zu Hainburg erscheinen Wilhelm und dessen Vettern die Brüder: Pilgrim v. Buchheim, niederösterreichischer Landmarschall, und Hans als Zeugen und Siegler der Urkunde, wodurch Rudolf v. Pechenstein von Judenburg dem Herzoge Albrecht V. sein rechtes Eigen die Stadt Zwettl mit aller Zugehör um 6500 Pfd. Wiener Pfennige verkauft. (Vichnowsky, V., 1904. — Muchar, Gesch. v. Steierm., VII., 154.)

1420 vermachte Wilhelm den Brüdern Pilgrim und Johann v. Buchheim die Feste und Stadt Gmünd sowie die Feste Rosenau unter der Bedingung, daß, wenn er ohne männliche Leibeserben sterben sollte, sie dieselben eigenthümlich genießen mögen. (Buchheimer Index.)

Im Jahre 1421 am St. Silgentage (1. September) wird Wilhelm v. Buchheim mit mehreren Edlen von Oesterreich vom Herzoge Albrecht V. zu R. Sigismund abgesandt, „denselben fleißig zu bitten, daß er ihm seine zur Gemahlin versprochene Tochter Elisabeth geben und ausantworten soll, nachdem sie zu ihren mahnbaren bescheidenen Jahren kommen ist“, ferner auch der versprochenen Heimsteuer und Widerlag Laidigung zu pflegen. Die Heirath mit der damals erst dreizehnjährigen Erbtöchter Elisabeth kam am 26. April 1422 wirklich zu Stande und hat darauf Herzog Albrecht dem Wilhelm v. Buchheim ein Haus am Hof in der Judengasse zunächst Sorischlendt, des Juden von Petersdorf zum Geschenke gemacht. Auch vermachte Rudolf v. Pechenstein im Jahre 1422 2500 Gulden, die ihm Herzog Albrecht beim Kaufe von Zwettl schuldig geblieben für den Fall seines erblosen Todes an Wilhelm v. Buchheim und dessen Erben. (Buchheimer Index.)

In seinem im Jahre 1425 aufgerichteten Testamente vermachte der kinderlos verstorbene Stefan v. Zelking die Herrschaft Schallaburg seinen beiden Schwestern: Anna, Gemahlin des Bernhard v. Rosenstein und Elsbet, Gemahlin Wilhelms v. Buchheim, wozu später Herzog Albrecht im Jahre 1431, 12. Mai, die Genehmigung erteilte. (Hoheneck, III., 372.)

Von Wilhelm v. Buchheim ist vom Jahre 1426 eine Urkunde vorhanden, in welcher Hans Jenner unter Zeugenschaft des erbar weisen Vinhart des Reunhofer des Rathes der Stadt Wien bekennet: die Verlassenschaft seines Bruders Kaspar, Wilhelm v. Buchheim's Diener, von diesem richtig empfangen zu haben, und zwar: „ein Pferd und was dazu gehört, einen Eisenhut, ein Panzer, 1 Gollir, ein Prustblech, 1 Schurz, 2 meußl, 2 pfechhandschu, 2 rennpukln, 1 gemalten Reispieß, 1 Messer mit Silber beschlagen, 1 Swert und eine versperrte Kiste“. (Hormayr, Taschenb., 1829, S. 32.)

1427 verkauft Wilhelm seinem Vetter Hans v. Buchheim seine Behausung, gelegen zu Wien auf der Hochstraße sammt dem Baumgarten und aller seiner Zugehörung, wird dagegen aber von Herzog Albrecht belehnt mit dem Wein- und Getreidezehent, klein und groß, zu Feld und Dorf, sammt dem Viertelgerichte und dem Jahrmarkte, auch 45 Pfennigen Geldes auf den Fleischbänken und dem Zehenthofe und aller seiner Zugehörnis, alles zu Oberhollabrunn, den Hof zu Leupersdorf, dem ganzen Zehent daselbst und 35 Gulden, 6 Groschen, 19 Pfennige Geldes daselbst auf behausten Holden und Hoffstätt, dem Zehent zu Weidling, dem Gerichte und der Mauth zu Traiskirchen, dem Gute zu Biendorf und Pfaffstätten und dem Kirchtag zu Baden. (Buchheimer Index.)

Auch bewilligt Herzog Albrecht, daß Wilhelm v. Buchheim seiner Frau Elisabeth, Tochter weil. Heinrich's v. Zelking, ein Vermächtniß auf den Zehent und andere Güter zu Hollabrunn mache. (Buchheimer Index.)

In demselben Jahre (1427) kauft Elisabeth von dem Abte Vienhard und dem Konvente zu Mels eine Wiese, genannt die „Rauberin“ zu Velim bei dem Bache, und stiftet damit (1434) ein ewiges Licht in der neu erbauten Buchheim'schen Kapelle in der Stefanskirche zu Wien.

In dem bezüglichen Stiftsbrieфе ddo. Wien, 14. August 1434, beurkundet Elisabeth, Gemahlin Wilhelm's v. Buchheim, Tochter des Heinrich v. Zelking, daß sie mit Willen ihres Gatten stiftet ihr rechtes, freies Eigen, 1 Wiese, genannt „Rauberin“, die sie von der Abtei Mels gekauft hat, und die zu Velim beim Bache, genannt der kalte Gang liegt, neben der Wiese des Wiener Himmelpfortklosters zu einem ewigen Lichte für die neue Kapelle bei St. Stefan, welche sie und ihr Gatte von Grund auf erbaut haben, und welche an die Tarnacapelle anstoßt. Herr Wilhelm soll aber diese Wiese lebenslänglich benutzen. (Buchheimer Index. — Blätter f. Landesk., V., 133. Abschrift im Wr. Diöces.-Arch.)

1428 ist Wilhelm v. Buchheim Zeuge des Verkaufes des Bernhard v. Haslau über verschiedene Güter und Zehenten bei Weyden an Urban den Hundsheimer (Wißgrill, IV., 468), gibt 1429 an Leopold v. Eckartsau ein Darlehen von 1000 Pfund Pfennigen und sendet dem Herzog-Regenten Friedrich von Oesterreich seine lehenbare Feste und den Markt zu Burgau mit Gericht, Stod und Walgen, den Wald daselbst und den Zehent zu Hartmannsdorf, Tobrun (sic!) und im Feistritzhale in der Steinbacher und Heinrichsdorfer Pfarre zu Gunsten der Brüder Hans und Georg v. Meyberg, seinen Oheimen, welchen er diese Stücke verkauft hat, auf. (Muchar, Gesch., VII., 205. — Schmel's Materialien, I., 49.)

1430 führt Wilhelm Turso, Propst von St. Stefan in Wien, den Wilhelm v. Buchheim als Zeugen mit folgenden Worten an: „Nobilis et strenuus dominus Wilhelmus de Puechaim, Baro terrae Austriae“. (Wurmbrand, Collect. 19.)

1432 kommt Wilhelm als Zeuge vor in einem Kaufbrieфе über einige zu Raftenberg und Weigarten gelegene Zehenten, die Tobias v. Rohr an Hanssen Neudecker, Pfleger zu Stüchsenstein verkaufte. (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 273.)

1433, 24. April, sind Wilhelm und sein Vetter Hans v. Buchheim Mitiegler der Urkunde, wodurch Wilburg, Tochter des verstorbenen Eberhard v. Capellen, Witwe Georg's v. Dachsberg, im St. Dorotheakloster in Wien ein ewiges Licht stiftet. (Kirchliche Topogr., XV., 185.)

1434 quittiert Walter, Prior der Augustiner in Wien (?), dem Wilhelm v. Buchheim den Empfang der goldenen Spange („guldein Hafftels“), so seine Elisabeth dem Gotteshaus

„zu ihrer Gedechtnuß in Predigen“ verschafft hat. (Buchheimer Index.)

1435, am St. Ambrosiustage, erscheint Wilhelm als Zeuge in dem Theillibelle zwischen Sigmund, Albrecht und Reinbrecht v. Eberstorf über die von ihrem Vater Albrecht hinterlassenen Güter und Giltten und am Pfingsttage vor dem Palmstage desselben Jahres als Zeuge in dem Tauschvertrage, kraft welchem Reinbrecht v. Eberstorf die ihm durch die Theilung zugefallenen Erbgüter zu Schwachat und Laa seinem Bruder Sigmund gegen andere überläßt. (Niederöst. Landesarch., Urf. Nr. 2347 u. 2363.)

Im folgenden Jahre (1436) hatte Wilhelm Streit mit Dietrich Perner zum Schachen wegen Gutftehung in Betreff eines Heirathsgutes, wofür sich sein Bruder Heinrich v. Buchheim versprochen hatte, welcher Streit durch einen Gerichtsbrief Herzogs Friedrich von Oesterreich entschieden wurde. (Buchheimer Index.)

1437, 12. October, stiftet Wilhelm v. Buchheim in der von ihm neu erbauten St. Andreas-Kapelle in der St. Stefanskirche, neben der von Thyrna-Kapelle, eine ewige Messe und dotirt diese Stiftung mit seinem „hindern Haus zu Wien, an dem Judenplatz gelegen (Nr. 342), das an sein vorderes Haus stößt an ein thail, an dem andern zunächst Stephan des Ferber Haus“. Als Zeuge dieser Stiftung wird sein Vetter Hans Buchheim genannt. (Blätter f. Landesk., V., 136.)

Vom Jahre 1437 sind überdies noch mehrere Urkunden vorhanden, in welchen Wilhelm als Zeuge gelesen wird; so in dem Uebergabebriefe ddo. Wien, Freitag vor Judica, womit Tobias v. Rohr anstatt seiner mit Frau Katharina gebornen v. Lichtenec erzeugten Kinder und Erhart v. Mainberg anstatt seiner Schwester Anna, verwitweten v. Lichtenec, für die an ihren Eheherrn habende Forderung verschiedener Zehnten und Giltten übernommen hat; in dem Verkaufsbriefe des Erasmus Perner v. Pernegg über zwei Hofstätten zu Baden in der „Alath“-Gasse, welche er an Hans v. Eberstorf verkauft und in der Versicherungsurkunde des Oberstkämmerers Hans v. Eberstorf, ddo. Wien am Pfingsttag nach St. Martentag für seine Frau Gertraud, geborne v. Starhemberg, wegen der ihm zugebrachten 800 Pfd. und widerlegten 1200 Pfd. Pf. (Niederöst. Landesarch., Urf. Nr. 2402, 2419 u. 2421.)

1438 vermacht Wilhelm v. Buchheim seinen Vettern Pilgrim und Hans einen Hof zu Pazelsdorf, cedirt dem Rudiger v. Starhemberg den Hof zu Leopoldsdorf und das Gericht daselbst mit dem Vorbehalte des Heimfalles im Falle des Erlöschens der Starhemberg'schen Linie, wird vom Herzog Albrecht mit den Herrschaften Gmünd und Rosenau und von dem Bischofe Leonard von Passau mit dem Viertelzehnt zu Nieder-Mallebern belehnt und überläßt seiner Frau Dorothea, gebornen Streun, die tutela pupillorum oder im Falle sie vor den vogtbaren Jahren ihrer Kinder sich wieder verehelicht, 1000 Pfd., welche auf seinen beiden freien eigenen Dörfern Saubersdorf und Dunkelstein haften sollen. Letztere soll die Witwe so lange genießen, bis sie der 1000 Pfd. vergnügt ist. Dagegen erhält er von Hans Meydegger einen Schuldbrief über 1000 Gulden, welche die Lichtensteine ihm schuldig geworden sind. (Buchheimer Index.)

1439 belehnt Wilhelm den Wolf v. Arndorf mit etlichen Gütern zu Arndorf.

An der Leichenfeier des K. Albrecht's II., der am St. Synonis und Judas-Abend 1439 (27. October) starb, theilnahmen Wilhelm und dessen Vetter Hans v. Buchheim; ersterer trug die Krone Ungarns, letzterer des Landes Panier von Pfirt. (Enkel, Cod. Msc. 78, p. 406.)

Am Mittichen vor St. Lucientag 1440 (7. Dec.) zu Wien vergleichen sich Wilhelm v. Buchheim, oberster Truchseß in Oesterreich, und dessen Vettern Pilgram und Hans v. Buchheim, sowie Niklas, Pfarrer zu Titschau, mit Rapper v. Rosenhart in Betreff des zwischen ihnen streitigen Dorfgerrichtes, Fischwassers, der Robot und einer Mühle, genannt die „Mosmül“, dahin, daß das Dorfgericht zu Eckendorf, die Leute und Güter daselbst dem Rapper v. Rosenhart gehören sollen, ausgenommen das Gut, das zur Kapelle zu Weherberg gehört, und die 2 Pfennig Gült, die ein jeder Hoid in des Pfarrers von Titschau Amte zu Eckendorf zu dienen hat. Dem Rapper v. Rosenhart sollen ferner gehören die Vogtei der Kirche zu Eckendorf und die 11½ Eimer Vergrecht auf 42 Viertel Weingarten ob Eckendorf, dagegen Wildpann und Fischwasser auf den Gütern und Gründen zu Eckendorf beiden Theilen und den Leuten von Eckendorf gemein sein. Die Leute zu Eckendorf, welche Zugrosse haben, sollen dem Rapper v. Rosenhart, so lange er lebt, „von Olimphens vnd nicht von Rechts wegen“ jährlich zur Hafsersaat einen Tag und zur Weizen- und Kornsaat auch einen Tag zu Weherberg ackern. Würde Rapper v. Rosenhart mit Tod abgehen, sollen sie der Robot nach Weherberg enthoben sein. Sollte Niklas, Pfarrer von Titschau, oder seine Nachfolger im Pfarramte in Betreff der „Mosmül“ an Rapper v. Rosenhart etwas anzusprechen haben, so möge das vor dem Landrechte geschehen. (Niederöst. Landesarch., Urf. Nr. 2483.)

Drei Jahre später (1443) kauft Wilhelm von Niklas Starnwerder und Margaretha, dessen Hausfrau, den Hof zu Starnwerdt sammt aller Zugehör in der Stetteldorfer Pfarre und wird vom Bischofe Leonhard von Passau damit belehnt. (Buchheimer Index.)

Außer diesen Nachrichten ist von Wilhelm v. Buchheim nichts bekannt. Seine zwei Gemahlinnen waren: Elisabeth, Heinrich's v. Zelking Tochter, und Dorothea, Tochter des Wolfgang Streun und der Anna v. Rosenstein. Er starb 1444 und hinterließ einen gleichnamigen Sohn, Wilhelm II.

Dieser war K. Friedrich's Rath und Feldhauptmann, auch Hauptmann zu Zwettl und Oberst-Erbtruchseß von Oesterreich, und hat während seines langen, in Kriegs- und Friedenszeiten vielbewegten Lebens in die Geschichte unseres Landes mächtig eingegriffen.

Die erste urkundliche Erwähnung geschieht von ihm 1445 in einer Quittung des Jakob Angelspeck über 400 Pfd. Wr. Pfennige (Buchheimer Index.)

1451 bestätigt er mit seinen Vettern: Georg dem Älteren v. Buchheim v. Heidenreichstein, als Vogt der Kirche zu Titschau und Hartneid, und Christof v. Buchheim zu Wildberg die Messenstiftung des Peter Khramer, Bürgers zu Zwettl, und seiner Hausfrau Ursula zur Pfarrkirche St. Michael in Titschau. (Hofkammer-Archiv.)

Im Jahre 1455, 9. Mai, wird Wilhelm von K. Ladislaus von Ungarn und Böhmen mit dem Gerichte und der Mauth zu Traiskirchen, dem Gute zu Winstorf und Pfaffstätten, dem Schlosse und der Herrschaft Gmünd und gewissen Bezügen von dem Kirchtag zu Baden sammt den fünf Fleischbänken daselbst, was er Alles nach dem Ableben seines Vaters (1444) übernommen hat, belehnt. (Reiblinger, Gesch. v. Melf, II., 1, S. 348.)

1456 kauft er von Heinrich und Hans, Brüdern den Klingen, ein behaustes Pfund Geldes, gelegen zu Saubersdorf, so hiebon ein Buchheim'sches Lehen war, und bestätigt am 23. August 1456 als Lehensherr der Messenstiftung seines Vaters in der Buchheim'schen St. Andreaskapelle in der Stefanskirche zu Wien den Verkauf des zur Dotirung derselben bestimmten Hauses am Judenplatz, welches Hans Schach, Kaplan dieser Kapelle, an Paul Galhaymer

den Vilzhuter um dritthalbhundert Pfd. Pfennige käuflich überlassen und dafür ein „Affder-Haus im Kumpfgeßlein“ hinter Neuenpergerhof zwischen der alten Gustrin und Mathejen des Salzer Haus (Nr. 824) gelegen, gekauft hat. (Blätter f. Landeskunde, VI., 53.)

Drei Jahre später (1459) wird Wilhelm v. Buchheim von K. Friedrich mit dem Truchsessnamte belehnt und verpfändet am Erchtage vor Rathrein desselben Jahres (20. November) den Brüdern Georg und Hansen v. Rosenhart für die von ihnen entlehnten 400 ungarischen Gulden seine Erbvogtei, nämlich das Dorf Eggenndorf sammt Zugehör. Zeuge ist sein Vetter Sigmund v. Buchheim. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 2902.)

Als K. Friedrich IV. 1462 von den Wienern in seiner Burg belagert wurde, standen Wilhelm und dessen Vetter Heinrich, Albert's V. Sohn, auf des Kaisers Seite und führten ihm Kriegsvolk zu Hilfe. Wilhelm stürmte aus der Vorstadt St. Ulrich gegen die Stadt (?), wobei er das Panier Oesterreichs vorantrug. Die Stürmenden mußten jedoch ungeachtet ihrer Tapferkeit, nachdem sie vom Morgen bis in die Nacht sich angestrengt hatten, mit Verlust abziehen. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 33.)

Michael Beheim's Buch von den Wienern sagt hierüber S. 179:

„Von den zwain uon buchheim vnd dem strain.

Hern hainrichs uon bucham gut leut
ich auch etliche hie peteut.
des ersten ich euch hy perür
zwen bauesner, dy kamen für,
ulrich kaprunner unde
der futerer sigmunde.

Dy gunden sten auch in dem gang:
hans topler, erndorffer walffgang,
paul uerwer, dy zwen nagler gleich,
daz warn lienhart und auch ulreich,
jörgst arczhaufer, hans fürbes,
hans uilser, hörent fürbes:

Paul mairhauer, hans hanaber,
wilhelm schachner und jörg schermer,
und ainer, hieß der hans palef
biz waren all manlich und kof.
der namhafften zu nennen
maht ich nit mer erkennen.

Hern wilhelm uon buchheims gut leut
ich euch der pesten hy peteut.
jörg gassner, casper schönaicher,
casper tapler auch so het her
hainrich der strain bei yme
gut leut, als ich uer nyne.

Des erst nym ich dy wunden her,
hans angner und gangen houer.
dar nach ich dy gunden erzal
waczla tubek, taniel gasel.
auch waren ir nach mere,
dy da stunden mit were.

Man sah auch in diesem jar muez.
ain, hieß baltasser nebelshütz,

und ainer der hieß hans tagner,
peter apoge, cunrat feuscher.
auch ain kuner und keler,
der hieß kristaff randeker.

(Karajan, Beheim, 2. Ausg., S. 179.)

Durch das Ableben Herzogs Albrecht VI. 1463 gelangte K. Friedrich in den unbestrittenen Besitz von Oesterreich. Dessenungeachtet wollten sich die mißvergnügten Elemente der Landstände nicht sogleich den Anordnungen des Kaisers fügen, führten auf eigene Faust den Krieg und hielten am 13. December 1464 einen Landtag zu Hadersdorf bei Krems, auf welchem sie beschloßen, die Bitte an den Kaiser zu richten, dem Wilhelm v. Buchheim und anderen Adelligen anzubefehlen, mit Fehden und Brandschakungen aufzuhören. (Vidnowsky, VII., 84.)

In demselben Jahre erhielt Wilhelm v. Buchheim vom Kardinal v. Dietrichstein die Erlaubniß, einen tragbaren Altar mit sich zu führen und aufzurichten. (Buchheimer Index.)

1464, am Mittwoch vor St. Stephanstag (19. December), geben Bischof Rudolf von Lavant, päpstlicher Legat, Rudolf Graf zu Sulz, Bischof Ulrich von Passau, kaiserlicher Gesandter, und die eben zu Kornenburg versammelten österreichischen Stände dem Wilhelm v. Buchheim sicheres Geleit, mit 32 Pferden und so viel Personen zu ihnen nach Kornenburg zu ziehen. (Breuenhueber, I., 306.)

Im darauffolgenden Jahre verkauft Wilhelm das Dorf Saubersdorf an seinen Vetter Heinrich um 2000 ungar. Gulden und wird das Kloster Waldhausen in Oberösterreich von ihm und seinem Genossen Georg v. Stein, Inhaber des Schlosses und der Stadt Steyr, eingenommen. In der Kirche zu Waldhausen befindet sich an einem Altare folgende Inschrift: „Herr Wilhelm von Buchhaim hat eingenommen das Kloster zu Waldhausen samt den Sedingstein (Sarmingstein), als man schreibet nach Christi Geburt 1465 am St. Augustinus Abend“. (Breuenhueber, p. 119 u. 121.)

Im Jahre 1466 hatte die Kaiserin Eleonora, Friedrich's Gemahlin, die Badner Bäder gebraucht, um ihre geschwächte Gesundheit nach der Geburt ihres jüngsten Sohnes Johann (geboren 9. August 1466, † 1467) wieder herzustellen. Bei der Rückkehr, welche sie über Heiligenkreuz nach Wiener-Neustadt machte, wurden ihre Kammernwägen von den Knechten Wilhelm's v. Buchheim bei Rauhenstein ausgeplündert und darauf die Feste über Andringen der Kaiserin von den kaiserlichen Söldnern und den zu Hilfe gekommenen Wienern belagert und mit Sturm genommen. Der Pfleger mit seinen Knechten wurde nach Wiener-Neustadt gebracht und hier so lange festgehalten, bis der Kaiser die Sache mit dem Buchheimer ausgetragen hatte. (Leber, Die Ritterburgen Rauheneck und Rauhenstein, S. 123. — Berichte des Alterth. Vereines, III., 62. — Senftenberg, V., 314.)

Wilhelm v. Buchheim entrann und plünderte Baden und die umliegenden Ortschaften. Auch das Land Oberösterreich hatte durch die Einfälle Wilhelm's v. Buchheim und seines Verbündeten Georg v. Stein, durch deren Brandschakungen, Plünderungen, Gefangennahme und Fortschleppung der Leute um Steyr, Garsten, Volkersdorf, Weyer u. viel zu leiden. Kaiser Friedrich benachrichtiget mit Schreiben addo. Linz, 27. Jänner 1467, den Bernhard von Tiernstein, „daß ihm und seinen Vanden und Leuten am vorhergehenden Tage Georg v. Stein und einige Andere neben ihm abgesagt haben, und daß ihm Herzog Albrecht von Sachsen geschrieben habe, daß ihm der genannte v. Stein und Wilhelm v. Buchheim mit ihren Helfern auch am selben Tage abgesagt haben und Willens seyen,

in's Ennsdorf und anderwärts bei Steyer und in's Schloß daselbst zu kommen, und nun mit ihrem Volke zu Roß und zu Fuß über die Enns gegangen seyen. Er soll sich also ohne Verzug mit seinen Dienern und Anderen, so viele er aufbringen kann, wohl gerüstet zu dem von Sachsen nach Steyer begeben und den Feinden Widerstand leisten helfen". (Niederöst. Landesbibl., Cod. Msc. 4, I. [Streun'sche Kaiserchronik, p. 137].)

Steyer wurde zwar für Friedrich gewonnen, aber von Georg v. Stein wieder erstürmt. Ebenso überfielen die beiden Genossen Baumgartenberg, stürmten das Kloster Lambach und St. Florian und verwüsteten viele Klöster und Schlößer durch Raub und Brand. (Breuenhieber, p. 120. — Billwein, Bd. II u. III., p. 30 u. 47.) Diesen Gräuelszenen wurde endlich durch Unterhandlungen mit Wilhelm v. Buchheim und Georg v. Stein ein Ziel gesetzt. Kaiser Friedrich schreibt ddo. Linz, 28. Februar 1467 dem Hans v. Starhemberg, daß mit Wilhelm v. Buchheim und Jörg v. Stein ein Taiding abgeschlossen wurde, und daß er auf den nächstkommenden Dienstag in Linz erscheinen soll, um mit anderen hinbeschiedenen Landeuten zur Befriedigung des Landes zu helfen und zu rathen. (Chmel, Reg. R. Fried., 4920. — Eichnowsky, VII., 1159.)

Allein Wilhelm v. Buchheim war auf die Vorladung in Linz nicht erschienen und wurde von dem päpstlichen Legaten Laurenzins, Bischof von Ferrara, in den Bann gethan. (Leber, Rauhenstein, 123.) Auch Papst Paul II. hatte mittelst Bulle ddo. Rom, 22. September 1467 den Markgrafen Albrecht v. Brandenburg beauftragt, dem Kaiser Friedrich mit ganzem Eifer (omni studio) sowohl gegen den Ketzer „Jerik“ (dieser Jerik war Georg v. Podiebrad, König von Böhmen), der das Königreich Böhmen innehat, und dessen Helfer, wie auch gegen die Unterthanen des Kaisers: Wilhelm v. Buchheim, Stefan Eizinger und Georg von Stein, die sich an den genannten Georg halten, Hilfe zu leisten. (Fontes rer. aust., Bd. 4, p. 634.)

Die oben angeknüpften Unterhandlungen führten endlich den lange ersehnten Frieden herbei. Die Angelegenheit Buchheim's wurde dem Reinprecht v. Wallsee und Rüdiger v. Starhemberg zur Entscheidung übergeben. Die beiden Kriegsgenossen Buchheim und Stein verglichen sich zuerst unter sich und hierauf wurde die Ausöhnung mit K. Friedrich zu Stande gebracht. Doch Rauhenstein blieb für die Buchheime für immer verloren und in Händen des Kaisers, bis es 1495 von K. Max I. an die Prueschenk übergeben wurde. (Leber, Die Burgen Rauhenstein u. Rauhenstein, S. 123.) Wilhelm v. Buchheim scheint einige Jahre verbannt gewesen zu sein.

1467 gelobt Georg Reisser zu Weyerburg, sich wegen des von Wilhelm v. Buchheim erlittenen Gefängnisses nicht zu rächen (Buchheimer Index), und 1468, 22. Juli, gibt Nikolejch Prothowicz dem Kaiser Friedrich einen Pfandrevers in Betreff des dem verbannten Wilhelm v. Buchheim gehörigen Dorfes Leppersdorf. (Chmel, Regest. 5442.)

Um sich die Gunst des Kaisers wieder zu verschaffen, kämpfte Wilhelm gegen König Mathias von Ungarn und gerieth 1470 auf kurze Zeit in dessen Gefangenschaft, worauf er wieder zu Gnaden des Kaisers aufgenommen wurde. (Hormayr, Taschenb., 1829, S. 33.)

1470, 28. März, gibt Wilhelm dem Kaiser Friedrich einen Verzichtbrief in Betreff aller von seinem Vetter Heinrich v. Buchheim, der von Christoph Schad gefangen wurde, herrührenden Forderungen und Ansprüche, und entscheidet zwei Jahre später, 1472, 16. Juni, durch einen Spruchbrief zwischen seinem Vetter Heinrich v. Buchheim und dessen Brüdern (Albert und Johann?) einer- und dem Frauenkloster in Tulln andererseits in Betreff der Vogtei über

die Grundholden zu Nieder-Rußbach. Die Vogtei soll denen von Buchheim bleiben, so lange das Schloß Winkelberg in ihren Händen ist.

1474 befehnt er den Paul Leith mit dem Zehenthof zu Hollabrunn, nimmt 1476 Donnerstag vor Johann und Paul das Stift Zwettl wider Ritter Wilhelm v. Wissingdorf, der es mit Rüdiger v. Starhemberg von Rapotenstein hielt, welcher mit Zwettl im Streite war, in Schutz, und schreibt dem Wissingdorfer, keine Feindseligkeiten gegen das Stift auszuüben, bis er ihm einen Tag werde bekannt machen, an welchem er vor seinem Richterstuhle seine Klage anbringen kann. (Buchheimer Index. — Link, II., 284.) Hierauf wird er (Wilhelm) von den Karmelitern in Wien in ihre Bruderschaft aufgenommen.

Um diese Zeit (1476) wurde Niederösterreich jenseits der Donau durch die Einfälle böhmischer Edelleute vom Anhange Mathias Corvinus, zu welchem sich auch österreichische Ritter im R. D. M. B. gesellten, arg bedrängt, denen sich der mit dem Kaiser wieder ausgesöhnte Wilhelm v. Buchheim zu Gmünd, und Hartnid, Heinrich und Johann v. Buchheim zu Horn mit mehreren anderen vom Adel entgegenstellten, dafür aber großen Schaden an ihren Gütern und Unterthanen litten. (Reiblinger, Gesch. v. Melf, I., 631.) Um diesen Drangsalen ein Ende zu machen und mit den böhmischen und mährischen Edelleuten einen Waffenstillstand und Frieden zu unterhandeln, wurde am 17. Juli 1476 Wilhelm v. Buchheim mit Rüdiger v. Starhemberg, Sigmund v. Eizing und einigen Anderen von Kaiser Friedrich abgeordnet. (Blätter f. Landeskunde, IX., 274. — Monumenta Habsb., I., 497. — Eichnowsky, VI., Reg. 1960.)

Die Friedensverhandlungen wurden am 24. November 1479 zu Zlabings im Namen Kaiser Friedrich's und des Königs von Böhmen durch Wilhelm v. Buchheim, Heinrich v. Neuhaus und Wolfgang v. Kreig zum Abchlusse gebracht und am 14. December 1479 durch Kaiser Friedrich bestätigt. (Chmel, Materialien, II., 353.)

Ein Jahr früher, auf dem Landtage zu Wien, am 21. October 1478, wird Wilhelm v. Buchheim von dem Herren- und Ritterstand zum Weisker des Landrechtes für den niederösterreichischen Herrenstand vorgeschlagen und darauf von Kaiser Friedrich am 26. April 1479 eingeladen, zu dem Landtage, der am Sonntage vor Christi Himmelfahrt zu Krems abgehalten werden soll, entweder selbst zu kommen, oder einen Bevollmächtigten zu schicken. (Monumenta Habsb., II., 626.) Er wohnte demselben auch wirklich bei und hat damit seine politische Thätigkeit abgeschlossen; denn er starb 1483, wie es scheint unvermählt (nach Bucelini, Germania, II., soll er mit Dorothea M. vermählt gewesen sein), mit Hinterlassung eines unehelichen Sohnes Namens Wolf, dem Kaiser Friedrich noch bei Lebzeiten Wilhelm's, 1482, 15. October, die Legitimation und einen Wappenbrief mit der Bestätigung des Vermächtnisses auf das Schloß Gmünd, die Herrschaft Rosenau und den Satz der Herrschaft Schrems erteilte. Für seinen Vater ließ Wolf (Chmel, Regest. R. Friedrich IV., Nr. 7569.) 1000 Messen lesen.

Um die Verlassenschaft Wilhelm's scheinbar Streitigkeiten entstanden zu sein, was aus einer Urkunde vom 17. September 1483 (am Mittichn nach des h. Kreuztag) hervorgeht, wodurch Wolfgang v. Stubenberg, oberster Schenk in Steir, sein Anrecht auf die Hinterlassenschaft nach Wilhelm v. Buchheim, welche ihm mit seinem Vetter Otten und seinen Brüdern Georg Jakob, Andreas und Balthasar, Brüdern von Stubenberg, gemeinschaftlich zugefallen war, diesen (den genannten Brüdern) abtritt. (Notizbl. IX., 432.)

Albrecht V. und Georg I. waren die zwei jüngeren Söhne Albrecht's III. aus seiner zweiten Ehe mit Scholastika v. Starhemberg. Der erste war der Stammvater der Raabs' Linie und besaß die Herrschaften Raabs, Heidenreichstein, Lichtenwerd und Aspörsdorf. Er hatte sich im Jahre 1381 mit Margaretha, Tochter Radolt's v. Eckartsau, vermählt, welche zuvor (1375) mit Herrn Ulrich v. Streun vermählt war. Ihr Vater gab im Jahre 1381 am St. Dorotheentage (6. Februar) seinem Eidam Albrecht v. Buchheim zur Heimsteuer 600 Pfd. Wiener Pfennige, welche auf die Beste Schwadorf versichert wurden und wobei Albrecht mit Heidenreich v. Meissau als Zeuge zugegen war. (Buchheimer Archiv, Index, Nr. 279. — Kallenegger, II., 341.)

Vom Jahre 1386 ist ein Gerichtsbrief bezüglich des Erbtheiles der beiden Brüder Albrecht und Georg vorhanden. (Buchheimer Index.)

Im Jahre 1389 überlassen dieselben all das Gut zu Heinrichstein, Ragk, in dem Markt und in dem obern Dorf zu Lichtenwerd und Wulfingstein mit aller ihrer Zugehörung ihren ältern Brüdern Alber und Pilgrim auf zwei Jahre bestandweise. (Buchheimer Index.)

1391 werden die beiden jüngeren Brüder Albrecht und Georg vom Herzog Albrecht mit der Herrschaft Heidenreichstein belehnt. (Buchheimer Index.) Drei Jahre später hatten dieselben sammt ihren zwei ältern Brüdern mit Heinrich und Gotthard v. Nehtperg, weiland Margarethen's v. Buchheim Söhnen, einen Rechtsstreit wegen der Verlassenschaft Hans des Älteren (II.) und des Jüngeren (III.), welcher durch einen Spruchbrief Herzogs Albrecht mit dem Kopfe, gegeben zu Wien 1394 am Freitag nach Gottsleichnamstag (19. Juni) dahin entschieden wurde, daß sie denen v. Nehtperg den dritten Theil der Erbschaft unter einem Pönfall von 6000 Pfd. Wiener Pfennige herausgeben mußten. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 29 u. 30.) Die zwei jüngeren Brüder hatten laut eines Lehenbriefes Herzogs Albrecht vom Jahre 1395 ihren zwei ältern Brüdern Pilgrim und Albrecht all' ihre Lehen und Güter für den Fall kinderlosen Abganges zugesagt und der Herzog ihnen die Lehenerschaft darüber ertheilt, gleichwie schon früher, nämlich 1391, die zwei ältern Brüder den jüngeren ihre sämtliche Habe vermacht hatten. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 29 u. 30.)

1395 kaufen Alber und Georg v. Buchheim von Georg Fronauer zwei Hofsitten, gelegen zu Neukirchen, um 4 Pfd. Pfennige. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 29 u. 30.)

Im Hofsronbuch von 1395 steht: „Herr Jörg v. Buchheim und H. Albrecht von Buchhaim der Jüngere sein Bruder habent haizzen ruffen in der Hofsronn: Wer Lehen hab von der Herrschaft von Heidenraichstain vnd auch all die Lehen die zum Lichtenwerd und Wulingstain, vnd auch all die Lehen, die ir Vater der Alte H. Albrecht von Buchhaim selig hinderhalb der Tonaw gehabt hat.“ (Schlager, Wiener Skizzen, 2. Reihe, 111.)

1397, 4. Jänner zu Wien, tauschen Albrecht der Jüngere und Jörg v. Buchheim, sein Bruder, einige Besitzungen zu Parasdorf mit ihrem Schwager Hans v. Meissau, obersten Schenk, der ihnen im Widervwechsel gibt sein rechtes freies Eigen, die Mannschaft und 17 Schilling Pfennige Geld zu Niedergrub und 6 Pfennige Geld zu Mittergrub bei Göllersdorf, das alles Hans der Parawer von ihm zu Lehen gehabt hat. (Blätter f. Landesk., XV., 64.)

Georg v. Buchheim war mit Katharina v. Ehrenfels, Tochter des Otto v. Ehrenfels vermählt, welcher 1397 am Mittwoch vor St. Lucientag (12. December) all' sein Hab und Gut an seine beiden Frauen Töchter: Kunigunde, Hans v. Eberstorf Hausfrau, und Katharina, welche an Georg v. Buchheim versprochen war, für den Fall vermacht, als er ohne Erben sterben sollte; im entge-

gegesezten Falle aber sollten seine beiden Schwiegerjöhne mit den Frauen zu gleichen Theilen erben; sollte er aber gefangen werden, so soll er mit diesem Gelde ausgelöst werden. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1433.) In demselben Jahre machte auch Katharina v. Ehrenfels, Gemahlin des Georg v. Buchheim, ihr Testament. (Buchheimer Index.)

Otto v. Ehrenfels überlebte sein Vermächtniß nicht lange, da bereits im Jahre 1401 Georg v. Buchheim sich mit Hans v. Ehrenfels wegen der Verlassenschaft des Otto v. Ehrenfels vergleicht. (Buchheimer Index.)

1397 gibt Niklas der Maurer den Brüdern Albrecht und Georg v. Buchheim einen Saybrief über 21 Pfd. Wiener Pfennige 5 Schillinge Burgrechtsgeld im Heuthale gelegen. (Buchheimer Index.)

1398 besaßen die Brüder die Herrschaft Illmau und bewilligt Herzog Albrecht, daß Georg v. Buchheim und Hans v. Stubenberg, Truchseß, dem Martin v. Walbach 10 Muth Haber Geldes zu Altenmarkt bei Laa verkaufen. (Buchheimer Index und Lichnowsky, V., 213.)

1402, 25. October zu Wien, belehnt Herzog Albrecht den Reinprecht v. Wallsee, Hauptmann ob der Enns, mit der von seinem Truchseß Jörg v. Buchheim, Hertel dem Pruzendorfer, seinem Kämmerer, und Hans v. Stubenrauch, auch seinem Truchseß, aufgekauften Feste Egenberg, die sie ihm verkauft. (Lichnowsky, V., 514.)

1404 cediren die Juden Brüder Hirsch, Marbochhaus und Misch das Pfandrecht, welches sie von dem Grafen v. Forchtenstein auf Zillingdorf hatten, dem Albrecht v. Buchheim und verleiht Herzog Albrecht demselben und Pilgrim v. Buchheim den Nutz und die Gült zu Lunz; auch stifteten die Brüder Albrecht und Georg v. Buchheim zur Pfarrkirche Litschau das Dorf Eggendorf. (Buchheimer Index.)

1405 war Albrecht oberster Truchseß und Hauptmann in Steyr. Demselben verkauft Hans Parischär eine Mühle zu Erlach um 140 Pfd. Wiener Pfennige (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 30) und überläßt Anna v. Ehrenfels, Gemahlin weil. Otten v. Ehrenfels, der im Jahre 1397 sein Testament machte, durch eine letztwillige Anordnung all' ihre liegende und fahrende Hab ihren Schwiegerjöhnen Georgen v. Buchheim und Hans v. Eberstorf, mit Ausnahme von 1000 Pfd. Pfennige ihrer Morgengabe, welche sie zu gleichen Theilen ihren Enkelinnen: Elisabeth v. Eberstorf und Beatrix v. Buchheim vermacht. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1649 u. 1650.)

1407 ist Jörg v. Buchheim, Herzog Ernst des Eisernen Obersthofmeister und erhält in eben dem Jahre vom Herzoge Friedrich mit der leeren Tasche das Hochgericht zur Beste Krumbach und zu dem Hause zu Schönau sammt allen Gütern, die dazu gehören und der Pottendorfer Leihgeding sind, zu Lehen. (Hormayr, Taschenb. 1829, S. 30.)

Um dieselbe Zeit waren die Brüder Albrecht und Jörg v. Buchheim mit anderen hervorragenden Mitgliedern des niederösterreichischen Herrenstandes bemüht, den zwischen den Herzogen Leopold und Ernst herrschenden Bruderzwist zu vermitteln. Die Stände theilten den beiden Städten Krems und Stein den Hergang des Streites über die Vormundschaft des Herzogs Albrecht, durch den Abgesandten Veit Bucher und eigene Credenzschreiben ddo. Sonntag vor St. Lucia 1407 und Dienstag nach Pechen 1408 mit und forderten sie auf, zwei Bürger zu den Friedensunterhandlungen zwischen den beiden Herzogen Ernst und Leopold nach Neuburg zu senden. (Kinzl, Chronik d. Städte Krems u. Stein, p. 34 u. 37.)

— Blätter f. Landeskunde, VIII., 79. — Kurz, König Albrecht II., 319. — Notizenbl. d. kais. Akad., I., 225.)

Die Bemühungen der Stände, insbesondere Albrecht's und Georg's v. Buchheim und Friedrich's v. Wallsee waren insoferne von Erfolg, als zu Korneuburg ein neuer Vergleich zu Stande kam. In dem Bündnisse, welches Herzog Ernst 23. September 1408 zu Steyr mit dem Bischofe Georg zu Passau und den Landherren von Oesterreich ob und unter der Enns erneuerte, erklärte er, daß er nach des von Passau, Reinprecht's v. Wallsee, Hauptmannes ob der Enns, Jörg's v. Buchheim, seines Hofmeisters, Albrecht, seines Bruders, und der Gebrüder Kaspar und Gundacker v. Starhemberg Rath in allen Angelegenheiten seines Vetzters Albrecht, handeln, keine Leidung, Frieden oder Stellung mit Herzog Leopold, dem von Freijung und ihrer Partei ohne ihr Wissen und Willen aufnehmen wolle.

Einige Tage später, am 4. October 1408 zu Enns, geben die Brüder Albrecht und Jörg v. Buchheim, Bischof Georg von Passau, Reinprecht v. Wallsee, Kaspar und Gundacker, Gebrüder v. Starhemberg einen Gegenbrief zur Erklärung des Herzogs Ernst's und verbinden sich neuerdings mit demselben. (Ridnowskij, V., 1041 u. 1048.)

Um in dem Bruderzwiste zwischen den Herzogen Leopold und Ernst sich das Wohlwollen des K. Sigismund von Ungarn, als des zur Schlichtung des Streites erwählten Obmannes, zu verschaffen, hatte sich Herzog Ernst von mehreren Landesedlen aus Oesterreich und Steiermark, seinen Anhängern, begleitet, nach Ungarn begeben. Am 16. Februar 1409, trat er in Oedenburg der Gesellschaft ungarischer Edlen bei, welche die Abbildung eines Drachen trugen und dem sogenannten Drachenorden angehörten. Unter seinen Begleitern waren die Brüder Jörg und Albrecht v. Buchheim und deren Vettern Heinrich und Pilgrim. (Muchar, Gesch. v. Steierm., VII., 109 u. 110. — Kurz, Oest. unter Albrecht II., I., 294.)

Vom Jahre 1409 ist eine Urkunde vorhanden, wodurch Pfarrer Wolfhard von Baden bezeugt, daß die Herren v. Buchheim „wegen Rankenstein“ von altersher die Schirmherren der Stefanskirche zu Baden gewesen sind. (Buchheimer Arch., Index.)

1410 beabsichtigten die Brüder Albrecht und Jörg v. Buchheim zum Seelenheile ihrer Vorfahren und zur Mehrung des Gottesdienstes eine ewige Messe in der Pfarrkirche zu „Zügas“ (Zugers), die zur Pfarrkirche Heidenreichstein gehört, zu stiften, wozu der dortige Pfarrer Chunrad seine Einwilligung gab und auch die Herzoge Leopold und Ernst für sich und Herzog Albrecht laut Urkunde ddo. Wien, 6. Mai 1410, der fleißigen Bitte der Vogten von Buchheim wegen, zu dieser Stiftung ihre Einwilligung erteilten.

Ferner schließt Leopold v. Eckartsau mit seinem Schwager Albrecht einen Theilungsvertrag wegen des Dorfes Magau und cedirt demselben und seiner Gemahlin Margareth das Dorf Wagram sammt der Gerichtsbarkeit. Auch verzichten Niclas der Auer und seine Hausfrau Klara wegen des Erbe zu Richtenwerd zu Gunsten der Brüder Albrecht und Georg v. Buchheim. (Buchheimer Arch., Index.)

Im Jahre 1411 erhielt Albrecht v. Buchheim von Herzog Albrecht V. von Oesterreich das Obersttruchjessenamt in Oesterreich, die Besten und Herrschaft Heidenreichstein mit seiner Zugehör, ausgenommen die zwei Dörfer Mothenischachen und Schwarzbach, B. D. M. B., die ohnehin seine eigenthümlichen Güter waren und zur Herrschaft Heidenreichstein gehörten; ferner den Markt Thaya mit aller Zugehör, ausgenommen die zwei Dörfer Ober- und Nieder-

Erlitz (Edlitz), die eigene Güter waren; ingleichen auch die Besten und Herrschaften Raabs und Dobrechtsberg mit dem Markte, dann einem sechsten Theile an der Besten Weierburg, das Haus Richtenwerd und den Hof zu Erlach mit aller Zugehör, als Lehen von Oesterreich, die er schon unter Herzog Albrecht III. besessen hatte. (Lehenbuch H. Albrecht V. v. 1411.) Am 2. Februar desselben Jahres zu Richtenwerd bekennt Albrecht v. Buchheim von seinem Schwiegervater, dem Edlen Radolt v. Eckartsau sel., 600 Pfd. Wiener Pfennige für seine Gemahlin und dessen Tochter Margaretha als Heimsteuer empfangen zu haben, wofür er derselben nach Rath seines Bruders Georg v. Buchheim, des Hofmeisters, 900 Pfd. Pfennige Morgengabe, also zusammen 1500 Pfd. Pfennige auf dem Dorfe Aspersdorf und auf der Mühle daselbst, die jährlich 10 Muth Getreide, halb Weizen und halb Korn dient, und den alten Reinfalweingarten zu Fündorf, alles freies Eigen verschreibt. Geseigelt haben nebst ihm sein Bruder Jörg, sein Vetter Pilgram v. Buchheim und sein Oheim Hans v. Eberstorf, oberster Kämmerer in Oesterreich. (Niederöst. Landesbibl. Cod. Msc. 430, S. 39 u. 40.)

Am Montag vor St. Georgen Tag 1411 (20. April) zu Bruck a. d. Mur, vergleicht sich Georg v. Buchheim für sich und Namens seiner Hausfrau, des sel. Otten v. Ehrenfels Tochter, mit seinen Schwägern Hans v. Ebersdorf und Hans v. Ehrenfels wegen der Verlassenschaft des Otten v. Ehrenfels. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1802.)

Georg muß bald darauf, spätestens zu Beginn des Jahres 1412, gestorben sein, da seine Gemahlin Katharina, Tochter Otto v. Ehrenfels', mit der er zwei Kinder, Wolfgang und Beatrix, erzeugte, welche jedoch in früher Jugend starben, am Mittwoch vor dem Palmtag 1412 (21. März) erklärte, mit ihren Ansprüchen auf zwei aufgerichtete Vermächtnißbriefe ihres verstorbenen Gemahls Georg v. Buchheim durch die Testamentsexecutoren befriedigt worden zu sein. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1827.)

Beiläufig um dieselbe Zeit (1411) waren der Margareth (Tochter des verstorbenen Radolt v. Eckartsau, Gemahlin Albrecht V. v. Buchheim) durch das Ableben des Eberhard v. Kapellen mehrere Lehen als Erbschaft zugefallen, welche sie jedoch den Töchtern des letzteren: Wilburga, Gemahlin Jörg's v. Dachsberg, und Dorothea, Gemahlin Hertlein's v. Richtenstein v. Nikolsburg, abtrat, womit dieselben am 15. December 1411 von Herzog Albrecht belehnt wurden. (Ridnowskij, V., 1252.)

1413 bekommt Albrecht v. Buchheim die zwei Dörfer Schönfeld und Ellends, im Drosendorfer Gerichte gelegen, zu Lehen, gibt am St. Dorotheentag 1414 (6. Februar), als Lehensherr seine Zustimmung zu dem Verkaufe einer Hofstatt im Aufenthal und zweier anderer Hofstätten, sowie der Uebertheuerung auf dem Regelhof und dem Gute zu Tänkth von Rudolf dem Fronauer an seinen Bruder Gerhard Fronauer (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1876) und bestätigt am 26. April 1414 für sich und seine Vettern v. Buchheim wegen ihrer Ansprüche auf die Heimsteuer ihrer Mahme Elisabeth, des verstorbenen Hans v. Stubenberg Hausfrau, von den Brüdern Otto, Jakob und Wulfig v. Stubenberg und deren Vetter Friedrich gänzlich befriedigt zu sein. (Notizenbl., IX., 297.)

1414 war Albrecht v. Buchheim auch unter denjenigen vornehmen Vertretern von Oesterreich und Mähren, welche Anfangs December (7.) auf Betreiben Herzogs Albrecht von Oesterreich und über Zustimmung des Königs Wenzel von Böhmen in Znaim zusammentraten, um durch eine Vereinbarung den Grenzstreit zwischen beiden Ländern wenigstens einige Zeit ein Ende zu machen, was ihnen durch den mit ihren Siegeln bekräftigten Friedensschluß

gelang. (Blätter f. Landesk., VIII., 80.) In Folge dessen gelobten Philipp v. Krumnau und Michael Grieser (Greiß) dem Albrecht v. Buchheim, sich an ihm wegen erlittener Gefangenschaft nicht zu rächen. (Buchheimer Arch., Index.)

1415 kauft Albrecht v. Buchheim von dem Grafen Johann v. Forchtenstein und dessen Sohn Wilhelm, sowie von dem Grafen Paul v. Forchtenstein ihre Antheile an dem Dorfe zu Zilgendorf in der Oedenburger Gespannschaft (Hormayr, Taschenb. 1820, S. 30.) und erhält einen Urkundenbrief von den Wiener Rathsherren über die Mauer an seinem Hause auf der Hochstraße. (Buchheimer Index.)

1416 (?) nimmt Albrecht im Namen seines Sohnes Ehgattin (Pragedis v. Welben) den Erzbischof Eberhard von Salzburg über den von Heinrich den Welber hinterlassenen Thurm zu Welben und andere Güter in Anspruch, die jedoch durch Urtheil zu Gunsten des Erzbischofs entschieden wurden¹⁷⁾, tauscht mit Johann Floyt von Ober-Rußbach einige Güter zu Rußbach (Buchheimer Arch., Index) und schenkt am St. Johannstage in Sonnewenden (24. Juni) 1416 dem Altenburger Stiftspfarer Andreas zu St. Jakob in Nigen, R. D. M. B., ein Drittel Körnerzehent zu Neckenreuth. (Fontes rer. austr., XXI., 2, S. 305. — Geschichtl. Beil. 3. d. Conzist. Curr. St. Pölt., I., 259.)

1417 wird Albrecht v. Buchheim vom Herzoge Ernst v. Oesterreich zum Obersthofmeister ernannt¹⁸⁾, hat nebst Ulrich v. Winkel mit Hadmar v. Aistersheim, Verweser der Dechanten und dem Kapitel zu Passau, Streit, der durch ein Kompromiß vom 3. April beigelegt wird (Richnowsky, V., Reg. 1702 u. 1711) und geräth mit dem herzoglichen Hofmeister und Hauptmann ob der Enns Reinprecht v. Wallsee in Streit „von Gold und Ehedien wegen, die derselb von Buchaim in dem Krieg, so vor Zeiten zwischen Herren Rittersn und Knechten ist gewesen, für den von Wallsee ettleichen söldnern bezahlt sull haben“, welcher Streit durch Schiedspruch H. Albrecht ddo. Wien, 12. April 1417 entschieden wurde. (Richnowsky, V., Reg. 1704.)

Am Montag nach St. Colomanstag desselben Jahres (18. October) schenkt er dem Hanscn v. Eberstorf, Oberstkämmerer in Oesterreich, den ganzen Zehent von zwei Weingärten in Rothengrub. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 1983.)

Auch stellt Albrecht im Jahre 1417 seinem Vetter Wilhelm v. Buchheim einen Schuldbrief aus über 400 Pfd. Pfennige. (Buchheimer Index.)

1418, am St. Petri- und Paulstage, wird Albrecht als Zeuge in einem Eberstorfer'schen Theillibelle aufgeführt (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 2025), und macht in demselben Jahre mit Johann v. Buchheim einen Vergleich wegen 3600 Pfd. Wiener Pfennige, die dem Pilgram wegen seiner Ahnfrau Gräfin v. Märtendorf angefallen waren, ferner wegen Speisenberg, Laatzberg, Reinberg und Gewerh (?), endlich wegen 3006 Gulden, die von

Salzburg aus zu Hilff der Zehrung vor Raabs geschickt worden sind. (Buchheimer Index.)

1419, am St. Mathiasstag des h. Zwelfboten verkauft Albrecht mit Zustimmung seiner Vettern Pilgram und Heinrich v. Buchheim die Feste Weyerberg sammt Zugehör zu Eggendorf, Scharbarn, Herzogbierbaum, Fermanstal, Parsenbrunn und Wigleinstorf an Kapper von Rosenhart um 3692 Pfd. Wiener Pfennige. (Niederöst. Landesarch., Urk. Nr. 2044 u. 2052.) Das Jahr darauf vermacht er für den Fall seines Todes ohne männliche Leibeserben die Herrschaften Raabs, Heidenreichstein und Lichtenwerd seinen Vettern Hans und Pilgram v. Buchheim. Zwei Jahre später gerieth er jedoch mit denselben in verschiedene Streitigkeiten und Irrungen, die aber im gütlichen Wege beigelegt wurden. (Buchheimer Index.)

1423, am Sonntag zu Mitternachten (14. März), erscheinen Albrecht v. Buchheim und sein Vetter Wilhelm als Zeugen in dem Verzichtsbrieft der Hedwig, Sorgen v. Viechtenstein von Nikolsburg Hausfrau, gebornen v. Pottendorf, auf ihr Erbtheil gegen ihren Vater und dessen Bruder Heinrich und Conrad v. Pottendorf. (Blätter f. Landesk. 1881, S. 66.)

Ferner vermachen in diesem Jahre die Brüder Pilgrim und Hans v. Buchheim ihrem Vetter Albrecht die landesfürstlichen Lehen, wozu Herzog Albrecht seine Zustimmung gibt. Wenn aber, heißt es in der Urkunde, die genannten Brüder sohnlos sterben, oder wenn sie wohl Söhne hinterließen, diese aber sohnlos stürben, so sollen Albrecht und ihre Erben nach Gemächts-, Lehens- und Landesrecht erben die Feste und Herrschaft Pittschau und die Hasengrube dabei und alle dazu gehörigen Dörfer, als: Schönnau, Schlag, Griesbach, Leubmanns, Ilbans, Elbeins, Egen, Hermans und den Hammer daselbst, Hansschlag, Hirschen Schlag, Leopolds und Eisgarn und das Dörfel bei Wengleinshammer, den Hammer daselbst, die Vogtei zu Minnichschlag, Lechnitz und Eschenau. Darnach die Feste Ilmau, das Dorf daselbst, Nieder-Hadmars, Auß-Hadmars, Gerhertleins, Rauczen, Elgelprechts, Otten bei Weizenbach, Erkengers, die Vogtei des Dorfes zu den Gertnern mit Zugehör, zu Tument, Rassoß, Gotfriedschlag, Thymau und Goffenreuth. (Notizbl., IX, 263. — Richnowsky, V., Reg. 2169.)

Mehrere Jahre hören wir hierauf von Albrecht v. Buchheim nichts. Im Jahre 1427 war großer Krieg zwischen den Oesterreichern und Böhmen und wurden erstere durch die Taboriten vor der Stadt „Swietla“ geschlagen und mehr als 9000 von ihnen, darunter die Herren v. Buchheim, getödtet. Albrecht scheint der Schlacht nicht beigewohnt zu haben oder glücklich dem Tode entgangen zu sein, da er im Jahre 1429 den Hof Zilgendorf um 22 Pfd. schwarzer Münze dem Michael Hausrugen verkauft und 1430 seinem Vetter Wilhelm v. Buchheim zwei freieigene Dörfer zu Sauberstorf und Dunkelstain und mehrere dazu gehörige Stück Gärten und Güter um 2000 Wiener Pfd. schwarzer Münze käuflich überläßt. (Buchheimer Index.)

Von nun an wird seiner urkundlich nicht mehr gedacht und er dürfte im Jahre 1430 gestorben sein. Seine Gemahlin Margaretha v. Eckartsau brachte ihm zwei Söhne: Heinrich und Georg II. und eine Tochter Anna zur Welt, von denen in der Folge die Rede sein wird.

¹⁷⁾ Nachrichten v. Juvavia, S. 513. — Daselbst wird dieser Streit in das Jahr 1245 verlegt, dem wir aber mit Rücksicht auf die dabei beteiligten Personen nicht beipflichten können.

¹⁸⁾ Wurmbrand, Coll., 19. — Nach einem alten Buchheimer Index soll dies bereits im Jahre 1416 geschehen sein.

(Fortsetzung folgt.)

Reiteriegel des Herzogs Rudolf IV. von Oesterreich.

Unser geehrtes Mitglied Herr Victor Bouton in Paris hat uns von dem schönen Reiteriegel des Herzogs Rudolf IV. einen Lichtdruck zum Zwecke der Veröffentlichung im vorliegenden Jahrbuche zur Verfügung gestellt. Derselbe ist dem dritten Bande seiner groß angelegten Facsimile-Ausgabe des in der Brüsseler königl. Bibliothek beruhenden Wappenbuches „Gelte“ entnommen, welche im XI. Jahrbuche für 1884 von Seite 159 bis 168 eine eingehende Würdigung erfuhr.

Für diese werthvolle Widmung sagen wir Herrn Bouton, welcher schon wiederholt unserer Gesellschaft Beweise seiner münificenten Gesinnung gegeben hat, an dieser Stelle den wärmsten Dank, und fügen einige Erläuterungen zum Verständnisse der gelungenen Reproduction des genannten Siegels hinzu, wobei wir die sorgfältigen Untersuchungen Karl v. Sava's in seinem von der k. k. Central-Commission für Vaudenkmal 1871 herausgegebenen Werke: „Die Siegel der österreichischen Regenten bis zu Kaiser Max I.“ benützen.

Nachdem Herzog Rudolf IV. sowohl auf dem Reichstage zu Eßlingen 1360, wie auf dem zu Nürnberg Februar 1361 sich verpflichtete, das von ihm seit 1359 gebrauchte große Doppelsiegel, auf welchem er sich „von Gottes Gnaden Pfälzerherzog von Oesterreich, Steier, Kärnten, Schwaben und Elsaß, Herr von Krain, der Mark und Portenau“ und „des heiligen römischen Reiches Erzjägermeister“ nannte, vernichten zu lassen, da ihm weder eine Pfalz noch die herzogliche Würde in Schwaben und im Elsaß zukäme, so ließ er bald darauf ein größeres, ebenso prächtiges Reiteriegel anfertigen und in Gebrauch nehmen.

Daselbe ist ein einseitiges Siegel, hat 13 cm. im Durchmesser und dadurch bemerkenswerth, daß die Reiterfigur nach links, abweichend von den früheren Fürstensiegeln, gewendet ist, und die Umschrift zum ersten Male aus Minuskeln gebildet ist. Dieselbe lautet:

† rudolfus : quartus . dei : gratia : archybur . austrie . stirie .
et : karinthie : dominus : carnirole . marchie : ac : portusnaonis :
comes . in : habspurg . ferretis : et : kiburg . marcio . burgouie .
ac . lantgravius alsacie

(hiebei ist marcio fehlerhaft für marchio).

Rudolf kennzeichnet hiemit seinen damaligen Besitz: Oesterreich, Steier und Kärnten als Erzherzogthümer; Krain, die (windische) Mark und Portenau (Pordenone) als Herrschaften; dann die in Schwaben und der Schweiz gelegenen Länder: Habsburg, Pfirt und Kyburg als Grafschaften; Burgau (welches hier zuerst im österreichischen Titel aufkommt) als Markgrafschaft, und Elsaß als Landgrafschaft.

Wir lassen nun Sava's Beschreibung (a. a. O. Seite 117 und 118) mit einigen Abänderungen folgen.

Der Herzog zu Pferde, links gewendet, ein knapp anliegender Waffenrock mit Blättern gestickt, wahrscheinlich ein Korazin¹⁾, schützt den Leib und die Oberschenkel, Hals und Arme sind mit Ringgeflecht bedeckt. An den Händen trägt er gefingerte Blechhandschuhe, die Kniebuckeln, sowie die Rüstung der Schienbeine sind Plattenstücke. Der Schlachthelm hat vorne eine Kante, an jeder Seite derselben befindet sich ein Schnitt und unter demselben ist in die Helmwand ein Gitter aus vier Reihen viereckiger Löcher geschlagen. Den Helm schmücken die flatternde Decke und eine hohe Laubkrone, die den Pfaufederstoß umschließt. Im Gürtel, der mit runden, besternten Buckeln verziert ist, steckt das Deglein, an einer von der rechten Achsel herabgehenden Kette befestigt; der Schild wird mittelst einer Schnur, die rückwärts in eine Quaste endigt, mit dem linken Arme über die Brust des Reiters getragen, ist mit kleinen, reich verzierten Rauten überzogen und zeigt eine damascirte Binde. Auch der Sattel ist an Vorder- und Rücklehne mit kleinen Bindenschildchen geschmückt.

Das Roß ist in eine zweitheilige Decke gekleidet, die, in reiche, gut geordnete Falten gelegt, rückwärts hoch aufflattert und ganz glatt, keinerlei Verzierung aufweist. Auf dem Haupte trägt das Pferd eine Krone mit dem darauf stehenden österreichischen Kleinodadler. Von der Krone hängt auf die Stirne des Rosses ein Kreuzchen herab. Der Stangenzügel besteht in einer Kette, die Trense in einem Riemen.

¹⁾ Ein Schuppenharnisch, bestehend aus kostbarem Stoffe, an dessen Innenseite die Schuppen angebracht wurden, so daß außen die oft verzierten und vergoldeten Rieten zum Vorscheine kamen.

Diese Reiterfigur umschließen zwölf Kreissegmente, aus welchen kleine Figuren als Schildhalter herauswachsen, und zwar: zwischen Banner und Kopf des Pferdes ein Engel aus Wolken mit dem steierischen Pantierschild, darunter ein Waldbmann mit dem habsburgischen Löwenschild. Unter den Vorderfüßen ein Engel mit ausgebreiteten Flügeln, daneben ein Waldbmann, der den Schild der windischen Mark nach rückwärts, dem Engel zu, hält. Der nächste Engel hält zwei Schilde empor: den von Portenau und den von Krain. Zur äußersten Rechten trägt ein Waldbmann die Fische von Pfirt in einem Schilde, im Bogen darüber steht ein Engel mit erhobener linker Hand, wie um den davonreitenden Herzog zu schützen, und endlich rechts oben ein Waldbmann mit dem Wappen von Kärnten. Es sind somit vier Walbmänner und vier Engel, von denen aber zwei Engel keine Schilde tragen.

In den Außenwinkeln der Kreissegmente sind abwechselnd Engelsbüsten und in Maßwerk eingefegte kleine Kreise, je mit einem Löwenkopfe ausgefüllt, angebracht.

Wie wir bemerken, sind die Schilde von Kyburg, Burgau und Elßaß nicht dargestellt, obwohl diese Gebiete in der Umschrift genannt werden. Es erübrigt nur noch, das Banner zu beschreiben.

An den Urkunden, die vor dem Herbst des Jahres 1363 ausgestellt wurden, zeigt das Reitersiegel, daß das Banner, welches der Herzog an einer kurzen, in einer Eisenspiße endigenden Stange hält, die Binde enthielt, und zwar in etwas einfacherer Damascirung wie auf dem Schilde. Nach 1363 hat dieselbe dem Adler von Tirol Platz gemacht, und nur der mit Nuten damascirte Wimpel ist gleich geblieben. Diese Veränderung geschah nach der Vereinigung Tirols mit Oesterreich in der Weise, daß die Binde ausgekratzt und darüber der Adler, der aber nicht, wie es sein sollte, zur Stange hinsieht, eingegraben wurde. Zum Ueberslusse wurden oberhalb des Banners das Wort ^{dy}rol (Tirol) hinzugefügt. Daß dem so sei, beweist außer der sonstigen vollkommenen Gleichheit der Abdrücke vor und nach 1363 der Umstand, daß die Fläche des Banners, worin der Adler steht, höher im Abdrucke, also tiefer im Stempel liegt, als der Wimpel.

Herzog Rudolf IV. hat außer einigen Secret- und Gegensiegeln noch fünf spätere Siegel benützt. Doch keines derselben kann sich an Größe und Pomp mit dem vorliegenden vergleichen.





Literatur.

Anschließend an das im Jahrbuche XIII, resp. Zeitschrift XVI, S. 111—115, gegebene Verzeichniß der genealogisch-heraldischen Literatur des Jahres 1886, resumieren wir im Nachstehenden die uns bekannt gewordenen Novitäten des Jahres 1887.

Studien über die „Geschichte der Habsburger in den ersten drei Jahrhunderten“ edirte Dr. Alois Schulte, großh. Archivrath in Karlsruhe. (Innsbruck bei Wagner, 8°, 152 S. Preis 2 fl. ö. W.) Es ist dies eine ergänzte Sonderausgabe aus den Mittheilungen des Institutes für österr. Geschichtsforschung, Band VII u. VIII, mit einer Karte (ein Bild der habsburgischen Besitzungen am Oberrhein von den ältesten Zeiten bis 1648, Maßstab 1 : 250.000) und zwei Illustrationen. Letztere zeigen den Grundriß und Durchschnitt der uralten Kirche von Ottmarsheim, dem habsburgischen Stammgute. Der Inhalt der Schrift zerfällt in folgende Capitel: I. Das Kloster Ottmarsheim und die Habsburger im Elsaß bis ca. 1120. II. Die Verwaltung der habsburgischen Besitzungen im Elsaß im Jahre 1303. III. Die habsburgischen Güter und Vogteien in der oberrheinischen Tiefebene bis zur Königswahl Rudolfs. IV. Ueberblick über die Geschichte der Habsburger bis 1272. V. Nachwort. — Die älteste Geschichte der Habsburger ist auf die Urkunde bairt, welche erst neuerlich in einer Copie des Statthaltereiarchives zu Innsbruck entdeckt ward, und die eine von König Heinrich IV. am 1. März 1064 für das Kloster Ottmarsheim im Elsaß ausgestellte Besitzbestätigung behandelt; diese Urkunde hat sich als eine der wichtigsten Quellen zur Urgeschichte der Habsburger erwiesen. — Unter Leitung von E. Winkelmann haben A. Koch und J. Wille im Auftrage der badischen historischen Commission begonnen, die „Regesten der Pfalzgrafen am Rhein, 1214—1400“ herauszugeben. (1. Fg., 4°, 80 S. Innsbruck 1887, Wagner. 4 Mk.)

Dr. Placid Bütler schreibt über „Friedrich VII., den letzten Grafen v. Toggenburg,“ und Emil Krüger über „Die Grafen v. Werdenberg-Heiligenberg und v. Werdenberg-Sargans“ in den Mittheilungen zur vaterländischen Geschichte, herausgegeben vom historischen Vereine in St. Gallen. XXII, 3. Folge, II. (gr. 8°, 398 u. 153 S. mit 4 genealogischen Tabellen. St. Gallen 1887 bei Huber & Co. 10 Mk. 80 Pf.) — Das von Jos. Grafen v. Hocholz-Masseburg herausgegebene

„Masseburger Urkundenbuch, Urkunden und Regesten zur Geschichte des Geschlechtes Wolfenbüttel-Masseburg und seiner Besitzungen“ ist mit dem 1887 erschienenen zweiten Theile bis zum Jahre 1400 weitergeführt worden. Derselbe enthält 8 Stamm- und Siegeltafeln, 1 Lichtdruck, sowie Glossar und Register zu Theil I und II. (Lex. 8°, 450 S. Hannover, bei Hahn. 12 Mk.) Der erste Theil erschien bereits 1877 und kostet das Gleiche. — Freiherr Gustav von dem Bussche, Major z. D. in Hameln, hat begonnen, die Geschichte seiner uralten niedersächsischen Familie (mit den drei Pflugscharen im Schilde) zu ediren. Es erschien zunächst: „Geschichte der v. dem Bussche, I. Theil: Regesten und Urkunden mit 20 Stammtafeln. Hameln 1887, Druck von C. W. Niemeyer. Urkundenbuch, 8°, VIII, 242 S. u. Anhang. Stammtafeln als besonderer Band in Folio, dabei ein Blatt mit Abbildungen verschiedener Siegel der v. d. Bussche von 1318 bis 1592. Das Hauptwappenbild, die drei Pflugeisen, erscheinen ziemlich unverändert von Alters her im Schilde. — Ueber die alt-pommersche Familie von dem Borne (mit den drei Rosen als Wappen) und namensverwandte Geschlechter hat P. Dr. Georg Schmidt (Merseburg 1887, bei Steffenhagen. gr. 8°, 365 S. mit 3 Tafeln und 7 genealogischen Tabellen. 8 Mk.) ein Werk veröffentlicht. — Major a. D. Viviganz Soach. Valentin Dubslaff v. Eickstedt publicirt: „Familienbuch des dynastischen Geschlechtes der v. Eickstedt, Fortsetzung des von dem Oberst Carl August Ludwig v. Eickstedt verfaßten und von demselben 1860 herausgegebenen Familienbuches. (Stettin 1887, bei Hessenland. Lex. 8°, IX, 554 S. mit 4 genealogischen Tabellen. 12 Mk.) — Von Kammerherr Major z. D. Ernst Freiherr v. Mirbach bearbeitet erschien: „Die Freiherren und Grafen v. Mirbach.“ Ueberblick über die Geschichte des Geschlechtes und Darstellung des Zusammenhanges der noch blühenden Linien, nebst Angabe der Mitglieder derselben. Nach urkundlichem Materiale zusammengestellt. Mit 9 Wappenabbildungen und 2 Stammtafeln. (Berlin 1887, bei Mittler & Sohn. Lex. 8°, IV, 57 S. 4 1/2 Mk.) — Heinrich Friedr. Paul v. Wedel behandelt in Heft 1 seiner geplanten Beiträge zur älteren Geschichte der neumärkischen Ritterschaft die Herren v. der Elbe im Lande Schievelbein, 1313 bis 1391. (Leipzig, bei V. Hermann. Lex. 8°, 24 S. 1 Mk.)

80 Pf.) Von demselben Autor und im gleichen Verlage erschien der „Euldgungsbrieff der Herren v. Wedel“ für die Söhne Kaiser Karls IV., Wenzel, Siegmund und Johann, und den Markgrafen Johann v. Währen, ausgestellt auf dem Tage zu Guben am 28. Mai 1374. (Folio, 4 S. mit 1 Lichtdrucktafel in Groß-Folio, 6 Mk. 65 Pf.)

Aus dem Nachlasse des trefflichen Heraldikers und Genealogen Jul. Graf Deynhausen wurde gedruckt: „Geschichte des Geschlechtes von Deynhausen“, nach gedruckten und ungedruckten Quellen bearbeitet. II. Theil: Regesten und Urkunden von 1616—1832 nebst Nachträgen zum I. (1870 erschienenen) Theil. Mit 2 Siegeltafeln. (Frankfurt a. M. 1887, bei W. Kommel. gr. 8°, XV, 318 S., jeder Theil 6 Mk.) — Ein Prachtwerk ersten Ranges ist die „Geschichte der Familie v. Wrangel“ vom Jahre 1250 bis auf die Gegenwart, nach Urkunden und Tagebüchern. Zwei Bände Klein-Folio. (Berlin und Dresden 1887, bei Wihl. Baensch. 1020 S. 100 Mk.) Bearbeiter dieser schönen Familiengeschichte ist Henry v. Baensch in Berlin, der auf Grund einer von Freiherr v. Wrangel-Sproitz, preussischem General der Infanterie zur Verfügung gestellten, von Vorfahren auf Nachkommen übergegangenen, und von diesen stetig erweiterten Geschichte seines Hauses ein Manuscript als Grundstock weiterer Ausarbeitung zur Verfügung stellte, zu dem die verschiedensten Zweige des alten Wrangel'schen Geschlechtes Zusätze und Ergänzungen lieferten, so daß eine Familiengeschichte in Form und an Umfang entstanden ist, wie sie nur wenige Familien aufzuweisen haben. Zahlreiche Ahnentafeln, ein Register, geordnet nach den Namen der männlichen und weiblichen Mitglieder der Familie erleichtert das Aufsuchen jedes einzelnen Mitgliedes; ein weiteres Register gibt die Namen aller verschwägerten Familien, ein anderes das Verzeichniß aller Güter und Besitzungen. Ein sehr reiches Verzeichniß der Quellen, die benützt wurden, schließt die Publication ab. — Ueber „Franz v. Sickingen's Nachkommen“, berichtet nach älteren und neueren Quellen Johannes Hüß in einer bei Lauterborn in Ludwigshafen erschienenen Brochure (gr. 8°, IV, 69 S. mit einem Bilde der Ebernburg nach einer alten Zeichnung. 1 Mk. 50 Pf.)

Auch aus bürgerlichen Kreisen haben Kundgebungen stattgefunden, daß der Sinn für Familiengeschichte rege ist. Als Festgabe zu Bengel's 200jähr. Geburtstage 1887 erschien: Stammbaum des Dr. Johann Albrecht Bengel, geb. 1687, gest. 1752, sowohl Nachkommen als Vorfahren, nebst eingeschlochtenen, theilweise handschriftlichen Familienmittheilungen, Liedern, biogr. Notizen u., zusammengestellt nach dem Stande vom 15. December 1886 (Folio, 42 S., Stuttgart, bei Greiner u. Pfeiffer. 3 Mk. 20 Pf.). — Ein „Urkundlicher Stammbaum der Familie Triller“, vom Geschlechte des Köhlers, welcher im Jahre 1455 die Befreiung des Prinzen Albrecht von Sachsen herbeiführte, wurde aufgestellt und herausgegeben vom Professor am Gymnasium Bernhardinum zu Meiningen Ernst Koch. (Meiningen 1887, bei L. v. Ege. 1 Mk.). — Von Ernst Wöginger erschien: „Die Familie Zollikofer“, herausgegeben durch den histor. Verein in St. Gallen. (St. Gallen 1887, bei Huber & Co., gr. 4°, 58 S., mit 1 chromolith. Tafel, 2 Mk.). Ueber die von Premierlieutenant Herm. R. Eggers in Harburg a. d. Elbe herausgegebene Geschichte des Geschlechtes Eggers berichtete das Monatsblatt Nr. 75.

Von genealogischen Arbeiten anderer Nationen sind uns bekannt geworden:

A. Bigo D'Halluin et E. Bigo Danel: *Généalogie de la famille Bigo, dressée sur titres*. Lille 1887, Danel. 8°, 448 S.

L'abbé A. B. Magni: *Histoire de Jean de Lastic, grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à Rhodes, et notice sur la maison de Lastic et ses principaux membres*. Moulins 1887, Auclaire. 8° IV., 336 S. Mit Abb.

Gemähling: *Une famille de soldats: les Fririon (1768—1886)*. Paris 1887, Chaix. 4°, 100 S., mit einer genealogischen Tafel.

J. B. E. de Jaurgain: *Notice héraldique sur les maisons de Galard et de Béarn, extraite de l'Armorial des maisons nobles et les généalogistes des ordres du roi*. Paris 1887, Motteroz. 4°, 72 S., mit Wappen-Abbildungen. 40 Fres.

C. de Lellis: *Casa Filangieri: antico manoscritto sulla famiglia Filangieri*. Napoli 1887, Francesco Giannini. 8°, VII., 483 S.

M. Burrows: *the family of Brocas of Beaurepaire and Roche Court, Hereditary Masters of the Royal Buckhounds, with some Account of the English Rule in Aquitaine*. London 1887, Longmans. 8°, 500 S. 50 Fres.

Les Princes Troubetzkoi. *Histoire de la Maison ducale et princière des Troubetzkoi*. Paris 1887. Leroux. 4°, VI., 327 S. 25 Fres. (Verfasserin ist die Prinzessin Elisabeth Troubetzkoi, geb. Prinzessin Belosselsky. Prächtige Gravuren und Facsimiles schmücken das Werk, dessen Inhalt auf den ansehnlichen Archiven der berühmten russischen Familie fußt).

Rod Kniazei Dondoukovykh Korsakovykh. *Tiflis 1887, tip. Kantseliarii Glavnonatch na Kaukazi*. 8°, 108 S.

Ganz neu ist aber, daß selbst unter den Vantees der Sinn für Genealogie erwacht, wie nachstehende Publication von jenseits des Oceans beweist:

F. K. Upham: *Genealogy and family history of the Uphams, of Castine, Maine and Dixon, Illinois; with notes of other families*. Nemark, New-Jersey 1887. 8°, 68 S.

Wieder zu deutschen Erscheinungen zurückkehrend, registriren wir, daß von Prof. Dr. Hermann Knothe's trefflicher Geschichte des Oberlausitzer Adels und seiner Güter ein zweiter Theil edirt ward, von Mitte des 16. Jahrhunderts bis 1620 reichend. Der erste Theil erschien bekanntlich 1879 (zuerst im „Neuen Lausitzer Magazin“); beide Theile zusammen kosten 18 Mk. (Dresden bei Warnag u. Lehmann). — Für schlesische Adelsfamilien ist ein 40 S. umfassendes Schriftchen, betitelt: „Schreibendorf. Ortsnachrichten, zusammengestellt von Gustav Trogisch, Pastor em. in Landeshut in Schlesien“ (1887, 8°, als Manuscript gedruckt, gegen Einwendung von 60 Pf. an die Diaconissenstation in Schreibendorf, Kreis Landeshut in Schlesien, von dort per Post franco erhältlich) nicht ohne Interesse. Die Adelsfamilien, welche Schreibendorf der Reihe nach besaßen: Die v. Wolberg (Mulberg, Mülberg, Mülberg), v. Blankenstein, v. Schweinach (Schweinichen), v. Zedlik, v. Haugwitz, v. d. Planitz, v. Reibnitz, v. Rottwitz, v. Krauß, v. Thielau finden hier manchen Baustein für die Geschichte ihrer Familien. — v. d. Bede-Klugner's Stammtafeln des Adels im Großh. Baden (vergl. Monatsblatt Nr. 82) sind bis Fg. 12 gediehen. — Eine „Deutsche

Adels-Chronik“, welche Familien-Nachrichten der fürstlichen, gräflichen, freiherrlichen Häuser, sowie der adeligen Familien im Deutschen Reich bringt, erscheint seit 1. October 1887 monatlich zweimal im Verlage von E. Stöckhardt in Stuttgart. (Abonnementspreis halbjährig 3 Mk., in Oesterreich-Ungarn 2 fl. Das Blatt bringt keine Politik, vielmehr nur die zahlreichen Familien-Veränderungen u. dgl., Biographien mit Porträts zc. aus den Kreisen des Deutschen Adels. Hieran mag die Anzeige sich schließen an das Erscheinen eines österreichisch-ungarischen „Aristokraten-Almanach 1888“, ein von Hans Schreyer redigirtes Adreßbuch der Mitglieder des österreichisch-ungarischen Adels in alphabetischer Anordnung. (Wien, eigener Verlag, I., Kärntnerstraße 40. 12°, 712 S., geb. 5 fl. ö. W.) Bei Versendung von Familiennachrichten und sonstigen Mittheilungen wird das Buch sehr gute Dienste leisten; auch als eine Art Nomenclator des blühenden einheimischen Adels wird es dem Fachmanne nicht ganz werthlos sein. — Das im Monatsblatt Nr. 83 besprochene Generalregister und Nachschlagebuch zu den 10 Bänden von Dudik's „Allg. Geschichte Mährens von den ältesten Zeiten bis 1306“ (Brünn 1887) kann als ein Verzeichniß des Uradels dieser Provinz gelten. — Die Gothaer genealogischen Taschenbücher, ebenso das Brünnener Taschenbuch der adeligen Häuser sind mit gewohnter Pünktlichkeit Anfangs December pro 1888 erschienen; wir haben dieselben in unserem Monatsblatt Nr. 85 ausführlicher angezeigt.

Auch Franzosen, Italiener, Engländer sind mit den altgewohnten, zum Theil mit neuen Erscheinungen der genealogischen Literatur hervorgetreten. Borel d'Hauterive's berühmtes *Annuaire de la noblesse de France* trat mit dem Jahrgang 1887 in das 43. Jahr seines Erscheinens. (Paris, Dentu, 18°, 5 Frcs.). — J. K. Carré de Vasselot veröffentlicht: *Les vrais et les faux titres de noblesse; liste de titres concédés à des familles de la Touraine, de l'Anjou, du Maine et du Poitou*. Tours 1887, Suppligeon. 8°, 64 pages. — Das *Annuario della nobiltà italiana* ist 1887 in den 9. Jahrgang getreten. (Pisa, presso la direzione del Giornale araldico e libr. Galileo. 24°, 734 S. 10 Lire). — Den 47. Jahrgang erreichte Dod's *Peerage, Baronetage and Knightage of Great-Britain and Ireland for 1887*. (London, Trübner & Co. 10 Schilling 6 Pence), das billigste und zuverlässigste Handbuch über die oberen Zehntausend im britischen Reiche, das englische „Gotha'sche Taschenbuch“. — Ganz neu ist die Nachricht vom Erscheinen eines größeren genealogischen Werkes in Amerika! J. D. Austin publicirte ein „*Genealogical Dictionary of Rhode Island, comprising three generations of Settlers who came before 1690 (with many families carried thro the fourth generation)*“. Providence et New-York 1887. Folio. 236 S. mit Abb. 75 Frcs. (Joel Munsells Sons in Albany zeigen das Werk zu 10 Dollars an). — Ueber Du Chastel de la Howardries' *Notices généalogiques Tournaisiennes*, dessen vorläufig abschließender 3. Band 1887 erschien, hat das Monatsblatt Nr. 82 ausführlich berichtet.

An Lehrbüchern der Heraldik hat das Jahr 1887 eine ganze Reihe neuer Erscheinungen wie Auflagen gebracht. Von F. Warncke's trefflichem „*Heraldischen Handbuch für Freunde der Wappenkunst, sowie für Künstler und Gewerbetreibende* (mit 313 Handzeichnungen von E. Döpler d. J. und sonstigen Abb. in Lichtdruck) erschien im Frühjahr 1887 die vierte Auflage (Frankfurt a. Main, Wilh. Kommel, eleg. geb. 20 Mk.)

innerhalb weniger als 10 Jahren, bei einem heraldischen Unternehmen ein früher nicht dagewesener Erfolg! Warncke's Handbuch ist aber auch ein wahrhaftes Vademecum, das namentlich die zahlreichen Freunde der historischen Studien im Allgemeinen studiren sollten, da es mit aller wünschenswerthen Genauigkeit sich über alles zum Wappenwesen Gehörige erstreckt und in der Fassung des Textes gleich klar ist, wie meisterlich in Vorführung der bildlichen Beispiele von Schild, Helm, Kleinod, Helmdecke zc. Auch von Prof. A. M. Hildebrandt's hübscher „*Wappenfibel*“ (kurze Zusammenstellung der hauptsächlichsten heraldischen und genealogischen Regeln, im Auftrage des Vereines „*Herold*“ herausgegeben) ist eine 3. Auflage nöthig geworden, die im August 1887 erschien. (Frankfurt a. M., Wilh. Kommel. 8°, 64 S. mit 27 Illustr. u. 3 Tafeln. 1 Mk.) Das Büchlein hat in kürzester Frist eine ungewöhnliche Verbreitung gefunden, ein Zeichen seiner Nützlichkeit. Der schwedische Reichsheraldiker Karl Arvid v. Klingeppor hat eine Ausgabe in schwedischer Sprache veranstaltet, deren Beispiele der nordischen Heraldik angepaßt sind. — Fast gleichzeitig mit Hildebrandt's Wappenfibel erschien Clemens Freiherr v. Hausen's praktische Heraldik (gr. 8°, 30 S. und 10 Tafeln mit 73 Abb., Götting, bei C. A. Starke. 2 Mk.). Will Hildebrandt's Leitfaden namentlich Kunstgewerbetreibenden dienen, so wendet sich Freiherr v. Hausen in der Hauptsache an seine Standesgenossen, denen es nur zu oft an jedem heraldischen Verständniß fehlt. Es lag dem Autor daran, diese mit den Ideen jener Kunstwissenschaft bekannt zu machen, die mit Recht oft geradezu eine „adlige“ genannt wird, deren Geboten sich unsere Ahnen bereitwilligst gebeugt haben, die ihnen dafür aber auch nichts Fremdes, sondern im Gegentheil etwas Trautes und Anheimelndes, etwas zu wissen Nöthiges war. v. Hausen's Leitfaden ist sehr hübsch in einem Zuge geschrieben und mag von allen Standesgenossen in einigen Minuten gelesen werden. Ganz reizend ist der äußere Titelumschlag mit dem Hausen'schen Wappenschmuck in Art eines Reiterriegels, in trefflichem Farbendruck aus Starke's berühmter Anstalt hervorgegangen. Der Preis ist ein sehr mäßiger.

Mit einem umfangreichen Lehrbuche der Heraldik beschenkte Victor Bouton, peintre héraldique et paléographe, in Paris, im April 1887 die französische Literatur. Dasselbe erschien bei Dentu & Co. in Paris, Palais Royal, unter dem Titel: *Nouveau Traité des Armoiries ou la science et l'art du blason*. Ouvrage orné de 900 gravures (ein stattlicher Band in Lex. 8°, 648 S. 25 Frcs.). Die zahlreichen Wappenbeispiele sind immer an Ort und Stelle in den Text gedruckt und nicht bloß der französischen, sondern, was besonders anzuerkennen ist, auch der deutschen, holländischen, englischen, italienischen, spanischen Heraldik entnommen. Ein Register mit allen im Werke vorkommenden Namen ist sehr praktisch. Bouton's Arbeit ist klar und allgemein verständlich geschrieben; daß sie überhaupt erscheinen konnte, beweist, daß die Franzosen auch unter dem republikanischen Regime die alten Traditionen beibehalten haben. — In Italien hat Fel. Tribolati ein *Manuale araldico ad uso degli italiani* (Milano, bei U. Hoepli. 16°, 119 S. mit Abb. 3 Fr.) publicirt, in Ungarn Baron Alb. Nhari einen heraldischen Leitfaden für seine Landsleute unter dem Titel: *A heraldika vezérfonala*. (Budapest, ungarische Akademie. 4°, XV und 287 S. mit Tafeln. 5 fl.).

Die Literatur der speciellen Wappenbücher leitet wohl am besten die Uebersicht der 1887 publicirten Lieferungen des „*Neuen Siebmacher*“ ein. (Nürnberg, Bauer & Raspe. Subscriptionspreis per Bdg. 6 Mk., Einzelpreis 7½ Mk.). In Bdg. 267

schließt Grigner die III. Reihe des hohen Adels (Württemberg bis Zubow) ab und Graf Meraviglia-Grivelli gibt den Schluß des böhmischen Adels. Beiden Abtheilungen sind schöne, farbige Titelblätter beigegeben. — In Ffg. 268 gibt Seyler das 4. Heft seiner „Geschichte der Heraldik“, enthaltend: Symbolik der Heroldsbilder; die kunstmäßige Entwicklung des Wappenwesens; Vereinigung mehrerer Wappen; Doppelthiere; festigende oder verschönernde Zusätze zum Wappen; Zusammensetzen von Schild und Helm; die Kunst der Wappendarstellung; Schwierigkeiten der Wappenhäufung; die quadrierten Schilde; die Helmdecke; die Helmkrone; Einführung eines neuen Helmes (nämlich des Kückelhelmes an Stelle des Topfhelmes) und deren Folgen; die Kunstsprache; das Wappenrecht (Zeitpunkt der Wappenerblichkeit, die Wappenähnlichkeiten und deren Folgen, die Wappenscheidung, Familienübereinkünfte zur einheitlichen Führung des Wappens, specielle Nachweise zur Geschichte der Wappenvererbung). — In Ffg. 269 setzen Geza v. Eszergheö und Ivan v. Nagy den ungarischen Adel fort: Text Dombay-Eva, Tafeln Doboz-Etlényi. — Ffg. 270 bringt den abgestorbenen Adel der preussischen Provinz Schlesien, bearbeitet und illustriert von Pfarrer Konrad Blazek (Text: Wrafes-Schmidt, Tafeln Niemik-Schweinitz). — Ffg. 271 fördert den von Freiherr v. Starckenfels meisterhaft bearbeiteten Oberösterreichischen Adel im Texte von Harrach bis Vichtenwinkler, Tafeln Hersprucker-Vichtenwinkler, eine durch die reichen urkundlichen Daten, die wichtigen genealogischen Nachweise und die trefflichen heraldischen Ausführungen ausgezeichnete Muster-Publication. Ffg. 272 bringt wieder ein Stück Ungarischen Adel von Eszergheö: Text von Eva-Fraticsevics, Tafeln von Eva-Freska. — In Ffg. 273 erhalten wir eine weitere Fortsetzung von Seyler's Geschichte der Heraldik: Vererbung des Helmschmuckes; Wappenänderungen; Vererbung des Wappens in weiblicher Linie als Vorbereitung zur Bildung der Landeswappen; Radicirung der Familienwappen; die Entwicklung des deutschen Reichswappens, die Wappen der geistlichen Fürstenstaaten; specielle Nachweise über die Bildung der Landeswappen; die Fahne als Lehnssymbol; das Wappenrecht der Frauen; das Wappenrecht geistlicher Personen; das Wappenrecht der Städte; rechtliche Formen des Wappenerwerbs; Schildlehen und Lehnswappen. Auf der letzten Seite beginnt das III. Buch: Das Wappenwesen vom Ende des 14. bis in die Mitte des 17. Jahrhunderts, und zwar als I. Abschnitt: Das Wappenwesen im engeren Sinne und der Adelsstand. 1. Capitel: Auflösung der alten Rangordnung. — In Ffg. 274 beendet Pfarrer Konrad Blazek den abgestorbenen Adel der preussischen Provinz Schlesien und der Oberlausitz. — Mit Ffg. 275 beginnt f. f. Hauptmann a. D. Konstantin v. Reichenau die Bearbeitung des Niederösterreichischen Adels, und zwar des ständischen, Fürsten, Grafen, Freiherren, Edelleute, erloschene wie blühende Geschlechter in einem Alphabet. Hier erhalten wir also vor Allem die Illustration zu Wisgrill's Schauplatz des landständigen niederösterreichischen Adels, sorgfältig erweitert nach der Matritel des niederösterreichischen Ständearchivs. Die 1. Ffg. enthält den Text von Abele bis Beroldingen, die Tafeln von Abele bis Blacas. Inzwischen ist leider der Autor gestorben. Es ist indeß Sorge getragen, daß diese für uns so hochinteressante Abtheilung des „Neuen Siebmacher“ durch berufene Hand weitergeführt werde. — Ffg. 276 enthält Fortsetzung des ungarischen Adels von Geza v. Eszergheö, der hier als alleiniger Bearbeiter genannt ist, während früher bekanntlich v. Nagy Mitarbeiter war. Die Ffg. enthält den Text Freska-Grainer, die Tafeln Frendl-Gróo. — Mit Ffg. 277 tritt ein neuer Mitarbeiter in den Kreis der Förderer dieses größten

heraldischen Unternehmens: Heinrich v. Radich in Wien beginnt die Publication des Mährischen Adels. Heft 1 enthält den Text Abel-Desfours und die Tafeln Abel-Donat. Adel, Freiherren, Grafen und Fürsten, erloschene wie blühende Familien sind auch hier in ein Alphabet gefaßt; die Blasonirung ist correct, die geschichtlichen Uebersichten bringen viele bisher unedirte Daten, die Angabe der Quellen, aus denen geschöpft ward, ist jedem Artikel beigegeben. Die Arbeit wird sich zuversichtlich den besten Theilen des Siebmacher ebenbürtig an die Seite stellen. — In Ffg. 278 bringt Gust. A. Seyler nach langer Pause einmal wieder ein neues Alphabet „Bürgerlicher Geschlechter“, in dem namentlich die Zürcher Familien sehr zahlreich vertreten sind. — Ffg. 279: Ungarischer Adel von Eszergheö: der Text geht bis Herczer, die Tafeln bis Herczeg. — Ffg. 280: Oberösterreichischer Adel von Freiherr v. Starckenfels: Text von Vichtenwinkler bis Piber, Tafeln Vichtenwinkler bis Pirching, wie immer ausführlich und gründlich durchgearbeitet. — In Ffg. 281 führt M. Grigner den „Hohen Adel“ fort und beginnt die 2. Abtheilung der III. Reihe desselben mit den Fürstengeschlechtern, welche von Souveränen des ehemaligen deutschen Bundes erhoben wurden. Behandelt werden in dieser Lieferung: Ardeck, Auersperg, Battenberg, Bentheim, Bismarck, Blacas, Blücher, Carolath-Beuthen, Collalto, Dietrichstein, Erizzo. Die Abbildungen gehen bis Carolath. — Das von Grigner und Hildebrandt edirte „Wappenalbum der gräflichen Familien Deutschlands, Oesterreich-Ungarns etc.“ wurde im Jahre 1870 von Ffg. 35–48 gefördert. (Leipzig, T. O. Weigel. gr. 4^o à Ffg. 2 Mt.) Diese Hefte reichen von Komorowsky bis Münster, die größere Hälfte des zuverlässigen Werkes liegt somit vollendet vor; für die rasche Vollendung ist alle Garantie geboten.

Von Wappenbüchern fremder Literatur verzeichnen wir nachstehende.

3. B. Nicotap's Armorial général wurde in diesem Jahre in 2. Edition zu Ende geführt. Das complete Werk umfaßt nun zwei Bände: Band I 42 und 1149 Seiten in 2 Columnen mit 7 Tafeln Abb.; Band II 8 und 1316 Seiten in 2 Columnen, royal 8^o, Gouda. bei G. B. v. Goor-Zonen. Beide Bände broch. 48 fl. holl., geb. in 2 Halbfranzbände 53 fl. holl. — Von P. de Magny's Nobiliaire universel de France ist der 18. Band erschienen. (Paris, Collège héraldique de France. 4^o, 224 S. mit Wappenabb.). — C. Givélet edirte ein Armorial des lieutenants des habitants de Reims, précédé de recherches sur les armoiries de cette ville. (Reims 1887, bei Michaud. 8^o, 272 S., mit Wappenabb. 10 Frcs.). — Von dem Armorial des cardinaux, archevêques et évêques contemporains de France par Henri Tausin et l'abbé Chrétien erschien eine Nouvelle édition (Paris 1887, Netang-Bray. 8^o, XI und 224 S. mit 88 Wappenabbildungen des französischen Episcopats. Preis 7 Frcs.). Diese neue Ausgabe ist gerechtfertigt durch die zahlreichen Änderungen, die im Episcopat Frankreichs seit 1874, wo die erste Ausgabe erschien, platzgegriffen haben. — Bei Mlier in Grenoble 1887, wurde publicirt ein Werk des Titels: Chevaliers de l'ordre du collier de Savoie dit de l'Annonciade appartenent au duché de Savoie de 1362 à 1860. (In Folio, 33 S. mit 14 Tafeln Abb.). Den Preis konnten wir nicht eruiern. Peter und Simmonds edirte: The british Roll of Honour. A descriptive account of the recognised Ordres of Chivalry in various countries and their Insignia, also detailed lists of the british subjects, now living, who have been enrolled in these Ordres. (London 1887, Dean & Son. 8^o).

560 S. mit Abb. 14 Frcs.). Schließlich eine amerikanische Heraldik: *America Heraldica: Compilation of the coats-of-Arms, Crests and Mottoes brought over from Europa by American families, having emigrated into this country between 1600 and 1800.* N. D. (New-York 1887, bei Simpkin. 4^o, mit 12 Tafeln Abb. 150 Frcs.).

An der Spitze der Literatur über Diplomatik und Siegelkunde müssen wir das Prachtwerk des kön. sächs. Archivrathes Dr. Otto Posse zur Anzeige bringen, das unter dem Titel: „Die Lehre von den Privaturkunden“ (bei Veit & Co. in Leipzig 1887. gr. 4^o, VIII und 242 S. mit 40 Tafeln. Preis 36 Mk.) erschienen ist. Die schönen und lehrreichen Tafeln, Urkunden der verschiedenen Zeiten als Beispiele für Schrift, Faltung, Siegelung u. zur Darstellung bringend, sind nach den photographischen Aufnahmen des Verfassers in trefflichem Lichtdruck ausgeführt. Der gelehrte Mitarbeiter des *Codex diplomaticus Saxoniae regiae* gibt in diesem vornehmen Bande ein Lehrbuch der diplomatischen Wissenschaft, wie es eingehender bisher nicht existirte. Besonders wird sich der Sphragistiker interessieren für die S. 126–165 gegebenen lehrreichen Beispiele über das Siegelrecht, die Siegelmäßigkeit, Siegelfälschungen, gleichzeitige Benützung mehrerer Siegelstempel, Cassation und Erneuerung der Siegelstempel u. Das schöne Werk sei allen, die mit Urkunden zu thun haben, bestens empfohlen. — Der Verein „Herold“ in Berlin edirt mit Genehmigung der kön. Archivverwaltung: „Die Siegel der Mark Brandenburg“, nach Urkunden des kön. geh. Staatsarchivs, des Staatsarchivs zu Magdeburg, sowie städtischer und anderer Archive (von Ransleirath F. A. Vossberg). Während das 1. Heft bereits 1868 erschienen war, wurde das 2. Heft erst 1887 veröffentlicht (gr. 4^o, III und 28–52 S. mit 11 Tafeln. Berlin, Stargard à 6 Mk.). — Die Siegel des Stiftes und der Abte von Admont behandelt P. Jacob Widhner S. 174 ff. seines Werkes: *Kloster Admont in Steiermark und seine Beziehungen zur Kunst.* Aus archival. Quellen. (Wien 1888, Rubasta & Voigt. gr. 8^o, 241 S. mit Holzschnitten. 2 $\frac{1}{2}$ fl. ö. fl.). — Der est- und livländischen Brieflade 4. Theil, erschienen 1887 bei Kluge in Reval, enthält Siegel und Münzen der weltlichen und geistlichen Gebietiger über Liv-, Est- und Kurland bis zum Jahre 1561, nebst Siegeln einheimischer Geschlechter, aus dem Nachlasse des Baron Rob. v. Toll mit Hinzufügung eines Textes für die Siegel herausgegeben von J. Sachsendahl. (XXXII und 284 S. gr. 4^o. 17 Mk. I–IV. 68 $\frac{1}{2}$ Mk.). — M. J. Dellaville de Roulx hat einen Separatabdruck aus den *Mémoires de la société nationale des antiquaires de France* mit seiner Arbeit über les *Sceaux des archives de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte* veranstaltet. (Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur. 8^o, 23 S. mit Siegelabb.).

Wir führen schließlich eine Anzahl Werke an, die sich in vorstehende Uebersicht nicht direct einreihen ließen, aber doch von hohem Interesse für unsere Wissenschaften sind.

Hans Hildebrand in Stockholm gibt in der *Antiquarisk Tidskrift för Sverige* Tome IX die Fortsetzung seiner *Heraldiska studier*, die diesmal *De svenska landskapens vapen* behandeln. (Separatabdruck, Stockholm 1887, bei Ivar Haeggströms boktryckeri. 8^o, 82 S. mit 4 lithogr. Tafeln, welche 36 Wappenabb. enthalten). Der Verfasser beweist, daß die Wappen der schwedischen Provinzen im Mittelalter nicht existirten und daß ihr Ursprung auf den König Gustav I. († 1560) zurückzuführen ist. Der Artikel enthält u. A. die königlichen Bestimmungen vom 18. Jänner 1884 und vom 20. Februar 1885 über die Wappen

der schwedischen Provinzen. Der 1. Theil dieser schwedischen Studien, im 7. Bande der *Antiquarisk Tidskrift* erschienen, behandelte die Geschichte des schwedischen Reichswappens.

„Kleine Beiträge zur Wappen- und Siegelkunde“ veröffentlicht Dr. Ed. Jacobs im Jahrg. XX (1887) der Zeitschrift des Harzvereines für Geschichte und Alterthumskunde (auch als Separatabdruck. 8^o, 33 S. und 1 lithogr. Tafel mit Abb. Quedlinburg bei Huch. 2 Mk.). Das Heftchen enthält: 1. Das Kleinod und die Wappen Wernigerodischer Schützenbrüder 1571 bis 1600. 2. Die Bauernwappen in den um 1604 gearbeiteten Fenstern der Kirche zu Wasserleben. 3. Das Siegel des fürstlich braunschweigischen Bergamtes zu St. Andreasberg 1599 (nach der beigegebenen Abbildung muß dieses Siegel als ein Meisterstück der Renaissance bezeichnet werden).

A. Straub, Domcapitular in Straßburg, edirt: „Die abgegangenen Ortschaften des Elsaß.“ Reg. 8^o, 61 S. (Straßburg 1887, Schulz & Co.). Der rührige und verdiente Forscher auf dem Gebiete der elsässer Geschichte bringt hier das Ergebniß langer, eingehender Forschungen über die Ortsgegeschichte des Elsaß, die ja auch für die Geschichte des Uradels im Elsaß von Wichtigkeit ist. Nachgewiesen werden etwa 260 Ortschaften des Elsaß von der fränkischen Zeit bis zu den Kriegereignissen des 17. Jahrhunderts, die heute nicht mehr bestehen.

Die Matrikel der Universität Heidelberg von 1386 bis 1662, bearbeitet und herausgegeben von Gustav Toepte, Dr. der Rechte (I. Theil 1386–1553. 8^o, 697 S. II. Theil 1554 bis 1662. 622 S. Heidelberg, bei C. Winter. 50 Mk.), ist ein bedeutendes Quellenwerk für Orts- und Geschlechterkunde; ein III. Theil, welcher die Register zu den zahllosen Namen bringen soll, ist in Aussicht gestellt. Die Matrikel schließt mit 1662, weit von da ab die Matrikelbücher verloren, wahrscheinlich 1693 verbrannt sind. Erst von 1704 ab liegt wieder eine Originalmatrikel vor, doch hat Verfasser das 18. Jahrhundert von seiner Publication ausgeschlossen. Der Matrikeleintrag verzeichnet gewöhnlich Namen und Vornamen, Heimat und bis zur Dekatholisirung der Hochschule im Jahre 1558, auch die Diöcese, ferner die Zahlung der Gebühren, meist auch die akademischen Grade, seit dem 15. Jahrhundert auch die Aufnahmezeit. Durch den in Aussicht gestellten Registerband wird das Werk für die Genealogie von großer Brauchbarkeit werden.

Dr. Alf. Müller publicirte Luxemburg 1887 bei Bück: *Die Familiennamen des Großherzogthums Luxemburg*, zusammengestellt und geordnet. (gr. 8^o, 115 S. 2 Mk. 50 Pf.).

Der Schlußband (IV) eines großen Werkes über die Baseler Bischöfe erschien im April 1887 mit Mgr. Prêlat Vautrey's *histoire des Evêques de Bâle* (gr. 8^o, 386 S. 8 Mk. Einsiedeln in der Schweiz, bei Benzinger). Das vierbändige Werk (complet geb. 44 Mk.) ist geziert mit zahlreichen Illustrationen: Ansichten, Porträts, Wappen, Siegeln.

Die Urkunden des regulirten Chorherrenstiftes Herzogenburg vom Jahre seiner Uebertragung von St. Georgen: 1244–1450 edirt der Kapitular des Stiftes, Michael Faigl, b. J. Pfarrer zu Grafenwörth (gr. 8^o, IV und 557 S. Wien, bei Mayer. 3 $\frac{1}{2}$ fl. ö. W.). Die ältesten Urkunden des Canonicatsstiftes St. Georgen in Unterösterreich von 1112–1244 sind im IX. Bande des „*Archivs f. Kunde österr. Geschichtsquellen*“ veröffentlicht worden; das neue Urkundenbuch hebt an mit der Urkunde 1244, März 19, durch welche Bischof Rudiger von Passau dem Chorherrenstifte St. Georgen an der Donau die Pfarre Her-

zogenburg zum Zwecke der Uebertragung des Stiftes an den genannten, günstiger gelegenen Pfarrort incorporirt. Im Ganzen kommen 380 Urkunden auf 481 Seiten meist vollständig zum Abdruck. Ein umfangreiches Register über die Orts- und Personennamen ist für die Genealogie des niederöstr. Uradels von hohem Werthe.

Dr. Zul. Jäger, Gymnasiallehrer, gab das Urkundenbuch der Stadt Duderstadt bis zum Jahre 1500 heraus. (Hildesheim, bei Var. gr. 8°, XII und 516 S. 15 Mk.). Für die Geschichte Eichsfeldischer Familien ist hier Manches zu finden, wozu ein gutes Register Erleichterung gewährt. Beigegeben sind: auf dem Titelblatte das älteste Stadtsiegel, zwei nach rechts schreitende Löwen übereinander (zuerst an einer Urkunde von 1255), ferner das im 14. Jahrhundert hinzugekommene Secret der Stadt, sieben herzoglich braunschweigische und einige Privatsiegel, meist von Clericus in Magdeburg gezeichnet, und ein Lichtdruck (Grabstein).

Von den *Regesta Archiepiscopatus Magdeburgensis*, herausgegeben von dem kön. preuß. Staatsarchivar G. A. v. Mülverstedt, erschien der III. Theil, der Auszüge aus Urkunden und Annalisten zur Geschichte des Erzstiftes und Herzogthumes Magdeburg von 1270—1305 bringt. (Magdeburg, bei E. Baensch jun. 6 Mk. I—III 20 Mk.).

Ein Siegener Urkundenbuch gibt im Auftrage des Vereines für Urgeschichte und Alterthumskunde zu Siegen, der kön. Archivar Dr. F. Philippi heraus. Zunächst erschien (Siegen, bei

Rogler, XXXIX und 249 S., gr. 8°. 6 Mk.) die 1. Abtheilung, welche bis 1350 geht, eine Siegeltafel und eine historische Karte bringt.

Vom J. Dielig' monumentalen Werke: „Wahl- und Denksprüche, Feldgeschreie, Losungen, Schlacht- und Volksrufe, besonders des Mittelalters und der Neuzeit“, hat der Verleger Wth. Kimmel in Frankfurt a. M. vom September 1887 ab eine neue billige Ausgabe in 10 Bdn. à 1 Mk. 50 Pf. in den Handel gebracht. Durch die lexikalische Form, in der die Devisen gegeben werden, ist der Gebrauch für den Heraldiker sehr erleichtert. Ein unbekanntes Wappen mit Devise kann oft schnell und sicher durch dieses Hilfsmittel bestimmt werden. Die Sammlung, der sprachlichen Schatzkammer aller Culturvölker entnommen, erklärt nicht weniger als circa 18.000 Wahlsprüche, Devisen, Mottos des hohen und niederen Adels, von Corporationen, Städten, Akademien etc. Die Ausstattung ist eine äußerst geschmackvolle.

Was ein von Karl Rocco's Verlag in Bremen angezeigtes „Bremer Geschichts- und Wappenspiel“ auf sich hat, konnten wir leider nicht in Erfahrung bringen. In der Ankündigung war noch der Zusatz enthalten: „mit Illustrationen zur Bremer Geschichte, 30 Wappen in achtfachem Farbendruck, einer Reimchronik und sonstigem Zubehör“ (Preis 4 Mk.).

Wien, 31. December 1887.

Alfred Grenser.

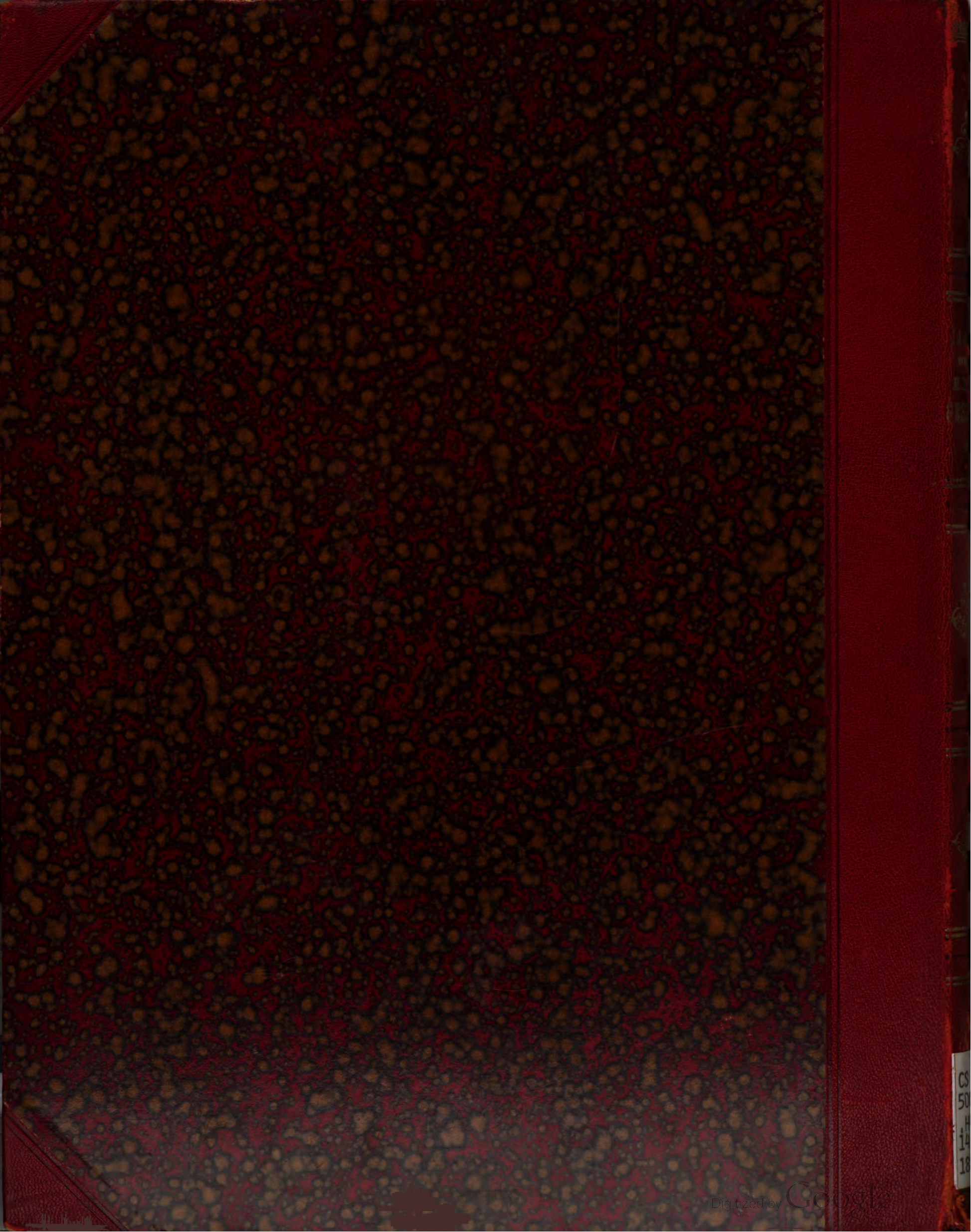




3 6105 013 469 437

CS
500
.714
14
1887

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305



CS
50
14
18